

Université de Montréal

Rapayan : Une culture tardive du Haut Marañón
dans les Andes centrales du Pérou

par

Alexis Mantha

Département d'anthropologie

Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Philosophiae Doctor (Ph.D.)
en anthropologie

14 avril 2004



© Alexis Mantha, 2004

GN

4

U54

2004

V.021



Direction des bibliothèques

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée :

Rapayan : Une culture tardive du Haut Marañón
dans les Andes centrales du Pérou

Présentée par :

Alexis Mantha

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Claude Chapdelaine, directeur de recherche

Louise I. Paradis

Brad Loewen

Steve Bourget, examinateur externe

SOMMAIRE

Cette thèse de doctorat porte sur des groupes culturels qui se sont développés dans la zone du Haut Marañón dans les Andes centrales du Pérou entre 900 et 1532 après Jésus-Christ. Isolée dans la cordillère est des Andes, la vallée de Rapayan demeure encore aujourd'hui largement inexplorée. Étant donnée l'absence de connaissances de base sur cette région, l'objectif de cette thèse est double. Dans un premier temps, nous désirons déterminer quels groupes culturels habitaient cette vallée lors des périodes tardives de la préhistoire andine (i.e Intermédiaire récent et Horizon récent), et dans un second temps, nous voulons chercher à comprendre l'organisation sociale et politique ainsi que la conception idéologique de ces groupes.

Nous avons, pour ce faire, mené une prospection systématique d'un territoire couvrant 320 km² et recensé 55 sites. Ces sites se caractérisent par des vestiges architecturaux exceptionnels et particulièrement bien préservés. Nous y avons identifié des maisons, des murailles, des édifices à étages multiples, des mausolées, des galeries et des entrepôts. Après avoir enregistré et analysé l'architecture sur chaque site, nous avons élaboré une typologie des diverses structures selon leur variabilité morpho-stylistique. En comparant la fréquence des différents types architecturaux identifiés entre les sites, nous sommes parvenus à inférer l'existence de deux groupes culturels, soit les cultures de « Rapayan » et de « Pampan ».

Afin de reconstituer l'organisation sociale, politique et idéologique de ces groupes, nous avons étudié la variabilité des schèmes d'établissement à l'intérieur et entre les sites recensés. L'une des caractéristiques fondamentales de tous les sites d'habitat est l'omniprésence des monuments funéraires. Ces derniers se déclinent en trois types de mausolées : de grands édifices à étages multiples, de petites structures rectangulaires ainsi que des corniches et des cavités murales aménagées à même les habitations. Les habitants préhistoriques disposaient, dans chacun de ces monuments funéraires, les corps embaumés de leurs défunts. L'ancêtre originel d'une communauté reposait ainsi dans l'édifice à étages multiples, les momies des familles étendues à l'intérieur des petites structures rectangulaires et les corps des familles nucléaires dans les maisons.

Le statut hiérarchique des membres de la communauté était assigné en fonction de leur distance généalogique avec l'ancêtre fondateur. En vertu de sa descendance primordiale, le chef (*kuraka*) trônait au-dessus de la hiérarchie sociale.

La taille et la densité démographique des sites démontrent l'existence d'une hiérarchie tripartite à l'échelle régionale. Ce type de schème d'établissement nous a conduit à identifier deux chefferies. Le site éponyme de Rapayan constituait le centre de la première chefferie, qui était composée exclusivement d'agriculteurs, tandis que la chefferie de Pampan regroupait essentiellement des pasteurs. Ces deux chefferies auraient entretenu d'étroites relations économiques en raison de leurs économies distinctes mais complémentaires.

Ces deux chefferies et d'autres groupes culturels du Haut Marañón ont été conquis en 1438 après Jésus-Christ par les Incas, qui les ont incorporés à l'intérieur d'une même province administrative. D'après les données archéologiques, les Incas ont envoyé, pour contrer la résistance des habitants de Rapayan, une colonie loyale à l'Empire afin de pacifier et contrôler la région.

La contribution principale de cette thèse repose sur la richesse et le caractère original des informations et des interprétations qu'elle présente sur des groupes s'étant développés dans une région (Haut Marañón) et au cours des périodes (PIR et HR), qui comptent parmi les plus méconnues de la préhistoire andine. Elle contribue ainsi à donner une voix à des groupes culturels originaux dont l'existence avait, jusqu'à maintenant, échappé à l'Histoire. Dans le contexte andin et dans une perspective comparative, cette thèse fournit des éléments majeurs et significatifs en ce qui concerne l'organisation sociale, idéologique et politique, qui concourront éventuellement à une meilleure compréhension de la diversité des sociétés préhistoriques andines.

Mots clés : anthropologie, archéologie, Andes, Intermédiaire Récent, architecture, schèmes d'établissement.

SUMMARY

This doctoral thesis deals with groups who developed in the High Marañón drainage in the Peruvian central Andes between 900 and 1532 AD. Isolated in the eastern Andes, the Rapayan Valley remains largely unexplored. In the light of the lack of knowledge on this region, this thesis' objectives are twofold. First, we want to establish who occupied the Rapayan Valley during the latest periods of Andean prehistory (Late Intermediate and Late Horizon). Second, we wish to reconstruct the social, political and ideological organizations of these groups.

In order to accomplish these objectives, we conducted a survey covering 320 km² during which we identified and studied 55 sites. The surface architecture at these settlements is exceptionally well preserved. We identified households, defense walls, multi story buildings, above ground mortuary monuments, galleries and deposits. After having analyzed the architectural remains at each site, we developed a typology based on morpho-stylistical variability. By comparing the frequency of each type among the settlements, we inferred the existence of two cultural groups, that is, the cultures of "Rapayan" and "Pampan".

In order to evaluate the cultural groups' social, political and ideological organizations, we analyzed the settlement patterns variability within and among the sites. One of the preeminent features of all domestic settlements rests on the high frequency of above ground mortuary monuments. There are three types of such monuments: large multi story buildings, small rectangular structures and wall cavities and cornices within each household. Inside each of these structures, the region's prehistoric inhabitants disposed the embalmed bodies of their ancestors. The community's founding ancestor rested in the large multi story structures, the extended families' mummies in the small rectangular buildings and the nuclear families' ancestors in the wall cavities and cornices of their own households.

The community's members were hierarchically arranged according to their genealogical distance from the founding ancestor. The founding ancestor's direct descendant, the living leader (*kuraka*) of the community, had a privileged status and sat on top of the social hierarchy.

At a regional scale, the settlement patterns show a three level hierarchy according to the sites' dimensions and their demographic densities. These patterns lead us to infer the presence of two chiefdoms whose territories correspond to the cultural units' boundaries previously defined. The first chiefdom center was the site of Rapayan and the settlement of Pampan, the center of the second one. Rapayan's chiefdom was composed mainly of agriculturalists, whereas Pampan's chiefdom was composed of herders. The two maintained close economical relationships because of their distinct but complementary economies.

In 1438 AD, the Inca conquered the Rapayan and Pampan chiefdoms and incorporated them within a province comprising numerous other cultural groups. Because Rapayan's chiefdom resisted the new hegemony, the Inca sent a loyal colony in order to pacify and control the Rapayan Valley.

This thesis' main contribution lies in the information and the interpretation provided about cultural groups who developed within a region and during periods (Late Intermediate and Late Horizon) that remain poorly documented and understood. We tried to bring life to groups who had so far been forgotten by history. In the Andean context, this thesis provides important documentation on social, political and ideological organizations that will contribute to a better understanding of the cultural diversity characterizing Andean prehistory.

Key words: Anthropology, Archaeology, Andes, Late Intermediate, Architecture, Settlement Patterns.

Cette thèse est dédiée avec amour à mon fils Sebastián ainsi qu'aux habitants de la vallée de Rapayan.

Remerciements

Je tiens d'abord à remercier mes parents et amis qui m'ont appuyé de façon inconditionnelle lors de la réalisation de cette thèse. Je désire également remercier mes collègues péruviens, Juan Marchena et Roberto Patiño, qui ont fait preuve de professionnalisme, de persévérance et de courage sur le terrain. J'exprime toute ma gratitude à mon collègue et ami Hernando Malca sans qui je n'aurais jamais eu la chance de travailler à Rapayan. J'exprime ma reconnaissance particulière envers mon directeur de recherche, Claude Chapdelaine, dont le soutien et les conseils ont été un moteur déterminant. Je tiens à remercier le Fond de recherche sur la société et la culture du Québec pour leur concours financier. Finalement, je rends grâce aux habitants de la vallée de Rapayan qui nous ont accueillis chaleureusement.

Tables des matières

P-

| | |
|---|----------|
| Sommaire | i |
| Summary | iii |
| Tables des matières | v |
| Listes des tableaux | xi |
| Listes des figures | xii |
| Listes des photos | xvii |
| Introduction | 1 |
| | |
| Chapitre 1 Géographie, environnement et histoire de Rapayan | 7 |
| 1.1. La géographie et l'environnement de la zone de Rapayan | 7 |
| 1.2. Rapayan et son contexte historique | 9 |
| 1.2.1. La diversité des sources historiques | 10 |
| 1.2.2. Les sources historiques et la localisation géographique des sociétés préhispaniques | 12 |
| 1.2.3. Le système des <i>encomiendas</i> et son impact sur les divisions politiques préhispaniques | 14 |
| 1.2.4. L'impact des <i>corregimientos</i> , des <i>repartimientos</i> et des <i>reducciones</i> sur les divisions politiques préhispaniques | 17 |
| 1.3. Rapayan dans une perspective historique | 20 |
| 1.3.1. La province de Huánuco | 21 |

| | |
|--|-----------|
| 1.3.1.1. Huánuco selon les <i>visitas</i> de 1549 et de 1562 | 22 |
| 1.3.1.2. Huánuco selon Relations de 1541 et de 1548 et selon la <i>visita</i> de 1549 | |
| 1.3.2. La province de Huamali | 28 |
| 1.3.3. La province de Huacrachuco | 31 |
| 1.3.4. La province de Pinco | 32 |
| 1.3.5. La Province de Conchucos | 34 |
| 1.3.5.1. Les Guaris ou Huaris | 34 |
| 1.3.5.2. Les Piscobambas, les Siguas et les Conchucos | 36 |
| 1.4. Prédiction archéologiques et conclusion | 37 |
| Chapitre 2. Portrait archéologique des Andes centrales | 41 |
| lors des périodes tardives de la préhistoire andine | |
| 2.1. La zone de Rapayan | 43 |
| 2.1.1. Les travaux d'Hernan Amat | 43 |
| 2.1.2. Les observations de Donald Thompson | 50 |
| 2.1.3. La prospection de Bebel Ibarra | 51 |
| 2.2. La zone de Tantamayo | 52 |
| 2.2.1. Les recherches avant 1960 | 52 |
| 2.2.2. Les recherches après 1960 | 54 |
| 2.3. Le territoire des Chupachus, Yachas, Queros et Huamalies | 60 |
| 2.4. Le territoire des Alluaca Huánucos | 67 |
| 2.5. Le territoire des Huacrachucos | 69 |
| 2.6. Le territoire des Pincos | 70 |
| 2.7. Le territoire des Huaris | 72 |
| 2.8. Le territoire des Piscobambas, Siguas et Conchucos | 73 |
| 2.9. Discussion | 74 |

| | |
|---|----------------|
| Chapitre 3. Méthodologie | 81 |
| 3.1. Méthodes de terrain | 82 |
| 3.1.1. Les prospections archéologiques | 82 |
| 3.1.2. Déroulement de la prospection à Rapayan | 86 |
| 3.1.2.1. Comment ordonner les sites dans le temps ? | 86 |
| 3.1.2.2. L'étude intensive du site de Rapayan et l'élaboration d'une typologie architecturale | 87 |
| 3.1.2.2.1. La planimétrie de Rapayan | 88 |
| 3.1.2.3. La prospection et les contraintes logistiques et géographiques de la région de Rapayan | 90 |
| 3.1.2.4. Les limites de la zone prospectée | 93 |
| 3.1.2.5. L'enregistrement des sites et des données architecturales | 94 |
| 3.1.2.5.1. La collecte de céramique de surface | 95 |
| 3.2. Les analyses en laboratoire | 95 |
| 3.2.1. La céramique | 95 |
| 3.2.2. L'analyse de l'architecture | 96 |
| 3.2.2.1. La classification des sites | 97 |
| 3.2.2.1.1. La typologie des sites | 98 |
| 3.2.2.1.2. La taille des sites et l'estimation démographique | 99 |
| 3.3. Problème chronologique relatif à la classification des sites | 102 |
| Chapitre 4. L'organisation architecturale du site de Rapayan lors des périodes de l'Intermédiaire récent et de l'Horizon récent. | 104 |
| 4.1. Le site de Rapayan | 104 |
| 4.1.1. L'architecture locale sur la crête | 104 |
| 4.1.1.1. Les structures funéraires. | 106 |

| | |
|--|------------|
| 4.1.1.2. L'architecture de la zone d'habitation | 111 |
| 4.1.1.2.1. Les structures d'habitations | 111 |
| 4.1.1.2.2. La typologie des habitations | 125 |
| 4.1.1.2.3. Considérations fonctionnelles des habitations | 126 |
| 4.1.1.2.4. Les galeries et les entrepôts | 129 |
| 4.1.1.3. Les édifices à étages multiples et les murailles | 131 |
| 4.1.1.4. L'aire d'extension et la démographie de chaque secteur | 137 |
| 4.1.2. Les ruines dans la forêt d'eucalyptus | 138 |
| Chapitre 5. Les sites prospectés et les données architecturales | 145 |
| 5.1. Les sites de la zone # 1 de Rapayan | 145 |
| 5.1.1. Les sites d'habitat | 145 |
| 5.1.1.1. Le hameau de Viro | 146 |
| 5.1.1.2. Les sites à l'ouest de Rapayan | 147 |
| 5.1.1.3. Le hameau de Tactabamba | 148 |
| 5.1.2. Les sites défensifs/cérémoniels/communication | 149 |
| 5.1.2.1. Les sites DCC de la <i>puna</i> de Rapayan | 150 |
| 5.1.2.2. Les sites DCC entre Rapayan et Tactabamba | 153 |
| 5.1.2.3. Les sites DCC du hameau de Tactabamba | 153 |
| 5.1.3. Les sites dans les environs du village de Porvenir | 161 |
| 5.2. Les sites de la zone # 2 de Yanas | 165 |
| 5.2.1. Les sites d'habitat | 166 |
| 5.2.2. Les sites défensifs/cérémoniels/communication | 169 |
| 5.3. Les sites de la zone # 3 de Huacchis | 171 |
| 5.3.1. Les sites d'habitat | 171 |
| 5.3.2. Les sites défensifs/cérémoniels/communication | 177 |
| 5.4. Les sites de la zone # 4 de Gantumarca | 184 |
| 5.5. Les sites de la zone # 5 d'Hijin | 188 |

| | |
|---|------------|
| 5.5.1. Les sites d'habitat | 189 |
| 5.5.2. Les sites défensifs et agricoles | 193 |
| 5.6. Les sites de la zone # 6 de Singa | 193 |
| 5.7. Discussion et conclusion | 204 |
| | |
| Chapitre 6. Interprétation des résultats : organisation sociale, conception idéologique et séquence d'occupation au site de Rapayan. | 215 |
| | |
| 6.1. L'architecture locale du site de Rapayan | 215 |
| 6.1.1. L'analyse spatiale de l'architecture : conception idéologique et organisation sociale | 215 |
| 6.2. L'architecture étrangère au site de Rapayan | 226 |
| 6.2.1. Les ruines dans la forêt d'eucalyptus : qui est à l'origine de leur construction ? | 226 |
| 6.3. Conclusion : la séquence tardive de l'occupation de Rapayan | 237 |
| | |
| Chapitre 7. Interprétation des résultats de la prospection : affiliation culturelle et organisation politique de Rapayan. | 239 |
| | |
| 7.1. La variabilité intra-régionale : architecture et schèmes d'établissement | 239 |
| 7.1.1. L'architecture de la zone de Rapayan | 240 |
| 7.1.2. L'architecture de la zone de Singa et d'Hijin | 240 |
| 7.1.1.1. Variabilité architecturale, chronologie et culture | 244 |
| 7.1.1.1.1. Chronologie de la zone de Rapayan | 244 |
| 7.1.1.1.2. Affiliation culturelle des sites de la zone de Rapayan | 244 |

| | |
|--|------------|
| 7.1.1.1.3. Chronologie de la zone d'Hijin et de Singa | 245 |
| 7.1.1.1.4. Affiliation culturelle des sites de la zone d'Hijin et de Singa | 247 |
| 7.1.1.2. L'organisation politique | 258 |
| 7.1.1.2.1. L'organisation politique et la culture de Rapayan | 258 |
| 7.1.1.2.2. L'organisation politique et la culture de Pampan | 263 |
| Chapitre 8. L'architecture de Rapayan dans une perspective régionale | 268 |
| 8.1. Rapayan et les régions frontalières du Haut Marañón : une comparaison des données architecturales | 268 |
| 8.2. L'organisation politique de Rapayan : une brève comparaison avec les vallées adjacentes de Tarama-Chinchaycocha et du Mantaro | 276 |
| 8.3. L'affiliation culturelle de Rapayan et les hypothèses historiques | 278 |
| Conclusion | 283 |
| Références bibliographiques | 290 |
| Annexe A . Figures | - |
| Annexe B. Photos | - |

Liste des Tableaux

| | p- |
|---|----------|
| Tableau 1. Recensements démographiques des groupes culturels des Andes centrales selon les documents coloniaux. | 40 |
| Tableau 2. Dimensions d'un échantillon de seize <i>chullpas</i> de type A de Rapayan. | 108 |
| Tableau 3. Dimensions du plan des habitations des quatre secteurs de Rapayan | 113 |
| Tableau 4. Dimensions du plan des habitations du secteur I de Rapayan | 114 |
| Tableau 5. Dimensions du plan des habitations du secteur II de Rapayan | 114 |
| Tableau 6. Dimensions du plan des habitations du secteur III de Rapayan. | 114 |
| Tableau 7. Dimensions du plan des habitations du secteur IV de Rapayan. | 114 |
| Tableau 8. Dimension et pourcentage d'occupation de chaque pièce des habitations. | 115 |
| Tableau 9. Surface totale couverte par les habitations en m ² | 116 |
| Tableau 10. Histogramme illustrant la distribution des habitations en fonction de leur surface d'occupation en m ² . | 117 |
| Tableau 11. Distribution de la dimension des habitations en m ² par secteur. | 117 |
| Tableau 12. Distribution des habitations par catégorie dimensionnelle et par secteur. | 119 |
| Tableau 13. Hauteur des portes et des habitations de Rapayan. | 121 |
| Tableau 14. Dimension des cavités incorporées aux murs de séparation des habitations de Rapayan | 122 |
| Tableau 15. Dimension des cavités flanquant les galeries. | 130 |
| Tableau 16. Dimensions des édifices à étages multiples par secteurs. | 132 |
| Tableau 17. Dimension des murailles par secteur. | 136 |
| Tableau 18. Dimension des six structures de la plaza dans la forêt d'eucalyptus. | 139 |
| Tableau 19. Dimension des structures situées à proximité de la Kancha. | 140 |
| Tableau 20. Dimension des structures de plus petites tailles dispersées dans la forêt d'eucalyptus. | 141 |
| Tableau 21. Légende des sites. | Annexe A |
| Tableau 22. Site d'habitat en ordre décroissant (taille et population) de la zone prospectée. | 213 |
| Tableau 23. Sites défensifs/cérémoniels/communications présentés en ordre numérique | 214 |

Liste des Figures (Annexe A)

P.

| | |
|--|------|
| Figure 1. Carte illustrant la zone de Rapayan dans les Andes centrales | A-1 |
| Figure 2. Carte politique moderne des départements d'Ancash et de Huánuco. | A-2 |
| Figure 3. Carte des divers « tribus » et des provinces Inca selon John Rowe (1946). | A-2 |
| Figure 4. Groupes culturels de la <i>sierra</i> centrale selon les documents historiques. | A-3 |
| Figure 5. Plan du secteur II de Rapayan. | A-4 |
| Figure 6. Division tripartite du secteur II de Rapayan. | A-5 |
| Figure 7. Façade d'une <i>chullpa</i> rectangulaire à un niveau présentant un toit légèrement bombé, type A, secteur II de Rapayan. On peut également y observer les profils de l'entrée. | A-6 |
| Figure 8. Profil d'un <i>chullpa</i> à deux niveaux construit sur le bord du précipice sud présentant un toit relativement plat, type A, secteur II de Rapayan. | A-7 |
| Figure 9. Plan d'une <i>chullpa</i> de forme irrégulière associée à une structure d'habitation, secteur II de Rapayan. | A-8 |
| Figure 10. Plan et façade d'un groupe de trois <i>chullpas</i> du secteur II de Rapayan. | A-9 |
| Figure 11. Plan du premier groupe de <i>chullpas</i> localisées à l'intérieure de l'enceinte fortifiée de la frontière est du secteur I de Rapayan. | A-10 |
| Figure 12. Plan en élévation de la façade de la <i>chullpa</i> type B, secteur I de Rapayan. | A-11 |
| Figure 13. Plan en élévation du profil de la <i>chullpa</i> type B, secteur I de Rapayan. | A-12 |
| Figure 14. Façade de la <i>chullpa</i> de type zig-zag, secteur IV de Rapayan. | A-13 |
| Figure 15. Plan d'une habitation de Rapayan présentant trois subdivisions internes avec autant de portes, secteur II de Rapayan. | A-14 |
| Figure 16. Plan d'une habitation de Rapayan présentant quatre subdivisions internes avec autant de portes, secteur II de Rapayan. | A-15 |
| Figure 17. Plan d'une habitation à deux pièces flanquée d'un patio à l'avant, secteur IV de Rapayan. | A-16 |
| Figure 18. Plan d'une habitation présentant deux subdivisions avec autant de portes, secteur I de Rapayan. Les murets de chaque côté de la porte de la pièce arrière créent des cavités qui occupent pratiquement tout l'espace de la salle. | A-17 |
| Figure 19. Plan d'une habitation présentant deux subdivisions internes avec autant de portes, secteur II de Rapayan. | A-18 |
| Figure 20. Façade interne de l'entrée principale d'une habitation présentant des blocs de pierre plus grossiers, et profil de la porte illustrant la technique de <i>pachillas</i> , secteur II de Rapayan. | A-19 |

| | |
|---|------|
| Figure 21. Mur latéral d'une habitation présentant des blocs de pierre plus grossiers, secteur II de Rapayan. | A-19 |
| Figure 22. Mur latéral d'une habitation présentant des blocs de pierre plus grossiers, secteur II de Rapayan. | A-20 |
| Figure 23. Façade de mur divisant la première et la deuxième pièce présentant des dalles finement travaillées et sélectionnées, secteur IV de Rapayan. | A-21 |
| Figure 24. Façade externe d'une habitation et profile de l'entrée principale illustrant la technique de <i>pachillas</i> , secteur II de Rapayan. | A-21 |
| Figure 25. Plan d'une habitation illustrant une cavité directement intégrée dans le mur arrière, secteur II de Rapayan, secteur II de Rapayan. | A-22 |
| Figure 26. Plan d'une habitation illustrant l'ajout de murets sur la paroi arrière afin de créer des cavités, secteur IV de Rapayan. | A-23 |
| Figure 27. Façade d'un mur de subdivision d'une habitation illustrant la porte du fonds flanquée de fenêtres donnant accès à l'intérieure des deux compartiments muraux, secteur IV de Rapayan. | A-24 |
| Figure 28. Plan d'une habitation illustrant l'emplacement des compartiments muraux et façade du mur de subdivision de la même maison illustrant la porte du fonds flanquée de fenêtres donnant accès à l'intérieur des deux compartiments muraux. Notez les niches au-dessus et au-dessous de la porte, secteur I de Rapayan. | A-24 |
| Figure 29. Façade d'un mur de subdivision d'une habitation illustrant la porte du fonds flanquée de fenêtres donnant accès à l'intérieure des deux compartiments muraux. Notez la niche sous la porte, secteur II de Rapayan. | A-25 |
| Figure 30. Façade principale d'une habitation illustrant le type de toiture en pointe. | A-26 |
| Figure 31. Isométrie d'une structure d'habitation typique à deux pièces, secteur II de Rapayan. | A-27 |
| Figure 32. Isométrie d'une structure d'habitation typique à trois pièces, secteur III de Rapayan. | A-28 |
| Figure 33. Profil d'une galerie illustrant sa technique de construction. Le mur de contention de la terrasse d'habitation se localise à gauche de l'illustration, secteur II de Rapayan. | A-28 |
| Figure 34. Habitation construite sur le passage d'une ancienne galerie. Les larges compartiments du mur de contention de cette galerie se situent à l'arrière de l'habitation. | A-29 |
| Figure 35a. Illustration de l'édifice principal à étages multiples du secteur II de Rapayan. | A-30 |
| Figure 35b. Partie supérieure de la muraille s'emboitant dans l'édifices à étages multiples, secteur II de Rapayan. | A-31 |
| Figure 36. Plan d'une structure rectangulaire de plus petite dimension présentant deux pièces, secteur de la forêt d'eucalyptus. | A-31 |
| Figure 37. Plan d'une structure rectangulaire de la forêt d'eucalyptus ne présentant aucune subdivision interne. | A-32 |
| Figure 38. Plan d'une structure rectangulaire de grande dimension de la forêt d'eucalyptus présentant deux pièces. | A-32 |

| | |
|--|------|
| Figure 39. Plan d'une structure rectangulaire de la forêt d'eucalyptus flanquée d'un patio à l'avant. | A-33 |
| Figure 40. Façade externe en pignon d'une construction rectangulaire et profil de l'entrée, forêt d'eucalyptus, Rapayan. | A-33 |
| Figure 41. Façade externe d'une construction rectangulaire de la forêt d'eucalyptus exhibant une fenêtre au-dessus de la porte, Rapayan. | A-34 |
| Figure 42. Plan d'une structure rectangulaire de la forêt d'eucalyptus munie de deux annexes. Il s'agit d'une église coloniale probablement érigée avant 1570. | A-34 |
| Figure 43. Plan de l'habitation « transitionnelle », secteur IV de Rapayan. | A-35 |
| Figure 44. Mur arrière de l'habitation « transitionnelle » dont la partie supérieure forme un pignon, secteur IV de Rapayan. | A-36 |
| Figure 45. Façade externe principale de l'habitation « transitionnelle » et profil détails de la porte. | A-37 |
| Figure 46 a. Carte illustrant les sites recensés au cours de notre prospection. | A-38 |
| Figure 46 b. <i>Chullpa</i> de type zig-zag de Viro, façade et profil (site # 24) | A-39 |
| Figure 47. Exemple du plan d'une habitation typique de Viro (site # 24). | A-39 |
| Figure 48. Plan d'une habitation de Tactabamba, site # 18. | A-40 |
| Figure 49. Plan du site d'observation/communication Huecna II (# 26), zone de Rapayan. | A-40 |
| Figure 50. Plan du site d'observation/communication Huecna III (# 27), zone de Rapayan. | A-41 |
| Figure 51. Plan du site d'observation/communication Huecna IV (# 28), zone de Rapayan. Les cercles en pointillés illustrent les galeries. | A-41 |
| Figure 52. Structure rectangulaire d'une possible <i>kancha</i> Inca, Huecna I (# 25). | A-42 |
| Figure 53. Profil d'une entrée d'un des quatre complexes architecturaux de Tactabamba II (# 13). | A-42 |
| Figure 54. Plan du complexe A de Tactabamba II (site # 13) | A-43 |
| Figure 55. Plan du Complexe C de Tactabamba II (site # 13) | A-43 |
| Figure 56. Façade du mur sud du complexe C de Tactabamba II (site # 13). | A-44 |
| Figure 57. Illustration du mur de séparation présentant des cavités d'une maisonnée du secteur I de Porvenir (site # 30). | A-44 |
| Figure 58. Habitation typique à deux pièces de Porvenir (site # 30). Celle-ci possède un mur arrière en pignon ayant accueilli des niches au second étage. | A-45 |
| Figure 59. Habitation avec patio du secteur I de Porvenir (site # 30). Une série de dalles saillantes formant un escalier permet d'accéder au patio de la terrasse inférieure. | A-46 |
| Figure 60. Habitation avec pignon et patio du secteur II de Porvenir (site # 30). | A-46 |
| Figure 61. Système de galerie du secteur I de Porvenir (site # 30). Cette dernière passe sous le patio d'une habitation. | A-47 |
| Figure 62. <i>Chullpa</i> de type B et profil de sa porte, secteur II de Porvenir (site # 30). | A-47 |

| | |
|--|------|
| Figure 63. Plan d'une habitation de style ou d'influence Inca du site # 51 (Numawilca). | A-48 |
| Figure 64. Habitation à plan simple et à toit plat du site # 47 (Yuying) de Yanas. | A-48 |
| Figure 65. Mur arrière en pignon et profil de la porte illustrant la technique de construction par <i>pachillas</i> d'une habitation à plan simple du site # 47 (Yuying) de Yanas. | A-49 |
| Figure 66. Plan de la même habitation à plan simple que la Figure 65, site # 47 (Yuying) de Yanas. | A-50 |
| Figure 67. Plan d'une habitation du site # 1 (Quilliash) de Yanas. | A-51 |
| Figure 68. Plan d'une habitation du secteur II du site # 9 (Chucuman) de Huacchis. | A-52 |
| Figure 69. Plan d'une habitation du site # 10 (Ojaragra) de Huacchis. | A-52 |
| Figure 70. Plan d'une habitation du site 11 (Cocha Pampa) de Huacchis. | A-53 |
| Figure 71. Plan d'une habitation du site # 22 (Purunya) de Huacchis. | A-53 |
| Figure 72. Croquis du segment supérieur (ouest) du site # 56 (Parina V). On y aperçoit l'édifice à étages multiples, la muraille qui s'y rattache, le monticule et la première habitation du site. | A-54 |
| Figure 73. Plan de l'habitation A, et croquis de face et de profil de la façade principale interne du site # 56 (Parina V) de Huacchis. | A-55 |
| Figure 74. Façade interne du mur arrière en pignon de l'habitation A, site # 56 (Parina V) de Huacchis. | A-56 |
| Figure 75. Plan de l'habitation B du site # 56 (Parina V) de Huacchis. | A-57 |
| Figure 76. Croquis des deux ensembles architecturaux du site # 4 (Parina I) de Huacchis. | A-57 |
| Figure 77. Croquis du site # 5 (Parina II) de Huacchis. | A-58 |
| Figure 78. Croquis du site # 2 (Totora II) de Huacchis. | A-59 |
| Figure 79. Croquis du site # 3 (Totora I) de Huacchis. | A-60 |
| Figure 80. Profils des deux portes d'une habitation du site # 33 de Gantumarca illustrant la technique de construction par <i>pachillas</i> . | A-60 |
| Figure 81. Plan de l'habitation A du site # 33 de Gantumarca. | A-61 |
| Figure 82. Plan de l'habitation B du site # 33 de Gantumarca. | A-61 |
| Figure 83. Façade du mur de subdivision de l'habitation B du site # 33 de Gantumarca. | A-62 |
| Figure 84. Façade de la première <i>chullpa</i> de type B du site # 34 (Casa Blanca) de Gantumarca | A-63 |
| Figure 85. Profil sud-ouest de la première <i>chullpa</i> de type B du site # 34 (Casa Blanca) de Gantumarca. | A-64 |
| Figure 86. Mur latéral d'une habitation du site # 37 (Hijin I) d'Hijin. | A-64 |
| Figure 87. Plan et façade interne arrière d'une habitation du secteur II, site # 38 (Hijin II), Hijin. | A-65 |

| | |
|--|------|
| Figure 88. Plan d'une habitation du site # 40 (Juenhuaragra) d'Hijin. | A-66 |
| Figure 89. Plan typique d'une habitation de Pampan I. | A-66 |
| Figure 90. Plan d'une habitation du site # 44 (San José) de Singa. | A-67 |
| Figure 91. Isométrie de la même habitation que la Figure 90, site # 44 (San José) de Singa. | A-68 |
| Figure 92. Plan d'un groupe de trois habitations partageant des cours intérieures, site # 44 (San José) de Singa. Les murs présentant des niches représentent les habitations, alors que les parois simples délimitent les patios. | A-68 |
| Figure 93. Plan et profil de la porte de l'habitation A de type Rapayan à toit plat du secteur II du site # 43 de Wata, zone de Singa. | A-69 |
| Figure 94. Plan de l'habitation B de type Rapayan à toit plat du secteur II du site # 43 de Wata, zone de Singa. | A-70 |
| Figure 95. Plan de l'habitation C de type Pampan du secteur II du site # 43 de Wata, zone de Singa. | A-70 |
| Figure 96. Plan de l'habitation A de type Pampan du secteur III du site # 43 de Wata, zone de Singa. | A-71 |
| Figure 97. Plan de l'habitation B de type Pampan du secteur III du site # 43 de Wata, zone de Singa. | A-72 |
| Figure 98. Plan de l'habitation C de type Pampan du secteur III du site # 43 de Wata, zone de Singa. | A-73 |
| Figure 99. Plan de l'habitation D de type Rapayan à toit plat du secteur III du site # 43 de Wata, zone de Singa. | A-74 |
| Figure 100. Plan de l'habitation E de type Rapayan à toit plat du secteur II du site # 43 de Wata, zone de Singa. | A-75 |

Liste des photos (Annexe B)

| | P. |
|--|-----|
| Photo 1. Vue du Marañón et de ses pentes très escarpées. | B-1 |
| Photo 2. Dépression caractérisant la topographie de Rapayan. | B-1 |
| Photo 3. Lagune glaciaire de la <i>puna</i> de Rapayan. | B-2 |
| Photo 4. Photo aérienne illustrant une partie de la vallée de Rapayan. On y aperçoit le Marañón (horizontale) et quelques cols abruptes. Les parties claires représentent des terres agricoles. | B-2 |
| Photo 5. Vue de la crête abritant les ruines de Rapayan en regardant vers l'est. Au fond de la vallée, on peut apercevoir le río Marañón et dans le coin inférieur gauche, le village actuelle de Rapayan. | B-3 |
| Photo 6. Vue d'ensemble du secteur I de Rapayan | B-3 |
| Photo 7. Vue d'ensemble du secteur IV de Rapayan. Notez le précipice au sud (gauche) de la crête. | B-4 |
| Photo 8. Vue d'ensemble des secteurs II (en bas) et III (en haut) de Rapayan. Notez les terrasses propices à l'agriculture sur le flanc nord de la crête. | B-4 |
| Photo 9. Vue panoramique du flanc sud de Rapayan. Les quatre protubérances localisées à intervalles réguliers le long de la crête constituent des édifices à étages multiples qui délimitent à l'ouest les secteurs entre eux. | B-5 |
| Photo 10. Illustration d'une <i>chullpa</i> présentant des ossements humains à l'intérieur, secteur II de Rapayan. | B-5 |
| Photo 11. Petite <i>chullpa</i> semi-circulaire avec toit de dalles bombées situé au pied de la <i>chullpa</i> type B. Elle était également recouverte d' <i>enlucido</i> bleu pale. | B-6 |
| Photo 12. Enduit (<i>enlucido</i>) composé d'un mélange d'argile et de pierre calcaire broyée recouvrant l'extérieure de la <i>chullpa</i> type B et des petites <i>chullpas</i> semi-circulaires, secteur I de Rapayan. | B-6 |
| Photo 13. Clocher de l'église catholique de Rapayan érigée au milieu du 18 ^{ième} siècle. L'enduit qui le recouvre est identique à la <i>chullpa</i> type B. Il est composé d'argile et de pierre calcaire broyée. | B-7 |
| Photo 14. <i>Chullpa</i> type abris-sous roche, précipice sud de l'enceinte fortifiée du secteur I de Rapayan. | B-7 |
| Photo 15. Offrande laissée au pied d'une <i>chullpa</i> du secteur II de Rapayan qui contient, entre autres, des fruits, des Calebasses, de l'alcool, des bonbons et des feuilles de coca. | B-8 |
| Photo 16. Exemple de maison servant de mur de contention à l'habitation de la terrasse supérieure, Rapayan, secteur IV. | B-8 |
| Photo 17. Mur latéral interne d'une habitation illustrant les techniques de construction par supposition de dalles de pierres calcaires et par <i>pachilla</i> . Les petites niches ornant la paroi sont de type ouvert, secteur II Rapayan. | B-9 |
| Photo 18. Façade externe d'une habitation, secteur II de Rapayan. | B-9 |

| | |
|---|------|
| Photo 19. Mur latéral d'une habitation présentant des dalles finement travaillées et sélectionnées, secteur IV de Rapayan. | B-10 |
| Photo 20. Mur latéral interne d'une habitation illustrant flanqué de nombreuses petites niches, secteur II de Rapayan. La niche dans le coin droit supérieure est de type semi-ouverte. | B-10 |
| Photo 21. Offrandes (boissons gazeuses et bombons) déposées dans une niche ouverte d'une habitation en ruine par un paysan de Rapayan, secteur III de Rapayan. | B-11 |
| Photo 22. Offrandes (fleurs séchées) déposées dans une niche ouverte d'une habitation en ruine par un paysan de Rapayan, secteur II de Rapayan. | B-11 |
| Photo 23. Porte d'entrée d'une habitation donnant accès à la seconde pièce, secteur I de Rapayan. | B-12 |
| Photo 24. Profil de la porte d'entrée principale d'une habitation, secteur II de Rapayan. | B-13 |
| Photo 25. Façade d'un mur de subdivision d'une habitation illustrant la porte du fonds flanquée de fenêtres donnant accès à l'intérieure des deux compartiments muraux, secteur IV de Rapayan. | B-14 |
| Photo 26. Vue de haut de la façade interne d'une habitation flanquée de deux corniches dans ses coins supérieurs. Les toits constitués de dalle de dalles en encorbellement demeurent intacts, alors que les pierres verticales scellant les cavités ont disparu. Notez le « toit » en forme de pointe, secteur I de Rapayan. | B-14 |
| Photo 27. Vue d'une corniche intacte située dans le coin interne gauche d'une habitation présentant deux pierres verticales et deux fenêtres, secteur III de Rapayan. | B-15 |
| Photo 28. Maisonnée actuelle présentant une toiture de bois recouvert d' <i>ichu</i> érigée dans la <i>puna</i> à l'époque de la culture et de la récolte de patates. | B-15 |
| Photo 29. Habitation présentant un mur arrière en pignon ayant accueilli un second étage sur lequel a été érigé un double de la seconde pièce du premier niveau, secteur III de Rapayan. | B-16 |
| Photo 30. Habitation présentant un mur arrière en pignon ayant jadis accueilli un second étage. Des pierres saillantes localisées au pied du pignon servaient à joindre des dalles au toit de la seconde pièce. Ce dernier servait également de plancher du deuxième étage, secteur I de Rapayan. | B-16 |
| Photo 31. Momies conservées à l'école primaire de Rapayan. | B-17 |
| Photo 32. Segment d'une galerie effondrée qui exhibe un mur de contention à l'intérieur duquel ont été aménagés des compartiments. Au fond de la photo, on peut apercevoir le couloir de la galerie demeuré intact. | B-17 |
| Photo 33. Vue de l'intérieur d'un compartiment d'une galerie. | B-18 |
| Photo 34. Vue de l'édifice à étage multiple du secteur II de Rapayan sur laquelle on peut apercevoir la partie supérieure de la muraille qui présente des niches qui dévale les terrasses. | B-19 |
| Photo 35. Vue de la façade ouest de l'édifice à étages multiples du secteur IV de Rapayan illustrant une série de pictogrammes dépeignant des cercles concentriques. | B-20 |
| Photo 36. Pictogramme ornant la façade ouest de la muraille du secteur III de Rapayan. dépeignant possiblement un oiseau ou un poisson. | B-20 |
| Photo 37. Vue d'une large structure rectangulaire située autour de la plaza de la forêt d'eucalyptus de Rapayan. | B-21 |

| | |
|--|------|
| Photo 38. Large constructions rectangulaire de la forêt d'eucalyptus de Rapayan exhibant une rangée horizontale de petites niches encastrées dans le mur latéral sud. | B-21 |
| Photo 39. Construction rectangulaire de la forêt d'eucalyptus illustrant la technique de construction (pierres grossières, couche épaisse de mortier, et <i>enlucido</i>), Rapayan. | B-22 |
| Photo 40. Illustration de la technique de construction de la porte d'une structure rectangulaire de la forêt d'eucalyptus, Rapayan. | B-22 |
| Photo 41. Peinture murale de l'église coloniale de Yanas représentant un prêtre en train de convertir deux autochtones à la foie catholique. | B-23 |
| Photo 42. Vue du village actuel de Rapayan. | B-23 |
| Photo 43. Mur de contention de l'église coloniale de Rapayan. | B-24 |
| Photo 44. Habitation « transitionnelle » combinant des caractéristiques locales et Inca, secteur IV de Rapayan. | B-24 |
| Photo 45. Habitation de type en pignon de Viro montrant le mur de la seconde pièce. | B-25 |
| Photo 46. Vestige de l'édifice à étage multiple du site # 20. | B-25 |
| Photo 47. Vue de l'état de destruction du site # 21. | B-26 |
| Photo 48. Vue du versant ouest de la crête abritant le site # 19. | B-26 |
| Photo 49. Corniche interne d'une structure d'habitation du site # 19. | B-27 |
| Photo 50. Crête abritant sites # 15, 16, 17 et 18 de Tactabamba. Notez les flancs où ont été aménagés de minces terrasses agricoles. La route se frayant un chemin entre les cols mène à Uco dans la vallée du Puchca. | B-27 |
| Photo 51. Structure à deux niveaux accolée sur la muraille du site # 26. | B-28 |
| Photo 52. Technique de construction de la galerie du site d'observation Huecna IV (# 28), Rapayan. | B-28 |
| Photo 53. Vue de la partie supérieure d'une muraille exhibant des parapets construits par la technique de <i>pachillas</i> des pierres saillantes servant d'escaliers. | B-29 |
| Photo 54. Vue du site 25 représentant possiblement une <i>kancha</i> . | B-29 |
| Photo 55. Vue de la cime abritant le fortin de Llinquell (# 14). | B-30 |
| Photo 56. Vue de la muraille et de l'édifice à étages multiple est du groupe architectural A du site # 12 (Tactabamba I). Les groupes architecturaux B et C se situent à l'arrière plan. | B-30 |
| Photo 57. Vue de l'édifice à étage multiple ouest du groupe architectural A du site # 12 (Tactabamba I) | B-31 |
| Photo 58. Vue panoramique du site # 13 en regardant vers le nord (Tactabamba II). | B-31 |
| Photo 59. Détail de la technique de construction de la muraille du complexe B du site # 13 (Tactabamba II). | B-32 |
| Photo 60. Vue de la façade externe de l'édifice à étages multiples rattaché à la maisonnée présentant une frange de quartz, complexe A du site # 13 (Tactabamba II). | B-32 |
| Photo 61. Vue de la crête où loge le site d'habitat # 29 (Pirshuto). | B-33 |

| | |
|---|------|
| Photo 62. Vue de la crête accueillant le site 31. | B-34 |
| Photo 63. Vue d'ensemble du secteur I de Porvenir (site # 30). | B-35 |
| Photo 64. Mur arrondi présentant des niches réparties sur deux niveaux. Cette paroi représente possiblement le mur du fond de la pièce arrière d'une habitation, secteur I du site # 30 (Porvenir). | B-35 |
| Photo 65. Porte arrière d'une maisonnée du secteur I de Porvenir (site # 30) construite par la méthode de <i>pachillas</i> . | B-36 |
| Photo 66. Vue du patio avant d'une habitation dont le mur est flanqué de plusieurs niches, secteur I de Porvenir (site # 30). | B-36 |
| Photo 67. <i>Chullpa</i> de type A à deux niveaux située à la frontière est du secteur II de Porvenir (site # 30). | B-37 |
| Photo 68. Édifice à étages multiples. Il s'agit de la seule structure du site # 48 (Rapraj). | B-37 |
| Photo 69. <i>Chullpa</i> à deux niveaux du site # 52 (Aypur). | B-38 |
| Photo 70. Structure de style Inca du site # 51 (Numawilca). | B-38 |
| Photo 71. Deux édifices à étages multiples qui se font face au site # 47 (Yuying) de Yanas. | B-39 |
| Photo 72. Façade externe d'une structure d'habitation du site # 47 (Yuying) de Yanas illustrant une finition moins recherchée qu'à Rapayan. Notez le mur arrière en pignon. | B-39 |
| Photo 73. <i>Chullpas</i> de type A encastrées dans les murs de soutien du site # 47 (Yuying) de Yanas. | B-40 |
| Photo 74. Partie d'une <i>chullpa</i> localisée sur une terrasse à la frontière du site à la fin du site # 47 (Yuying) de Yanas. | B-40 |
| Photo 75. Vue du piton rocheux accueillant le site défensif # 45 (Matacastillo) de Yanas. | B-41 |
| Photo 76. Porte d'entrée et parapets du site DCC # 75 (Matacastillo) de Yanas. | B-41 |
| Photo 77. Façade externe nord de la muraille du site DCC # 46 (Minas Punta) de Yanas. | B-42 |
| Photo 78. <i>Chullpa</i> de type B marquant la frontière sud du secteur I du site # 9 (Chucuman). | B-42 |
| Photo 79. Profil de la porte d'entrée principale d'une habitation du site # 10 (Ocusmina) de Huacchis. | B-43 |
| Photo 80. Vue du flanc est du site # 22 (Purunya) de Huacchis. | B-43 |
| Photo 81. Vue des deux édifices à étages multiples débutant à l'ouest le site # 56 (Parina V) de Huacchis. | B-44 |
| Photo 82. Vu de la façade externe du second édifice à étage multiple qui présente une frange de quartz dans sa partie supérieure, site # 56 (Parina V) de Huacchis. | B-44 |
| Photo 83. Vue de la façade interne du second édifice à étages multiples du site # 56 (Parina V) de Huacchis. | B-45 |
| Photo 84. Corniche ornant la façade interne de l'habitation B du site # 56 (Parina V) de Huacchis. | B-45 |
| Photo 85. Vue du sommet de la crête accueillant la lagune Parina. On aperçoit, à gauche, l'édifice à étages multiples du site # 4 (Parina I). Les sites de Pampan I et II (# 41 et 42) | B-46 |

se localisent sur la protubérance rocheuse la plus élevée située à l'horizon du côté gauche.

- Photo 86. Vue d'ensemble du site # 4 (Parina I) de Huacchis. Les stries dans le sol tout juste avant l'édifice à étage multiple constituent des tranchées. Les structures en contrebas font parties du site # 5 (Parina II). B-46
- Photo 87. Édifices à étages multiples du site # 6 (Parina III) de Huacchis. B-47
- Photo 88. Édifice à étages multiples du site # 8 (Ichun) de Huacchis. B-47
- Photo 89. Piton rocheux abritant le site DCC # 3 (Totora I) de Huacchis. B-48
- Photo 90. Profil d'un parapet présentant des *pachillas*, site DCC # 3 (Totora I) de Huacchis. B-48
- Photo 91. Vue d'une structure rectangulaire (*abris/chullpa*) adossée à la muraille principale du site DCC # 3 (Totora I) de Huacchis. B-49
- Photo 92. Vue du flanc ouest de la crête abritant le site # 37 (Hijin I) d'Hijin. B-49
- Photo 93. Versant d'une pente flanqué de nombreuses terrasses dans la zone de Gantumarca. B-50
- Photo 94. Détail des murs de soutien des terrasses agricoles dans la zone de Gantumarca. B-50
- Photo 95. Vue du flanc sud du site # 33 de Gantumarca. Notez l'édifice à étages multiples et les deux murailles qui s'élèvent au-dessus des arbres. B-51
- Photo 96. Édifices à étages multiples à niches externes du site # 33 de Gantumarca. B-51
- Photo 97. Mur latéral d'une habitation flanqué de niches semi-ouvertes du site # 33 illustrant la finesse de l'architecture de Gantumarca. B-52
- Photo 98. Trois *chullpas* de type A à un niveau marquant la frontière est du site # 33 à Gantumarca. B-52
- Photo 99. *Chullpa* de type A à trois niveaux marquant la frontière est du site # 33 à Gantumarca. B-53
- Photo 100. *Chullpa* de type C « abri sous-roche » du site # 34 (Casa Blanca) de Gantumarca. B-53
- Photo 101. Deuxième *Chullpa* de type B du site # 34 (Casa Blanca) de Gantumarca. B-54
- Photo 102. Profil d'une porte d'une habitation du site # 37 (d'Hijin I) d'Hijin présentant des *pachillas* plus grossière. B-54
- Photo 103. Porte d'une habitation du site # 37 (d'Hijin I) d'Hijin ayant la forme d'une arche. B-55
- Photo 104. Vue de la façade arrière (nord) de l'édifice à deux niveaux du secteur II, site # 38 (Hijin II) d'Hijin. B-55
- Photo 105. Vue de la porte de l'édifice (côté sud) à deux niveaux du secteur II, site # 38 (Hijin II) d'Hijin. B-56
- Photo 106. Façade arrière d'une habitation du secteur II, site # 38 (Hijin II), Hijin. B-56
- Photo 107. Vue de la façade principale d'une habitation du secteur II de style Chupachu illustrant la technique *pirka* du site # 38 (Hijin II), Hijin. B-57
- Photo 108. Vue du flanc nord du site # 40 (Juenhuaragra) d'Hijin. B-57
- Photo 109. Vue du piton rocheux abritant le site # 42 (Pampan I) de Singa. On peut également apercevoir un enclôt de 100 m de long par 104 m de large à la gauche du piton et de la photo (côté ouest). B-58

| | |
|---|------|
| Photo 110. Vue des terrasses d'habitations, site # 42 (Pampan I) de Singa. | B-58 |
| Photo 111. Exemple d'une habitation circulaire du site # 42 (Pampan I) de Singa. | B-59 |
| Photo 112. Corniche à quatre niches coiffant une habitation du site # 42 (Pampan I) de Singa. | B-59 |
| Photo 113. Corniche à trois niches coiffant une habitation du site # 42 (Pampan I) de Singa. | B-60 |
| Photo 114. Profil d'une porte caractérisée par la méthode de construction de superposition de dalles du site # 42 (Pampan I) de Singa. | B-60 |
| Photo 115. Profil d'une porte caractérisée par la méthode de construction par <i>pachillas</i> du site # 42 (Pampan I) de Singa. | B-61 |
| Photo 116. Habitation du site # 42 (Pampan I) de Singa coiffée d'une balèvre au-dessus du mur arrière. | B-61 |
| Photo 117. Vue de la zone ouest du site # 42 (Pampan I) de Singa où se situe l'édifice à étages multiples. | B-62 |
| Photo 118. Crête abritant le site # 44 (San José) de Singa. | B-62 |
| Photo 119. Maisonnée circulaire localisée au sommet de la crête du site # 44 (San José) de Singa. À l'arrière plan, on aperçoit le Mont Huascarán de la <i>Cordillera Blanca</i> . | B-63 |
| Photo 120. Maisonnée du site # 44 (San José) de Singa exhibant une balèvre en forme de triangle dans la partie supérieure. | B-63 |
| Photo 121. Vue, à l'arrière plan, des larges terrasses agricoles flanquant le versant sud de la crête qui abrite le site # 43 (Wata). Les structures architecturales au premier plan appartiennent au site # 44 de San José, zone de Singa. | B-64 |
| Photo 122. Vue de profil des « tours jumelles » du site # 43 (Wata) de Singa. | B-64 |
| Photo 123. Édifice délimitant le secteur I (ouest) du site # 43 (Wata) de Singa. | B-65 |
| Photo 124. Vue des trois édifices à étages multiples ainsi qu'une partie de la « muraille » situés au centre du site # 43 (Wata) de Singa. | B-65 |
| Photo 125. <i>Chullpa</i> de type A séparant les secteurs II et III du site # 43 (Wata) de Singa. | B-66 |
| Photo 126. Vue d'un segment de la plate-forme circulaire qui marque la frontière est du site # 43 (Wata) de Singa. | B-66 |
| Photo 127. <i>Chullpa</i> de type A à deux niveaux située aux abords de la plate-forme circulaire qui marque la frontière est du site # 43 (Wata) de Singa. | B-67 |
| Photo 128. Habitation de type Pampan située au pied du troisième édifice à étages multiples et qui exhibe une balèvre rectiligne au-dessus de son mur arrière, secteur II du site # 43 (Wata) de Singa. | B-67 |
| Photo 129. Habitation de type Pampan présentant une porte en arche similaire aux entrées Chupachus, secteur II du site # 43 (Wata) de Singa. | B-68 |
| Photo 130. Maisonnées possédant un double toit en pignon similaire aux structures de la forêt d'eucalyptus de Rapayan, secteur II du site # 43 (Wata) de Singa. | B-68 |
| Photo 131. Maisonnée de très haute qualité esthétique du secteur IV de Rapayan ayant possiblement appartenu à un <i>kuraka</i> | B-69 |

INTRODUCTION

Avant l'émergence de l'empire inca vers 1438 après Jésus-Christ, les Andes centrales du Pérou étaient peuplées de petits groupes culturels autonomes. Sur la côte, la tendance inverse est observée avec l'émergence de l'État chimu. Dans les hautes terres, l'organisation se caractérise par une forte fragmentation politique. À l'exception peut-être des chefferies complexes des Lupaças et des Wankas (Hyslop 1977 ; C. Julien 1983 ; D'Altroy 1987b), la majorité des groupes présentait peu de centralisation politique. Cette période de régionalisme, appelée la Période Intermédiaire récente (PIR, 900 à 1438 après Jésus-Christ), a pris fin lorsque l'État inca a entrepris, vers 1438, la conquête du territoire andin lors de l'Horizon récent (HR, 1438 à 1532 après Jésus-Christ). En moins d'un siècle, les Incas sont parvenus à intégrer plus d'une centaine de sociétés comptant, selon les sources les plus crédibles, entre 6 à 12 millions d'habitants (Schaedel 1978 : 293-94; D'Altroy 1987a) répartis sur un énorme territoire à la géographie et aux environnements des plus divers. Au moment du débarquement des Espagnols sur les côtes de Tumbes en 1531, l'empire inca, basé à Cuzco, s'étalait sur plus de 4 000 km de long, depuis la frontière nord de l'Équateur jusqu'aux environs de Santiago au sud, la capitale actuelle du Chili.

Globalement, la période précédant immédiatement l'hégémonie inca a largement été négligée par les archéologues au profit des périodes antérieures. Deux raisons principales peuvent être avancées pour expliquer cette situation. Premièrement, la céramique de l'Intermédiaire récent (PIR) est généralement peu diversifiée et moins élaborée que celle des périodes antérieures. Il s'ensuit d'une difficulté à élaborer des chronologies relatives qui soient plus précises qu'une ou deux phases pour une période s'étalant sur plus de 400 ans (D. Julien 1993 : 247). L'explication du changement à travers le temps, un enjeu central de l'archéologie, est, par conséquent, plus difficile à établir dans les Andes centrales. Deuxièmement, puisqu'à l'époque coloniale, les Espagnols ont décrit certains aspects de la vie des groupes intégrés au *Tawantinsuyu*

(empire inca), plusieurs chercheurs jugent que les sources historiques suffisent à les étudier et à les comprendre.

Si les documents historiques s'avèrent une source d'information inestimable, ils ne constituent cependant pas une panacée. En effet, ils comportent de nombreuses inconsistances et contradictions (Malpass 1993 : 5-8). Ils ne devraient donc pas être considérés comme un palliatif, mais comme un complément, aux études archéologiques quand vient le temps d'étudier les sociétés pré-incaïques des Andes centrales.

Plus récemment, certains archéologues se sont toutefois intéressés aux périodes tardives de la préhistoire andine, particulièrement aux groupes des hautes terres les mieux documentés historiquement, comme les Tarma-Chinchaycochas et les Wankas dans les Andes centrales (Bonnier et Rozenberg 1978a, 1978b ; D'Altroy 1992 ; Hastings 1987; Hastrof et *al.* 1989 ; Matos Mendieta 1994, 1997; Parsons et *al.* 2000), ainsi qu'à quelques groupes du Sud du Pérou dans les environs du lac Titikaka (Aldenderfer 1993; C. Julien 1983; Stanish 1992). La majorité des régions montagneuses demeurent néanmoins toujours peu documentées, voire même inexplorées par les archéologues.

C'est le cas, notamment, de la zone du Haut Marañón qui se situe dans les Andes centre-orientales au nord-ouest de la ville moderne de Huánuco. Les recherches archéologiques y sont si limitées que nous ignorons toujours, dans l'ensemble, quels groupes culturels occupaient ces contrées lors de la PIR et du HR. Autrement dit, nous ne pouvons pas vraiment nous avancer sur leur nombre, leur spécificité culturelle, leur organisation sociale, leur degré de complexité, leur idéologie, etc. Les recherches historiques sur les sociétés tardives du Haut Marañón ne sont d'ailleurs pas plus abondantes, à l'exception de celles portant sur un groupe particulier, les Chupachus (Ortiz de Zuñiga 1967, 1972). John Rowe, qui fut l'un des premiers chercheurs à étudier systématiquement l'ensemble des chroniques espagnoles, soulignait il y a longtemps que :

At the time of the Inca conquest, the whole Andean area was divided into an almost unbelievable number of small

political units, for many of which we do not even have the names (Rowe 1946: 185).

Notre thèse de doctorat porte justement sur des groupes du Haut Marañón dont l'existence même demeure à peine mentionnée par les archéologues et les historiens (ex : Amat 1971 ; Ibarra 1999 ; Thompson 1980). Plus spécifiquement, notre thèse traite des groupes tardifs de la vallée de Rapayan qui se situe au pied de la rive occidentale du río Marañón dans le département d'Ancash et de la province de Huari. La géographie de cette région est spectaculaire. De nombreux cours d'eau, prenant leur source dans les lagunes des hautes terres, ont creusé au fil du temps d'impressionnantes dépressions. Les falaises, dont les hauteurs atteignent plus de 4 000 m d'altitude à l'ouest du río Marañón et déclinent graduellement vers l'est, aboutissent finalement sur les flancs perpendiculaires de cette rivière à une altitude d'environ 2 400 mètres. Les nombreuses gorges qui parsèment le territoire créent une topographie fortement accidentée où les espaces plats se font rares.

Au milieu de ce paysage contrasté, les habitants préhistoriques ont choisi d'ériger leurs établissements au sommet de crêtes et d'éperons qui surplombent la vallée. Les ruines de pierres, qui incluent de remarquables édifices à étages atteignant jusqu'à 13 m de haut, sont étonnamment bien préservées malgré le passage du temps et la rudesse du climat.

Puisque les groupes de la vallée de Rapayan demeurent méconnus, l'objectif de cette thèse sera double. Premièrement, nous désirons déterminer l'identité culturelle de ceux qui habitaient la région de Rapayan lors de la PIR et du HR. Deuxièmement, nous voulons reconstituer, dans la mesure du possible, leur conception idéologique ainsi que leur organisation sociale et politique.

Afin de réaliser ces objectifs, nous avons mené une prospection systématique d'un territoire couvrant 320 km² dans la zone de Rapayan au cours de laquelle nous avons recensé 55 sites. Puisque les ruines de cette région s'avèrent remarquablement bien conservées, notre étude se base en grande partie sur l'architecture visible en surface. Même si nous avons également récupéré et analysé la céramique de surface, elle s'est

révélée peu utile pour atteindre nos objectifs de recherche, car elle est fréquemment érodée, peu élaborée et très inégalement distribuée.

Notre première question de recherche, à savoir qui habitait la région de Rapayan lors du PIR et du HR, constitue un objectif classique de l'histoire culturelle en archéologie. Avant de chercher à comprendre l'organisation sociale d'une communauté, il convient, en premier lieu, de l'identifier dans le temps et dans l'espace (Renfrew 1972 : 17). Pour y parvenir, nous avons décrit en détails l'architecture de surface des sites recensés. La variabilité morpho-stylistique constatée entre les différentes structures d'une même catégorie fonctionnelle (ex : habitations, mausolées, murailles, techniques de construction...) nous conduira à évaluer si les sites de notre zone de prospection étaient contemporains les uns envers les autres et s'ils appartenaient à un ou plusieurs groupes culturels. La comparaison des résultats avec les données obtenues dans les régions avoisinantes nous permettra finalement de déterminer si le ou les groupes de la zone de Rapayan se rattachaient à un ensemble culturel débordant les frontières de cette vallée.

Une fois cette étape conclue, nous aborderons notre second objectif qui s'intéresse aux dimensions sociales, politiques et idéologiques du ou des groupes de notre zone d'étude. Pour y parvenir, nous avons mené une analyse des schèmes d'établissement intra et inter sites de la vallée de Rapayan en nous appuyant sur la répartition spatiale des ruines à l'intérieur des sites, et plus particulièrement à l'intérieur du site éponyme de Rapayan. Les résultats de ces efforts nous permettront d'explorer plusieurs questions de nature anthropologique, à savoir : Comment les habitants de Rapayan concevaient-ils leur habitat ? Comment exploitaient-ils l'espace ? Quels étaient leurs modes de subsistance ? Quelle place réservaient-ils à leurs défunts et quelles relations entretenaient-ils avec ces derniers ? Quelle était l'organisation des familles ? Existait-il des inégalités entre les individus ? Quelle était la taille et la démographie des sites ? En répondant à ces questions, nous tenterons de reconstituer l'organisation sociale et politique ainsi que la conception idéologique des habitants de la vallée de Rapayan lors de la PIR et du HR. Finalement, nous comparerons les résultats de notre étude à ceux des régions frontalières du Haut Marañón afin de comprendre Rapayan dans une perspective régionale plus globale.

Le premier chapitre situera brièvement la zone de Rapayan dans son contexte géographique et environnemental en plus de l'inscrire dans l'histoire grâce à la présentation de sources historiques portant sur la région du Haut Marañón. L'analyse des documents coloniaux servira à vérifier s'il est possible d'identifier le groupe culturel auquel appartenait Rapayan à l'époque du contact entre les Espagnols et les Incas. Nous proposerons alors quelques hypothèses concernant l'affiliation culturelle des habitants de notre zone de recherche à l'époque historique.

Nous présenterons, dans le second chapitre, des études archéologiques qui ont été menées dans le Haut Marañón. Nous y exposerons les hypothèses ayant été proposées jusqu'à maintenant concernant l'affiliation culturelle des groupes de cette zone, et nous offrirons un aperçu de la variabilité architecturale de ce territoire.

Notre approche méthodologique sera expliquée au troisième chapitre. Nous y exposerons les diverses étapes de notre recherche ainsi que les méthodes employées à chacune d'elles. Nous soulignerons également les difficultés que nous avons rencontrées lors de nos travaux et certaines des faiblesses inhérentes à notre approche.

La présentation des données architecturales enregistrées sur le site éponyme de Rapayan constituera la matière du chapitre suivant. Après avoir discuté de la fonction des diverses structures, nous élaborerons une première typologie fondée sur la variabilité morpho-stylistique des constructions appartenant à une même catégorie fonctionnelle (habitations, mausolées, etc.).

Nous ferons connaître, dans le cinquième chapitre, les données architecturales des 55 sites recensés lors de notre inventaire régional. En comparant l'information ayant été colligée avec celle du site éponyme de Rapayan, nous essaierons de valider notre typologie architecturale.

Le sixième chapitre proposera, quant à lui, une interprétation de la variabilité architecturale du site éponyme de Rapayan. Nous y émettrons plusieurs hypothèses en ce qui a trait à l'organisation sociale et idéologique des habitants de ce site.

Une interprétation de la variabilité architecturale intra-régionale sera proposée au septième chapitre et s'appuiera sur les données recueillies au cours de notre prospection. Nous y définirons l'appartenance culturelle du ou des groupes ayant occupé la vallée de Rapayan lors de la PIR et du HR. Nous formulerons également quelques hypothèses concernant l'organisation socio-politique du ou des groupes de notre zone de recherche.

Finalement, le dernier chapitre situera Rapayan dans le contexte plus large de la zone du Haut Marañón. Nous comparerons nos données à celles des territoires frontaliers afin de vérifier si le ou les groupes de la vallée de Rapayan appartenaient à un groupe culturel et à une organisation socio-politique plus vastes.

CHAPITRE 1

GÉOGRAPHIE, ENVIRONNEMENT ET HISTOIRE DE LA ZONE DE RAPAYAN

Ce chapitre vise à situer Rapayan dans son contexte écologique et historique. Dans un premier lieu, nous donnerons un bref aperçu de la géographie et de la diversité environnementale de la région de Rapayan. Nous nous attarderons ensuite sur les documents historiques datant de l'époque coloniale. L'objectif consistera, d'une part, à présenter la diversité culturelle des Andes centre-orientales à l'arrivée des Espagnols en 1532 et, d'autre part, à évaluer si les sources historiques nous permettent d'inférer l'appartenance culturelle des habitants de Rapayan à l'époque du contact.

1.1. La géographie et l'environnement de la zone de Rapayan

Comme l'illustrent les cartes des Figures 1 et 2, notre zone de recherche se situe à l'est de la cordillère Blanche sur les versants orientaux des Andes centrales à environ 180 km à l'est de Huaraz, à la jonction des départements d'Ancash et de Huánuco. La zone de Rapayan représente l'une des dernières chaînes de montagne qui mène au bassin de l'Amazone. En effet, 130 km à vol d'oiseau la sépare de la jungle. La rivière Marañón, qui prend source au sud de la ville moderne de Huánuco à une altitude de 5 750 m, représente l'affluent principal de notre zone de recherche (Cook 1981 : 178). Cette rivière, qui s'écoule du sud vers le nord, est en grande partie responsable du relief très accidenté de cette portion des Andes. En effet, à la hauteur de Rapayan, les montagnes qui s'élèvent à plus de 4 000 mètres d'altitude déclinent abruptement sur une très courte distance pour aboutir sur les berges du Marañón à une altitude de 2 400 m (Photo 1). Les nombreux ruisseaux, qui tirent leur source des lagunes glaciaires situées à haute altitude

(Photo 3), contribuent davantage à la violence de la topographie. Ces derniers, s'écoulant d'ouest en est et se jetant dans le Marañón, ont sculpté, au cours des millénaires, de spectaculaires dépressions (Photo 2). Les montagnes, taillées au couteau, présentent donc de nombreuses gorges et pentes abruptes.

En raison de la topographie contrastée, l'altitude varie considérablement sur une très courte distance. Il en résulte que les flancs des vallées appartiennent, selon l'altitude, à différentes zones écologiques. Des fluctuations mineures d'altitude entraînent des différences importantes de température et de précipitation qui ont comme conséquence de circonscrire, en fonction de l'altitude, la capacité d'adaptation des plantes et des animaux.

Le territoire de Rapayan couvre deux niches écologiques principales, la *Quechua* et la *puna* (Parsons et al. 2000 : 11-40; Wilson 1999 : 291-295). La première zone caractérise les versants se situant entre 2 400 m et 3 500 m d'altitude. Du point de vue économique, il s'agit de la zone qui présente le plus grand potentiel agricole dans la *sierra* (montagne) en raison des températures qui descendent rarement sous le point de congélation, le maïs, les courges et une multitude de plantes andines comme l'arracacha, la caigua, la granadilla, le llacon et le pashullo poussent dans cette zone. La *puna*, quant à elle, se situe entre 3 850 et 4 700 m d'altitude. À Rapayan, seuls les hauts plateaux, qui ne dépassent d'ailleurs pas les 4 400 m, occupent cette zone écologique. Les températures beaucoup plus froides à cette hauteur ne permettent en général que la culture de tubercules, qui incluent des centaines de variétés de pommes de terre, et certaines céréales comme la *quinoa*. Malgré les possibilités de culture, il s'agit d'une zone marginale du point de vue agricole. En revanche, les hautes steppes de la *puna*, qui s'élargissent de plus en plus vers le sud dans la région du lac Titikaka, là où la distance entre les cordillères Noire et Blanche est la plus grande, constituent d'excellents pâturages pour l'élevage de camélidés en raison de l'abondance d'une plante locale de haute altitude, l'*ichu*. À Rapayan, toutefois, la topographie très accidentée, même dans la *puna*, s'avère peu propice à l'élevage de larges troupeaux de camélidés car il n'y a pas de vaste pâturage.

Pour assurer leur subsistance, les habitants de la région misent essentiellement sur l'exploitation agricole de la zone *Quechua*. Les terres fertiles de la vallée de Rapayan s'avèrent, à cet égard, partiellement circonscrites (Photo 4). En effet, il n'y que 8 kilomètres de terres se situant dans la zone *Quechua* en partant de la berge ouest du Marañón à 2 400 m avant d'atteindre la *puna* à l'ouest à 3 800 m. La *puna* s'étend d'ailleurs à l'ouest sur une vingtaine de kilomètres jusqu'à Uco dans la vallée du Puchca. Les terres productives se concentrent donc le long du Marañón du sud au nord à l'intérieur d'un périmètre de 8 kilomètres d'est en ouest du côté occidental de la rivière. De ces terres en zone *Quechua*, plusieurs versants restent incultivés aujourd'hui en raison de leur forte inclinaison (Photo 4). Il ne fait aucun doute que la productivité agricole était largement supérieure à l'époque préhispanique, car les anciens habitants de Rapayan ont aménagé des terrasses de cultures en plusieurs points, des replats les plus doux aux pentes les plus inclinées. Lors de notre prospection, nous ne cessons de nous émerveiller face à l'effort investi dans la transformation des flancs des montagnes. Les terrasses se situent parfois sur des versants si prononcés que des individus y ont possiblement laissé leur vie lors de leur construction. Malgré l'énergie injectée pour augmenter la productivité agricole, la région de Rapayan présentait un potentiel agricole relativement limité.

1.2. Rapayan et son contexte historique

L'ensemble des archives historiques indiquent que les Andes centrales, à l'arrivée des Espagnols en 1532, abritaient de nombreuses sociétés distinctes (Rowe 1946 : 184-192). Si certaines de ces sociétés ont fait l'objet d'études approfondies comme les Wankas (D'Altroy 1992) et les Chupachus (Anders 1990; Grosboll 1987; 1993; Morris et Thompson 1985; Murra 1967 et 1972), l'existence et l'organisation de plusieurs autres sociétés demeurent, encore à ce jour, très peu documentées. C'est le cas de nombreux groupes, dont ceux de la région de Rapayan, qui occupaient la zone située entre les villes modernes de Huánuco et Huamachuco dans la *Sierra* centrale. En effet, notre connaissance de ces communautés est si embryonnaire que même l'identification et la localisation géographique de plusieurs d'entre elles restent à être établies.

L'objectif premier de cette section consistera donc à estimer et vérifier s'il est possible, en fonction des données ethnohistoriques connues, d'identifier et de localiser géographiquement le ou les groupes culturels ayant occupé les sites archéologiques de la région de Rapayan avant la Conquête espagnole. Cet exercice nous permettra, par ailleurs, de situer Rapayan dans un contexte ethnohistorique plus global car nous traiterons également des groupes culturels lui étant limitrophes.

Par ailleurs, l'identification de groupes culturels à partir de documents coloniaux implique nécessairement difficultés et incertitudes et le recours à diverses suppositions. Les résultats de cet exercice doivent donc être traités comme des hypothèses de recherche qui devront éventuellement être testées empiriquement par des données archéologiques. Au terme de ce chapitre, nous devrions donc être en mesure de proposer certaines hypothèses ethnohistoriques quant à l'affiliation culturelle de la région de Rapayan lors de la période du HR (1432 à 1532 après J.-C.) et de la PIR (900 à 1438 après J.-C.), dont nous vérifierons la validité, par la suite, à l'aide des données matérielles que nous avons recueillies.

1.2.1. La diversité des sources historiques

Les plus anciens documents écrits disponibles ont été l'œuvre des prêtres et des officiels de la couronne espagnols ayant accompagné les soldats ibériques lors de la conquête de l'empire inca dans la première tranche du 16^{ième} siècle (ex : Miguel de Estete, Francisco de Xerez, Cristóbal de Mena, Pedro Pizarro et Agustín de Zárate). Si ces chroniques s'avèrent une source d'information importante, puisque les soldats ibériques ont eu l'occasion d'observer le monde andin tel qu'il était avant les changements structureaux imposés par la Couronne espagnole, il n'empêche bien sûr que les tous premiers récits historiques portent davantage sur les exploits des conquérants plutôt que sur une description des cultures autochtones qu'ils s'attachaient à déstructurer. Ces documents, bien qu'étant les plus anciens connus, s'avèrent donc globalement d'une

utilité relative pour l'ethnohistorien s'intéressant spécifiquement au passé des sociétés andines.

Ce n'est que plusieurs années après la chute du *Tawantinsuyu* vers 1550 que l'on voit naître chez certains chroniqueurs espagnols et métis un réel souci de décrire la réalité et l'histoire de l'empire inca (Pease 1997 : 117). Nous nous référerons en particulier à Pedro Cieza de Leon, Juan de Betanzos, Bernabé Cobo, Pedro Sarmiento de Gamboa, Garcilaso de La Vega, Felipe Guaman Poma de Ayala et Blas Valera. Les récits de ces chroniqueurs constituent une véritable fenêtre ouverte sur le passé andin et représentent par conséquent une source inestimable d'informations pour entreprendre de cerner l'empire inca et le monde andin dans son ensemble. Nul n'est besoin de souligner que l'ethnohistorien se doit de traiter ces documents avec précaution. En effet, il suffit de spécifier que les chroniqueurs en question, pour la plupart des Espagnols, ont élaboré leurs écrits en fonction de leurs observations et des récits recueillis auprès de l'élite inca. Il faut donc non seulement considérer le fossé culturel séparant les Espagnols des Incas, qui conduit inévitablement à une distorsion eurocentrique de la réalité andine, mais également le fait que les chroniques portent sur une infime partie du panorama socioculturel andin, c'est-à-dire sur « l'histoire officielle » de la dynastie inca qui n'est pas elle-même étanche à la propagande politique.

Outre ces chroniques du début de l'époque coloniale, s'ajoute une panoplie de documents datant des 16^{ième} et 17^{ième} siècles contenant de l'information inestimable sur la religion, la politique et l'administration des cultures andines et particulièrement des sociétés conquises par les Incas. Pour la plupart, il s'agit de documents de la Couronne espagnole tels que des comptes rendus d'actes judiciaires, dont les plus connus concernent les campagnes d'extirpation de l'idolâtrie menées essentiellement au 17^{ième} siècle (ex : Duviols 1971), et des *Visitats* ou enquêtes régionales post-Conquête conduites auprès des sociétés autochtones afin de faciliter l'Administration espagnole (ex : Ortiz de Zuñiga 1562, Diez de San Miguel 1567; Miranda 1925 (1581-1583)).

1.2.2. Les sources historiques et la localisation géographique des sociétés préhispaniques

Jusque vers la première moitié du 20^{ième} siècle, les historiens ont eu tendance à négliger ou à minimiser la diversité culturelle prévalant dans les Andes à l'arrivée des Espagnols. La grande majorité des historiens avaient tendance à percevoir l'empire inca comme l'une des seules cultures des Andes. La diversité culturelle andine était ainsi généralement réduite à celle du *Tawantinsuyu* (D'Altroy 1987a : 2-3; Murra 1980 : 17; Malpass 1993 : 3; Wachtel 1977 : 104; Thompson 1968 : 174; Julien 1993 : 178; Morris 1985 : 478)..

John Rowe fut l'un des premiers chercheurs à avoir remis en question la soi-disant homogénéité culturelle du *Tawantinsuyu*. Il démontra, à l'aide d'une étude rigoureuse des grandes chroniques, que l'empire inca était, au contraire, constitué de centaines de cultures distinctes. Pour illustrer son propos, il élaborait une carte (Figure 3) indiquant le nom et la localisation des différentes provinces (*Wamanis*) de l'empire inca, qui représentaient plus ou moins, selon lui, les divers groupes culturels ayant constitué le *Tawantinsuyu*. (Rowe 1946 : 185, 262).

Comme les différentes sociétés avaient vécu moins d'un siècle sous la tutelle du *Tawantinsuyu*, et que les Incas cherchaient à diviser les Andes en fonction du territoire traditionnel propre à chacun des groupes, de nombreux chercheurs ont donc considéré les provinces figurant sur la carte de Rowe comme représentatives du paysage culturel prévalant, non seulement pendant l'époque de l'empire inca, mais également durant la période précédant leur hégémonie, c'est-à-dire lors de la PIR entre 900 et 1438 après J.-C. (ex : Duviols 1973; Espinoza Soriano 1974; Matos Mendieta 1997; Morris et Thompson 1985 : 151-162; Ravines 1980; Thompson 1977, 1983; Wachtel 1977). Cette hypothèse appert, à première vue, particulièrement valide en ce qui a trait aux groupes de notre région d'étude puisque plusieurs archéologues n'ont constaté que très peu de

changements apparents entre les cultures de la PIR et celles de HR (Grosboll 1987;1993 :74-76; Morris et Thompson 1985; Bonnier et Rozenberg 1980, 1987).

L'Intermédiaire récent constitue cependant une longue période s'étalant sur plus de 400 ans. Si les documents historiques peuvent servir à inférer la composition culturelle d'une région à la fin de la PIR, c'est-à-dire au moment de son intégration à l'empire inca, ils ne fournissent toutefois aucune information valide sur les siècles antérieurs à cette grande période. Il s'avère donc périlleux de projeter des informations historiques trop loin dans le passé pour inférer l'affiliation culturelle d'une région et son organisation sociale. Nous ne pouvons pas, par exemple, déterminer objectivement si, avant leur intégration au *Tawantinsuyu*, les diverses sociétés constituaient des unités culturelles plus petites ou plus larges que ne le suggèrent les sources historiques. Répondre à de telles questions relève strictement du domaine de l'archéologie.

La description de la diversité culturelle andine de John Rowe est, sans l'ombre d'un doute, le fruit d'un effort colossal et magistral car elle englobe tout le territoire du *Tawantinsuyu*. Il n'empêche cependant qu'elle demeure très approximative puisqu'elle ne se base que sur les grandes chroniques qui, dans l'ensemble, contiennent des données très générales et souvent floues. L'analyse d'autres sources offrant une information beaucoup plus détaillée sur des régions spécifiques, comme en particulier les *visitas*, permet déjà de rendre compte d'une mosaïque culturelle à l'époque de l'empire inca beaucoup plus variée et complexe que la carte de Rowe ne le laisse au départ entrevoir. Malgré tout, de nombreux auteurs persistent encore à utiliser les divisions politico-ethniques de Rowe comme le reflet fidèle du paysage culturel des Andes avant et après la conquête inca (ex : D'Altroy 2002 : 42; D. Julien 1993 : 248; Kauffmann-Doig 1991 : 47-76; Matos Mendieta 1992, 1994, 1997; J. Topic 1998 : 127; Wilson 1999 : 406).

Rowe avait pourtant averti ses lecteurs que la diversité culturelle dans les Andes était certainement beaucoup plus complexe et importante que sa carte ne pouvait le suggérer. Il avait ainsi clairement spécifié qu'un nombre important de groupes culturels conquis par les Incas demeuraient encore jusqu'alors totalement inconnus des historiens (Rowe

1946 : 185). Il expliquait cet état de fait en rappelant que les Incas, pour des raisons administratives, avaient modifié à leur avantage la réalité géopolitique prévalant avant leur conquête en divisant de larges groupes afin de former plusieurs provinces, ou en regroupant plusieurs petites sociétés pour créer une seule province (Rowe 1946 : 185). Dans notre région d'étude, les Incas auraient apparemment modifié les divisions politiques prévalant avant leur conquête en fusionnant vraisemblablement de nombreux groupes de petite taille afin de constituer des provinces comprenant un nombre de tributaires conforme à leur idéal (C. Julien 1993 : 203-211; Espinoza Soriano 1974, 1975). À la lumière de ces observations, il apparaît donc évident que les provinces incas ne constituent pas un cadre de référence adéquat pour permettre de décrire et de comprendre la diversité culturelle des Andes lors de l'Horizon récent et de l'Intermédiaire récent.

Comme l'avons souligné plus haut, les *visitas* fournissent une information beaucoup plus détaillée de certaines régions que les grandes chroniques. Cependant, tout comme les Incas, rappelons que les Espagnols ont également altéré les divisions socio-politiques prévalant dans les Andes avant leur arrivée. L'importance de l'impact politique et administratif provoqué par les Espagnols a suivi une pente ascendante au cours du 16^{ième} siècle. Cette époque de bouleversements majeurs peut analytiquement être divisée en deux périodes distinctes : a) la première correspond au régime des *encomenderos* entre 1536 et 1564, et b) la seconde se rapporte au règne du vice-roi Toledo à partir de 1569. Les *visitas* écrites lors de l'une ou l'autre de ces périodes font donc état de contextes politiques radicalement différents. Afin de localiser un groupe culturel en fonction des *visitas*, il faut tenir compte de l'époque durant laquelle elles ont été rédigées.

1.2.3. Le système des *encomiendas* et son impact sur les divisions politiques préhispaniques

Le premier remaniement du territoire inca a été l'œuvre initiale de Francisco Pizarro qui, pour récompenser ses collaborateurs, établit le régime des *encomenderos* en scindant le Pérou en grandes propriétés terriennes appelées « *encomiendas* ». Les nouveaux propriétaires de ces terres, les *encomenderos*, n'avaient pas grand intérêt à modifier les

structures administratives et politiques incas, puisque leur capacité à s'enrichir dépendait étroitement de la main-d'œuvre locale et du contrôle de sa structure interne (C. Julien 1991 : 1). La solution la plus efficace à court terme consistait donc à établir des relations de patronage avec les *kurakas* qui, comme sous l'hégémonie inca, représentaient en théorie les gardiens de l'intérêt des communautés (Patterson 1991 : 136).

Même si les Espagnols n'ont pas cherché à démanteler, au départ, la structure politique des sociétés andines, il n'empêche que la délimitation territoriale des *encomiendas* correspondait rarement aux territoires initiaux des divers groupes culturels (*señorios* ou *kurakazgos*) de la *Sierra* et encore moins aux provinces incas (Ramirez 1985 : 425). En effet, Francisco Pizarro a divisé, à maintes occasions, des *kurakazgos* en deux *encomiendas* ou plus, comme en témoignent les commentaires d'un contemporain anonyme du Conquistador:

« Parese que el d[ic]ho marqués (Francisco Pizarro) no hizo encomienda a todos de las cabeças e caçiques prinçipales que auia syno que a unos hizo encomienda del caçiques pr[incip]ales y primera p[er]sona y a otros de la segunda y otros pr[incip]ales quedauan a otros aunque estos heran sujetos a la pr[incip]ales y primera persona de los d[ic]hos caçiques » (d'après Ramirez 1985 : 425).

Soulignons que les Incas divisaient les diverses provinces et *kurakazgos* en fonction d'unités décimales (C. Julien 1987). Chaque unité décimale possédait un *kuraka*. Il y avait donc plusieurs *kurakas* au sein d'un *kurakazgo* et ceux-ci étaient subordonnés au *kuraka* principal (*hatun kuraka*) (Rostworowski 1977). Selon le témoignage de l'informateur anonyme, nous pouvons ainsi inférer que la délimitation des *encomiendas* suivait, selon les contextes, différents niveaux de la hiérarchie décimale inca à l'intérieur d'un *kurakazgo* ou d'une province inca. Les *encomiendas* représenteraient ainsi non pas des groupes culturels dans leur entité, mais des fractions de ceux-ci.

À l'époque des *encomenderos*, la structure des sociétés andines a également été grandement altérée par la décimation des populations autochtones attribuable aux maladies européennes, à des guerres entre factions espagnoles, à la répression des rébellions et au mauvais traitement par les *encomenderos* (Cook 1981; Duviols 1971 : 82; Mallafe 1967 : 326; Smith 1970). À proximité de Rapayan par exemple, suite à la rébellion des habitants du *kurakazgo* de Conchucos, le Conquistador Francisco de Chavez a ordonné, en 1539, l'exécution par décapitation de 600 enfants âgés de moins de trois ans (Espinoza Soriano 1974 : 12-13).

La chute démographique semble avoir été si dramatique dans notre zone de recherche que plusieurs *encomiendas* octroyées par Pizarro en 1539 étaient devenues caduques vers 1545 et de nouvelles *encomiendas* ont dû être distribuées (C. Julien 1993 : 2004). Soulignons que même si les *encomiendas* constituaient des unités territoriales, elles étaient délimitées d'abord et avant tout en fonction du nombre de tributaires puisque ceux-ci constituaient la base même de la richesse des *encomenderos* (C. Julien 1991 : 1). Lors de la délimitation des nouvelles *encomiendas*, nous savons que les Espagnols ont parfois dû regrouper ou séparer certains groupes culturels afin de satisfaire les besoins en main-d'œuvre des *encomenderos*, comme dans les cas des Huánucos et des Chupachus (Espinoza Soriano 1975 : 45-52) et de plusieurs autres groupes culturels plus larges (Rostworowski 1985 : 401; 1999 : 224).

Malgré l'impact considérable de la chute démographique et du tracé des *encomiendas* sur les populations autochtones, les *visitas* du régime des *encomenderos* fournissent néanmoins de précieux indices sur la répartition politique des groupes culturels préhispanique. Les *encomenderos* n'ont en effet pas délibérément cherché à anéantir le système politique prévalant avant leur arrivée car il dépendait de l'autorité des *kurakas* afin de mobiliser la main-d'œuvre à leur profit (Léon Gomez 2003 : 461; Patterson 1991 : 136). De plus, les *visitas* de cette époque comptent parmi les plus anciennes sources écrites disponibles, et par conséquent, elles représentent la documentation la plus proche chronologiquement des sociétés préhispaniques.

1.2.4. L'impact des *corregimientos*, des *repartimientos* et des *reducciones* sur les divisions politiques préhispaniques.

À partir de 1565, d'abord sous les ordres de Lope de Castro et ensuite sous le règne du vice-roi Toledo (1569-1580), le Pérou a été l'objet d'une réorganisation administrative par le tracé de larges unités administratives appelées *corregimientos* (Espinoza Soriano 1972). Les *corregimientos* étaient ensuite divisés en *repartimientos* qui étaient délimités, vraisemblablement, en fonction du territoire des anciennes *encomiendas* (Parsons et al. 2000 : 46). C. Julien s'est intéressée aux divisions administratives incas, et elle soutient que les *corregimientos* correspondent approximativement aux provinces incas (C. Julien 1993 : 181-182, 199; 1983 : 9-33). Comme nous l'avons souligné cependant, dans le cas de notre zone de recherche, les provinces incas ne semblent pas être en mesure de révéler l'ensemble de la diversité culturelle. Dans ce contexte, les *repartimientos*, qui correspondent plus ou moins aux anciennes *encomiendas*, semblent davantage appropriés à l'identification et à la localisation des groupes culturels (D'Altroy 1992 : 131; Parsons et al. 2000 : 46).

Dans le cas de notre région d'étude, tout comme les *encomiendas*, les *repartimientos* semblent correspondre à des fractions de groupes culturels, comme des *warangas*¹, plutôt qu'à des sociétés entières, tels des *kurakazgos*. En effet, selon la division dualiste du pouvoir andin (Moore 1995), la majorité des groupes étaient divisés en deux moitiés, *Anan* et *Urin* dans la région de Cuzco et *Ichoc* et *Allauca* dans notre région d'étude. Or, dans les *visitas* datant de cette époque, plusieurs groupes de notre zone de recherche sont désignés par leur nom culturel, mais sont divisés en *repartimientos* selon la *saya* (moitié) à laquelle ils appartiennent, en l'occurrence, *Ichoc* ou *Allauca* (ex : *Ichoc Pincos* et *Allauca Pincos*). Ces faits portent donc à croire que parfois les *repartimientos* correspondaient approximativement à des anciennes divisions dualistes des groupes culturels des Andes centrales (Léon Gomez 2003 : 458).

¹ Unité de 1000 tributaires selon le système décimal Inca (voir J. Julien 1987).

Ajoutons qu'à cette même époque, les Espagnols ont également forcé les autochtones de chaque *repartimiento* à abandonner leur village et hameau pour s'établir dans de nouvelles agglomérations hispaniques appelées *reducciones*. Les conséquences de toutes ces politiques ont été, d'une part, de modifier une seconde fois les divisions socio-politiques préhispaniques, et d'autre part d'altérer grandement le mode de vie et l'occupation traditionnelle du territoire des sociétés andines (Gose 1995 : 36; Isbell 1997 : 75-77). Nous savons, par exemple, que lors du tracé des *corregimientos*, certains groupes culturels de notre zone d'étude ont été répartis en différentes unités administratives (Espinoza Soriano 1975 : 49).

Pour procéder à la réorganisation administrative du Pérou, Toledo ordonna entre 1570 et 1575 une *visita* générale couvrant quelque 600 *repartimientos* de la colonie espagnole. La grande majorité de cette information a malheureusement été perdue ou détruite, de sorte qu'il reste aujourd'hui moins de 10% de la *visita* d'origine. Heureusement, le successeur de Toledo à la vice-royauté du Pérou, Martín de Enríquez, a produit deux copies de la *visita* par l'entremise de son scribe, Cristobal de Miranda (Cook 1975 : XIII-XV). La première copie constitue une reproduction relativement complète de la *visita* générale de Toledo, mais elle ne couvre que la partie sud du vice royaume du Pérou (Miranda 1975). Le second manuscrit représente une version abrégée de l'ensemble de la *visita* de Toledo (Miranda 1925). Bien que l'information y est limitée, elle couvre néanmoins la partie nord du vice royaume du Pérou et s'avère donc fort instructive. Dans cet ouvrage, Miranda identifie tous les *corregimientos* ainsi que les différents *repartimientos* qu'ils contiennent. Pour chacun des *repartimientos*, Miranda indique ensuite le nom de son propriétaire, le nombre de tributaires, le total de la population et le nom des *reducciones* qu'ils comprennent. Plusieurs des *reducciones* mentionnées par Miranda existent toujours, de sorte qu'il est parfois possible d'identifier le territoire d'un *repartimiento* et, dans une moindre mesure, celui d'une *encomienda* et peut-être même celui d'une division politique préhispanique.

Les *visitas* fournissent également des données démographiques puisque l'une des tâches des inspecteurs consistait à recenser les ressources humaines et économiques d'une région. Soulignons cependant que l'estimation du total de la population à partir des *visitas* présentent plusieurs difficultés. Premièrement, les *visitas* à l'époque des *encomiendas* ne tiennent compte que du nombre approximatif de tributaires, puisque les *encomenderos* fixaient leurs revenus annuels directement en fonction de cette information et non à partir du total de la population (Espinoza Soriano 1974 :15). D'ailleurs, le recensement de plusieurs d'entre elles n'était pas systématique et se faisait de façon approximative. Elles se basaient, dans la majorité des cas, sur les confessions des *kurakas* locaux qui tentaient par tous les moyens de dissimuler aux inspecteurs le plus grand nombre de tributaires possibles afin de diminuer la taxe redevable à l'*encomendero*. Dans ce contexte, la population a certainement été sous-estimée dans la majorité des *visitas* (Mellafe 1972 : 340-342; Espinoza Soriano 1975 : 13).

Les *visitas* commandées par Toledo et rapportée par Miranda souffrent sensiblement des mêmes problèmes que celles du régime des *encomenderos*. Les « visiteurs » ont donc vraisemblablement aussi eu tendance à sous-estimer la population (Parsons et al. 2000 : 46). Il n'en reste pas moins que les *visitas* de Toledo étaient généralement plus rigoureuses et présentent l'avantage de fournir, en plus de la quantité de tributaires, le nombre total de la population de chaque *repartimiento* (Espinoza Soriano 1974 : 14).

Afin de fournir un aperçu démographique des groupes dont nous traiterons dans les pages qui suivent, nous présentons pour chacun d'eux, au Tableau 1, le nombre de tributaires, la population totale et le ratio entre ces derniers tels que rapportés par Miranda (1925). À titre comparatif, nous illustrons également les estimations démographiques pour les mêmes *repartimientos* rapportées par Vasquez de Espinoza (1628) une cinquantaine d'années plus tard. Nous pouvons constater qu'entre ces deux recensements, la plupart des groupes ont perdu environ un quart de leur population. Il faut cependant rappeler que la population andine avait déjà perdu une énorme proportion de sa population dans les années comprises entre l'arrivée des Conquistadors en 1532 et la tenue des *visitas* de Toledo à partir de 1570 (Dobyns 1963; Kubler 1946; Smith 1970;

D'Altroy 2002 : 320). Le Tableau 1 présente donc des estimations démographiques des groupes tels qu'ils ont été recensés entre 1570 et 1628, et non pas de ce qu'ils étaient avant l'arrivée des Espagnols.

En somme, l'utilisation des documents de cette époque pour identifier des groupes pré-Inca présente donc potentiellement l'addition successive de trois erreurs, le premier par la création des provinces incas, le second par l'implantation des *encomiendas*, et le troisième par l'introduction des *corregimientos*, *repartimientos* et *reducciones*. L'identification et la localisation des groupes culturels avant et pendant le règne inca à partir de documents coloniaux sont donc vouées, au mieux, à n'être qu'une vague approximation de la réalité préhispanique. Malgré toutes ces difficultés, il n'en reste pas moins que les documents coloniaux fournissent de l'information inespérée sur les sociétés préhispaniques que l'on ne peut ignorer. Les résultats de l'exercice de localisation et de délimitation territoriale des différents groupes culturels en fonction des sources ethnohistoriques doivent toutefois, rappelons-le, non pas être considérés comme des faits, mais comme des hypothèses de recherche qui devront être subséquemment testées archéologiquement.

Puisque la carte de John Rowe (Figure 3) représente toujours le cadre de référence de base pour identifier les groupes culturels préhispaniques, nous débuterons donc notre discussion à partir des provinces décrites par cet auteur. En comparant les données de Rowe, qui s'est essentiellement servi des grandes chroniques, aux *visitas* pré et post Toledo, nous présenterons un paysage culturel des Andes beaucoup plus diversifié que Rowe, à l'intérieur duquel nous chercherons, dans la mesure du possible, à situer culturellement la région de Rapayan (Figure 4).

1.3. Rapayan dans une perspective historique

D'après la carte de Rowe (Figure 3), Huacchis et Rapayan semblent approximativement être situés à la frontière orientale de la province de Pinco. Celle-ci est

adjacente, au nord, à la province de Conchucos et de Huacrachuco, à l'est, à la province de Huamali, à l'ouest, à la province de Huaylla et au sud, à la province de Huánuco. Comme nous l'avons souligné cependant, Rowe a construit sa carte à partir d'informations fragmentaires contenues dans quelques grandes chroniques comme celles de Calancha en 1638, Cieza de León en 1554 et Garcilaso en 1723. Il identifie, par exemple, la province de Pinco à partir d'une seule et brève référence de Cieza de León. Ce dernier indique, après une discussion sur la province de Conchucos, que :

« Adelante desta provincia está la de Pincos : cerca de donde pasa vn río, en el qual están padrones para poner la puente que hazen para passar de vna parte a la otra. Son los naturales de aquí de buenos cuerpos, y que para ser Indios tienen gentil presencia » (Cieza de León 1984 [1533] : 240).

Puisque la localisation de Rapayan sur la carte de Rowe demeure approximative et des plus incertaine, nous ne pouvons pas éliminer la possibilité, sans un examen plus approfondi, que Rapayan puisse appartenir autant à la province de Pinco, qu'à celles des provinces frontalières comme celles de Huamali, de Conchucos, de Huacrachuco et même de Huánuco. Pour vérifier ces possibilités, nous devons nous tourner vers des sources historiques plus spécifiques, afin d'une part, d'établir l'exactitude de la localisation géographique de Rowe des provinces situées à proximité de Rapayan, et d'autre part, d'évaluer si chacune de ces provinces correspond à un ou plusieurs groupes culturels. Puisque l'analyse d'autres sources historiques nous a conduit à modifier la carte de Rowe (Figure 4), par souci de cohérence, plutôt que de débiter notre discussion par la province de Pincos nous procéderons par l'ordre suivant : Huánuco, Huamali, Huacrachuco, Pinco et Conchucos.

1.3.1. La province de Huánuco (Guánuco)

Selon la carte de Rowe, la province de Huánuco occupait approximativement un territoire compris entre la capitale provinciale inca de Huánuco Pampa située sur la rive

occidentale du Marañon et la ville moderne de Huánuco aux abords de la rivière Huallaga à l'est (Figure 2). Depuis la description de Rowe en 1946, de nouvelles sources historiques ont été publiées sur la région, notamment la *visita* de Gasca en 1549 (Helmer 1956), d'Ortiz de Zuñiga en 1562 (1967, 1972) et de De La Serna et De Espinosa ([1549] dans Espinoza Soriano 1975), ainsi que des Relations datant de 1541 (F. Pizarro 1541) et de 1548 (Anonimo de Huánuco 1958; Saaverda 1958). Ces documents dépeignent une mosaïque culturelle beaucoup plus variée et complexe que ne laisse entrevoir la carte de Rowe. Regardons plus en détails l'information contenue dans ces écrits.

1.3.1.1. Huánuco selon les *visitas* de 1549 et de 1562

Les *visitas* d'Ortiz de Zuñiga, qui contiennent des interviews avec les chefs des villages locaux et un recensement de certaines communautés, portent sur une zone comprise à l'intérieur d'un rayon d'environ 25 kilomètres autour de la ville moderne de Huánuco dans la province et le département de Huánuco (Figure 2). Les auteurs ayant étudié ces *visitas* n'identifient pas les Huánucos comme ayant occupé ce territoire avant l'arrivée des Incas, mais plutôt cinq autres groupes distincts, les Chupachus, les Queros, les Yachas, les Yaros et les Huamalies (Grosboll 1987, 1993; Morris et Thompson 1985 : 119-162; Murra 1967; LeVine 1987; Anders 1990). Bien que Ortiz de Zuñiga souligne la présence des Huamalies et des Yaros, ses recensements traitent des Queros, des Yachas et, plus spécifiquement, des Chupachus.

Puisque ces groupes présentaient une centralisation politique et une densité démographique relativement faible (Grosboll 1993 : 51), les Incas ont vraisemblablement procédé à des changements lors de leur prise de pouvoir. Ils ont, entre autres, redéfini les frontières entre les différents groupes de la région pour créer des unités administratives conformes à l'idéal inca. Pour constituer quatre *warangas* chupachus, les Incas auraient, à titre d'exemple, déporté trois *pachacas*² queros chez les Chupachus. Les Incas auraient également séparé les Queros et les Yachas puisque, selon Ortiz de Zuñiga, ceux-ci ne constituaient qu'un seul groupe avant l'arrivée des Incas (Grosboll 1993 : 54). Les Incas auraient, en outre, implanté une communauté de *mitmakunas* en provenance de Cuzco,

² i.e, unités de 100 tributaires selon le système décimal Inca.

comprenant plus de 200 maisons afin de prévenir les révoltes (Grosboll 1993 : 53; Anders 1990).

Si l'on tient compte du fait que les *caciques* (dirigeants) chupachus interrogés par les « visiteurs » mandaté par de la Gasca en 1549 affirmaient constituer un groupe comprenant quatre *warangas* à l'époque inca (Helemer 1956 : 13), c'est-à-dire de 4000 tributaires ou chefs de famille, alors la population de ce groupe devait jadis se chiffrer autour de 20 000 habitants (selon une projection de 5 individus par famille).

Au-delà du fait apparent que ces groupes semblent présenter peu de centralisation politique avant l'hégémonie inca, les données recueillies par de la Gasca et Ortiz de Zuñiga ne permettent pas toutefois de déterminer leur organisation sociale.

Finalement, comme nous le verrons au cours des prochains paragraphes, bien qu'il soit difficile de délimiter précisément les frontières exactes de ces groupes, les quelques chercheurs s'étant intéressés à cette problématique sont, tout de même, parvenus à estimer le territoire approximatif pour chacun d'eux (Grosboll 1987, 1993; McBird 1967).

1.3.1.2. Huánuco selon les Relations de 1541 et de 1548, et selon la visita de 1549

Les Relations de 1548 (Anónimo de Huánuco 1958; Saavedra 1958) et la *visita* de De La Serena et de De Espinosa en 1549, qui traitent spécifiquement du groupe culturel des Huánucos, ont été analysées par Espinoza Soriano (1975). Selon lui, le problème concernant la localisation par Rowe de la province de Huánuco repose sur une confusion des noms concernant le centre provincial inca de Huánuco Pampa et la ville hispanique de Huánuco (Figure 1). Cette dernière a effectivement été érigée, dans un premier temps en 1539, par les Conquistadors à l'emplacement du centre inca de Huánuco Pampa, et elle était alors appelée León de los Cabelleros. Cependant, afin de se garantir un accès plus direct à l'Amazone, les Espagnols ont rapidement abandonné cette ville et en ont fondé une autre plus à l'est en 1542, aux abords de la rivière Huallaga. D'abord baptisée

Ciudad de León Huánuco, elle était, dès 1548, simplement appelée Ciudad de Huánuco (Espinoza 1975 : 7-8; Cook 1981).

À partir de cette constatation, Espinoza Soriano a soutenu que le territoire des Huánucos se situait bien dans les environs de l'établissement inca de Huánuco Pampa et non pas aux abords de la Huánuco ibérique, située en territoire chupachu, Yacha et Quero.

Sur une carte moderne (Figure 2), le territoire des Huánucos, selon Espinoza Soriano, appartient aux provinces de Huamalies et de Dos de Mayo, limitrophes au nord et à l'ouest au district de la ville de Huánuco (territoire des Chupachus, des Queros et des Yachas).

Les Huánucos étaient divisés territorialement en trois groupes, Allauca-Huánuco, Ichoc-Huánuco et Huamali-Huánuco. Chacun de ces groupes était ensuite subdivisé en deux *sayas*, *anan* et *urin*. Bien que chaque groupe et chaque *saya* avaient à leur tête leur propre *kuraka*, le groupe Allauca-Huánuco et son *kuraka* principal dominait politiquement les groupes d'Ichoc et Huamali Huánuco (Espinoza Soriano 1975 : 10).

Selon Espinoza Soriano, le groupe Ichoc-Huánuco aurait été implanté dans la province actuelle de Huamalies sur la rive occidentale du Marañon. Le groupe Allauca-Huánuco aurait été établi directement au Sud d'Ichoc-Huánuco dans la zone centrale de la province de Dos de Mayo sur la rive occidentale du Marañon. Selon un document de 1596 portant sur une querelle relative à la construction d'un pont, la frontière entre ces deux *sayas*, aurait été la rivière Vizcarra (Figure 1) :

El rio los partia. Los de Allaucaguanuco estan de la parte de hacia Guanuco el Viejo y los de Ychocguanuco los de la parte del rio donde cae el Tambo de Taparaco (Espinoza Campo 1965 : 104).

C'est également sur le territoire des Allauca- Huánuocos que les Incas auraient érigé la capitale provinciale de Huánuco Pampa non loin de la ville moderne de La Unión. Finalement, les Huamali-Huánuocos auraient occupé la partie sud de la province de Dos de Mayo tout juste en-dessous des Allauca-Huánuocos (Espinoza Soriano 1975 : 8-9) (Figure 4). Si cette interprétation s'avérait juste, les Huamali-Huánuocos auraient donc eu comme voisins, à l'orient, les Queros et les Yachas (Figure 4).

D'après l'exercice de localisation d'Espinoza Soriano, le groupe d'Ichoc-Huánuco aurait vécu à peine quelques kilomètres au sud de Rapayan. Par chance, il s'agit, à l'intérieur du « Royaume de Huánuco », du groupe le mieux documenté historiquement. En effet, outre l'information contenue dans les *visitas* 1541 et de 1548, celle de 1549, publiée et commentée par Espinoza Soriano, porte spécifiquement sur ce groupe.

Selon une cédule de Francisco Pizarro octroyant une *encomienda* à Francisco Martín de Alcantara, Ichoc-Huánuco comptait, en 1541, 1000 tributaires pour une population totale estimée à plus de 6 000 habitants³ (Espinoza Soriano 1975 : 13). D'après les *visitas* de 1548, ils n'étaient plus que 426 tributaires pour une population totale d'environ 2 550 habitants (Espinoza Soriano 1975 : 13) et, en 1549, seuls 397 tributaires restaient pour une population de près de 2400 habitants (Espinoza Soriano 1975 : 23).

La *visita* de 1549 (De la Serena et Espinoza 1975) indique que le *kuraka* principal d'Ichoc-Huánuco avait sous sa juridiction 36 villages et hameaux. De ces 36 établissements, 8 étaient composés de *mitmakunas* étrangers (colons) et 26 étaient peuplés par des habitants locaux (Espinoza Soriano 1975 : 22-23). Le village d'Oscas, lieu de résidence du *kuraka* principal et de sa famille, abritait exclusivement, quant à lui, trente familles de *yanas* (serviteurs) vouées uniquement au service de ces derniers (Espinoza Soriano 1975 : 24).

³ Espinoza Soriano estime arbitrairement que chaque famille de tributaires comptait 6 individus, incluant les vieux, les invalides et les veuves.

Parmi les établissements figurant dans la *visita*, les villages de Llata, Puños, Punchao et Singa sont encore habités aujourd'hui (Espinoza Soriano 1975 : 26-30). Comme le montre la figure 4, Singa se situe à moins de 20 kilomètres au sud de Rapayan. Lors de notre prospection, nous avons d'ailleurs visité le site de Guata (Wata), qui est situé à un kilomètre de Singa. Fait des plus intéressants, ce site figure parmi les 36 répertoriés par De La Serena et De Espinoza (1975 : 58). Selon ces enquêteurs, Wata, en 1549, était composé de 26 maisons de tributaires locaux et de 16 maisons habitées par des vieux et des veuves. La population devait donc se chiffrer alors autour de 250 habitants, faisant de Guata le quatrième village le plus peuplé d'Ichoc-Huánuco.

Les données rapportées en 1549 s'avèrent donc extrêmement révélatrices et utiles pour nous permettre de localiser et comprendre la région de Rapayan d'un point de vue culturel. Puisque Guata constitue la frontière sud de la région que nous avons prospectée, nous devons sérieusement considérer l'hypothèse selon laquelle la région de Rapayan appartenait à la province de Huánuco sous l'empire inca et aussi éventuellement au « Royaume de Huánuco » lors de la période de l'Intermédiaire récent. Selon le positionnement des villages rapporté par De La Serena et De Espinoza, Wata aurait cependant constitué la frontière septentrionale d'Ichoc-Huánuco. Comme aucun site plus au nord n'est mentionné, la question reste ainsi ouverte à savoir si l'ensemble des sites que nous avons étudiés appartenait effectivement au groupe des Huánuco.

L'analyse d'Espinoza Soriano soutient d'ailleurs indirectement cette hypothèse. En effet, ce dernier affirme que le village de Colcas, figurant dans la *Visita* de 1549 et ne comprenant que 9 maisonnées dont 6 de tributaires, aurait été situé dans les environs de Huacaybamba situé au nord de Rapayan sur la rive orientale du Marañon dans la province actuelle du même nom (Espinoza Soriano 1975 : 26) (Figure 2). En outre, selon Espinoza Soriano, la région de Tantamayo, située au sud de Huacaybamba et de Rapayan et faisant face à Guata sur la rive orientale du Marañon (Figures 1 et 4), aurait également appartenu au groupe d'Ichoc-Huánuco (Espinoza Soriano 1975 : 34). Si les propos d'Espinoza Soriano s'avéraient fondés, les Ichoc-Huánuco auraient alors occupé un large territoire

qui se serait étendu beaucoup plus au nord et à l'est de Wata incluant ainsi la région de Rapayan.

Nous tenons toutefois à soulever certaines réserves quant à ces dernières allégations d'Espinoza Soriano. En effet, « *colcas* » est le nom donné en Quechua aux greniers ou entrepôts incas. Les Incas ont construit des *colcas* en tout point du *Tawantinsuyu*, et plus précisément à proximité des centres provinciaux, des centres secondaires, des routes et des Tambos (Hyslop 1984; LeVine 1992). N'importe quel site où seraient érigées des *colcas* est susceptible d'avoir été connu ou nommé ainsi. Il est, de plus, fréquent dans les Andes que plusieurs villages, même peu éloignés les uns des autres, portent le même nom (ex : Yanas et Huari; voir Duviols 1973 : 154). Par conséquent, le fait qu'il existe un minuscule hameau appelé Colcas à proximité de Huacaybamba, qu'il nous a d'ailleurs été impossible de localiser sur les cartes à notre disposition, n'implique pas automatiquement qu'il s'agisse du même village de Colcas dont fait mention la *visita* de 1549. De surcroît, comme nous le verrons un peu plus loin, la région de Huacaybamba, selon d'autres sources, n'appartenait, non pas aux Ichoc-Huánucos, mais bien à un groupe nommé Huacrachuco.

En fait l'affirmation d'Espinoza Soriano, selon laquelle Tantamayo située sur la rive orientale du Marañon faisait partie du groupe Ichoc-Huánuco, n'est supportée par aucune donnée historique. Il ne mentionne d'ailleurs aucun document permettant de soutenir son idée et, à notre connaissance, le passé de la région de Tantamayo demeure toujours, à ce jour, inconnu des scientifiques. La conclusion d'Espinoza Soriano semble, en fait, découler uniquement de son observation de similitudes archéologiques, notamment la présence commune d'édifices à étages multiples entre la région de Tantamayo et quelques sites d'Ichoc-Huánuco. La thèse de cet auteur ne peut donc être considérée que comme une hypothèse de travail qui, pour être prouvée, devra nécessairement faire l'objet d'une étude archéologique approfondie, ce dont nous traiterons d'ailleurs plus loin.

En somme, la position de la province de Huánuco sur la carte de Rowe est faussée puisque l'emplacement désigné par ce dernier représentait plutôt le territoire des Chupachus, des Queros, des Yachas et des Yaros. La province de Huánuco ou du *kurakazgos* de Huánuco, selon les données exposées dans les diverses *visitas* sous le régime des *encomenderos*, serait située plus à l'occident aux environs de la capitale provinciale inca de Huánuco Pampa (Figure 4). Les faits rapportés par De La Serena et De Espinoza ([1549] 1975) nous permettent, par ailleurs, d'émettre une première hypothèse selon laquelle la région de Rapayan appartenait bien à la province inca de Huánuco lors de l'Horizon récent, et probablement au groupe culturel des Huánucos pendant l'Intermédiaire récent.

1.3.2. La province de Huamali (Wamali ou Guamali)

Rowe a situé la province inca de Huamalies au nord de la province de Huánuco sur sa carte, en se fondant sur deux éléments, soit : 1) un texte de Calancha en 1638 faisant brièvement référence à cette province et, 2) le fait qu'elle constitue aujourd'hui une province de l'actuel département de Huánuco (Rowe 1946 : 187). Or, nous venons de voir qu'Espinoza Soriano positionne les Huamalies beaucoup plus au sud à l'intérieur du territoire des Huánucos (Huamali-Huánucos).

Comment expliquer cette différence entre les localisations de ces deux auteurs ? Cette question mérite éclaircissement puisque la région de Rapayan se localise, à première vue, à proximité, voire même à l'intérieur, de la province de Huamali sur la carte de Rowe. C'est également dans cette province que se situerait la région de Tantamayo qu'Espinoza Soriano affirme appartenir aux Ichoc-Huánucos. Pour avancer un premier élément de réponse, il importe de s'attarder aux contextes historiques des sources sur lesquelles se fondent les analyses respectives d'Espinoza Soriano et de Rowe.

L'étude d'Espinoza Soriano se base sur des documents datant du régime des *encomenderos* (De la Serena et De Espinosa ([1549] 1975; Anónimo de Huánuco [1548] 1958; Saaverda [1548] 1958) durant lequel peu de modifications politico-administratives

d'importance ont été apportées, alors que la source principale utilisée par Rowe pour déterminer la province des Huamalies, Calancha, remonte à 1638, c'est-à-dire suite à la réorganisation administrative majeure du territoire péruvien survenue sous le règne de Toledo (1569 à 1582).

L'analyse de la *visita general* de Toledo, telle que rapportée par Miranda, nous apprend que les « Guamalies » constituaient un *corregimiento* qui incluait approximativement, selon la carte de Rowe, les provinces incas de Huacrachuco, de Huamali et la partie occidentale de Huánuco (Miranda 1925 : 201-202). Parmi les douze *repartimientos* compris dans ce *corregimiento*, Miranda décrit plus spécifiquement ceux d'Ichoc-Guánuco, d'Allauca-Guánuco et de Guamalies. Les noms des villages figurant pour chacun de ces trois *repartimientos* correspondent d'ailleurs, dans l'ensemble, à ceux indiqués dans la description d'Espinoza Soriano (1975 : 9) relative au « Royaume des Huánucos » et à sa division tripartite (Allauca, Ichoc et Huamali-Huánucos).

Selon la transcription de Miranda, le terme « Guamalies », à l'époque de Toledo, désignait deux divisions administratives, soit un *corregimiento* et un *repartimiento*. Rappelons que les *corregimientos* constituaient de larges unités administratives implantées par la Couronne espagnole qui englobaient généralement plusieurs groupes culturels. Les *repartimientos*, en revanche, selon certains chercheurs, coïncidaient, quant à eux, plus ou moins aux unités culturelles originales d'avant la Conquête espagnole (D'Altroy 1992 : 131; Parsons et al. 2000 : 46). Si cette dernière hypothèse s'avérait relativement fondée, il est alors probable que les Huamalies constituaient effectivement un groupe culturel distinct avant l'arrivée des Incas, et que leur territoire correspondait approximativement à celui des Huamali-Huánucos tel que décrit par Espinoza Soriano et à celui du *repartimiento* des Guamalies de Miranda.

Suite à l'arrivée des Incas dans cette région, il est possible que ces derniers aient annexé les Huamalies (Huamali-Huánucos) aux Huánucos (Ichoc et Allauca-Huánucos) afin de constituer une province administrative comportant un nombre de tributaires conforme à l'idéal inca.

Si cette hypothèse se révélait exacte, alors les Huánucos, avant l'arrivée des Incas, auraient constitué un groupe culturel distinct des Huamalies et ils auraient été divisés en deux moitiés, Ichoc et Allauca, conformément à la logique traditionnelle de la dualité andine (Moore 1995). Toutefois, si le principe de dualité prévalait ainsi dans cette région des Andes avant l'arrivée des Incas, alors pourquoi n'y aurait-il pas eu deux *repartimientos* Guamalies comme l'affirme Espinoza Soriano ? (cf. Huamali-Huánuco Anan et Huamalli-Huánuco Urin; Espinoza Soriano 1975 : 9).

D'après la transcription de Miranda, le *corregimiento de la provincia de Jarama y Chinchaycocha*, situé directement au sud du *corregimiento de Guamalies*, possède également un *repartimiento* nommé Guamalies (Miranda 1925 : 202-204). Les noms des villages compris dans ce *repartimiento* correspondent d'ailleurs aux villages mentionnés par Espinoza Soriano dans la moitié Huamali-Huánuco Urin. Il existait donc, non pas un, mais deux *repartimientos* Guamalies, l'un dans le *corregimiento* de Guamalies, et l'autre dans le *corregimiento* de Jarama et Chinchaycocha. Ces faits tendent à supporter la thèse selon laquelle les Guamalies constituaient effectivement un groupe distinct avant la conquête du *Tawantinsuyu*. Suite à leur annexion aux Huánucos pour former une province incas, ils auraient ensuite été scindés en deux groupes distincts par les Espagnols lors du tracé de la frontière entre ces deux *corregimientos*.

Si ces hypothèses se révélaient fondées, le groupe culturel des Huamalies aurait donc occupé un territoire situé au sud de Huánuco Pampa et de la ville de moderne de Huánuco (Figure 4). Dans ce contexte, la localisation et même l'existence de la province inca des Huamalies au nord de Huánuco, comme le proposait Rowe, est erronée puisque le groupe ethnique ayant prêté son nom à cette province n'y aurait même pas habité. Pourquoi alors ce *corregimiento*, qui constitue une unité administrative hispanique ayant englobé plusieurs groupes culturels a-t-il également été nommé Guamalies ? Nous ne sommes pas, pour l'instant, en mesure de répondre à cette question. Il n'empêche, cependant, que l'identification de la province de Huamalies par Rowe désigne, non pas une division culturelle autochtone, mais bien une unité administrative espagnole. À la lumière de ces

propos, nous devons donc rejeter l'hypothèse selon laquelle la région de Rapayan faisait partie de la province inca et du groupe culturel des Huamalies durant l'Horizon et l'Intermédiaire récents. Nous devons également remettre en question les allégations de certains archéologues prétendant avoir étudié des sites huamalies au Nord de Huánuco Pampa (Morris et Thompson 1985 : 151-162; Matos Mendieta 1972; Thompson 1977, 1983). Selon les données disponibles relatives à la province de Huánuco, ces sites se localiseraient vraisemblablement à l'intérieur du groupe d'Allauca-Huánuco.

1.3.3. La province de Huacrachuco

La province de Huacrachuco se situe géographiquement tout juste au nord-est de la province de Pinco. Il existe très peu d'information sur cette province et nous n'avons eu connaissance d'aucune *visita* pré-Toledo relative à cette région. Rowe soutient d'ailleurs que Garcilaso est le seul chroniqueur à faire mention de cette province (Rowe 1946 : 187). Malgré cette absence générale de données, certains auteurs comme Kauffmann-Doig (1991 : 57-58) et Varallanos (1959 : 72-73) soutiennent que le territoire des Huacrachucos se situait sur la rive orientale du Marañon dans l'actuelle province du même nom dans le département de Huánuco tout juste au nord-est de Rapayan.

La seule information historique que nous avons pu trouver sur cette province provient de la *visita general* de Toledo. Miranda (1925 : 201-202) décrit en effet deux *repartimientos* appartenant au *corregimiento de Guamalies* qui couvrent approximativement le territoire mentionné par Rowe, Kauffmann-Doig et Vallaranos. Il s'agit des *repartimientos Guacrachuco* et de *Mancha*. Les habitants du premier *repartimiento* ont été regroupés dans le village de Guacrachuco (aujourd'hui Huacrachuco) (Figure 2), alors que la population du second a été déplacée dans deux *reducciones*, dont l'une porte le nom de Guacaybamba (aujourd'hui Huacaybamba) (Figure 2).

Le village actuel de Huacaybamba se situe à environ 20 kilomètres à vol d'oiseau au nord de Rapayan, alors que celui de Huacrachuco se localise aujourd'hui encore plus au

nord de Rapayan non loin de la frontière actuelle du département de La Libertad. N'ayant accès à aucune *visita* datant du régime des *encomenderos*, l'identification de ce groupe culturel à partir des seules données rapportées par Miranda demeure des plus incertaines. En effet, à l'exception des *repartimientos* d'Ichoc-Huánuco, d'Allauca-Huánuco et de Guamalies, nous avons été incapables d'identifier ou de localiser six autres des *repartimientos* appartenant également au *corregimiento* de Guamalies. À quelle(s) province(s) ou à quel(s) groupe(s) culturel(s) appartenaient ces *repartimientos* ? Nous l'ignorons pour l'instant. Tout comme pour ces six *repartimientos*, nous estimons que les données fournies par Miranda et la référence de Garcilaso rapportée par Rowe sont insuffisantes pour inférer raisonnablement l'existence de la province et du groupe culturel des Huacrachucos.

Rappelons qu'Espinoza Soriano avait suggéré que la région de Huacaybamba appartenait aux Huánucos. Selon nous, cette proposition, tout comme celle relative à l'existence de la province de Huacrachuco, relève, jusqu'à preuve du contraire, de la pure hypothèse. Cependant, nous ne pouvons pas éliminer la possibilité que les régions de Rapayan et de Huacaybamba puissent avoir été liées culturellement lors de l'Intermédiaire et de l'Horizon récents, étant donnée leur grande proximité géographique. Les données ethnohistoriques ne nous étant ici d'aucun recours, seule l'archéologie apparaît donc apte à nous aider à résoudre cette problématique.

1.3.4. La province de Pinco

Rappelons que Rowe a identifié la province de Pinco à partir d'une seule brève référence de Cieza de León qui situait cette province tout juste au sud de la province de Conchucos. Heureusement, d'autres documents et données apportent des indices plus consistants et éclairants sur les Pincos qui peuvent ainsi nous aider à situer géographiquement cette province. En effet, dans sa description du *corregimiento de la provincia de los Conchucos*, qui regroupait huit *repartimientos*, Miranda en décrit deux portant le nom de Pinco, Ychoc-Pinco et Allauca-Pinco. Certaines des *reducciones*

associées à ces *repartimientos*, que mentionne Miranda, existent encore aujourd'hui et nous permettent ainsi de délimiter approximativement le territoire Pinco.

Les Pincos appartenant à la moitié Allauca-Pinco ont été concentrés dans trois villages, soit San Marcos de Chupan (aujourd'hui San Marcos), San Geronimo de Guacachi (aujourd'hui Huacachi) et Guachil. San Marcos et Huacachi se situent dans la partie centrale de la province actuelle de Huari, non loin de Chavín de Huantar (Figure 1). Les habitants de Ychoc-Pincos ont, quant à eux, été regroupés dans deux villages, soit San Francisco de Paucas (aujourd'hui Paucas) et Santo Domingo de Guachi. Paucas est situé au nord-est de la province actuelle de Huari à une vingtaine de kilomètres seulement à l'ouest de Rapayan. Le village de Guachi est, quant à lui, plus difficile à localiser car, dans la province actuelle de Huari, il existe deux villages portant un nom similaire, soit : Huachis et Huacchis. Le premier se situe dans la partie centrale de la province actuelle de Huari entre les *reducciones* de Allauca-Pincos (San Marcos et Huacachi). Puisque cette *reducción* aurait entrecoupé celle de Allauca-Pinco, il serait surprenant qu'il s'agisse de la *reducción* d'Ychoc-Pinco mentionnée par Miranda. Le second village, Huacchis, se situe à l'extrême Nord-Est de la province actuelle de Huari. Ce village est érigé à une centaine de mètres de Rapayan et est au cœur de la région que nous avons étudiée. Si le village actuel de Huacchis représente bel et bien la *reducción* de Guachi dont fait mention Miranda, alors la région de Rapayan aurait donc appartenu aux Pincos et plus précisément à la moitié Ychoc-Pinco.

Une recherche récente de León Gomez (2003) sur des documents administratifs, ecclésiastiques et judiciaires inédits des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles de la région du *corregimiento* de Conchucos donne encore plus de poids à l'hypothèse selon laquelle Rapayan aurait fait partie de la province de Pincos. Selon les sources de León Gomez, Allauca-Pinco se serait situé près des villages de Chavín de Huantar, Huantar et San Marcos, alors qu'Ichoc-Pinco se serait localisé à proximité des villages de Rapayan, Huacchis, Huachis, Huacahi, Paucas, Uco, Rahupampa, Chana et Anra. Selon León Gomez, il ne fait donc aucun doute que le cœur de notre région d'étude, soit les districts de Rapayan et de Huacchis, appartenait à Ichoc-Pincos.

Les données de Léon Gomez et de Miranda, quoique à première vue semblables, présentent néanmoins certaines divergences. Alors que Miranda affirme, par exemple, que Huacachi était une *reducción* du groupe Allauca-Pinco, Léon Gomez le situe, quant à lui, chez les Ichoc-Pinco. Quelle est donc l'origine d'une telle différence d'interprétation? Pour l'instant, il est impossible de répondre à cette question puisque les documents sur lesquels se basent les interprétations de Léon Gomez n'ont pas encore malheureusement été publiés. Ce dernier n'indique, d'ailleurs, pas non plus les sources lui permettant d'associer Ichoc-Pinco à certains villages actuels comme Rapayan. Il n'empêche cependant que Miranda et Léon Gomez situent Rapayan dans la province de Pincos. De plus, la localisation des Pincos par Rowe semble également correspondre à celle de ces deux auteurs. Par conséquent, nous devons ainsi retenir l'hypothèse principale selon laquelle la région de Rapayan faisait partie de la province inca et du groupe culturel des Pincos, et plus spécifiquement des Ichoc-Pincos.

1.3.5. La province de Conchucos

Rowe a situé sur sa carte la province de Conchucos directement au nord de celle de Pinco, à partir de quelques commentaires de Calancha en 1638 et de Cieza de Léon en 1554. Pour en savoir davantage sur cette province, référons-nous d'abord, cette fois encore, aux écrits de Miranda. Rappelons que ce dernier identifie Conchucos comme un *corregimiento* comprenant huit *repartimientos* : Allauca et Ichoc Pincos, Allauca et Ichoc Guaris, Conchucos (deux fois), Piscobambas et Liguas. La problématique du groupe des Pincos ayant déjà été traitée, nous commencerons avec les Guaris avant d'aborder les autres groupes mentionnés.

1.3.5.1. Les Guaris ou Hauris

Miranda soutient que les Ichoc Guaris ont été concentrés dans trois villages, dont celui de San Andres de Yamedin (aujourd'hui Llamellin). Ce village se situe directement au nord de Uco et Paucas, deux *reducciones* situées en territoire Ichoc-Pinco (Léon Gomez 2003 : 459; Miranda 1925 : 201). Llamellin et Uco sont séparés par une profonde gorge

aux parois très abruptes creusées par la rivière Pushca. Comme d'autres chercheurs l'ont déjà proposé (Ibarra 2001 : 27-29; León Gomez 2003 : 459), nous estimons que Cieza de León faisait référence à cette rivière lorsqu'il écrivait:

« Adelante desta provincia [Conchucos] está la de Pincos : cerca de donde pasa vn río, en el qual están padrones para poner la puente que hazen para passar de vna parte a la otra »
(Cieza de León [1533] 1984 : 240).

Selon cette citation, le río Puchca aurait ainsi constitué une frontière naturelle entre les groupes guaris et pincos.

Selon León Gomez, le territoire des Ichoc Guaris se situe dans les provinces actuelles d'Antonio Raimondi d'Asunción et Fermín Fitzcarrald (San Luis) (2003 : 459). Comme Miranda, il suppose également que le village de Llamellin appartenait aux Ichoc Guaris (2003 : 460). Selon lui, le groupe Allauca Guari aurait, pour sa part, occupé la partie nord de l'actuelle province de Huari. (León Gomez 2003 : 459).

En somme, puisque les sources historiques convergent toutes pour indiquer que Rapayan se situait en territoire Pinco, et que ce territoire semble avoir été clairement démarqué de celui des Huaris par la rivière Puchca, nous pouvons avancer notre première thèse selon laquelle la région de Rapayan ne faisait pas partie du groupe Huari. Il n'empêche cependant qu'il est possible que ces deux groupes, voire même plusieurs autres groupes de la région, puissent avoir été, à un moment donné de leur histoire, unis politiquement. Il s'agit cette fois encore d'une autre problématique que seule l'archéologie est en mesure de résoudre.

1.3.5.2. Les Piscobambas, les Sigwas et les Conchucos

Les Piscobambas, les Sigwas et les Conchucos occupaient vraisemblablement des territoires situés au nord de ceux des Huaris (Brun 1971 : 47-48; Espinoza Soriano 1974 : 16). Étant désormais établi que l'on peut localiser le territoire de Rapayan au sud de celui des Huaris, il est donc fort peu probable, d'un point de vue historique, que Rapayan ait été directement lié culturellement aux trois groupes culturels précédemment cités. Nous ne pouvons cependant pas éliminer l'hypothèse qu'ils puissent cependant avoir formé une unité politique pendant l'Intermédiaire récent.

D'après les documents disponibles, il existe très peu d'informations sur les Sigwas et les Piscobambas. Selon Léon Gomez, les Piscobambas étaient les voisins septentrionaux des Huaris et occupaient les provinces actuelles de Mariscal de Luzuriaga et de Pomabamba. Miranda, quant à lui, identifie Piscobamba comme un *repartimiento* du *Corregimiento de Conchucos*. Les habitants de ce *repartimiento* auraient été regroupés dans trois villages dont Piscobamba et Pomabamba. Ces deux établissements existent toujours et se situent effectivement dans les provinces actuelles de Mariscal Luzuriaga et de Pomabamba (Figure 2).

Les Sigwas occupaient apparemment la province actuelle de Sigwas (Léon Gomez 2003 : 459). Le *repartimiento* de Liguas du *corregimiento de Conchucos* semble correspondre à ce groupe, mais nous n'avons guère pu localiser la *reducción* associée à ce *repartimiento* (Miranda 1925 : 200).

Il existe, enfin, beaucoup plus de sources documentaires relatives aux Conchucos que pour les autres groupes de ce *corregimiento*, notamment une *visita* de 1543 (Cristobal Ponce de León [1543] 1974) analysée et commentée par Espinoza Soriano (1974), Cook (1977) et Léon Gomez (2003). D'après les données disponibles, les Conchucos occupaient la partie nord du département d'Ancash dans les provinces actuelles de Corongo et de Pallasca (Figure 2). Les *reducciones* mentionnées par Miranda (1925 : 200) pour les deux *repartimientos* de Conchucos, notamment Pallasca et Cabana,

confirment, d'ailleurs, cette localisation géographique, ce qui démontre qu'il s'agit bien d'un groupe relativement éloigné de la région de Rapayan.

Selon la *visita* de 1543, les Conchucos se composaient de trois *warangas* comportant au total 1901 tributaires répartis entre 78 villages et hameaux. Avec un ratio arbitraire de cinq individus par tributaire, la population totale d'alors peut ainsi être estimée à 9505 personnes. Selon Espinoza Soriano, les Conchucos auraient donné leur nom au *corregimiento* espagnol en raison du prestige du *kurakazgo* de Conchucos par rapport à ceux des Guaris, Pincos, Piscobamba et Siguas (Espinoza Soriano 1974 : 16). Bien qu'il soit encore impossible de confirmer cette hypothèse, il n'en reste pas moins que les Conchucos semblent avoir, à l'époque, représenté le groupe le plus nombreux de la région (Tableau 1).

1.4. Prédications archéologiques et conclusion

L'objectif de ce chapitre consistait à établir l'affiliation culturelle de la région de Rapayan à partir des sources historiques disponibles. Pour y parvenir, nous avons utilisé des *visitas* datant du régime des *encomenderos* (1536-1565) et du règne du vice-roi Toledo (1569-1580). Nous avons confronté l'information contenue dans ces documents à la carte de Rowe qui illustre les provinces et les diverses « tribus » de l'empire inca et qui constitue encore aujourd'hui la référence principale en la matière.

Deux conclusions importantes se dégagent de cet exercice. Premièrement, la localisation géographique et culturelle des provinces de Huánuco et de Huamali est erronée sur la carte de Rowe. Deuxièmement, cette dernière minimise la diversité culturelle prévalant dans les Andes centrales à l'époque du *Tawantinsuyu*. Pour les cinq provinces et tribus que Rowe situe à proximité de Rapayan, nous avons pu inférer l'existence d'au moins douze groupes culturels distincts. Même si une importante chute démographique tout au long du 16^{ième} siècle a pu être constatée, dans l'ensemble, les sociétés de cette région semblent avoir toujours été de petite taille même à l'époque du

Tawantinsuyu. Il est donc plus que probable que les Incas, lors de leur prise de pouvoir, aient fusionné plusieurs de ces groupes afin de constituer différentes provinces.

À partir des données historiques dont nous disposons sur ces douze groupes culturels, nous retenons trois hypothèses principales quant à l'affiliation culturelle possible de la région de Rapayan lors de l'Horizon et de l'Intermédiaire récents (Figure 4), à savoir :

- 1) La région de Rapayan était liée culturellement au groupe des Huánucos, et plus spécifiquement à la moitié d'Ichoc Huánuco ;
- 2) La région de Rapayan était liée culturellement au groupe des Pincos, et plus spécifiquement à la moitié d'Ichoc Pinco;
- 3) La région de Rapayan était liée culturellement au groupe des Huacrachucos.

La vérification de la validité de ces hypothèses suivra trois étapes. La première étape consistera à déterminer, pour chacun de ces trois groupes, s'ils constituaient effectivement des unités culturelles distinctes d'un point de vue archéologique. À cet égard, la culture matérielle (architecture) à l'intérieur de chacun des groupes devrait, d'une part, être relativement homogène et, d'autre part, présenter des différences marquées avec les groupes limitrophes.

La seconde étape consistera à établir si les sites de la région de Rapayan formaient également un ensemble culturel dans une perspective archéologique. Si cela s'avérait le cas, les sites de la région de Rapayan devraient alors être relativement homogènes les uns par rapport aux autres.

Finalement, la troisième et dernière étape, qui dépendra, bien entendu, des résultats des deux premières étapes, consistera à confirmer ou à infirmer les trois hypothèses proposées ici. Pour y parvenir, il s'agira de comparer l'architecture de Rapayan à celles

des trois groupes retenus dans nos hypothèses historiques afin d'évaluer leurs similitudes et leurs différences.

| Groupes Culturels ¹ | 1570-1580 (Miranda 1925) | | | 1628 (Vasquez de Espinosa 1628) | | | Popu. Change-ment |
|--------------------------------|--------------------------|--------------|-------|---------------------------------|--------------|-------|-------------------|
| | Tribu-taires | Popu. totale | Ratio | Tribu-taires | Popu. Totale | Ratio | |
| Yaros | 1041 | 4821 | 4,6 | 889 | 5017 | 5,6 | +4% |
| Chupachus | 905 | 4751 | 5,2 | 508 | 2895 | 5,7 | -39% |
| Yachas | 387 | 1956 | 5 | 248 | 1340 | 5,4 | -31% |
| Huamalies | 728 | 3592 | 4,9 | 432 | 2185 | 5,1 | -39% |
| Huanucos | 799 | 4080 | 5,1 | 600 | 3153 | 5,3 | -23% |
| Huacrachucos | 741 | 3498 | 4,7 | 432 | 1882 | 4,3 | -30% |
| Pincos | 888 | 4808 | 5,4 | 758 | 3553 | 4,7 | -26% |
| Guaris | 1705 | 8830 | 5,2 | 1379 | 7641 | 5,5 | -13% |
| Siguas | 242 | 1213 | 5 | 161 | 1000 | 6,2 | -45% |
| Piscobamba | 645 | 3871 | 6 | 476 | 2758 | 5,8 | -42% |
| Conchucos | 1633 | 10469 | 6,4 | 1622 | 10551 | 6,5 | +0,3% |

Tableau 1. Recensements démographiques des groupes culturels des Andes centrales selon les documents coloniaux. Les données compilées pour les Yaros, Chupachus, Yachas, Huamalies, Huánucos, Pincos et Guaris sont reproduites de Parsons et al. 2000 : 45. Les Huacrachucos représentent la somme des *repartimientos* de Guacrachucos et de Mancha dans Miranda 1925 : 202 et dans Vasquez de Espinosa 1628 : 915 ; Les Siguas correspondent aux données du *repartimiento* de Liguas dans Miranda 1925 : 201 et Vasquez de Espinosa 1628 : 915 ; Les Piscobambas correspondent au *repartimiento* de Piscobamba dans Miranda 1925 : 200 et dans Vasquez de Espinosa 1628 : 914 ; Les Conchucos constituent la somme des deux *repartimientos* de Conchucos dans Miranda 1925 : 200 et dans Vasquez de Espinosa 1628 : 914.

¹ L'ordre des groupes débute au Sud et se termine au Nord

CHAPITRE 2

PORTRAIT ARCHÉOLOGIQUE DES ANDES CENTRALES LORS DES PRÉRIODES TARDIVES DE LA PRÉHISTOIRE ANDINE

L'objectif principal de ce chapitre consiste à présenter les diverses hypothèses archéologiques qui ont été proposées, jusqu'à maintenant, quant à l'affiliation culturelle de Rapayan lors de l'Intermédiaire récent. Pour évaluer la pertinence de ces hypothèses, nous procéderons à un survol critique des données et des études archéologiques disponibles sur la région du Haut Marañón. Par souci de cohérence, nous avons décidé d'organiser ce chapitre en suivant les mêmes divisions géopolitiques que celles du chapitre portant sur les données ethnohistoriques. Soulignons, cependant, que ces subdivisions ne signifient, en aucun cas, que nous privilégions davantage les hypothèses historiques que les hypothèses archéologiques. L'objectif que nous poursuivons consiste essentiellement à présenter les différentes données archéologiques disponibles sur les groupes locaux afin de situer Rapayan dans un contexte plus général.

L'un des problèmes majeurs auquel nous avons dû faire face lors de cette revue critique de la littérature repose sur la difficile identification et distinction entre les sites de l'Intermédiaire récent (PIR) et ceux de l'Horizon récent (HR). À l'exception des grandes infrastructures incas (routes, *tambos*, *collicas*, centres provinciaux), la présence du *Tawantinsuyu* dans les sites locaux de notre zone de recherche se manifeste généralement par la découverte d'un faible pourcentage de céramique inca d'un style provincial et, plus rarement encore, par la présence de structures architecturales rectangulaires qui contrastent avec l'architecture locale. En ne disposant pas d'une chronologie céramique très précise, il est pratiquement impossible de déterminer si les

sites locaux présentant du matériel inca étaient également occupés lors de la PIR, tout comme il est impossible de confirmer si les sites locaux ne présentant pas d'artefacts incas étaient ou non occupés lors du HR.

Nous savons à l'aide de documents historiques que les Incas ont parfois forcé les populations locales, comme celle des Wankas, à abandonner leurs communautés pour s'établir dans de nouveaux villages (D'Altroy 1992). Pour ces cas particuliers, il est possible de distinguer les sites des deux périodes sur la base de différences matérielles manifestes. Cependant, dans plusieurs zones de la *sierra*, comme dans la région du Haut Marañón, l'impact du *Tawantinsuyu* sur les groupes locaux semble avoir été relativement minime. En effet, le faible nombre de vestiges incas trouvés sur les sites ne permet pas de conclure à l'avènement de bouleversements majeurs comme des déportations de population comparables à celles des Wankas (Bonnier et Rozenberg 1978, 1980, 1987; D. Julien 1993; Lavallée et Julien 1973; Parsons et al. 2000; Schreiber 1993). L'hypothèse la plus répandue parmi les chercheurs consiste à expliquer l'absence de visibilité du *Tawantinsuyu* dans certaines provinces par l'adoption par les Incas d'une stratégie de gouverne indirecte. Ces derniers auraient ainsi exercé leur pouvoir par l'entremise des chefs locaux et auraient cherché à éviter, autant que possible, de s'ingérer dans les affaires locales (Grosboll 1987, 1993 :74-76; Morris et Thompson 1985 : 163-166; Schreiber 1993). Les communautés ayant ainsi continué à vivre sensiblement de la même façon avant et après la conquête inca, il s'avère donc, sur le terrain, extrêmement difficile de distinguer les vestiges du HR et ceux de la PIR.

Comme les sites de la région du Haut Marañón présentent peu d'objets attribuables aux Incas et, comme dans l'état actuel des connaissances il est impossible d'identifier des changements clairs entre les périodes de la PIR et du HR, nous avons donc décidé de considérer comme un tout ces deux périodes dès lors que les sites présentaient de l'architecture et de la céramique locales.

2.1. La zone de Rapayan

Seulement trois archéologues ont travaillé ou ont livré leur témoignage sur les ruines de Rapayan. Notre revue débute par les recherches d'Hernan Amat qui est de loin celui qui a conduit les études les plus approfondies à Rapayan, suivi de celles de Donald Thompson à la fin des années 1970 et des travaux de Bebel Ibarra.

2.1.1. Les travaux d'Hernan Amat

À la fin des années 1960, dans le cadre du *Proyecto Andino de Estudios Arqueológicos*, Amat a étudié plusieurs sites de la province de Huari, dont les ruines de Rapayan. Non seulement en a-t-il analysé l'architecture, mais Amat est, de surcroît, le seul archéologue à avoir conduit, à ce jour, des fouilles à Rapayan. Il a publié le bilan de ses découvertes dans trois ouvrages (Amat 1971, 1976 et 1980). L'interprétation des résultats figurant dans la première publication diffère cependant significativement des conclusions présentées dans les deux dernières.

Dans la publication de 1971, Amat affirme avoir mené une petite fouille verticale à Rapayan afin d'obtenir une séquence d'occupation du site. À partir de son analyse des caractéristiques de la céramique trouvée, il conclut à l'existence d'une occupation intermittente divisée en quatre périodes. La première et la plus ancienne remonterait à l'Horizon ancien et se caractérise par de la céramique de style Chavín (900 à 200 avant J.-C.). La seconde se caractériserait par de la céramique « blanc sur rouge » de type Huaraz datée entre 200 avant J.-C. et 200 après J.-C. et attribuable à la période de l'Intermédiaire ancien. La troisième période, associée à l'Intermédiaire récent, se distinguerait par un style de céramique locale de type *estampado*. Quant à la quatrième période, elle serait identifiable grâce à la présence, non seulement de céramique locale de style *estampado*, mais aussi de céramique inca provinciale et impériale. La séquence d'Amat recoupe donc les périodes de l'Intermédiaire et de l'Horizon récents. En analysant la céramique des périodes tardives et l'architecture de surface qu'il associe à ces phases, Amat en vient à la conclusion que :

[Rapayan] pertenece a la gran cadena de monumentos situados en ambas márgenes del Alto Marañón, que empiezan a extenderse desde el nacimiento del citado río hasta las provincias de Pataz y San Martín donde se encuentran las ruinas de Pajatén y mas al norte, conformando siempre esta cadena, remata con las fabulosas ruinas de Cuelap. Tanto Rapayan como sus similares Tantamayo, Chavinillo, ..., Ichu, perteneciente a un sub-grupo de los Chupachos estudiados por Thompson, y muchos otros aun no estudiados constituyen una sola unidad cultural y geographica... Por la unidad cultural de esta extensa zona, postulamos que pertenecen a un mismo momento historico que tentivamente podriamos llamar « Cultura del Alto Marañón (Amat 1971 : 8-9).

L'aire d'extension de la culture de l'*Alto Marañón* postulée par Amat couvre un territoire substantiel qui correspond aux départements modernes de Huánuco, d'Ancash, de la Libertad, de San Martín et d'Amazonas. Pour appuyer son hypothèse, Amat avance huit caractéristiques qu'il estime communes aux sites tardifs de cette vaste zone :

- 1) Ils sont situés aux sommets de collines;
- 2) Ils présentent invariablement des édifices de 4, 6 ou 8 étages;
- 3) Y sont érigés d'énormes miradors de plan généralement circulaire positionnés à intervalle régulier;
- 4) Les maisons, qui sont de formes irrégulières et quelques fois rectangulaires, sont bâties à partir d'une même technique de construction qui consiste à superposer des dalles de pierre;
- 5) Ils possèdent des structures funéraires de deux ou trois étages;
- 6) Ils sont munis de murailles défensives;
- 7) Ils se caractérisent par des cimetières collectifs dans des grottes généralement difficiles d'accès;
- 8) Ils partagent la même céramique de type local datant de la période *Reinos y Confederaciones*, c'est-à-dire de l'Intermédiaire récent; et
- 9) On y retrouve de la céramique inca impériale et provinciale.

Il est malheureusement impossible de valider l'hypothèse d'Amat sur sa séquence céramique et de conclure à l'existence de la culture de l'*Alto Marañón* à partir de son article de 1971. En effet, aucune donnée factuelle n'y figure, ni une description minimale de l'architecture, ni les détails de base de ses fouilles, ni même une description sommaire de la céramique collectée. Outre cette lacune majeure, il est également possible de remettre en question pratiquement toutes les caractéristiques supposément distinctives soulevées par Amat pour inférer l'existence d'une culture de l'*Alto Marañón*. Il suffit, en effet, de noter que la localisation des sites sur des sommets, la présence de céramique inca et de style local, l'édification de murailles et de structures funéraires de deux ou trois étages et les enterrements à l'intérieur de grottes constituent des caractéristiques de base partagées par de nombreux sites et groupes culturels de l'Intermédiaire et de l'Horizon récents que ce soit à Cajamarca au nord ou à Arequipa au sud (Bonnier et Rozemberg 1978 ; 1980, 1987 ; D'Altroy 1992 ; Earle et al. 1987 ; Grosboll 1987, 1993 ; Hastings 1988 ; Hyslop 1979 ; Isbell 1997 ; D. Julien 1993 ; Lavallée et Julien 1973 ; Matos Mendieta 1994, 1997, Parsons et Hastings 1988, Parsons et al 1997, 2002 ; Schjellerup 1997 ; Schreiber 1993 ; Thompson 1969, 1983). Par conséquent, les attributs culturels présentés par Amat ne sont nullement spécifiques aux sociétés andines tardives de la région de Rapayan.

S'il est vrai que la zone du Haut Marañón présente une forte concentration d'édifices à étages multiples ou de miradors qui pourrait appuyer l'hypothèse d'Amat, elle n'est cependant pas la seule région à en posséder. Ce type de structures existe également au sud du Marañón dans les zones du lac Titikaka (Gasparini et Margolies 1980; Hyslop 1977) et du plateau de Junín (Bonnier et Rozenberg 1986 : 102-106; Parsons et Hastings 1977 : 35), et au nord du Pajatén dans les vallées de l'Uchumarca et de Chota-Cutervo (Isbell 1997 : 209-213, 214-283). La présence d'édifices à étages multiples à elle seule est donc nettement insuffisante pour permettre d'extrapoler l'existence d'une culture unique et homogène de l'Alto Marañón. Pour parvenir à une telle conclusion, il faudrait, par ailleurs, étudier plus en détails la variabilité de ce type d'édifices et surtout évaluer leur association avec d'autres données matérielles. À cet

égard, la forme et la technique de construction des maisons pourraient s'avérer fort instructives. Globalement, Amat ne parvient pas, toutefois, à présenter les données pertinentes et nécessaires qui permettraient de procéder à une évaluation objective de ses hypothèses.

Dans les publications de 1976 et de 1980, Amat modifie significativement son interprétation originale de la séquence chronologique et de l'affiliation culturelle de Rapayan lors de l'Intermédiaire récent. En effet, il ne reconnaît plus, dans les strates inférieures de sa fouille, la céramique de style Chavin et Huaraz. Il y voit désormais de la céramique de style Recuay et Cajamarca identifiée à la période de l'Intermédiaire ancien (200 avant J.-C. à 600 après J.-C.) (1976 : 266). Il ajoute également une phase de plus à la période de l'Intermédiaire récent qu'il associe à un développement de l'empire yaro (approximativement entre 1000 et 1200 après J.-C.) qui aurait précédé l'émergence de la culture de l'*Alto Marañón* (entre 1200 et 1438 après J.-C.).

Comment Amat en est-il venu à inférer l'existence d'un nouvel empire lors de l'Intermédiaire récent ? Dans les faits, d'un point de vue archéologique, aucun élément ne permet de déboucher sur une telle conclusion. Amat n'avance aucun argument ni élément de preuve qui justifierait sa subdivision de l'Intermédiaire récent en deux phases. Autrement dit, il n'identifie aucun changement particulier dans sa séquence céramique ou architecturale. Si dans l'article de 1971, il attribuait l'architecture de surface et la céramique locale de type *estampado* au développement de la culture de l'*Alto Marañón*, cette fois-ci il l'associe entièrement à l'émergence de l'empire yaro. Il ne fait que reculer dans le temps ses observations précédentes sans même les modifier.

En fait, l'existence supposée d'un empire yaro est une hypothèse d'origine essentiellement historique. En effet, Guaman Poma de Ayala, dans sa célèbre chronique *Nueva Crónica y Buen Gobierno* ([1615] 1936 : 75, 105, 166, 111, 1030), soutenait que les Huánucos, décrits au chapitre précédent, constituaient le cœur d'un puissant empire

pré-Inca dénommé Yarowillca. Soulignons qu'il se targait, d'ailleurs, d'être un descendant de la noblesse royale de cet empire (Amat 1976 : 290; Tello 1942 : 51).

Après avoir énuméré trente rois yarowillcas, tous originaires de la moitié Allauca-Huánucos, Guaman Poma de Ayala affirmait que « *[e]stos fueron reyes y emperadores sobre los demás reyes absolutos en todo el reino de ellos, y sus antiguos desde su nación* » (Ibid : 75).

Les Yarowillcas auraient été si estimés et craints des Incas, que le grand Inca, Tupac Yupanqui, aurait fait du souverain yarowillca, Guaman Chaua, originaire d'Allauca Huánuco, son bras droit (*inca ranti*) et subséquentement le « vice-roi » du *Chinchaysuyo* (Ibid : 11, 165-166).

Puisque Guaman Poma de Ayala se réclamait directement de la descendance de Guaman Chaua¹, il est légitime de s'interroger sur les propres motifs de ce chroniqueur. Aurait-il exagéré l'importance de son groupe d'origine afin d'accroître son statut et son prestige auprès des autorités espagnoles? Sans se questionner sur le biais potentiel du récit de Guaman Poma de Ayala, certains chercheurs ont, cependant, pris pour leur compte son contenu, notamment Tello (1942), Vallaranos (1959), Duviols (1973) et Espinoza Soriano (1975).

Suite à l'analyse des *Visitass de idolatria* du 17^{ième} siècle en provenance de Huaylas et de Cajatambo, Duviols a ainsi soutenu que les Andes centrales étaient habitées par deux groupes distincts, les Huaris et les Llacuaces ou Yaros. Les Huaris auraient vécu dans les vallées fertiles des Andes centrales depuis des temps immémoriaux. Ils auraient été à l'origine de l'agriculture et des techniques de production comme l'irrigation et les terrasses agricoles (Duviols 1973 : 159-162). Les Llacuaces auraient, quant à eux, été des pasteurs nomades des Hautes Terres de la *puna* venus s'établir plus tardivement dans les Andes centrales. Intrus, ils transgressaient le

¹ « gobernó cincuenta años el capac apo guaman chaua nieto de yarobilca allauca guanoco aguelo de capac apo don

territoire des Huaris lors de leurs transhumances. Apparemment, si les Llacuaces n'arrivaient pas à entretenir des liens commerciaux pacifiques avec les Huaris, ils s'imposaient par la force des armes (*ibid* : 174-175). Puisque les Huaris étaient des agriculteurs établis depuis longtemps dans les Andes centrales, Duviols en est venu à assumer qu'il s'agissait des descendants de l'Empire Wari. Les Wari auraient constitué une société complexe s'étant développée et répandue dans toute la *sierra* à partir d'Ayacucho lors de l'Horizon moyen entre 600 et 1000 après Jésus-Christ (*ibid* : 182). Les Llacuaces ou les Yaros se seraient, quant à eux, installés dans la région lors de l'Intermédiaire récent (*ibid* 1973 : 182-184).

Espinoza Soriano (1975) souscrivant à l'hypothèse de Duviols y ajouta quelques précisions. Il suggéra que l'empire yaro se serait développé sur les bases de l'empire wari. Les Yaros auraient ainsi occupé le territoire laissé vacant par les Waris, c'est-à-dire la bande de terres s'étendant d'Ayacucho au sud à Cajamarca au nord. Selon lui, le développement de l'empire yaro aurait eu lieu seulement entre 1000 et 1200 après Jésus-Christ, car après cette période et avant la conquête inca, les Andes étaient peuplées de plusieurs groupes culturels indépendants, dont les Huánucos (Espinoza Soriano 1975 : 17-19).

Il soutint également que la capitale de cet empire aurait été nulle autre que le centre provincial inca de Huánuco Pampa (Huánuco Viejo), puisque selon Guaman Poma de Ayala « *allauca guanoco del pueblo de la ciudad de guanoco el viejo donde edificaron sus casas topa inga con yarobilca[...]* » (Guaman Poma de Ayala [1615] 1936 : 1087; Espinoza Soriano 1975 : 36). Espinoza Soriano estimait ainsi avoir fait la preuve, du point de vue historique, de l'existence de l'empire yaro, et il considérait qu'il ne restait qu'à en faire la démonstration archéologique (Espinoza Soriano 1975 : 17-18).

Entre ses publications de 1971 et de 1976, Amat a été en contact avec les travaux de Duviols et d'Espinoza Soriano, ce qui expliquerait les modifications apportées à ses

martin de ayala y de su hijo... don f(elip)e guaman poma de ayala » (Guaman Poma de Ayala [1615] 1936 : 111).

interprétations originales. En fait, les dernières hypothèses d'Amat constituent une copie conforme de celles d'Espinoza Soriano à l'exception près qu'Amat attribue directement la chute de l'Empire Wari à la conquête militaire des Yarowillcas (Amat 1980). Ironiquement, il n'y a aucune indication, sur le terrain, attestant la présence de l'Empire Wari dans cette zone des Andes². Amat a donc vraisemblablement, selon nous, fait une lecture biaisée de ses données archéologiques pour les faire cadrer avec l'existence de l'empire yaro. En réalité, aucun archéologue ayant travaillé dans le territoire compris entre Cajamarca et Ayacucho ne soutient l'existence potentielle d'un Empire lors de l'Intermédiaire récent dans la *sierra*. Selon eux tous, le niveau d'intégration socio-politique ne dépassait pas la chefferie complexe comme chez les Wankas et les Lupaças (D'Altroy 1992 ; Earle et al. 1987 ; Hyslop 1979 ; C. Julien 1983). La majorité des sociétés étaient, en fait, des chefferies simples (Bonnier et Rozenberg 1978 ; 1980, 1987 ; Grosboll 1987, 1993 ; Hastings 1987 ; D. Julien 1993 ; Lavallée et Julien 1973 ; Matos Mendieta 1994, 1997, Parsons et Hastings 1988, Parsons et al. 1997, 2000 ; Schjellerup 1992, 1997 ; Schreiber 1993 ; Thompson 1972b, 1983).

De plus, les fouilles extensives de Morris et Thompson à Huánuco Pampa n'ont révélé aucune occupation antérieure à celle du *Tawantinsuyu* (Morris et Thompson 1985 : 56). Les Incas ont donc érigé ce centre provincial sur un sol vierge et, par conséquent, Huánuco Pampa n'aurait donc pas pu être la soi-disant capitale de l'empire yarowillca.

En somme, les travaux d'Amat à Rapayan souffrent d'un problème de taille : trop peu de données sont présentées par rapport à l'ambition des hypothèses formulées. Sans même avoir à considérer ses observations archéologiques de Rapayan, l'hypothèse de l'existence de l'empire yaro peut être rejetée d'emblée en fonction de l'ensemble des données disponibles dans la *sierra* centrale. Par ailleurs, l'hypothèse d'une culture

²Il est intéressant de noter que la présence ou l'influence de l'Empire Wari lors de l'Horizon moyen ne se fait pas sentir dans cette zone, et d'ailleurs très peu dans tout le territoire à l'est du Callejón de Huayllas et de la cordillère blanche incluant la zone du Haut Marañón (Amat 1971, 1976; Bonnier et Rozenberg 1980, 1988; Wassilowsky 2003).

unique de l'*Alto Marañón*, dont aurait fait partie la région de Rapayan demeure invérifiable à la lumière des données fournies dans les travaux d'Amat.

2.1.2. Les observations de Donald Thompson

Thompson est l'un des rares archéologues à avoir dédié toute sa carrière à l'archéologie des Andes centre orientales. Il a consacré une bonne partie de ses recherches aux groupes de la province de Huánuco comme les Chupachus, les Yachas et les « Huamalies ». Il a également effectué quelques reconnaissances archéologiques dans des régions très peu explorées notamment dans la *sierra* des départements de la Libertad, d'Ancash et de Huánuco. Lors de son exploration de la province de Huari (Ancash) en 1971, il effectua une brève visite à Rapayan (1973a : 120; 1980). Bien qu'il n'étudia pas les ruines de Rapayan en détails, il produisit néanmoins une description sommaire de son architecture.

Dans ses observations, il spécifie d'abord que l'architecture de Rapayan est spectaculaire et beaucoup plus élaborée que la majorité des sites qu'il a visités dans la région (1973 : 120). Il se dit également impressionné par la variabilité de l'architecture de Rapayan, mais déplore l'absence de recherches dans ces régions isolées qui pourraient permettre d'expliquer cette grande diversité. Il identifie, entre autres, des maisons, des mausolées (*chullpas*) et surtout des tours atteignant jusqu'à cinq étages de haut. Il se questionne alors sur la fonction de ces édifices « énigmatiques » et laisse la question ouverte à savoir s'il s'agissait de monuments funéraires, de greniers ou de résidences (Thompson 1980). Enfin, Thompson associe les ruines de Rapayan à la PIR et au HR.

Thompson qualifie le village actuel de Rapayan de véritable musée vivant. Il soutient qu'en 1971, les habitants de Rapayan pratiquaient toujours la complémentarité écologique telle que définie par Murra (1972). La famille où il résidait détenait des terres dans la *puna* pour l'élevage et la culture de la patate, et dans la zone *Quechua* pour la culture du maïs. Deux fois par année, la famille se déplaçait dans la zone tropicale, à

deux ou trois jours de marche à l'est de Rapayan, pour y collecter fruits, café et feuilles de coca. Le village actuel de Rapayan, affirme Thompson, conservait encore une saveur coloniale indéniable en raison de son isolement. Malgré leur état de décrépitude général, plusieurs églises dans la région de Rapayan, érigées entre la fin du 16^{ième} et le début du 17^{ième} siècle, sont toujours flanquées de superbes fresques de style baroque qui témoignent du choc de deux cultures étrangères. Pour Thompson, les villages isolés comme Rapayan représentent l'une des dernières possibilités d'étudier la continuité culturelle des sociétés andines (Thompson 1980).

2.1.3. La prospection de Bebel Ibarra

Bebel Ibarra a étudié à l'université San Marcos à Lima sous la tutelle, entre autres, d'Hernan Amat. Originaire de la province de Huari, il a effectué une prospection de cette province pour le compte de la municipalité de Huari au cours de laquelle il a identifié 104 sites (Ibarra 1999). Lors de son séjour d'une dizaine de jours dans les districts de Huacchis-Rapayan, il a recensé 21 sites qu'il divise en trois catégories : 1) les sites majeurs, 2) les sites défensifs et 3) les sites funéraires. Il décrit également brièvement des habitations de forme rectangulaire et un édifice à étages multiples. Malheureusement, ce recensement de 21 sites effectué en si peu de temps ne permet évidemment pas une étude très approfondie et la collecte de données abondantes. Son article publié suite à cette étude ne constitue donc qu'un survol très général de la région. Il est, en outre, impossible, à partir de celui-ci, d'identifier les critères l'ayant conduit à définir trois types de sites et à évaluer la variabilité architecturale intra et inter-sites. Il en vient néanmoins à la conclusion que l'architecture de Rapayan se distingue de celle des Callejones de Huaylas et de Conchucos. Pour cette raison, il rejette l'hypothèse de l'existence de l'empire yaro émise par Amat, mais ne parvient pas pour autant à formuler un scénario alternatif quant à l'affiliation culturelle de Rapayan lors de la PIR. Notons, cependant, que dans un article subséquent, il affirme pourtant que les sites de la région de Rapayan appartenaient à « l'ethnie yaro » (Ibarra 2001 : 30).

En somme, les travaux d'Amat, de Thompson et d'Ibarra sont utiles dans la mesure où ils tracent un portrait très général des ruines de Rapayan. Les données présentées sont toutefois trop minimales et trop partielles, d'une part, pour déterminer objectivement l'affiliation culturelle des sites de cette région lors des périodes tardives et, d'autre part, pour reconstituer certains aspects de l'organisation sociale du ou des groupes y ayant habité lors de la PIR et du HR.

2.2. La zone de Tantamayo

2.2.1. Les recherches avant 1960

Si la région de Rapayan a bel et bien fait l'objet de quelques recherches archéologiques sommaires, c'est de loin la vallée voisine de Tantamayo, située à une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau au sud-est de Rapayan, qui a fait l'objet des études archéologiques les plus extensives. Nous accordons un grand intérêt à cette région, non seulement parce qu'elle se situe à proximité de Rapayan, mais également parce qu'elle appartenait, selon Espinoza Soriano (1975), au groupe culturel des Ichoc Huánucos.

Bertrand Flornoy est le premier chercheur à avoir exploré systématiquement les ruines de Tantamayo au début des années 1940 dans le cadre d'une vaste reconnaissance archéologique effectuée depuis l'embouchure du río Marañón dans la province de Dos de Mayo au sud jusqu'à la province de Huamalies au nord (Tantamayo) (Flornoy 1955-56; 1957).

À l'intérieur d'un rayon de douze kilomètres seulement autour du village de Tantamayo, Flornoy a recensé une trentaine de sites qu'il a attribués à la PIR. La présence d'édifices à étages multiples et de hautes murailles de protection encerclant les sites les plus importants ont manifestement fasciné Flornoy. Son article de 1957 traite d'ailleurs presque exclusivement des édifices à étages multiples. Il les décrit avec attention et les illustre en abondance par de nombreux dessins et photos. Selon Flornoy,

ces structures architecturales sont si particulières à la région de Tantamayo qu'elles ne pourraient être l'oeuvre que d'une culture distincte :

« Si les monuments et les agglomérations présentant une grande unité s'étendent sur une zone plus vaste, jusque sur la rive gauche [ouest] du rio Marañón, c'est bien à Tantamayo que se trouve la concentration maxima de sites archéologiques. C'est également Tantamayo qui semble avoir été le lieu d'implantation – sinon d'origine – et de développement d'une culture originale[...]» (Flornoy 1957 : 207).

Si, dans ce passage, Flornoy demeure vague quant à l'aire d'extension de « la culture de Tantamayo », nous pouvons tout même nous en faire une certaine idée à partir de l'ensemble de ses publications. En effet, il affirme que la région au sud, comprise entre l'embouchure du Marañón et la province de Dos de Mayo, est liée avec la vallée de Tantamayo (Flornoy 1955-56 : 80). Cette zone correspond, du point de vue ethnohistorique, au territoire des Huamalies-Huánucos Anan et d'Allauca Huánucos (Espinoza Soriano 1975 : 9) (Figure 4). Au nord, la culture de Tantamayo s'étendrait au moins jusqu'à Urpish, un site situé à 12 kilomètres de Tantamayo sur la rive orientale du Marañón. Flornoy affirme, par ailleurs, que la culture de Tantamayo s'étendait vraisemblablement aussi sur la rive occidentale du Marañón. Cette interprétation lui vient du fait qu'il a visité le site de Tchiwan qui se localise sur la rive gauche de cette rivière à 25 kilomètres de Tantamayo par un chemin de muletier. Il prétend que Tchiwan ne constitue pas le seul site de la rive gauche du Marañón à appartenir à la culture de Tantamayo, mais qu'il en est le plus remarquable en raison de ses spectaculaires édifices à étages multiples (Flornoy 1957 : 223).

Nous avons mis un certain temps à nous rendre compte que cet établissement n'est nul autre que le site de Huata (Guata ou Wata) figurant dans la *visita* d'Ichoc Huánuco (De La Serna et De Espinosa [1549] 1975 : 58; Espinoza Soriano 1975 : 31-36) et que nous avons étudié lors de notre prospection. Rappelons que Rapayan n'est situé qu'à environ 15 kilomètres au nord de Huata. Flornoy n'a toutefois

vraisemblablement pas visité le site de Rapayan, car il n'aurait, selon toute vraisemblance, pas omis de le souligner et de l'inclure dans « la culture de Tantamayo ». En effet, Rapayan présente la principale caractéristique utilisée par Flornoy pour conclure à l'existence de cette culture, c'est-à-dire des édifices à étages multiples.

En somme, Flornoy a mené des recherches pionnières dans cette région. Il a exposé, pour la première fois l'originalité et la magnificence des ruines de cette région. Contrairement aux archéologues ayant ultérieurement travaillé à Rapayan, il a, de surcroît, effectué des descriptions relativement détaillées et pointues de certains éléments architecturaux, notamment des édifices à étages multiples. Ces structures architecturales lui ont, par ailleurs, permis de définir « la culture de Tantamayo », qui aurait occupé un large territoire s'étendant de l'embouchure du Marañón jusqu'à une zone indéterminée au nord de Tantamayo sur les deux rives du Marañón. Malheureusement, Flornoy, en dehors des édifices à étages multiples, a ignoré l'ensemble des structures architecturales des sites de cette région. Sans une compréhension globale de la variabilité architecturale des sites de la région et d'une identification de la fonction des divers types de structures, il est, selon nous, prématuré de conclure à l'existence d'une telle culture. La proposition de Flornoy constitue, toutefois, une hypothèse intéressante que nous ne manquerons pas d'évaluer à la lumière de données plus diversifiées.

2.2.2. Les recherches après 1960

Les recherches de Flornoy, réalisées il y a plus de 50 ans, ne sont heureusement pas tombées dans l'oubli et ont, tout au contraire, inspiré plusieurs de ses collègues français. Louis Girault a été le premier chercheur à mener des fouilles scientifiques rigoureuses à Tantamayo entre 1968 et 1970 sur l'un des sites (Piruru) les plus impressionnants de la vallée en termes de vestiges architecturaux (Girault 1981). Malheureusement, l'équipe d'archéologues français a dû interrompre prématurément ses investigations en raison de la mort accidentelle de Louis Girault en 1975. Les résultats et

les analyses de ces fouilles ont néanmoins été réunies et publiés de manière posthume en 1981³.

Les fouilles à Piruru se poursuivirent néanmoins, au début des années 1980, grâce à une nouvelle équipe française dirigée par Elizabeth Bonnier et Catherine Rozenberg qui s'inscrivaient en continuité avec les investigations précédentes de Girault et Flornoy (*Proyecto Tantomayo Piruru*; Bonnier 1981, 1997; Bonnier et al. 1983; Bonnier et Rozenberg 1980, 1987, 1988). Les résultats de leurs excavations se sont avérés des plus surprenants car elles ont, entre autres, révélé deux grandes séquences d'occupation, l'une ancienne et l'autre récente.

En ce qui a trait à la première grande phase, dans les strates anciennes, mais non les plus veilles, les archéologues ont obtenu une date au C14 situant chronologiquement Piruru entre 2515 et 1990 avant Jésus-Christ (Bonnier et Rozenberg 1988 : 30). En analysant minutieusement les strates inférieures à l'échantillon de charbon et leurs corrélations avec des structures architecturales, les auteurs ont conclu que l'origine de l'occupation de Piruru remonte à la première moitié du troisième millénaire avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à la période pré-céramique finale (ou pré-céramique VI). Ce résultat, s'il est valide, fait de Piruru le plus ancien établissement avec une architecture permanente de la *sierra* péruvienne (Bonnier et Rozenberg 1987 : 5, 1988 : 30-31).

Cette première séquence d'occupation aurait été marquée par l'existence de plusieurs structures cérémonielles associées à des groupes nomades. La période suivante, qui s'inscrit dans un continuum avec la première, se caractérise, quant à elle, par le développement de la céramique et de la sédentarité. Les dates au C14 situent le début de cette phase à la période initiale entre 1690 et 1340 avant Jésus-Christ et elle se terminerait à l'Horizon ancien vers le 7^{ième} siècle avant Jésus-Christ (Bonnier et Rozenberg 1988 : 33).

³ Nous présentons les résultats des fouilles de Girault avec ceux de l'équipe de Bonnier et Rozenberg ayant poursuivi les recherches à Piruru.

En revanche, les dates au C14 obtenues dans les strates supérieures situent le développement de Piruru, lors de sa seconde grande séquence d'occupation, entre 1250 (+/- 70) et 1480 (+/- 60) après Jésus-Christ, c'est-à-dire lors de la PIR et du HR l'Horizon (Bonnier 1981 : 50; Girault 1981 : 112). Ces datations sont, par ailleurs, associées à la céramique et à l'architecture de surface, notamment aux édifices à étages multiples décrits par Flornoy. Étrangement, il existe un hiatus d'approximativement un millénaire entre les périodes ancienne et récente à Piruru (Bonnier et *al.* 1983 : 109).

Parallèlement aux fouilles sur le site de Piruru, Bonnier et Rozenberg ont également mené une prospection archéologique qui a débouché sur l'identification de 81 sites archéologiques visibles en surface, à l'intérieur d'une zone de 65 km² de superficie autour du village actuel de Tantamayo, qui appartiennent tous à la PIR et/ou au HR (Bonnier 1981, 1997; Bonnier et Rozenberg 1980; 1987; Bonnier et *al.* 1983). La majorité des sites se situent en haute altitude, à des endroits facilement défendables, et ils sont de taille relativement modeste, variant de 1 à 5 hectares (Bonnier et Rozenberg 1987 : 4). Suite à l'analyse des données de surface, Bonnier et Rozenberg en sont venues à diviser les schèmes d'établissement en quatre grandes catégories fonctionnelles, à savoir : 1) les sites d'habitation ou grands villages; 2) les sites agricoles ou terrasses; 3) les sites d'élevage ou enclos; et, 4) les fortins ou les sites fortifiés (Bonnier et Rozenberg 1980)

Parmi ces types d'établissement, les sites d'habitation présentent la plus forte concentration de vestiges architecturaux et, qui plus est, la catégorie la plus représentée avec 42 agglomérations. Ces villages ont quatre caractéristiques en commun : 1) ils sont situés invariablement entre 3 200 et 4 300 mètres d'altitude; 2) ils sont encerclés d'une ou de plusieurs murailles; 3) ils possèdent des édifices impressionnants érigés sur plusieurs étages; et finalement, 4) les maisons domestiques, qui représentent la majorité des structures sur ces sites, se caractérisent par des toits en pignons et par un plan unique quadrangulaire à un seul niveau, dont la dimension moyenne est de 4m sur 5m.

Bonnier et Rozenberg n'ont pas décrit la technique de construction des structures recensées. Lors de notre visite du site de Susupillo, qui représente l'un des villages d'habitation importants de cette vallée, nous avons néanmoins constaté deux techniques de construction⁴. La première consiste en une superposition de dalles taillées et caractérise les maisons et les édifices à étages multiples. La seconde technique, de type *pirka*, repose sur l'agencement de pierres irrégulières (naturelles) généralement arrondies, et sur l'utilisation d'un mortier de boue ou d'argile, et est généralement utilisée pour les murailles et les murs de contention.

Les douze sites agricoles se caractérisent par des murs de soutènement qui forment des terrasses. Quant à eux, les dix-sept sites d'élevage se localisent entre 3 800m et 4 200m d'altitude. Il s'agit d'enclos circulaires qui renferment des petites structures recouvertes d'un toit de pierre, nommées *Chuklla*, et qui servaient, selon les chercheuses, d'habitations aux pasteurs. Finalement, les sept fortins se situent tous en haute altitude entre 4 200m et 4 300 m et ils présentent, comme unique attribut, une ou deux murailles fortifiées. De ces 81 sites recensés, trois seulement demeurent non classés.

L'analyse de la céramique en provenance des strates supérieures et de la surface a conduit Rozenberg (Bonnier et Rozenberg 1980; Bonnier et *al.* 1983) à la définition de trois types de céramique. Les deux premiers types, qui composent 98 % de la collection totale de Piruru, se rattachent à un style local d'apparence utilitaire, alors que le troisième type, représentant seulement 2 % de l'échantillon, est d'influence inca. Il est intéressant de noter que les deux types de céramique locale ont été récupérés à la surface des 81 sites prospectés, confirmant ainsi la chronologie tardive de la totalité des sites recensés à Tantamayo (Bonnier et Rozenberg 1987 : 4; Bonnier et *al.* 1983 : 105). Bonnier et Rozenberg n'ont par ailleurs découvert aucun vestige matériel (architecture, lithique ou céramique) de surface attribuable aux périodes anciennes de Piruru. Si cette

⁴ Notons, cependant, que nous sommes bien conscients que nos observations ne sont peut-être pas représentatives de

observation s'avère représentative d'un territoire plus vaste, il pourrait alors s'avérer difficile de mener une étude diachronique des schèmes d'établissement dans cette région orientale des Andes, puisque seules les périodes tardives seraient représentées à la surface.

D'un point de vue interprétatif, le fait que la majorité des sites soient situés aux sommets de collines et encerclés de murailles a conduit les chercheuses à inférer l'existence d'un climat de violence et d'insécurité lors de la PIR à Tantamayo. Elles se sont interrogées également longuement sur la fonction et la signification sociale des édifices à étages multiples. Elles ont privilégié l'hypothèse selon laquelle il s'agirait de structures funéraires à l'intérieur desquelles auraient été exposées les momies des ancêtres fondateurs (*malquis*) des *ayllus*. Ces oeuvres architecturales auraient donc reflété, en quelque sorte, la structure parentale des communautés tardives de Tantamayo. Puisque dans certaines de ces collectivités sont érigés plusieurs de ces édifices, Bonnier et Rozenberg ont soutenu, en outre, que ces derniers pourraient symboliser une hiérarchie intra-site des différents groupes de parenté (*ayllu*) au sein d'un même lignage. Elles sont, cependant, demeurées prudentes quant à cette interprétation, en soulignant qu'il ne s'agissait que d'une hypothèse. En effet, avant de la confirmer, il faudrait apporter des preuves archéologiques et ethnohistoriques tangibles (Bonnier 1981; Bonnier et Rozenberg 1980; Bonnier et al. 1983).

En ce qui a trait à l'extension spatiale de la culture de Tantamayo, Bonnier et Rozenberg ont adopté une position similaire à Flornoy :

Il est vraisemblable que cette aire [d'extension de la culture de Tantamayo] s'étendait au Sud de Tantamayo dans la province de Dos de Mayo ainsi que sur la rive gauche du Marañón dans le département d'Ancash » (Bonnier et al. 1983 : 106, note no. 8).

Il est intéressant de noter que pour appuyer l'idée du prolongement de la culture Tantamayo sur la rive gauche du Marañón, elles renvoient leurs lecteurs à l'article d'Amat (1978) qui traite en majeure partie de Rapayan. Toujours est-il que Bonnier et Rozenberg sont néanmoins restées globalement prudentes quant aux frontières réelles supposées de « la culture de Tantamayo » :

Le système de fortification, les édifices à étages, la présence de fortins sur les cimes, sont certainement autant de traits architecturaux qui caractérisent une culture dont l'extension territoriale dépasse les limites de la région de Tantamayo... Il serait intéressant d'arriver à délimiter l'aire d'expansion des traits spécifiques de ce qu'on appelle la culture Tantamayo, c'est-à-dire une certaine conception du village et une certaine conception de la défense du territoire. Sans doute plusieurs ethnies partageaient-elles les mêmes conceptions. Mais pour répondre aux interrogations suivantes, - quels sont les hommes qui ont construit et habité les villages de Tantamayo, comment étaient-ils socialement organisés ? Nous manquons pour l'instant de données ethnohistoriques (Bonnier et Rozenberg 1980 : 15-16).

Comme nous l'avons mentionné, les sources historiques à elles seules ne permettent pas de résoudre le problème de l'affiliation culturelle des périodes tardives dans ce secteur de la *sierra*. En ce qui a trait aux données archéologiques, à l'instar d'Amat, et comme Bonnier et Rozenberg l'ont elles-mêmes affirmé, les traits culturels supposément spécifiques à la culture de Tantamayo étaient, en fait, partagés par de nombreux groupes des Andes à l'époque de la PIR, particulièrement pour ce qui est des fortifications et fortins. Parmi les trois éléments architecturaux désignés comme attributs distinctifs par Amat et Flornoy notamment, seuls les édifices à étages multiples sont susceptibles de nous renseigner sur l'affiliation culturelle de Tantamayo et de Rapayan, mais à eux seuls ils sont insuffisants pour la confirmer. Une perspective plus globale de la variabilité de l'architecture et de la céramique représente l'unique approche apte à nous éclairer davantage sur l'appartenance culturelle des groupes de cette région. À cet égard, les recherches de Bonnier et de Rozenberg s'avèrent d'une valeur inestimable, car elles ont fait un effort de description et de classification qui dépassent

très largement, non seulement les études d'Amat et de Flornoy, mais également toutes les recherches effectuées dans cette grande région du Haut Marañón. En tenant compte de la richesse des données qu'elles ont colligées, il est surprenant qu'elles aient renoncé à explorer plus avant l'identification culturelle des communautés de Tantamayo et à reconstituer certains aspects de leur organisation sociale.

2.3. Le territoire des Chupachus, des Yachas, des Queros et des Huamalies

Comme à Tantamayo, les études archéologiques menées sur les Chupachus, Yachas et Queros sont relativement riches et bien documentées. Donald Thompson (Morris et Thompson 1985; Thompson 1967, 1968, 1972b, 1977, 1983) et Sue Grosboll (1987, 1993), en particulier, ont travaillé sur ces trois groupes culturels. Tous les deux ont planifié leurs recherches archéologiques en fonction des *visitas* de 1549 (Helmer 1955-56) et de 1562 (Ortiz de Zuñiga 1967, 1972). En ce qui concerne Thompson, ses études s'intégraient dans le projet interdisciplinaire organisé au début des années 1960 par J.V. Murra. Ce projet consistait à évaluer la continuité et les changements culturels dans la région de Huánuco et à saisir l'ampleur de l'impact de l'occupation inca sur les groupes ethniques locaux. Thompson visita cinq sites chupachus, à l'est de la ville coloniale hispanique de Huánuco dans la province de Pachitea, et un établissement situé au sud dans l'actuelle province d'Ambos (Figure 4).

Les cinq sites de la province de la Pachitea présentent d'importantes similitudes. Ils se localisent tous en haute altitude. Les maisons semblent s'articuler en petits groupes autour de patios, ce qui pourrait refléter le regroupement de familles élargies. Les unités domestiques y sont de forme carrée à plan simple (pièce unique) et leur dimension oscille autour de 4,7 m par 5 m. Elles sont toutes chapeautées de toits en pignon ou à double pente (*dos aguas*) et leurs murs comportent parfois de petites niches. La méthode de construction des maisons se caractérise par la technique dite *pirka*⁵. Enfin, il est important de souligner que Thompson ne fait mention d'aucune muraille, structure

⁵ Rappelons que la technique *pirka* consiste à agencer des pierres irrégulières (naturelles), généralement arrondies, à

funéraire (*chullpas*) ou édifice à étages multiples sur les sites de la Pachitea (Morris et Thompson 1985 : 119-142; Thompson 1967, 1968 : 181, 1977 : 17; 1983 : 124-125).

Parmi les sites prospectés, Thompson a sélectionné l'établissement d'Ichu pour mener des fouilles plus poussées car il s'agit, selon les *Visitass* de 1549, du lieu de résidence de Paucar Guaman, le chef suprême (*cacique principal*) des quatre *Warangas* (unité administrative de 1000 tributaires) chupachus sous l'hégémonie inca. Malgré l'état de destruction avancée du site, les maisons semblent, en apparence, être similaires à celles des quatre autres sites recensés par Thompson. Il y a par ailleurs, au sommet de la crête, trois imposantes structures rectangulaires de plus de 10 m de long qui demeurent bien préservées. Comme l'ensemble de l'architecture chupachu, ces édifices se caractérisent également par la technique de construction de type *pirka*, mais la sélection et l'agencement des pierres y sont d'une qualité supérieure. Les structures I et II présentent plus de deux pièces et comportent des niches de type ou d'influence inca dans leurs murs latéraux. Si ces longues structures rectangulaires s'apparentent aux formes incas, leur technique de construction (*pirka*) s'apparente cependant davantage à celle des Chupachus. Thompson en est donc venu à la conclusion qu'il s'agissait des résidences de Paucar Guaman et de ses proches. Celui-ci, consacré chef par les Incas, aura ainsi adopté certains de leurs symboles culturels. En ce qui concerne la troisième structure rectangulaire, son plan tend à indiquer qu'il s'agit d'une église catholique érigée au début de l'époque coloniale et abandonnée suite à la politique des *reducciones* de 1570 du Vice-roi Toledo.

La plupart des sites, d'après les sondages et les fouilles d'Ichu effectués par Thompson, auraient été occupés de la PIR jusqu'au début de l'époque coloniale. Il est cependant difficile de percevoir quelque changement que ce soit entre ces périodes, puisque les sites ne présentent pas de stratigraphie claire. La céramique chupachu est peu élaborée et à caractère domestique. Généralement de couleur rouge brique, elle présente tout au plus un engobe rouge fuyant. À l'exception d'Ichu, où l'on retrouve de la

l'aide d'un mortier de boue ou d'argile.

céramique inca polychrome, les sites recensés ne présentent, à l'image de Tantamayo, de la céramique inca provinciale qu'en faible quantité. Ces très faibles indices d'une présence inca dans cette région ont finalement conduit Thompson à conclure que le *Tawantinsuyu* dirigeait les Chupachus de façon indirecte, c'est-à-dire par l'entremise des chefs locaux comme Paucar Guaman. Les émissaires incas auraient ainsi entretenu des contacts intermittents avec les populations locales (Morris et Thompson 1985 :163-166).

Le site d'Aukimarka, localisé au sud de la province de Pachitea, se distingue, quant à lui, nettement des cinq autres sites visités par Thompson. Ce site construit au sommet d'une colline se divise en deux secteurs. Dans la zone la plus élevée sont érigées quelques structures rectangulaires qui, comme à Ichu, paraissent relevées de l'influence inca. Ce sont cependant huit maisons circulaires, dont le diamètre atteint jusqu'à 10,5 m, qui distinguent réellement la partie haute du site. Six de ces structures sont construites par paire et partagent un patio. La partie la plus basse est occupée par des maisons de formes rectangulaires ou carrées, et elle présente également une rangée de 4 structures circulaires que Thompson identifie comme des *collicas* incas ou d'influence inca. Thompson n'offre, cependant, aucune explication quant aux importantes différences que présente ce site par rapport aux autres. Il semble simplement assumer qu'il s'agit également d'un site chupachu puisqu'il figure en tant que tel dans les *visitas* (Morris et Thompson 1985 : 143-148).

Puisque Thompson n'avait étudié qu'une infime partie des communautés de la zone nord-est du territoire chupachu, Grosboll décida d'amplifier la zone de recherche sur ce groupe culturel. Elle prospecta une trentaine de sites au sud et au sud-ouest de la région étudiée par son prédécesseur. Selon les *visitas* de 1549 et de 1562, ces sites appartenaient à différentes *warangas* chupachus que celle étudiée par Thompson. Grosboll recensa également certains établissements queros annexés aux Chupachus sous la gouverne inca (Grosboll 1987, 1993).

Les sites qu'elle a prospectés sont en majorité de taille relativement modeste. Ils auraient accueilli en moyenne entre 300 et 400 habitants. L'architecture des

établissements se caractérise par des maisons à plan simple de forme ovale ou circulaire répartie autour de patios. La technique de type *pirka* a également été utilisée pour ces structures d'habitation. Hormis les maisons, les villages prospectés possèdent de petits édifices funéraires (*chullpas*) et des structures d'entreposage fort étroites. La céramique chupachu/quero collectée n'est pas décorée et elle se caractérise par des pâtes brunes ou rouges. Les formes des vases se limitent généralement à des *ollas* ou des jarres à longues parois fuyantes. De la céramique inca provinciale a également été retrouvée sur ces sites, principalement des jarres d'entreposage non décorées (*arybalo*) qui s'avèrent de meilleure qualité que la poterie locale.

À l'intérieur de chaque village, la céramique et l'architecture varient très peu, suggérant ainsi des différences sociales minimales entre les habitants. Le style de la culture matérielle fluctue cependant graduellement dans les axes est/ouest et nord/sud. Il n'y a cependant pratiquement pas de différences entre les établissements chupachus et queros. La plus grande variabilité à l'intérieur du groupe chupachu se situe plutôt entre les zones étudiées par Thompson et Grosboll. Rappelons, à titre d'exemple, que Thompson décrit des maisons de formes carrées dans la zone est, alors que Grosboll mentionne des maisons de forme circulaire et ovale dans le territoire sud-ouest.

Pour expliquer cette variabilité à l'intérieur du groupe chupachu, Grosboll a émis l'hypothèse selon laquelle les groupes de la zone Pachitea, décrits par Thompson, auraient occupé ce territoire uniquement lors du HR. Puisque cette zone orientale constitue, d'une part, une excellente terre pour la production de maïs et, d'autre part, une porte d'entrée vers l'Amazone et vers certains produits très prisés comme la coca, les Incas auraient possiblement forcé la colonisation de ce territoire par des Chupachus (Grosboll 1993 : 72-75). Elle propose trois arguments pour appuyer cette hypothèse. Premièrement, cette zone constituait le lieu de résidence du *cacique principal* Paucar Guaman. Comme le *Tawantinsuyu* désignait fréquemment des *kurakas*, cette nomination aurait ainsi reflété un intérêt marqué des Incas pour cette zone. Deuxièmement, Grosboll soutient que les symboles politiques incas sont représentés de façon disproportionnée dans la province de Pachitea par rapport aux autres régions chupachus. Notons pourtant

que Thompson ne mentionne que deux structures d'influence inca et quelques tessons de poterie polychrome à Ichu. Finalement, elle estime qu'étant donné que les dépôts de la zone Pachitea sont peu profonds, l'occupation de la région pourrait être plus récente que celle des *warangas* sud et sud-ouest. Elle ne fait, cependant, pas la démonstration d'une occupation plus prolongée aux sites couverts par sa prospection dans la zone sud et sud-ouest par rapport aux sites de la Pachitea au nord-est. Les trois arguments de Grosboll apparaissent, à nos yeux, peu convaincants. Quoiqu'il en soit, même si la proposition de Grosboll s'avérait fondée et juste, elle ne résout pourtant en rien le problème à l'origine de son hypothèse, c'est-à-dire pourquoi l'architecture d'un même groupe culturel se distingue tant entre ces deux secteurs (Chupachus du sud-ouest et Chupachus de la Pachitea au nord-est) ?

Quoiqu'il nous soit impossible d'offrir une hypothèse alternative à celle proposée par Grosboll, à la lumière des données disponibles, l'incapacité de cette archéologue à expliquer convenablement cette variabilité repose, à nos yeux, sur le fait qu'elle juge *a priori* comme valides et vraies les informations contenues dans les sources historiques. Les *visitas* indiquent, par exemple, que les Yachas et les Queros ne formaient qu'un groupe avant la conquête du *Tawantinsuyu*. Suite à la conquête, les Incas auraient non seulement séparé ces deux groupes, mais ils auraient également intégré trois *pachacas* queros à une *waranga* chupachu (Grosboll 1993 :50, 66). Ce récit illustre certains changements majeurs qui auraient supposément été effectués par les Incas sur les groupes locaux. Ces changements ont-ils cependant réellement eu lieu ? Si oui, s'agit-il, par ailleurs, des seules modifications apportées par les Incas dans cette région ? L'identification du territoire des Chupachus, des Yachas et des Queros, à partir des seules sources historiques lors des périodes tardives, repose sur des hypothèses, et non sur des faits incontestables. Ne serait-il pas possible, par exemple, que la zone de la Pachitea et le territoire prospecté par Grosboll aient appartenu à deux groupes culturels distincts avant la conquête inca, plutôt qu'à un même groupe ayant prospéré durant deux périodes historiques continues ? Sans une évaluation archéologique indépendante, il s'agit d'un modèle tout aussi valide que les informations historiques. Bien que Grosboll

ait fait un effort considérable pour vérifier la véracité des allégations contenues dans les *visitas* en fonction de données archéologiques, elle en a néanmoins donné arbitrairement son aval à de nombreuses prémisses non vérifiées. Selon nous, accepter la véracité des documents écrits, au point de départ, constitue une erreur méthodologique qui risque de déteindre sur une lecture biaisée des données archéologiques.

Le même problème émerge de l'analyse de Thompson des sites yachas. Ce dernier a, quant à lui, visité deux zones d'occupation des Yachas, l'une sur la rive orientale du Marañón et l'autre aux abords de la rivière Huallaga. Dans la région ouest du Marañón, Thompson a étudié deux sites, Cauricancha et Nati. Ces sites, tous deux perchés sur des sommets, regroupent des maisons de forme circulaire d'un diamètre moyen de 5,84 m (Morris et Thompson 1985 : 152; voir aussi Flornoy 1955-56 : 55-57) mais ne possèdent pas d'édifices publics. Thompson y décrit également des habitations rectangulaires, mais, selon lui, elles dateraient de l'époque coloniale.

En revanche, Wakan, un site examiné initialement par Matos Mendieta (1972) dans le bassin de la rivière Huallaga à l'est, se caractérise dans l'ensemble, essentiellement par des maisons de forme rectangulaire. Lorsqu'elles sont, dans certains cas particuliers, ovales, c'est pour s'adapter à la topographie accidentée du site (Thompson 1977 : 19). Construites par groupes, les habitations partagent fréquemment un patio et elles sont couvertes d'un toit plat. Certaines d'entre elles sont même composées de plusieurs pièces. L'auteur souligne également à Wakan la présence de deux tours et d'un édifice à deux étages qui auraient probablement eu une fonction religieuse. La céramique trouvée s'apparente à celle des Chupachus en ce sens qu'elle est grossière et se caractérise par une absence totale de décoration (Thompson 1972 : 73). Notons finalement que quelques tessons de céramique de style inca ont été récupérés par les archéologues (Matos Mendieta 1972 : 370-373; Morris et Thompson 1985 : 157).

À la lumière de ces données, l'architecture « yacha » du bassin du Huallaga et celle du bassin du Marañón présentent d'importantes différences. Dans une optique strictement archéologique, les sites d'habitation des deux zones apparaissent, à première vue, être érigés par des groupes culturels distincts, tout comme d'ailleurs les Chupachus de la Pachitea et du sud-ouest. On peut alors se demander si Thompson ne s'est pas trompé dans son identification et sa délimitation du territoire yacha, car il ne doute en aucun instant de l'exactitude des sources historiques. À cet égard, rappelons que, selon notre revue des données historiques du chapitre 1, le territoire du Marañón que Thompson attribue aux Yachas aurait, en réalité, fait plus vraisemblablement partie du territoire des Huamalies-Huánuco Anan (Figure 4).

En matière d'archéologie, Flornoy a recensé onze sites dans ce territoire, incluant Cauricancha étudié par Thompson, sur lesquels il a récupéré de la céramique grossière non décorée et quelques tessons de poterie inca. Selon lui, en raison de leur unité architecturale, ces sites auraient été érigés par un même groupe culturel. S'il y décrit quelques maisons rectangulaires (coloniales ?), il a surtout observé des habitations circulaires et de petites *chullpas* de formes variables. Dans un site en particulier, Kénac, un édifice à étages multiples fut érigé (Flornoy 1955-56 : 57-67). Les recherches de Flornoy démontrent donc, à première vue, que les structures architecturales des sites de cette zone se distinguent nettement de celles du bassin du Huallaga étudiées par Thompson. Elles tendent également à confirmer que cette zone ne constituait pas le territoire des Yachas, mais bien celui d'un autre groupe, possiblement, selon toute vraisemblance, celui des Huamalies-Huánuco Anan.

En somme, il semble appert que la région de Huánuco se caractérise, selon les données archéologiques, par une très grande diversité culturelle. Si certaines zones présentent une certaine homogénéité architecturale, d'autres sites démontrent cependant l'existence d'une plus grande variabilité matérielle, notamment avec la coexistence d'habitations de formes variables. Selon Grosboll, cette diversité s'expliquerait par des frontières ethniques très poreuses avant la conquête inca (Grosboll 1993 : 68-69). Cette

hypothèse est plausible, mais la variabilité pourrait également s'expliquer par des mouvements de populations lors du HR, notamment par les politiques de déportation inca de *mitmakunas*. À cet égard, rappelons que C. Julien a décrit de nombreux cas de colonisation dans le territoire chupachu par des *mitmakunas* venus non seulement de territoires éloignés mais également de groupes culturels voisins (C. Julien 1993 : 203-211).

À vouloir trop interpréter les données archéologiques en fonction des sources historiques, Grosboll et Thompson ont évité d'aborder certaines questions fondamentales. Le paysage culturel lors de la PIR dans la région de Huánuco est-il fidèlement dépeint dans les *visitas*? En assumant au préalable que oui, ces deux archéologues se sont trouvés obligés d'interpréter les données matérielles selon une direction déjà tracée, potentiellement biaisée au départ. Selon nous, une approche plus constructive consiste à analyser les deux types de données de façon indépendante, à comparer leurs résultats et à soulever leurs contradictions et convergences. Cette méthode est la seule à même de permettre d'éviter le travestissement des données, et au bout du compte, de proposer des interprétations plus équilibrées.

2.4. Le territoire des Allauca Huánucos

La zone attribuée au territoire des Allauca Huánucos a fait l'objet de peu d'études archéologiques. Flornoy a néanmoins décrit quelques établissements dont Garu, l'un des sites les plus impressionnants de la région. Garu se situe sur la rive occidentale du Marañón au sommet d'un « éperon » à environ 25 km à l'est de Huánuco Pampa. Flornoy a divisé ce site en deux grands secteurs. Le premier représente un centre fortifié s'étendant sur plus d'un kilomètre au sommet d'une crête surplombant le Marañón. En plus d'être flanqué de murailles, ce secteur comprend quelques tours et dix maisons circulaires dont le diamètre atteint jusqu'à 8 mètres. Le second secteur, situé 150 mètres plus bas, constitue une zone d'habitations dont les nombreuses maisons, qui s'articulent

autour de patios, sont invariablement de forme quadrangulaire et mesurent en moyenne 4,5 m par 3,5 m. Elles possèdent toutes un toit plat et les façades du devant sont percées de petites fenêtres. Flornoy décrit également plusieurs édifices à étages multiples et des murs flanqués de nombreuses niches trapézoïdales dont la fonction aurait été cérémonielle. Les structures architecturales de Garu sont, dans l'ensemble, construites avec soin et minutie. La technique de construction consistait à superposer des dalles de pierres plates et à les joindre avec un peu de mortier. Il s'agit donc d'une méthode de construction qui se distingue nettement de la technique de type *pirka* caractérisant les sites chupachus. À l'exception des édifices à étages multiples, cette description de l'architecture de Garu ressemble étrangement à celle rapportée par Thompson pour le site d'Aukimarka dans le bassin du Huallaga. D'autre part, Flornoy a aussi récupéré de la céramique locale de surface, certains tessons présentant de la peinture rouge, d'autres noire, et de la poterie de type inca. Enfin, cet archéologue a, de la même façon, visité trois autres sites dans les environs de Garu. Bien que présentant un état de destruction avancée, il a néanmoins pu identifier des murailles, des édifices à étages multiples et des *chullpas*. Notons qu'il a également fait mention d'un site situé à proximité de Garu où étaient érigés des *collcas* incas de plan circulaire (Flornoy 1955-56 : 73-80).

Thompson, qui a également visité Garu, présente les structures de ce site comme typiques de l'architecture des Huamallies. Nous avons cependant conclu, au chapitre 1, que cette zone appartenait probablement aux Allauca Huánucos. Il appert, par ailleurs, que Thompson n'a visité que la partie supérieure de Garu, puisqu'il mentionne uniquement l'existence de 10 structures d'habitations circulaires et de tours. Il est dommage que Thompson ne souligne pas la présence de l'important secteur résidentiel de Garu où dominent les maisons quadrangulaires. Il induit ainsi ses lecteurs en erreur (ex : Olsen Bruhns 1994 : 323) puisqu'il fait des structures circulaires la norme des sites « huamallies », alors qu'il s'agit de l'exception, du moins à Garu (Thompson 1968 : 181, 1977 : 20, 1983 : 120-122). Soulignons que Thompson mentionne également l'existence d'un autre site « huamallies » situé en face de Garu sur la rive orientale du Marañón

(Morris et Thompson 1985 : 159-160; Thompson 1968 : 18-182), qui se caractérise également par des maisons circulaires et des édifices à étages multiples.

2.5. Le territoire des Huacrachucos

Tant Varallanos (1959 : 73) que Kauffmann-Doig (1991 : 57-59) ont témoigné de l'existence de nombreuses ruines dans les environs des villages de Huacrachucos, Hucaybamba et Pinra. Tinyash, situé à environ 20 kilomètres au nord-est de Rapayan, demeure, cependant, à ce jour, le seul site réellement étudié de cette vaste zone (Figure 1). La première signalisation de ces ruines remonte aux années 1930 (Tello 1942), mais ce n'est qu'au début des années 1970, avec Thompson et Ravines (1973), qu'est publiée la première étude détaillée. Le site de Tinyash se situe dans la *puna* au-dessus de 4000 mètres d'altitude et se compose de plusieurs groupes de maisonnées encerclés de murs. L'un des murs ceinturant un groupe d'habitation possède une frange de quartz horizontale dans sa partie supérieure qui contraste avec la couleur sombre des autres pierres de construction. La plupart des habitations sont bâties sur un plan rectangulaire, comprenant parfois plusieurs pièces, et elles sont chapeautées de toits en pignon. D'après les photos publiées, la construction de ces structures semble combiner les techniques de *pirka* et de superposition de dalles. L'un des secteurs de Tinyash regroupe huit structures funéraires en excellent état de conservation. Les toits en pignon de trois de ces *chullpas* demeurent, encore à ce jour, intacts et ont la particularité d'être construits avec de longues dalles superposées.

Bien que Thompson et Ravines n'aient pas découvert de céramique diagnostique en surface, ils ont tout de même attribué le site à la PIR, en fonction du schème d'établissement. Si aucun de ces deux auteurs ne propose d'hypothèse quant à l'affiliation culturelle de Tinyash, Thompson, dans un article ultérieur a soutenu que l'architecture de ce site présente un style *sui generis* et qu'il se distingue clairement de Rapayan (Thompson 1973a : 120).

2.6. Le territoire des Pincos

Bebel Ibarra (2001, 2003) a mené une prospection du territoire des Pincos sur la rive orientale du río Puchca, au cours de laquelle il a identifié 84 sites. L'objectif de son travail consistait à expliquer les changements politiques et économiques étant survenus entre la période de l'Horizon ancien et celle de l'Horizon récent. Il a cependant dû faire face à un problème de taille pour ordonner chronologiquement les différents sites. D'une part, il n'a pas réalisé de fouilles, et d'autre part, il n'existe toujours pas de séquence chronologique nette pour cette région couvrant toutes les périodes historiques. Pour classer les sites sur une échelle chronologique, Ibarra a donc dû se contenter de séquences céramiques incomplètes en provenance de différents sites extérieurs à la zone prospectée. Certains de ces sites se situaient à des centaines de kilomètres de la vallée du Puchca, comme le Callejón de Huayllas au sud-ouest et Huamachuco au nord. À partir d'analogies basées sur la céramique de ces régions étrangères, Ibarra est parvenu à ordonner chronologiquement 22 des établissements recensés, ce qui correspond à près de 25% de son corpus. N'ayant pu découvrir de céramique diagnostique en surface, les 64 autres sites de sa prospection ont été classés en fonction d'analogies architecturales observées sur les 22 premiers sites classés à partir de la céramique.

Ceci étant dit, Ibarra identifie 43 sites qui datent, selon lui, de la période de la PIR. D'après ses observations, il s'agit de la période ayant été de loin la plus intensément occupée, puisqu'il n'a recensé que 16 sites érigés pendant l'Horizon moyen et 13 sites liés à l'Horizon récent. Comme pour l'ensemble des structures construites pendant la PIR, les villages résidentiels du Puchca se situent majoritairement en haute altitude, au-dessus des 3 800 mètres, et ils sont le plus souvent encerclés de murailles. Plusieurs d'entre eux occupent une aire d'extension considérable, comme Misiónjirca qui couvre plusieurs kilomètres. Les maisons y sont circulaires à plan simple et construites grâce à la technique *pirka*. Les corps des défunts étaient disposés dans des abris sous roche ou dans des petites *chullpas* rectangulaires à l'intérieur même des sites. Le village de Maracajirca, par exemple, comprend plus d'une cinquantaine de petites structures funéraires (Ibarra 2001). Plusieurs sites d'habitation sont, par ailleurs, associés

à des espaces cérémoniels localisés à l'extérieur des enceintes fortifiées. Ces derniers se composent de plates-formes circulaires. Ibarra souligne également l'existence d'enclos d'élevage constitués de murets de pierres simples de forme circulaire ou quadrangulaire. La céramique de la PIR se distingue généralement de celle des autres périodes par son aspect généralement grossier. Elle présente fréquemment des cercles ou des lignes incisés dans l'argile avant la cuisson (Ibarra 2001, 2003). Finalement, mentionnons qu'Ibarra ne propose aucune hypothèse quant à l'affiliation culturelle de cette zone lors de la PIR.

Noemi Castillo (2003) a également étudié l'architecture d'un site, Cerro Castillo, localisé non loin de la municipalité d'Uco. Ce village, perché sur les flancs d'une profonde gorge qui surplombe la rivière Puchca, représente la dernière halte sur le chemin menant à Rapayan. En fait, une vingtaine de kilomètres à travers la *puna*, une dizaine d'heures de marche, séparent les bassins hydrographiques du Puchca (Uco) et du Marañón (Rapayan) (Figures 1 et 2). Cette archéologue a distingué deux grandes zones à Cerro Castillo. Le premier secteur se caractérise par une grande plate-forme rectangulaire (60 m par 50 m) sur laquelle ont été érigées de larges structures quadrangulaires autour d'une place centrale flanquée d'escaliers. La technique de construction repose sur la superposition de dalles et de pierres arrondies amarrées et jointes par un mortier d'argile. Selon Castillo, il s'agirait d'une zone cérémonielle où aurait résidé l'élite. Le second secteur, occupant une aire de 200 m de long par 100 m de large, se distingue par des habitations de forme circulaire d'un diamètre variant de 4 m à 6 m et qui sont identiques à celles décrites par Ibarra. Ces habitations sont rattachées à des structures circulaires plus petites (3 m à 4 m) qui auraient eu une fonction d'entreposage. La technique de construction, dans cette zone résidentielle, est exclusivement de type *pirka*. Notons finalement que cette archéologue a souligné la présence d'abris sous-roche et de grottes difficilement accessibles ayant vraisemblablement servi de lieux de sépulture.

2.7. Le territoire des Huaris

À notre connaissance, Thompson est le seul auteur à avoir étudié quelques sites de la PIR et du HR dans la zone des Huaris. Il a étudié trois sites perchés sur des cimes aux environs du village de Llamellín (Figure 1). Cette municipalité se trouve juste en face d'Uco à moins de deux kilomètres à vol d'oiseau. Une profonde gorge creusée par le río Puchca sépare cependant ces deux villages, et peut-être également les Huaris et les Pincos pendant la préhistoire. Les trois sites visités par Thompson se caractérisent par la présence de murailles, par des maisons rectangulaires avec toits en pignon construites avec la méthode *pirka* et par des enterrements dans des abris sous roche et/ou à l'intérieur de petites *chullpas*. Ne proposant aucune hypothèse quant à l'affiliation culturelle des sites de cette zone, cet archéologue a néanmoins affirmé que l'architecture de Rapayan était beaucoup plus élaborée (Thompson 1972 : 364-365, 1973 : 119-120). Il est intéressant de souligner le contraste entre les sites de Llamellín qui présentent des maisons rectangulaires et ceux d'Uco qui se caractérisent par des habitations circulaires. Ces distinctions tendent à supporter les données historiques à l'effet que le río Puchca constituait une frontière naturelle entre les Huaris et les Pincos.

2.8. Le territoire des Piscobambas, des Siguas et des Conchucos.

Le territoire occupé hypothétiquement par les Piscobambas se localise directement au nord des Huaris. À notre connaissance, Wassilowsky (2003) est le seul archéologue à avoir travaillé dans cette zone. Il a mené une reconnaissance systématique de la vallée de Yanamayo aux environs de la municipalité de San Luis au cours de laquelle il a identifié 108 sites répartis, selon lui, entre les périodes de l'Horizon ancien et de l'Horizon récent. Puisqu'il n'a pas effectué de fouilles et qu'il n'y a pas de séquence chronologique complète de cette zone, Wassilowsky a dû, comme Ibarra dans la vallée du Puchca, se référer à des segments de séquences chronologiques en provenance de différentes régions. Des 108 sites recensés, Wassilowsky en a attribué 19 à la période de la PIR. Il a constaté peu de hiérarchie à l'intérieur et entre les sites de

cette zone, ce qui l'a conduit à conclure à une faible centralisation politique lors de l'Intermédiaire récent. S'il souligne que la majorité de ces sites se situent au sommet des montagnes, Wassilowsky ne fournit malheureusement aucun détail quant à leur architecture et à la céramique trouvée en surface. Il ne propose pas une hypothèse quant à l'affiliation culturelle des sites de cette région. Ibarra, qui a visité brièvement cette zone, soutient néanmoins que les sites de la PIR sont invariablement flanqués de murailles et que les maisons s'y caractérisent par une forme circulaire (Ibarra 2003, communication personnelle).

À notre connaissance, aucun chercheur n'a travaillé spécifiquement au nord de la zone étudiée par Wassilowsky, c'est-à-dire dans les territoires « historiques » des Siguas et des Conchucos. L'architecture et la céramique n'y ont pas été documentées. Thompson (1973a, 1976), néanmoins, a étudié quelques sites de la PIR localisés un peu plus au nord dans le département de la Libertad aux abords du Marañón dans la vallée de l'Uchucmarca. Sans entrer dans les détails, l'architecture et la céramique de cette zone présentent, à première vue, d'importantes similitudes avec les zones du Gran Pajatén et du Chachapoyas. Les structures d'habitation, construites au-dessus de plates-formes, ont une forme circulaire et présentent des motifs décoratifs en bas relief sur les murs extérieurs. Plusieurs *chullpas* possèdent également des bas-reliefs en forme de zigzag. La céramique présente aussi des traits clairement distinctifs par rapport aux autres régions que nous avons précédemment abordées, notamment une bande d'argile appliquée sur le rebord de la lèvre des vases. Ces caractéristiques architecturales et céramiques ont été amplement rapportées dans la zone du Gran Pajatén (Rojas Ponce 1967) et du Chachapoyas (Bonavia 1992, Schjellerup 1992, 1997). À quelques rares exceptions, ces attributs matériels sont totalement absents de toutes les régions dont nous venons de faire la revue archéologique.

2.9. Discussion

Que pouvons-nous conclure de ce survol régional des Andes centrales lors de la PIR ? Quelles sont les similitudes et les différences entre les différentes régions étudiées ? Commençons d'abord par les similitudes.

La construction des sites sur les cimes de montagnes représente certainement l'élément le plus récurrent de l'architecture de la PIR dans cette région des Andes. À l'exception des sites du bassin du Huallaga (Chupachus et Queros), la majorité des villages des zones recensées possèdent aussi des murailles défensives. Ces deux caractéristiques tendent à supporter les dires de Cieza de León sur les groupes de cette zone avant l'arrivée des Incas :

Cuenta que muchas de estas naciones fueron valientes y robustas, y que antes que los ingas los señoreassen, se dieron entre unos y otros muchas y crueles batallas : y que en las más partes tenían los pueblos derramados, y tan desviados, que los unos no sabían por entero de los otros : si no era cuando se juntaban a sus congregaciones y fiestas. Y en los altos edificaban sus fuerzas y fortalezas, de donde se daban guerra los unos a los otros por causa muy livianas...Señoreados e estas gentes por los Ingas, guardaron y mantuvieron las costumbres y ritos dellos : y hizieron sus pueblos ordenados (Cieza de León [1533] 1984 : 233-234).

L'existence de monuments funéraires de petite dimension et de lieux de sépulture à l'intérieur d'abris sous roche semblent également être un attribut commun aux sites des périodes tardives. À l'exception d'Ibarra (2001) cependant, aucun archéologue n'a, jusqu'à ce jour, décrit systématiquement ces structures. Ils ont, dans la majorité des cas, simplement souligné leur existence. Il n'existe pas de données précises et fiables se rattachant à la dimension, à la forme, à la technique de construction et à l'emplacement de ces structures qui pourraient permettre d'effectuer une étude comparative de leur

variabilité. Dans l'état actuel des connaissances, ces structures et ces lieux de sépultures s'avèrent donc peu utiles pour aborder les questions relatives à l'affiliation culturelle.

Globalement, chaque village, toutes régions confondues, présente peu de différenciation sociale interne. Les structures d'habitation, par exemple, tendent à être de taille et de qualité similaires, suggérant ainsi une structure de pouvoir relativement diffuse à l'intérieur des communautés. Ce constat prévaut également entre les villages d'une même région. En effet, peu d'indices indiquent l'existence possible d'une forte hiérarchie entre les sites d'une zone. Autrement dit, il ne semble pas exister un ou des villages présentant des densités démographiques et des degrés de complexité supérieurs aux autres communautés d'une même région. Les sociétés de la PIR dans ce secteur des Andes semblent donc se caractériser par une faible centralisation du pouvoir. Dans une perspective évolutive, les groupes de ce territoire andin ne semblent pas avoir franchi le stade de la chefferie simple en termes de complexité politique. Et peut-être même un retour aux tribus où chaque village est autonome mais fait partie d'une confédération de villages partageant une même culture, les mêmes clans, etc.

Par rapport à d'autres périodes et d'autres secteurs des Andes, les régions culturelles de notre aire d'étude se caractérisent par de la céramique grossière et peu décorée. Cet état de fait expliquerait, d'ailleurs, pourquoi les archéologues n'ont pas, au-delà de descriptions sommaires, procédé à des analyses approfondies de la céramique. Seules Bonnier et Rozenberg (1980) pour la région de Tantamayo, et dans une moindre mesure Ibarra (2003) pour le territoire pinco, ont proposé des typologies locales de la céramique. Nous pourrions donc conclure que le peu de sophistication de la céramique régionale constitue une caractéristique commune à tous les sites de cette zone de la *sierra*. Il n'empêche que si l'on s'attachait à observer des attributs de base moins apparents, des différences subtiles mais fort significatives apparaîtraient entre les divers assemblages céramiques. Dans l'état actuel des connaissances, la céramique s'avère peu utile pour établir des liens ou des distinctions culturelles entre les groupes des différentes régions de notre zone de recherche.

La présence inca, quant à elle, est généralement discernable dans les villages locaux par des styles architecturaux et céramiques distinctifs. L'influence du *Tawantinsuyu* se manifeste, sur pratiquement tous les sites recensés, par la présence de céramique inca provinciale, quoiqu'en très faible quantité. L'héritage architectural inca est, en revanche, beaucoup plus erratique et se limite généralement à la présence de *collicas* ou de larges structures rectangulaires dans quelques villages seulement (voir par exemple, Ichu, Aukimarka, Garu, Selemín et Cerro Castillo). Le peu de vestiges inca dans le bassin de Huallaga (Chupachus, Queros et Yachas) a conduit Thompson et Grosboll à conclure que le *Tawantinsuyu* s'ingérait peu dans les affaires locales et gouvernait simplement par l'entremise des chefs locaux (Morris et Thompson 1985 : 163-166; Grosboll 1993 : 74). Puisque l'ensemble des zones recensées présente une occupation inca en apparence analogue à celle du bassin du Huallaga, alors l'hypothèse d'une stratégie de gouvernance indirecte du *Tawantinsuyu* pourrait s'avérer également valide pour l'ensemble des communautés du Haut Marañón.

En somme, les caractéristiques partagées par tous les villages des Andes centrales se rattachent donc à leur localisation géographique, à leur faible degré de complexité politique et à la nature de leur intégration par les Incas. Aucun de ces attributs, en soi, ne permet d'évaluer et de déterminer l'appartenance culturelle des groupes de notre région d'étude. En effet, la construction de villages fortifiés sur des sommets répond, d'abord et avant tout, à une fonction défensive reflétant sans l'ombre d'un doute un climat d'insécurité accrue et de violence endémique lors de la PIR. Le faible degré de complexité politique des sociétés andines lors de cette période demeure toujours mal compris. Il n'empêche, cependant, qu'il s'agissait d'une réalité caractérisant l'ensemble des sociétés de la *sierra* péruvienne et ne représente pas, par conséquent, un élément distinctif propre à chacun des divers groupes. Par ailleurs, un contexte général de violence ainsi que l'absence d'une forte centralisation du pouvoir constituent, sans l'ombre d'un doute, des ingrédients intimement liés ayant favorisé l'émergence d'une constellation d'identités culturelles. Finalement, l'existence

d'éléments incas sur la majorité des sites reflètent l'hégémonie politique inca sur ces groupes de la *sierra* et non pas l'identité culturelle de chacune de ces sociétés.

Outre leur similitude apparente, les établissements des différentes zones de la *sierra* centrale présentent également des différences. S'ils se ressemblent à première vue, l'identification de leurs différences repose, quant à elle, sur une analyse poussée de certains détails. Dans l'ensemble, il s'avère beaucoup plus difficile à distinguer précisément les régions car peu d'archéologues ont effectué des prospections et procédé à des descriptions systématiques et détaillées de ces sites. Le contenu et la qualité de l'information varient donc grandement, non seulement d'un archéologue à l'autre, mais également d'une région à l'autre. Il en résulte un sérieux problème de représentativité et de validité des observations inter et intra-sites. Malgré ce problème de taille, nous allons tout même chercher à mettre en évidence quelques tendances qui semblent distinguer les diverses régions.

En premier lieu, l'édification ou non d'édifices à étages multiples varie d'une région à l'autre. Aucun auteur n'a rapporté la présence de tels édifices dans les zones situées directement au nord de Rapayan, c'est-à-dire dans les territoires des Pincos (Ibarra 2003), des Huaris, des Huacrachucos (Thompson et Ravines 1973; Thompson 1972a, 1973a) et des Siguas et Piscobambas (Wassilowsky 2003). Les édifices à étages multiples ont donc été en majorité érigés dans les régions au sud de Rapayan, principalement sur les sites établis directement sur les rives du río Marañón, à savoir, Tantamayo (Bonnier et *al.* 1983; Bonnier et Rozenberg 1980; Flornoy 1957) et dans les zones des Allauca Huánucos et Huamallies-Huánucos Anan (Flornoy 1955-56). Certains sites aux abords du Marañón ne possèdent, cependant, pas de tels édifices, comme Nati et Cauricancha qui se situent également en territoire Hamallies-Huánuco Anan (Morris et Thompson 1985 : 152). Les secteurs au sud-est de Rapayan en zones chupachus, queros et yachas aux abords du bassin du Huallaga ne présentent, quant à eux, aucun édifice à étages multiples à l'exception du site de Wakan (Matos Mendieta 1972 : 370-373; Morris et Thompson 1985 : 157).

La morphologie et la technique de construction des structures d'habitation constituent les attributs qui présentent le plus de variabilité. Non seulement ces éléments varient entre les régions, mais également à l'intérieur d'une zone, voire même à l'intérieur d'un même site. Au nord de Rapayan, les régions des Piscobambas, des Siguas et des Pincos semblent, de ce point de vue, relativement homogènes. Les habitations sont, dans l'ensemble, circulaires à plan simple et construites avec la technique de construction de type *pirka*. Entre ces zones, en territoire Huari, les habitations sont également construites grâce à la technique de type *pirka*, mais elles ont une forme quadrangulaire et sont chapeautées par des toits en pignon. Certaines d'entre elles possèdent même plusieurs pièces. Soulignons, cependant, que seuls trois sites ont été prospectés et rapportés dans cette zone. Il est donc difficile de juger de la représentativité de ces observations. Le même problème se pose pour la zone des Huacrachucos puisqu'un seul de ses sites a fait l'objet d'une étude. Les maisons y sont similaires à celles de la zone Huari, à l'exception près qu'elles ont un aspect plus soigné et sophistiqué. Leur technique de construction combine les méthodes de type *pirka* et de superposition de dalles taillées.

Au sud de Rapayan, la vallée de Tantamayo présente des structures d'habitation très homogènes. Elles sont rectangulaires à plan simple, possèdent des toits en pignon et se caractérisent par la méthode de construction consistant à superposer des dalles taillées. Les régions plus au sud, présentent, par ailleurs, une plus grande variabilité. Deux types de maisons existent en zone des « Chupachus », soit, des habitations surtout carrées comprenant une seule pièce et surplombées de toits en pignon à l'est du Huallaga (Pachitea) et des structures circulaires à plan simple à l'ouest de cette rivière. Contrairement à Tantamayo, dans les deux derniers cas, les maisons sont organisées autour de patios et se caractérisent par la technique de construction de type *pirka*.

L'architecture type du territoire yacha demeure des plus incertaines puisque Wakan constitue le seul site à avoir fait l'objet d'une description. Les habitations y sont majoritairement rectangulaires à plans multiples, et parfois ovales pour s'adapter à la

nature accidentée de la topographie. Elles possèdent des toits de pierre plats et elles sont, comme chez les « Chupachus » disposées autour de patios.

Le territoire d'Allauca Huánuco se caractérise, pour sa part, par la coexistence, du moins à Garu, de deux types d'habitation : circulaire et quadrangulaires. Les maisons quadrangulaires structurées par groupes autour de patios dominent, toutefois, largement en nombre les habitations circulaires. Elles ont été construites grâce à la technique de superposition de dalles taillées et sont couvertes par des toits plats. Finalement, la zone des Humallies-Huánuco Anan se caractérise essentiellement par des habitations circulaires. Leur technique de construction n'est malheureusement pas documentée.

Ce résumé de la variabilité architecturale de notre zone d'intérêt nous permet de faire quelques constats. Dans l'ensemble, les données ne sont pas suffisamment exhaustives pour inférer l'existence de groupes culturels aux frontières bien délimitées. En revanche, si la variabilité des structures d'habitations représente, comme nous l'affirmons, un bon indicateur de l'identité culturelle, nous devons alors conclure qu'il existait une constellation de groupes culturels dans la *sierra* centrale lors des périodes tardives. Ce portrait général, quoique très imprécis, s'apparente à celui de la diversité culturelle proposée après l'examen critique des sources historiques au chapitre précédent.

D'autre part, notons que la coexistence de différents types de structures d'habitations à l'intérieur d'un même site pourrait s'expliquer par l'existence de frontières relativement poreuses lors de la période de la PIR, ou par l'application par les Incas de politiques de colonisation (*mitmakunas*) lors du HR.

Parmi les régions dont nous avons fait le survol, la vallée de Tantamayo et le territoire pinco se démarquent cependant du lot. Les archéologues ayant travaillé dans ces régions y ont mené des prospections systématiques et les données rapportées sont vraisemblablement représentatives de ces zones. Ces études ont révélé une homogénéité

remarquable entre les vestiges architecturaux de ces deux territoires. Or, ces deux zones font non seulement frontière avec Rapayan, mais elles faisaient également partie intégrante de nos hypothèses historiques initiales. Rappelons que nous avons, entre autres, émis diverses hypothèses à l'effet que Rapayan aurait pu appartenir aux groupes des Pincos et des Ichoc-Huánucos. Selon Espinoza Soriano (1975 : 34), la vallée de Tantamayo appartenait justement aux Ichoc-Huánucos. Suite à la présentation de nos propres données, deux des trois hypothèses historiques retenues pourront donc être confirmées, infirmées ou modifiées en fonction d'informations précises et bien documentées.

Finalement, suite à cette discussion sur la variabilité de l'architecture, il s'avère évident que les hypothèses archéologiques proposées par Amat selon lesquelles Rapayan appartenait, dans un premier temps, à l'empire yaro, et dans un second temps, à la culture de l'*Alto Marañón*, lors de la PIR, ne tiennent pas la route. En effet, l'importante variabilité des structures d'habitations et la répartition discontinue des édifices à étages multiples entre l'embouchure du Marañón au sud et le territoire des Siguas et des Piscobambas au nord contredisent clairement l'existence d'une unité culturelle aussi étendue que la dite culture de l'*Alto Marañón* et celle de l'empire yaro.

L'hypothèse émise par Flornoy quant à l'existence de la culture de Tantamayo demeure plus vraisemblable car l'aire d'extension proposée est bien moindre. Nous pouvons, cependant, soulever des doutes car, comme nous l'avons vu, les vestiges architecturaux recensés entre la source du Marañón et Rapayan, c'est-à-dire dans les territoires correspondant aux Huamallies-Huánucos Anan, aux Allauca Huánucos et aux Ichoc-Huánucos, présentent une grande variabilité au niveau des structures d'habitations. Il n'empêche, toutefois, que Tantamayo constitue, selon Flornoy, Bonnier et Rozenberg, le centre de cette soi-disant culture. Puisque cette zone se situe à proximité de Rapayan et qu'elle est bien documentée, nous évaluerons cette hypothèse plus en détails suite à la présentation de nos données archéologiques.

CHAPITRE 3

MÉTHODOLOGIE

Les données archéologiques présentées dans cette thèse de doctorat résultent, essentiellement, de recherches sur le terrain menées en deux temps dans la région de Rapayan. La première étape des recherches s'est déroulée de septembre à novembre 2001, et la seconde, de mai à juillet 2002. Quatre archéologues et un topographe ont participé aux travaux de prospection en 2001 et trois archéologues en 2002. Des guides et des ouvriers, dont le nombre variait de 1 à 10 individus, ont également été engagés pour nous assister dans notre tâche, selon les besoins. Au cours de ces recherches, l'architecture du site de Rapayan a été intensivement étudiée et 54 sites, compris à l'intérieur d'un territoire de 320 kilomètres carrés, ont été prospectés. Parmi les données réunies au cours de cette période, notons : un plan planimétrique de Rapayan, 7 croquis planimétriques de divers sites, 300 dessins à l'échelle et 295 croquis de structures architecturales diverses, 707 tessons de céramique récoltés en surface et d'innombrables photos. Les travaux de laboratoire ont eu lieu à Chavín de Huantar, après chacune des saisons de terrain, et nous avons analysé les données relatives à l'architecture et à la céramique régionales. Le but de ce chapitre consiste donc à présenter le plus explicitement possible le déroulement de nos recherches ainsi que les méthodes d'analyse et de collecte de données. Nous soulèverons également certains problèmes méthodologiques inhérents à notre thèse.

3.1. Méthodes de terrain

3.1.1. Les prospections archéologiques

À l'aube d'entreprendre notre projet de recherche à Rapayan en 2001, nous disposions de quelques exemples appliqués de méthodes de prospection archéologique dans les Andes centre-orientales. Ces études ne constituaient pas, de toute évidence, des modèles méthodologiques adéquats pour nos propres recherches. En effet, a) soit les auteurs n'avaient pas décrit explicitement les procédures de leurs prospections (Bonnier et Rozenberg 1978, 1980, 1987; Flornoy 1955-56, 1957), b) soit les reconnaissances effectuées visaient exclusivement à recenser des sites mentionnés dans les *visitas* (Thompson 1968, 1977; Morris et Thompson 1985; Grosboll 1987, 1993), ou soit c) les études ne se concentraient que sur un nombre très limité de sites (Thompson 1973a, 1973b, 1976, 1977; Lavallée et Julien 1973).

Dans l'espoir de nous guider d'un point de vue méthodologique, nous nous sommes donc tournés vers les recherches des schèmes d'établissements les plus notoires et reconnues, en commençant par l'étude pionnière de Willey (1953) dans la vallée de Virú sur la Côte Nord péruvienne. La recherche de Willey est considérée, aujourd'hui, comme la première étude des schèmes d'établissements en Amérique visant à élucider les relations des différents sites contemporains d'une même région et leurs changements à travers le temps (Billman 1999 : 1; Parsons 1972 : 128-129). Pour réaliser ces objectifs novateurs, Willey dut développer de nouvelles méthodes de recherche. Parmi elles, soulignons notamment, l'utilisation de photos aériennes, non seulement pour localiser précisément les sites, mais également pour cartographier et estimer l'aire d'extension de divers établissements. Une fois le repérage aérien effectué, les sites étaient recensés sur le terrain pour enregistrer le matériel visible en surface, principalement l'architecture et la céramique. Pour ordonner ensuite chronologiquement les sites, Willey comptait sur la contribution de recherches antérieures ainsi que sur le raffinement de la séquence céramique élaborée par Ford (Willey 1953, 1999; Willey et Sabloff 1993 : 172-173; Ford 1949).

L'approche méthodologique de Willey est, par la suite, devenue le modèle à suivre pour les études des schèmes d'établissement (Parsons 1972 : 131, 133). Sa prospection a néanmoins été critiquée car elle n'aurait été ni systématique ni complètement représentative de la diversité des sites (ex : Wilson 1988 : 4). Les recherches subséquentes se sont donc attachées à développer, soit des méthodes d'échantillonnage plus rigoureuses, soit des techniques de terrain permettant de recenser idéalement l'ensemble des sites d'une région déterminée (Ammermann 1981 : 78-79; Anschuetz et al. 2001 : 168-171; Fish et Kowalewski 1990). Aujourd'hui, évidemment, lorsque les conditions économiques et géographiques le permettent, les prospections systématiques qui couvrent la totalité d'un territoire sont privilégiées en archéologie (Billman et Feinman 1999; Fish et Kowalewski 1990).

Suite au projet de la vallée de Virú, le mérite quant au perfectionnement des méthodes de prospection de Willey revient principalement aux archéologues ayant oeuvré en Mésoamérique. Dans la vallée de *Mexico*, à titre d'exemple, les archéologues ont dans l'ensemble cherché à appliquer les méthodes de Willey, notamment le repérage aérien systématique (ex : Parsons et al. 1982; Sanders et al. 1979). À la différence de Willey dans la vallée de Virú, cependant, les archéologues ont ici, dans le bassin de Mexico, été confrontés à une intense activité agricole moderne et une érosion importante ayant contribué à la destruction d'une forte proportion de l'architecture préhispanique. Ils pouvaient, en revanche, compter sur le fait que le labourage des terres avait favorisé l'exposition d'artefacts, principalement de la céramique, en surface. L'aire d'extension, la densité de l'occupation, la datation et la localisation des sites ont donc été déterminées, dans ces circonstances, en grande partie, à l'aide de la céramique visible en surface. Avant de s'engager sur le terrain, les archéologues s'entraînaient, d'ailleurs, assidûment à reconnaître les attributs diagnostiques de la séquence céramique (Parsons et al. 2000 : 83-86; Sanders 1999 : 12-16; Wilson 1990 : 124-125).

Finalement, pour réaliser une reconnaissance complète des sites de la vallée de Mexico, les archéologues, divisés en petits groupes, étaient alors répartis à intervalles réguliers sur la zone à être prospectée et avaient pour tâche de ratisser systématiquement

le territoire. Cette méthode permettait ainsi de découvrir la très grande majorité des sites d'une région, plutôt qu'une fraction d'entre eux.

Au Pérou, la seconde étude d'envergure sur les schèmes d'établissements parut, au milieu des années 1980, plus de trente ans après le projet de Virú. David Wilson avait procédé à une prospection systématique des sites de la vallée de Santa dans le désert côtier péruvien, en utilisant judicieusement les méthodes développées par Willey et par les archéologues mésoaméricains (Wilson 1987, 1988, 1990). Dans la vallée de Junín, dans la *sierra* centrale, les études réalisées furent étroitement inspirées des séquences céramiques préalablement élaborées et de photos aériennes pour dater, localiser et cartographier les sites (Earle et al. 1987; Hastorf et al. 1989 : 85-86, 95-98; Parsons et al. 2000 : 83-84).

Les méthodes de terrain développées pour ces études se sont, cependant, révélées inapplicables dans le contexte de Rapayan. En effet, nous ne disposons d'aucune des deux principales caractéristiques ayant assuré le succès de ces recherches. Premièrement, avant d'entreprendre les travaux de terrain, nous ne pouvions avoir recours, contrairement à ces dernières, à aucun savoir préalablement établi relatif à la séquence chronologique de la région. Malgré les descriptions minimales d'Amat (1976, 1978), la céramique de la région de Rapayan demeurait, a priori, peu utile pour dater les sites. Il nous fallait donc trouver un moyen de « positionner » chronologiquement les sites une fois sur le terrain. Grâce à la conservation exceptionnelle des vestiges architecturaux, nous avons, néanmoins, bon espoir de trouver des éléments chronologiques diagnostiques, mais lesquels ? Nous n'en avons pas la moindre idée avant d'entreprendre les recherches.

Deuxièmement, la géographie de la Côte Nord péruvienne et du bassin de Mexico diffèrent radicalement de Rapayan. En effet, le désert de la Côte Nord péruvienne rassemble les conditions optimales pour mener une prospection archéologique car la préservation des ruines et la visibilité des artefacts y sont exceptionnelles. Les photos aériennes permettent donc, non seulement, de localiser la majorité des sites, mais

également d'en effectuer, du même coup, la planimétrie. La visibilité et le relief relativement plat favorisent également la conduite d'une prospection systématique par des équipes marchant à intervalles réguliers sur le terrain. L'accessibilité par transport terrestre des sites ou des zones de prospection à partir d'un point central (cf. un laboratoire) représente également un avantage non négligeable du désert côtier. Bien que présentant une topographie beaucoup plus accidentée, le bassin de Mexico partage également ces avantages, mais dans une moindre mesure (Parsons 1990; Parsons et *al.* 2000 : 83-84).

Notons, premièrement, que l'extrême contraste du relief de Rapayan et la végétation très abondante par endroits réduisent considérablement l'accessibilité et la visibilité des vestiges archéologiques. Même si elles étaient financièrement envisageables, les photos aériennes s'avèreraient complètement inutiles pour localiser et cartographier les sites, à l'exception de quelques établissements situés en haute altitude dans la *puna*. En outre, la méthode de ratissage systématique du territoire par des équipes d'archéologues marchant à intervalles réguliers s'avère également illusoire. En effet, la topographie accidentée de la zone de Rapayan empêche, plus souvent qu'autrement, l'inspection de certains secteurs. Par ailleurs, la dimension spatiale sur la côte et dans la *sierra* représente deux univers distincts. Couvrir un kilomètre en ligne droite à Rapayan peut se traduire par une journée entière de marche (aller et retour) en raison de l'escarpement des pentes, alors qu'évidemment cette distance sur la côte peut aisément être couverte en une trentaine de minutes seulement. De plus, contrairement au désert côtier, nous ne pouvons compter sur un transport motorisé pour accéder plus rapidement aux sites ou aux zones de prospection.

Étant donné l'écart séparant les paramètres qui caractérisent notre zone de recherche et ceux spécifiques à la côte péruvienne et à la Mésoamérique, nous avons dû développer certaines stratégies originales de recherche adaptées, non seulement à nos questions de recherche, mais également aux particularités de la zone de Rapayan.

Deux questions centrales ont grandement influencé l'élaboration de notre approche méthodologique :

- 1) Comment parvenir à ordonner chronologiquement les sites de la zone de Rapayan en l'absence d'une séquence céramique préalable ?
- 2) Comment procéder à une prospection la plus systématique possible en tenant compte des contraintes géographiques de Rapayan ?

3.1.2. Déroutement de la prospection à Rapayan

3.1.2.1. Comment ordonner les sites dans le temps?

Notre préoccupation principale, avant même le début de nos recherches de terrain, consistait à élaborer une stratégie qui nous permettrait de situer chronologiquement les sites de la région de Rapayan. À partir des connaissances archéologiques exposées au chapitre 2, nous estimions probable que les sites présentant de l'architecture de surface appartenaient aux périodes tardives, c'est-à-dire à la PIR et au HR. Il nous fallait, cependant, le démontrer. Nous avons donc émis l'hypothèse selon laquelle les sites présentant de l'architecture de surface avaient été érigés lors des périodes tardives de la préhistoire andine à la PIR et au HR.

Pour tester cette hypothèse, nous devions absolument documenter en détails l'architecture de surface. Autrement dit, avant de nous lancer complètement dans la prospection, nous avons, au préalable, à isoler les caractéristiques significatives de l'architecture de la région. Après la visite de quelques sites, nous avons décidé d'étudier minutieusement les ruines de Rapayan, car elles présentent une densité et une diversité de structures largement supérieures aux autres établissements de la région. La première étape de nos travaux de terrain a donc consisté à étudier et à comprendre l'architecture de Rapayan le plus rigoureusement possible.

3.1.2.2. L'étude intensive du site de Rapayan et l'élaboration d'une typologie architecturale

Le site de Rapayan est des plus imposants. Il s'étale sur plus d'un kilomètre le long d'une crête et s'étend par endroits sur 400 mètres de large. Nous avons mis six semaines à étudier et à comprendre la complexité de son architecture de surface. L'objectif principal de la première partie des recherches visait à documenter la variabilité architecturale afin de parvenir à établir une typologie des différentes structures. Chacun des quatre archéologues participant au projet en 2001 avait pour tâche d'étudier en détails le secteur particulier du site lui ayant été attribué. Les directives à suivre consistaient à faire des croquis de toutes les structures trouvées et à noter leurs particularités. Le soir, des séances de discussion étaient organisées pour échanger nos données et améliorer notre compréhension du site. Après deux semaines d'observation attentive des ruines, nous avons ébauché une typologie préliminaire basée, dans l'ensemble, sur la fonction présumée des différentes structures architecturales. Nous avons ainsi pu discerner :

- a) des structures d'habitation;
- b) des structures funéraires;
- c) des structures d'entreposage;
- d) des galeries;
- e) des terrasses aménagées pour soutenir les habitations;
- f) des édifices à étages multiples;
- g) des murs défensifs;
- h) des terrasses agricoles.

La seconde étape des recherches à Rapayan avait pour objet de raffiner cette typologie initiale. Autrement dit, nous désirions enregistrer la variabilité observable à l'intérieur de chacune des catégories fonctionnelles sommairement définies à l'étape précédente. Pour

y parvenir, nous avons élaboré une grille d'analyse des structures architecturales. Cette dernière comprend les attributs suivants :

- a) la morphologie du plan des structures (circulaire, rectangulaire, carrée, irrégulière);
- b) les subdivisions internes des structures, c'est-à-dire le nombre de pièces et d'entrées;
- c) le nombre d'étages des structures;
- d) la technique de construction des structures (de type *pirka* ou par superposition de dalles de pierre taillées / qualité et grosseur relatives des pierres sélectionnées ou taillées / épaisseur relative du mortier);
- e) la morphologie de la toiture des structures (en pignon et plate);
- f) la présence ou l'absence de niches dans les murs, leur nombre et leur position;
- g) les dimensions des structures (épaisseur, largeur, longueur et hauteur de différents éléments architecturaux comme les murs, les pièces, les voûtes, les niches, etc.).

Pour colliger ces données, nous avons effectué, pour diverses structures, de nombreux dessins de plan et de façades. Puisque les habitations domestiques constituent les unités les plus abondantes à Rapayan, nous avons pris soin de sélectionner, en plus de celles que nous jugions typiques, les habitations qui présentaient certaines « anomalies » (ex : nombre de pièces, technique de construction, forme du toit, etc.). Outre la prise de photos, nous avons également effectué des croquis et mesuré pratiquement toutes les unités architecturales de Rapayan dont l'état de conservation permettait une observation relativement détaillée (environ 50 % des structures).

3.1.2.2.1 La planimétrie de Rapayan

En plus de procéder à la description détaillée des unités architecturales pour en saisir la variabilité, nous désirions également comprendre comment s'articulaient et se répartissaient dans l'espace les différents types de structures à l'intérieur du site de Rapayan. Pour y parvenir, nous avons effectué la planimétrie d'une section du site. Nous aurions évidemment préféré procéder à la planimétrie de la globalité du site, mais la quantité des unités architecturales y est si importante qu'une telle entreprise aurait entraîné plus de 40 jours de travail et d'imposantes ressources matérielles dont nous ne

dispositions malheureusement pas. Au cours des étapes de recherche précédentes, nous avons, toutefois, constaté que Rapayan était constitué de quatre secteurs clairement identifiables. Fait des plus intéressants, chacun de ces quatre secteurs, du point de vue de la répartition spatiale des structures architecturales, est basé exactement sur le même plan que les autres. La planimétrie d'un seul de ces secteurs s'avérait donc suffisante pour nous procurer une image fidèle du schème d'établissement de Rapayan dans son ensemble. Le secteur II a été sélectionné pour en faire la planimétrie, car il s'agit de la zone la mieux conservée du site. Soulignons, par ailleurs, que, dans le cadre d'un effort de mise en valeur de Rapayan, les étudiants de l'école primaire du village sont mis à contribution pour dépouiller régulièrement les ruines de leur abondante végétation. Sans cet effort, pour lequel nous désirons exprimer ici notre gratitude, il aurait été extrêmement difficile de réaliser quelque planimétrie que ce soit.

À l'origine, il n'avait pas été envisagé d'exécuter la planimétrie de Rapayan. Ce n'est qu'une fois sur le terrain que nous avons constaté la valeur ajoutée qu'apporterait une telle entreprise. Puisque nous ne disposions pas de théodolite sur place, nous avons décidé de contacter, par le seul téléphone de Rapayan, César Valverde, un arpenteur professionnel de Trujillo ayant travaillé pour de nombreux projets archéologiques sur la côte. Grâce à lui et sa station totale, nous avons mis un peu moins de deux semaines à enregistrer les données du secteur II. En l'absence d'électricité et d'ordinateur à Rapayan, César a dû retourner à Trujillo pour finaliser et imprimer le plan. Une fois récupéré ce plan, à la fin de la saison de recherche, nous avons pu vérifier, sur le terrain, son exactitude et en corriger certaines incohérences.

En somme, il nous a fallu six semaines pour étudier l'architecture de Rapayan : deux semaines pour nous familiariser et esquisser une première classification de l'architecture, deux semaines pour enregistrer des données plus détaillées et raffiner la typologie architecturale et, finalement, deux autres semaines pour procéder à la planimétrie du secteur II. Avec le recul, le temps et les ressources matérielles investis à Rapayan en valaient, à n'en pas douter, la peine. Les données recueillies nous ont, en effet, servi de base comparative pour étudier et classer l'architecture des autres sites recensés dans notre

région d'étude. Autrement dit, déterminer la typologie architecturale et la répartition spatiale des structures à Rapayan nous a permis non seulement d'évaluer la contemporanéité relative des autres sites de la zone mais également d'aborder avec cohérence le problème de leur affiliation culturelle. Sans une étude approfondie de l'architecture du site de Rapayan, notre perception de ce site comme des autres sites recensés de la région aurait été partielle et de nombreux détails cruciaux nous auraient fort probablement échappés.

3.1.2.3. La prospection et les contraintes logistiques et géographiques de la région de Rapayan

Depuis la conception initiale du projet, nous désirions effectuer une prospection systématique de la région de Rapayan. Les méthodes traditionnelles employées à cette fin s'avéraient cependant difficiles à appliquer dans le cas du territoire de Rapayan. Comme nous l'avons déjà noté, la méthode de ratissage par équipes marchant à intervalles réguliers était, une fois sur le terrain, impraticable compte tenu du relief contrasté et du peu de personnel à notre disposition. Les photos aériennes disponibles ne pouvaient guère plus nous informer sur l'existence et la position des sites en raison de la végétation les recouvrant. Nous devions donc trouver un compromis inédit qui nous permettait d'examiner l'ensemble des vestiges du territoire malgré les nombreuses contraintes auxquelles nous faisons face.

Dans ces circonstances, la stratégie la plus efficace a consisté à tirer profit de l'expérience et du savoir d'informateurs locaux. Les habitants de la région sont extrêmement mobiles en raison de leur stratégie de subsistance qui consiste à cultiver les terres de différentes niches écologiques afin de diversifier leur production agricole (Thompson 1980 : 46). Plusieurs familles de Rapayan, par exemple, possèdent des terrains à la fois dans la *puna* (3 800 à 4 700 m) pour cultiver la pomme de terre, dans la zone *Quechua* (2 500 à 3 500 m) pour la culture du maïs, et lorsqu'elles ne détiennent pas de terres dans la *ceja de selva* ou dans la *selva* (500 à 2000 m), les hommes y voyagent

fréquemment a fin d'y travailler dans les champs de coca. Cette très grande mobilité a permis aux habitants de la région d'acquérir, en général, une connaissance très approfondie de leur environnement physique, y compris de la position géographique des ruines archéologiques.

Notre présence à Rapayan en 2001 avait suscité des réactions partagées au sein de la communauté. Comme cela arrive souvent au Pérou, toutes régions confondues, certains individus nous ont accusé de pillage tandis que d'autres nous ont qualifié de *pishtakus*¹. Dans l'ensemble, cependant, la population nous a accueilli avec générosité et curiosité. Le maire du village et plusieurs concitoyens se sont d'ailleurs portés, dès notre arrivée, volontaires pour nous renseigner sur les ruines locales. Les informations qu'ils nous ont fournies se sont avérées, dans l'ensemble, forts instructives. Nous avons donc espoir d'obtenir un accueil aussi généreux et profitable de la part des habitants des villages (*pueblos*) et des hameaux (*caserios*) que nous aurions à croiser lors de notre prospection régionale.

Après nos recherches intensives sur le site de Rapayan en 2001, nous avons visité six sites, grâce aux renseignements obtenus de la population. Étant donné que ces établissements se situent à proximité du village, nous avons pu les étudier en faisant des aller-retours, matin et soir, à partir de Rapayan. La seconde saison de recherche en 2002, entièrement dédiée à la prospection de la région, a toutefois exigé une préparation logistique plus importante. En effet, contrairement à la saison 2001 où nous demeurions dans le village de Rapayan, nous avons, en 2002, à nous déplacer constamment. En partant le matin à la recherche de sites, nous n'avions aucune idée où nous aboutirions le soir. Sans compter le matériel de travail et la céramique de surface récupérée au fur et à mesure de la prospection, nous devons également transporter vêtement, tentes, cuisinette et vivres. À cet effet, un âne, transportant une partie du matériel, nous accompagnait en permanence. Selon les distances et la nature du terrain à parcourir, nous nous déplaçons à pied ou à cheval. Lorsque les sites étaient loin des villages, nous devions installer un

¹ Les *pishtakus*, selon une légende apparemment répandue dans toute la *sierra* péruvienne (Parsons et al. 2000 : 86-87), dont l'origine et la signification sociale nous échappent pour l'instant, seraient des individus à la peau blanche qui se nourrissent du sang et des organes vitaux des habitants de la *sierra*.

camp de fortune sur place. En général, néanmoins, nous avons réussi à trouver refuge dans les villages et hameaux. Dans ces conditions, nous dépendions entièrement de l'hospitalité des habitants pour nous loger et nous nourrir.

Les habitants des divers *pueblos* et *caserios* de la région nous ont toujours accueillis avec la plus grande générosité. Généralement, en arrivant dans les villages le soir, nous nous présentions aux autorités locales. Le lendemain, une rencontre était organisée avec différents membres de la communauté au cours de laquelle nous expliquions les raisons de notre présence. Ces occasions constituaient toujours d'excellentes opportunités pour obtenir de précieuses informations sur les ruines des environs. Il y avait, d'ailleurs, toujours des volontaires prêts à nous accompagner et à nous assister lors de nos expéditions.

Chaque *pueblo*, *caserio* et site archéologique visités devenaient le point de départ d'une prospection plus « systématique ». Tout dépendant du relief de la zone, chaque membre de l'équipe avait un secteur particulier à prospecter. Le premier pouvait ainsi être chargé d'explorer le secteur supérieur d'une crête dans la *puna*, le second la partie basse dans les champs agricoles aux abords du Marañón, et les autres, la partie centrale du versant.

Durant nos déplacements entre les villages, nous empruntions délibérément différents chemins à l'aller et au retour. Les villages et les sites archéologiques sont, dans l'ensemble, accessibles, soit par les hautes plaines de la *puna* à l'ouest, soit par d'étroits sentiers longeant le flanc des cimes à l'est. Ces derniers se localisent généralement à mi-chemin entre la *puna* et la rive du Marañón. L'emprunt de divers itinéraires nous permettait ainsi de couvrir plus de territoires entre les zones n'ayant pas fait l'objet de reconnaissance « systématique ».

En somme, la méthode de prospection que nous avons préconisée se basait sur la combinaison de trois éléments :

- a) l'information directe prodiguée par les villageois,
- b) les inspections indépendantes, et
- c) les déplacements par divers chemins.

Bien qu'il ne s'agisse pas d'une méthode de prospection systématique traditionnelle, il n'empêche que cette approche constituait la meilleure alternative possible par rapport aux contraintes particulièrement ardues qu'impose la géographie de Rapayan. Ce procédé nous a ainsi permis de parcourir et d'examiner l'ensemble du territoire que nous voulions prospector, à l'exception de certains secteurs où la topographie faisait obstacle à tout déplacement.

3.1.2.4. Les limites de la zone prospectée

Notre objectif principal consistait à vérifier l'affiliation culturelle des sites d'une portion des Andes centre-orientales. Idéalement, nous voulions couvrir le plus d'espace possible car, généralement, plus le territoire prospecté est vaste, plus la quantité d'information recueillie risque d'être élevée. Il nous était, cependant, impossible de prévoir, au préalable, combien de terrain il nous serait possible de couvrir au cours des 14 semaines prévues. Nous n'avons donc pas fixé, au départ, de limites spatiales à la zone à prospector. Il s'agissait, cependant, de s'assurer de recenser les sites localisés tant au sud qu'au nord de Rapayan sur la rive occidentale du Marañón. Au bout du compte, nous sommes finalement parvenus à couvrir un territoire relativement modeste, s'étendant sur 25 kilomètres du nord au sud, et sur 13 kilomètres d'est en ouest, soit une zone totale de prospection de 325 km². Le village et le site Rapayan se localise au centre-nord de la zone prospectée (Figure 1).

3.1.2.5. L'enregistrement des sites et des données architecturales

Dans l'ensemble, nous avons eu recours à la même méthode pour examiner l'ensemble des sites prospectés que celle employée à Rapayan. À notre arrivée à chacun des établissements, chaque membre de l'équipe devait systématiquement répondre aux questions suivantes :

- a) Quels types de structures architecturales le site présente-t-il (habitations, monument funéraire, murailles, etc.) ?
- b) Quelles sont les similitudes et les différences architecturales observables par rapport au site de Rapayan ?

Pour répondre minutieusement à ces questions, chaque membre du groupe se voyait attribué un secteur du site qu'il était chargé d'examiner. Selon l'aire d'extension et la densité architecturale de l'établissement étudié, cette étape pouvait durer de quelques heures à quelques jours.

Après avoir sélectionné différentes structures en fonction de leur représentativité de la nature et de la diversité architecturale du site, la seconde étape de l'étude consistait, ensuite, à produire le plan de ces structures. Pendant que les membres de l'équipe s'affairaient à cette fin, j'avais pour tâche de poursuivre plus assidûment l'exploration des ruines. L'objectif visé consistait à évaluer le schéma général du site, c'est-à-dire, comprendre la logique globale de l'établissement en observant attentivement la répartition des structures à travers l'espace. Je profitais également de cette exploration pour photographier, esquisser et mesurer diverses structures architecturales. Finalement, l'enregistrement des données s'achevait par la mesure totale de l'aire d'extension et par la transposition exacte du site sur une carte géographique (Carte de l'Instituto Geografico Nacional del Perú (Lima), « SINGA 19-J ». Échelle : 1 : 100 000). Pour désigner les différents sites, nous avons, généralement, retenu les noms employés par les habitants locaux. Le cas échéant, nous nous référions à un point géographique saillant de la zone. À titre d'exemple, six sites sis sur une même crête et dont les noms échappaient à nos

informateurs, ont été nommés en fonction du nom d'une lagune située au sommet de la cime : Parina I, Parina II, Parina III, etc.

Lorsque les sites présentaient une faible densité et diversité architecturales, il n'était pas question d'effectuer toutes les étapes que nous venons d'exposer. L'élaboration de croquis, la mesure de l'aire totale et la prise de photos concluaient généralement l'enregistrement des données sur ces types d'établissement.

3.1.2.5.1. La collecte de la céramique de surface

La céramique de surface dans la zone de Rapayan, comme dans plusieurs régions de la *sierra* centrale, est relativement rare et en mauvais état de conservation (ex : Bonnier et *al.* 1983 : 112; Parsons et *al.* 2000 : 84; Thompson et Ravines 1973 : 99). Contrairement aux prospections en Mésoamérique et dans le désert côtier péruvien, nous ne disposions pas, à l'origine, d'un matériel céramique abondant en surface qui nous aurait permis d'obtenir de l'information relative à l'aire d'extension, à la densité de l'occupation et à la localisation des sites (Parsons et *al.* 2000 : 83-86; Sanders 1999 : 12-16; Wilson 1990 : 124-125). Nos attentes, quant à la poterie de surface, se limitaient ainsi à dégager, éventuellement, certaines analogies temporelles et culturelles avec les régions avoisinantes.

3.2. Les analyses en laboratoire

3.2.1. La céramique

L'objectif de l'analyse de la céramique visait idéalement à établir certaines analogies temporelles et culturelles entre Rapayan et les régions voisines. L'approche à suivre consistait à tenter d'élaborer une typologie céramique. Nous avons, cependant, de sérieux doutes quant à la validité finale d'une telle démarche. L'un des problèmes auquel nous faisons face se rapportait à la représentativité réelle de notre échantillon. En effet, bien qu'ayant récupéré de la céramique sur pratiquement tous les sites, certains établissements de petite dimension, particulièrement ceux situés en haute altitude, en

avaient peu ou pas du tout en surface. La majorité de notre collection provient donc des sites d'habitation plus importants. La quantité de tessons est, en outre, directement proportionnelle au temps ayant été consacré à l'étude des divers établissements. Par exemple, les fragments récupérés sur le site que nous avons étudié le plus exhaustivement, Rapayan, composent à eux seuls 39 % de notre collection céramique totale.

Au-delà de la représentativité douteuse des échantillons récupérés sur certains sites, nous faisons également face à des difficultés additionnelles qui posaient un problème plus immédiat quant à l'élaboration d'une typologie. Deux des principaux attributs employés normalement pour produire des typologies céramiques dans l'aire andine, soit la décoration et la morphologie de la céramique, s'avéraient pratiquement inutilisables pour l'analyse de notre collection. En effet, 98 % de notre échantillon se caractérise par une absence totale de décoration et une très forte proportion de tessons s'avèrent trop petits pour inférer avec assurance la morphologie globale des vases. Nous n'utiliserons donc les données céramiques que de façon très sporadique dans cette thèse.

3.2.2. L'analyse de l'architecture

Nous avons déjà procédé à une description de nos méthodes d'analyse de l'architecture un peu plus tôt lors de notre présentation de notre étude du site de Rapayan, nous éviterons donc ici de nous répéter. Pour l'analyse en laboratoire, il s'agissait de mettre au propre les dessins effectués sur le terrain et de procéder à quelques analyses statistiques de base (dimensions des structures, épaisseurs des murs, etc). Les notes de terrain, les croquis et les photos de l'architecture nous ont, par ailleurs, grandement aidé à parfaire notre typologie architecturale amorcée lors des travaux de terrain en 2001. Nous présenterons les résultats de nos analyses, c'est-à-dire notre typologie de l'architecture de la région de Rapayan, au prochain chapitre.

3.2.2.1 La classification des sites

3.2.2.1.1. La typologie des sites

Au cours de notre prospection en 2002, nous avons dû recenser des établissements présentant des différences significatives. Afin d'éviter toute confusion entre des attributs culturels ou temporels et des attributs strictement fonctionnels, nous avons développé une typologie destinée à faciliter la comparaison des sites à partir de catégories similaires.

Étant donné que les sites prospectés appartiennent tous aux périodes tardives de la préhistoire andine, la typologie que nous avons conçue se base exclusivement sur des catégories fonctionnelles. Normalement, les fouilles archéologiques constituent le moyen le plus efficace pour évaluer la fonction des sites (Billman 1999 : 2; Willey 1999 : 10). Dans le cas de Rapayan, cependant, l'état de conservation exceptionnel de l'architecture de surface permet, dans l'ensemble, d'inférer directement la fonction des sites et des structures sans procéder à des fouilles. Il n'empêche, toutefois, que notre dépendance vis-à-vis de l'architecture comme étant l'unique élément d'analyse comporte un problème de taille. La fonction des sites, quand ils sont en état avancé de destruction, reste très difficile à établir. Or, les sites les moins bien conservés à Rapayan sont ceux généralement localisés à plus basse altitude aux abords du Marañón, là où l'activité agricole actuelle est la plus intense. Non seulement la détermination de la fonction de ces sites demeure problématique, mais il est également probable que ces derniers soient sous-représentés dans notre étude en raison de leur état de destruction. D'éventuelles fouilles permettraient, certainement, d'élucider la fonction de ces sites localisés à basse altitude, tout comme elles permettraient de confirmer, de nuancer ou d'infirmer la fonction que nous leur attribuons à partir de l'architecture de surface. En ce qui a trait à la probabilité d'une sous-représentation des sites recensés aux abords du Marañón, vu l'abondante végétation et la faible quantité de vestiges céramiques en surface trouvée dans cette zone, il sera toutefois plus difficile de clarifier cette problématique, à moins qu'une activité de prospection très intense y soit menée.

Notre typologie comprend quatre catégories fonctionnelles :

- a) Les sites d'habitat
- b) Les sites défensifs, cérémoniels et de communication (DCC).
- c) Les terrasses agricoles
- d) Et les sites funéraires isolés.

Les sites d'habitat

La caractéristique distinctive des sites d'habitat repose sur la présence de maisons domestiques. Ces structures, dans l'ensemble, ont un plan ovale ou quadrangulaire dont la longueur varie de 3 m à 10 m et la largeur de 2,25 m à 7 m. Nous avons identifié ces constructions comme des habitations domestiques grâce aux similitudes qu'elles présentent avec des structures clairement identifiées comme des maisonnées dans plusieurs autres régions des Andes centrales (Bonnier 1981; Bonnier et *al.* 1983; Bonnier et Rozenberg 1980; Ibarra 2003; Matos Mendieta 1972, 1994 : 81-117, 1997; Reichlen 1949; Thompson 1977, 1983; Parsons et *al.* 2000). Des fouilles effectuées sur des types similaires de structures ont, entre autres, permis de mettre au jour des aires de combustion, des fragments d'os, de la poterie domestique et des meules qui tendent à confirmer leur fonction d'habitat (Aldenderfer 1993; Bonnier et Rozenberg 1978, Earle et *al.* 1987; Hastorf et *al.* 1989; Lavallée et Julien 1973; Morris et Thompson 1985; Stanish 1989, 1992; Schjellrup 1997; Thompson 1972a). Comme nous le verrons au prochain chapitre, les sites d'habitat présentent, en général, une diversité architecturale importante, mais les habitations domestiques y prédominent dans tous les cas.

Les sites défensifs, cérémoniels et de communication (DCC)

Les sites DCC présentent quatre caractéristiques principales :

- a) ils sont localisés en haute altitude, soit au-dessus de 3 500 mètres d'altitude;
- b) ils sont construits aux sommets d'éperons rocheux;
- c) ils sont ceints d'une ou de plusieurs murailles.
- d) Ils comportent des structures funéraires (édifices à étages multiples et *chullpas*)

Nous avons nommé ces sites de défensifs/cérémoniels/communication (DCC) car dans l'ensemble, ils recoupaient ces trois fonctions. Leur situation géographique particulière et l'existence de murailles reflètent, sans l'ombre d'un doute, une préoccupation défensive. Leur localisation à haute altitude offre une vue imprenable sur les vallées environnantes. D'un site DCC, il est ainsi toujours possible d'en apercevoir au moins un autre. La zone de Rapayan se caractérise, donc, par une série de sites défensifs visuellement interreliés entre eux. De plus, comme nous le verrons au cours de cette thèse, la présence d'édifices à étages multiples et de *chullpas* suggèrent que des activités cérémonielles se sont déroulés sur ces sites.

Les terrasses agricoles

Ces sites sont associés à des terrasses aménagées pour la culture de divers tubercules et celle du maïs. Nous avons créé cette catégorie typologique simplement pour enregistrer les terrasses agricoles qui n'étaient pas directement associées à d'autres types de sites d'habitation ou défensifs.

Les sites funéraires

Les structures funéraires (*chullpas*) sont dans l'ensemble associées directement à des sites d'habitat ou à des sites DCC. Nous avons cependant localisé, dans certains cas particuliers, quelques structures funéraires relativement isolées des villages. Nous avons donc retenu cette catégorie pour caractériser ces structures funéraires relativement isolées.

3.2.2.1.2. La taille des sites et l'estimation démographique

Nous avons au cours de nos travaux de terrain mesuré la dimension de chaque site recensé. Le problème, qui s'est alors posé pour effectuer ces mesures, était lié à l'identification des limites de chaque site. La majorité des établissements sont, par exemple, liés à des terrasses agricoles. Les sites d'habitation sont, quant à eux, fréquemment associés aussi à des *chullpas* localisées en retrait de l'ensemble général des structures architecturales. Nous avons finalement jugé préférable de ne pas considérer dans nos calculs ces éléments périphériques. Notons que les sites d'habitat présentent un

schéma récurrent à travers notre région d'étude : une forte agglutination architecturale. Le critère principal employé pour établir les limites se base donc sur la concentration architecturale et nous avons mesuré la longueur et la largeur maximales des zones de forte densité. Les résultats de ces mesures sont présentés en hectares. Soulignons que nous n'avons pas pris les dimensions des sites agricoles et funéraires. Pour les sites défensifs/cérémoniels/communication, nous avons mesuré la longueur et la largeur maximales de la muraille qui délimite clairement ces établissements.

Au-delà de fournir une appréciation de l'aire d'extension de chaque établissement, la mesure des dimensions permet d'estimer la démographie probable des sites d'habitation. Pour évaluer la population de chaque site d'habitat, nous nous sommes inspirés des données obtenues grâce à la planimétrie du secteur II de Rapayan. Après avoir calculé la largeur et la longueur maximales de ce secteur pour obtenir une mesure en hectares (2,5 hectares), nous avons ensuite compté toutes les unités d'habitation figurant sur le plan (70 habitations). Nous avons finalement divisé le nombre de maisons par le nombre d'hectares, ce qui nous a donné, pour le secteur II de Rapayan, un indice de 28 habitations par hectare, ce qui correspond à une forte densité résidentielle.

Puisque pratiquement tous les sites d'habitat présentent le même schème que Rapayan II, c'est-à-dire une très forte agglutination de maisonnées sur le flanc des crêtes, nous avons utilisé cet indice pour estimer le nombre de maisonnées par site selon le nombre d'hectares correspondant. Il s'agit, bien entendu, d'une mesure fort approximative. Nous aurions pu chercher, par exemple, à compter le nombre total réel d'habitations trouvées sur chaque site. Nous avons, toutefois, jugé cette procédure inadéquate. En effet, la destruction et l'abondante végétation caractérisant certains sites nous auraient, dans les faits, empêchés de compter systématiquement et adéquatement toutes les structures d'habitation.

Pour traduire le nombre de maisonnées en termes démographiques, il nous fallait encore évaluer le nombre moyen d'individus ayant vécu dans une maison. Stanish, qui s'est spécialement intéressé au thème de la maisonnée, a estimé qu'entre 4 et 10 individus

occupaient une unité d'habitation dans les Andes à l'époque pré-coloniale (Stanish 1992 : 21). Mayer a, quant à lui, affirmé, qu'avant les réformes de Toledo en 1570, les maisonnées des Yachas (groupe localisé à proximité de Rapayan) constituaient des unités résidentielles occupées par de petites familles étendues et comprenaient généralement une cuisine et une section d'entreposage (Mayer 1982 : 31). Enfin, Culagovski, à partir des *Visitas* d'Ortiz de Zuñiga de 1562, a soutenu que l'unité domestique chupachu abritaient entre 4,4 et 4,8 habitants (Culagowski 1978 : 218).

La dimension relativement modeste des structures d'habitation de Rapayan, qui font en moyenne 6,12 mètres de long par 4,9 mètres de large, n'aurait certainement pas permis d'accueillir un nombre élevé d'individus. Les chiffres avancés par Culagowski s'avèrent ainsi plausibles pour la zone de Rapayan. Nous avons, cependant, déjà discuté de l'importante chute démographique subie par les populations andines avant même l'arrivée des Espagnols en 1532 (Tableau 1) et comment les *Kurakas* cherchaient à minimiser le nombre officiel d'individus de leur communauté afin de baisser leurs redevances. Or, l'estimation de Culagowski se base sur des données recueillies en 1562, une période durant laquelle les populations andines avaient déjà subi des pertes démographiques spectaculaires. Afin de rectifier les faits et tenter de compenser les effets de la chute démographique à l'époque coloniale, nous avons fixé le nombre d'individus par maisonnée à 6. Il s'agit, certes, d'un chiffre arbitraire, mais il se rapproche tout de même des données de Culagovski et il se situe à l'intérieur des estimés de Stanish pour l'ensemble du territoire andin.

Cette méthode utilisée pour évaluer la démographie de Rapayan permet de déboucher sur une estimation très approximative. Nous avons donc dû avoir recours à divers stratagèmes car le contrôle de plusieurs variables nous échappaient :

- a) la moyenne du nombre d'individus par habitation employé est arbitraire;
- b) nous utilisons les données du secteur II de Rapayan pour les extrapoler à tous les autres sites d'habitation; la densité variant d'un site à l'autre

- c) il est impossible d'établir si toutes les habitations du secteur II de Rapayan sont contemporaines. Or, si l'on en juge par les travaux de Lavallée et Julien (1973) dans la région de Huancavelica sur le groupe Asto, il est probable qu'elles ne le soient pas.
- d) nous ne pouvons pas non plus confirmer que tous les sites d'habitat de la zone de Rapayan ont été occupés simultanément.

Est-il besoin d'ajouter qu'à la lumière de ces propos, notre reconstruction démographique de la zone de Rapayan, site par site, doit être considérée comme exploratoire et abordée avec une certaine prudence.

3.3. Problème chronologique relatif à la classification des sites

En guise de conclusion à ce chapitre, nous désirons aborder un problème majeur qui est inhérent à notre thèse, à savoir qu'il est impossible, dans notre zone de recherche, d'établir une distinction entre les sites appartenant à la PIR et ceux pouvant dater du HR. Il s'agit d'un problème commun qu'ont à affronter les archéologues dans la majorité des régions de la *sierra* centrale (Bonnier et Rozenberg 1980 : 30, 1987; D. Julien 1993 : 252; Grosboll 1993; Lavallée et Julien 1973; Parsons et *al.* 2000 : 90; Shreiber 1993 : 91, Topic et Topic 1993 : 33). Par exemple, la céramique de style inca, qui atteste de la présence du *Tawantinsuyu* dans cette région, n'a été récupérée que sur une fraction des sites locaux. Si l'existence de céramique inca confirme l'occupation de ces sites lors du HR, elle ne peut cependant servir de preuve pour expliquer une absence d'occupation de ces établissements lors de la PIR, étant donné que l'architecture et la céramique locales dominent tous les sites recensés.

L'absence de céramique inca sur plusieurs sites ne constitue pas non plus une preuve de l'abandon de ces établissements à l'arrivée des Incas. En effet, certaines études indiquent que les Incas dirigeaient les groupes de la zone de Huánuco Pampa de façon indirecte par l'entremise des chefs locaux. Comme les populations locales n'entretenaient pratiquement aucune relation directe avec les émissaires incas, il en a résulté une

influence matérielle inca nulle sur plusieurs communautés locales (Morris et Thompson 1985 : 163-166; Grosboll 1993 : 74).

Comme c'est le cas dans plusieurs zones des Andes centrales, il est probable que la majorité des sites de la PIR ont continué d'être occupé sous la gouverne inca (ex : Lavallée et Julien 1973; Morris et Thompson 1985; Thompson 1972a, 1972b). Dans l'état actuel des connaissances, toutefois, il est impossible de le confirmer ou de l'infirmier. Notre impuissance à distinguer la PIR du HR nous force donc à fusionner ces deux périodes. Il s'agit d'un problème de taille, puisque nous ne pouvons écarter d'emblée l'hypothèse selon laquelle les Incas aient pu procéder à une réorganisation substantielle des populations locales.

CHAPITRE 4

L'ORGANISATION ARCHITECTURALE DU SITE DE RAPAYAN LORS DES PÉRIODES DE L'INTERMÉDIAIRE RÉCENT ET DE L'HORIZON RÉCENT

La première phase de nos travaux de terrain consistait à documenter en détails la variabilité architecturale du site d'habitat de Rapayan. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, l'objectif de cette étape visait à comprendre l'interrelation spatiale des différentes structures et à établir une typologie de l'architecture de surface de Rapayan. Le but ultime de cette approche était d'obtenir des assises comparatives qui nous permettraient d'évaluer de façon plus éclairée les sites que nous aurions à recenser. Nous allons donc, dans les pages qui suivent, décrire l'architecture de Rapayan selon les différentes catégories fonctionnelles représentées. Nous chercherons ensuite à vérifier s'il existe des différences morpho-stylistiques et techniques significatives entre les structures architecturales qui nous permettraient de subdiviser les diverses catégories fonctionnelles en types. Puisque le site de Rapayan présente deux grandes zones, nous avons divisé ce chapitre en deux parties. La première traite des structures architecturales d'origine locale situées sur la crête de Rapayan. La seconde porte sur les ruines très différentes situées dans une forêt d'eucalyptus en contrebas de la crête de Rapayan.

4.1. Le site de Rapayan

4.1.1. L'architecture locale sur la crête

Le site de Rapayan occupe un pli calcaire débutant à l'ouest à une altitude d'environ 3700 mètres et déclinant graduellement vers l'est pour s'estomper sur la rive gauche du Marañón à une altitude de 2 400 mètres (photo 5). Le côté nord de cet affaissement est

constitué d'une pente relativement faible propice à l'agriculture, alors que le flanc sud est formé d'un gouffre inaccessible ayant, sans l'ombre d'un doute, procuré une protection supplémentaire aux habitants de Rapayan. Bien que les ruines s'étendent sur plus de deux kilomètres en longueur dans son axe est-ouest, celles-ci n'occupent rarement plus de 200 mètres en largeur (nord-sud), à l'exception des murailles et des murs de contention, car la majorité des structures architecturales sont agglutinées au sommet de la crête.

Rapayan peut être divisé en au moins quatre secteurs clairement identifiables. Le secteur I se trouve à proximité du lit du Marañón à l'est de la crête à environ 2 600 mètres d'altitude, environ 200 mètres au-dessus de la rivière (Photo 6), alors que le secteur IV se positionne à l'extrême ouest de la crête à environ 3700m d'altitude (Photo 7). Les secteurs II et III sont, bien entendu, situés entre les aires I et IV le long de la crête (Photo 8).

Les quatre secteurs de Rapayan présentent invariablement le même schème d'établissement, c'est-à-dire que les structures architecturales, quel que soit le secteur, sont disposées dans l'espace selon le même patron. Nous avons procédé à la planimétrie du secteur II afin d'illustrer la répartition des structures architecturales car il s'agissait de la zone la mieux conservée du site (Figure 5.).

Le secteur II, comme les autres secteurs, est disposé de la façon suivante. La partie basse du secteur II, à l'est, est séparée systématiquement du secteur I par une série de terrasses agricoles dépourvues de structure architecturale, à l'exception de murs de soutien. En remontant vers l'ouest, il y a ensuite une série de structures funéraires isolées qui marquent le début des constructions architecturales de chaque aire. Vers l'ouest, un peu plus haut sur la pente, se trouve la concentration architecturale la plus dense de chaque zone, qui comporte essentiellement des structures d'habitation, d'autres structures funéraires, des galeries, des entrepôts et des murs de soutien. Finalement chaque secteur se termine au sud-ouest par un ou plusieurs édifices à étages multiples directement ou étroitement associés à une ou plusieurs murailles, courant du sud au nord, qui délimitent physiquement chaque secteur (Photo 9). En somme, chacun des quatre secteurs de

Rapayan peut être subdivisé en trois zones (Figure 6). La zone inférieure comprenant les *chullpas* (mausolées) isolées et la zone supérieure, caractérisée par les édifices à étages multiples et les murailles, délimitent physiquement et systématiquement les secteurs entre eux.

Dans les pages qui suivent, nous allons exposer les différents types de structures architecturales de Rapayan en suivant, dans la mesure du possible, l'ordre de la division tripartite du secteur II de Rapayan (Figure 6), c'est-à-dire : 1) les structures funéraires (*chullpas*), 2) les habitations, les galeries, les entrepôts et les murs de contention, et 3) les édifices à étages multiples et les murailles. Au fur et à mesure de cette présentation, nous définirons de façon plus détaillée notre typologie architecturale de Rapayan. Bien que nous disposions de données en provenance des quatre secteurs, l'information relative au secteur II est plus complète et systématique que les autres zones. Tout en gardant à l'esprit que les quatre secteurs de Rapayan se caractérisent par un patron presque identique, nous allons donc, afin de décrire l'architecture, nous inspirer essentiellement des données du secteur II tout en y intégrant l'information à notre disposition des secteurs I, III et IV.

4.1.1.1. Les structures funéraires

Comme nous pouvons le constater à la Figure 6, onze petites structures rectangulaires introduisent l'architecture du secteur II à l'est. En observant avec attention, nous pouvons constater l'existence de trois structures rectangulaires additionnelles étroitement associées à des habitations en remontant la pente à l'ouest. Au total donc, quatorze structures rectangulaires introduisent le secteur II à l'est. Elles sont toutes localisées sur le bord du précipice sud.

Ces structures architecturales représentent des mausolées (*chullpas*). En effet, ces types de monuments funéraires construits au-dessus du sol lors de la PIR et à l'HR ont été répertoriés dans tout le Pérou (Ibarra 2001; Isbell 1997) et décrits par les chroniqueurs (ex : Cieza de León [1553] 1984; Guaman Poma de Ayala [1615] 1936; Cobo[1653]

1990). Nous avons présupposé le fait que ces édifices aient une fonction mortuaire, dans un premier temps, par la présence de nombreux restes humains à l'intérieur de plusieurs d'entre elles (Photo 10). Lorsque les structures ne comportaient pas d'ossements, ou qu'elles étaient en mauvais état de conservation, nous sommes parvenus à inférer leur fonction à partir des similitudes morphologiques et architecturales avec les *chullpas* détenant des restes humains, et par leur disposition spatiale particulière sur le site.

Une dizaine de *chullpas* du secteur II ne figurent pas sur le plan car elles se trouvent littéralement encastrées dans la paroi du précipice sud. Pratiquement inaccessibles, ces *chullpas* sont étroitement associées à des habitations et possèdent deux étages. Nous avons également inventorié deux *chullpas* enchâssées dans les murs de soutènement des terrasses localisées au nord des habitations. Au total, le secteur II compte 26 *chullpas*, dont 12 à deux étages. Selon nous, toutes ces *chullpas* appartiennent à un seul et même type architectural, que nous avons nommé structure funéraire Type A.

Chullpa de type A

Voici les caractéristiques communes des *chullpas* de Type A : 1) Elles sont de plan rectangulaire lorsque le terrain est plat, et de formes irrégulières lorsque la topographie est accidentée (Figures 7 et 9); 2) Elles sont généralement de petite dimension, puisqu'elles mesurent en moyenne 2,99 m de long, 1,95 m de large et 2,69 m de haut (Tableau 2); 3) Elles détiennent également des entrées de petite taille qui mesurent en moyenne 49 cm de large et 70 cm de haut. Ces dernières donnent fréquemment au nord, une orientation qui contraste avec les *chullpas* de plusieurs autres régions, dont les portes donnent à l'est, là où le soleil se lève (Espinoza Soriano 1975 : 11; Isbell 1997 : 152, 156); 4) Dans les cas des *chullpas* relativement intactes, le toit, constitué de longues dalles de pierre allongées, est soit plat (Figure 8), soit légèrement bombé (Figure 7); 5) Certaines d'entre elles sont isolées à l'est de chaque secteur (voir plan, Figure 6.), ou encastrées dans les murs de soutènement des terrasses d'habitation (Figure 10), et d'autres sont étroitement associées à des habitations sur le flanc des falaises (Figure 8); 6) Même si la plupart des *chullpas* constituent des unités individuelles, dans certains cas

elles sont organisées en petits groupes (Figures 8, 10 et 11); 7) Elles possèdent généralement un (Figure 7) ou deux étages (Figure 8); et 8) Dans l'ensemble, ces structures sont peu élaborées. Même si elles se caractérisent par la technique de superposition de dalles amarrées par une fine couche de mortier, la sélection et le travail des pierres s'avèrent souvent plus grossiers.

| Chullpa Type A | Longueur | Largeur | Hauteur | Largeur porte | Hauteur Porte |
|------------------|----------|---------|---------|---------------|---------------|
| Nombre | 16 | 16 | 16 | 16 | 16 |
| Moyenne | 299 cm | 195 cm | 269 cm | 49 cm | 70 cm |
| Écart-type | 64,4 cm | 62,2 cm | 49 cm | 12,6 cm | 19 cm |
| Coeff. Variation | 22 % | 32 % | 18 % | 26 % | 21 % |

Tableau 2. Dimension d'un échantillon de seize *chullpas* de type A de Rapayan.

Les trois autres secteurs de Rapayan renferment également des *chullpas* de type A. Comme dans le secteur II, elles se situent avant les structures architecturales à l'est. Plusieurs sont localisées à proximité du précipice sud et quelques-unes sont dispersées à l'intérieur des terrasses d'habitation. Nous avons cependant identifié trois autres types de structure funéraire que nous avons nommés 1) *chullpa* de type B; 2) *chullpa* de type C (abris sous roche); et 3) *chullpa* de type D (motif en zigzag).

Nous avons recensé les types B et C uniquement dans le secteur I de Rapayan. Ce dernier correspond à la zone la plus basse et la plus proche du río Marañón. Le début du secteur I, à l'est, diffère sensiblement des autres secteurs. En effet, l'extrémité du site est constituée d'une plate-forme flanquée d'une muraille au sommet d'un affleurement rocheux. Seules les structures funéraires sont présentes à l'intérieur de l'enceinte qui mesure environ 20 m de long par 20 m de large. Il y a d'abord deux groupes de *chullpas* de type A (Figure 11). La plate-forme renferme également la *chullpa* de type B et les *chullpas* de type C (abris sous roche). Voyons d'abord les caractéristiques de la *chullpa* de type B.

Chullpa de type B

La caractéristique principale et distinctive de ce type de structure funéraire repose sur son toit en pignon orné de rangées de dalles saillantes (Figures 12 et 13). L'intérieur de cette structure était rempli d'ossements humains. Deux petites *chullpas* semi-circulaires se trouvent de chaque côté de cette structure (Photo 11). Ces dernières présentent les vestiges d'un enduit (*enlucido*) qui jadis les recouvrait (Photo 12). L'*enlucido* se compose d'un mélange d'argile et de pierre calcaire broyée de couleur bleu pâle. Ce type de roche se trouve en abondance dans la zone de Rapayan. Il est très intéressant de noter que le clocher de l'église catholique de Rapayan, construite au milieu du 17^{ième} siècle, est recouvert du même enduit (Photo 13). En somme, les caractéristiques principales de la *chullpa* de type B repose sur un toit en pignon particulier et sur la présence d'un enduit bleu pâle. Cette *chullpa* mesure 4,88 m de long, 2,96 m de large et 3,52 m de haut. L'entrée qui donne au nord est de petite dimension puisqu'elle fait 60 cm de large et 76 cm de haut. Notons également que la finition de la structure principale est généralement plus raffinée que les *chullpas* de type A. Les dalles de pierre sont plus minces et sont travaillées avec plus de soin.

Chullpa de type C (abris sous roche)

L'enceinte fortifiée du secteur I de Rapayan renferme également un autre type de structure funéraire. En effet, le flanc du précipice sud de l'éperon rocheux sur lequel est érigée l'enceinte fortifiée, abrite quatre abris sous roche ayant vraisemblablement servi de structures funéraires (Photo 14). Nous sommes parvenus à atteindre ces abris non sans difficulté. À l'intérieur de chaque abri, nous avons découvert des ossements humains, et l'un d'entre eux contenait de larges fragments de céramique. Leur position géographique et l'utilisation de cavités naturelles distinguent nettement ce type de structure funéraire.

D'un point de vue cérémoniel, ces caractéristiques distinctives impliquent certainement des différences importantes par rapport aux autres types de *chullpa*. En effet, les *chullpas* « avec architecture » sont, dans l'ensemble, associées à des espaces ouverts ayant permis la tenue de cérémonies liées aux cultes des ancêtres (Isbell 1997 :

156) . Des fouilles menées devant des *chullpas* similaires au Chachapoyas ont mis au jour des foyers, des fragments d'os humains, de camélidés et de cochon d'Inde. Les archéologues interprètent ces vestiges comme des offrandes faites aux défunts déposées dans les *chullpas* (von Hagen et Guillén 1998 : 51). Certains habitants de Rapayan se réunissent d'ailleurs toujours devant quelques *chullpas* pour y laisser des offrandes (Photo 15). L'inaccessibilité des abris sous roche ne permet évidemment pas le regroupement d'individus pour y mener des cérémonies, du moins pas de la même manière que devant les *chullpas* avec architecture.

Chullpa type D (motif en zigzag)

Une seule structure funéraire appartient au type D (motif en zigzag) au site de Rapayan et elle est exclusive au secteur IV (Figure 14). Elle est encadrée dans la muraille de la partie supérieure du secteur IV qui marque la frontière ouest du site. De nombreux ossements humains et fragments de céramiques jonchaient le sol à l'intérieur de la *chullpa*. À l'image du type B, elle présente un toit flanqué de dalles saillantes et les pierres de construction s'avèrent relativement bien travaillées. La caractéristique distinctive de cette *chullpa* consiste en un motif en zigzag ou en triangle qui orne la partie inférieure de la *chullpa* au-dessus des deux entrées. Ce motif est produit par l'agencement de petites dalles de pierre inclinées qui forment une succession horizontale de triangles (Figure 14). La structure fait 4,86 m de long, 2,06 m de large et 3,14 m de haut. Les deux entrées, quant à elles, mesurent 58 cm de large et 52 cm de haut.

Ce type d'ornementation architecturale caractérise de nombreuses *chullpas* et structures d'habitation de la PIR et du HR de la vallée de l'Uchucmarca dans le département de la Libertad (Thompson 1973), dans la zone du Gran Pajatén dans le département de San Martín (Bonavia 1992; Lennon et al. 1989; Rojas Ponce 1967) et au Chachapoyas dans le département d'Amazonas (Reichlen 1949; Schjellerup 1992, 1997). Ces régions se trouvent à proximité du Marañón et du Huallaga à quelques centaines de kilomètres au nord de Rapayan. L'existence du motif en zigzag à Rapayan tend ainsi à confirmer son occupation lors des périodes tardives de la préhistoire andine, c'est-à-dire lors de la PIR et du HR.

En 1997, un groupe de *chullpas* pratiquement intact a d'ailleurs été découvert au site de *Laguna de los Condores* dans le département d'Amazonas (von Hagen et Guillén 1998). Deux des six *chullpas* présentent le motif en zigzag au-dessus de leur entrée. À l'intérieur, les archéologues ont découvert de nombreuses momies, de la céramique, desalebasses, des statues de bois, des khipus, des objets de luxe et des instruments de musique. Les archéologues attribuent ces *chullpas* à l'Horizon récent en raison de la découverte de nombreux artefacts de style inca.

4.1.1.2. L'architecture de la zone d'habitation

Comme nous l'avons souligné, la partie centrale de chaque secteur comprend la concentration maximale de structures architecturales (Figure 6). Elle se compose essentiellement d'habitations, de galeries, d'entrepôts et de *chullpas*. Puisque nous venons de décrire les *chullpas*, nous nous concentrerons maintenant sur les autres structures architecturales, en l'occurrence, les habitations, les galeries et les entrepôts.

4.1.1.2.1. Les structures d'habitation

Les habitations de Rapayan sont identifiées sur la base de similitudes qu'elles présentent avec des structures reconnues comme étant des maisonnées dans plusieurs régions des Andes centrales (Bonnier 1981; Bonnier et *al.* 1983; Bonnier et Rozenberg 1980; Ibarra 2003; Matos Mendieta 1972, 1994 : 81-117, 1997; Reichlen 1949; Thompson 1977, 1983; Parsons et *al.* 2000). Des fouilles effectuées dans ces types de structure ont d'ailleurs confirmé leur fonction résidentielle et domestique (Aldenderfer 1993; Bonnier et Rozenberg 1978, Earle et *al.* 1987; Hastrof et *al.* 1989; Lavallée et Julien 1973; Morris et Thompson 1985; Stanish 1992; Schjellerup 1997; Thompson 1972). Puisque les structures d'habitation occupent une place importante dans notre thèse et qu'elles présentent un état de conservation assez élevé, nous procéderons à une description détaillée de leurs caractéristiques. Nous discuterons d'abord de la répartition spatiale des habitations sur le site de Rapayan et ensuite, de la variabilité de leur plan, de leur façade et de leur toiture.

L'organisation spatiale des habitations

L'état de conservation des structures nous a permis d'étudier 141 habitations en provenance des quatre secteurs de Rapayan. Notre échantillon inclut la totalité des habitations du secteur II, qui compte 70 unités, 24 maisonnées du secteur I, 19 habitations du secteur III et 26 résidences du secteur IV.

Comme l'illustre le plan du secteur II (Figures 5 et 6), les structures d'habitation sont fortement agglutinées le long de la crête. Le sommet de cette dernière est constitué d'un étroit replat coincé entre le précipice sud et la pente nord. Le replat abrite une vingtaine d'habitations fortement entassées les unes contre les autres. Plusieurs d'entre elles se trouvent littéralement acculées sur le bord du ravin. Les habitants de Rapayan ont également construit leur maison sur la pente au nord du replat. L'inclinaison de cette dernière est cependant si abrupte que les résidents de Rapayan ont dû ériger des terrasses afin de pouvoir construire leur habitation. Les terrasses d'habitation mesurent entre 7 et 11 mètres de large dans leur axe nord/sud et s'étalent sur toute la longueur du secteur d'habitation dans l'axe est/ouest. Dans plusieurs cas, le mur arrière d'une maison agit également comme mur de soutènement de la terrasse supérieure. Il en résulte que les maisons sont littéralement construites les unes au-dessus des autres (Photo 16).

La maximisation de l'espace résultant dans l'agglutination des habitations semble donc avoir été un élément capital dans la conception de l'habitat des résidents de Rapayan. Une grande promiscuité et un manque d'espace représentent des conséquences directes de ce choix. Plusieurs habitations ne possèdent pratiquement aucune aire à l'extérieur de l'habitation pour y permettre certaines activités domestiques. En effet, les habitations occupent presque toute la largeur des terrasses de sorte qu'il ne reste que peu d'espace pour accéder aux maisonnées. Contrairement à plusieurs régions de la *sierra* centrale où les maisonnées sont organisées par petits groupes autour d'un patio commun (ex : Bonnier et Rozenberg 1978; Hastrof et *al.* 1989; Lavallée et Julien 1973; Parsons et *al.* 2000), les habitations de Rapayan sont, dans l'ensemble, structurées de façon individuelle. Elles sont cependant disposées selon un plan linéaire sur chaque palier.

Le plan des maisons

Le plan des structures d'habitation de quatre secteurs de Rapayan est relativement homogène. En raison de l'irrégularité du terrain et de l'espace disponible, la majorité de ces constructions tendent à avoir une forme quadrangulaire imparfaite. En tenant compte de l'échantillon total (Tableau 3), nous pouvons constater que leurs dimensions varient peu. D'ailleurs les mensurations des habitations varient très peu d'un secteur à l'autre (Tableaux 4, 5, 6 et 7). Les maisonnées, selon l'échantillon total, mesurent en moyenne 6,27 m de long par 5,15 m de large. Elles varient de 3 à 10 mètres de long et de 2,25 à 8 mètres de large. L'épaisseur des murs fait en moyenne 46 cm et présente des écarts qui varient de 30 à 70 cm. Les entrées principales des habitations ont une largeur moyenne de 75,6 cm et varient de 50 à 93 cm. Les entrées donnant accès à la pièce du fond tendent à être plus petites puisqu'elles présentent une largeur moyenne de 65,3 cm. Elles varient cependant de 46 à 120 cm.

| Habitations (les quatre secteurs) | Longueur | Largeur | Épaisseur Mur | Largeur Porte principale | Largeur Seconde porte |
|---|----------|---------|------------------|--------------------------------|-----------------------------|
| Nombre | 141 | 141 | 141 | 141 | 128 |
| Moyenne | 6,27 m | 5,15 m | 46,3 cm | 75,6 cm | 65,3 cm |
| Écart-type | 1,49 m | 1,10 m | 7,9 cm | 10,5 cm | 16,2 cm |
| Coeff. De Variation. | 21,8 % | 19,6 % | 17,3 % | 13,9 % | 24,8 % |

Tableau 3. Dimension du plan des habitations des quatre secteurs de Rapayan

| Habitation | Longueur | Largeur | Épaisseur mur | Largeur porte principale | Largeur seconde porte |
|-------------------|----------|---------|---------------|--------------------------|-----------------------|
| Nombre | 24 | 24 | 24 | 24 | 21 |
| Moyenne | 6,11 m | 5,52 m | 44,1 cm | 73,7 cm | 64,7 cm |
| Écart-type | 1,22 m | 0,77 m | 8,4 cm | 11 cm | 21,2 cm |
| Coeff. Variation. | 20 % | 13,9 % | 19,2 % | 15 % | 33,5 % |

Tableau 4. Dimension du plan des habitations du secteur I de Rapayan

| Habitation | Longueur | Largeur | Épaisseur mur | Largeur porte principale | Largeur seconde porte |
|-------------------|----------|---------|---------------|--------------------------|-----------------------|
| Nombre | 72 | 72 | 72 | 72 | 70 |
| Moyenne | 6,20 m | 4,97 m | 46,5 cm | 75,3 cm | 64,9 cm |
| Écart-type | 1,48 m | 1,10 m | 8,1 cm | 10,8 cm | 16,6 cm |
| Coeff. Variation. | 23,8 % | 22,2 % | 17,4 % | 13,2 % | 25,5 % |

Tableau 5. Dimension du plan des habitations du secteur II de Rapayan

| Habitation | Longueur | Largeur | Épaisseur mur | Largeur porte principale | Largeur seconde porte |
|-------------------|----------|---------|---------------|--------------------------|-----------------------|
| Nombre | 19 | 19 | 19 | 19 | 14 |
| Moyenne | 6,15 m | 5,32 m | 46,7 cm | 78,8 cm | 64 cm |
| Écart-type | 1,38 m | 1,05 m | 5,53 cm | 11,1 cm | 17,5 cm |
| Coeff. Variation. | 22,4 % | 19,7 % | 11,8 % | 14,1 % | 27,3 % |

Tableau 6. Dimension du plan des habitations du secteur III de Rapayan.

| Habitation | Longueur | Largeur | Épaisseur mur | Largeur porte principale | Largeur seconde porte |
|-------------------|----------|---------|---------------|--------------------------|-----------------------|
| Nombre | 26 | 26 | 26 | 26 | 23 |
| Moyenne | 6,69 m | 5,37 m | 48,3 cm | 74,8 cm | 66,3 cm |
| Écart-type | 1,13 m | 0,82 m | 8,7 cm | 11,1 cm | 17,5 cm |
| Coeff. Variation. | 16,8 % | 15,3 % | 18,1 % | 14,8 % | 17,4 % |

Tableau 7. Dimension du plan des habitations du secteur IV de Rapayan.

Nous avons recensé dix habitations ne présentant aucune subdivision interne dans les quatre secteurs de Rapayan. Hormis ces exceptions, pratiquement toutes les habitations de Rapayan présentent au moins une subdivision. Certaines maisons du secteur II possèdent trois ($n = 5$) et même quatre pièces ($n = 2$) internes avec autant de portes (Figures 15 et 16). Trois habitations du secteur II, deux du secteur III et deux du secteur IV, en plus de présenter une subdivision, détiennent, à l'avant, un petit patio individuel délimité par un muret de pierres mesurant entre 50 et 110 cm de hauteur ($n = 7$; Figure 17). Les murs du patio sont parfois flanqués de niches. Notons cependant que la grande majorité des habitations de Rapayan ne présentent qu'une subdivision interne, avec une première porte servant d'entrée principale et une seconde, donnant accès à la salle située au fond de l'habitation (Figures 18 et 19).

La première pièce des habitations, c'est-à-dire celle où l'on accède par l'entrée principale, est invariablement la plus grande (Tableau 8). Elle occupe, en moyenne, 65 % de l'espace total de la maisonnée. Selon les cas, elle peut cependant couvrir de 40 à 85 % de la surface totale de la structure. La seconde pièce, située au fond de l'habitation, ne représente en moyenne que 35 % de l'espace de l'habitation. Elle varie cependant de façon proportionnelle à la taille de la première pièce, c'est-à-dire qu'elle peut occuper entre 15 et 60 % de la surface totale de la résidence selon les cas. Les maisons possédant plus de deux pièces suivent le même patron, puisque la première pièce est toujours la plus spacieuse.

| Habitation | Longueur pièce principale | Aire pièce principale % | Longueur 2 ^{ième} (3 ^{ième} et 4 ^{ième}) pièce | Aire 2 ^{ième} (3 ^{ième} et 4 ^{ième}) pièce % |
|-------------------|---------------------------|-------------------------|--|--|
| Nombre | 132 | 132 | 132 | 132 |
| Moyenne | 3,95 m | 65% | 2 m | 35 % |
| Écart-type | 1,12 m | 0,73 | 0,59 cm | 6,7 |
| Coeff. Variation. | 28,3 % | 11 % | 29,8 % | 19,5 % |

Tableau 8. Dimension et pourcentage d'occupation de chaque pièce des habitations.

Afin de déterminer la dimension totale des habitations, nous avons calculé la surface qu'elles couvrent en mètres carrés. Or, elles occupent en moyenne une surface de 33,26 m² avec un écart moyen de 11,28 m² entre les maisonnettes (Tableau 9). Nous pouvons alors nous interroger à savoir s'il existe des catégories de dimension entre les habitations. Comme l'illustre l'histogramme (Tableau 10), nous pouvons constater que la distribution des habitations en fonction de leur surface d'occupation suit une courbe normale presque parfaite. En effet, la majorité des unités domestiques s'agglutinent autour de la moyenne. Plus on s'en éloigne, moins il y a de maisonnettes. Or, ces unités situées aux extrémités de la courbe nous permettent de constater qu'il existe des habitations relativement plus grandes et petites que l'ensemble des résidences.

| Habitations m ² | Nombre | Moyenne | Écart- type | Coeff. variation |
|-------------------------------|--------|----------------------|----------------------|---------------------|
| | 142 | 33,16 m ² | 11,28 m ² | 34 % |

Tableau 9. Surface totale couverte par les habitations en m²

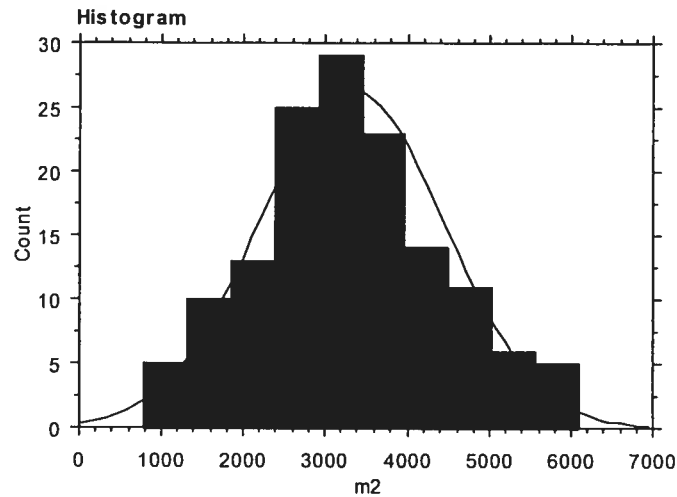


Tableau 10. Histogramme illustrant la distribution des habitations en fonction de leur surface d'occupation en m².

Le tableau 11 illustre la distribution de la dimension des habitations de chaque secteur. Nous pouvons constater que les maisonnées du secteur I présentent peu d'écart autour de la moyenne à l'exception d'un exemple nettement plus petit. Le secteur II présente une distribution linéaire. Quelques unités, dont deux en particulier, se trouvent cependant isolées au sommet de la distribution. La même situation prévaut dans le secteur III. Le secteur IV, quant à lui, comporte une seule maisonnée qui s'éloigne à la hausse du groupe.

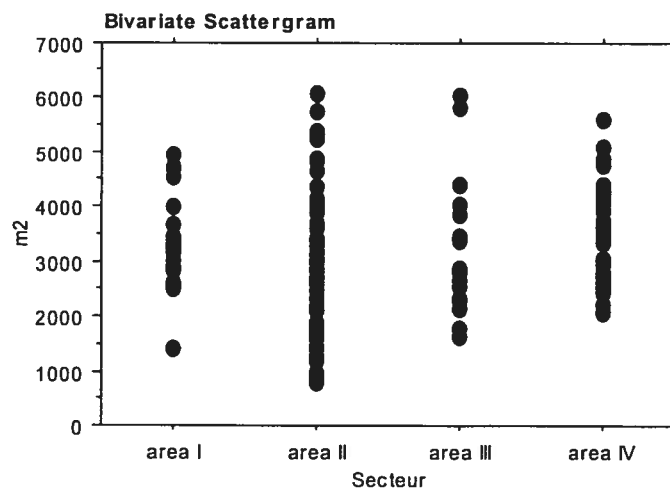


Tableau 11. Distribution de la dimension des habitations en m² par secteur.

Afin de rendre compte du nombre d'habitations de plus petite et de plus grande dimension, nous avons créé trois catégories arbitraires de dimensions. La première catégorie « petit » se rattache aux habitations couvrant moins de 20 m². La catégorie « moyen », caractérisant la grande majorité des résidences, s'applique aux unités domestiques couvrant entre 20,1 et 54 m². Finalement, la catégorie « grand », conçue selon les habitations de grandes dimensions du tableau 11, incluent les maisonnées couvrant plus de 55 m². Le tableau 12 résume la distribution de ces trois catégories par secteurs.

Observed Frequencies for Column 27, Secteur

| | area I | area II | area III | area IV | Totals |
|--------|--------|---------|----------|---------|--------|
| petit | 1 | 14 | 2 | 0 | 17 |
| moyen | 23 | 56 | 15 | 25 | 119 |
| grand | 0 | 2 | 2 | 1 | 5 |
| Totals | 24 | 72 | 19 | 26 | 141 |

Tableau 12. Distribution des habitations par catégorie dimensionnelle et par secteur.

Comme nous l'avons souligné, il n'y a que cinq habitations qui se démarquent des autres par leur grandeur, deux dans le secteur II, deux dans le secteur III et une dans le secteur IV. Notons cependant que seules les données du secteur II sont proportionnellement représentatives de la variabilité dimensionnelle des maisonnées car nous y avons recensé systématiquement toutes les unités. Nous ignorons, par exemple, si les secteurs I, III et IV détenaient d'autres maisonnées à plus grande surface que ne l'indiquent nos échantillons.

En somme, les habitations de Rapayan tendent à être homogènes. Elles présentent généralement une morphologie quadrangulaire imparfaite et possèdent au moins une subdivision interne. Elles varient néanmoins quelque peu selon leur dimension, leur nombre de pièces et par la présence ou l'absence de patio.

Les murs des habitations

Contrairement aux contextes archéologiques en général, la conservation exceptionnelle de l'architecture de Rapayan permet une étude détaillée des façades ou des parois internes et externes des structures. Les murs parfois intacts révèlent une information importante sur la technique de construction des habitations. Ils dévoilent également des subtilités fort pertinentes qui auraient été impossible de percevoir seulement à partir des fondations des habitations. La conservation des murs varie cependant grandement d'une habitation à l'autre. Certaines maisons sont pratiquement intactes, c'est-à-dire qu'elles possèdent toujours les quatre murs de leur charpente en plus de la paroi qui sépare la première de la deuxième pièce. Quelques-unes ne possèdent que les murs latéraux, d'autres seulement la façade de l'entrée principale et le mur de la seconde pièce, etc. Étant donné les écarts de conservation entre les habitations de Rapayan, il s'est avéré difficile de procéder à une étude quantitative d'éléments prédéterminés. Nous avons donc concentré nos efforts, d'abord et avant tout, à dégager les principales caractéristiques qualitatives des façades des structures d'habitation de Rapayan.

Les murs des habitations de Rapayan, quels qu'ils soient, se caractérisent par la même technique de construction. Elle consiste à superposer des pierres calcaires préalablement aplanies de taille variable. Celles-ci sont assemblées les unes aux autres par une mince couche de mortier composé de terre ou d'argile. Lorsque l'agencement des pierres laisse des espaces, les maçons de Rapayan ont eu recours à la technique dite de *pachilla*, qui consiste à boucher les espaces vides en y entassant de petites pierres planes (Photo 17). Les faces internes des murs présentent généralement une finition de très haute qualité. Les pierres ont été polies avec soin afin de produire des murs lisses. Les dalles sur les façades externes sont en revanche généralement travaillées avec moins d'attention et exhibent une apparence plus irrégulière (Photo 18). Même si dans l'ensemble, toutes les habitations de Rapayan se caractérisent par une finition de haute qualité (pierres finement polies, dalles remarquablement agencées, mortier très fin), il n'empêche qu'il existe une certaine variabilité entre elles. Parfois, les habitations présentent des blocs de pierres plus

grossiers qui contrastent avec les dalles planes (Figures 20, 21, 22). D'autres maisonnées se caractérisent par des dalles très fines et soigneusement agencées (Figure 23; Photo 19).

Les murs latéraux des habitations sont toujours tapissés de petites niches (Photos 17, 19 et 20). Leur nombre et leur emplacement sur les parois varient considérablement d'une habitation à l'autre. Les niches peuvent être divisées en deux catégories, l'une ouverte et l'autre semi-fermée. La première est constituée par de simples enfoncements ouverts de forme carrée ou rectangulaire (Photo 17). La seconde est similaire à la première, mais une fraction de l'ouverture est bouchée par une mince pierre plane placée à la verticale (Photo 19 et 20). Ce type de niche permet de glisser des objets à l'intérieur de la cavité par la partie non obstruée par la pierre verticale. Contrairement à la catégorie ouverte cependant, les objets demeureraient invisibles une fois à l'intérieur du trou. Les habitants de Rapayan déposent d'ailleurs toujours des offrandes à l'intérieur des petites niches des maisons en ruines (Photos 21 et 22).

Les cadres des portes ont une forme rectangulaire ou légèrement trapézoïdale. Leur technique de construction est très particulière et constitue un attribut distinctif de l'architecture de Rapayan. Elle consiste à alterner la superposition de pierres verticales et horizontales sur les bordures internes et externes de chaque extrémité de l'entrée. Les espaces entre les rangées de pierres verticales sont remplis de petites pierres plates empilées horizontalement les unes par-dessus les autres (*pachillas*) (Figures 20 et 24; Photos 23 et 24). Comme le montre le tableau 13, les portes de l'entrée ont une hauteur moyenne de 169 cm et varient de 116 à 210 cm (n = 34). Les cadres des portes de la seconde pièce tendent à être plus basses puisque leur hauteur varie de 92 à 205 cm et présentent une moyenne de 152 cm (n = 46). Les cadres des portes de l'entrée principale sont fréquemment surmontées d'une ou de plusieurs petites fenêtres, alors que des petites niches semi-fermées coiffent fréquemment le dessus des portes de la seconde pièce. Enfin, l'orientation des entrées varie selon les impératifs de la topographie mais, comme pour les *chullpas*, elles donnent presque toujours au nord.

| Habitation | Hauteur 1 ^{ère} porte | Hauteur 2 ^{ème} porte | Hauteur habitation |
|----------------------|-----------------------------------|--------------------------------------|-----------------------|
| Nombre | 34 | 46 | 106 |
| Moyenne | 1,69 m | 1,52 m | 2,41 m |
| Écart-type | 0,23 m | 0,27 cm | 0,81 cm |
| Coeff. Variation. | 13,7 % | 17,9 % | 33,6 % |

Tableau 13. Hauteur des portes et des habitations de Rapayan.

La morphologie de la seconde salle des habitations, c'est-à-dire la pièce du fond, représente un autre élément très particulier de Rapayan. La cloison délimitant la première et la deuxième pièce a la particularité de présenter des protubérances, généralement de forme semi-circulaire, qui laissent des espaces vides de chaque côté du mur intérieur de la porte arrière. Les deux cavités sont soit directement intégrées dans chacune des parois du mur de séparation (Figure 25), soit aménagées par l'ajout de murets de chaque côté de la pièce arrière (Figure 26). Parfois, l'ajout de murets pour créer un compartiment fait en sorte que tout l'espace est occupé dans la pièce du fond (Figure 18). Les cavités murales ont une largeur moyenne de 100 cm et une profondeur moyenne de 101 cm. Ces dimensions peuvent cependant varier de 70 à 150 cm ($n = 43$) (Tableau 14). La hauteur des cavités, quant à elle, atteint en moyenne 97 cm et oscille entre 84 cm et 177 cm ($n = 43$). Les compartiments muraux sont complètement scellés du côté interne de la pièce arrière. Sur la façade donnant sur la pièce principale, les protubérances sont obstruées de la même manière que les petites niches semi-fermées des murs latéraux, c'est-à-dire qu'une pierre calcaire plate orientée à la verticale bouche la cavité murale. La pierre verticale est cependant surmontée d'une ou de plusieurs petites fenêtres qui donnent un petit accès à l'intérieur du mur (Figures 27 et 28; Photo 25).

| Habitation | Cavité murale largeur | Cavité murale profondeur | Cavité murale hauteur |
|-------------------|-----------------------|--------------------------|-----------------------|
| Nombre | 43 | 43 | 43 |
| Moyenne | 100 cm | 101 cm | 97 cm |
| Écart-type | 43,9 cm | 43,7 | 46,5 |
| Coeff. Variation. | 43 % | 43 % | 48 % |

Tableau 14. Dimension des cavités incorporées aux murs de séparation des habitations de Rapayan

Les cavités murales ne touchent pas le sol de la maison puisqu'elles le surmontent. Elles possèdent leur propre plancher surélevé constitué d'une large dalle encastrée dans le mur de la seconde pièce. Pour cette raison, les cavités murales demeurent souvent invisibles dans les habitations en mauvais état, puisqu'elles ne font généralement pas partie des fondations mêmes des maisonnées. La seconde porte est parfois surmontée d'un compartiment mural similaire, mais de plus petite dimension (Figure 28). Le dessous des cavités murales et de la porte arrière exhibent fréquemment des niches semi-fermées dont la cavité se situe soit à la hauteur du sol ou sous le plancher de l'habitation (Figure 29). Puisque nous n'avons pas effectué de fouilles, il est difficile de donner ici plus de détails sur ces niches semi-souterraines. Finalement, à l'exception des dix maisonnées à plan unique, soulignons que 86 % (n = 113) des habitations de Rapayan possèdent deux cavités murales dans le mur séparant la première de la seconde pièce. Dans 14 % (n = 18), il n'y en a qu'une seule ou même aucune en raison du manque d'espace.

Les angles supérieurs des murs internes adjacents à l'entrée principale constituent une autre particularité de l'architecture de Rapayan. En effet, ces derniers sont fréquemment munis de corniches, donnant ainsi une forme triangulaire ou en demi-cercle à la partie supérieure de l'habitation dans les deux coins de la façade interne principale (Figure 17, 18, 19, 25). Comme pour les cavités murales, les corniches restent invisibles lorsque les habitations sont en mauvais état, puisqu'elles sont imbriquées dans la partie supérieure du

mur. Elles ne figurent donc pas dans la fondation des maisonnées. Pour ériger ces corniches, les maçons de Rapayan ont inséré de longues dalles de pierre afin d'unir le mur latéral et la façade principale des habitations. Cet agencement procure une forme triangulaire aux coins de la façade interne. Au-dessus de ces dalles, qui constituent le plancher et le support de la corniche, les maçons ont érigé un muret jusqu'au toit de l'habitation. Comme les compartiments muraux, les corniches présentent une large cavité interne qui est scellée par une pierre calcaire verticale surmontée d'une petite fenêtre (Photos 26 et 27). Toutes les habitations, dont les murs latéraux et la façade principale étaient en bon état, possèdent ces corniches (n = 99 ou 70 %). Il est donc probable que la majorité des maisonnées de Rapayan détenaient à l'origine ces corniches.

Les toits des habitations

Si les habitations de Rapayan sont relativement homogènes du point de vue du plan de leur fondation et de la construction de leurs murs, elles présentent cependant des différences plus marquées dans le style de leur toit. Nous avons observé trois types de toitures : 1) plat; 2) en pignon et 3) en pointe. Le premier type est de loin le plus répandu dans les quatre secteurs de Rapayan. Environ 75 % (n = 106) des habitations de Rapayan possédaient ce type de toiture. Bien qu'aucun toit plat intact n'a pu être observé, nous pouvons tout de même émettre deux hypothèses quant à la composition de leur couverture. La première soutient, à l'image des *chullpas* de type A et des corniches (Figures 7 et 8; Photo 26), qu'elles auraient été constituées de longues dalles de pierres saillantes, en partie encastrées dans la maçonnerie supérieure des murs, et supportant d'autres dalles placées en encorbellement. La deuxième possibilité de couverture des toits plats aurait consisté à amarrer une série de poutres de bois à l'horizontale sur la partie supérieure des murs et à les recouvrir d'*ichu* (herbes). À l'époque de la culture et de la récolte des patates, les habitants actuels de la région de Rapayan érigent des maisonnées en pierres recouvertes de ce type de toiture (Photo 28). La hauteur des maisons possédant ce type de toit, c'est-à-dire la majorité des habitations de Rapayan, s'élève à 241 cm (Tableau 13).

Le deuxième type de toit en pignon, représente environ 15 % des habitations de l'échantillon (n = 21; secteur I = 8; secteur II = 3; secteur III = 7 et secteur IV = 4) et prédomine surtout dans les secteurs III (n = 6) et IV (n = 4). Par définition, les toits en pignon se caractérisent par l'existence de deux murs de soutien présentant une forme de V inversé qui permet de soutenir une charpente de bois recouvert d'*ichu*. L'appellation de ce type de toiture est trompeuse dans le cas de Rapayan, puisque seul les murs arrière de quelques habitations présentent une forme de V inversé. Or, il faut deux murs en V inversé pour porter les versants d'un toit de bois et d'*ichu*. Le pignon du mur arrière des maisonnées de Rapayan ne servait donc pas à supporter la charpente d'un toit. D'après les habitations les mieux conservées, l'aménagement d'un pignon dans la partie supérieure du mur arrière avait pour fonction d'accueillir un second étage sur lequel était érigé un compartiment similaire à la seconde pièce du premier niveau des habitations (Photo 29). Les maisonnées en moins bon état de conservation nous permettent de deviner la technique de construction du second étage. Une série de dalles saillantes encastrées au bas du pignon servaient de support à des dalles placées en encorbellement au-dessus de la seconde pièce du premier niveau (Photo 30). Le toit de cette dernière était donc utilisé comme plancher du second étage. Comme l'illustre la photo 29, le toit de la structure du deuxième étage épouse la forme du pignon du mur arrière. Il est constitué de dalles formant un V inversé. Le pignon du mur arrière servait, de toute évidence, de support à cette structure. Notons que le plan des maisonnées possédant un mur arrière en pignon est identique aux autres maisonnées de Rapayan. À l'exception du toit arrière en V inversé, le reste des habitations présentait vraisemblablement un toit plat, soit constitué de dalles en encorbellement ou de bois et d'*ichu*. La hauteur du pignon fait en moyenne 402 cm et varie de 359 à 520 cm.

Finalement, le troisième type en pointe, également présent dans les quatre secteurs, domine particulièrement dans le secteur I. Environ 10 % (n = 14; secteur I = 9, secteur II = 1, secteur III = 2 et secteur IV = 2) des habitations de Rapayan présentaient ce type de

toiture. En fait, il ne s'agit pas d'un toit, mais d'une balèvre située invariablement au-dessus de la porte d'entrée principale (Figure 30; Photo 26). Cette protubérance avait vraisemblablement une fonction strictement ornementale qui ne va pas sans rappeler le profil de la *chullpa* de type B (Figure 13). Elle contribue d'ailleurs à donner une apparence plus massive et plus imposante aux habitations détenant cette pointe. Ces balèvres, indépendamment de la hauteur de la façade principale, peuvent atteindre 250 cm de hauteur. Elles sont souvent dotées de petites niches et fenêtres. Le toit des habitations munies de cette pointe était par ailleurs vraisemblablement plat, comme la majorité des habitations de Rapayan.

4.1.1.2.2. La typologie des habitations

Les habitations de Rapayan sont relativement homogènes. Du point de vue du plan, elles appartiennent, selon nous, à un seul et même type de maisonnée que nous appellerons type A « Rapayan ». Les figures 31 et 32 illustrent les habitations typiques de Rapayan. Elles présentent les caractéristiques communes suivantes : 1) Elles possèdent un plan quadrangulaire imparfait; 2) Elles ont majoritairement deux, et quelques fois trois ou quatre pièces; 3) Elles se caractérisent par la technique de construction qui consiste à superposer des dalles de pierres finement travaillées et polies; 4) Les murs sont flanqués d'un nombre variable de petites niches ouvertes ou semi-fermées; 5) Le mur qui sépare les deux pièces présente généralement deux compartiments scellés par une pierre verticale surmontée d'une petite fenêtre; 6) Les coins de la façade interne sont ornés de corniches triangulaires similaires aux cavités murales; et 7) La construction des portes se caractérise par la technique de *pachillas* qui consiste à coincer de petites pierres horizontales entre des dalles placées à la verticale.

Si l'on tient compte de la morphologie des toits, les maisonnées peuvent être divisées en trois sous-types. Le sous-type A-1 « Rapayan Plat » caractérise 75 % des maisonnées. Il se distingue par une couverture plate composée de dalles de pierre ou de poutres de bois recouvertes d'*ichu*. Le sous-type A-3 « Rapayan Pignon » représente environ 15 % des habitations de Rapayan. Il se caractérise par un mur arrière en pignon ayant accueilli, au-dessus de la seconde pièce, un deuxième étage. Le sous-type A-2 « Rapayan en

Pointe » caractérise environ 10 % des habitations. Il détient la particularité de présenter une balèvre au-dessus de la porte de la façade principale.

4.1.1.2.3. Considérations fonctionnelles des habitations

À la lumière de la description des structures d'habitation, nous sommes en mesure de nous interroger sur la fonction de certaines de leurs particularités, notamment en ce qui a trait aux divisions internes, aux cavités murales et aux corniches. En ce qui concerne les divisions des habitations, nous croyons que la pièce principale, qui occupe en moyenne 65 % de la surface des maisonnées, servait simultanément de dortoir et d'aire d'activité domestique. Même si nous avons trouvé de la poterie utilitaire et quelques meules à la surface de cette pièce, aucune trace superficielle de foyer ou de *basurero* n'a pu être observée. Pour l'instant, nous croyons tout de même que c'est dans cette pièce que se concentrait la majorité des activités domestiques en raison de sa dimension. Il faudra cependant attendre le résultat des fouilles pour le confirmer.

Quelle était donc la fonction de la ou des pièces arrières des habitations ? Comme nous l'avons souligné, elles ne représentent que 35 % de l'espace des maisonnées. Plus spécifiquement, les pièces arrières font en moyenne 200 cm de largeur, mais à cette dimension, il faut retrancher les 102 cm de la largeur moyenne des cavités murales qui sont construites à l'intérieur de cette pièce. Il ne reste donc, en moyenne, que 98 cm de largeur pour circuler dans cette salle. Nous estimons donc les dimensions de cette pièce trop restreintes pour avoir servi de dortoir ou d'aire d'activité domestique. En attendant de futures fouilles, nous émettons l'hypothèse qu'il s'agissait d'espaces d'entreposage propres à chaque maisonnée.

Pour les deux cavités murales caractérisant la cloison qui délimite les deux pièces, nous croyions, au début de nos recherches, qu'il ne s'agissait que de compartiments d'entreposage. Cependant, la découverte subséquente de structures présentant une excellente conservation nous a rapidement fait changer d'idée. En effet, comme nous l'avons mentionné, les cavités murales sont complètement scellées à l'exception d'une petite fenêtre faisant environ 20 cm par 20 cm située dans la partie supérieure de la paroi

donnant sur la première pièce. Bien que cette mince ouverture ait pu, par exemple, permettre d'y verser des grains, il aurait été pratiquement impossible de les récupérer sans défoncer le mur puisque la fenêtre se trouve dans la partie supérieure de la cavité.

La lecture de documents historiques concernant le culte des ancêtres à l'époque préhispanique nous a mené à une autre hypothèse. L'œuvre du père Barnabé Cobo écrite vers 1653, qui selon plusieurs représente la source la plus détaillée et la plus fidèle des coutumes et des religions autochtones (Isbell 1997 : 47; Rowe 1946 : 194), nous informe, en parlant du thème de la momification, que :

« The embalmed bodies were greatly venerated and sacrifices were made to each one according to their resources. Some kept the bodies of their relatives in their own houses... » (Cobo [1653] 1990 : 40 [caractère gras ajouté]).

Plus loin dans le même ouvrage, Cobo aborde le sujet de la diversité des tombes construites sous terre et au-dessus du sol (*chullpas*). Il souligne que :

« ...Their pride and glory [des autochtones] was to have the most lavish, impressive and pompous burials possible, according to the importance of those buried. Most of the tombs were built in the country side, some in the fields and others in the uninhabited pasturelands where livestock grazed, and in some provinces in their own houses » (Cobo [1653] 1990 : 247; [caractère gras ajouté]).

Cobo suggère ainsi que, dans certaines régions du Pérou, la population gardait les corps momifiés de leurs ancêtres dans leur propre habitation. Les dires de Cobo nous poussent à croire que les cavités murales des habitations de Rapayan constituaient des niches funéraires à l'intérieur desquelles étaient conservées les momies des ancêtres de chaque famille. L'école primaire de Rapayan conserve d'ailleurs une collection de momies qui, selon les dires des villageois, proviennent des sites de Rapayan et de

Gantumarca. En plus de présenter des déformations crâniennes et d'avoir les mains et les pieds liés par une corde, les momies sont toutes en position fœtale, avec les genoux touchant le menton (Photo 31). Les dimensions des deux cavités dans les murs des habitations de Rapayan auraient ainsi permis d'accueillir une momie chacune, puisqu'elles mesurent en moyenne 100 cm de long, 102 cm de large et que leur hauteur varie de 85 à 177 cm. La petite fenêtre localisée au-dessus de la pierre verticale aurait alors permis de présenter des offrandes aux ancêtres, comme des feuilles de coca, de la *chicha* (bière de maïs) et de la nourriture.

Bien que nous ayons découvert des ossements humains dans une minorité de cavités murales, il est impossible de confirmer le fait que ces derniers proviennent d'un contexte primaire. En revanche, la majorité des pierres verticales qui scellent les cellules murales ont été littéralement arrachées dans le but évident d'accéder à leur contenu. Cet indice nous laisse croire que les cavités contenaient vraisemblablement des objets ayant pu susciter l'intérêt destructeur des extirpateurs de l'idolâtrie à l'époque coloniale (Duviols 1971), et des *huaqueros* (du passé comme du présent), tels que des momies, des tissus, des métaux et de la céramique. À cet effet, nous avons eu l'opportunité de consulter un vidéo amateur à Huaraz faisant la promotion touristique du Callejón de Conchucos, incluant le village de Rapayan. Dans ce vidéo, tourné au milieu des années 1980, dans le but d'exposer la splendeur des ruines de Rapayan, un groupe de *huaqueros* soutirent une momie et des ossements humains de l'une des cavités murales d'une habitation.

Finalement, nous croyons que les corniches situées dans les coins de la façade principale des habitations avaient la même fonction que les cavités murales. En effet, les corniches présentent une morphologie et une technique de construction pratiquement identique aux compartiments muraux à l'exception qu'elles sont construites non pas à l'intérieur, mais à l'extérieur du mur. Si l'équation voulant que des similitudes morphologiques reflètent des similitudes fonctionnelles, alors il est fort probable que les corniches constituaient également des niches funéraires.

4.1.1.2.4. Les galeries et les entrepôts de Rapayan

Les quatre secteurs de Rapayan présentent un système complexe de galeries construites au-dessus du sol. Nous avons investi beaucoup d'énergie à comprendre ce système puisque les galeries entrecoupent les terrasses d'habitation. Plusieurs segments sont d'ailleurs en ruines et s'entremêlent avec les décombres des murs des habitations. Afin d'en dégager une certaine cohérence, nous avons utilisé des cordons de couleur que nous déroulions en suivant le tracé des galeries. Cette méthode nous a permis d'observer la répartition spatiale de ces dernières et de procéder à leur intégration dans la planimétrie du secteur II (Figure 5). Les galeries entrecoupent les terrasses d'habitation du sud au nord et s'étendent d'ouest en est.

La technique de construction des galeries est assez particulière. Du côté droit (sud), elles s'appuient sur les murs de soutènement des terrasses d'habitation. Du côté gauche (nord), un mur parallèle suit le contour du mur de soutènement à une distance variant de 100 à 150 cm. Les deux murs parallèles sont enfin reliés par de larges dalles de pierre qui forment un toit et un couloir fermé (Figure 33.). D'après nos observations, les galeries comprennent une entrée et une sortie. Chacune d'elle semble aboutir ou débiter, selon le point de vue, au pied de la muraille et près des édifices à étages multiples à l'extrême ouest du secteur II.

À l'intérieur, les galeries sont flanquées d'une série d'enfoncements aménagés à même le mur de contention (Photo 32). Positionnés à intervalles réguliers, ces derniers suivent le long du couloir de la galerie. Nous avons dénombré 38 de ces cavités qui font en moyenne 185 cm de long, 147 cm de large et 115 cm de haut (Tableau 15; Photo 33). En extrapolant les segments des galeries détruites, ces fosses devaient à l'origine se compter par centaines.

| Cavités Galleries | Profondeur | Largeur | Hauteur |
|----------------------|------------|----------|----------|
| Nombre | 38 | 38 | 38 |
| Moyenne | 184,5 cm | 146,6 cm | 115,4 cm |
| Écart-type | 69,7 cm | 107,4 cm | 26,5 |
| Coeff. Variation. | 39 % | 73 % | 23 % |

Tableau 15. Dimension des cavités des galleries.

Avant d'être parvenu à associer les cavités des murs de soutènement aux galleries, nous pensons qu'il s'agissait de niches funéraires. Cette hypothèse s'avère cependant peu probable. En effet, les compartiments des murs de soutènement ont une allure assez grossière. Contrairement aux *chullpas* et aux niches funéraires des structures d'habitation, les pierres de construction des compartiments des murs de soutènement sont relativement larges et présentent peu ou pas de trace de polissage. Les galleries à l'intérieur desquelles se trouvent ces cavités ne sont d'ailleurs pas construites avec plus de soin. Ces faits ne correspondent pas tout à fait à l'image que l'on peut avoir d'un lieu de sépulture. Le père Cobo soutient d'ailleurs que :

Though they made no effort to have big and attractive houses, they took great care in building and adorning the tombs where they were to be buried, as if all of their happiness resided there (Cobo [1653] 1990: 246).

En fait, lorsque nous nous sommes rendu compte que les niches des murs de soutènement étaient exclusivement associées aux galleries, que l'accès à ces galleries se limitait à une entrée et une sortie, et que les galleries conduisaient directement aux édifices à étages multiples, nous avons remis en question notre hypothèse d'origine. Les caractéristiques que nous venons de mentionner nous poussent plutôt à croire que les cavités associées aux galleries servaient à entreposer les surplus des récoltes. En effet, la nature hermétique des galleries aurait permis, d'une part, de protéger les récoltes contre

les intempéries et, d'autre part, de se défendre des attaques menées par des ennemis potentiels. Par ailleurs, l'accès restreint ainsi que le fait que les galeries mènent aux édifices à étages multiples, aurait certainement facilité le contrôle et l'administration des surplus par une autorité centrale veillant en théorie sur les intérêts de la communauté. Des fouilles menées dans les galeries permettraient de tester cette hypothèse.

L'étude de ce système unique de galeries dans les Andes nous a également permis de constater l'existence d'épisodes de restructuration du site. En effet, la pièce arrière d'une habitation, semblait au premier coup d'œil s'appuyer sur le mur de soutènement de la terrasse supérieure. La destruction d'une partie du mur du fond de la pièce arrière nous a cependant permis de constater de larges cavités dans le mur de soutènement. Ce dernier se positionne d'ailleurs légèrement en retrait par rapport à la pièce arrière de la maisonnée (Figure 34). Conséquemment, l'habitation obstruait le passage du couloir d'une ancienne galerie. Cette donnée suggère ainsi que le site de Rapayan ait connu des périodes de construction et de reconstruction.

4.1.1.3. Les édifices à étages multiples et les murailles.

Comme l'illustre la Figure 5, le secteur II de Rapayan, comme les trois autres secteurs, se termine à l'ouest par un ou plusieurs édifices à étages multiples ainsi que par une muraille courant du sud au nord. Dans le cas du secteur II, un impressionnant édifice de 5 étages mesurant 13 m de haut, 8 m de large et 4,25 m de profond, se trouve sur le bord du précipice sud (Figure 35a; Photos 34). À l'intérieur de la structure, les murs sont tapissés de petites niches et de dalles plates saillantes prises dans la paroi, décalées les unes par rapport aux autres, qui forment des escaliers permettant de circuler d'un étage à l'autre. Les planchers de chaque pallier sont constitués de longues dalles de pierre qui unissent les murs de l'édifice sur la largeur. Le toit, accessible par le système d'escalier interne, est également construit de larges dalles de pierre superposées. L'édifice donne sur une plaza mesurant 17,5 m de long et 15 m de large. Les six fenêtres de la structure, dont la dimension moyenne est de 142 cm de haut et 75 cm de large, sont tournés vers l'est et donnent sur la plaza et le secteur d'habitation. La muraille, qui dévale du sud au

nord, est directement attachée à l'édifice à étages multiples. L'ouvrage défensif, dont l'épaisseur des parois varie de 2,5m à 0,75m, descend vers les terrasses agricoles au nord sur une longueur de 55,25 m.

Quelques mètres au nord-ouest, à peu près à la même hauteur où se termine cette muraille, il y a un autre édifice à étages multiples plus simple et de plus petite dimension qui est constitué de trois niveaux avec autant de fenêtres. Ce dernier se trouve au début d'une autre muraille qui dévale également les terrasses agricoles vers le nord sur une distance d'environ 23,25 m. Malgré une certaine variabilité dimensionnelle entre les édifices à étages multiples d'un secteur à l'autre (Tableau 16), leurs attributs distinctifs (plusieurs étages, localisation géographique...) nous incitent à les considérer comme correspondant à un seul type architectural.

| Édifices à étages multiples | | Largeur | profondeur | Hauteur | Nombre D'étages |
|-----------------------------|---|---------|------------|---------|-----------------|
| Secteur I | 1 | 2,04 m | 2,02 m | 6,97 m | 4 |
| | 2 | 12,07 m | ? | 8,05 m | 4 |
| Secteur II | 1 | 8 m | 4,25 m | 13 m | 5 |
| | 2 | 2,10 m | 1,96 m | 6,16 m | 3 |
| Secteur III | | 6,23 m | 2,43 m | ? | ? |
| Secteur IV | | 5,45 m | 2,64 m | 9,78 m | 4 |

Tableau 16. Dimension des édifices à étages multiples par secteur.

Quelle pouvait être la fonction des édifices à étages multiples ? Comme, nous l'avons déjà souligné, Flornoy (1957 : 215) suggère qu'ils servaient de résidence. Thompson laisse la question ouverte, à savoir s'il s'agit de monuments funéraires, de greniers ou de résidences (Thompson 1980 : 48, 1983 : 122). Ibarra, quant à lui, opte pour l'hypothèse des monuments funéraires, sans toutefois apporter d'arguments en faveur de cette

proposition (1999). Dans la zone de T antamayo, Bonnier et Rozenberg rejettent l'idée qu'il puisse s'agir d'habitations, puisque les entrées et les fenêtres de ces édifices sont généralement de petite dimension et souvent d'accès difficile. Bien que ces dernières ne mentionnent pas si elles ont découvert des ossements humains dans ce type de bâtisse, elles privilégient néanmoins l'hypothèse selon laquelle il s'agirait de structures funéraires à l'intérieur desquelles auraient été exposées les momies des ancêtres fondateurs (*malquis*) des *ayllus*. Elles demeurent cependant prudentes quant à cette interprétation puisqu'elles soutiennent qu'avant de la confirmer, il reste à apporter des preuves archéologiques et ethnohistoriques (Bonnier 1981 : 52; Bonnier et Rozenberg 1980 18-20; Bonnier et *al.* 1983 : 106).

Pour notre part, nous croyons, à l'instar d'Ibarra, de Bonnier et Rozenberg, que ces structures représentaient des édifices funéraires, ou d'immenses *chullpas*, servant à exposer les momies (*malquis*) des ancêtres fondateurs des communautés. L'argument le plus persuasif quant à la fonction funéraire de ces édifices vient d'une citation de Vasquez de Espinoza. Cet auteur, qui a voyagé en Amérique Centrale et en Amérique du Sud dans les années 1620, dévoile une foule d'informations sur la géographie et les habitants du Nouveau Monde. Lors de son passage dans les environs de la ville coloniale de Huánuco et du centre inca de Huánuco Pampa, il livre une observation qui rend très plausible la fonction funéraire des édifices à étages multiples :

...y a una legua hay muchos pueblos despoblados de los antiguos, y en ellos y en aquellos cerros muchas sepulturas de ellos a modo de torrecillas con las puertas al Oriente, y en cada torrecilla en lo alto y bajo muchos indios muertos sentados, enteros e incorporados, por ser aquel sitio siempre frío y de vientos sutiles, que con haber desde el tiempo de su gentilidad están de la suerte referida, parece que ayer se pusieron en aquellos sepulcros, que por haberlos visto lo escribo (Vasquez de Espinosa [1628] 1992 : 660).

En plus de cette observation pour le moins concluante, nous pouvons également avancer plusieurs arguments archéologiques appuyant l'hypothèse de la fonction funéraire des édifices à étages multiples : 1) Ces structures sont toujours situées dans la partie la plus élevée des sites et jouissent donc d'une excellente visibilité, 2) Comme c'est le cas dans les autres secteurs de Rapayan, l'édifice principal de 5 étages donne sur un espace plat dont la dimension aurait permis d'accueillir l'ensemble de la population du secteur II pour assister, entre autres, à des cérémonies publiques; 3) Les fenêtres de ces structures donnent à l'est et font face à la zone d'habitation ainsi qu'à la plaza. Les édifices auraient donc permis d'exposer les momies aux yeux des spectateurs réunis sur la plaza; 4) Bien que nous n'ayons pas découvert de restes humains dans ces structures à Rapayan, nous en avons trouvé dans deux édifices similaires sur deux sites distincts au cours de notre prospection; 5) Ce sont les seules structures architecturales, avec les murailles, qui contiennent certaines pierres de construction exhibant des inscriptions pictographiques gravées. Ces pictogrammes, illustrant différents symboles, avaient probablement une fonction religieuse; et enfin, 6) Ces édifices témoignent d'un investissement en main-d'œuvre largement supérieur à toutes autres structures architecturales de Rapayan, ce qui reflète une capacité de mobilisation propre à certains individus ou groupes d'individus. Par analogie, nous pouvons émettre l'hypothèse selon laquelle ces édifices constituaient le lieu de sépulture des ancêtres fondateurs des *ayllus*, que leurs descendants directs étaient responsables de la construction de ces édifices et qu'ils représentaient l'élite « vivante » de la communauté.

Quant aux murailles, une fonction défensive paraît être, de prime abord, l'hypothèse la plus probable. En effet, comme nous l'avons souligné dans les précédents chapitres, les chroniqueurs (ex : Cieza de León [1553] 1984 : 233-234; Guaman Poma de Ayala [1615] 1936) et les archéologues (ex : Bonnier 1981; Bonnier et Rozenberg 1980; D'Altroy 1992; Earle et *al.* 1987; Hastrof et *al.* 1989; Parsons et Hastings 1988; Stanish 1992; Thompson 1973b) attribuent à la PIR un climat de conflit généralisé et de guerres endémiques. Ibarra classe d'ailleurs le site de Rapayan comme un établissement fortifié

(Ibarra 1999). Notre intention ici n'est pas de nier l'existence d'un climat de tension et d'insécurité lors de la PIR. La position géographique de Rapayan au sommet d'une crête escarpée constituait d'ailleurs un élément ayant favorisé la protection des habitants du site. Il n'empêche cependant que certaines caractéristiques des murailles ne concordent pas du tout avec l'hypothèse d'une fonction uniquement défensive.

En effet, les murailles débutent aux endroits où la topographie naturelle procure déjà une certaine protection, c'est-à-dire au sud-ouest de chaque secteur, précisément là où la crête se rétrécit et où elle est la plus abrupte. Les murailles dévalent ensuite la pente relativement faible des terrasses agricoles au nord sur une longueur variable selon les secteurs. La plus longue muraille du secteur IV fait environ 200 mètres, celle du secteur II, en comptant les deux tours, fait 75 mètres, et enfin dans les secteurs I et III, elles ne font pas plus de 30 mètres (Tableau 17). Même si on ne peut écarter totalement la possibilité d'une destruction partielle des murailles dans les terrasses agricoles et, par conséquent, qu'elles offraient à l'origine une meilleure protection, nous ne croyons pas que ce fut le cas puisque les extrémités nord de ces dernières présentent une finition impeccable, c'est-à-dire qu'elles se caractérisent par des pierres polies et planes, parfaitement agencées, qui semblent effectivement marquer l'aboutissement nord de ces constructions. Si nos observations sont justes, les dimensions et la position des murailles ne protègent en aucun cas le passage d'ennemis potentiels par les terrasses agricoles, là où l'accès au site est de loin le plus aisé. Autrement dit, si la sécurité était la principale fonction des murailles, alors pourquoi n'auraient-elles pas tout simplement encerclé le site comme c'est le cas, par exemple, de plusieurs sites d'habitation de la région de Tantamayo ? Même si les murailles de Rapayan pouvaient offrir un certain élément de sécurité, il n'empêche que dans l'ensemble, elles sont tout à fait inadéquates du point de vue défensif. Nous concluons donc que le site de Rapayan n'était pas fortifié.

| Muraille | | Longueur | Épaisseur | Hauteur |
|-------------|---|----------|-------------|---------|
| Secteur I | | 28 m | 83 cm | ? |
| Secteur II | 1 | 55,25 m | 75 à 250 cm | 6,51 m |
| | 2 | 23,25 m | 81 cm | ? |
| Secteur III | | 16 m | 79 cm | 3,70 m |
| Secteur IV | | 200 m | 98 cm | 4,23 m |

Tableau 17. Dimension des murailles par secteur.

Dans ce contexte, quel rôle pouvait donc avoir joué les murailles ? À l'image des édifices à étages multiples, nous croyons que leur fonction était essentiellement funéraire et religieuse. En effet, dans les secteurs I, II et III, les murailles s'emboîtent directement dans les édifices à étages multiples. De grosses niches ornent d'ailleurs la partie supérieure est de la muraille qui s'unit aux édifices à étages multiples (Figures 35b; Photo 34). Les niches auraient donc pu servir à exposer les momies lors de cérémonies. Dans le secteur IV, la muraille, qui fait 200 mètres de long, est construite légèrement en retrait de la structure à paliers. Deux *chullpas* se trouvent cependant encastrées dans cette muraille, l'une de type A et l'autre de type D (motif en zig-zag) dont nous avons fait mention plus tôt. Le lien entre les murailles et les édifices à étages multiples est d'autant plus évident lorsque l'on tient compte du fait qu'il s'agit des seules structures architecturales possédant des pictogrammes gravés dans les pierres de construction. Bien que la totalité des édifices à étages multiples et des murailles porte ce genre de gravures, elles sont particulièrement présentes dans le secteur IV où nous en avons dénombrées pas moins de vingt. Quel que soit le secteur, environ 90 % des pictogrammes dépeignent des cercles concentriques (Photo 35), un motif également récurrent dans la région du Chachapoyas comme à *Laguna de los Condores* (von Hagen et Guillén 1998). Le reste des gravures exhibe des symboles plus réalistes tels que des silhouettes humaines et animales (Photo 36). Soulignons également que les pictogrammes se situent toujours du côté ouest des murailles et des grandes *chullpas*, c'est-à-dire sur la façade externe.

Hormis une fonction cérémonielle probable, les murailles auxquelles se rattachent les structures à étages multiples, marquent également une frontière physique claire entre les secteurs. Chaque zone de Rapayan présentait donc deux frontières, l'une marquée par une série de *chullpas* isolées de types A et B à l'est, et l'autre caractérisée par les édifices à étages multiples et par les murailles à l'ouest. Le fait que chaque secteur soit délimité à l'est et à l'ouest par des monuments funéraires est extrêmement révélateur de l'idéologie et de l'organisation sociale de Rapayan. Nous nous attarderons sur la signification idéologique et sociale de ces divisions spatiales plus loin.

4.1.1.4. L'aire d'extension et la démographie de chaque secteur

Nous avons déjà expliqué au chapitre précédent comment nous avons estimé l'aire d'extension et la démographie des sites d'habitat de notre zone de recherche en nous inspirant du plan du secteur II de Rapayan. Rappelons que nous avons calculé la largeur et la longueur maximales de ce secteur pour obtenir une mesure en hectares. Nous avons ensuite compté toutes les habitations figurant sur le plan. Nous avons finalement divisé le nombre de maisons par le nombre d'hectares pour obtenir un index du nombre de maisonnées par hectare.

Ce genre d'estimé dépend directement de notre capacité à définir une structure d'habitation. Dans certaines régions des Andes, par exemple, les unités domestiques regroupent plusieurs habitations organisées autour d'un patio, ce qui pourrait refléter la cohabitation de familles étendues (Bonnier et Rozenberg 1978a, 1978b; Lavallée et Julien 1973; Matos Mendieta 1994, 1997; Parsons *et al.* 2000). Dans le cas de Rapayan, cependant, les unités domestiques se composent d'habitations individuelles. Nous n'avons recensé aucun groupe d'unités domestiques organisées autour d'un patio. De plus, si notre hypothèse selon laquelle les compartiments muraux et les corniches de chaque structure quadrangulaire servaient de gîtes aux momies des ancêtres fondateurs de chaque groupe de parenté s'avère juste, alors nous pouvons conclure que les structures d'habitation constituaient des unités domestiques individuelles occupées par des familles nucléaires. Rappelons que, selon les données en provenance de différentes zones des

Andes et selon les ratios du nombre d'habitants par unité domestique chez les groupes historiques dans notre zone de recherche (Tableau 1), nous avons fixé le nombre d'individus par habitation entre quatre et six à Rapayan. Par ailleurs, l'estimé démographique que nous proposons suppose que toutes les habitations de Rapayan étaient occupées à la même époque. Sans l'exécution de fouilles, il est cependant impossible de valider cette assertion. Il s'agit donc d'une mesure approximative.

Ceci étant dit, le secteur II de Rapayan compte 70 habitations, ce qui fait entre 280 et 420 habitants répartis sur 2,5 hectares. Le secteur II compte donc, par hectare, 28 habitations, soit entre 112 et 168 habitants. Puisque les trois autres secteurs présentent une densité d'habitation similaire, nous avons donc appliqué ce même ratio d'habitants par hectare aux autres zones. Les secteurs I et III font également 2,5 hectares, et pourraient donc également avoir entre 280 et 420 habitants chacun. Le secteur IV est plus important puisqu'il occupe 4,5 hectares, ce qui correspond à une population se chiffrant entre 504 et 756 habitants. Au total, les structures architecturales de Rapayan couvrent 12 hectares densément concentrés au sommet de la crête. Si tous les secteurs et toutes les habitations s'avéraient contemporains, alors le site abritait une population atteignant entre 1344 et 1680 habitants. Dans une perspective archéologique régionale, dont nous avons fait la revue au chapitre 2, Rapayan s'avère être un site d'habitation majeur du Haut Marañón lors de la PIR et du HR.

4.1.2. Les ruines dans la forêt d'eucalyptus

Nous avons découvert, au nord-ouest du site de Rapayan, une trentaine de structures qui présentent une architecture complètement différente des quatre secteurs de la crête de Rapayan. Celles-ci sont dispersées sur six larges terrasses agricoles situées au pied de la muraille du secteur IV, à une distance variant entre 220 m et 320 m de la crête. Aujourd'hui, cette zone est couverte d'une forêt d'eucalyptus.

Les six larges terrasses dans la forêt d'eucalyptus abritent trente-deux structures rectangulaires. L'une de ces terrasses présente une concentration de treize constructions de grande dimension. Six d'entre elles sont disposées autour d'une plaza semi-circulaire mesurant 60 mètres de long et 30 mètres de large. Un muret de pierre de 70 cm de haut et de 100 cm de large délimite la plaza et relie les six structures rectangulaires entre elles. Les six structures associées à la plaza se distinguent par leur taille (Tableau 18). Elles mesurent en moyenne 22,9 m de long par 8 m de large. La plus grande s'étale sur 35,25 m de long par 9,75 m de large et l'épaisseur des murs varie entre 80 cm et 120 cm. La plus petite fait 15,75 m de long par 7,08 m de large. Les murs de ces structures sont également beaucoup plus massifs que l'architecture de la crête puisqu'ils mesurent en moyenne 99 cm et varient de 82 cm à 123 cm.

| Structures de la Plaza | Longueur | Largeur | Épaisseur mur | Largeur porte | Hauteur structure pignon |
|------------------------|----------|---------|---------------|---------------|--------------------------|
| Nombre | 6 | 6 | 6 | 5 | 5 |
| Moyenne | 22,9 m | 8 m | 99 cm | 94 cm | 3,93 m |
| Écart-type | 6,7 m | 1,5 m | 17,7 cm | 17,7 cm | 1 m |
| Coeff. Variation | 29 % | 19,1 % | 17,7 % | 18,9 % | 26,3 % |
| Maximum | 35,25 m | 9,75 m | 123 cm | 124 cm | 5,43 m |
| Minimum | 15,75 m | 6,33 m | 82 cm | 79 cm | 3 m |

Tableau 18. Dimension des six structures de la plaza dans la forêt d'eucalyptus.

Les sept structures situées à proximité de la plaza, quoique légèrement plus petites, se distinguent également par leur grande dimension (Tableau 19). Contrairement aux bâtisses de la plaza cependant, elles sont organisées de façon individuelle et non pas en groupe. Elles mesurent en moyenne 14,75 m de long par 8 m de large et les murs ont une épaisseur moyenne de 90 cm.

| Structures situées à proximité de la plaza | Longueur | Largeur | Épaisseur mur | Largeur porte | Hauteur structure pignon |
|--|----------|---------|---------------|---------------|--------------------------|
| Nombre | 7 | 7 | 7 | 7 | 3 |
| Moyenne | 14,75 m | 8 m | 90 cm | 88 cm | 3,83 m |
| Écart-type | 4 m | 1,98 m | 12,3 cm | 16,4 cm | 0,35 m |
| Coeff. Variation | 27 % | 24 % | 14 % | 27 % | 1 % |
| Maximum | 20,31 m | 10 m | 114 cm | 118 cm | 3,87 m |
| Minimum | 9,14 m | 5,31 m | 79 cm | 75 cm | 3,80 m |

Tableau 19. Dimension des structures situées à proximité de la plaza.

La vingtaine de bâtisses rectangulaires restantes, qui sont dispersées de façon aléatoire sur les autres terrasses dans la forêt d'eucalyptus, tendent à être beaucoup plus petites, puisqu'elles ne mesurent en moyenne que 8,81 m de long par 5,56 m (Tableau 20). L'épaisseur des murs s'apparente toutefois aux structures plus volumineuses.

| Structures dispersées dans la forêt d'eucalyptus | Longueur | Largeur | Épaisseur Mur | Largeur porte | Hauteur structure pignon |
|--|----------|---------|---------------|---------------|--------------------------|
| Nombre | 19 | 19 | 19 | 14 | 6 |
| Moyenne | 8,81 m | 5,56 m | 80 cm | 77,6 cm | 3,32 m |
| Écart-type | 2 m | 1,25 m | 5 cm | 7 cm | 0,63 m |
| Coeff. variation | 23 % | 23 % | 7 % | 10 % | 19 % |
| Maximum | 12,37 m | 8,34 m | 91 cm | 89 cm | 4,43 m |
| Minimum | 5,89 m | 4 m | 73 cm | 64 cm | 2,52 m |

Tableau 20. Dimension des structures de plus petite taille dispersées dans la forêt d'eucalyptus.

Le plan des bâtisses dans la forêt d'eucalyptus varie considérablement. Les structures de plus petite dimension ont une (n = 15) ou deux pièces (n = 4) (Figure 36). Dans le cas des treize bâtisses plus larges, cinq d'entre elles ne possèdent aucune subdivision interne (Figure 37). Trois édifices comportent deux pièces (Figure 38), et un autre de quatre pièces. Deux bâtisses, bien que n'ayant qu'une pièce, possèdent un patio à l'avant (Figure 39). Finalement, deux constructions ont une ou deux pièces annexées à la structure rectangulaire principale (Figure 42). Par ailleurs, les structures rectangulaires les mieux conservées montrent que plusieurs d'entre elles possédaient un véritable toit en pignon, dont la fonction consistait à soutenir les versants de ce dernier (Figure 40; Photo 37). Cinq structures de la plaza, trois édifices situés à proximité de la plaza et six bâtisses dispersées dans la forêt d'eucalyptus détiennent des pignons, ce qui fait un total de quatorze structures sur trente-deux. Ces derniers atteignent une hauteur qui varie entre 2,52 m et 5,43 m (Tableaux 18, 19 et 20). Enfin, tous les édifices exhibent des rangées horizontales de petites niches ouvertes encastrées dans leurs murs latéraux internes (Photo 38).

La technique de construction de ces bâtisses rectangulaires diffère également sur plusieurs points de l'architecture des quatre secteurs de Rapayan. Premièrement, les pierres de construction tendent à être grossières et travaillées de façon expéditive. Elles

sont également amarrées à l'aide d'une couche de mortier beaucoup plus épaisse (Photo 39). Ce dernier est d'ailleurs composé de terre ou d'argile mélangée avec du quartz, et comporte parfois des fragments de céramique. Ces deux éléments ne se retrouvent pas dans le mortier de l'architecture de la crête. La méthode de construction des édifices rectangulaires se situe donc à mi-chemin entre les techniques de type *pirka* et la superposition de dalles taillées. Certaines structures, de plus petite dimension, éparpillées dans la forêt d'eucalyptus présentent cependant une finition plus soignée, c'est-à-dire que les pierres sont mieux taillées et elles sont fixées avec une couche plus mince de mortier (Figure 40). Certaines d'entre elles exhibent une fenêtre au-dessus de la porte d'entrée principale (Figure 41). Deuxièmement, certaines structures présentent des traces d'un revêtement (*enlucido*) de boue et d'argile séchées. Finalement, les portes, tout comme les murs, sont simplement construites par la superposition de pierres de taille variable (Figure 40; Photo 40). Elles ne présentent donc pas les caractéristiques très distinctives des entrées des habitations des quatre secteurs de Rapayan, dont la technique de construction consiste à superposer des dalles positionnées à la verticale et à l'horizontale (*pachillas*).

De toute évidence, les structures rectangulaires de la forêt d'eucalyptus diffèrent grandement de l'architecture de la crête. Elles semblent donc constituer une intrusion dans le paysage architectural de Rapayan. Comme nous l'expliquerons dans le chapitre portant sur l'interprétation des résultats, nous croyons que les structures de la forêt d'eucalyptus ont été érigées sous les régimes inca et colonial. Pour l'instant, soulignons simplement que les particularités architecturales observées dans la forêt d'eucalyptus sont plus difficiles à saisir en raison du fait que la fonction des structures demeure incertaine. Bien que nous proposerons certaines hypothèses, les fonctions exactes des édifices plus volumineux, en l'absence de fouilles, restent nébuleuses. Quant aux constructions de plus petite dimension, il est probable qu'il s'agisse de maisonnées, mais nous ne pouvons le confirmer sans l'exécution préalable de fouilles.

Résumé de la variabilité architecturale

L'objectif de ce chapitre consistait à exposer la variabilité fonctionnelle et stylistique de l'architecture du site d'habitat de Rapayan. L'architecture locale de la crête de Rapayan comporte trois grandes catégories fonctionnelles : 1) les structures funéraires; 2) les structures d'habitation et 3) les structures d'entreposage. La variabilité stylistique nous a permis de diviser les structures funéraires en six grands types. Les trois premiers sont représentés par des *chullpas* de dimension modeste. Les *chullpas* de type A se distinguent par leur petite taille, par leur simplicité et par des toits plats ou légèrement bombés. La *chullpa* de type B, représentée par un seul spécimen dans le secteur I, se différencie par son toit en pignon orné de dalles saillantes et par un enduit bleu pâle qui la recouvre. Les structures funéraires de type C, les abris sous-roches, s'accommodent de cavités naturelles sur le flanc des falaises. La *chullpa* de type D (motif en zig-zag), également représentée par une seule structure, se démarque par un motif composé d'une rangée de triangles décorant le dessus de ses deux entrées. Les édifices à étages multiples, qui constituent bel et bien des structures funéraires, diffèrent par leur hauteur et par leurs paliers multiples. Finalement, les murailles, intimement liées aux édifices à étages multiples, avaient également une fonction cérémonielle et s'inscrivaient dans un programme funéraire. Elles se distinguent par leur morphologie simple (un mur) et par l'existence de grosses niches dans leur partie supérieure.

Les habitations de ce site se caractérisent dans l'ensemble par une grande homogénéité du point de vue de leur morphologie (quadrangulaire), de leurs subdivisions (deux pièces et plus) et de leur ornementation (finition intérieure de haute qualité, petites niches sur les murs latéraux, existence de deux compartiments muraux et présence de deux corniches). Les maisonnées de Rapayan appartiennent donc à un seul et même grand type, le type A de Rapayan. Elles peuvent cependant être subdivisées en trois sous-types en fonction de la variabilité de leur « toit ». Le type le plus représenté (75 %), A-1, est constitué d'habitations présentant un toit plat simple. Le type A-3 « en pignon » se distingue par la présence d'un pignon ayant supporté un second étage sur la partie supérieure du mur arrière. Finalement le type A-2 « en pointe » possède une balèvre au-dessus de la porte d'entrée principale. Malgré le fait que nous attribuions une fonction

domestique aux maisons de Rapayan, il n'empêche qu'elles avaient également une fonction funéraire importante comme en témoignent les cavités murales de la pièce arrière et les corniches de la façade avant qui servaient à l'entreposage de momies.

La dernière catégorie fonctionnelle observée dans la crête, soit le système d'entreposage, constitue un type en soi. Ce dernier se caractérise par un système unique dans les Andes de galeries dont le mur interne de soutien comporte la particularité d'être flanqué de profondes cavités ayant vraisemblablement servi à entreposer les surplus de denrées.

L'architecture dans la forêt d'eucalyptus, quant à elle, se distingue nettement de celle de la crête. Elle se différencie essentiellement par sa massivité et par sa technique de construction plus grossière. Bien qu'il soit ardu de déterminer la ou les fonctions des structures dans la forêt d'eucalyptus, nous croyons néanmoins qu'elles ont été construites sous les régimes inca et colonial (types d'habitation E (inca) et F (colonial)).

CHAPITRE 5

Les sites prospectés et leurs données architecturales

L'objectif de ce chapitre vise à exposer les données architecturales que nous avons recueillies au cours de notre prospection pour chacun des 55 sites recensés (excluant Rapayan, site # 23). Il s'agit d'un chapitre fondamentalement descriptif qui jette les bases des interprétations présentées dans les chapitres subséquents sur la filiation culturelle et l'organisation sociale des communautés de cette région.

Afin de faciliter l'organisation de cette présentation, nous avons subdivisé l'aire de prospection en six secteurs (Figure 46a, Tableau 21 à l'Annexe A). La zone #1 de Rapayan, correspond aux sites situés au sud du río Matara jusqu'au village de Porvenir (sites # 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31 et 32). La zone #2 de Yanas au nord, comprend les sites localisés entre les *quebradas* (cols) Auquirargra au nord et Ayac au sud (sites # 1, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 55). La zone #3 de Huacchis se situe au sud de la *quebrada* Ayac et au nord du río Matara (sites # 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11 et 22). La zone #4 de Gantumarca inclut les sites aux alentours du *caserio* de Gantumarca (sites # 33, 34 et 35). La zone #5 de Hijin comprend les sites au sud de la zone de Gantumarca et au nord du río Hijin (sites # 36, 37, 38, 39 et 40). Finalement, la zone #6 de Singa, située entre Singa et le río Hijin au sud, comprend les sites #41 à #44.

5.1. Les sites de la zone #1 de Rapayan

5.1.1. Les sites d'habitat

5.1.1.1. Le hameau de Viro (# 24)

Le *caserio* de Viro se localise à environ deux kilomètres à l'est de Rapayan. Sur le flanc d'une mince crête donnant face au Marañón s'élève, à une altitude de 2 800 mètres, le site d'habitat de Viro (# 24). Le flanc nord de la crête est constitué d'une pente relativement faible propice à l'agriculture. Le côté sud, par contre, se caractérise par un profond précipice. Le potentiel agricole est cependant moindre qu'à Rapayan puisque la crête est beaucoup plus étroite. La répartition spatiale de l'architecture suit cependant le même plan que Rapayan. L'entrée du site, à l'ouest vers le haut de la cime, débute par un édifice à étage multiples et une muraille qui dévale la pente agricole. Dans les décombres de l'édifice à étage multiples, qui est à moitié détruit, gisaient des ossements humains. À une trentaine de mètres de dénivellation dans les terrasses agricoles, la muraille de l'édifice à étages multiples est flanquée d'une *chullpa* de type D (motif en zigzag; Figure 46b). Cette dernière comprend deux niveaux et possède un toit de dalles plat. L'entrée de la *chullpa* donne sur le côté sud de la structure. À notre connaissance, avec la *chullpa* du secteur IV du site Rapayan, il s'agit des seuls exemples de ce type de monument funéraire documenté dans la zone du Haut Marañón, c'est-à-dire au sud du département de la Libertad.

La majorité des structures se situe à l'est de la muraille en se dirigeant vers le Marañón. Cette section accueille des habitations, des murs de soutien, des galeries ornées de cavités d'entreposage et des *chullpas* de type A. Malgré la destruction avancée de plusieurs habitations, nous pouvons confirmer que les trois sous-types observés à Rapayan sont représentés (A-1, A-2 et A-3) à Viro. Hormis une certaine variabilité de la toiture, toutes les maisons présentent le plan typique des habitations de Rapayan, c'est-à-dire deux pièces, des cavités murales, des corniches, des dalles finement polies et taillées, et des portes construites avec la technique de *pachillas* (Figure 47; Photo 45).

Finalement, même si Viro est pratiquement identique à Rapayan, il ne compte cependant qu'un seul secteur. Il s'agit d'une communauté de taille moyenne puisque l'architecture ne s'étale que sur environ 1,8 hectares. Nous y avons d'ailleurs dénombré

une cinquantaine d'habitations. Selon nos estimés démographiques, le village de Viro aurait ainsi accueilli entre 201 et 302 habitants.

5.1.1.2. Les sites à l'ouest de Rapayan (sites # 19, 20 et 21)

Trois sites se situent le long du río Matara à l'ouest du village de Rapayan sur les flancs du col creusés par ce ruisseau à une altitude d'environ 2 600 m. Lorsque cette zone n'est pas intensément cultivée, elle est couverte d'une abondante végétation. Les sites #20 et #21 se trouvent dans des champs agricoles et sont presque entièrement détruits.

Le site #20 (Ojaragra I), ne possède plus que les vestiges d'un édifice à étages multiples détruit (Photo 46). Il est intéressant de noter que ce site est érigé sur un terrain n'exhibant pas d'éléments défensifs naturels tels une crête ou un ravin. Le site #21 (Ojaragra II), en revanche, se situe sur le flanc d'une crête. Il présente de nombreuses fondations de pierres, mais celles-ci ne permettent pas d'identifier les types de structures (Photo 47). Nous pouvons tout de même noter une série de terrasses ayant vraisemblablement accueilli des habitations. Bien que les sites #20 et #21 soient en très mauvais état, leur schème semble indiquer qu'ils constituaient des sites d'habitat. D'ailleurs, l'altitude auxquelles ils se trouvent constitue un milieu idéal pour la production agricole, notamment pour la culture du maïs. Étant donné la destruction avancée de ces sites, il est difficile d'estimer leur aire d'extension et leur population. Nous estimons néanmoins qu'il s'agissait de sites de petite taille, ne dépassant pas un demi-hectare. Ces deux villages, auraient en conséquence accueilli une population ne dépassant pas 50 habitants chacun.

Le site #19 (Habas Pampa), quant à lui, demeure relativement intact grâce à l'abondante végétation qui le recouvre. Le site se situe le long d'une crête. Un ravin infranchissable borde le côté est, alors que le versant ouest est formé de terrasses très inclinées ayant servi de supports aux habitations (Photo 48). Ce site d'habitat présente la même disposition que les autres villages de même catégorie. La partie haute (sud) est constituée d'un édifice à étages multiples et d'une muraille en mauvais état. Nous avons dénombré une quinzaine d'habitations bien conservées dont 7 de type A-1 et 8 de type A-

3. Elles possèdent toutes les caractéristiques des habitations de Rapayan. Elles font en moyenne 5,98 m de long sur 4,57 m de large.

L'une des maisonnées, bien que possédant le plan et la technique de construction habituelle, présente cependant des corniches internes sensiblement différentes. Ces dernières, au lieu d'être supportées par des dalles saillantes, sont en plus soutenues par des colonnes de pierres. Chacune des deux corniches possède non pas une mais trois cavités internes. La forme des corniches donne d'ailleurs une allure arrondie plutôt que triangulaire aux coins internes de la maison (Photo 49). Finalement, le village est de petite taille, mesurant 100 m de long sur 40 m de large, ou 0,4 hectare. Selon nos estimés démographiques, Habas Pampa aurait abrité une cinquantaine d'habitants.

5.1.1. 3. Le hameau de Tactabamba

Le *caserio* de Tactabamba se situe à proximité d'Habas Pampa à environ sept kilomètres à l'ouest de Rapayan. Tactabamba marque en fait le début de la vallée de Rapayan. Une vingtaine de kilomètres de *puna* inhospitalière sépare Tactabamba et le village d'Uco situé dans la vallée du Puchca à l'ouest (territoire Pinco) (Figure 1). Le chemin menant d'Uco à la vallée du Marañón aboutit d'ailleurs à Tactabamba. Nous avons traversé plusieurs fois cette *puna* (10 heures de marche) et nous n'avons découvert aucun site archéologique. Le *caserio* de Tactabamba semble donc marquer la frontière ouest de la vallée de Rapayan.

Le *caserio* de Tactabamba regroupe sept sites, dont quatre d'habitat (#15, #16, #17, et #18) et trois sites défensifs/cérémoniels/communication (#12, #13 et #14). Nous reviendrons un peu plus loin sur les sites DCC. Les quatre sites d'habitat représentent en fait, comme à Rapayan, quatre secteurs d'une même communauté (Photo 50). Ces derniers se situent entre 3 200 et 3 600 m d'altitude sur une étroite crête. La pente de la montagne est si prononcée qu'elle permet l'aménagement de terrasses agricoles ne mesurant pas plus d'un mètre de large. Les flancs des versants environnants, tous aussi inclinés, abritent d'ailleurs de telles terrasses, ce qui donne une allure d'escaliers aux montagnes. L'étroitesse de ces terrasses agricoles, et leur localisation géographique à

haute altitude, c'est-à-dire au-dessus des 3 200 m, suggère qu'elles servaient à la culture de plantes et de tubercules résistants au gel (ex : patates, *olluco*, *quinua*...).

Les sites #15 et #16 étaient en très mauvais état puisque les habitants du *caserio* de Tactabamba ont systématiquement défriché ces zones. Seuls les édifices à étages multiples et quelques fondations ont survécu à l'épreuve du temps. Nous n'avons donc pas pu procéder à une description architecturale. Les ruines des sites #17 et #18, en revanche, étaient relativement intactes. L'abondante végétation qui recouvrait ces deux sites nous a cependant empêché de procéder à une observation détaillée de l'architecture. Nous nous sommes contentés d'étudier quelques structures d'habitation et d'analyser la disposition spatiale des structures. Or, la répartition des quatre sites le long de la crête ressemble au schème des quatre secteurs de Rapayan. Les sites #15, #16, #17 et #18 se succèdent le long de la crête et présentent chacun un édifice à étages multiples dans leur partie supérieure. Les habitations des sites #17 et #18, situées essentiellement au sommet de la crête en contrebas des édifices à étages multiples et quelquefois sur la pente escarpée à l'ouest sont, à toute fin pratique, identiques à Rapayan du point de vue du plan (Figure 48). Nous avons observé au total 5 habitations de sous-type A-1 et une de sous-type A-3. Nous n'avons découvert aucun système de galeries et d'entreposage et il nous a été impossible d'identifier des *chullpas* en raison de la végétation. Enfin, les quatre secteurs occupent deux hectares, ce qui représente entre 224 et 336 habitants.

5.1.2. Les sites défensifs/cérémoniels/communication (DCC) de Rapayan

Les sites #12, #13, #14, #26, #27 et #28 constituent des établissements de nature défensive situés sur la cime des montagnes. Ces dernières forment une barrière physique et ferment littéralement l'entrée à la vallée de Rapayan au sud. Chaque site ou groupe de sites d'habitat est surmonté par au moins un établissement défensif au sommet des montagnes. Les ruines de Rapayan (# 23) et de Viro (# 24) sont associées aux fortins #26, #27 et #28; les villages #19, #20, #21 au fortin #14; et la communauté de Tactabamba aux établissements défensifs #12 et #13.

5.1.2.1. La puna de Rapayan

La cime au sommet de laquelle se situent les sites #26, #27 et #28 constitue le prolongement de la crête au-dessus des ruines de Rapayan. Le sommet de la montagne forme un petit plateau qui s'élève à plus de 4 200m d'altitude, soit 500 m au-dessus du secteur IV. À cette altitude, la production agricole est pratiquement inexistante. Aucune terrasse agricole n'a d'ailleurs été recensée à cet endroit.

Le site #26, situé au sud-est du plateau, se caractérise par une muraille de 3 à 4 m de hauteur qui encercle un piton rocheux faisant 23,20 m de longueur sur 9 m de largeur (Figure 49). Une seule entrée permet de pénétrer dans l'enceinte. La porte est de petite dimension puisqu'elle ne fait que 50 cm de largeur et 84 cm de hauteur. Contrairement aux habitations de Rapayan, cette dernière ne présente pas la technique de *pachillas*. Elle se caractérise par la superposition de dalles simples. La muraille comporte une série de parapets dont les extrémités se caractérisent par la technique de *pachillas* et des dalles finement taillées et polies. L'extrémité nord de cette dernière, à l'image des édifices à étages multiples, possède une pierre gravée illustrant deux cercles concentriques. La façade interne de la muraille se caractérise par des dalles saillantes positionnées à intervalle régulier qui permet d'accéder au sommet du mur. Une seule structure se trouve à l'intérieur de l'enceinte (Photo 51). Accolée à la muraille, cette dernière présente deux étages et fait 280 cm de hauteur, 350 cm de largeur et 210 cm de profondeur. Il pourrait s'agir d'une *chullpa* de type A, mais les entrées sont anormalement larges pour ce genre de structure (95cm). Dans ce contexte, il est également possible que cette construction ait constitué un abri. Enfin, le site se divise en deux paliers séparés par un mur interne atteignant 240 cm de haut.

Un peu plus à l'ouest, le site #27 (Figure 50) s'apparente grandement au fortin précédent. Il se différencie cependant par le fait que la muraille, qui a une épaisseur d'environ 70 cm, ne ceinture pas la totalité du piton rocheux sur lequel il est construit. En effet, le flanc est si abrupte que la construction d'une muraille à cet endroit n'aurait pas été nécessaire du point de vue défensif. La muraille mesure 22,60 m de longueur, 7 m

de largeur et 4 m de hauteur. Une seule entrée localisée à l'ouest permet d'accéder au rempart. Cette dernière fait 80 cm de hauteur et 140 cm de largeur. Le fortin possède une seule structure à deux niveaux, identique au site précédent.

Le site #28, localisé 70 m à l'ouest, est en revanche un peu plus complexe (Figure 51). De l'extérieur, il est similaire aux deux autres. La muraille fait 60 m de long, 31,10 m de large, 4,10 m de haut et sa paroi a une épaisseur d'un mètre. Cette dernière possède cependant deux entrées, l'une à l'ouest et l'autre au nord. La première mesure 105 cm de hauteur et 80 cm de largeur et la seconde 130 cm de hauteur et 55 cm de largeur. L'intérieur de l'enceinte détient des galeries qui longent le flanc de la muraille (Photo 52). Ces dernières sont construites selon le modèle des galeries du site d'habitation. D'énormes dalles planes sont érigées à la verticale à 60 cm de la muraille. Cette dernière exhibe des pierres saillantes dans la partie supérieure qui, à l'aide de longues dalles, rejoint la grosse pierre verticale. Cet aménagement produit en dessous, un couloir couvert le long de la muraille. Le dessus des galeries, tel un échafaud, constitue une plate-forme stable au sommet de la muraille sur laquelle pouvaient circuler les individus. Les galeries avaient donc une double fonction. La première, de nature défensive, avait pour but de favoriser la circulation d'individus sous la galerie en toute sécurité. La seconde, de caractère plus offensif, servait d'appui aux individus situés sur la plate-forme de la galerie. Ces derniers auraient ainsi pu tirer des objets aux assaillants localisés en contrebas. Le dessus de la muraille possède également de nombreux parapets construits, telles les portes des habitations de Rapayan, par la méthode de *pachillas* (Photo 53). Finalement, ce site détient également deux structures à deux niveaux qui pourrait être soit des abris, soit des *chullpas*.

En somme, ces trois sites présentent des attributs défensifs indéniables. Ils détiennent des murailles construites au-dessus d'éperons rocheux escarpés. En plus de posséder des parapets, les remparts sont munis de pierres saillantes permettant d'accéder au sommet des parois. Malgré les attributs défensifs de ces fortins, nous ignorons qui ils pouvaient défendre. En effet, hormis une ou deux structures, ces établissements présentent peu de traces de structures d'habitation. Les fortins n'accueillaient donc certainement pas une

population importante en permanence. Nous avons d'ailleurs récupéré que très peu de fragments de céramique à la surface de ces sites, ce qui tend à supporter cette hypothèse. En contrepartie, la technique de construction de ces fortins tend à indiquer qu'ils étaient directement associés aux secteurs d'habitat de Rapayan (dalles polies, pictogrammes, *pachillas*...). La population y cherchait-elle refuge en cas d'attaque imminente ? Il s'agit d'une hypothèse probable. Toutefois, si les fortins semblent imprenables de par leurs attributs défensifs, il aurait été relativement aisé de les assiéger et d'attendre la reddition des occupants.

Malgré ces interrogations, un fait demeure : la position géographique à haute altitude des fortins offre une vue imprenable dans toutes les directions. Les trois sites offrent une vue directe sur les sites de Porvenir (sites # 29 à #32) localisé au pied du ravin sud à environ 1 500 m en contrebas. Comme nous le verrons au cours de ce chapitre, toutes les fortifications de la région sont visuellement interreliées, d'où notre choix de les qualifier, entre autres, de sites de communication. Ces remparts auraient donc favorisé une communication rapide et efficace entre les habitants de cette région. Du point de vue strictement défensif, cette qualité rend le système défensif encore plus redoutable qu'un simple fortin. En effet, des individus ayant trouvé refuge à l'intérieur des bastions auraient pu se défendre avec acharnement, tout en attendant du renfort.

En plus des trois remparts, il y a un autre établissement (# 25) situé au nord-est du plateau de la *puna*. Ce dernier se distingue nettement des trois fortins. Il s'agit de quatre structures rectangulaires organisées autour d'un patio commun qui mesure 20 m de longueur sur 15 m de largeur. L'organisation des bâtisses autour du patio prend la forme d'un U. Un obélisque d'un mètre de haut orne la partie nord du patio. Les dimensions modestes de ces constructions, faisant en moyenne 7 m de longueur sur 4 m de largeur, suggèrent qu'il s'agit d'habitations (Figure 52, Photo 54). Les murs, qui ont en moyenne 61 cm d'épaisseur, se caractérisent par l'agencement des pierres relativement grossières et par un nombre variable de petites niches ouvertes. Ces constructions détenaient vraisemblablement un toit plat puisqu'elles ne présentent pas de pignon. La forme rectangulaire des habitations, qui s'apparente aux bâtisses dans la forêt d'eucalyptus, et

leur organisation autour d'un patio, évoquent une *kancha* (groupe de structures) inca. Il est donc possible qu'un petit groupe de *mitmakunas*, de la forêt d'eucalyptus, se soit établi dans la *puna* au-dessus du secteur d'habitation IV de Rapayan. Ce groupe, pour des raisons sécuritaires, aurait ainsi pu chercher à court-circuiter ou à contrôler le système de communication inter-vallées mis au point par les habitants locaux.

5.1.2.2. Le site DCC entre Rapayan et Tactabamba

Le fortin #14 (Linquell) occupe le sommet d'un col situé entre les gorges de Rapayan et de Tactabamba (Photo 55). La cime de cette montagne marque l'aboutissement des flancs qui accueillent les sites #19, #20 et #21. Le couloir localisé entre les cols de Rapayan (#28) et de Linquell (#14) constitue une route naturelle à travers la *puna* menant aux zones de Porvenir et de Gantumarca. Le fortin est donc localisé à un endroit stratégique le long d'une artère de communication. Situé à 4 300 m d'altitude, le fortin est pratiquement identique aux sites #26 et #27 de Rapayan. Il est constitué d'une muraille mesurant 30 m de longueur, 15 m de largeur et 3,7 m de hauteur. Un seul accès localisé à l'ouest de l'enceinte mesurant 70 cm de hauteur sur 60 cm de largeur permet de pénétrer à l'intérieur. Deux petits abris ou *chullpas* flanquent cette muraille. La technique de construction du rempart est cependant plus grossière puisque les pierres tendent à être plus larges et travaillées avec moins de soin.

5.1.2.3. Les sites DCC du hameau de Tactabamba

Les sites d'habitat de Tactabamba (#15, #16, #17, #18) sont directement surmontés d'un ensemble de trois fortins (#12) positionnés à 3 900 m d'altitude, soit à 300 m au-dessus du site #16. Le premier (A), situé à l'ouest, est constitué d'une enceinte ovale fortifiée de 21,10 m sur 13,60 m qui présente une préservation presque parfaite. La muraille fait 3,9 m de haut. Des dalles saillantes prises dans la paroi et servant d'escaliers permettent d'accéder au sommet de la muraille. Deux tours se faisant face flanquent les extrémités est et ouest du fortin. L'édifice est, bien qu' accolé à la muraille, se situe néanmoins à l'extérieur de l'enceinte. Il possède 4 étages et mesure 9 m de hauteur, 3 m de largeur et 2,80 m de profondeur. Deux fenêtres ornent la façade interne de la structure dans la partie supérieure. La plus basse d'entre elles se localise à la hauteur du sommet de

la muraille (Photo 56). Les dalles saillantes prises dans la paroi de la muraille permettent d'atteindre cette fenêtre. La seule entrée du fortin, telle un tunnel, passe sous cet édifice. Elle mesure 86 cm de hauteur et 74 cm de largeur. Du côté sud de cette bâtisse, il y a deux autres structures de forme semi-circulaire qui atteignent le sommet de la muraille et elles font 4,50 m de largeur et 2,65 m de profondeur. La structure la mieux préservée montre qu'elle possédait deux niveaux. Une fenêtre permet l'accès à l'intérieur dans la partie supérieure de la bâtisse. Son étroite association à l'édifice à paliers suggère qu'il s'agit d'une *chullpa* de type A.

L'édifice ouest, quant à lui, se situe à l'intérieur du rempart. Il mesure 10 m de hauteur, 5,4 m de largeur et 3 m de profondeur. Sa façade interne comporte quatre fenêtres. L'intérieur, comme tous les édifices à étages multiples, est muni d'escalier de dalles saillantes permettant d'accéder aux quatre paliers et au sommet de la tour. Une petite structure rectangulaire, similaire aux *chullpas* de type A, se trouve au pied de l'édifice du côté nord (Photo 57). Cette dernière mesure 4,2 m de largeur, 2,1 m de profondeur et 81 cm de hauteur. Elle possède une entrée au pied de laquelle il y a une niche qui donne accès à un compartiment souterrain comme dans les maisonnées de Rapayan.

Un autre rempart (B) moins bien préservé se localise à 15 mètres à l'est du fortin (Photo 56). L'enceinte de forme ovale fait 18,2 m de longueur sur 14 m de largeur. Les murs de la muraille fortement abîmés font 91 cm d'épaisseur. Un édifice à étages multiples à moitié détruit mesurant 6,30 m de largeur se situe du côté ouest de l'enceinte. La préservation précaire du rempart ne nous a pas permis d'identifier d'autre structure architecturale. Finalement, une autre enceinte circulaire (C) mesurant 16 m sur 11,4 m se situe à 4 m à l'est du fortin. Le muret mesure 109 cm de haut et présente une épaisseur de 83 cm. Aucune structure ne se trouve à l'intérieur de cet aménagement.

À l'image des fortins de Rapayan, les remparts A et B de Tactabamba I présentent des attributs défensifs indéniables. Ces derniers pourraient donc avoir servi de refuge à la population des hameaux environnants (ex : sites #15, à #21). Tactabamba I est d'ailleurs visuellement connecté avec les autres fortins de la vallée de Rapayan. Il aurait donc été

possible de communiquer directement avec les habitants des autres sites, en cas, par exemple, de danger. La présence d'édifices à étages multiples sur deux des trois remparts (A et B) constitue cependant une différence notable avec les fortins de Rapayan. Comment pouvons nous expliquer la présence de ce type de bâtisse sur des établissements dépourvus d'habitation ? Il est évident que la grandeur de ce type de bâtisse ne s'oppose en aucun cas à une fonction défensive. Si, par contre, leur fonction principale consistait à servir de résidence à des ancêtres importants, il est quelque peu surprenant que ces édifices se situent en retrait des sites d'habitat, car ceux-ci, rappelons-le, possèdent déjà ce type de structure. Autrement dit, si les habitants entreposaient leurs ancêtres au sein de leur propre communauté d'habitat, qui donc logeait dans les bâtisses des fortins ?

Nous pouvons émettre plusieurs hypothèses pour répondre à cette question, mais il n'en demeure pas moins qu'aucune d'entre elles n'est véritablement vérifiable sans procéder à des fouilles. Premièrement, en plus d'une fonction défensive permanente, les fortins pourraient également avoir servi de centre cérémoniel où se tenaient certaines cérémonies particulières durant l'année. Des *malquis* (ancêtres) importants des sites d'habitat y auraient alors été exposés temporairement durant ces festivités. Deuxièmement, il pourrait s'agir des ancêtres des « gardiens » ou des seigneurs de guerre des fortins. Cette hypothèse impliquerait l'existence d'une certaine spécialisation des rôles entre les habitants de la région. Finalement, nous pouvons également envisager la possibilité que les édifices à étages multiples des sites d'habitat et des fortins de Tactabamba n'étaient pas contemporains. Il se peut, par exemple, que les édifices à étages multiples des remparts constituent un développement plus tardif associé à une période de grand stress comme la conquête inca et/ou espagnole. Dans ce contexte, le besoin accru de protéger les ancêtres fondateurs expliquerait la construction d'édifices à étages multiples dans des sites fortifiés au sommet des cols. À cet effet, nous savons que lors de conflits, les *malquis*, symbole suprême de l'identité et de la légitimité territoriale, étaient menacés de capture ou de destruction par les groupes ennemis. Parfois, semble-t-il, la prise de l'ancêtre fondateur pouvait entraîner la capitulation du groupe (Isbell 1997 : 149, 298). Par exemple, quelques années avant la Conquête espagnole, une querelle de

succession avait éclaté au sein de l'empire inca entre Huascar et Atahualpa et avait dégénéré en guerre civile. À la suite d'une série d'intrigues, Huascar, présumé prétendant légitime du trône, menaça alors de saisir les terres des *panacas* (*ayllus*) et d'enterrer les momies des empereurs défunts (Patterson 1991 : 129-135; Pease 1991 : 173-184). La noblesse inca, affolée par la perspective de ce châtement extrême, se rangea du côté d'Atahualpa (Rostworowski 1999 : 221-227). Lorsque ce dernier triompha, il détruisit la momie de Topa Inca, le grand-père de Huascar, car les descendants de cette *panaca* étaient demeurés loyaux envers Huascar (Gélinas 1995 : 31; Ibell 1997 : 62). Ce geste concrétisait en quelque sorte l'anéantissement de la *panaca* de Huascar, car la perte de l'ancêtre fondateur du lignage symbolisait la disparition de la mémoire collective et de la légitimité royale de cette *ayllu*. De plus, afin d'échapper à l'oppression espagnole, les Incas ont secrètement déplacé les momies royales de Cuzco à Vitcos dans la vallée de Vilcabamba en 1536 (Isbell 1997 : 54-55).

Il se pourrait donc que les édifices à étages multiples des fortins de Tactabamba aient été érigés pour offrir une protection maximale aux *malquis* dans un contexte d'insécurité accrue. Tactabamba, qui se localise à la frontière ouest de la vallée de Rapayan le long d'un passage naturel menant à Uco dans la vallée du Puchca, aurait ainsi été la première zone à faire face à des attaques venant de l'occident. Il s'agit, bien entendu, d'une spéculation qui s'avérera très difficile à tester archéologiquement, à moins que ne soit développée une séquence chronologique extrêmement précise dans la région. Malgré la nature hypothétique de ce scénario, les fortins de Tactabamba, à l'image de la muraille de Rapayan, semblent néanmoins indiquer une relation étroite entre les dimensions cérémonielles et défensives.

Le troisième rempart (C), dépourvu de structure architecturale, tend d'ailleurs à renforcer l'idée selon laquelle les fortins de Tactabamba avaient, entre autres, une fonction cérémonielle. À l'origine, nous croyons que cette enceinte circulaire servait d'enclos destiné à garder les troupeaux de camélidés. Même si, à la lumière de nos données, nous ne pouvons pas rejeter cette hypothèse, il n'empêche que nous n'avons découvert aucune autre structure circulaire au cours de notre prospection dont la

morphologie évoque un enclos à bétail. D'ailleurs, l'absence de vastes pâturages dans la région ne constituait pas un milieu propice au développement d'une économie pastorale d'envergure. Dans ce contexte, nous pouvons nous interroger à savoir si l'enceinte circulaire avait une autre fonction. À cet effet, Ibarra (2003) dans la vallée du Puchca et Parsons et *al.* (2000) dans le plateau de Junín, en plus d'avoir localisé de nombreux enclos, ont également identifié des structures circulaires sur les cimes très similaires à celles de Tactabamba auxquelles ils attribuent une fonction cérémonielle. Comme dans notre cas cependant, les bases empiriques soutenant une telle inférence devront être plus solidement étayées.

Plus proche de Rapayan, le site #13 (Tactabamba II) est situé à environ 300 mètres à l'est de Tactabamba I (#12). Une profonde gorge sépare cependant les deux sites. L'établissement est perché sur une crête allant du nord au sud dont le versant occidental présente une pente très abrupte, alors que le côté oriental est flanqué d'un profond précipice (Photo 58). À l'exception du flanc bordant le ravin, le site est ceinturé d'une muraille de plus de 186 m de longueur sur 31 m de largeur qui comporte trois entrées au nord de moins d'un mètre de hauteur et de 80 cm de largeur. Le côté sud de la muraille présente deux larges structures rectangulaires fortement endommagées qui pourraient représenter des édifices à étages multiples ou des postes d'observation. L'intérieur de l'enceinte comprend trois groupes de structures (Complexes A, B et C), chacun ceinturé d'une muraille individuelle supplémentaire. Ces complexes comportent chacun une petite entrée d'environ 1 m de hauteur sur 70 cm de largeur. La technique de construction des portes des murailles est similaire à la méthode des habitations de Rapayan. Elle repose sur la superposition de blocs de pierre placés à l'horizontale avec quelques *pachillas* au centre (Figure 53). Les murailles présentent des pierres finement polies et taillées (Photo 59).

Le groupe architectural le mieux conservé (Complexe A), se localise à l'extrême nord du site (Figure 54). Encerclé d'une muraille, le complexe, qui fait 23,50 de longueur sur 12,70 m de largeur, comporte deux entrées au nord. Le côté interne de la muraille où se

trouvent les entrées présente trois compartiments qui pourraient représenter soit des *chullpas* soit des abris. Ces structures permettent également d'accéder au sommet de la muraille et auraient ainsi pu servir de poste d'observation. L'intérieur de l'enceinte est composée de deux patios. Le patio nord, qui donne sur les entrées, présente un escalier de dalles qui permet d'accéder à une plate-forme sur laquelle a été érigée une structure d'habitation rectangulaire. Malheureusement, nous ignorons les détails de sa technique de construction, puisqu'il ne reste que les fondations de la maisonnée. Le plan est similaire à celui des habitations de Rapayan. La maison mesure 8,68 m de longueur sur 7,31 m de largeur et ses murs ont une épaisseur de 44 cm. La pièce du fond de cette maisonnée possède cependant la particularité d'être un édifice à étages multiples à trois niveaux. En effet ce dernier constitue le mur du fond de l'habitation. Une seule fenêtre localisée au centre de la structure à 1,78 m du sol permet d'accéder à l'intérieur. L'édifice intact mesure 5 m de hauteur, 8,11 m de largeur et 2 m de profondeur. Du côté externe (sud), cette structure comporte l'originalité d'être décorée d'une frange composée de 5 à 8 rangées de grosses pierres de quartz dans la partie supérieure (Photo 60).

À l'extérieur de la maisonnée, collée à l'édifice à étages multiples du côté ouest, se trouve une petite structure semblable aux *chullpas* de type A. L'association de cette structure à l'édifice à étages multiples tend à indiquer qu'il s'agit bel et bien d'une *chullpa*. Une structure identique se trouve en contrebas à l'intérieur du second patio du côté ouest. On ne peut accéder à ce patio qu'après avoir atteint la plate-forme de la maisonnée puisqu'un mur de 3 m de hauteur empêche son accès à partir du patio nord.

La mauvaise conservation du complexe B localisé au centre du site nous empêche de procéder à une description détaillée. Il comporte néanmoins certaines similitudes avec le complexe A. La muraille qui le ceinture mesure 22,34 m de longueur sur 13,94 m de largeur. Il ne possède qu'une entrée au nord-est de l'enceinte. L'intérieur du complexe est composé d'un grand patio faisant environ la moitié de la dimension de l'enceinte au nord. L'autre moitié, au sud, est constituée d'une plate-forme. Cette dernière était recouverte de décombres en provenance d'un édifice à étages multiples encastré dans la muraille sud. Il

est donc probable que sous les ruines, il y ait eu une maisonnée qui se rattachait directement à cet édifice, comme dans le cas du complexe A

De l'extérieur, l'enceinte du complexe C est semblable aux deux autres puisqu'elle mesure 22,12 m de longueur sur 11,70 m de largeur (Figure 55). L'entrée du complexe est orientée vers le nord-ouest. À l'intérieur, il n'y a aucune structure architecturale apparente. Le mur de la muraille sud qui atteint 4,4 m de hauteur et 7 m de largeur, comporte cependant cinq niches encastrées dont la profondeur varie de 125 à 150 cm (Figure 56). Il est vraisemblable qu'il y avait d'autres niches dans la partie supérieure du mur désormais détruite. Contrairement aux édifices à étages multiples, ces fenêtres ne sont pas interconnectées les unes aux autres. Elles constituent donc des compartiments indépendants. Quelle était la fonction de ces compartiments ? S'agit-il de niches funéraires destinées à exposer les *malquis* lors de cérémonies ou des structures d'entreposage ? Nous penchons en faveur de la première hypothèse des niches funéraires en raison de l'importance du culte des ancêtres à Rapayan dans son ensemble. Ces niches ressemblent d'ailleurs grandement à celles qui ornent la muraille rattachée à l'édifice à étages multiples du secteur II de Rapayan. Nous avons également recensé le même genre d'édifices sur d'autres sites dont le contexte laisse peu de doute quant à leur fonction funéraire. Il y aurait donc deux types d'édifices à étages multiples. Nous nommerons le premier, qui caractérise entre autres le site de Rapayan (site #23), le type A. Celui-ci se distingue par des paliers internes. Nous appellerons le second, que nous venons de décrire, le type B « à niches externes ».

En somme, même si le site de Tactabamba II partage les mêmes techniques de construction que l'ensemble des sites de la vallée, il se distingue néanmoins des autres fortins décrits jusqu'à maintenant sur plusieurs points. Premièrement, il est beaucoup plus vaste que les autres sites défensifs (186 m sur 31 m). En plus de la muraille qui le ceinture, il comporte trois complexes fortifiés de grande dimension (plus de 20 m de long sur plus de 11 m de large). Au moins un de ces complexes (A), et possiblement deux (A et B), présente une habitation directement rattachée à un édifice à étages multiples. Il s'agit de la seule maisonnée recensée au cours de notre prospection associée à une telle

bâtisse. Il se peut donc que Tactabamba II ait été occupée en permanence par une faible population, tout au plus quelques familles. Le fait que nous ayons trouvé très peu de céramique de surface soutient d'ailleurs cette idée. Le complexe C, en revanche, ne présente aucune structure architecturale hormis les niches du mur sud. Quelle était la fonction de cette enceinte ? S'agit-il d'une énorme habitation; d'une enceinte cérémonielle; d'un rempart offrant une protection supplémentaire ? Des fouilles s'avèrent essentielles pour répondre à ces interrogations.

Il n'en demeure pas moins que la construction de la muraille et des complexes architecturaux témoigne d'un investissement considérable en terme de main-d'oeuvre. À eux seuls, les quelques résidents du site n'auraient certainement pas pu ériger un tel établissement. Il s'agit donc d'une œuvre communautaire à laquelle les habitants des sites d'habitat environnants ont sans aucun doute participé. Qui donc occupait ce site spectaculaire ? Plusieurs éléments suggèrent qu'il s'agissait de personnages importants. En effet, hormis la main-d'œuvre impliquée dans la construction de Tactabamba II qui reflète une capacité de mobilisation importante, le complexe A, à l'intérieur duquel se trouve une maisonnée de grande dimension associée à un édifice à étages multiples suggère effectivement que les occupants de ce rempart jouissaient d'une influence considérable. En effet, les habitants de cette maisonnée, ont construit un édifice à étages multiples et ce, au lieu d'ériger des compartiments dans le mur de la seconde pièce comme c'était le cas à Rapayan. Ces données tendent à indiquer que la famille occupant cette habitation avait un prestige et une influence hors du commun. S'agissait-il de la résidence d'un *kuraka* et de ses proches ?

De plus, comme nous l'avons souligné, l'édifice à étages multiples associé à l'habitation du complexe A possède une frange de quartz ornant sa façade extérieure. Ce type de parure a été décrit par Thompson et Ravines sur l'une des murailles du site de Tinyash situé sur la rive droite du Marañón en territoire des Huacrachucos à une quarantaine de kilomètres au nord de Tactabamba (Thompson et Ravines 1973 : 95). La muraille décorée de Tinyash délimite en fait un groupe de maisonnées rectangulaires qui présentent de véritables toits en pignon. Tinyash comporte d'ailleurs de nombreuses

enceintes fortifiées regroupant plusieurs habitations. Tinyash et Tactabamba II partagent donc des complexes fortifiés et des murs ornés de rangées de quartz. Les deux sites se distinguent toutefois sur certains points. Tinyash, par exemple, ne possède pas d'édifice à étages multiples, alors que le complexe A, et possiblement B de Tactabamba II regroupe non pas plusieurs maisonnées, mais une seule. L'influence de Tinyash est donc perceptible à Tactabamba II. Il est ainsi possible, à titre d'hypothèse, que l'élite des deux zones ait tissé des alliances politiques entre elles, notamment par l'échange de partenaires nuptiaux. Le syncrétisme architectural à Tactabamba II, qui se manifeste par certains attributs de Rapayan (édifice à étages multiples, technique de construction) et de Tinyash (complexe architecturaux, frange de quartz), tend à supporter cette hypothèse. Lors de notre visite de quelques sites dans la région de Tantamayo, nous avons également constaté l'existence d'un édifice à étages multiples orné d'une frange de quartz dans sa partie supérieure au site de Susupillo. Les habitations de ce site ne sont cependant pas organisées par groupes à l'intérieur d'une enceinte comme à Tinyash et Tactabamba II (voir Flornoy 1957 : 212-214). Nous aurons l'occasion plus loin de discuter de la relation de Tantamayo avec Rapayan.

5.1.3. Les sites dans les environs du village de Porvenir

Le village de Porvenir se situe à 4 kilomètres de Rapayan au sud de la *quebrada* de Monte Cancha à une altitude d'environ 2 900 m. Cette zone, qui abrite quatre sites, est particulièrement accidentée en raison des nombreux cols qui s'y trouvent. Les terres agricoles, bien que plus abondantes qu'à Tactabamba, représentent néanmoins environ la moitié de la capacité de production de Rapayan. Les sites #29, #31 et #32 sont presque entièrement détruits. Il ne reste que des vestiges de terrasses d'habitations, des fondations à peine préservées et quelques tessons de céramique. Le site #29 (Pirushto), situé sur une crête courant du sud-ouest au nord-est en contrebas du village moderne à environ 2 800 m d'altitude, a été complètement défriché de sa végétation et de son architecture (Photo 61). Nous croyons qu'il s'agissait d'un site d'habitat en raison de sa position géographique à basse altitude et des fondations des structures situées au sommet de la

cime. Si l'on se fie aux pierres taillées jonchant le sol, le site occupait environ la moitié d'un hectare, soit entre 56 et 84 habitants.

La préservation du site #31 (Uchumarca) est similaire au site #29. Localisé à environ 3 200 m d'altitude, il occupait également le sommet d'une crête s'orientant d'ouest en est (Photo 62). De nombreuses terrasses d'habitation et/ou agricoles ont été aménagées sur ses flancs. Lorsque nous sommes passés à proximité du site en 2001, les vestiges d'un édifice à étages multiples s'élevaient toujours dans la partie ouest de la crête. En 2002, il avait complètement disparu. Les fondations en mauvais état des structures suggèrent que le site occupait environ un demi-hectare. Nous estimons donc qu'entre 56 et 84 habitants résidaient dans ce village. Le site #32 (Mesapata) se situe au pied du Marañón à 2 450 m d'altitude sur une pente relativement faible. Cet endroit est actuellement complètement labouré. Seuls les restes d'un édifice à étages multiples et quelques tessons de céramique nous ont permis de l'identifier. Nous n'avons pu estimer ni l'aire d'extension de cet établissement ni la fonction probable du site en raison de sa destruction très avancée.

L'excellente conservation du site #30 (Porvenir I et II), situé tout juste au sud du village actuel à une altitude variant de 3 300 à 2 900 m, contraste avec les autres établissements de cette zone. Ce site, qui occupe une cime orientée d'ouest en est, comprend deux zones, la première localisée en contrebas et l'autre vers le haut de la cime. L'épaisse végétation qui recouvre les deux secteurs est probablement responsable de la conservation des ruines. Nous avons étudié les ruines du secteur II, mais nos observations y sont néanmoins plus limitées en raison de la densité de la végétation.

La disposition de l'architecture des deux zones ressemble énormément à Rapayan. Chaque zone comprend, dans sa partie supérieure, un édifice à étages multiples. L'édifice du secteur II se rattache à une muraille qui dévale la pente nord de la crête sur une distance de 34 m. Le secteur I, quant à lui, présente une série de trois édifices à étages multiples. Le premier, qui comporte trois étages, est construit sur une plate-forme relativement isolée à environ 100 m à l'ouest des habitations. Mesurant 7,05 m de

largeur et 3,74 m de profondeur, il comprend toujours deux petites fenêtres sur sa façade est. La partie supérieure de l'édifice est cependant détruite.

Le second, localisé à 50 m à l'est, est plus étroit. Il mesure 5,12 m de largeur et 3,44 m de profondeur. Il devait faire environ 11 m de haut, mais la partie supérieure est en ruine. Seule une entrée au bas de la bâtisse a résisté à l'usure du temps. Des cercles concentriques gravés ornent une pierre de construction de la façade ouest de la structure.

Finalement, le troisième édifice à étages multiples entame la zone d'habitation du secteur I. Il s'agit d'un édifice de type B « à niches externes » à deux niveaux (photo 64). La paroi arrondie de la structure fait 10,5 m de largeur, 2,65 m de hauteur et 87 cm de profondeur. La partie inférieure, au niveau du sol, est flanquée de 4 niches mesurant en moyenne 74 cm de hauteur et 57 cm de largeur. La partie supérieure présentait également des niches, mais elles sont à moitié détruites. Cette structure ressemble grandement au mur du complexe C du site #13 (Figure 56) et les niches paraissent être aménagées pour accueillir des momies. Ce mur semble également représenter la pièce du fond d'une habitation. En effet, ce mur est associé à une structure quadrangulaire de 7,11 m de longueur et 9,70 m de largeur. Les niches ne sont accessibles qu'après que l'on ait pénétré dans la structure quadrangulaire et ensuite franchi une entrée étroite de 55 cm de largeur qui semble effectivement représenter la seconde porte d'une habitation typique de Rapayan. Si cette hypothèse s'avère juste, alors cette maisonnée pourrait avoir été la résidence d'un personnage important de Provenir. La mauvaise conservation de la structure quadrangulaire ne permet cependant pas de confirmer s'il s'agit bien d'une habitation. Il faudra donc procéder à des fouilles pour l'attester.

Tout juste après cet ensemble de structures, à l'est, il y a une muraille mal conservée de 90 cm d'épaisseur qui embrasse la crête et qui dévale la pente nord sur une distance de 20 m. Cette dernière n'est donc pas directement associée à un édifice à étages multiples. Les structures d'habitation cependant, comme à Rapayan, se situent après cette muraille. Ces dernières se localisent autant au sommet de la cime que sur des terrasses aménagées sur le flanc du versant nord. Nous avons étudié en détails 18 maisonnées, trois dans le

secteur II et 15 dans le secteur I. Toutes les maisons présentent la même technique de construction qu'à Rapayan, à savoir des portes d'entrée caractérisées par la méthode de *pachillas* et des pierres de construction finement taillées et polies (Photo 65). Ces dernières sont également fixées à l'aide d'une mince couche de mortier. Les habitations comprenaient également deux pièces, des corniches encastrées dans les coins internes des façades principales et des cavités obstruées par une pierre verticale dans les murs de séparation (Figures 57 et 58). Elles mesurent, en moyenne, une longueur de 6 m, une largeur de 5,24 m et les murs ont une épaisseur de 54 cm. En moyenne, la première pièce fait 4,52 m et la seconde mesure 1,62 m. La salle principale occupe donc 64 % de l'aire de la maisonnée, alors que la seconde couvre 36 % de l'espace.

Parmi ces habitations, quatre détenaient un mur arrière en pignon à deux niveaux (A-3) : trois dans le secteur I et une dans le secteur II. La hauteur moyenne du pignon est de 4,45 m. Quatre maisonnées comportaient également un patio à l'avant dont les murs mesurant moins d'un mètre présentaient plusieurs niches (Figure 59; Photo 66). L'une des résidences avec patio possédait également un toit en pignon. La longueur moyenne des patios atteint 2,66 m. Le reste des maisonnées possédaient vraisemblablement des toits plats (A-1) puisque nous n'en avons recensées aucune avec balèvre.

Les deux secteurs de Porvenir, comme à Rapayan, comprennent également un système de galeries avec de larges compartiments. Nous n'avons cependant pas cherché à comptabiliser le nombre de cavités d'entreposage et de galeries en raison du manque de temps. La pente nord du secteur d'habitation est si abrupte que les galeries servent parfois de mur de contention aux maisonnées situées à la terrasse supérieure. Dans certains cas, la galerie passe littéralement sous les maisonnées (Figure 61).

Chaque zone se termine à l'est par des *chullpas* relativement isolées. Nous avons dénombré cinq à la limite du secteur I. La totalité d'entre elles appartient au type A et elles mesurent moins de 3 m de largeur sur 2 m de profondeur. Il est probable qu'il y ait plus de cinq *chullpas* à l'est du secteur I, mais la végétation très dense à cet endroit nous a empêché d'approfondir nos observations. Nous avons également recensé cinq *chullpas*

encastrées dans les murs de contention des terrasses d'habitation du secteur I. Ces dernières servaient parfois de mur de soutènement aux habitations de la terrasse supérieure.

Dans le secteur II, nous avons dénombré huit *chullpas* à la frontière est. Il y en a deux localisées sur une terrasse tout juste après les habitations. La première est de type B. Elle mesure 4,12 m de largeur, 2,84 m de profondeur et 3,08 m de hauteur (Figure 62). Les pierres de construction sont cependant plus grossières et moins bien posées qu'à Rapayan. Nous n'avons d'ailleurs trouvé aucune trace d'*enlucido* qui l'aurait recouverte. L'autre est de type A. De plus petite dimension, elle comporte deux niveaux et elle est construite sur la roche mère (Photo 67). Les six autres *chullpas*, également de type A, sont très similaires à celles du secteur I. Elles se trouvent sur les terrasses isolées qui séparent les secteurs I et II.

En somme, le site #30 est pratiquement identique à Rapayan (site #23). Porvenir comporte des maisons, des *chullpas*, des édifices à étages multiples, des murailles, des galeries et des entrepôts identiques à Rapayan. La disposition des structures dans les deux secteurs de Porvenir est également similaire à Rapayan. Chaque secteur débute par un ou des édifices à étages multiples et des murailles. Les structures d'habitations, les galeries et les entrepôts se situent au centre des deux zones. Finalement, chaque secteur se termine par des *chullpas* de type A et B relativement isolées. Porvenir est cependant moins extensif que Rapayan. Les secteurs I et II font 2,5 hectares chacun, soit cinq hectares pour l'ensemble du site. Porvenir représente ainsi moins de la moitié de la taille de Rapayan. Nous estimons que sa population se chiffrait entre 560 et 840 habitants.

5.2. Les sites de la zone # 2 de Yanas

Le village actuel de Yanas se trouve à six kilomètres au nord de Rapayan à une altitude d'environ 3 000 m. Le trajet entre les deux villages prend cependant jusqu'à trois heures de marche en raison d'un profond col creusé par la rivière Matara qui sépare les

deux communautés. Malgré de nombreuses petites gorges qui parsèment le territoire, la zone de Yanas comprend de vastes terres agricoles sous les 3 000 m d'altitude puisque la pente qui dévale jusqu'à la berge du Marañón est beaucoup moins inclinée qu'ailleurs. La plupart des sites se localisent d'ailleurs dans les zones cultivées en-dessous du village de Yanas. En raison de l'intense activité humaine dans cette zone, la grande majorité des sites archéologiques y sont fortement endommagés. Yanas compte neuf sites d'habitat et deux sites DCC.

5.2.1. Les sites d'habitat de Yanas

Les sites #48, #49, #53 et #55, se situant directement sous le village de Yanas dans les champs agricoles, sont presque entièrement détruits. Il ne subsistait, pour chacun d'eux, que les vestiges d'un édifice à étages multiples et quelques tessons de céramique (Photo 68). Nous croyons malgré tout qu'il s'agissait de sites d'habitat. En effet, les restes de fondations fortement endommagées ressemblent à la morphologie de maisonnées. Nous ne pouvons cependant pas le confirmer sans procéder à des fouilles. À en juger par l'extension des fondations, la taille de ces établissements était restreinte, puisqu'aucun d'eux n'occupe plus de la moitié d'un hectare. S'il s'agit bien de sites d'habitat, alors chacun d'eux devait compter entre 56 et 84 habitants. Au total, ces quatre communautés auraient ainsi hébergé une population variant de 224 à 336 résidents.

Le site #52 (Aypur) n'est représenté que par quelques murs de soutènement et une *chullpa* de type A. Cette dernière comporte deux étages (Photo 69). Elle mesure 4,80 m de largeur, 4,07 m de hauteur et 1,80 m de profondeur. Deux entrées regardant vers le nord se situent au premier niveau. La troisième entrée se trouve au second étage et elle donne à l'est. La technique de construction de la *chullpa* est plus grossière que les autres exemples vus jusqu'à présent. Les pierres, même si elles sont polies, tendent à être plus larges et plus arrondies. La *chullpa* semble également être associée à une muraille qui dévalait la pente du nord-est au sud-ouest. L'activité agricole est cependant trop intense à cet endroit pour le confirmer. Nous ignorons d'ailleurs la fonction et l'aire d'extension de

ce site puisqu'il ne reste aucune fondation et que très peu de céramique. Nous n'avons d'ailleurs récolté que quelques tessons.

Le site #51 (Numawilca) comprend trois secteurs s'étalant le long d'une crête dont l'altitude varie de 2 600 m à 2 800 m. Le site #50 (Queropampa) se trouve sur la même crête, 200 mètres plus haut. Il pourrait donc s'agir du quatrième secteur du même site. Chaque secteur, comme à Rapayan, est délimité dans sa partie supérieure par un édifice à étages multiples. Malheureusement, à l'image des autres sites de cette zone, l'architecture de Numawilca est mal préservée. Hormis les édifices à étages multiples fortement endommagés, quatre maisonnées rectangulaires présentant des toits en pignon représentent les seules structures dignes de mention. Construites par paires sur deux plates-formes successives à une trentaine de mètres de l'édifice à étages multiples du secteur I (bas de la crête), ces maisonnées présentent une morphologie et une technique de construction similaires aux structures dans la forêt d'eucalyptus de Rapayan (Figure 63; Photo 70). Les pierres de construction sont relativement larges et fixées à l'aide d'une couche de mortier plus épaisse que l'ensemble des habitations de Rapayan. Les pierres de construction des portes ne comportent d'ailleurs pas de *pachillas*. Elles sont simplement érigées par la superposition de dalles. Le plan des quatre maisonnées est pratiquement identique et il ressemble à celui des structures dans la forêt d'eucalyptus. La Figure 63 illustre le plan d'une de ces habitations. Elle possède deux pièces et trois entrées. Elle mesure 9,9 m de longueur, 5,5 m de largeur, et possède des murs d'une épaisseur de 70 cm. Enfin, les pignons atteignent 3,87 m de hauteur.

Plusieurs fondations très détériorées nous permettent par ailleurs d'évaluer l'aire d'extension du site (# 50 et #51). Les trois secteurs de Numawilca occupent un peu plus d'un demi-hectare. S'il s'agit bien de sites d'habitat comme nous le croyons, la population de Numawilca et Queropampa variait alors de 72 à 108 habitants.

Le site #47 (Yuying) se situe sur une autre crête à 3 200 m d'altitude. Malgré son état de détérioration, Yuying représente néanmoins le site d'habitat le mieux conservé et le plus extensif de Yanas. Le village débute vers le haut de la cime, à l'ouest, par deux

édifices à étages multiples qui se font face (Photo 71). Ces derniers, séparés par une trentaine de mètres, occupent une plate-forme de 25 m de large. La disposition de ces deux bâtisses évoque le schème du fortin du site #12 de Tactabamba. Les deux édifices ne sont cependant associés à aucune muraille. Le premier édifice fait 7,06 m de hauteur, 4,52 m de largeur et 90 cm de profondeur. Le second est de dimension similaire mais fortement endommagé.

Les structures d'habitation débutent tout juste à l'est du dernier édifice. Ces dernières occupent le sommet de la cime ainsi que des terrasses situées sur le flanc nord. Même si la presque totalité de ces dernières est en ruines, leur fondation indique qu'elles étaient organisées de façon individuelle comme à Rapayan. Heureusement, deux maisonnées présentaient une préservation suffisante pour en effectuer le relevé. Les deux habitations ont une forme quadrangulaire. La maison A, qui détient un toit plat, mesure 6,4 m de longueur, 4,84 m de largeur et possède des murs d'une épaisseur de 60 cm (Figure 64). La maison B, dont le mur du fond en pignon atteint 4,68 m de hauteur, fait 5,72 m de longueur, 5,12 m de largeur et les murs ont une épaisseur de 52 cm (Figure 65 et 66). La technique de construction de ces habitations est similaire à celle utilisée à Rapayan. Les portes se caractérisent par la technique de *pachillas* (Figure 65) et les pierres de construction, bien que plus grossières qu'à Rapayan, sont relativement bien taillées et polies (Photo 72). Ces deux maisonnées possèdent également des corniches dans les coins de la façade interne principale. Elles se distinguent néanmoins des habitations de Rapayan puisqu'elles ne possèdent qu'une seule pièce. Malgré cette différence, nous considérons ces habitations comme un sous-type des maisonnées de Rapayan en raison des similitudes stylistiques (techniques de construction, *pachillas*, corniches et morphologie quadrangulaire). Nous pourrions qualifier ces habitations de « Yanas à plan simple », ou le sous type G.

Le site se termine par huit *chullpas* de type A à un seul niveau. Ces dernières exhibent une finition plus grossière qu'à Rapayan. Les pierres sont en effet amarrées avec une épaisse couche de mortier et elles sont travaillées avec moins de soin (Photo 73). Nous avons également recensé quatre *chullpas* encastrées dans les murs de soutènement des

terrasses d'habitation (Photo 74). Finalement, le site s'étend sur 1,3 hectares. Le village de Yuying comptait donc entre 144 et 216 habitants.

Le site #1 (Quilliash) représente un autre site d'habitat plus ou moins bien préservé. Il se localise à environ 3 100 m d'altitude sur une mince crête de 40 m de large bordant le col du río Matara vers le sud-ouest. Nous n'avons recensé ni édifice à étages multiples, ni *chullpa* sur cet établissement. Il est probable qu'il y en ait eu, mais l'état de destruction du site ne permet pas de l'attester. À en juger par les décombres, les habitations fortement agglutinées étaient construites au sommet de la crête ainsi que sur le flanc nord-ouest. Heureusement, la bonne conservation de quelques maisonnées, dont une en particulier, nous a permis d'en dégager ses caractéristiques. Cette dernière, de sous-type A-1, présente dans l'ensemble, les mêmes attributs que les maisonnées de Rapayan. Elle mesure 7,36 m de longueur, 5,12 m de largeur et les murs ont une épaisseur de 40 cm. Elle possède également deux pièces. Il n'est cependant pas possible de circuler à l'intérieur de la pièce arrière puisque les deux cavités murales occupent tout l'espace. Les coins de la façade interne possédaient deux corniches. Les deux portes de l'habitation se caractérisent par la technique de *pachillas*. Les pierres de construction, mêmes si elles sont généralement polies et taillées, ne présentent pas une finition aussi recherchée qu'à Rapayan. Certaines pierres, par exemple, ne paraissent pas taillées. L'avant de l'habitation exhibe un petit compartiment. Ce dernier mesure 1,4 m de largeur, 2,16 m de longueur et 1,06 m de hauteur. Cette structure était couverte d'un toit de dalles. Une entrée de 40 cm de largeur et de 60 cm de hauteur permet d'accéder à l'intérieur. Quelle était la fonction de ce compartiment? Sans l'exécution de fouilles, nous devons nous contenter d'une hypothèse. Nous croyons que cette petite structure aurait pu servir à l'élevage de cochon d'Inde (*Cavia porcellus*). En effet, certains habitants de la région détiennent de petits enclôts similaires dans leur cour intérieure qu'ils emploient spécifiquement pour élever des *cuyes* (cochons d'Inde). Finalement, le site de Quilliash occupe 0,8 hectare. La population se chiffrait donc entre 90 et 134 habitants.

5.2.2. Les sites défensifs/cérémoniels/communications de Yanas

La zone de Yanas compte deux sites défensifs associés aux sites d'habitat. Le premier, le site #45 (Matacastillo) se trouve à 3 950 m d'altitude au-dessus d'un mince piton rocheux qui s'élève à 30 mètres (Photo 75). Malgré la hauteur du site, une épaisse végétation le recouvrait. La muraille qui fait en moyenne 71 cm d'épaisseur et 3,10 m de hauteur s'étend sur une longueur de 72 m d'est en ouest et de 8,26 m du nord au sud. Une seule entrée localisée à l'est permet d'accéder au fortin. Elle mesure 62 cm de largeur, 110 cm de hauteur et 1,15 m de profondeur (Photo 76). Le dessus de la muraille est flanqué de parapets dont les extrémités se caractérisent par la technique de *pachillas*. Les parapets sont disposés à intervalle régulier à chaque mètre et demi de distance.

La muraille se termine à l'ouest par un édifice à deux niveaux. Ce dernier mesure 6,77 m de hauteur, 3,55 m de largeur et 1,47 m de profondeur. Il n'est cependant pas possible d'accéder d'un étage à l'autre depuis l'intérieur de la structure puisque les pierres de construction occupent toute la profondeur de la structure. Il y a une niche au premier niveau mesurant 70 cm de hauteur sur 75 cm de largeur qui donne à l'est, soit vers l'intérieur du fortin. Cette dernière n'est accessible que de l'extérieur. Il est probable que le second étage comptait également une niche, mais la partie supérieure de la structure est très endommagée. Cette bâtisse présente toutes les caractéristiques d'un édifice à étages multiples sauf que les niches ne sont accessibles que de l'extérieur. Il s'agit en fait d'un édifice à étages multiples de type B « à niches externes ». Les niches auraient alors pu servir à exposer des momies.

À l'exception de cette bâtisse, il n'y a aucune autre structure à l'intérieur du rempart. Nous n'avons d'ailleurs récupéré que trois fragments de céramique fortement érodés. Ce site offre une vue exceptionnelle sur toute la vallée de Yanas, de Huacchis, de Tactabamba et de Rapayan. Des montagnes plus élevées bloquent cependant la vue au nord.

Le site #46 (Minas Punta) se situe à environ 500 m au sud-ouest de Matacastillo au sommet de la *puna* à une altitude de 4 200 m (Photo 77). Ce rempart comporte une muraille de 58,80 m de longueur sur 23,20 m de largeur. Trois entrées localisées au nord

permettent d'accéder à l'intérieur de l'enceinte. Ces dernières mesurent en moyenne 98 cm de haut et 60 cm de large. La muraille, dont l'épaisseur est de 75 cm, s'élève à environ 2,20 m. Comme Matacastillo, des parapets ornent le dessus du rempart à intervalle régulier. Les extrémités de ces derniers se caractérisent par la technique de *pachillas*. Les pierres de construction de la muraille sont relativement bien taillées et polies. Aucune structure ne se trouve à l'intérieur de l'enceinte et nous n'avons trouvé que quelques tessons de corps fortement érodés. Minas Punta surplombe tous les autres fortins de cette zone. Il s'agit du site qui offre la meilleure visibilité, et ce, dans toutes les directions.

5.3. Les sites de la zone # 3 de Huacchis

La zone de Huacchis se situe sur les flancs très inclinés de la gorge Matara. La géographie beaucoup plus accidentée qu'à Yanas et Rapayan limite son potentiel agricole. À la hauteur de Huacchis, le fond de la gorge Matara se trouve à 2 700 m d'altitude. À moins de deux kilomètres au nord de la rivière, le col du Matara s'élève à plus de 4 200 m d'altitude. Le dénivelé de 1 500 m sur une très courte distance résulte en une superposition de nombreuses niches écologiques. Une luxuriante flore couvre les établissements localisés au pied de la *quebrada* Matara. La végétation diminue progressivement en remontant le col. Au sommet, seul l'*ichu* pousse à cette altitude. La zone de Huacchis compte cinq sites d'habitat (#9, #10, #11, #22 et #56) et sept sites DCC (#2, #3, #4, #5, #6, #7 et #8).

5.3.1. Les sites d'habitat de Huacchis

Le site #9 (Chucuman) occupe le sommet d'une crête qui court du nord au sud. Ce dernier se trouve actuellement dans des champs intensément cultivés à une altitude de 2 900 m. Il ne reste en conséquence que peu de vestiges de cette occupation. L'établissement comprend néanmoins deux secteurs. Le premier, situé en haut de la crête au nord, est presque entièrement détruit. Il ne reste que des fondations fortement endommagées sur le flanc est de la cime. Une superbe *chullpa* de type B marque

cependant la frontière sud de ce secteur (Photo 78). Celle-ci mesure 3,70 m de largeur, 2,60 m de hauteur et 2,21 m de profondeur. Elle ne possède qu'une entrée à l'est faisant 60 cm de largeur sur 70 cm de hauteur. Cinq petites niches de 17 cm de largeur sur 20 cm de hauteur ornent le dessus de l'entrée. La partie supérieure de la *chullpa* se caractérise par deux rangées horizontales de grosses dalles superposées et légèrement décalées d'un niveau à l'autre. Les murs latéraux excèdent d'une trentaine de centimètres l'ensemble de la structure afin de supporter les grosses dalles saillantes du toit. Les pierres de construction sont par ailleurs polies et taillées avec soins. Ces attributs correspondent, dans l'ensemble, à la *chullpa* de type B de Rapayan. La *chullpa* de Chucuman ne possède cependant aucune trace d'un enduit.

Le secteur II se situe à une centaine de mètres de la *chullpa* en contrebas (sud). Nous avons observé de nombreuses fondations d'habitation au sommet de la crête et sur son flanc est. Nous avons effectué le plan des assises relativement bien conservées d'une maisonnée (Figure 68). Cette dernière présente le plan typique d'une habitation de Rapayan. Elle mesure de 6 m à 7,8 m de longueur sur 5,76 de largeur et les murs ont une épaisseur de 41 cm. L'habitation comporte deux pièces. La destruction partielle de la pièce arrière ne nous permet cependant pas de confirmer ses dimensions. Un des coins avant de la façade interne démontre qu'elle possédait des corniches.

Le secteur se termine au sud par les fondations de ce qui nous apparaît être une *chullpa*. Ces dernières mesurent 3,70 m de largeur, 2,20 m de profondeur et les murs ont une épaisseur de 40 cm. Cette structure détient deux entrées à l'est, l'une de 65 cm et l'autre de 70 cm de large. Bien que nous n'ayons découvert aucune trace d'édifice à étages multiples à Chucuman, les fondations de quelques habitations et les deux *chullpas* terminant chaque secteur partagent des similitudes avec l'architecture et le schème de Rapayan. Finalement, les vestiges architecturaux du site s'étendent sur 1,2 hectares. Chucuman comptait donc entre 134 et 202 habitants.

Le site #10 (Ocushmina) se localise à proximité de la rivière Matara à une altitude d'environ 2 800 m. Contrairement à la majorité des villages qui se trouvent au sommet

des crêtes, Ocushmina repose simplement sur un replat s'orientant du nord au sud. Les structures, bien conservées, sont recouvertes d'une végétation luxuriante, incluant de nombreuses plantes épineuses. Pour cette raison, nous avons eu du mal à étudier en détail l'architecture et le schème du site.

Ocushmina possède un édifice à étages multiples rattaché à une muraille dans la partie haute du replat au nord. Les deux structures sont néanmoins en mauvais état et couvertes de végétation. Nous avons recensé, tout juste au sud, plusieurs habitations. Nous nous sommes contentés d'effectuer le plan d'une d'entre elles (Figure 69). Celle-ci, de sous-type A-1, mesure 7,28 m de longueur, 4,96 m de largeur et les murs ont une épaisseur de 52 cm. L'habitation possède deux pièces, la première fait 4,32 m et la seconde 2,96 m de longueur. Deux cavités murales ont été aménagées dans la paroi de séparation. En plus, la pièce arrière comporte une banquette de 1,31 m de hauteur qui comprend une niche dans sa partie inférieure. Les coins de la façade principale présentent aussi des corniches. Ces dernières occupent cependant plus d'espace qu'à Rapayan et elles tendent à donner une forme arrondie plutôt que triangulaire à la partie supérieure de l'habitation. Il s'agit d'une caractéristique que nous avons déjà décrite pour le site #19 (Habas Pampa). La corniche du coin gauche possède deux cavités et deux fenêtres, alors que celle du coin droit détient deux niches et trois ouvertures. Les portes se caractérisent par la technique de *pachillas* (Photo 79). Somme toute, cette habitation possède pratiquement toutes les caractéristiques des maisonnées de type à toit plat de Rapayan. Finalement, Ocushmina occupe environ 0,4 hectare, soit entre 45 et 67 habitants.

Le site #11 (Cocha Pampa) se situe à environ 3 100 m d'altitude, à côté de l'école primaire de Huacchis. Le site est aménagé sur une protubérance rocheuse peu inclinée qui s'oriente d'ouest en est. Comme la majorité des établissements de cette zone, Cocha Pampa est mal préservé ou bien couvert d'arbustes. L'établissement ne semble néanmoins détenir ni muraille, ni édifice à étages multiples. Nous n'avons d'ailleurs pas, non plus, recensé de *chullpa*. Il est cependant probable que Cocha Pampa en détenait, mais la zone où elles devraient en théorie se localiser, c'est-à-dire vers le bas du site à l'est, est couvert de végétation. De nombreuses fondations de maisonnées, certaines bien

conservées, parsèment le piton rocheux. Nous avons effectué le plan d'une de ces habitations (Figure 70). Cette dernière présente toutes les caractéristiques des habitations de sous-type A-1. Elle mesure 5,68 m de longueur, 4,61 m de largeur et ses murs ont une épaisseur de 44 cm. La première pièce fait 4 m, alors que la seconde occupe 1,68 m de longueur. Le mur de séparation présente deux cavités murales et les coins près de l'entrée de la pièce sont flanqués de corniches. Les portes se caractérisent également par la technique de *pachillas*. Cocha Pampa mesure un hectare, ce qui correspond à une population variant de 112 à 168 habitants.

Le site #22 (Purunya) se localise sur le bord du chemin aménagé sur le flanc de la gorge du río Matara à une altitude de 3 000 m. Ce site est entièrement couvert de végétation (Photo 80). Comme Cocha Pampa, Purunya ne détient ni édifices à étages multiples, ni muraille. Il est cependant probable que la construction de la route ait détruit la partie supérieure du site, précisément là où se situent généralement les murailles et les édifices à étages multiples. La frontière sud de Purunya se termine cependant par au moins une *chullpa* de type A mesurant 2,36 m de largeur, 1,86 m de hauteur et 1,96 m de largeur. Le reste du site se compose de structures d'habitation construites au sommet et sur les deux versants (est et ouest) de la crête. Nous avons dessiné le plan d'une maison de sous-type A-1 (Figure 71). Elle mesure 5,52 m de longueur, 5,84 m de largeur et les murs ont une épaisseur de 40 cm. Les cavités du mur de séparation occupent tout l'espace de la pièce arrière qui mesure 1,8 m. Les coins des murs à l'avant possèdent des corniches et les deux portes de l'habitation se caractérisent par la technique de *pachillas*. Enfin, Purunya constitue un site d'habitat de petite dimension puisqu'il ne couvre que 0,4 hectare, soit entre 45 et 67 habitants.

Finalement, le village #56 (Parina V) représente le dernier de cinq sites (#4, #5, #6 et #7) établis sur une longue crête de quatre kilomètres qui débute au nord au pied de Laguna Parina à une altitude de 4 100 m et qui s'étire jusqu'aux berges de la rivière Matara au sud à 2 700 m d'altitude. Parina V, se situe à 2 850 m d'altitude sur une saillie rocheuse, là où la crête s'élargit et commence à s'estomper. L'établissement débute à l'ouest par une tranchée d'un mètre de largeur et de 1,50 de profondeur qui s'étale sur le

segment plat de la crête, c'est-à-dire sur environ 60 mètres (nord et sud). Un édifice à trois étages se trouve à l'est, tout juste après la tranchée. Ce dernier mesure 7,06 m de hauteur, 7,51 m de largeur et 2,09 m de profondeur. Cette structure était vraisemblablement plus large à l'origine, mais une partie du pan sud s'est écroulée. Une petite plaza de 10 m de longueur et 20 m de largeur se situe à l'avant de la bâtisse. Une seule fenêtre positionnée au centre de l'édifice donne sur la plaza.

Un autre édifice de cinq étages se localise à l'extrémité est de cette plaza (Photos 81). La façade externe (ouest) de la bâtisse donne sur la plaza. Il s'agit d'une situation contraire aux deux édifices du site #12 de Tactabamba où les façades internes se faisaient face. À l'image du site #13 de Tactabamba, la devanture externe de l'édifice est en revanche ornée d'une frange de quartz dans sa partie supérieure (Photo 82). Ce dernier mesure 8,25 m de haut, 4,13 m de large et 2 m de profond. La façade interne de l'édifice, qui fait face aux habitations à l'est, présente une toute autre allure. En effet, un monticule mesurant plus de cinq mètres de haut obstrue toute la partie inférieure de la structure. Seuls les trois derniers mètres de l'édifice sont exposés (Photo 83). Une seule entrée donnant à l'est de 72 cm de largeur et de 44 cm de hauteur permet d'accéder à l'intérieur de la bâtisse. Comme tous les édifices à étages multiples, les cinq niveaux sont accessibles par des escaliers de dalles saillantes encastrées dans les murs. Cet édifice se distingue cependant des autres, car pour accéder aux différents paliers, il faut emprunter l'entrée située en haut de la tour et descendre à l'intérieur de la bâtisse, alors que dans les autres cas, il faut passer par la porte localisée en bas des édifices et puis monter d'un étage à l'autre. En pénétrant à l'intérieur de l'édifice orné de quartz, nous avons découvert des ossements humains en abondance à chacun des cinq paliers. Ce fait tend à confirmer la fonction mortuaire des édifices à étages multiples.

Une muraille variant de 5 à 7 mètres de hauteur se rattache de chaque côté de la bâtisse (Figure 72). La muraille sud, qui s'élance sur 7 m, rejoint le flanc du piton rocheux qui abrite le site de Parina V. La muraille nord, quant à elle, dévale la pente vers les habitations sur une distance de 9 m. Cette dernière ceinture le monticule qui obstrue l'édifice à étages multiples. Comme l'illustre la Figure 72, une structure, qui a la

morphologie d'une habitation, loge au pied de la plate-forme de l'édifice à étages multiples. La pièce arrière représente cependant une *chullpa* de type A à deux niveaux. Elle mesure 1,65 m de hauteur, 3,50 de largeur et 1,65 m de profondeur. Deux petites fenêtres regardant à l'est, une par étage, permettent d'accéder à l'intérieur. La pièce principale semble avoir été érigée postérieurement puisque le mur latéral nord s'emboîte de façon imparfaite à la *chullpa*. Si cette hypothèse s'avère juste, les maçons auraient délibérément construit la maison afin de pouvoir utiliser la *chullpa* comme seconde pièce.

Les structures d'habitation se situent en contrebas de la plate-forme et de la *chullpa* sur une série de terrasses. Ces dernières atteignent jusqu'à 300 m de longueur du nord au sud et 12 m de large d'ouest en est. La majorité des maisonnées sont malheureusement couvertes d'une épaisse végétation. Nous avons dégagé deux d'entre elles afin d'en effectuer leur plan. La première (A) est de type en pignon. L'habitation comporte deux pièces similaires aux maisons de Rapayan (Figure 73). Elle mesure 6,40 m de longueur, 5,60 m de largeur et les murs ont une épaisseur de 52 cm. La première pièce fait 4,08 m de longueur et la seconde, 2,32 m. En plus de la paroi de séparation munie de cavités murales, le mur arrière en pignon, qui fait 4,52 m de hauteur, présente la particularité d'être flanqué de quatre niches réparties sur deux niveaux (Figure 74). Celles-ci mesurent en moyenne 1,2 m de hauteur et 1 m de largeur. Le pignon semble être strictement ornemental puisqu'il ne paraît pas avoir été utilisé comme charpente à un second étage. La façade interne de cette maisonnée comporte également des corniches, mais leur morphologie se distingue de celles de Rapayan. En fait, cette habitation ne possède qu'une seule corniche. Celle-ci occupe cependant toute la longueur de la façade interne de la pièce principale. En effet, des pierres saillantes encastrées à la hauteur de la porte (102 cm de hauteur) permettent de soutenir de longues dalles horizontales servant de plancher à la corniche. Cette dernière se projette à l'intérieur de la maison sur une largeur variant de 80 cm à 112 cm. Trois petites fenêtres permettent d'accéder à la cavité interne. Celles-ci ne sont cependant pas bouchées, au-dessous, par de larges pierres calcaires verticales comme c'était le cas à Rapayan. Elles sont plutôt bouchées par de simples dalles superposées à l'horizontale. Cinq niches ouvertes coiffent le mur (52 cm d'épaisseur) situé sous la corniche. Le cadre de la porte principale de la maison ne comprend pas de *pachillas* comme à Rapayan. Sa technique de construction repose

plutôt sur la superposition de dalles. Il est possible que le poids de la corniche soutenu par le mur de l'entrée ait nécessité des assises plus solides que n'en procuraient les *pachillas*. En revanche, les pierres de construction de l'ensemble de la maisonnée sont taillées et polies avec soin.

La seconde habitation, à l'exception du mur arrière en pignon orné de niches, est similaire à la première maisonnée (Figure 75). Elle détient une seule longue corniche encastrée dans la façade interne (Photo 84). Elle possède cependant quatre fenêtres et le mur inférieur en comporte trois. L'habitation mesure 6,36 m de longueur, 6 m de largeur et les murs ont une épaisseur de 56 cm. La première pièce occupe 4,08 m de longueur et la seconde 2,28 m.

Nous ne pouvons confirmer si Parina V détenait des *chullpas* dans la zone d'habitation et à l'extrémité du site. Les habitants de la région utilisent le dernier tronçon de l'établissement soit comme enclos à bétail, soit comme champs agricoles. Nous pouvons cependant confirmer que Parina V était un site d'habitat important puisqu'il occupe 4 hectares. La population devait se chiffrer entre 448 et 672 habitants.

5.3.2. Les sites défensifs/cérémoniels/communication de la zone de Huacchis

Comme nous l'avons souligné, quatre autres sites nichent sur la même crête que Parina V. Le site #4 (Parina I) se situe à proximité du sommet de la cime et de la lagune Parina à 4 100 m d'altitude (Photo 85). Ce site comprend deux ensembles architecturaux. Le premier, au nord, débute par deux tranchées d'environ 1,50 m de profondeur et 2 m de largeur qui épousent la largeur de la crête (Photo 86). Quelle était la fonction des tranchées ? Il pourrait logiquement s'agir d'un aménagement défensif. Toutefois, avec un bon saut, elles sont relativement aisées à franchir. Sans éléments défensifs supplémentaires, tel que des pieux de bois placés à l'intérieur des tranchées par exemple, elles auraient pu, au contraire, être bénéfiques aux envahisseurs. En effet, en trouvant refuge dans les tranchées, les assaillants auraient ainsi été protégés des projectiles tirés depuis le site. Une hypothèse alternative voudrait qu'elles aient servi de système de drainage. Ces tranchées auraient effectivement permis d'évacuer l'eau de pluie coulant en amont avant qu'elle n'inonde le site.

Comme l'illustre le croquis de la Figure 76 et la Photo 86, un édifice à étages multiples suit immédiatement les tranchées au sud. Ce dernier comporte cinq niveaux interreliés et cinq fenêtres, deux au premier niveau, deux au second et une au troisième. La plus petite fait 47 cm de hauteur et 17 cm de largeur, et la plus ample mesure 135 cm de hauteur et 65 cm de largeur. De forme trapézoïdale, la bâtisse atteint 7,60 m de hauteur, 9,30 m de largeur à la base et 8,45 m au sommet. La profondeur de la structure est de 3,60 m. Une muraille de 12 m érigée sur le bord du ravin rejoint l'édifice du côté est. Une autre muraille rattachée au flanc ouest de la bâtisse ceinture l'établissement sur une longueur de 27 m et une largeur de 18 m. Deux *chullpas* à un seul niveau de type A s'adossent à la muraille. La première, localisée à 4 mètres à l'ouest de l'édifice, mesure 1,83 m de hauteur, 4,60 de largeur et 2,52 m de profondeur. L'entrée de la *chullpa* fait 110 cm de hauteur et 75 cm de largeur. Cette structure pratiquement intacte comportait de nombreux ossements humains à l'intérieur. La disposition de cette dernière, à proximité de l'édifice à étages multiples, rappelle le schème observé aux sites #12 et #13 de Tactabamba (voir Figure 54 et Photos 56 et 57). La seconde *chullpa*, en moins bon état, se situe au sud face à l'édifice à étages multiples. Elle mesure 5,41 m de largeur et 5 m de profondeur. Elle est flanquée de deux entrées, une à l'est et l'autre à l'ouest. Un escalier de dalles de 2,4 m de longueur et 2 m de largeur situé au sud-ouest de l'enceinte permet d'accéder et de sortir du site.

Le second ensemble architectural de Parina I se situe à 10 m au sud après une descente prononcée de 25 mètres. Comme l'illustre la figure 76, ce dernier comporte simplement un édifice à trois niveaux très endommagé et légèrement plus petit que celui du premier ensemble architectural. Une muraille située sur les deux flancs de la bâtisse donne l'allure d'un « U » au site. L'établissement mesure 22,40 m de longueur sur 16,30 m de largeur.

Le site #5 (Parina II) se situe à une quarantaine de mètres en contrebas du site #4. Construit sur une protubérance rocheuse très escarpée (Figure 77; Photo 86), Parina II est précédé au nord d'une tranchée de dimension similaire à celles de Parina I. Un édifice à quatre niveaux entame le site après la tranchée au sud. Celui-ci fait 5,20 m de hauteur, 5,75 m de largeur et 2,10 m de profondeur. Trois fenêtres d'environ 75 cm de hauteur sur 60 cm de largeur ornent la façade sud de la bâtisse. Une muraille longeant le précipice

ouest sur une distance de 11,4 m s'imbrique sur le flanc occidental de l'édifice. Deux murailles se rattachent au côté est de ce dernier. La première, qui s'élance au sud, forme avec le précipice ouest une enceinte de 24,8 m de longueur sur 13,20 m de largeur. Cette muraille prend fin au sud en s'emboîtant dans un autre édifice à trois niveaux dont la seule entrée (62 cm de hauteur sur 81 cm de largeur) fait face à l'enceinte et à l'autre bâtisse à étages multiples. Il mesure 4,10 m de hauteur, 3,70 m de largeur et 1,90 m de profondeur. Une structure très mal conservée occupe le côté ouest de cette bâtisse sur le bord du précipice. Il est fort probable qu'il s'agisse d'une *chullpa* de type A puisqu'elle présente une entrée au niveau du sol mesurant 75 cm de hauteur et de largeur. La structure fait 4,10 m de largeur et 2,60 de profondeur. La première muraille est, au centre, comporte une autre *chullpa* de type A, qui était, elle aussi, en très mauvais état. Elle mesure 3 m de largeur et 1,4 m de profondeur. Son entrée fait 60 cm de largeur et 74 cm de hauteur.

La seconde muraille dévale la pente orientale sur environ 14 m et se projette au sud sur une distance de 36,80 m. Elle se termine et s'emboîte également dans un autre édifice à quatre niveaux qui est malheureusement à moitié détruit. Ce dernier mesure néanmoins 5,57 m de hauteur, 4,20 m de largeur et 2 m de profondeur. Une seule entrée au premier niveau est préservée. Celle-ci mesure 73 cm de hauteur et 79 cm de largeur. Deux structures presque entièrement démolies sont encastrées dans cette muraille au nord. Nous ignorons s'il s'agit d'abris ou de *chullpas*.

La répartition des structures de la première enceinte ressemble grandement au site #12 de Tactabamba. Deux édifices à étages multiples se font face et présentent une *chullpa* à leur gauche (du côté des entrées). Ce schème évoque une conception de dualité et d'opposition (Moore 1995). Au centre de l'enceinte, la roche mère présente un trou gravé de 40 cm de rayon et d'environ 20 cm de profond. Quelle était la fonction de cette cavité? Notre intuition nous a instantanément poussé à croire qu'elle avait une valeur religieuse. La description de Pedro Pizarro d'un rituel célébrant les momies des empereurs incas à son arrivée à Cuzco en 1533 tend à confirmer cette hypothèse :

*When the verquis [contenant] were filled
[de chicha], they emptied them into a round*

stone in the middle of the plaza, and which they held to be an idol, and it was made a round a small opening by which it drained itself off through some pipes which they made under the ground (P. Pizarro [1571] 1921: 251-252).

Bien qu'il n'y ait pas de conduits sous la roche gravée à Parina II, il n'empêche qu'elle partage plusieurs éléments avec la pierre décrite par Pizarro à Cuzco (pierre ronde située au centre de la plaza). Lorsqu'on tient compte du fait que la majorité des structures de Parina II représentaient des résidences de momies (édifices à étages multiples et *chullpas*), il est aisé de s'imaginer que des rituels similaires à ceux pratiqués à Cuzco s'y déroulaient et que la roche située au centre servait, entre autres, à présenter des offrandes aux *malquis*. Il est probable que des sites similaires à Parina II, comme Parina I et le site #12 de Tactabamba, détenaient également des pierres gravées sur le sol. Des fouilles pourraient permettre la confirmation de cette hypothèse.

Le site #6 (Parina III) se situe à 130 m au sud de Parina II à une altitude d'environ 3 700 m. L'établissement se compose uniquement d'un édifice à quatre étages (Photo 87) et d'une plaza de 22 m de longueur sur 18,50 m de largeur qui occupe tout le piton rocheux sur lequel elle repose. De forme trapézoïdale, la bâtisse mesure 6,33 m de largeur à la base et 5,44 m dans sa partie supérieure. Elle atteint 8,31 m de hauteur et 2,89 m de profondeur. L'édifice ne comprend qu'une seule entrée donnant au sud et mesurant 1,24 m de hauteur et 78 cm de largeur. Cinq petites fenêtres ornent cependant la façade. Enfin, aucune muraille ne se rattache à l'édifice et aucune tranchée ne précède l'établissement.

Le site #7 (Parina IV) se localise à 500 m au sud de Parina III à une altitude de 3 200 m. La végétation commence ici à être plus abondante et diversifiée que dans les autres sites en amont. Parina IV est précédé d'une tranchée de 2,50 m de profondeur et 2 m de largeur. La bâtisse qui suit, au sud, se distingue des autres édifices à étages multiples de Parina. En effet, cette dernière ne comprend qu'un seul niveau. La structure mesure 4,52 de hauteur, 2,13 m de profondeur et 12,33 m de largeur. Elle comprend, dans sa partie inférieure, quatre niches qui font en moyenne 1 m de hauteur, 1,20 m de largeur et 1,60 m

de profondeur. Les niches ne donnent cependant pas accès à l'intérieur de l'édifice. Comme nous l'avons observé au site #13 de Tactabamba, il s'agit d'un édifice à étages multiples de type B « à niches externes ». Les niches sont surmontées de quatre petites fenêtres. La technique de construction de la bâtisse est par ailleurs beaucoup plus grossière que celle des autres édifices principaux de Parina. En effet, de taille et de forme très inégales, les pierres de construction sont à peine travaillées. Ce procédé ressemble davantage à la méthode de type *pirka* qu'à la technique de superposition de dalles caractérisant l'ensemble de l'architecture de la région.

La bâtisse repose sur une plate-forme de 16 m de long sur 7 m de largeur. Une autre plate-forme se situe deux mètres plus bas. Elle mesure 24,12 m de longueur sur 8,10 m de largeur. Deux murailles rattachées à l'édifice principal délimitent ces plates-formes à l'ouest et à l'est. Six étroites terrasses soutenues par des murs de soutènement suivent du sud. Agencées en zigzag, elles permettent de monter progressivement jusqu'à l'édifice principal.

En somme, les sites de la crête de Parina partagent plusieurs attributs. Ils possèdent tous un ou des édifices à étages multiples, une enceinte ou une plaza et, hormis Parina III, des murailles et des tranchées. À l'exception des aménagements défensifs et des monuments funéraires, ces sites ne présentent aucune autre structure architecturale. Tout comme à Matacastillo (site #45) et Tactabamba I (site #12), la relation entre les dimensions défensives et cérémonielles est frappante. En plus des caractéristiques défensives et cérémonielles de ces établissements, Parina I, II et III détiennent une excellente visibilité dans toutes les directions sauf au nord en raison de leur haute altitude. Ils auraient ainsi eu, en plus des dimensions religieuses et militaires, une fonction de communication avec les autres sites à haute altitude de la région. Les sites de Parina constituent également les premiers établissements, à l'ouest, de la vallée de Rapayan. Ils auraient ainsi compté parmi les premiers établissements à faire face à une attaque en provenance de l'occident. Ils étaient donc localisés à un endroit stratégique important.

Trois établissements défensifs occupent la *puna* de Huacchis. Le site #8 (Ichun) se trouve à trois kilomètres à l'est de la lagune Parina à une altitude de 3 650 m. Ichun est érigé sur une aiguille rocheuse de 40 m de longueur sur 20 m de largeur qui s'oriente d'ouest en est. Trois larges tranchées mesurant plus de 2 m de profondeur et 3 m de largeur se situent au pied du piton à l'ouest. Un édifice à trois niveaux occupe le sommet de la protubérance à l'ouest et marque le début du rempart (Photo 88). Ce dernier mesure 6 m de hauteur, 6,30 m de largeur et 1,72 m de profondeur. Une seule entrée de 96 cm de hauteur sur 55 cm de largeur flanque la façade est de la structure. Une muraille en mauvais état se rattache à la bâtisse et ceinture le site du côté nord. Trois ou quatre terrasses accueillant quelques structures architecturales ont été aménagées sur ce flanc. Il est probable qu'il s'agisse d'habitations (maximum cinq), mais nous ne pouvons le confirmer puisqu'elles sont en mauvais état et recouvertes d'une végétation arbustive. Le côté sud du rempart présente une chute verticale de 10 m et ne comporte pas de fortification. Ichun se termine enfin à l'ouest par quelques terrasses. La première comporte trois *chullpas* de type A encastrées dans le mur de soutènement. Elles sont malheureusement fortement endommagées. Finalement, contrairement à la majorité des fortins, Ichun ne permet pas une très bonne visibilité sur les autres sites en raison de sa position géographique à moyenne altitude. Il ne s'agissait donc pas d'un site de communication stratégique.

Le site #2 (Totora II) occupe une crête qui s'oriente d'ouest en est à 3 900 m d'altitude. Deux murailles d'une épaisseur de 1,20 m situées sur les flancs nord et sud délimitent l'établissement (Figure 78). Ces dernières dévalent la crête d'ouest en est sur une distance de 70 m. La distance entre les deux murailles atteint 75 m à l'est, là où un profond précipice marque la fin du site. La largeur entre les murailles diminue progressivement en ascendant la pente vers l'occident. Au sommet de la crête, ces dernières s'unissent sur les côtés nord et sud d'un édifice à deux niveaux qui ferme le rempart à l'ouest.

Totora II comporte quatre plates-formes réparties sur autant de niveaux. Le premier, à la hauteur du précipice, fait 16 m de longueur (75 m de largeur). Deux entrées situées

dans la muraille nord permettent d'accéder à cette plate-forme. Celles-ci mesurent 1 m de hauteur sur 50 cm de largeur. Un mur de soutènement délimite la première de la seconde plate-forme. Cette dernière fait 8,80 m de longueur sur 46 m de largeur. Deux portes, de dimension similaire aux précédentes, orientent la muraille nord à ce niveau. Une autre muraille, qui court cette fois-ci du nord au sud, délimite cette plate-forme de celle située à l'étage supérieur à l'ouest. Deux entrées de 75 cm de hauteur sur 80 cm de largeur permettent d'accéder à la troisième plate-forme. Celle-ci fait 34 m de largeur sur 10 m de longueur. Une structure rectangulaire en très mauvais état se trouve dans le coin nord-ouest de la plate-forme. Nous ignorons s'il s'agit d'une *chullpa* ou d'un abri. Deux autres entrées de 87 cm de hauteur sur 66 cm de largeur coiffent la muraille qui divise la troisième de la quatrième plate-forme. Cette dernière occupe 26 m de largeur sur 16 m de longueur. L'édifice de deux étages qui surplombe cette plate-forme fait 3,50 m de hauteur, 11,30 m de largeur et 2,24 m de profondeur. Nous ignorons le nombre d'entrées et de fenêtres que possédaient la bâtisse, puisque la façade est s'est écroulée. Le tronçon de la muraille nord associé à la plate-forme comporte trois niches mesurant en moyenne 1,21 m de hauteur et 1,12 m de largeur. Ce schéma est identique à l'édifice et à la muraille du secteur II de Rapayan. Notons qu'aucune des murailles et des entrées ne possède de parapets et de *pachillas* comme la majorité des autres sites de ce genre. Finalement, deux tranchées de 2 m de profondeur sur 2,5 m de largeur précèdent l'établissement à l'ouest.

Le site #3 (Totorá I) occupe un piton rocheux à 4 150 m d'altitude mesurant 93 m d'est en ouest et 83 m du nord au sud (Photo 89). Totorá I comprend une série de cinq murailles débutant au nord et se terminant au sud (Figure 79). La première muraille encercle littéralement le piton rocheux à l'exception des segments présentant des précipices infranchissables (au nord et au sud). Trois entrées mesurant environ 1 m de hauteur sur 65 cm de largeur donnent accès aux sites dans la partie sud-ouest. La seconde muraille, au nord, s'étendait vraisemblablement sur toute la largeur (35 m) du site, mais seul un segment de 17,5 m a résisté à l'usure du temps. Cette dernière, qui rejoint la muraille principale, délimite néanmoins un large espace de 81 m de largeur sur 35 m de longueur dépourvue de structure architecturale. Un mur dévalant la pente sur une

distance de 42,50 m délimite une autre enceinte à l'est. Deux autres murailles formant des demi-cercles occupent la partie supérieure de la protubérance rocheuse au sud. La première borne une plate-forme de 45 m de largeur sur 15 m de longueur. Deux portes, de dimension similaire aux trois autres, donnent accès à cette enceinte. La dernière plate-forme au sud, ceinturée d'une muraille avec une entrée de 79 cm de hauteur sur 56 cm de largeur, renferme les fondations de trois structures rectangulaires. La plus grande fait 11,5 m de largeur sur 5 m de longueur, et la plus petite 2,5 m de largeur sur 5 m de longueur. Le piètre état de conservation de ces structures ne nous permet cependant pas de déterminer leur fonction. Leur configuration ne semble cependant pas être celle d'édifices à étages multiples. Dans ce contexte, il pourrait s'agir d'habitations.

Les segments les mieux conservés de la muraille principale atteignent une hauteur de 3,10 m et présentent une épaisseur de 91 cm. Les pierres de construction sont taillées et polies avec soin. La fortification comporte également des parapets dont les extrémités se caractérisent par la technique de *pachillas* (Photos 90). Des dalles saillantes encastrées dans la muraille permettent d'accéder au-dessus du bastion. Les différentes murailles comportent également dix-sept petites structures rectangulaires. Quinze d'entre elles s'adosent sur les murailles, alors que deux se trouvent encastrées dans la paroi (Photo 91). Ces structures, dont seize ne comportent qu'un seul niveau, mesurent en moyenne 94 cm de hauteur, 1,14 m de largeur et 1,13 m de profondeur (n = 15). Finalement, le site de Totara I détient une visibilité exceptionnelle, procurant une vue sur tous les autres fortins de la vallée (Yanas, Tactabamba, Huacchis et Rapayan). Il s'agit donc d'un site important dans le système de communication de la région.

5.4. Les sites de la zone #4 de Gantamarca

Le *caserio* actuel de Gantamarca ne compte que six maisons. Selon la famille qui nous a hébergés, le hameau n'est habité qu'à l'époque des semailles (septembre et octobre) et des récoltes (avril et mai). Le reste de l'année, les familles se dispersent dans la *puna* avec leurs troupeaux de chèvres et de moutons et y cultivent des tubercules

comme la patate. La topographie de Gantumarca est extrêmement accidentée et peu propice à l'agriculture. En effet, à cet endroit, les flancs du Marañón sont très prononcés. Il est en outre presque impossible d'atteindre les berges de la rivière. Seuls quelques replats permettent aujourd'hui la culture du maïs et d'autres plantes domestiques. Les cols sont si accidentés qu'il est impossible, au sud du site #35, de suivre les flancs du Marañón pour se rendre à Hijin ou Singa. La seule alternative pour aller au sud consiste à emprunter les chemins de muletier de la *puna*. Gantumarca représente donc en quelque sorte une frontière naturelle au sud.

Malgré les obstacles de la topographie, la zone de Gantumarca abrite un site d'habitat relativement important (site #33, Gantumarca). Les habitants préhistoriques du village ont littéralement transformé chaque recoin des falaises en y aménageant des terrasses afin d'y améliorer la productivité agricole (Photos 93 et 94). Le site est pratiquement intact en raison de l'épaisse végétation épineuse qui le recouvre et le protège (Photo 95). Il est d'ailleurs extrêmement difficile de se frayer un chemin à la machette pour atteindre les ruines. Même si le site est exceptionnellement bien conservé, l'architecture est néanmoins envahie par des arbustes et des lianes épineuses. Pour parvenir à décrire les ruines, ne serait-ce qu'une seule maisonnée, il nous a fallu investir considérablement de temps pour la dégager. Malgré ces inconvénients, nous avons tout de même réussi à étudier l'architecture et sa disposition spatiale dans son ensemble.

Le site occupe une crête fortement escarpée à environ 3 200 m d'altitude. La répartition de l'architecture suit, dans l'ensemble, le même schème que les autres sites d'habitat. Il débute à l'ouest par un édifice à étages multiples et une muraille. L'édifice de type B est imposant (Photo 96). Il mesure 7,88 m de largeur, 14,32 m de hauteur et 2,72 m de profondeur. La bâtisse comporte six étages. Ces derniers ne sont cependant pas interreliés par un passage et des escaliers internes comme la majorité des édifices à étages multiples. En fait, les six paliers de la structure se trouvent à l'extérieur du côté est, face aux habitations. Chaque niveau comporte plusieurs niches au pied desquelles ont été insérées de larges dalles saillantes qui occupent toute la largeur de la structure. Nous pouvons nous imaginer les momies qui y étaient jadis exposées face au site. La

morphologie de l'édifice rappelle, format géant, la *chullpa* de type B du secteur I de Rapayan, les murs flanqués de niches de Tactabamba (Figure 56) et de Porvenir (Photo 64), ainsi que la partie supérieure de la muraille du secteur II de Rapayan.

Une muraille de 5 m de hauteur et de 98 cm d'épaisseur s'emboîte directement dans l'édifice. La végétation est cependant si dense qu'on ne peut l'apercevoir sur la photo 95. Nous ignorons d'ailleurs son aire d'extension. Le site comporte deux autres murailles à l'est de l'édifice, la première se trouve à 15 mètres de ce dernier et la seconde à 30 mètres. Ces dernières mesurent au moins 12 m de hauteur. Malheureusement nous n'avons pu enregistrer leurs extensions en raison de la végétation. Ces murailles ne sont cependant pas rattachées à des édifices à étages multiples. Nous n'avons d'ailleurs recensé aucune structure entre l'édifice à étages multiples et les deux murailles. En raison des flancs très escarpés au sud et au nord, l'accès au site n'est possible que par l'ouest. La présence de trois murailles de plus de 12 m, incluant l'édifice à étages multiples, tend à indiquer que Gantumarca, contrairement à Rapayan, était fortifié.

Les habitations, comme à l'habitude, se situent à l'est après la dernière muraille. Nous avons dégagé la végétation de deux habitations, l'une à l'est et l'autre à l'ouest du village, pour en faire le relevé. Nous n'avons cependant pas pu procéder à la prise de données métriques sur d'autres maisonnées en raison de la luxuriance de la flore. La technique de construction de ces deux habitations est pratiquement identique à Rapayan. Elles possèdent deux pièces, des cavités dans les murs de division, des corniches dans les coins de la façade interne, et les portes sont construites par la technique de *pachillas* (Figure 80). La finesse de l'architecture est par ailleurs remarquable. La qualité du taillage et du polissage des pierres est en effet exceptionnelle (Photo 97). Les maisons de Gantumarca comptent parmi les plus belles structures que nous ayons recensées du point de vue esthétique.

Les deux habitations étudiées possèdent un patio à l'avant et un pignon sur le mur arrière (Figures 81 et 82). La maison ouest fait 6,68 de longueur (8,56 m avec le patio) sur 5,67 de largeur et les murs ont une épaisseur de 56 cm. Le pignon du mur arrière

atteint 4,97 m. La maison est, quant à elle, mesure 5,68 m de longueur (7,76 m avec le patio) sur 4,36 m de largeur et les murs font également 56 cm d'épaisseur. Le pignon du mur du fond s'élève à 4,44 m. Les quatre portes des deux habitations tendent à être assez larges puisque la plus petite fait 80 cm et la plus spacieuse 104 cm de largeur, alors que les portes des habitations de Rapayan présentaient une moyenne de 76 cm pour la première entrée et de 65 cm pour la seconde. La forme des portes tend également à être plus trapézoïdale qu'à Rapayan (Figure 83).

Le secteur d'habitation de Gantumarca compte également des galeries ornées de compartiments. Nous en avons recensé une seule qui s'étalait du nord au sud dans le centre du site. Il y en a probablement plusieurs, mais encore une fois, la végétation ne nous a pas permis de l'attester.

La partie est du village, qui constitue le seul endroit défriché du site, se termine par cinq *chullpas* de type A réparties sur quatre terrasses dépourvues de toute autre structure architecturale. Quatre d'entre elles ne possèdent qu'un niveau (Photo 98). Pratiquement identiques, elles mesurent en moyenne 206 cm de largeur, 179 cm de profondeur et 82 cm de hauteur. Leur seule entrée est de petite dimension puisqu'elle fait en moyenne 53 cm de largeur sur 67 cm de hauteur. L'autre structure funéraire, également de type A, se distingue des autres puisqu'elle possède trois niveaux (Photo 99).

En somme, le site #33 de Gantumarca se caractérise par les mêmes types et par la même répartition spatiale des structures qu'à Rapayan. L'architecture y est extrêmement soignée. Le site est cependant de petite dimension puisqu'il ne mesure que deux hectares. La population se chiffrait donc entre 224 et 336 habitants.

Un petit col creusé par un ruisseau sépare le site #33 du site #34 (Casa Blanca) au sud. Un triste spectacle nous attendait à notre arrivée à proximité du ruisseau où loge une structure funéraire. À cet endroit, il y a une *chullpa* de type C « abri sous roche ». En effet, une large grotte mesurant 19 m de largeur, 3 m de profondeur et 6 m de hauteur présente les vestiges d'un mur de dalles superposées qui jadis l'obstruait (Photo 100).

Seul l'extrémité des murs existe encore. À l'intérieur, gisaient des restes humains éparpillés. La mausolée accueillait sans l'ombre d'un doute de nombreuses momies puisque nous avons recensé une dizaine de crânes et des colonnes vertébrales et autres ossements encore articulées. Du tissu était parfois encore accolé aux os. Les pilliers ont probablement saccagé la *chullpa* à maintes reprises. Des informateurs de Rapayan attestent que l'une des momies, conservée dans un local de l'école primaire, provient de Gantumarca.

En remontant le col au sud du ruisseau, il y a deux autres *chullpas* qui, selon notre classification, appartiennent également au site #34. Construites sur le flanc très abrupt de la pente, les deux *chullpas* font face au site d'habitat et elles appartiennent toutes deux au type B. En effet, un enduit d'argile et de pierres calcaires broyées bleu pâle les recouvrent, d'où le nom du site « Casa Blanca » (Figures 84 et 85). La première *chullpa* adossée sur le flanc de la falaise, comprend deux niveaux et deux entrées, l'une donnant au nord-est et l'autre au sud-ouest. La seconde *chullpa* est pratiquement identique à la première sauf que les deux entrées donnent au sud-ouest. Elle présente également la particularité de détenir deux poutres de bois servant à soutenir les dalles du plancher du second étage (Photo 101).

Finalement, le dernier site de ce secteur se situe sur un col au sud de Casa Blanca. Il s'agit simplement d'un site agricole. En effet, de nombreuses terrasses agricoles façonnent les flancs de cette crête. Nous avons enregistré ce site puisqu'il se trouve à une certaine distance du site d'habitat (1,8 km) et qu'il ne possède aucune structure architecturale autre que les murs de soutènement des terrasses.

5.5. Les sites de la zone #5 d'Hijin

Comme nous l'avons souligné, la zone d'Hijin n'est accessible de Gantumarca que par la *puna* puisque le flanc ouest du Marañón se caractérise par une topographie des plus accidentée. Hijin constitue d'ailleurs la première zone cultivable après Gantumarca. Les

sites d'Hijin occupent des crêtes très escarpées dont les flancs présentent un potentiel agricole relativement limité. La zone comprend trois sites d'habitat (# 37, #38 et #40), un site DCC (#40) et un site agricole (#36).

5.5.1. Les sites d'habitat d'Hijin.

Le site #37 (Hijin I) occupe le bas d'une crête orientée du nord au sud à 2 900 m d'altitude. Un profond abîme caractérise le versant est de la cime, alors qu'une pente relativement faible dévale le flanc ouest de la crête. Les structures architecturales occupent tant le sommet de la cime que le versant ouest. L'établissement débute au nord vers le haut de la crête par un édifice à sept étages. La bâtisse mesure 9 m de hauteur, 6,45 m de largeur et 1,95 m de profondeur. Nous ignorons le nombre d'entrées et de fenêtres qu'il possédait puisque la façade donnant vers les habitations s'est écroulée. Comme les autres structures de ce type, l'édifice se caractérise par la technique de superposition de dalles finement polies et taillées.

Les habitations, au sud de l'édifice, étaient recouvertes de végétation et en mauvais état. Pour cette raison, nous ne sommes pas parvenus à déterminer avec exactitude le plan type des maisons d'Hijin I. Elles semblent être néanmoins rectangulaires, mais leurs subdivisions internes demeurent incertaines. Quelques pans de mur bien conservés nous ont toutefois permis d'observer la technique de construction. Ces derniers, dont l'épaisseur varie de 41 à 54 cm, possèdent de petites niches de type ouvert et se caractérisent par la superposition de dalles relativement bien polies et taillées (Figure 86). Le profil des portes ($n=2$) présente des *pachillas*, mais les pierres coincées au centre tendent à être plus grossières qu'à Rapayan (Photo 102). La morphologie de la seule porte complète du site se distingue néanmoins de celles que nous avons vues jusqu'à maintenant. En effet, celle-ci exhibe une forme d'arche (Photo 103). Elle mesure 134 cm de hauteur, 90 cm de largeur à sa base et seulement 60 cm dans sa partie supérieure. Selon Grosboll, les portes en arche constituent une caractéristique typique des maisonnées Chupachus (voir figure 3,6 dans Grosboll 1993 : 56). Il pourrait donc y avoir

une influence Chupachu à Hijin. Soulignons toutefois que les maisonnées Chupachus se caractérisent par la technique de construction de type *pirka* qui donne une allure grossière aux habitations, alors que les maisonnées d'Hijin I sont relativement raffinées avec la technique de superposition de dalles. Finalement, Hijin I se termine au sud par de petites structures qui semblent être des *chullpas*. Nous ne pouvons cependant pas le confirmer en raison de l'abondante flore qui les recouvrait et l'absence de restes humains. L'établissement occupe 1 hectare. La population devait donc se chiffrer entre 112 et 168 habitants.

Le site #38 (Hijin II) s'étire entre 3 700 et 3 850 m d'altitude sur la même cime qu'Hijin I. Le site comprend deux secteurs. Le premier, à plus basse altitude, comporte de nombreuses fondations sur le flanc ouest de la cime s'étalant sur une centaine de mètres du nord au sud et sur une trentaine de mètres d'est en ouest. Malheureusement, la conservation de l'architecture est médiocre. Une entrée et une partie de la façade d'une habitation constituent les seuls éléments fournissant un minimum d'information sur les maisonnées de ce secteur. La porte de 117 cm de hauteur et de 41 cm de largeur ne comporte aucune *pachilla*. Les parois de l'entrée se distinguent de la porte en arche d'Hijin I puisqu'elles sont relativement droites. La façade qui se rattache de chaque côté de l'entrée démontre que l'habitation se caractérisait par la technique de superposition de dalles. Ces dernières sont d'ailleurs bien taillées et polies.

Le secteur I se termine (ou débute) dans sa partie supérieure (nord) par un édifice à deux niveaux construit sur le bord de l'abîme est. Il mesure 6 m de hauteur, 5,16 m de largeur et 4 m de profondeur. L'édifice présente des dalles superposées qui sont taillées et polies avec attention. À l'intérieur, nous avons découvert de nombreux ossements humains, dont deux colonnes vertébrales encore articulées. Il s'agit, avec Parina V, des deux seuls édifices à étages multiples qui contenaient toujours des restes humains à l'intérieur.

Le secteur II, situé environ cent mètres plus haut, est légèrement mieux conservé. Comme à l'habitude, ce secteur comporte un édifice à étages multiples en haut de la crête

(Photo 104). Ce dernier comprend deux étages et épouse la forme de la crête. Du côté avant (sud), il fait 5,54 m de hauteur, 8,40 m de largeur et 3,27 m d'épaisseur. À l'arrière (nord) il ne mesure que 1,43 m de hauteur en raison de la crête qui s'élève à cet endroit. Il se distingue néanmoins de la majorité des bâtisses de ce genre. En effet, bien qu'il possède des dalles bien agencées, il détient également des pierres beaucoup plus massives et de couleurs contrastantes (blanche et orangée). La seule porte de la structure, au sud, est également beaucoup plus massive que la normale (Photo 105). De forme légèrement trapézoïdale, elle atteint 1,75 m de hauteur, 91 cm de largeur et 71 cm d'épaisseur. Le support au-dessus de l'entrée, très distinctif, présente deux blocs massifs placés à l'horizontale au lieu d'une mince dalle.

Malgré l'état dégradé du site, nous avons pu documenter deux maisonnées qui s'avèrent également très distinctives. La première habitation ne comporte qu'une seule pièce qui fait 5,12 m de longueur sur 5,91 m de largeur (Figure 87). Les murs ont une épaisseur de 48 cm. Le mur interne arrière qui fait 2,60 m de hauteur révèle une technique de construction soignée avec des dalles bien travaillées ainsi que l'utilisation de *pachillas*. Cette paroi présente 17 petites niches ouvertes, quatre en haut, neuf au milieu et quatre en bas (Figure 87; Photo 106). Les niches du milieu ont la forme d'un P. Il s'agit d'un aménagement architectural très particulier et unique dans notre zone de recherche. Nous ignorons la morphologie et la technique de construction de la porte d'entrée puisqu'il n'en restait que les fondations.

La seconde habitation n'est représentée que par sa façade principale (Photo 107). Nous pouvons constater d'emblée que la finition de cette dernière est très grossière. Les pierres de construction, contrairement à Rapayan, ne sont ni taillées, ni polies. Cette maisonnée illustre la technique de construction de type *pirka* caractérisant, entre autres, les habitations Chupachus. La façade atteint 2,21 m de hauteur et 54 cm d'épaisseur. La porte mesure 1,32 m de hauteur et 68 cm de largeur. Elle présente la même technique de construction que l'entrée de l'édifice principal, c'est-à-dire qu'elle comprend deux larges pierres de soutien dans la partie supérieure. Enfin, nous avons recensé une petite *chullpa*

de type A encastrée dans un mur de soutien d'une terrasse à l'extrême sud de l'établissement.

En somme, même si la disposition des structures est similaire à Rapayan en ce sens que le site débute par un édifice à étages multiples suivi par des habitations au sommet de crête et d'une *chullpa* à la fin de l'établissement, le secteur II du site 38 exhibe des différences architecturales notables avec Rapayan. Non seulement les deux maisons étudiées se distinguent de celles de Rapayan, mais elles sont complètement différentes l'une de l'autre. L'édifice à étages multiples se différencie aussi de Rapayan, d'une part par la massivité des pierres, et d'autre part par la morphologie et la méthode de construction de l'entrée. Finalement, les deux secteurs d'Hijin II couvrent 0,4 hectare, ce qui correspond à une population se chiffrant entre 49 et 67 habitants.

Le dernier site d'habitation d'Hijin, Juenhuaragra (site #40) se situe à l'ouest sur une crête très étroite s'orientant d'est en ouest à 2 900 m d'altitude (Photo 108). À l'est, le site débute par un édifice de quatre étages faisant 8,64 de hauteur, 3,47 de largeur, et 2,12 m de profondeur. Il comporte quatre petites entrées à l'ouest, une pour chaque étages. Nous n'avons pu prendre leur dimension pour des raisons de sécurité. Du côté est, il comporte deux pierres gravées illustrant des lignes parallèles positionnées à la verticale. Contrairement au secteur II d'Hijin II, cet édifice se caractérise par la superposition de dalles polies et taillées. Il s'apparente donc à la majorité des structures de ce type. Une plaza de 10 m de longueur sur 6 m de largeur fait face à la structure.

Un second édifice à deux niveaux se situe en contrebas à environ 20 m du premier. Il n'y a pas d'architecture entre les deux bâtisses. Ce dernier contraste avec le premier édifice puisqu'il est construit en largeur plutôt qu'en hauteur. Il mesure 4,43 m de hauteur, 6,67 m de largeur et 2,34 m de profondeur. Il n'y a qu'une seule entrée du côté ouest dans le coin nord. Elle fait 98 cm de hauteur sur 59 cm de largeur.

Plusieurs fondations d'habitation se situent à l'ouest de cette structure. Ces dernières logent uniquement au sommet de la crête car les flancs nord et sud sont trop abrupts pour

y accueillir des structures. Nous avons effectué le plan de la seule habitation bien préservée du site (Figure 88). Cette dernière comporte deux pièces comme à Rapayan. Elle mesure 6,03 m de longueur, 4,54 m de largeur et les murs ont une épaisseur de 42 cm. La première pièce fait 4 m et la seconde 2 m de longueur. La paroi de subdivision comprend deux compartiments encastrés, un de chaque côté de la porte. Les coins de la façade principale ne comptent cependant pas de corniche. Le mur arrière, qui accueillait vraisemblablement un toit plat, atteint 3,48 m de hauteur. Les pierres de construction sont dans l'ensemble bien posées et travaillées. À l'image du site #37 (Hijin I), les deux portes comportent cependant des *pachillas* plus grossières qu'à Rapayan. La porte d'entrée principale est symétrique, mais elle tend à être plus large que celles des habitations de Rapayan puisqu'elle mesure 1,05 m. Globalement, cette habitation présente la majorité des éléments des maisonnées de type A. Hormis cette résidence, nous avons également découvert une *chullpa* de type A encastrée dans un mur de soutènement des terrasses qui marquent la frontière ouest du site. Finalement, Juenhuaragra n'occupe que 0,2 hectare, soit entre 22 et 34 habitants.

5.5.2. Les sites défensifs et agricoles d'Hijin

Un fortin (site #40, Hijin III) trône au sommet de la crête qui abrite les sites #37 et #38 à 4 000 m d'altitude. Il ne reste que les fondations de la muraille qui mesure 24 m de longueur sur 16 m de largeur et 89 cm d'épaisseur. Le rempart offre une vue sur toute la vallée d'Hijin ainsi qu'au sud-est vers Tantamayo. Les montagnes au nord et au sud sont cependant plus élevées et minimisent la visibilité dans ces directions. Finalement, le site #36 (Yanawilca) occupe les flancs très accidentés de la *quebrada* Yanawilca. Ce col est très difficile d'accès tant par la *puna* que par le versant du Marañón. Malgré les pentes très abruptes, les habitants d'Hijin y ont construit de nombreuses terrasses très étroites afin d'y cultiver la terre.

5.6. Les sites de la zone #6 de Singa

Singa constitue la dernière zone que nous avons visitée en 2002. Nos moyens financiers ne nous permettaient pas d'y rester plus de cinq jours avant de plier définitivement bagage. Or, Singa abrite quatre sites d'habitat majeurs qui méritent une étude exhaustive. À notre grande déception, nous avons dû nous contenter d'esquisser les grandes tendances architecturales de chaque site. Ceci étant dit, la topographie très accidentée qui caractérise les zones de Gantumarca et d'Hijin s'aplanit au sud de la rivière Hijin. Bien qu'il y ait toujours de nombreux cols, les pentes dévalant vers le Marañón tendent à être beaucoup plus douces et elles détiennent un potentiel de productivité agricole plus élevé. Tantamayo, qui se situe à moins de dix kilomètres de Singa à vol d'oiseau sur la rive droite du Marañón, présente le même type de relief. La région est également plus propice à l'élevage car les hautes terres de la *puna*, telles des massifs, comprennent de vastes espaces plats qui constituent d'excellents pâturages.

Les quatre sites d'habitat de Singa se situent au sud d'Hijin. Le site #41 (Pampan I) n'est accessible qu'à partir du versant sud puisque le flanc nord constitue un profond abîme formé par la *quebrada* d'Hijin. L'établissement se localise sur un large piton rocheux à 4 350 m d'altitude. Ce dernier, de forme semi-circulaire, s'amincit au fur et à mesure que l'on approche du sommet (Photo 109). Il s'agit du site le plus élevé recensé au cours de nos recherches. On aperçoit d'ailleurs le sommet de Pampan depuis les fortins de Yanas et de Huacchis localisés à plus de 20 kilomètres au nord. Comme tous les sites de haute altitude, nous nous attendions à identifier un simple fortin au sommet. À notre grande surprise, nous y avons découvert un imposant site d'habitat. En effet, les structures densément concentrées de Pampan I s'étendent sur 500 m de long d'est en ouest et 200 m de large du nord au sud.

La disposition de l'architecture de Pampan I se distingue de tous les sites d'habitat recensés jusqu'à présent. Le coeur du site occupe la section la plus élevée de l'établissement, au sommet de la protubérance rocheuse qui présente une plate-forme circulaire d'environ 12 m de circonférence. La visibilité est exceptionnelle à cet endroit. Par une journée ensoleillée, on peut apercevoir la *Cordillera Blanca* et le Mont Huascaran à l'ouest. Comme nous l'avons mentionné, le flanc nord est un profond

abîme. Le versant sud, cependant, est constitué d'une quinzaine de terrasses qui forment des demi-cercles autour du sommet de la plate-forme. La première terrasse en-dessous de la plate-forme mesure une vingtaine de mètres de largeur, alors que la plus éloignée, se localisant à 200 m plus bas, atteint 500 m de largeur. Les habitations occupent tout l'espace de chacune des terrasses (Photo 110).

Certaines habitations semblent constituer des unités individuelles (Pampan type H-2), alors que d'autres sont clairement organisées par groupes de deux (Pampan type H-1). Dans ce dernier cas, les deux habitations se font face et partagent une cour commune. Nous illustrerons ce schème architectural lors de notre discussion du site #44 (San José) qui présente un patron similaire. Certains attributs des maisonnées sont relativement homogènes alors que d'autres varient considérablement. Comme nous l'avons souligné, le temps à notre disposition ne nous a pas permis de comptabiliser les différences et les similitudes des habitations de Pampan I. Nous devons donc nous contenter de dégager les tendances qualitatives des maisonnées de ce site.

Toutes les maisons de Pampan I (il y en a plus de 250) ne comportent qu'une seule pièce et qu'une seule entrée (type H). Leur morphologie varie néanmoins de rectangulaire à circulaire. Les maisonnées ovales semblent cependant dominer (Photo 111). La figure 89 illustre une habitation typique de Pampan I. De l'extérieur, nous pouvons constater qu'elle présente un plan d'allure rectangulaire au nord-ouest et circulaire au nord-est. Elle mesure 7 m de longueur, 6,24 m de largeur et les murs ont une épaisseur de 48 cm. Une banquette de pierres mesurant 1 m de hauteur, 2,64 de largeur et 1,32 de profondeur coiffe la paroi nord-est de la maisonnée. L'une des particularités des habitations de ce site repose sur l'aménagement d'une corniche qui occupe, dans presque tous les cas, au moins la moitié de l'habitation dans sa partie supérieure. Il s'agit d'une tendance que nous avons observé sur quelques sites de la vallée de Rapayan, dont Habas Pampa (#19), Ocushmina (#10) et Parina V (#56). Rappelons que les corniches des maisons de ces établissements sont plus proéminentes que celles de Rapayan qui n'occupent que les coins de la façade interne. Or, les corniches couvrent encore plus d'espace à Pampan I. Comme l'illustre la figure 89, la corniche contribue à arrondir les parois internes de

l'habitation. Cette dernière est érigée à partir de la hauteur du dessus de la porte, soit à 1,12 m du sol, et s'élève jusqu'au toit à 2,19 m. L'intérieur de la corniche comporte cinq niches accessibles par autant de petites fenêtres situées dans la partie supérieure des cavités. Il n'y a cependant pas de pierres calcaires verticales au-dessous des ouvertures. Les niches sont simplement obstruées par la superposition de dalles. D'après nos observations, le nombre de niches par corniches varie de trois à sept par maisonnées (Photos 112 et 113). Un nombre variable de petites niches ouvertes ornent toujours le mur au-dessous de la corniche.

La technique de construction des murs se caractérise par la superposition de dalles finement agencées, taillées et polies. Du point de vue esthétique, la qualité des habitations de Pampan I est comparable à Rapayan. La technique de construction des portes varie, en proportion apparemment égale, de la simple superposition de dalles à la méthode de *pachillas* (Photos 114 et 115). Les entrées, comme à Rapayan sont droites. Elles semblent néanmoins plus courtes. Dans le cas de la maisonnée de la Figure 89, la porte ne mesure que 1,12 m de hauteur et 80 cm de largeur. Finalement, la majorité des habitations de Pampan I semble détenir un toit plat. Nous avons cependant dénombré trois maisonnées exhibant une balèvre au-dessus du mur arrière (Photo 116). En somme, les maisonnées de Pampan se distinguent clairement des habitations de Rapayan. Afin de faciliter la discussion, nous désignerons les maisonnées de Pampan telle qu'illustrée à la Figure 89 « d'habitation de type Pampan ».

Une muraille en mauvais état de 91 cm d'épaisseur borde les terrasses d'habitation et le piton rocheux (longueur de 550 m de largeur sur 50 m de longueur). Les segments les mieux conservés atteignent 3,20 m de hauteur. Un édifice à trois niveaux trône au-dessus d'une petite aiguille rocheuse au nord-ouest du site sur le bord de l'abîme nord (Photo 117). Ce dernier fait 7,67 m de hauteur, 6,96 m de largeur et 3,19 m de profondeur. Deux entrées coiffent la façade nord-est de la structure, une au second étage et l'autre au troisième. L'édifice fait face à une petite plate-forme de 15 m de largeur sur 12 m de longueur qui donne sur le bord de l'abîme. L'accès à l'édifice était clairement restreint puisqu'une seule entrée permet d'accéder à la plate-forme accolée sur le bord du

précipice. À quelques mètres à l'ouest, une autre plate-forme un peu plus spacieuse borde l'abîme en contrebas de la protubérance rocheuse ou loge l'édifice à étages multiples. Un pont fait de larges pierres calcaires mesurant 6 m de longueur sur 3 m de largeur permet d'enjamber la faille qui sépare l'édifice à étages multiples de la seconde plate-forme. Notons qu'à l'exception de cette bâtisse funéraire, nous n'avons recensé aucune *chullpa* à Pampan I.

Cette faille d'environ deux mètres de hauteur dévale la pente au sud. À 100 mètres de dénivellation, cette faille se rattache à une muraille de 79 cm d'épaisseur et 1,54 m de hauteur. L'abîme au nord, la faille à l'est et la muraille au sud et à l'ouest forment une enceinte rectangulaire de 100 m de longueur sur 104 m de largeur (Photo 109). Bien que nous ne puissions le confirmer, nous croyons que ce rempart constituait un enclos pour garder des troupeaux de camélidés. Si cette hypothèse s'avère juste, alors le site de Pampan I serait étroitement associé à une population de pasteurs (*Llacuaces*). Finalement, si le schème d'établissement de Pampan diffère, il présente néanmoins une concentration architecturale similaire aux autres sites d'habitat. Nous avons donc appliqué le même calcul démographique que pour les autres établissements. Or, la zone d'habitation couvre à elle seule 10 hectares, ce qui correspond à une population variant entre 1120 et 1680 habitants. Le secteur abritant l'enclos et l'édifice à étages multiples occupe, quant à lui, 3 hectares, mais il ne comprend aucune habitation. Pampan I s'étend donc au total sur 13 hectares.

Sur la même cime, le site #41 (Pampan II) se situe à 500 m à l'est de Pampan I. Le site est beaucoup moins bien conservé que Pampan I. Il présente néanmoins le même schème que ce dernier et l'architecture y est identique. Il ne semble toutefois pas posséder d'enclos. Nous ne pouvons cependant pas l'attester puisque des milliers de pierres jonchent le sol et obstruent de nombreuses fondations. L'une des distinctions notables de ce site par rapport à Pampan I repose sur le fait que l'édifice à quatre niveaux se situe non pas à l'ouest, mais à l'est de la zone d'habitation. Adossé au pied d'une mince aiguille rocheuse s'élevant à plus de 15 m, l'édifice mesure 7,47 de hauteur, 6,36 de largeur et 3,17 m de profondeur. Même si nous ignorons le nombre exact de fenêtres

en raison de la destruction, elle(s) donnai(en)t néanmoins au sud. Il semble s'agir d'un cas frappant de dualisme et d'opposition. En effet, l'édifice de Pampan I se localise à l'ouest du site et regarde au nord, alors que la bâtisse de Pampan II se situe à l'ouest et fait face au sud. Les deux établissements appartenaient donc vraisemblablement à la même communauté. Pampan II est cependant plus petit. Il couvre 4,5 hectares, ce qui équivaut à une population variant de 504 à 756 habitants.

La *quebrada* Layan sépare physiquement Pampan des sites #43 (Wata) et #44 (San José). San José repose sur une crête s'orientant du nord-ouest au sud-est à une altitude variant de 4 000 à 3 800 m d'altitude (Photo 118). En retrait de la zone d'habitation, San José comprend, au sommet de la crête (4 000 m d'altitude) un édifice à deux niveaux et quelques habitations, dont une seule a survécu à l'usure du temps. Fortement endommagé, l'édifice mesure 3 m de hauteur, 2,54 m de largeur et 1,96 m de profondeur. Les fenêtres écroulées donnaient au sud-est. L'habitation présente une forme ovale et exhibe une corniche en ruines similaire aux maisonnées de Pampan I (type H; Photo 119). Cette dernière mesure 7,34 de longueur, 6,56 m de largeur, 2,57 m de hauteur et les murs ont une épaisseur de 49 cm. La porte d'entrée de 1,43 m de hauteur et de 72 cm de largeur présente de grossières *pachillas*. Les pierres de construction sont par ailleurs relativement bien taillées et polies.

La majorité des habitations de San José se situent en contrebas de la crête à 200 m du sommet. Comme à Pampan, certaines habitations semblent être structurées individuellement (type H-2), alors que d'autres sont organisées par groupe autour d'une cour commune (type H-1). Les figures 90 et 91 illustrent une habitation structurée individuellement. De l'extérieur, les murs ont une forme rectangulaire, alors que les corniches des murs est et ouest procurent une morphologie ovale à l'intérieur de la maisonnée. Cette dernière, qui ne comprend aucune subdivision interne, mesure 8,71 m de longueur, 5,45 m de largeur et les murs ont une épaisseur de 55 cm. La corniche qui occupe la largeur du mur est contient trois niches, alors que celle du mur ouest n'en comprend qu'une seule. Les murs sous les corniches comptent autant de niches. Dans l'ensemble, les habitations de San José se caractérisent par la technique de construction

de dalles superposées. La finition est généralement soignée. Comme à Pampan I, les portes des habitations sont construites, soit par *pachillas*, soit par superposition de dalles. Certaines maisons possèdent par ailleurs une courte balèvre en forme de triangle au-dessus de leur mur (Photos 119 et 120).

La Figure 92 illustre le plan d'un groupe de trois maisonnées qui partagent des patios (type H-1). Comme nous l'avons souligné, ce schème caractérise également plusieurs habitations de Pampan I. Les trois maisonnées, de forme ovoïde, mesurent environ 7 m de longueur sur 5 m de largeur. La première compte cinq niches, la seconde trois, et la troisième quatre. Les murs entre les maisons délimitent les deux cours intérieures. Le premier patio fait 5 m de longueur sur 5,41 m de largeur, et le second, 4,8 m de longueur sur 4,5 m de largeur. Les murs de 49 cm d'épaisseur atteignent 1,29 m de hauteur. De l'extérieur, deux entrées permettent d'accéder aux maisonnées et aux patios, une à l'est, l'autre à l'ouest. Une autre porte à l'intérieur du complexe permet de circuler entre les patios. Les trois habitations, qui partagent deux patios, étaient intimement liées entre elles. Ce schème d'établissement, qui caractérise également Pampan I et II, pourrait refléter le regroupement de familles étendues ou apparentées. Il s'agit d'un patron qui contraste considérablement de celui de Rapayan où les maisonnées, sans exception, sont structurées individuellement et vraisemblablement par famille nucléaire. Une autre différence de San José (et Pampan) par rapport à Rapayan repose sur l'absence de *chullpas*. Finalement, la zone d'habitation de San José occupe 0,8 hectare, ce qui correspond à une population variant de 90 à 134 habitants.

Wata (#43) constitue le dernier site couvert par notre prospection. Rappelons que De la Serna et De Espinoza, des enquêteurs de la Couronne espagnole, ont visité ce village en 1549 (De la Serena et Espinoza 1975). Selon ces derniers, Wata (Guata) constituait l'une des trente-six communautés sous la juridiction du *kuraka* principal d'Ichoc-Huánuco. En 1549, Wata comprenait 26 maisons de tributaires locaux et 16 maisons habitées par des vieux et des veuves. La population se chiffrait dans les 250 habitants. Flornoy a par ailleurs brièvement décrit les édifices à étages multiples de ce site dans les années 1950 (Flornoy 1957 : 223-24).

Wata se situe à environ 2 700 m sur une crête s'étalant d'ouest en est. Un précipice définit le versant sud de la crête. Le flanc nord est constitué de larges et nombreuses terrasses agricoles qui présentent un excellent potentiel de production (Photo 121). La crête, qui comprend trois secteurs, se divise en deux au centre de l'éperon. En effet, deux imposants édifices à étages multiples se faisant dos délimitent la cime. Les habitants de la région dénomment ces bâtisses « *las torres gemelas* » puisqu'elles sont pratiquement collées l'une à l'autre (Photo 122). L'édifice ouest de six étages comporte cinq fenêtres qui regardent à l'occident. Des dalles saillantes encastrées dans la façade flanquent chacune des fenêtres (Photo 123). Elles servaient probablement à exposer les *malquis* lors de cérémonies. Ce premier édifice mesure 11,54 m de hauteur, 6,21 m de largeur et 3,31 m de profondeur. Des fondations d'habitation en très mauvais état (secteur I) font face à l'édifice à l'occident sur le sommet et le flanc sud de la crête. Le second édifice qui lui fait dos à l'est délimite le secteur II. Flornoy a dessiné la façade de cette structure (Flornoy 1957 : 224). Cette dernière présente également six étages et cinq fenêtres qui donnent à l'est. Légèrement plus petite, elle mesure 10,21 m de hauteur, 6,14 m de largeur et 2,79 m de profondeur. Une rangée de dalles en quartz orne la partie supérieure de la bâtisse du côté des fenêtres. Un mur sur le flanc sud de 6 m de hauteur et de 12 m de longueur se rattache à l'édifice. Ce mur présente trois fenêtres encastrées dans le mur et deux corniches superposées à l'extrémité sud du côté oriental. Un troisième édifice à étages multiples se situe à 15 m du second (Photo 124). Il n'y a aucune structure entre ces deux tours. Cette bâtisse de cinq étages fait 9,97 m de hauteur, 6,59 m de largeur et 2,10 m de profondeur. Elle présente cinq fenêtres superposées, une à chaque niveau, qui donnent au sud-est. Les structures d'habitation du secteur II, localisées au sommet et sur le versant sud de l'éperon, débutent à l'est de cette troisième bâtisse. Une quinzaine de *chullpas* de type A situées dans des terrasses isolées marque la fin du secteur II à l'est. Certaines d'entre elles sont encastrées dans les murs de soutien, alors que d'autres logent sur les terrasses (Photo 125).

La disposition des édifices à étages multiples contraste avec Rapayan. En effet, au lieu d'être séparés par des secteurs d'habitation répartis de manière continue, les édifices

commencent au même endroit et délimitent les deux premiers secteurs en sens opposé, le premier à l'ouest et le second à l'est. Les deux premiers secteurs de Wata semblent donc, encore une fois, s'organiser de façon dualiste. En revanche, les secteurs II et III suivent approximativement le schème de Rapayan. En effet, rappelons que le secteur II se terminent par des *chullpas* isolées à l'est. Or, le secteur III commence tout juste après ces dernières à l'est. Étonnamment, c'est une muraille plutôt qu'un édifice à étages multiples qui marque le début de ce secteur à l'ouest. Celle-ci, en très mauvais état, dévale la pente sud de la crête sur une distance indéterminée. Elle présente néanmoins une épaisseur de 94 cm. Les habitations du secteur III, comme dans les deux secteurs précédents, occupent le sommet et le flanc sud de l'éperon. Cette zone et le site de Wata prennent fin à l'est de la crête par une plate-forme circulaire de 20 m de circonférence (Photo 126). Sept *chullpas* de type A bordent les extrémités de cette plate-forme. Quatre d'entre elles détiennent un niveau alors que les trois autres en possèdent deux (Photo 127).

En raison de la destruction des maisonnées du secteur I de Wata, nous avons étudié les habitations des secteurs II et III. Or, ces dernières exhibent énormément de variabilité. Deux grands styles d'habitation y cohabitent, le premier est de type Rapayan à deux pièces (type A), et le second de type Pampan (type H, sous type H-2). Nous avons effectué le plan de huit maisons présentant une bonne conservation, trois dans le secteur II et cinq dans le secteur III.

Parmi l'échantillon du secteur II, deux sont de types Rapayan (type A) à toit plat et une de type Pampan (H-2). L'habitation A possède un patio à l'avant (Figure 93). Elle fait 6,23 m de longueur, 5,28 m de largeur et les murs ont une épaisseur de 56 cm. Avec le patio, elle atteint 10,41 m de longueur. La pièce principale occupe 4,78 m de longueur, alors que la pièce arrière couvre 1,45 m. Le mur de séparation contient deux cavités et seule le coin nord-est possède d'une corniche. La technique de construction se caractérise par la superposition de dalles, et les portes présentent des *pachillas*. L'habitation B est similaire, mais ne présente pas de patio à l'avant (Figure 94). Elle mesure 6,84 m de longueur, 4,48 m de largeur et les murs ont une épaisseur de 41 cm. La première pièce fait 4,80 m et la seconde 2,04 m de longueur. En plus des deux cavités murales de la paroi

de séparation, l'habitation comporte également deux corniches en triangle dans les coins internes de la façade principale. Finalement, l'habitation C, de type Pampan, exhibe une forme rectangulaire à l'extérieur et ovale à l'intérieur (Figure 95). De plus petite dimension, elle mesure 4,08 m de longueur, 5,68 m de largeur et les murs ont une épaisseur de 44 cm. La corniche coiffée de trois niches occupe plus de la moitié de la maisonnée. Un petit compartiment rectangulaire se situe dans le coin nord-est et servait peut-être à l'élevage de cochon d'Inde. Enfin, la superposition de dalles constitue la technique de construction. Les portes ne présentent cependant pas de *pachillas*.

L'échantillon du secteur III comprend trois habitations de type Pampan (A, B et C) et deux maisonnées de type Rapayan à toit plat (type A-1 (D et E)). Les trois habitations de type Pampan possèdent une forme presque carrée à l'extérieur et ovale à l'intérieur. Leurs dimensions sont d'ailleurs presque identiques. La maison A fait 4,8 m de longueur sur 4,9 m de largeur et détient deux corniches et trois niches (Figure 96). La maison B, mesure 5,32 m de longueur sur 4,8 m de largeur (Figure 97) et possède deux corniches et quatre niches. Enfin, la maison C fait 5,32 m de longueur sur 5,36 m de largeur (Figure 98) et comprend trois corniches et quatre niches. Le plan de cette dernière ressemble d'ailleurs à une habitation de type Rapayan car elle possède une corniche à deux niches sur le mur arrière et deux corniches à une niche dans les coins de la façade principale. Elle se distingue néanmoins par le fait qu'elle ne comporte qu'une seule pièce.

Le plan de l'habitation D de type Rapayan est d'ailleurs presque identique à l'habitation C (Figure 99). D'allure carrée à l'extérieur et ovale à l'intérieur, elle mesure 5,24 m de longueur, 5,64 m de largeur et les murs ont une épaisseur de 48 cm. Elle possède toutefois deux pièces. Elle présente également deux cavités de chaque côté du mur de séparation et une corniche dans chacun des coins de la façade principale. L'habitation E ressemble aussi aux maisons C et D. Les murs nord-est présentent des angles relativement droits, alors que ceux au sud-ouest sont arrondis (Figure 100). La maison fait 6,20 m de longueur, 6,36 m de largeur. Cette dernière comprend deux pièces. Elle détient deux cavités dans le mur de séparation et deux larges corniches dans les coins du mur latéral sud-ouest. Contrairement à toutes les habitations de type Rapayan,

l'entrée de l'habitation se positionne perpendiculairement plutôt que parallèlement au mur de séparation.

Les huit habitations de Wata que nous venons de décrire se caractérisent invariablement par la technique de construction de dalles superposées finement travaillées. Les corniches et les cavités murales des quatre habitations de type Rapayan sont obstruées par des pierres calcaires verticales surmontées de fenêtres. Les portes de trois de ces quatre habitations se caractérisent par la technique de *pachillas* et l'autre, par la superposition de dalles. En revanche, aucune des quatre habitations de Pampan ne présente de pierres verticales obstruant les niches des corniches. Ces dernières se caractérisent plutôt par de simples dalles surmontées de fenêtres. Par ailleurs, les portes de deux habitations Pampan exhibent des *pachillas*, alors que les deux autres ne présentent que des dalles superposées.

La majorité des autres habitations de Wata sont similaires à celles que nous venons d'exposer. Nous avons cependant dénombré cinq maisons ornées d'une balèvre au-dessus du mur arrière. L'une de ces maisons, de type Pampan, se trouve au pied du dernier édifice à étages multiples à l'est (Secteur II; Photo 128). Nous aurions pu nous attendre à ce que l'habitation soit de taille et de qualité esthétique supérieure aux autres en raison de son étroite association à l'édifice à étage multiples. Or ce n'est pas le cas. Elle ne mesure que 5,70 m de longueur sur 4,10 m de largeur. La qualité de sa maçonnerie est similaire aux autres. La balèvre qui orne le mur arrière et qui s'élève à plus de 3 m au-dessus du sol, constitue son seul trait distinctif. Nous avons également recensé une maison de type Pampan dans le secteur II qui exhibe une porte en arche similaire à celle observée à Hijin et qui ressemble aux entrées Chupachus (Photo 129). Dans le secteur III, nous avons aussi constaté l'existence d'une habitation présentant un véritable toit en pignon très similaire aux structures dans la forêt d'eucalyptus de Rapayan (Photo 130, à comparer avec la Figure 40).

Il est intéressant de noter que même si Wata renferme plusieurs styles d'habitations, dont plusieurs de type Pampan, aucune d'elles ne partage de cour commune avec d'autres

maisons comme nous l'avons observé à Pampan et à San José. Comme à Rapayan, les habitations de Wata semblent être structurées individuellement sur le sommet de la crête ou sur le flanc sud des terrasses. D'ailleurs, la présence et la disposition des *chullpas* à la fin de chaque secteur constituent un autre élément de similitude avec Rapayan et de distinction avec Pampan et San José. Finalement, soulignons que les trois secteurs de Wata couvrent 6 hectares, ce qui correspond à une population variant de 672 à 1008 habitants.

5.7. Discussion et conclusion

L'objectif de ce chapitre consistait à présenter les sites et les données architecturales recueillies lors de nos travaux de terrain sur un territoire couvrant 320 km². Au cours de notre prospection, nous avons recensé 55 établissements, dont 35 sites d'habitat, 16 sites défensifs/cérémoniels/communications, 2 sites funéraires et 2 sites agricoles. Les tableaux 22 et 23 résument les données principales recueillies pour les sites d'habitat et les sites défensifs/cérémoniels/communications. Nous commenterons subséquemment plus en profondeur ces deux tableaux. Pour l'instant, nous désirons simplement soulever certaines tendances de la variabilité architecturale et des schèmes d'établissements.

Les sites d'habitat

Altitude et localisation

Trente des trente-cinq sites d'habitat se localisent à une altitude variant de 2350 à 3300 m. Le secteur IV de Rapayan se situe entre 3600 et 3700 m et le site #18 (Tactabamba IV) à 3600 m d'altitude. Ces derniers font cependant partie de sites (ou de secteurs) se localisant à plus basse altitude, c'est-à-dire sous les 3500 m. Selon le modèle écologique de Pulgar Vidal, l'écosystème nichant entre 2300 et 3500 m d'altitude se nomme la zone *Quechua* (Wilson 1999 : 292). Cette dernière constitue la niche écologique la mieux adaptée pour cultiver la plus grande variété de plantes andines, telles que le maïs, les courges, l'arracacha, la caigua, la granadilla, le llacón et le pashullo (Wilson 1999 : 292-293). En plus de leur localisation géographique, les cinq villages

établis au-dessus de 3 600 m d'altitude se distinguent des autres sites d'habitat du point de vue architectural et/ou économique. En effet, le site #25 (Huecna I, 4 100 m) représente un possible établissement de colons *mitmakunas*. Le site #38 (Hijin II, 3 700 à 3 800 m), se caractérise par des maisons atypiques et d'influence Chupachu (types I et J). Comme nous le soulignerons à nouveau un peu plus loin, les établissements #44 (San José, 3 800 à 4 000 m), #41 et #42 (Pampan I et II, 4 350 m) constituaient hypothétiquement des communautés de pasteurs et ils se caractérisent par des maisons de type Pampan (type H).

Enfin, vingt-huit des trente-cinq sites d'habitat se localisent au sommet de crêtes et de pitons rocheux, là où les terres sont difficiles, voire impossible à cultiver. Il semble donc que les habitants préhistoriques de la région aient délibérément choisi de s'établir, dans la mesure du possible, en retrait des champs afin de maximiser la production agricole. Seules sept communautés, à l'exception du site #25 (Huecna I), installées sur des replats, se situent sous les 2 800 m d'altitude dans les terres agricoles, là où les crêtes et les éperons tendent à disparaître. Ces villages couvrent cependant peu d'espace (0,5 hectare et moins) et avaient en conséquence peu d'effet sur l'étendue des terres cultivées.

Dimension et population

Puisque notre calcul démographique se fonde sur une corrélation directe entre la dimension et la population d'un site, ces deux termes peuvent ici être considérés comme des synonymes. Afin de résumer les données démographiques, nous avons créé quatre catégories de dimension/population : 1) très grand (plus de 10 hectares), 2) grand (entre 4 et 6 hectares), 3) moyen (entre 1 et 2 hectares), et 4) petit (moins de 1 hectare). Seulement deux sites appartiennent à la première catégorie « très grand », Pampan (I et II) et Rapayan. En effet, Pampan (14,5 ha, 1624 à 2436 habitants) et Rapayan (12 ha, 1334 à 2016 habitants) possèdent minimalement le double de la population des autres sites d'habitat. Ces deux sites constituent donc les établissements majeurs et dominants de notre zone de prospection. Trois villages se rattachent à la seconde catégorie « grand », c'est-à-dire Wata (6 ha, 672 à 1008 habitants), Porvenir (5 ha, 560 à 840

habitants) et Parina V (4 ha, 448 à 672 habitants). Sept sites se classent dans la troisième catégorie, « moyen », et présentent une population variant de 112 à 224 habitants (Gantumarca, Tactabamba III à VI, Viro, Yuying, Chucuman, Cocha Pampa et Hijin I). Enfin, plus de la moitié des sites appartiennent à la dernière catégorie, « petit ». En effet, 18 hameaux occupent moins d'un hectare et comportent une population se chiffrant entre 24 et 134 habitants (Tableau 22). Finalement, la population totale de la zone recensée se situe entre 6 685 et 10 040 habitants répartis sur 320 km carrés, ce qui correspond à une densité variant de 21 à 31 habitants par kilomètre carré.

Les édifices à étages multiples

Seuls les établissements #1 (Quilliash), #9 (Chucuman), #11 (Cocha Pampa), #22 (Purunya), #29 (Pirshuto) et #25 (Huecna I) ne comportent pas d'édifices à étages multiples. De ces six sites, Huecna I (#25), représente une colonie de *Mitmakunas*. La destruction totale ou partielle des sites #1, #9, #22, et #29 ne nous permet pas d'écarter la possibilité qu'ils en possédaient autrefois. Chucuman (#11) représente la seule communauté locale où nous pouvons confirmer l'absence d'une telle structure. La présence d'édifices à étages multiple constitue donc une caractéristique probante des sites d'habitat de la zone prospectée puisque 29 d'entre eux en détiennent. De ces sites, quatorze (tableau 22) n'en comportent qu'un seul. Notons que chacune de ces quatorze communautés ne présente qu'un seul secteur. Trois sites à un seul secteur, Juenhuaragra (site #40), Yuying (site #47) et Parina V (site #56) comportent cependant deux édifices à étages multiples chacun. Les sites détenant plus d'un secteur (sites 15-18, 23, 30, 38, 41, 42, 43 et 50-51) comptent invariablement plusieurs édifices à étages multiples. Bien qu'il tende à y avoir une corrélation entre le nombre de secteurs et le nombre d'édifices à étages multiples, ce n'est pas toujours le cas. En effet, le secteur II de Rapayan (#23) possède deux édifices à étages multiples, et Porvenir (#30), qui comprend deux zones, en détient trois. Nous avons par ailleurs pu distinguer deux types d'édifices à étages multiples, le type A « à paliers internes » et le type B « à niches externes ». Le type A est présent sur tous les sites à l'exception de Gantumarca (site #33), alors que le second, plus rare, n'a été observé qu'à Gantumarca et Porvenir (site #30).

Les *chullpas*

Nous avons défini quatre types de *chullpas* au site de Rapayan, 1) le type A (commune), 2) le type B (avec *enlucido*), 3) le type C (abris sous roche) et 4) le type D (en zigzag). Nous n'avons observé aucun « nouveau » type de *chullpas* lors de la prospection. Nous n'avons d'ailleurs recensé aucune *chullpas* sur 18 des 35 sites d'habitat en raison de la végétation ou de la destruction (tableau 22). Si l'on se fie aux autres sites d'habitat, il est cependant fort probable que la majorité d'entre eux en aient détenu. Quatre établissements, par contre, ne possèdent assurément aucune *chullpas*. Il s'agit des sites #25 (Huecna I), #41 (Pampan II), #42 (Pampan I) et #44 (San José). Hormis l'absence de *chullpas*, ces sites se distinguent également par leur localisation à haute altitude ainsi que par leur architecture (habitations). Parmi les sites où nous avons effectivement recensé des monuments funéraires, les *chullpas* de type A sont de loin les plus répandues puisque 12 sites en possédaient (tableau 22). Nous avons recensé les *chullpas* de type B sur quatre établissements, soit Chucuman (site #9), Rapayan (site #23), Porvenir (site #30) et Gantumarca (site #33). Les *chullpas* de type C ne sont présentes qu'à Rapayan (site #23) et Gantumarca (site #33), et les *chullpas* de type D à Rapayan et Viro (site #24).

Les habitations

Nous avons, aux chapitres précédents, défini quatre types d'habitations locales à Rapayan : A-1 (à toit plat); A-2 (en pointe); A-3 en pignon et D) transitionnelle; ainsi que deux types de maisons allogènes : E) Inca/*Mitmakunas* et F) Colonial. Lors de la prospection, nous avons recensé quatre types d'habitations supplémentaires. Le premier, le type G ou « Yanas à plan simple », n'a été observé que dans la zone de Yanas (site #47). Ce dernier s'apparente grandement, du point de vue de la technique de construction, aux types locaux de Rapayan A-1, A-2 et A-3. Le plan de l'habitation de type G se distingue néanmoins puisqu'il ne détient qu'une seule pièce. Nous le considérons néanmoins comme un sous-type des habitations locales de Rapayan. Nous avons recensé les types de Rapayan, incluant le type G, sur pratiquement tous les sites recensés

présentant des maisonnées à l'exception des établissements #38 (Hijin II), #41 (Pampan II), #42 (Pampan I) et #44 (San José).

Le second, le type Pampan, ou type H, comprend deux variantes, les sous-types H-1 (à patio commun) et H-2 (unité individuelle). Le type H et ses deux variantes appartiennent exclusivement à la portion sud de la zone de prospection (Singa, sites #41 à #44). Ce style de maison, du point de vue individuel, se distingue essentiellement par de longues corniches internes qui procurent une forme ovale aux habitations ainsi que par la présence d'une pièce unique.

Nous avons observé le troisième type d'habitation, I ou d'influence Chupachu, aux sites #37 (Hijin I), #38 (Hijin II) et #43 (Wata). Le type I se caractérise par une porte en arche et par la technique de construction plus grossière de type *pirka*. Nous ignorons le plan de ces habitations de la zone d'Hijin en raison de leur piètre conservation. L'habitation de type I de Wata présente une porte en arche mais détient le plan des maisons de type Pampan. Le dernier type, J ou atypique, n'a été observé qu'au site #38 (Hijin II). Il se caractérise par un plan rectangulaire simple et par la technique de construction de dalles superposées. Il se distingue néanmoins par une série de niches ayant la forme d'un P sur le mur arrière.

Hormis les styles locaux, nous avons également recensé des habitations de type E (Inca/mitmakunas) très similaires aux structures dans la forêt d'eucalyptus de Rapayan aux sites #51 (Numawilca), #25 (Huecna I) et #43 (Wata). Finalement, à l'exception de Rapayan (#23), nous n'avons découvert aucune autre structure coloniale au cours de nos travaux de terrain.

Les murailles

La destruction et la végétation nous ont empêché de déterminer s'il y avait des murailles sur 16 sites (sites 1, 9, 15, 16, 17, 18, 20, 21, 22, 29, 31, 32, 48, 49, 53 et 55). Nous pouvons cependant attester que 9 sites ne présentaient pas de murailles (sites 11, 25, 37, 38, 40, 44, 47 et 50-51). Les dix autres sites détiennent, bien entendu, une ou des

murailles. À l'image des édifices à étages multiples, il tend à y avoir une corrélation entre le nombre de secteurs et le nombre de murailles. En effet, quatre communautés à un seul secteur ne détiennent qu'une seule muraille (10, 19, 24 et 56). Porvenir comportent deux secteurs et deux murailles, tout comme Pampan I et II (sites 41 et 42), qui peuvent être considérés comme deux secteurs d'une même communauté. Rapayan (site 23) compte quatre secteurs et cinq murailles. Le secteur II compte en effet deux murailles. Elles sont cependant étroitement liées et peuvent être considérées comme une seule entité. Wata (site 43) comporte trois secteurs et deux murailles. Le secteur I est toutefois en très mauvais état. Il est donc possible que ce dernier ait également détenu une muraille. Si cette hypothèse s'avère juste, il y aurait donc eu trois secteurs et trois murailles à Wata. La seule exception étant Gantumarca qui possède un seul secteur et quatre murailles.

Les galeries et les entrepôts

En plus de Rapayan, nous n'avons observé des galeries flanquées de compartiments (entrepôts) que sur trois sites, Viro (site 24), Porvenir (site 30) et Gantumarca (site 33). Dix-huit des trente-cinq sites n'en détenaient assurément pas (sites 1, 9, 10, 11, 19, 22, 25, 37, 38, 40, 41-42, 43, 44, 47, 50-51 et 56). Nous ignorons toutefois si les treize autres établissements en détenaient (sites 15, 16, 17, 18, 20, 21, 29, 31, 32, 48, 49, 53 et 55).

Les sites défensifs/cérémoniels/communications (DCC)

Altitude, localisation, et taille des sites DCC

Comme le résume le Tableau 4, presque tous les sites DCC se localisent à haute altitude. Neuf se situent à 4 000 m d'altitude et plus (sites #3, 4, 5, 14, 26, 27, 28, 39 et 46) et quatre dans les 3900 mètres (sites #2, 12, 13 et 45). Trois remparts se situent à une altitude se rapprochant de celle des sites d'habitat, à savoir Parina III (#6, 3700 m), Ichun (site #8, 3 650 m) et Parina IV (site #7, 3 200 m). Les sites occupent, en proportion presque égale, des replats au sommet de la *puna*, des crêtes élevées ou des éperons rocheux. Les sites DCC sont de tailles modestes. Les plus amples couvrent entre 5 000 et

8 000 mètres carrés (sites #2, 3 et 13) et les plus petits occupent moins de 300 mètres carrés (sites #26 et 27). La taille des onze autres sites varie de 384 à 1 866 mètres carrés.

Tous les sites DCC surplombent et se rattachent à des sites d'habitat. La zone de Yanas en compte deux (sites # 45 et 46), la zone de Huacchis en détient sept (sites # 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8) et la zone de Rapayan et Tactabamba en comportent six (sites 12, 13, 14, 26, 27 et 28). Au sud de ces trois zones, seul Hijin possède un site DCC (site #39). Rappelons cependant que les sites d'habitat de Gantumarca (site #33), de Pampan I et II (sites #41 et 42) sont des établissements fortifiés.

Murailles, entrées, tranchées et parapets

Un peu plus de la moitié des remparts ne comportent qu'une seule muraille (sites #8, 14, 26, 27, 28, 39, 45 et 46). Les sites #2, 3, 4, 5, 7, 12, et 13 en possèdent entre deux et six. Les murailles des sites DCC diffèrent de celles de sites d'habitat en ce sens qu'elles tendent à encercler où du moins à protéger les endroits les plus vulnérables des remparts. L'accès aux enceintes est d'ailleurs restreint. Six bastions ne comportent qu'une seule entrée (sites #8, 12, 14, 26, 27 et 45), alors que les remparts #2, 3, 13, 28 et 46 en possèdent entre deux et quatre. Des parapets positionnés à intervalles réguliers flanquent d'ailleurs les murailles de six remparts (sites #3, 26, 27, 28, 45 et 46). Comme les entrées des habitations de Rapayan, les côtés des parapets se caractérisent par la méthode de *pachillas*. De plus, toutes les murailles en bon état exhibent des dalles saillantes encastées dans les parois internes qui permettent d'accéder au-dessus des fortifications. Enfin, des tranchées surmontent cinq sites DCC (sites #2, 4, 5, 7 et 8). En somme, les caractéristiques des bastions indiquent hors de tout doute qu'ils avaient, entre autres, une fonction défensive. Cette hypothèse est d'autant plus forte lorsqu'on tient compte du fait que les remparts se situent invariablement au sommet de crête, de replat ou d'éperon (voir les critères de Topic et Topic 1987 : 48-49). Les habitants de notre zone de recherche étaient donc vraisemblablement préoccupés par leur sécurité. Ces données, à l'instar des dires des chroniqueurs espagnols, suggèrent l'existence d'un climat de violence lors de la PIR. Finalement, soulignons que l'établissement #6 (Parina III) constitue le seul site DCC qui ne semble pas avoir été conçu à des fins défensives. En

effet, ce dernier ne comporte qu'un édifice à étages multiples qui surplombe une petite plaza. Parina III avait donc probablement une fonction strictement cérémonielle.

Édifices à étages multiples, habitations, *chullpas*, et abris/*chullpas*

Six sites DCC ne détiennent pas d'édifices à étages multiples (sites #3, 14, 26, 27, 28 et 46). D'autre part, nous ignorons si le fortin #39 (Hijin III) en possédait en raison de sa piètre préservation. Notons toutefois que des six sites sans édifices, cinq détiennent des abris/*chullpas* (sites #3, 24, 26, 27 et 28). Comme nous l'avons souligné, nous ignorons la fonction précise de ces structures, c'est-à-dire si elles servaient de refuges ou de monuments funéraires. Si ces dernières constituaient des mausolées, alors les cinq bastions, en plus de leur dimension défensive, avaient également une fonction cérémonielle ou funéraire. Le site #46 (Minas Punta), quant à lui, n'avait apparemment qu'une fonction défensive puisqu'il ne possède ni édifice ni abri/*chullpa*.

Quatre fortins comportent un seul édifice à étages multiples (sites #2, 6, 7 et 45), dont deux détiennent des bâtisses de variante B « à niches externes » (sites #7 et 45). Les quatre autres remparts comptent trois édifices à étages multiples. Dans le cas des sites #4, 5 et 12, deux des trois bâtisses à paliers se font face et évoquent un certain dualisme. Le bastion #13, quant à lui, comporte trois édifices orientés dans la même direction. L'un d'eux est de type B « à niches externes » et un autre présente une frange de quartz dans sa partie supérieure. Tous les édifices à étages multiples se rattachent directement aux murailles, à l'exception du site #6 (Parina III) qui n'est pas fortifié.

En plus de détenir des édifices à étages multiples, cinq établissements possèdent également des *chullpas* de type A (sites #4, 5, 8, 12 et 13). Leur nombre varie de deux à trois selon les sites. Six remparts comportent un ou deux abris/*chullpas* (sites #2, 5, 14, 26, 27 et 28). Totara I (site #3) se démarque nettement puisqu'il en compte dix-sept. Finalement, seulement deux et possiblement trois sites DCC détiennent des habitations. Totora I (site #3) présentent trois fondations d'habitations, mais nous ne sommes pas parvenus à définir le type auquel elles appartenaient. Tactabamba II (site #13) compte deux maisons. La mieux préservée est une maison de type A présentant la particularité

d'être flanquée d'un édifice à étages multiples. Ichun (site #8) semble avoir accueilli quelques habitations, mais nous ne pouvons le confirmer en raison de la végétation et de la destruction. Si les abris/*chullpas* constituaient des refuges, alors avec les maisons, neuf des seize sites détenaient une infrastructure permanente pour loger des individus. Il n'empêche toutefois que le nombre d'abris et d'habitations est minime sur ces sites. Seul Totorá I possède plusieurs abris ($n = 17$) et aurait pu accueillir plusieurs individus simultanément. Il s'agit également du site DCC le plus ample car il occupe 7719 mètres carrés.

En somme, les sites DCC ne semblent pas avoir été conçus dans le but d'abriter la population en général. La rareté de la céramique de surface associée aux bastions tend d'ailleurs à confirmer cette hypothèse. Nous croyons que les remparts accueillent, tout au plus, que quelques individus en permanence. Ces derniers auraient ainsi été chargés de scruter les environs, de communiquer avec les autres zones et de déclencher des alertes en cas de danger. Face à une attaque imminente, les résidents des sites d'habitat auraient pu y trouver refuge en attendant du renfort.

En plus de leurs fonctions de communication et de défense, les sites DCC avaient une valeur cérémonielle indéniable. En effet, tous les remparts détiennent soit des édifices à étages multiples, soit des *chullpas* ou alors des abris/*chullpas*. Des rituels liés aux cultes des ancêtres s'y tenaient sans l'ombre d'un doute. Finalement, soulignons que les remparts constituaient des établissements satellites aux sites d'habitat et qu'ils jouaient un triple rôle, à savoir 1) défendre la population et les *malquis*, 2) permettre la communication entre les différentes zones, et 3) s'adonner à des cérémonies.

Tableau 22. Site d'habitat en ordre décroissant (taille et population) de la zone prospectée.

| Site | Altitude | Localisation | Dimension (Ha) | Population (Habs) | Édifice à étage Type et (N) | Chullpa (Type) | Habitation Type (Sous type) | Muraille (N) | Galerie et entrepôt |
|--|-------------|--------------|----------------|-------------------|-----------------------------|----------------|-----------------------------|--------------|---------------------|
| 41 et 42 (Pampan I et II) | 4350 | Piton | 14,5 | 1624 à 2436 | A(2) | Non | H (H-1 et H-2) | Oui (2) | Non |
| 23 (Rapayan) | 2600 à 3700 | Crête | 12 | 1334 à 2016 | A(6) | A, B, C et E | A-1, A-2, A-3, D, E, F | Oui (5) | Oui |
| 43 (Wata) | 2700 | Crête | 6 | 672 à 1008 | A (3) | A | A, E, H (H-2), I | Oui (2) | Non |
| 30 (Porvenir) | 2900 à 3300 | Crête | 5 | 560 à 840 | A (2) B (1) | A et B | A-1, A-2 et A-3 | Oui (2) | Oui |
| 56 (Parina V) | 2850 | Piton | 4 | 448 à 672 | A (2) | A | A, C | Oui (1) | Non |
| 33 Gantumarca | 3200 | Crête | 2 | 224 à 336 | B (1) | A, B, C | C | Oui (3) | Oui |
| 15, 16, 17 et 18 (Tactabamba III à VI) | 3200 à 3600 | Crête | 2 | 224 à 336 | A (4) | ? | A, C | ? | ? |
| 24(Viro) | 2800 | Crête | 1,8 | 201 à 302 | A (1) | A, D | A-1, A-2, et A-3 | Oui (1) | Oui |
| 47 (Yuying) | 3200 | Crête | 1,3 | 144 à 216 | A (2) | A | G | Non | Non |
| 9 (Chucuman) | 2900 | Crête | 1,2 | 134 à 202 | ? | A, B | A | ? | Non |
| 11 (Cocha Pampa) | 3100 | Piton | 1 | 112 à 168 | Non | ? | A | Non | Non |
| 37 (Hijin I) | 2900 | Crête | 1 | 112 à 168 | A (1) | A (?) | A (?), I | Non | Non |
| 44 (San José) | 3800 à 4000 | Crête | 0,8 | 90 à 134 | A (1) | Non | H (a et b) | Non | Non |
| 1 (Quillish) | 3100 | Crête | 0,8 | 90 à 134 | ? | ? | A | ? | Non |
| 50 et 51 (Queropampa et Numawilca) | 2600 à 3000 | Crête | 0,6 | 72 à 108 | A (4) | ? | E | Non | Non |
| 29 (Pirushto) | 2800 | Crête | 0,5 | 56 à 84 | ? | ? | ? | ? | ? |
| 31 (Uchumarca) | 3200 | Crête | 0,5 | 56 à 84 | A (1) | ? | ? | ? | ? |
| 48 (Rapraj) | 2700 | Replat | 0,5 | 56 à 84 | A (1) | ? | ? | ? | ? |
| 49 (Huanchan) | 2400 | Replat | 0,5 | 56 à 84 | A (1) | ? | ? | ? | ? |
| 53 (Raranca) | 2350 | Replat | 0,5 | 56 à 84 | A (1) | ? | ? | ? | ? |
| 55 (Pueblo Viejo) | 2600 | Replat | 0,5 | 56 à 84 | A (1) | ? | ? | ? | ? |
| 10 (Ocushmina) | 2800 | Replat | 0,4 | 45 à 67 | A (1) | ? | A | Oui (1) | Non |
| 19 (Habas Pampa) | 2900 | Crête | 0,4 | 45 à 67 | A (1) | A | A, C | Oui (1) | Non |
| 20 (Ojaragra I) | 2600 | Replat | 0,4 | 45 à 67 | A (1) | ? | ? | ? | ? |
| 21 Ojaragra (II) | 2600 | Crête | 0,4 | 45 à 67 | A (1) | ? | ? | ? | ? |
| 22 (Purunya) | 3000 | Piton | 0,4 | 45 à 67 | ? | A | A | ? | Non |
| 38 (Hijin II) | 3700 à 3800 | Crête | 0,4 | 45 à 67 | A (2) | A | I, J | Non | Non |
| 40 (Juenhuaragra) | 2900 | Crête | 0,2 | 22 à 34 | A (2) | A | A | Non | Non |
| 25 (Huecna I) | 4100 | Replat | Moins de 0,1 | 16 à 24 | Non | Non | E | Non | Non |
| 32 (Mesapata) | 2450 | Replat | ? | ? | A (1) | ? | ? | ? | ? |
| Total | | | | 6685 et 10040 | | | | | |

Légende :

Type d'habitation : A : Rapayan, A-1 : Rapayan à toit plat, A-2 : Rapayan en pointe, A-3 Rapayan à pignon, D : Transitionnelle, E : Inca mitmakunas, F : Colonial, G : Yanas à plan simple, H : Pampan, sous-type H-1 : Patio commun, sous-type H-2 : Unité individuelle, I : Chupachus, J : Atypique Type de chullpas : A : A, B : Enlucido, C : Sous-roche, D : Motif en zigzag. Édifice à étages multiples : A : À paliers internes; B : À niches ext.

Tableau 23. Sites défensifs/cérémoniels/communications présentés en ordre numérique.

| Site | Altitude | Localisation | Taille (long. par large) m2 | Tranché | Muraille (N) | Parapet | Pachillas | Édifice Type (N) | Habitation | Chullpas Type (N) | Abris/Chullpas |
|----------------------|----------|--------------|-----------------------------|---------|--------------|---------|-----------|------------------|------------|-------------------|----------------|
| 2. (Totora II) | 3900 | crête | 70 x 75 m 5200 | Oui | 4 | non | Non | A (1) | Non | ? | 1 |
| 3. (Totora I) | 4150 | piton | 93 x 83 m 7719 | Non | 6 | Oui | Oui | Non | Oui (3) | ? | 17 |
| 4. (Parina I) | 4100 | Crête | 56 x 18 m 1044 | Oui | 4 | Non | Non | A (3) | Non | A (2) | non |
| 5. (Parina II) | 4050 | Piton | 36,80 x 29 m 1067 | Oui | 3 | Non | Non | A (3) | Non | A (2) | 2 |
| 6. (Parina III) | 3700 | Piton | 22 x 18,50 m 407 | Non | Non | Non | Non | A (1) | Non | non | non |
| 7. Parina IV) | 3200 | Crête | 14 x 32,7 m 459 | Oui | 2 | Non | Non | B (1) | Non | non | non |
| 8. (Ichun) | 3650 | Piton | 20 x 40 m 800 | Oui | 1 | Non | Non | A (1) | Pos-sible | A (3) | non |
| 12. (Tacta-bamba I) | 3900 | replat | 21,10 x 13,60 m 861 | Non | 2 | Non | Non | A (3) | Non | A (2) | non |
| 13. (Tacta-bamba II) | 3900 | crête | 186 x 31 m 5766 | Non | 4 | Non | Non | A (2) B (1) | A (2) | A (3) | non |
| 14. (Llinquell) | 4300 | replat | 30 x 15 m 450 | Non | 1 | Non | Non | Non | Non | ? | 2 |
| 26. (Huecna I) | 4200 | piton | 23,20 x 9 m 209 | non | 1 | oui | Oui | Non | Non | ? | 1 |
| 27. (Huecna II) | 4200 | piton | 22,60 x 7 m 158 | non | 1 | Oui | Oui | Non | non | ? | 1 |
| 28. (Huecna III) | 4200 | piton | 60 x 31,10 m 1866 | non | 1 | Oui | Oui | Non | non | ? | 1 |
| 39. (Hijin III) | 4000 | replat | 24 x 16 m 384 | non | 1 | ? | ? | ? | non | ? | ? |
| 45. (Mata-castillo) | 3950 | piton | 72 x 8,26 m 795 | non | 1 | oui | Oui | B (1) | non | non | non |
| 46 (Minas Punta) | 4200 | replat | 59 x 23 m 1357 | non | 1 | oui | Oui | non | non | non | non |

Légende :

Type d'édifices : A : À paliers internes, B : À niches externes

Type de chullpa : A : A

Type d'habitation : A : Rapayan

CHPITRE 6

Interprétation des résultats : Organisation sociale, conception idéologique et séquence d'occupation au site de Rapayan

Ce chapitre se rattache directement aux données exposées dans la description du site d'habitat de Rapayan (site 23) au chapitre 4. En nous inspirant de la variabilité et de la répartition spatiale de l'architecture de la crête de Rapayan, nous chercherons, dans un premier temps, à reconstituer l'organisation sociale interne des habitants de ce site d'habitat. Cette analyse permettra d'aborder plusieurs thèmes parallèles, dont l'idéologie et le militarisme. Nous nous questionnerons ensuite sur l'origine des bâtisseurs des structures architecturales très distinctes observées dans la forêt d'eucalyptus. Nous nous attacherons à démontrer que des colons incas (*mitmakunas*) et espagnols sont responsables de leur construction. Ces hypothèses ont une importance particulière puisqu'elles nous permettront de reconstituer les événements historiques survenus et de mieux comprendre la chronologie tardive de Rapayan.

6.1. L'architecture locale du site de Rapayan

6.1.1. L'analyse spatiale de l'architecture : conception idéologique et organisation sociale

L'analyse de la distribution spatiale de l'architecture de Rapayan nous permet d'apprécier la conception très particulière que les résidents de Rapayan avaient de leur habitat. L'un des éléments les plus frappants de la distribution architecturale repose sur

l'omniprésence des monuments funéraires dans la communauté. En effet, les habitants de Rapayan vivaient systématiquement avec leurs ancêtres.

Les monuments funéraires délimitent en fait l'aire d'extension de chacun des quatre secteurs (Figure 6). En effet, à l'est, l'introduction de chaque zone vers le bas de la crête est marquée par la présence d'une série de *chullpas* de type A et B. À l'ouest, en haut de la crête, les secteurs sont délimités par les édifices à étages multiples et par les murailles, qui présentent parfois des *chullpas* encastrées comme dans le secteur IV (type D). Au sud, le précipice de chaque secteur est flanqué de nombreuses *chullpas* de type A d'accès très difficile, et au nord, certaines *chullpas* de type A sont aménagées à l'intérieur même des murs de contention des terrasses agricoles. Finalement, les structures d'habitation, littéralement encerclées de monuments funéraires, possèdent leurs propres installations mortuaires (cavités murales et corniches). Dans ce contexte, force est de constater que le site de Rapayan était conçu autant pour y entreposer les défunts que pour y loger les vivants.

L'omniprésence des monuments funéraires tend à suggérer que l'*ayllu* constituait la base de l'organisation sociale à Rapayan (Isbell 1997). Plusieurs définitions de l'*ayllu* ont été proposées jusqu'à maintenant. Elles partageaient généralement les éléments suivants : il s'agit d'un groupe de parenté endogame se reconnaissant un ancêtre fondateur réel ou fictif et possédant un territoire et des ressources communes (Brush 1977 : 41; Espinoza Soriano 1981; Gillet 1992 : 18; Klein 1993 : 181; Wachtel 1981 : 39). Isbell, après une révision des documents historiques du 16^{ième} siècle, ajoute que la momie de l'ancêtre fondateur (*malqui*) représentait une composante fondamentale de l'*ayllu*, puisque le rang d'un individu au sein de la communauté était hiérarchiquement ordonné en fonction de sa distance généalogique par rapport à l'ancêtre fondateur (Isbell 1997 : 99). L'importance des *chullpas* à Rapayan suggère ainsi, selon la thèse d'Isbell, une organisation sociale fondée sur l'*ayllu*.

L'*hatun kuraka* (chef principal) et sa lignée se réclamaient de filiation primordiale et héritaient en conséquence des privilèges que leurs conféraient leur rang supérieur.

L'ancêtre fondateur jouait donc un rôle déterminant dans la construction de l'organisation sociale (Gélinas 1995). Les communautés ne considéraient pas simplement l'ancêtre comme le géniteur du groupe, mais également comme son créateur et/ou son conquérant. En effet, les membres des *ayllus* associaient leur survie à la générosité initiale de l'ancêtre qui, à sa mort, leur avait légué un territoire et des ressources garants de leur reproduction (Duviols 1979 : 12-13; Isbell 1997 : 84). Le *malqui*, le territoire et l'*ayllu* formaient donc un ensemble indissociable (Gélinas 1995 : 30). Pour des peuples sans écriture, la momie constituait également la convergence d'une mémoire collective, car le *malqui* représentait le lien entre le passé, le présent et le futur. Il symbolisait par conséquent l'identité, la légitimité et la structure interne du groupe (Salomon 1995 : 320-321).

Les membres d'un *ayllu* consultaient et exhibaient le *malqui* lors de cérémonies publiques afin de consolider la solidarité du groupe et l'ordre établi. En lui fournissant de la nourriture, de la *chicha*, des feuilles de coca et de riches offrandes, la population s'attirait la grâce de l'ancêtre qui, à son tour, devait veiller à la sécurité du groupe et à la fertilité des terres en interagissant favorablement avec les divers dieux du panthéon andin. Faillir au bien-être du *malqui* pouvait entraîner sa colère et provoquer ainsi de terribles désastres (Duviols 1979 : 10-11; Gose 1995 : 44-48; Isbell 1997 : 80; Salomon 1995).

Pedro Pizarro, qui a marché sur Cuzco avec son armée en 1533, décrit l'une des cérémonies publiques impliquant les ancêtres fondateurs des *ayllus* incas (*panacas*) :

Most of who served these dead folk whom I have mentioned, for each day they took them all out into the plaza and sat them down in a row, each according to his antiquity, and there the men and women servitors ate and drank. And for the dead they made fires before them with a piece of very dry wood which they worked into a very even shape. Having set this piece of wood on fire, they burned here everything which they had placed before the dead in order that he might eat of the things they eat, and here in this fire

they consumed it. Likewise before these dead people they had certain large pitchers, which they call verquis, made of gold, silver or pottery, each according to his wish, and into they poured the chicha which they gave to the dead man with much display, and the dead pledged one another as well as the living, as the living pledged the dead (Pizarro [1571] 1921: 251-252).

Si l'ancêtre fondateur conservé dans une *chullpa* constituait le cœur de l'*ayllu*, comment pouvons-nous alors expliquer le nombre impressionnant de monuments funéraires à Rapayan ? Une observation d'Isbell s'avère particulièrement éclairante à ce sujet :

Not only did an ayllu have a malqui ancestor [momie], and sometimes several, but the ayllu could consist of many branches or sub-ayllus, each with a founder represented by a malqui. The same term, ayllu, was used for the smaller unit as well as the larger social group (Isbell 1997: 85).

Les quatre secteurs de Rapayan pourraient donc refléter l'existence de quatre « sous-ayllus », chacun possédant son ou ses ancêtres fondateurs. La noblesse inca, par exemple, comptait dix *ayllus* royaux (*panacas*), chacun descendant d'un roi inca qui, à sa mort, comme nous venons de le constater, était embaumé et vénéré par ses descendants à Cuzco (Gélinas 1995; Rowe 1946). Si l'élaboration, la taille, la qualité et l'investissement, en termes d'énergie et de main-d'œuvre, d'une construction destinée à un individu ou à groupe d'individus reflètent le prestige, le statut ou le rang de ce dernier au sein d'une communauté (Carneiro 1981 : 52-54; DeMarrais et al. 1996 : 18-19; Earle 1987; Hayden 1995, 1998 : 11; Paynter et McGuire 1991 : 7; Rowe 1995 : 29; Wason 1994 : 87, 93), alors, de toute évidence, les édifices à étages multiples ont servi de gîtes aux défunts les plus prestigieux de Rapayan, en l'occurrence les ancêtres fondateurs. Les personnes responsables de la construction de ces édifices se réclamaient d'une

descendance directe avec les *malquis* et jouissaient en conséquence de statut ou de rang privilégié au sein de la communauté (Isbell 1997).

Chaque secteur de Rapayan possédait donc au moins un ancêtre fondateur conservé dans un édifice à étages multiples. Ces constructions, situées en haut de la crête, font face à une place centrale qui aurait permis, à l'image des rituels incas, la tenue de cérémonies publiques au cours desquelles tous les habitants auraient participé à la vénération du fondateur ancestral de la communauté.

Les édifices à étages multiples et les murailles, en plus d'avoir une fonction funéraire, marquent également une frontière physique, à l'ouest, entre les sous-*ayllus*. Comme nous l'avons mentionné, la frontière est des secteurs est délimitée par une série de *chullpas* de type A et B. Si le ou les ancêtres fondateurs des *ayllus* résidaient dans les édifices à étages multiples, alors qui donc occupait les *chullpas* de type A, B, C et D ? Il est certes risqué de répondre à cette question. Il n'empêche cependant que leur simplicité et leur petite dimension tendent à indiquer qu'elles constituaient les résidences des *malquis* de moindre importance en comparaison de l'ancêtre fondateur principal. Malgré tout, ces défunts semblent avoir été consultés et vénérés par des groupes d'individus. En effet, la frontière est de chaque secteur regroupe toujours plusieurs *chullpas* de type A et B. Ces dernières présentent invariablement des espaces ouverts face à elles, qui ont vraisemblablement servi à accueillir plusieurs individus venus célébrer les *malquis*. Il est donc fort probable que les *malquis* de moindre statut résidant dans ces *chullpas* étaient honorés par des groupes d'individus. À titre d'hypothèse, nous suggérons que les *chullpas* de type A et B localisées à l'extrémité est de chaque secteur, constituaient les gîtes des ancêtres de familles étendues dont la somme formait un sous-*ayllu*. La filiation de ces *malquis* remonterait donc à l'ancêtre fondateur principal du sous-*ayllu* et serait en conséquence de statut inférieur à ce dernier. Ces *malquis* auraient ainsi été vénérés, non pas par toute la communauté, mais exclusivement par les membres des familles élargies.

À cet effet, suite à l'analyse d'un document colonial portant sur un groupe conquis par les Incas et émanant des campagnes d'extirpation de l'idolâtrie entre 1598 et 1609, Isbell soutient qu'il existait une hiérarchie de culte entre les *malquis* :

Significantly, the Huarochiri Manuscript indicates that high order huaca would ask whether petitioners had properly consulted their low-order, hereditary malquis prior to a visit, and, if not, it instructed to do so first. Clearly, religious hierarchy was to be observed, even in the absence of a centralized political structure (Isbell 1997: 85).

Chaque secteur de Rapayan compterait donc deux types d'espace cérémoniel public. Le premier, de nature inclusive, s'adresserait à toute la communauté. Il était représenté par l'ancêtre fondateur du sous-*ayllu*, par l'édifice à étages multiples, par la plaza faisant face à ce dernier et par la muraille. Le second, plus exclusif, se rattachait hypothétiquement aux *malquis* des différentes familles étendues de la communauté, ou peut-être des différents lignages, et serait représenté par les *chullpas* de type A et B localisées en retrait, à l'est de chaque secteur.

À ces deux types d'espace cérémoniels publics s'ajoute un lieu de culte de nature plus privée et donc encore plus exclusif, c'est-à-dire les habitations. Comme nous l'avons suggéré, les compartiments muraux et les corniches servaient probablement de gîtes aux ancêtres de chaque famille nucléaire. Les corps momifiés ne pouvaient cependant pas être exhibés à l'extérieur des habitations, puisque les cavités murales et les corniches, rappelons-le, étaient scellées par une large pierre plane orientée verticalement. Le culte des ancêtres d'une famille nucléaire représentait donc un acte intime et privé réservé aux résidents de chaque habitation. La finesse exceptionnelle de la maçonnerie des murs internes comparativement aux façades externes des habitations de Rapayan tend d'ailleurs à soutenir l'idée selon laquelle ces dernières étaient aménagées en fonction du bien-être du ou des *malquis* qui y résidaient en permanence.

Il semble donc exister une hiérarchie tripartite du culte des ancêtres dans chaque secteur de Rapayan, le premier représenté par l'ancêtre fondateur de chaque sous-*ayllus*, le second, plus hypothétique, par les *malquis* des familles étendues ou peut-être d'un lignage, et le troisième par les momies des ancêtres de chaque famille nucléaire. Dans ce contexte, est-il possible que cette hiérarchie funéraire entre les *malquis* d'un secteur se traduise également dans le monde des vivants ? Autrement dit, si l'ancêtre fondateur principal jouissait d'un traitement mortuaire préférentiel par rapport aux autres *malquis*, alors il est possible que son descendant le plus rapproché et responsable de son bien-être, le *kuraka*, ait également bénéficié d'un statut privilégié par rapport à ses congénères. À l'image des structures funéraires, des différences significatives dans les dimensions ou les qualités esthétiques des habitations pourraient refléter une hiérarchie entre les habitants de Rapayan. Qu'en est-il ?

Nous avons vu au chapitre 4 (Tableaux 11 et 12), que chaque secteur de Rapayan, à l'exception du secteur I, présentait une ou deux maisonnées relativement plus volumineuses que la moyenne. Ces habitations pourraient être les résidences des *kurakas* de chaque sous *ayllus*. En tant que descendants directs des *malquis* principaux, ils auraient donc joui d'un statut et de privilèges supérieurs à l'ensemble des habitants de Rapayan. La maison probable du *kuraka* du secteur IV à toit plat, bien que légèrement plus petite que celles des hypothétiques *kurakas* des secteurs II et III, se caractérise néanmoins par une qualité esthétique qui est, à nos yeux, largement supérieure à toutes les maisonnées de Rapayan. Il s'agit bien entendu d'une appréciation subjective. Il n'empêche qu'aucune habitation comporte des pierres aussi finement polies et agencées que cette résidence (Photo 131 et 132). Cette dernière, localisée à quinze mètres de l'édifice à étages multiple du secteur IV, comporte d'ailleurs des murs anormalement élevés (3 m de haut) pour ce type d'habitation. Il pourrait donc bel et bien s'agir de la maisonnée du *kuraka* du secteur IV.

En somme, chaque secteur de Rapayan comporte une ou deux habitations qui se démarquent du point de vue dimensionnel ou esthétique des autres maisonnées. Ces dernières, possiblement des résidences de *kurakas*, pourraient donc refléter l'existence de

certaines inégalités sociales à Rapayan. Des fouilles archéologiques, visant à documenter les habitudes de consommation dans les diverses habitations, s'avèrent toutefois nécessaires afin d'explorer plus en profondeur la question des inégalités sociales à Rapayan.

Nous pouvons par ailleurs nous interroger à savoir si la hiérarchie funéraire existant à l'intérieur d'un même secteur est également présente entre les *ayllus* ou sous-*ayllus*. Autrement dit, pouvons-nous discerner des indices qui suggèrent la prédominance d'un ancêtre fondateur d'un sous-*ayllu* sur les autres *malquis* ? Dans les Andes, le pouvoir d'un *kuraka* dérive en grande partie de sa capacité à mobiliser de la main-d'œuvre (Pease 1991 : 59; Wachtel 1981 : 40). Or, un individu détenant un réseau d'alliances élargies fondé sur la parenté a accès à une main-d'œuvre plus abondante que d'autres (Hayden 1995, 1998; Redmond 1994). Rappelons que, selon nos estimés démographiques, les secteurs I, II et III comptaient chacun entre 280 et 420 habitants, alors que le secteur IV en comptaient entre 504 et 756, ce qui constitue près du double. Dans ce contexte, le *kuraka* du secteur IV pourrait avoir bénéficié d'un plus grand prestige et d'une plus grande autorité que les autres *kurakas*.

Les données historiques et ethnographiques indiquent, en effet, que dans les sociétés andines égalitaires, la terre est propriété de tous, mais distribuée équitablement entre les familles de la communauté, selon la taille de l'unité domestique qui la cultive. La répartition des terres s'effectue chaque année selon l'évolution démographique de l'*ayllu*, en tenant compte des restrictions écologiques (verticales) des ressources et de la rotation des terrains cultivés. Lors d'un mariage, un couple reçoit un lopin de terre (*suvo*) selon la distribution périodique des terres qui, en théorie, est suffisant pour soutenir la nouvelle famille. Chaque unité domestique détient le droit fondamental de demander de l'aide à ses proches parents pour cultiver sa terre, pour l'élevage de ses camélidés et pour l'appuyer dans divers travaux, comme la construction d'une maison, en échange de quoi elle fournit la nourriture, la *chicha* et les feuilles de coca. Les membres de l'*ayllu* ne peuvent refuser ces services, puisque la famille bénéficiant de l'aide a l'obligation de rendre la pareille aux autres unités domestiques sur demande (Fonseca 1974 : 87;

Godelier 1977 : 84; Murra 1980 : 62-64; Orlove 1977 : 202; Pease 1991 : 60-62; Stanish 1992 : 24; Wachtel 1977 : 110, 115; 1981 : 39-40). Ce système d'entraide économique, constituant la base des sociétés andines, a été baptisé par les disciples de Polanyi, « la réciprocité balancée » (Murra 1980 : 191, 193).

À l'échelon suivant, dans les sociétés andines inégalitaires (*kurakazgos*, *señorios* ou chefferie) à l'époque du contact avec les Espagnols, les membres d'un *ayllu* devaient, en plus de leur propre lopin, travailler les champs du *kuraka* de même que les terres de l'ancêtre fondateur qui possédait ses propres champs, contre quoi le leader distribuait de la *chicha*, des feuilles de coca et plusieurs autres denrées. Une fraction des surplus accumulés par le *kuraka* était redistribuée, notamment lors de cérémonies célébrant l'ancêtre fondateur de l'*ayllu*. Le *kuraka* gérait également la distribution des terres et offrait son leadership militaire, rituel et économique (D'Altroy 1992 : 149; Godelier 1977 : 84). Comme l'a constaté Wachtel, même si ce système s'exprime en termes de relations réciproques, à l'image de la réciprocité balancée, il n'empêche que l'échange entre la population et le *kuraka* est fondamentalement inégal puisque la valeur entre le travail obtenu et le don octroyé n'est jamais vraiment équivalente (Wachtel 1977 : 113, 115; 1981 : 40). Cette situation a le potentiel de provoquer des inégalités économiques au sein d'une société, puisque l'élite, si elle parvient à mobiliser une main-d'œuvre suffisamment abondante, peut parvenir à accumuler d'importants surplus. La richesse dans les Andes repose donc en grande partie sur la capacité d'une personne à mobiliser le plus d'individus possibles pour récolter le fruit de la terre (Pease 1991 : 59; Wachtel 1981 : 40). Or, un individu détenant un réseau d'alliances élargies fondé sur la parenté a accès à une main-d'œuvre plus abondante que d'autres (Hayden 1995, 1998; Redmond 1998).

Dans ce contexte, le *kuraka* du secteur IV aurait bénéficié d'un avantage économique sur ces rivaux puisque, étant le descendant direct de l'ancêtre fondateur le plus prolifique, il avait un lien de parenté immédiat avec tous les membres du sous-*ayllu* le plus peuplé. Concrètement, le *kuraka* du secteur IV, en vertu des liens de réciprocité économique fondés sur la parenté, avait accès à un bassin de main-d'œuvre plus

abondant que les autres *kurakas*, ce qui lui aurait permis d'accumuler plus de surplus agricoles. L'entreposage de surplus dans chaque secteur de Rapayan est attesté par la présence du système de galeries se caractérisant par un accès restreint (une entrée et une sortie) et menant invariablement aux abords des édifices à étages multiples. Ce fait tend à appuyer l'idée selon laquelle les surplus étaient contrôlés par une autorité centrale.

Dans ce contexte, nous pourrions nous attendre à ce que l'édifice à étages multiples du secteur IV témoigne, par sa dimension et son ornementation, de la plus grande capacité de mobilisation socio-économique du *kuraka* de cette zone. Ça ne semble cependant pas être le cas. En effet, tous les secteurs présentent des édifices à étages multiples de taille et de qualité similaire (voir Tableau 16). En revanche, la longueur de la muraille du secteur IV (200 m), associée à l'édifice à étages multiples, se démarque nettement des autres, puisqu'elle mesure plus du double de sa plus proche rivale du secteur II (75 mètres). Ce fait pourrait indiquer que l'ancêtre fondateur, et par analogie le *kuraka* du secteur IV, jouissaient d'un prestige et d'un statut supérieur aux *malquis* et aux *kurakas* des autres zones. À cet effet, il est utile de rappeler que la muraille du secteur IV présente deux *chullpas* encastrées dans sa paroi, l'une de type A, et l'autre de type D (motif en zig-zag). Le style de cette dernière est extrêmement rare dans cette zone du Haut Marañón. En fait, elle constitue, avec Viro (site 24), l'un des deux seuls exemples documentés dans cette région. En revanche, comme nous l'avons vu, il s'agit d'un motif très répandu dans les régions éloignées de l'Uchucmarca dans le département de la Libertad (Thompson 1973a), dans la zone du Gran Pajaten dans le département de San Martín (Bonavia 1992; Lennon et al 1989; Rojas Ponce 1966) et au Chachapoyas dans le département d'Amazonas (Reichlen 1949; Schjellerup 1997). Il est donc possible que le *kuraka* du secteur IV ait tissé des alliances politiques avec l'élite de ces zones éloignées. Cette donnée tend à indiquer que le *kuraka* du secteur IV représentait un individu plus prestigieux que les *kurakas* des autres secteurs, puisqu'il avait les moyens et l'influence nécessaires de s'associer à l'élite de régions localisées à des centaines de kilomètres au nord de Rapayan. Il est alors probable que l'ancêtre fondateur et le *kuraka* du secteur IV jouissaient d'une autorité supérieure à Rapayan. Il s'agit, bien entendu, d'une hypothèse qui devra faire l'objet d'un examen archéologique plus approfondi.

La présence d'une hiérarchie funéraire claire à l'intérieur de chaque zone, et dans une moindre mesure entre le secteur IV et les trois autres secteurs, suggère ainsi l'existence de certaines inégalités au sein de la population de Rapayan. Il n'empêche cependant que ces dernières n'étaient pas très prononcées. De plus, même si nous sommes parvenus à isoler certaines habitations plus volumineuses, il n'empêche qu'elles ne s'éloignent pas de façon disproportionnée de la moyenne (voir Tableau 11). Dans ce contexte, il est probable que les *kurakas* détenaient une certaine autorité, mais celle-ci était néanmoins limitée. Dans ce contexte, l'organisation sociale de Rapayan semble plutôt être de nature essentiellement communale et dominée par l'entraide collective, fondée sur le lien de parenté unissant les membres d'un sous-*ayllu*. Quelques individus, les *kurakas*, auraient par contre bénéficié d'un statut privilégié et de certains pouvoirs.

Les nombreux monuments funéraires, que l'on pourrait presque qualifier de disproportionnés, semblent indiquer que la population de Rapayan était profondément attachée à son territoire. En effet, comme nous l'avons expliqué, les *malquis*, le territoire et l'*ayllu* formaient un tout indissociable (Gélinas 1995 : 30). Les membres d'une communauté associaient leur survie à la générosité initiale de l'ancêtre, qui à sa mort leur avait légué un territoire et des ressources garants de leur reproduction (Isbell 1997 : 84). Le *malqui*, pour des peuples sans écriture, légitimait le fait de posséder et d'exploiter les ressources du territoire (Salomon 1995 : 320-321). Si nous tenons compte de l'omniprésence des *malquis* à Rapayan, alors le besoin d'afficher la légitimité territoriale était énorme. L'exigence manifeste de marquer la possession territoriale par l'entremise des ancêtres, que l'on retrouve d'ailleurs dans chaque recoin des maisonnées, tend ainsi à suggérer que le territoire de Rapayan était menacé et en danger. Ce constat tend à appuyer l'idée d'un climat de très grande insécurité et de guerres endémiques lors de la PIR dans cette zone des Andes centrales.

Dans ce contexte d'insécurité, il est fort probable que les individus aptes à défendre le territoire jouissaient d'une estime considérable. À cet effet, il est très intéressant de noter que les édifices à étages multiples, symbole par excellence de la légitimité territoriale, se

rattachent directement aux murailles qui séparent les sous-*ayllus* entre eux. Bien que nous ayons attribué un rôle funéraire aux murailles et rejeté l'idée d'une fonction défensive, il est néanmoins possible que ces dernières aient eu une valeur hautement symbolique ayant évoqué la sécurité de la population et les aptitudes militaires. Puisque ces symboles se rattachent directement à la résidence de l'ancêtre fondateur, il est possible qu'en vertu de leur descendance primordiale, les *kurakas* ait incarné de leur personne la sécurité et le pouvoir militaire. Si cette hypothèse s'avère juste, alors les *kurakas* dérivèrent leur prestige, leur autorité et leur pouvoir essentiellement de leurs qualités belligérantes. Il s'agit bien sûr d'une hypothèse qui demeure difficile à appuyer avec les documents archéologiques.

6.2. L'architecture étrangère au site de Rapayan

6.2.1. Les ruines dans la forêt d'eucalyptus : qui est à l'origine de leur construction ?

Comme nous l'avons vu au chapitre 4, les 32 structures situées en contrebas de la crête dans la forêt d'eucalyptus se caractérisent par une architecture complètement différente des quatre secteurs de la cime de Rapayan. Nous pouvons alors nous poser la question à savoir qui a bâti les structures de cette zone? Il n'est pas aisé de répondre à cette question car les fonctions des structures rectangulaires demeurent incertaines. Il est probable que les constructions de plus petite dimension soient des maisonnées, mais nous ne pouvons le confirmer sans avoir fait des fouilles. Bien que nous puissions proposer certaines hypothèses, les fonctions exactes des édifices plus volumineux, en l'absence de fouilles, restent nébuleuses.

Tout en gardant ces problèmes à l'esprit, pour répondre à la question de l'origine de ces bâtisses, nous avons retenu d'emblée l'hypothèse selon laquelle il s'agirait de structures incas. En effet, leur morphologie rectangulaire, leur grande dimension et leurs toits en pignon constituent des caractéristiques diagnostiques de l'architecture inca. Bien que les unités rectangulaires incas soient souvent constituées d'une seule pièce, le nombre de divisions internes varie néanmoins, non seulement d'un site à l'autre, mais également à l'intérieur d'un même site (Gasparini et Margolies 1980; Hyslop 1990;

Malpass 1993; Morris et Thompson 1970, 1985 : 61-72; Protzen 1992). Les niches des murs internes latéraux s'avèrent d'ailleurs similaires aux niches décrites sur plusieurs sites incas dans la *sierra* centrale (D'Altroy 1992 : 109-110; Hyslop 1990 : 22; Matos Mendieta 1994 : 107; Morris et Thompson 1970 : 353; Serrudo Torobeo 2003; Tatalean et Pérez Maestro 2003 : 453). Le fait que plusieurs constructions dans la forêt d'eucalyptus soient recouvertes d'un enduit de boue ou d'argile n'est pas étranger à la tradition architecturale inca. En effet, Hyslop, qui s'avère l'un des archéologues ayant visité le plus de sites incas, soutient que l'emploi d'un *enlucido* était très répandu à travers le *Tawantinsuyu* (Hyslop 1990 : 11-12).

Les six structures unies par un muret de pierres et regroupées autour d'une plaza illustrent un autre attribut de l'architecture inca. Les spécialistes du *Tawantinsuyu* emploient le terme *kancha* pour désigner le regroupement d'unités rectangulaires autour d'un patio ou d'une plaza. Il est difficile de déterminer la fonction des constructions d'une *kancha* sans procéder à des fouilles, puisqu'elles pouvaient servir autant d'unités domestiques que d'ateliers de production artisanale (Hyslop 1990 : 17). Le nombre de structures et leur disposition spatiale autour du patio peuvent varier considérablement à l'intérieur d'un même site (Hyslop 1990 : 16-18; Matos Mendieta 1994 : 127-197; Morris et Thompson 63-71; Protzen 1992 : 202-204).

Le fait que les bâtisses rectangulaires à Rapayan ne soient pas construites à l'aide de pierres finement coupées ne constitue pas un phénomène exceptionnel à l'extérieur de la région de Cuzco, le cœur de l'empire inca. En fait, l'architecture impériale, qui fait aujourd'hui la renommée des Incas, est plutôt rare dans les régions périphériques (Hyslop 1990 : 11). L'important centre provincial inca de Pumpu, localisé au nord de Cuzco dans le plateau de Junín, par exemple, comprend des milliers de structures de type inca. Or, pas une seule pierre de construction n'est même taillée. Toutes les structures ont été construites dans le style *pirka*, qui consiste à agencer des pierres naturelles à l'aide de mortier (Matos Mendieta 1994 : 91, 113). Cette technique de construction caractérise d'ailleurs l'architecture des groupes locaux de cette région lors de la PIR et du HR (Matos Mendieta 1994 : 81-91, 1997). D'Altroy constate la même situation au centre

provincial d'Hatun Xauxa, qui se trouve plus au sud dans la vallée du Mantaro, à proximité de Cuzco (D'Altroy 1992 : 104-111). Il soutient d'ailleurs que la finition grossière des structures incas sur ce site s'explique probablement par le fait qu'elles étaient recouvertes d'un enduit de terre ou d'argile (*Ibid* : 109).

L'exemple le plus éclairant de l'architecture impériale inca en périphérie provient du centre provincial de Huánuco Pampa, qui se situe à proximité de Rapayan au sud. L'exceptionnelle maçonnerie de certaines constructions constitue cependant l'exception à Huánuco Pampa, puisque la grande majorité des structures n'exhibe pas de pierres taillées. À l'image de Pumpu et d'Hatun Xauxa, l'ensemble des édifices se caractérise par des techniques de construction locales, soit de type *pirka*, soit par la superposition de dalles (Morris et Thompson 1985 : 58-63).

Bien que nous ignorions la fonction précise des constructions dans la forêt d'eucalyptus, leurs caractéristiques tendent néanmoins à soutenir l'hypothèse d'une origine ou d'une influence inca. Cette analogie n'est cependant pas aussi évidente. En effet, l'architecture coloniale présente de nombreuses similitudes avec les structures incas. Les édifices coloniaux, par exemple, se distinguent également par leur grande dimension et leur plan rectangulaire. Ils possèdent aussi des toits en pignon et sont fréquemment recouverts d'un enduit (Fraser 1990; Llosa et Benavides 1994).

Nous pouvons d'ailleurs confirmer que l'une des structures rectangulaires de Rapayan localisée à proximité de la *kancha* était une église coloniale. Comme l'illustre la Figure 42, il s'agit d'une structure rectangulaire de 25,30 m de longueur sur 7,10 m de largeur, comportant deux annexes. Cette structure présente les restes d'un enduit de terre ou d'argile, qui jadis la recouvrait. Contrairement aux autres constructions rectangulaires qui possèdent plusieurs petites niches encastrées dans leur mur intérieur, celle-ci n'en détenait qu'une seule. Nous pouvons attester qu'il s'agit d'une église coloniale sur la base d'une analogie avec le plan d'une église encore fréquentée dans le *caserio* de Yanas, un village voisin de Rapayan. Selon des informateurs locaux, cette dernière aurait été érigée au début du 17^{ième} siècle. Construite d'adobes et présentant un toit en pignon dont les

versants sont armés de poutres de bois, l'église présente un aspect fort modeste de l'extérieur. L'intérieur de l'église renferme cependant des trésors de l'époque coloniale dont de nombreux artefacts coloniaux et, surtout, de magnifiques fresques qui témoignent du choc des deux cultures (Photos 41). Le maire du village nous a informé du plan de l'église exécuté par des architectes, au début des années 1980, pour le compte de l'*Instituto Nacional de Cultura* de Lima. À notre grande surprise, l'église de Yanas présente, à toute fin pratique, le même plan que l'église en ruines de Rapayan. Les deux annexes localisées aux extrémités de l'église constituent des sacristies. La seule différence notable entre les deux temples repose sur les matériaux de construction, l'église de Yanas étant construite d'adobes, et celle de la forêt d'eucalyptus, de pierres.

L'existence d'une église catholique en ruines constitue une énigme des plus intéressantes. Nous pouvons alors nous questionner sur la période durant laquelle elle fut construite. Comme nous l'expliquerons, nous croyons qu'il s'agit d'une église érigée avant les réformes du vice-roi Toledo. Malheureusement, avant l'application systématique de la politique de *reduccion* qui consistait à concentrer les populations autochtones dans quelques villages de style hispanique à partir de 1565, l'occupation espagnole dans la *sierra* demeure très mal documentée et comprise, à l'exception de la fondation des villes principales telles que Cuzco, Huánuco, Cajamarca et Arequipa (Fraser 1990 : 51-81). Nous savons cependant que la concentration forcée des populations autochtones avait débuté sporadiquement vers 1549, soit une quinzaine d'années avant l'application systématique de la politique des *reducciones* sous la gouverne de Toledo à partir de 1570 (Duviols 1971 : 249; Espinoza Soriano 1972). Il subsiste cependant très peu d'informations sur ces événements.

Les années comprises entre 1533 et 1550 représentent une époque de très grande insécurité où le banditisme, les révoltes autochtones et les guerres civiles entre factions espagnoles étaient monnaie courante (D'Altroy 2002 : 320; Duviols 1971 : 81-82; Patterson 1991 : 136-144). Non loin de Rapayan, par exemple, un *orejon* inca du nom Illatopa, orchestra en 1535, dans la zone de Huánuco Pampa, une rébellion autochtone contre la Couronne espagnole. Les troupes hispaniques s'aventurant dans cette région

faisaient l'objet de raids incessants jusqu'à ce que la résistance soit violemment matée par les Espagnols en 1542 (Vallaranos 1959 : 122-123). Ce contexte de violence ne constituait donc certainement pas un climat favorable à la fondation d'établissements espagnols permanents dans les zones éloignées des centres principaux.

En fait, à partir de 1539, les propriétaires des *encomiendas* en territoire des Huánucos, le cœur de la rébellion d'Illatopa (Ichoc, Alluca et Huamali), géraient d'ailleurs leurs affaires depuis la ville coloniale de Huánuco (Espinoza Soriano 1975 : 47). Ils ne s'étaient donc vraisemblablement jamais établis sur leurs terres. Ils entretenaient plutôt des relations de patronage avec les *kurakas* et se contentaient d'effectuer quelques visites sporadiques afin de fixer le tribut selon la main-d'œuvre et les ressources économiques disponibles (Patterson 1991 : 136). Faut-il rappeler que nous avons retenu l'hypothèse selon laquelle Rapayan appartenait possiblement au groupe culturel des Huánucos? Si cette hypothèse se confirme, alors le ou les *encomenderos* de la zone de Rapayan ne seraient vraisemblablement pas établis sur place avant la pacification de la région.

L'existence d'une église catholique en ruines à Rapayan constitue donc une énigme puisque la disposition de ces dernières ne correspond en rien au plan très homogène des *reducciones*. En effet, ces dernières étaient conçues selon la conception ibérique du plan en damier s'étalant autour d'une place centrale. Une église catholique, une mairie et une prison étaient systématiquement érigées devant la plaza. Les habitations étaient ensuite construites de façon très ordonnée (en damier) des quatre côtés de la place centrale (Duviols 1971 : 250; Espinoza Soriano 1972; Fraser 1990 : 51-81; Llosa et Benavides 1994). Ces nouveaux établissements synthétisaient les bases philosophiques, économiques, religieuses et politiques de l'autorité hispanique (Gose 1995 : 36). Comme nous l'avons mentionné, les six structures organisées autour de la plaza, à proximité de laquelle se situe l'église en ruines, ressemblent davantage au plan d'une *kancha* inca qu'à une *reduccion*. De plus, la répartition des autres constructions rectangulaires ne répond pas à la conception ordonnée du plan en damier des *reducciones*, puisqu'elles se trouvent dispersées de façon très aléatoire dans la forêt d'eucalyptus. La construction de l'église a

donc vraisemblablement eu lieu avant l'application systématique des politiques de *reducciones* de 1570.

La présence de l'église dans la forêt d'eucalyptus est d'autant plus énigmatique lorsque l'on tient compte du fait que la période comprise entre la conquête espagnole et les réformes de Toledo en 1570, en plus d'être une époque de grande insécurité, n'a pas été l'objet d'un effort d'évangélisation et d'inquisition intense de la part des autorités espagnoles. Les campagnes contre les religions autochtones, ou d'extirpation de l'idolâtrie, ont essentiellement pris forme sous le régime de Toledo et se sont intensifiées à partir de 1610 (Duviols 1971 : 338).

Le village actuel de Rapayan, en revanche, illustre à la perfection le plan d'une *reduccion* (Photo 42). Bien que la date exacte de sa fondation demeure incertaine, l'église donnant sur la plaza a vraisemblablement été érigée en 1660 (Idelfonso Toledo 1999 : 140). Si cette date s'avère exacte, alors le village actuel de Rapayan pourrait avoir été fondé à la même époque et représenterait en conséquence une *reduccion* tardive de l'époque coloniale, soit 80 ans après le décret du vice-roi Toledo de 1570. L'un des aspects les plus intrigants repose sur le fait que l'église du village actuel de Rapayan présente des similitudes frappantes avec les quatre secteurs de Rapayan. Nous avons déjà mentionné que cette dernière était recouverte d'un *enlucido* bleu pâle identique à la *chullpa* de type B du secteur I (Photo 12). En plus, les murs d'adobe de l'église sont soutenus par des murs de soutènement présentant des pierres finement polies munies d'un chaperon pierres saillantes semblables à celles des *chullpas* de Type B (Photo 43). Enfin, le clocher de l'église actuelle de Rapayan semble être conçu selon le modèle de l'édifice à étages multiples du secteur II. Les deux structures ont par exemple six fenêtres disposées de façon similaire (comparez la figure 35a à la photo 12).

L'église actuelle de Rapayan, même si elle a été érigée en 1660, présente donc des indices apparents de syncrétisme architectural, un fait qui suggère que les descendants des habitants des quatre secteurs de Rapayan aient directement été impliqués dans sa construction. En somme, l'église actuelle de Rapayan exhibe des similitudes

architecturales beaucoup plus frappantes avec les quatre secteurs de Rapayan que l'église en ruine dans la forêt d'eucalyptus. Mais pourquoi donc une église catholique a-t-elle été construite dans une zone si reculée sous le régime des *encomenderos* dans un contexte d'hostilité dominé par l'exploitation et l'appât sauvage du gain? Et pourquoi l'église actuelle du village de Rapayan, vraisemblablement plus récente, comporte d'importantes similitudes avec l'architecture des quatre secteurs de Rapayan, alors que l'église en ruines, plus ancienne, s'en différencie nettement par sa technique de construction ?

À la lumière de nos données, nous ne pouvons pour l'instant offrir une réponse à la première question. Nous pouvons tout de même avancer quelques éléments de réponse en ce qui a trait à la seconde question. Soulignons cependant qu'il s'agit d'un scénario très hypothétique, en guise de problématique d'éventuelles fouilles archéologiques.

Il est ainsi probable que, suite à la conquête de la zone de Rapayan, les Incas aient mandaté un groupe de *mitmakunas* coloniser Rapayan. Sous le *Tawantinsuyu*, les *mitmakunas* constituaient des groupes plus ou moins nombreux de familles appartenant à un même groupe culturel, dont le mandat consistait à coloniser de façon permanente des terres se trouvant à des distances variables de leur communauté d'origine. Les *mitmakunas* accomplissaient diverses tâches et leur statut pouvait à la fois être tenu comme une récompense ou une punition. Certaines colonies de *mitmakunas* provenaient de Cuzco et leurs tâches consistaient à diffuser la culture inca dont la langue quechua, défendre les frontières et pacifier des régions turbulentes (Patterson 1991 : 77). D'autres *mitmakunas* venant de groupes ethniques loyaux aux Incas avaient également le mandat de pacifier des groupes rebelles ou de travailler les champs du *Tawantinsuyu* (Levine 1987 : 17) . Une fois installés en région hostile, ils constituaient des espions et des soldats potentiels en cas de soulèvement (Patterson 1991 : 78).

La trentaine de structures rectangulaires dans la forêt d'eucalyptus aurait ainsi pu être érigée par un groupe de *mitmakunas* mandaté par le *Tawantinsuyu*. Ces derniers auraient construit leurs habitations et la *kancha* selon leur propre tradition architecturale, ce qui expliquerait la différence frappante du style architectural des quatre secteurs de Rapayan

par rapport à la zone de la forêt d'eucalyptus. D'après plusieurs auteurs, lorsque les Espagnols ont conquis les Incas, plusieurs groupes de *mitmakunas* à travers les Andes sont demeurés sur les terres qu'ils avaient colonisées (Pease 1982 : 180-181; Ramirez 1985 : 437; Rostworowski 1985 : 411). Il est donc vraisemblable qu'à l'arrivée des Espagnols à Rapayan, le groupe de *mitmakunas* occupait toujours la région. En effet, l'église en ruines présente la même technique de construction que les autres structures rectangulaires dans la forêt d'eucalyptus. Il se peut donc que les *mitmakunas* aient participé ou supervisé la construction de l'église coloniale. Comme le souligne Fraser :

The labour required to construct such churches was provided by the native populations under the administration of the Spaniards, so that the Indians' first experience of working with the new regime was almost always with the construction of a church (Fraser 1990: 82).

Pourquoi les Espagnols ont-ils choisi d'ériger l'église dans la forêt d'eucalyptus, en retrait des quatre secteurs d'habitation de Rapayan où se concentrait la majorité de la population ? Il est certes difficile de répondre à cette question. Nous pouvons cependant affirmer que la sélection de l'emplacement d'une église était un geste d'une importance capitale, car non seulement elle concrétisait le premier contact entre deux cultures étrangères, mais surtout, elle symbolisait la suprématie spirituelle, politique, sociale et économique des Espagnols (Fraser 1990 : 82). Pour accentuer cet acte d'autorité, les Conquistadors ont délibérément construit leurs églises sur les symboles du pouvoir antérieur, en l'occurrence au-dessus des temples précolombiens. Francisco Pizarro, par exemple, s'est approprié le temple inca de Viracocha afin d'y aménager la cathédrale de Cuzco, tout comme il a fait construire la cathédrale de Lima sur une pyramide d'adobe d'origine inca (Fraser 1990 : 63-65). Dans la majorité des centres provinciaux incas de la *sierra* comme Cajamarca, Huamachuco et Hatun Xauxa, les Espagnols ont d'ailleurs érigé une église au-dessus ou à proximité de *l'usnu* (D'Altroy 1992 : 104-105; D. Julien 1993; Topic et Topic 1993). Ce dernier représentait une plate-forme cérémonielle située au centre d'une plaza et constituait le cœur de la vie religieuse inca en province (Hyslop 1994 : 69-100; Matos Mendieta 1994 : 214-222). Comme nous l'avons déjà mentionné,

les Conquistadors se sont brièvement établis au centre inca de Huánuco Pampa entre 1539 et 1542. Il est donc probable qu'ils aient également érigé une église au-dessus de l'*usnu*, mais il n'en reste aucune trace.

L'exemple le plus pertinent par rapport à Rapayan provient des fouilles de Thompson à Ichu, un site chupachu localisé à l'est de la ville coloniale de Huánuco. Comme nous l'avons souligné, Thompson a découvert, au sommet de la crête, trois imposantes structures rectangulaires de plus de 10 m de long qui, même si elles présentent une technique de construction identique à l'architecture locale (*pirka*), elles s'en distinguent néanmoins du point de vue morphologique. Thompson a identifié l'une de ces structures comme étant une église coloniale dont la construction remonterait entre 1540 et 1570, soit avant les réformes de Toledo. Cette dernière fait environ 33 m de longueur par 9 m de largeur et ne présente apparemment aucune niche encastrée dans ses murs. L'église, contrairement à celle de Rapayan, ne possède cependant pas d'annexes (sacristies). Les deux autres constructions, quant à elles, sont de plus petite dimension. Les structures I et II possèdent plus de deux pièces et comportent des niches de type inca dans leurs murs latéraux. Thompson y a mis au jour de nombreux tessons de céramique locale et inca ou d'influence inca. Ces longues structures rectangulaires s'apparentent d'ailleurs grandement à l'ensemble des constructions dans la forêt d'eucalyptus de Rapayan. Thompson en est venu à la conclusion qu'il s'agissait des résidences de l'*Hatun kuraka* (chef principal) des Chupachus, Paucar Guaman, entre 1542 et 1560 (Thompson 1967 : 359). Selon Thompson, Paucar Guaman aurait adopté certains symboles culturels du *Tawantinsuyu* à des fins de prestige (Morris et Thompson 1985 : 142-143; Thompson 1967 : 359-361, 1983 : 126).

Bien que Thompson n'offre pas d'hypothèse quant aux raisons ayant poussé les Espagnols à ériger une église au sommet de la crête de ce site reculé et à cette époque, il n'en demeure pas moins frappant de constater que le temple catholique a été construit en plein cœur du pouvoir chupachu, c'est-à-dire à côté de la résidence de Paucar Guaman. Ces données tendent à indiquer que les Espagnols, que ce soit dans les villes coloniales principales ou dans des villages secondaires, érigeaient leurs églises précisément là où

émanait l'autorité précolombienne. Si le cas de Rapayan est analogue aux exemples que nous venons d'exposer, alors, à l'arrivée des Espagnols, le pouvoir à Rapayan se concentrait dans la zone de la forêt d'eucalyptus, à proximité de la *kancha*.

Il est opportun de rappeler que, contrairement à Ichu, l'église catholique et les structures rectangulaires de la forêt d'eucalyptus se distinguent de l'architecture locale, non seulement du point de vue morphologique, mais également du point de vue technique. Ce fait tend à suggérer que le pouvoir, à l'arrivée des Espagnols, était intimement associé à la zone de la forêt d'eucalyptus, en l'occurrence, au sein du groupe de *mitmakunas* fidèle au *Tawantinsuyu*.

La découverte d'une habitation « transitionnelle » dans le secteur IV de Rapayan semble appuyer cette hypothèse. En effet, nous avons relevé une maisonnée qui présente le plan typique d'une habitation de Rapayan, mais qui se caractérise toutefois par la même technique de construction que les structures rectangulaires de la forêt d'eucalyptus. Il s'agit d'une situation contraire à Ichu, où l'église coloniale et les structures d'influence inca se caractérisaient par une morphologie différente, mais par une technique de construction similaire à celle de l'architecture locale.

Comme l'illustre la Figure 43, le plan de cette habitation est identique à celui des autres maisons de Rapayan. Elle possède deux pièces et un patio. Le mur de la pièce arrière présente deux compartiments et le mur interne de la porte d'entrée principale est flanqué de deux corniches. L'habitation est cependant plus volumineuse que la majorité des habitations de Rapayan. Avec le patio, cette dernière fait 11 m de long. Sans le patio, elle mesure 8,08 m de longueur et 5,68 m de largeur. Bien que la taille des murs varie à différents points de la maisonnée, leur épaisseur maximale atteint 108 cm, ce qui représente plus du double de l'épaisseur moyenne de l'ensemble des habitations de Rapayan et correspond aux dimensions des murs des structures rectangulaires dans la forêt d'eucalyptus. Les façades bien conservées confirment qu'il s'agit d'une habitation de type en pignon. En effet, le mur arrière présente la forme d'un V inversé (Figure 44).

Le toit de dalles intact de la pièce arrière démontre que la partie supérieure arrière présentait un second étage comme les autres habitations de ce type.

La technique de construction des murs est cependant différente. Bien que les pierres de construction soient relativement bien travaillées et polies, elles tendent néanmoins à être plus volumineuses. Elles sont également liées par une couche de mortier beaucoup plus épaisse que celles de la majorité des autres habitations (Photo 44). La technique de construction des portes des deux pièces se distingue également. Elles ne présentent pas de *pachillas* coincées entre les rangées de pierres horizontales et verticales comme c'est le cas de pratiquement toutes les habitations de Rapayan. À l'image des structures rectangulaires dans la forêt d'eucalyptus, elles se caractérisent plutôt par la simple superposition de dalles. La forme de la porte tend aussi à être plus trapézoïdale que celles des autres habitations de Rapayan. La façade de l'entrée principale est par ailleurs surmontée d'une petite fenêtre, comme certaines structures dans la forêt d'eucalyptus (Figure 45). De plus, les murs du patio avant sont anormalement élevés, ce qui donne une allure de fortification à l'habitation. Ils mesurent 2,5 m de hauteur alors que les murs des patios des autres habitations de Rapayan font en moyenne moins d'un mètre. Bref, le plan de cette habitation ressemble à celui de toutes les résidences de Rapayan, mais sa technique de construction et sa taille s'apparentent davantage aux structures rectangulaires dans la forêt d'eucalyptus. Comment pouvons nous expliquer cette particularité?

Nous croyons que cette habitation constituait la maisonnée d'un personnage important à Rapayan, en l'occurrence d'un *kuraka* désigné par les Incas. À cet effet, plusieurs historiens ont révélé que, lorsque les groupes culturels coopéraient avec Cuzco lors de leur annexion, les Incas s'ingéraient peu dans les affaires locales et se contentaient de diriger par l'entremise des *kurakas* locaux déjà en place. Lorsque les sociétés résistaient à l'hégémonie du *Tawantinsuyu* cependant, les Incas révoquaient les *kurakas* pour les remplacer par de nouveaux chefs (*yanakunas*) loyaux envers Cuzco, comme par exemple dans le cas de la conquête du Chachapoyas (C. Julien 1982 : 125; Patterson 1987; Pease 1982 : 188, 1991 : 118-121). Il est donc vraisemblable que les habitants de Rapayan aient été hostiles à la présence du *Tawantinsuyu*. Pour remédier à cette situation, une fois la

région conquise, les Inca auraient ainsi mandaté un groupe de *mitmakunas* pour veiller aux intérêts de l'Empire, et auraient désigné un nouveau *kuraka* plus résigné au sein de la population de Rapayan. Ce dernier, agissant comme entremetteur entre la population locale et le *Tawantinsuyu*, aurait ainsi conservé les éléments architecturaux fondamentaux de son groupe culturel se manifestant principalement par la présence de cavité murales ayant servi à entreposer les momies de ses ancêtres. Il aurait cependant adopté certains attributs plutôt superficiels de l'architecture du groupe de *mitmakunas*, qui symbolisait physiquement la présence du *Tawantinsuyu*, comme la technique de construction. Ce faisant, le *kuraka* cherchait de toute évidence à établir sa légitimité, tant aux yeux de son groupe d'origine que vis-à-vis du *Tawantinsuyu* envers lesquels il était redevable. Ce compromis s'entrevoit dans le syncrétisme architectural de son habitation. Si cette hypothèse est juste, alors il est possible que les habitations de type en pignon de Rapayan, à l'image de la maison du *kuraka*, soient un développement architectural tardif propre à l'Horizon récent. Finalement, le fait que cette maisonnée « transitionnelle » se situe dans le secteur IV soutient davantage l'hypothèse voulant que ce sous-*ayllu* ait été plus influant que ses homologues.

Lorsque les Espagnols sont arrivés à Rapayan avant les réformes de Toledo de 1570, ils auraient construit leur église là où les symboles incas étaient les plus manifestes, c'est-à-dire dans la forêt d'eucalyptus au sein du groupe de *mitmakunas*. Plus tard, lors de la construction de la *reduccion* actuelle de Rapayan vers 1660, l'épisode de la conquête du *Tawantinsuyu* et des *mitmakunas* ne constituait plus qu'un souvenir véhiculé par la tradition orale. Les similitudes architecturales de l'église actuelle avec les ruines de Rapayan témoignent de ce fait. En effet, l'enduit bleu pâle, le style du clocher et les murs de contrefort de l'église trouvent leur parallèle dans l'architecture locale des ruines. Ces données indiquent qu'au bout du compte, l'effet sur les techniques locales de l'occupation inca a été minime et que celle-ci représentait un événement ponctuel, puisque les habitants de Rapayan, près de deux siècles après avoir été intégrés au *Tawantinsuyu*, ont maintenu leur propre tradition architecturale et n'ont rien conservé du style inca.

6.3. Conclusion : la séquence tardive de l'occupation de Rapayan

Les données exposées dans ce chapitre tendent à confirmer la séquence tardive de l'occupation de Rapayan. En effet, l'étude de l'architecture de surface nous permet d'esquisser un scénario chronologique des événements survenus à Rapayan. Les quatre secteurs de Rapayan ont vraisemblablement été construits par un groupe local lors de la période Intermédiaire récente (900 à 1438 après Jésus-Christ). Les Incas ont ensuite conquis ce groupe dans la deuxième moitié du 15^{ème} siècle. Ils auraient envoyé une colonie de *mitmakunas* sur place afin de pacifier et contrôler la région. Les Incas auraient également limogé les *kurakas* en place pour les remplacer par un nouveau *kuraka* plus conciliant envers le *Tawantinsuyu*. Lorsque les Espagnols ont pénétré dans la région avant 1570, ils ont érigé une église catholique au sein de la colonie de *mitmakunas*. L'ensemble de la population, tant sous l'hégémonie inca que sous la gouverne hispanique, continuait cependant à vivre au sommet de la crête au sein de leur *sous-ayllus*. Moins d'un siècle plus tard, vers 1660, les habitants de Rapayan ont néanmoins été contraints d'abandonner leur village pour construire une *reduccion* hispanique et s'y établir en permanence. La population actuelle de Rapayan, qui compte 600 âmes, représente hors de tout doute les descendants directs de la population des quatre secteurs de la crête.

Ce scénario, même s'il demeure pour l'instant hypothétique, est néanmoins appuyé par de nombreux indices matériels. Des fouilles archéologiques s'avèrent cependant nécessaires et fondamentales afin de mieux saisir la nature et les incidences des différentes occupations. Le site de Rapayan constitue à cet effet un véritable laboratoire, qui offre la possibilité d'étudier des changements majeurs survenus lors d'une très courte période de temps. Déterminer les impacts des occupations successives des Incas et des Espagnols sur la population locale s'avère, à nos yeux, des avenues de recherche très prometteuses pour le futur.

CHAPITRE 7

INTERPRÉTATION DES RÉSULTATS DE LA PROSPECTION : AFFILIATION CULTURELLE ET ORGANISATION POLITIQUE DE RAPAYAN

Au cours de ce chapitre, nous proposerons notre interprétation des données architecturales que nous avons collectées lors de notre prospection. Comme nous le démontrerons, notre zone de recherche est le berceau de deux grandes traditions architecturales. L'une se situe dans la vallée de Rapayan tandis que l'autre dans la zone d'Hijin et de Singa. Dans un premier temps, nous nous attarderons à préciser les caractéristiques architecturales propres à chacune de ces zones. Suite à cet exercice, en nous inspirant essentiellement de nos interprétations du site de Rapayan, nous chercherons à positionner chronologiquement et socio-culturellement ces deux zones. Nous concluons, finalement, ce chapitre par une discussion portant sur l'organisation politique du ou des groupes culturels ayant occupé notre région d'étude.

7.1. La variabilité intra-régionale : l'architecture et les schèmes d'établissement

Deux grandes traditions architecturales ressortent du sommaire exposé au chapitre 5 et de l'analyse des tableaux récapitulatifs de notre région de recherche lors du PIR. La première caractérise les zones de Rapayan, Yanas, Huacchis et Gantumarca, et la seconde englobe les zones de Hijin et Singa.

7.1.1. L'architecture de la zone de Rapayan (Yanas-Huacchis-Gntumarca)

La première zone, qui regroupe la majorité des sites recensés (46 sur 55), est très homogène du point de vue architectural. Elle se distingue par les éléments suivants :

- 1) Les sites d'habitat se situent invariablement dans la zone *Quechua* entre 2 300 et 3 500 m d'altitude et sont associés à des populations d'agriculteurs.
- 2) Presque tous les sites d'habitat comportent un ou plusieurs édifices à étages multiples qui se rattachent, dans environ la moitié des cas, à des murs à caractère non défensif.
- 3) Tous les sites d'habitat suffisamment bien conservés pour l'attester possèdent des *chullpas* de type A et parfois de types B, C et D.
- 4) Les maisons des sites d'habitat appartiennent toutes au type A « Rapayan » et ses variantes, A-1, A-2, A-3 et type G.
- 5) La répartition spatiale des *chullpas*, des maisons, des édifices à étages multiples et des murailles des sites d'habitat suit le même schème que sur le site de Rapayan (voir figure 6 et chapitre 5) (Édifices/murailles-habitations-*chullpas*).
- 6) Quatre des sites d'habitat les plus importants en termes de dimension et de population comportent des galeries et des entrepôts (sites #23, #24, #30 et #33)
- 7) Tous les sites défensifs/cérémoniels/communication (DCC) se concentrent dans la vallée de Rapayan, à l'exception de l'établissement #39 (Hijin III).

7.1.2. L'architecture de la zone d'Hijin et de Singa

La seconde zone, d'Hijin et de Singa, se situe à l'extrême sud de notre territoire de prospection et ne compte que sept sites d'habitat (sites #37, #38, #40, #41, #42, #43 et #44), un site DCC (site #39) et un site agricole (site #36). Cette zone présente une variabilité architecturale beaucoup plus importante que la précédente et elle se distingue sur plusieurs points.

Soulignons d'abord que quatre des sept sites d'habitat (sites #38, #41, #42 et #44) se situent entre 3 700 et 4 350 m d'altitude. Cette tranche altitudinale correspond, selon le modèle de Pulgar Vidal, aux zones écologiques *jalca* et *puna*. Bien que diverses variétés

de tubercules parviennent à pousser à cette hauteur, des plantes économiquement importantes comme le maïs et les courges n'y sont pas rentables, car elles ne peuvent survivre aux températures nocturnes et hivernales en deçà du point de congélation (Wilson 1999 : 293).

Le site #38 (Hijin II, 3 700 à 3 800 m) se distingue des sites d'habitat de la zone de Rapayan par la présence d'une habitation de type I « de style ou d'influence chupachu » se caractérisant par la méthode de construction *pirka* et par des portes en forme d'arche, ainsi que par la présence d'une habitation unique de type J « atypique ». Cette dernière se caractérise par un plan simple et par de nombreuses niches ayant la forme d'un P.

Les trois autres villages localisés à haute altitude, c'est-à-dire les sites #44 (San José, 3 800 à 4 000 m), #41 (Pampan I, 4 350 m) et #42 (Pampan II, 4 350 m), constituent les seuls établissements recensés pouvant être associés à des populations de pasteurs de camélidés. Non seulement ces trois sites se distinguent du point de vue économique des autres sites d'habitat (pastoralisme), mais ils se différencient également du point de vue architectural. En effet, bien qu'ils possèdent des édifices à étages multiples, aucun de ces villages ne comporte de *chullpas*. Ils se différencient également par la présence d'habitations de type H « Pampan » très distinctes des maisons de Rapayan. Rappelons que nous avons défini deux variantes de maison de type H, à savoir les sous-types H-1 (groupes d'habitations autour d'un patio) et H-2 (unité domestique individuelle). Les sites de « pasteurs » sont les seuls à posséder la variante H-1. Le fait que les habitations de ces sites soient organisées par groupes autour de patios communs pourrait refléter le regroupement de familles étendues. Il s'agit d'une différence socioculturelle majeure par rapport à tous les autres sites d'habitat prospectés où les maisonnées étaient organisées individuellement par famille nucléaire. Les habitants des sites #41, #42 et #44 avaient donc une conception ou une organisation distincte de la famille.

Par ailleurs, les établissements #41 et #42, qui peuvent être considérés comme deux secteurs d'une même communauté, en plus de comporter au moins un enclos, présentent deux particularités. Premièrement, ils représentent, avec Gantumarca (site #33), les seuls

sites d'habitat réellement fortifiés de notre zone de recherche. En effet, des murailles encerclent littéralement les pitons rocheux sur lesquels ces villages sont érigés. Cet aspect constitue un contraste marquant avec les autres sites d'habitat dont les murailles ne couvrent qu'une infime partie des villages. Deuxièmement, la disposition spatiale des deux édifices à étages multiples, soit un par site (secteur), diffère également de tous les autres sites d'habitat. En effet, plutôt que d'être érigés au même point cardinal des deux secteurs, ces édifices s'opposent, car l'un se localise à l'est (site #42) et l'autre à l'ouest (site #41) des habitations de chaque secteur. Les fenêtres de ces bâtisses s'opposent également puisque celles de la structure est donnent au nord et celles de l'édifice ouest s'ouvrent au sud. Bref, les deux secteurs de Pampan présentent un schème d'opposition binaire, alors que les autres sites d'habitat, possédant plus d'un secteur, suivent un schème linéaire et continu.

Les trois autres sites d'habitat de la zone d'Hijin et de Singa se situent à l'intérieur de la niche écologique *Quechua*. Le site d'habitat #40 (Juenhuaragra) se caractérise par des habitations de type Rapayan A ainsi que par un schème d'établissement identique aux sites d'habitat de Rapayan (édifices-habitations-*chullpas*). Le site #37 (Hijin I) présente également le même schème d'établissement que les sites d'habitat de la zone de Rapayan (édifice-habitations-*chullpas*). Bien que nous n'ayons pu observer que des pans de mur d'habitation sur ce site, ils comportent néanmoins clairement des caractéristiques appartenant tant aux habitations de type Rapayan A qu'aux maisons de type I « de style ou d'influence chupachu ».

Finalement, le dernier site d'habitat, Wata (site #43), présente la plus grande hétérogénéité architecturale de tous les sites prospectés. En effet, ce dernier possède des habitations de types Rapayan A, E « *inca/mitmakunas*, H-2 « Pampan à unité individuelle » et I « de style ou d'influence chupachu ».

Manifestement, le site de Wata a subi plusieurs influences. Notons que les autres sites comportant des habitations de type A, E et I, comme Wata, sont des sites d'habitat associés à des communautés d'agriculteurs. Les habitations de type H de Pampan étaient,

en revanche, étroitement associées à de probables populations de pasteurs (site #41, #42 et #43). S'il existe une corrélation entre les habitations de type Pampan et les sites de « pasteurs », comment pouvons-nous alors expliquer le fait que Wata (site #43), un site associé à de larges terrasses agricoles construites à 2 700 m d'altitude, présente également des maisons de type Pampan? À cet égard, il est important de souligner que Wata ne possède que des habitations du sous-type H-2 de Pampan, c'est-à-dire des maisons de style Pampan organisées individuellement. Malgré les similitudes entre les deux sous-types H, il n'empêche qu'il existe une différence structurelle notable entre les habitations de Wata de type H-2 et les maisonnées de type H-1 des sites de « pasteurs », puisque les premières sont agencées par unité ou par famille nucléaire et les secondes par groupes ou par familles étendues. En ce qui a trait à la répartition des habitations, Wata ressemble bien davantage à Rapayan qu'aux sites d'éleveurs, puisque les maisonnées y sont organisées individuellement ou par famille nucléaire. D'ailleurs, hormis des différences d'ordre stylistique, la répartition spatiale de l'architecture de Wata et des sites d'habitat de Rapayan est à toute fin pratique identique (édifices/murailles-habitations-*chullpas*), alors que les sites #41, #42 et #44 sont organisés autour d'un patron différent (ex : absence de *chullpas*). Pour ce qui est de la répartition spatiale de l'architecture, la seule véritable distinction entre Wata et les sites d'habitat de Rapayan concerne la disposition des édifices à étages multiples. En effet, Wata comporte deux édifices à étages multiples collés l'un à l'autre et dont les fenêtres s'orientent en direction opposée. Ce schème dualiste n'existe pas dans la zone de Rapayan, alors qu'il rappelle quelque peu le patron des sites Pampan I et II.

Finalement, soulignons que contrairement à la zone de Rapayan qui comprend une grande concentration de site DCC, la zone d'Hijin et de Singa n'en comporte qu'un seul, soit le site #39 (Hijin III). Notons toutefois que les sites Pampan I et II sont des établissements fortifiés qui se localisent à très haute altitude. Dans ce contexte, en plus d'être des sites d'habitat, ces derniers avaient également des fonctions défensives et de communication.

7.1.1.1. Variabilité architecturale, chronologie et culture

7.1.1.1.1. Chronologie de la zone de Rapayan

Comme nous venons de l'exposer, la zone de Rapayan (Rapayan-Yanas-Huacchis-Gantumarca) se caractérise par une très grande homogénéité architecturale. Étant donné leurs similitudes avec l'architecture locale de la crête du site de Rapayan (site # 23), il est donc vraisemblable que tous les établissements de cette zone aient été érigés lors de la PIR (900 à 1438 après Jésus-Christ). La plupart des sites d'habitat auraient d'ailleurs continué d'être occupés sous l'hégémonie inca lors de l'HR (1438 à 1533 après Jésus-Christ). En effet, nous avons récupéré de la céramique inca ou d'influence inca (type Arybalo) sur plusieurs sites d'habitat de cette zone (sites #11, #23, #30, #33, #47, #48, #51 et #56). De plus, outre les ruines dans la forêt d'eucalyptus du site de Rapayan, nous avons également recensé des structures incas/*mitmakunas* sur les sites #25 (Huecna I) et #50 (Queropampa). Par ailleurs, si les communautés de la région ont été contraintes de s'établir dans des *reducciones* en même temps que la population de Rapayan, soit vers 1660 après Jésus-Christ, il est alors probable que la majorité des sites d'habitat aient continué d'être occupés durant une bonne partie de l'époque coloniale. Si cette lecture des données s'avère juste, l'occupation des sites de la zone de Rapayan aurait donc pu s'étaler sur environ sept siècles, soit de 900 à 1660 après Jésus-Christ.

7.1.1.1.2. Affiliation culturelle des sites de la zone de Rapayan

D'autre part, la très grande homogénéité de la zone de Rapayan indique, hors de tout doute, que les habitants de cette région partageaient une même culture. En effet, le style et la répartition spatiale de l'architecture de tous les sites d'habitats s'avèrent pratiquement identiques à l'architecture de Rapayan, ce qui nous permet de conclure que les habitants de cette zone, à l'image des résidents du site de Rapayan, avaient en commun les caractéristiques socioculturelles suivantes :

1) Ils partageaient les mêmes normes architecturales, comme en témoignent l'homogénéité des types de structures (édifices à étages multiples, murailles, habitations

et *chullpas*) et de leur technique de construction (superposition de dalles finement taillées et polies et *pachillas*).

2) Ils avaient la même conception de l'habitat comme le démontre l'organisation spatiale de l'architecture qui suit presque invariablement le schème édifices/murailles-habitations-*chullpas*.

3) La famille nucléaire constituait l'unité sociale de base des sites d'habitat, comme le suggère la répartition des maisons par unité le long de terrasses.

4) L'*ayllu* et/ou le sous-*ayllu* caractérisait l'organisation sociale de chaque village. En effet, la présence d'édifice(s) à étages multiples sur presque tous les sites d'habitat témoignent de la vénération des ancêtres fondateurs des *ayllus*.

5) Les habitants partageaient une même idéologie fondée sur la vénération tripartite des ancêtres fondateurs, à savoir : le culte de l'ancêtre fondateur de l'*ayllu* ou du sous-*ayllu* (édifices à étages multiples), le culte de l'ancêtre fondateur de la famille étendue ou du lignage (*chullpas* A, B, C et D) et le culte de l'ancêtre fondateur de la famille nucléaire (momies placées sur les corniches et dans les cavités murales des habitations).

6) Les communautés avaient en commun un même système de défense et de communication, comme le démontre la grande concentration de sites DCC dans la vallée de Rapayan. Les habitants célébraient leurs ancêtres à l'intérieur des sites DCC.

7) Les habitants de cette zone étaient des agriculteurs.

7.1.1.1.3. La chronologie des sites de la zone d'Hijin et de Singa

Les sites de la zone d'Hijin et de Singa étaient probablement contemporains aux établissements de la zone de Rapayan. En effet, malgré les différences que nous avons soulevées pour distinguer les deux zones, celles-ci partageaient néanmoins plusieurs éléments. Premièrement, tous les sites d'habitat de la zone d'Hijin et de Singa comportent

des édifices à étages multiples qui présentent une morphologie et une technique de construction comparables aux édifices de Rapayan. Deuxièmement, la répartition spatiale des structures des sites #37, #38, #40 et #43 est, à quelques exceptions près, équivalente aux sites d'habitat de Rapayan (édifices/murailles-habitations-*chullpas*). D'ailleurs, les sites #40 et #43 comportent des habitations de type Rapayan A et le site #37 possède des indices (portes en *pachillas*) qui suggèrent la présence ou l'influence du modèle d'habitation de type Rapayan A. Par ailleurs, même si les habitations de type H, qui prédominent aux sites #41, #42 et #44 et qui sont présentes au site #43, s'avèrent uniques en soi, il n'empêche qu'elles présentent quelques éléments semblables aux habitations de Rapayan. Elles ont, en effet, comme à Rapayan, des dalles finement taillées et polies, des corniches, et les portes de plusieurs maisonnées comportent des *pachillas*. Les corniches s'avèrent particulièrement significatives car elles avaient la même fonction que les corniches triangulaires de Rapayan, soit d'entreposer les *malquis* de chaque famille. L'influence des maisonnées de type H est, d'ailleurs, également perceptible dans la zone de Rapayan puisque nous y avons recensé des habitations flanquées de longues corniches arrondies à Ocushmina (site #10), à Habas Pampa (site #19) et à Parina V (site #56). En somme, les éléments de similitude matérielle entre les deux zones tendent à confirmer que la construction des sites d'Hijin et de Singa remonte à la PIR. De plus, notons que les habitations distinctives de type I « de style ou d'influence chupachu » que nous avons recensé sur les sites #37, #38 et #43, datent en théorie de la PIR et du HR. Les fouilles menées par Thompson (Morris et Thompson 1985) et par Grosboll (1993) en territoire chupachu ont, en effet, permis d'établir que les habitations de ce style remontaient aux deux dernières périodes de la préhistoire andine (i.e. PIR et HR).

En ce qui a trait à la période HR, nous n'avons récupéré de la céramique inca ou d'influence inca qu'au site de Wata (site #43). Sur cet établissement est également érigé une structure de type E « inca/*mitmakunas* » presque identique à une des bâtisses dans la forêt d'eucalyptus de Rapayan. Wata a donc été, de toute évidence, occupé sous l'hégémonie inca. En ce qui concerne les autres sites de cette zone, il est probable qu'ils aient également été habités lors du HR, mais nous ne disposons d'aucun élément de preuve pour le confirmer. Finalement, bien que nous n'ayons recensé aucune structure

coloniale dans cette zone, les données historiques rapportées au chapitre 1 indiquent que Wata (site #43) était toujours occupé en 1549, soit seize ans après la conquête espagnole. En somme, les sites prospectés dans cette zone semblent être, dans l'ensemble, contemporains aux sites de la vallée de Rapayan. Ils auraient été occupés de la PIR à la période coloniale.

7.1.1.1.4. Affiliation culturelle des sites de la zone d'Hijin et de Singa

Du point de vue socioculturel, comment pouvons-nous expliquer la grande diversité architecturale caractérisant la zone d'Hijin et de Singa ? Selon nous, deux hypothèses sont en mesure d'apporter une réponse à cette problématique. La première se rapporte à des stratégies de subsistance ayant pris forme localement lors de la PIR, tandis que la seconde se rattache à des changements imposés par l'empire inca lors de sa conquête de la région. Avant d'explorer ces hypothèses plus en détail, soulignons, en premier lieu, que les sites #41, #42 et #43 s'avèrent très homogènes entre eux et se distinguent nettement des autres établissements. Rappelons brièvement leurs caractéristiques :

- 1) Il s'agit des trois sites d'habitat les plus élevés de notre prospection.
- 2) Ils se distinguent par la présence exclusive de maisonnées de type H (H-1 et H-2). Le sous-type H-1 (regroupement de plusieurs habitations autour d'un patio) suggère que la famille élargie, et non la famille nucléaire, constituait l'unité sociale de base.
- 3) Des édifices à étages multiples y sont érigés, ce qui suggère une organisation fondée sur l'*ayllu* et le sous-*ayllu*. La répartition spatiale de ces édifices diffère de Rapayan car ils suivent un schème d'opposition binaire plutôt que linéaire.
- 4) Ces trois établissements ne comportent aucune *chullpa*, ce qui témoigne d'une différence de culte par rapport aux autres sites d'habitat.
- 5) À l'exception de Gantumarca (site #33), les sites #41 et #42 constituent les seules communautés d'habitat ceintes de fortifications.

6) Les sites #41 et #42 constituaient des communautés de pasteurs comme en témoigne la présence d'au moins un enclos. Étant donné leurs similitudes architecturales et géographiques, il est vraisemblable que le site #44 constituait, lui aussi, un village d'éleveurs.

À la lumière de ces données, les différences observées aux sites #41, #42 et #44 par rapport aux autres sites d'habitat pourraient, en tout premier lieu, s'expliquer par une économie distincte, à savoir l'élevage de camélidés. Parsons, Hastings et Matos (1997 et 2000) ont étudié en détails les relations entre les sites d'agriculteurs et de pasteurs dans la région de Tarama-Chinchaycocha qui se trouve tout juste au sud de notre aire de recherche dans le plateau de Junín. À la suite d'une analyse des documents historiques et ethnographiques, ces archéologues ont tiré les conclusions suivantes. Premièrement, l'élevage et l'agriculture constituent des économies complémentaires chez les communautés des hautes-terres. Deuxièmement, la zone *Quechua* (2 300 à 3 500 m) représente la niche écologique privilégiée pour l'agriculture, et la *puna* (3 800 à 4 700 m), la zone de prédilection pour l'élevage. Troisièmement, dans les régions andines présentant un relief verticalement contrasté, les communautés d'habitat combinent parfois, au niveau de la maisonnée, l'élevage et l'agriculture. Toutefois, puisque les tâches liées à l'agriculture et à l'élevage s'avèrent fréquemment conflictuelles dans le temps, une nette tendance à la spécialisation économique se dessine généralement (communauté d'agriculteurs vis-à-vis communauté de pasteurs). Par ailleurs, lorsque des distances considérables séparent les zones *quechua* et *puna*, les communautés se spécialisent presque invariablement, soit dans l'agriculture, soit dans l'élevage. À cet égard, notons que les hautes steppes de la *puna* qui s'élargissent de plus en plus au sud de notre région, là où la distance entre les cordillères Noire et Blanche est la plus grande, constituent les meilleurs pâturages des Andes (plateaux de Junín et du Titicaca). La partie australe des Andes est donc plus propice à la spécialisation pastorale. Finalement, lorsqu'une région se caractérise effectivement par la spécialisation économique, les communautés d'agriculteurs et de pasteurs tendent à être culturellement distincts. Afin de

faciliter la cohabitation et la coopération économique, les deux groupes participeraient cependant à des rituels d'intégration communs.

À la lumière de ces propos, le fait que tous les sites d'habitat de la zone de Rapayan soient associés à des communautés agricoles ne devrait pas nous étonner puisqu'ils se trouvent invariablement dans la zone *Quechua*, tout comme d'ailleurs les sites d'habitat #37, #38, #40 et #43 de Singa. En revanche, la situation altitudinale des sites #41, #42 et #44 au-dessus des 3 800 m est tout à fait conforme à l'établissement de sociétés pastorales. De plus, nous avons déjà souligné que la zone de Singa est généralement plus propice à l'élevage car les hautes terres de la *puna* comprennent de vastes espaces plats qui constituent d'excellents pâturages. La zone de Rapayan, en revanche, présente une topographie beaucoup plus accidentée.

À partir des conclusions de Parsons, Hastings et Matos (1997 et 2000), nous pouvons nous interroger à savoir si les habitants des sites #41, #42, et #44 se spécialisaient dans l'élevage ou s'ils pratiquaient plutôt une économie mixte fondée à la fois sur le pastoralisme et l'agriculture ? Les particularités architecturales des sites #41, #42 et #44 par rapport aux sites d'habitat situés dans la zone *Quechua* (sites #37, #38, #40 et #43) nous inclinent à favoriser l'hypothèse selon laquelle il aurait s'agit de communautés pastorales spécialisées. Rappelons que les sites situés dans la zone *Quechua* de Singa, même s'ils comportent parfois des éléments architecturaux distincts, présentent néanmoins le même schème que les communautés agricoles de Rapayan (édifices/murailles-habitations-*chullpas*). Il semble donc y avoir une dichotomie entre les sites agricoles et les sites d'élevage. Ces données tendent ainsi à indiquer qu'au moins deux groupes distincts cohabitaient dans la zone d'Hijin et de Singa, à savoir, des communautés d'agriculteurs et des villages de pasteurs.

Nous avons mentionné dans notre revue des données archéologiques, que suite à une étude des *Visitas de idolatria* du 17^{ième} siècle, Duviols en était venu à la conclusion que deux groupes occupaient les régions de Huaylas et de Cajatambo à l'arrivée des Espagnols en 1533, à savoir, des peuples d'agriculteurs nommés Huari et des pasteurs

appelés Llacuaces (Duviols 1973). Notons que ces deux régions se situent relativement proches de Rapayan de l'autre côté de la *Cordillera Blanca* (ouest). Selon Duviols, les Huaris et les Llacuaces étaient culturellement distincts. En effet, leurs dialectes, leurs dieux et leur tenues vestimentaires, entre autres, différaient. Selon lui, trois types de relations caractérisaient ces deux groupes. Le premier était de nature belliqueuse. Les Llacuaces, étant à l'origine des nomades, instiguaient généralement les conflits afin de s'appropriier le territoire des Huaris. Le second, de nature pacifique, reposait sur des échanges économiques complémentaires entre les deux groupes. Le *kuraka* chupachu du village de Caure déclarait d'ailleurs aux visiteurs espagnols en 1562 que :

Tienen como comarcas los yaros y chinchacocha y guamalies y caxatambo con los cuales contratan llevádoles papas y maiz y por ello rescatan lana y ovejas y charqui y otras cosas que ellos tienen (Ortiz de Zúñiga 1972 : 64).

Finalement, le troisième type de relations se rattachait à la fondation de villages « biethniques » Huaris et Llacuaces suite à la conquête d'un groupe par l'autre ou suite à un accord mutuel de coopération économique.

Est-il possible, à partir de nos données et de ces propos, d'inférer quel type de relation a caractérisé les agriculteurs et les pasteurs de la zone de Singa ? Le plus vaste site d'agriculteurs de cette zone, Wata (site #43), fournit les indices les plus éclairants à ce sujet, car il s'agit de l'établissement qui comporte la plus grande variabilité architecturale de tous les sites d'habitat recensés. Wata comporte des maisons de type A, E, H-2 et I et les habitations de type A et H y prédominent en proportion relativement égale. L'un des faits les plus intéressants repose sur la présence sur ce site du type H-2 (unité domestique individuelle) en quantité significative. Même si les sites de pasteurs ne comprennent que des habitations de type H, le sous-type H-1 (groupe d'habitation autour d'un patio) y prévaut. Le type H apparaît ainsi être issu des communautés d'éleveurs. Rappelons que l'organisation individuelle des maisonnées, quel que soit leur type,

représente une caractéristique récurrente des sites d'agriculteurs. Dans cette perspective, la présence du sous-type H-2 à Wata pourrait refléter l'établissement de familles d'éleveurs (type H-2) au sein d'une communauté d'agriculteurs (type A). Elles auraient alors adopté certaines normes des cultivateurs (ex : unité domestique individuelle), tout en conservant leur propre style architectural (type H). Dans ce contexte, le site de Wata constituerait donc un village « biethnique ». Bien qu'il soit impossible d'établir les causes d'origine de cette cohabitation (coopération ou conquête), il n'empêche que l'établissement de familles de pasteurs à Wata tend à appuyer l'idée selon laquelle les deux groupes entretenaient d'étroites relations socio-économiques. L'une des habitations de sous-type H-2 de Wata, entre autres, exhibe une porte en arche de style chupachu, ce qui pourrait indiquer que des alliances ont également été tissées avec ce groupe par l'échange, par exemple, de partenaires nuptiaux.

Selon ce scénario hypothétique, en vertu de la complémentarité économique et écologique, la cohabitation des deux groupes aurait été avantageuse et désirable tant pour les agriculteurs que pour les pasteurs. En effet, les agriculteurs auraient produit des denrées propres à la zone écologique *Quechua* inaccessibles aux pasteurs, telles que du maïs, des courges, l'arracacha, la caigua, la granadilla, du pashullo et du llacon. Inversement, les pasteurs auraient fourni et confectionné des produits uniques à leur économie comme de la quinoa, des pommes de terre, de la viande, de la laine, du cuir, du lait, du fromage et des animaux de transport (Browman 1974; Duviols 1973 :173-174; Paerregaard 1992; Parsons et al 1997 : 318-321, 2000 : 76-78; Wilson 1999 : 293). L'échange de ces biens et de ces services auraient ainsi grandement amélioré la qualité de vie des deux groupes et expliquerait la mise en place de ces liens de complémentarité socio-économique.

Hormis Wata, rappelons que la zone de Hijin comprend trois autres établissements d'agriculteurs, à savoir les sites #37, #38 et #40. Rappelons que le site #40 présente une architecture identique à celle des sites de la zone de Rapayan. Le site #37 comporte à la fois des structures de facture ou d'influence de Rapayan et chupachu. Le site #38 possède, quant à lui, une maisonnée typiquement Chupachu et une autre atypique.

Comment expliquer ce mélange des styles Rapayan, chupachu et atypique dans la zone de Hijin ?

Le modèle de « l'archipel vertical » développé par J.V. Murra dans les années 1970 constitue une base interprétative extrêmement riche à cet égard. Voici brièvement l'origine et le contenu de ce modèle. Dans sa thèse de doctorat, Murra (1980 [1955]) avait observé que l'empire inca ne se fondait sur aucun système mercantile tel les marchés. Comme il était convaincu que le développement du *Tawantinsuyu* reposait sur des principes andins très anciens, voire atemporels, il s'attacha donc à comprendre et à expliquer comment les sociétés andines avaient pu être économiquement autarciques en tenant compte de l'absence de marchés et de niches écologiques très contrastées.

Afin de répondre à cette problématique, Murra organisa entre 1962 et 1966, à Huánuco dans les Andes centrales, un vaste projet interdisciplinaire jumelant des recherches archéologiques et ethnographiques à des études ethnohistoriques. Le dénominateur commun à cette approche pluridisciplinaire était *La Visita de la Provincia de León de Huánuco en 1562* (Ortiz de Zuñiga 1967 et 1972), qui porte essentiellement sur le groupe chupachu. En guise de conclusion à cet effort commun, Murra (1967, 1972, 1985) proposa le modèle économique de « l'archipel vertical » ou de la « complémentarité écologique ». En l'absence de mécanismes mercantiles et dans le but de se procurer des denrées et des produits de base qui s'avèrent verticalement dispersés, chaque *ayllu* ou groupe culturel, selon Murra, aurait cherché à contrôler directement et simultanément un maximum de terres à l'extérieur de sa zone de résidence principale. Pour y arriver, les *ayllus* ou les groupes culturels auraient mandaté des colons de leur communauté d'origine pour qu'ils s'établissent à des endroits stratégiques afin de bénéficier des diverses ressources qu'offrent le milieu andin selon l'altitude. Ce processus de colonisation aurait résulté en une occupation d'archipels sur un territoire écologiquement diversifié. L'objectif de cette stratégie d'établissement visait ainsi à obtenir un accès direct par les membres d'une même communauté à divers produits agricoles et pastoraux complémentaires et verticalement dispersés sur un territoire. La majorité de la population continuait à vivre dans les centres d'origine, tandis que

parallèlement, les maisonnées s'étant établies dans les archipels ou les enclaves afin de contrôler des ressources éloignées maintenaient leurs privilèges au sein de leur *ayllu* ou de leur groupe culturel.

Murra (1972) a proposé cinq études de cas pour illustrer l'archipel vertical, mais le cœur de son modèle a été construit à partir des Chupachus dans la région de Huánuco (Ortiz de Zugniga 1967 et 1972). Selon Murra, les Chupachus, au moment de leur recensement par Ortiz de Zuñiga en 1562, comptaient environ 3 000 unités domestiques et une population d'environ 12 000 habitants. Le lieu de résidence de la majorité de la population et du chef principal (*Hatun Kuraka*) se situait à 3 000 mètres d'altitude. Les habitants pouvaient aller le jour labourer leurs champs de tubercules situés au-dessus des villages ou leurs champs de maïs localisés en-dessous des établissements. En plus des villages principaux, les Chupachus possédaient des enclaves dans différentes zones écologiques où des colons (*mitmakunas*) s'établissaient de façon permanente. Par exemple, dans la *puna* à trois jours de marche des principaux établissements, des *mitmakunas* chupachus s'occupaient de l'élevage de camélidés ou récoltaient du sel dans les marais salins. Au-dessous des villages à quatre jours de marche dans la *Ceja de Selva*, d'autres *mitmakunas* cultivaient l'*aji*, le coton et la feuille de coca. Enfin, plus bas encore dans la *Selva*, des colons collectaient le miel, des plumes d'oiseaux et du bois. Notons cependant que les Chupachus ne contrôlaient pas politiquement le territoire compris entre les colonies des communautés d'origine. De plus, le faible poids démographique des Chupachus limitait leurs possibilités de colonisation. Comme pour plusieurs autres groupes culturels, ils partageaient d'ailleurs les enclaves avec d'autres sociétés et ne comptaient pas plus d'une dizaine de maisonnées pour chacune d'elles (Murra 1972).

Les familles d'un *ayllu* ou d'un groupe culturel qui formaient une unité rituelle, sociale et économique, étaient liées les unes aux autres par des obligations réciproques. Dans le cas de l'archipel vertical, en assurant, entre autres, des obligations économiques mutuelles, les maisonnées vivant dans la communauté principale et celles établies dans les archipels échangeaient, sur une base réciproque, les ressources dont elles disposaient pour se procurer celles dont elles avaient besoin. En somme, les principes de réciprocité

soutenant la complémentarité écologique et liant toutes les maisonnées d'une *ayllu* permettaient, à une communauté ou un groupe culturel, de préserver un idéal d'autarcie en l'absence de marché (van Buren 1996; Wachtel 1977 et 1981).

Le modèle de Murra semble donc propre à expliquer la diversité architecturale de Hijin. Il est vraisemblable que des colons en provenance de Rapayan, du territoire chupachu et d'une zone indéterminée (maison atypique) se soient établis à Hijin lors de la PIR, spécifiquement dans le but d'entretenir des relations de complémentarité économique avec les groupes de pasteurs pour le bénéfice de leurs communautés. Selon cette hypothèse, les trois groupes de Hijin auraient été alliés ou du moins se seraient tolérés lors de la PIR puisqu'ils auraient partagé un territoire restreint et parfois le même site (sites #37 et #43).

La situation de Hijin diffère cependant de façon substantielle du modèle de « l'archipel vertical ». En effet, les colons de Rapayan, du territoire chupachu et de la zone indéterminée n'auraient pas contrôlé directement la niche écologique de la *puna* et n'auraient pas été en charge des troupeaux de camélidés. En effet, les différences architecturales entre les sites #37, #38 et #40 et les sites de pasteurs (#41, #42 et #44) suggèrent que les zones écologiques *Quechua* et *puna* étaient occupées par des groupes culturels distincts. Les colons de Rapayan, du territoire chupachu et de la zone indéterminée n'auraient donc pas directement contrôlé la *puna* comme le postule le modèle de l'archipel vertical. Les colons semblent plutôt avoir échangé leurs produits avec les pasteurs dans une dynamique de complémentarité économique. Il ne s'agirait donc pas d'un contrôle direct des ressources économiques par un même groupe culturel, mais plutôt d'un mode d'acquisition de produits verticalement dispersés, fondé sur des échanges entre groupes culturels distincts (Stanish 1992 : 41-49). Le fait que ni nous, dans la zone de Rapayan, ni Thompson (Morris et Thompson 1985; Thompson 1968, 1977 et 1983) et Grosboll (1987 et 1993) dans le territoire chupachu, n'ayons découvert de site de pasteurs, tend à supporter l'hypothèse selon laquelle les habitants de Rapayan et les Chupachus ont cherché à acquérir des produits de groupes pastoraux non accessibles dans leur territoire respectif. En somme, la diversité architecturale dans la

zone de Singa, lors de la PIR, s'expliquerait par des stratégies de subsistance se rattachant à la complémentarité économique entre des groupes de pasteurs et des groupes d'agriculteurs différents.

Si cette hypothèse s'avère juste, il s'agira alors d'un premier cas archéologique dans les Andes documentant une stratégie économique fondée sur « l'archipel vertical » impliquant non pas un contrôle direct, mais indirect des ressources. Dans une analyse concernant le modèle de « l'archipel vertical », Stanish proposa d'ailleurs, malgré l'absence d'exemple archéologique, que la présence de village « biethnique » pourrait hypothétiquement refléter une stratégie économique fondée sur la complémentarité (Stanish 1992 : 44-45). Le site de Wata, qui constitue un cas probant d'une communauté « biculturelle », tend à confirmer la proposition de cet archéologue.

Même si ce scénario, lors de la PIR, s'avère vraisemblable, nous ne pouvons cependant pas éliminer l'hypothèse selon laquelle les Incas aient pu être responsables de la diversité architecturale observée à Singa. En effet, lors de leur conquête d'un groupe culturel ou d'une région, les Incas procédaient souvent à des modifications démographiques importantes. Par exemple, pour simplifier l'administration de l'Empire et garder un certain contrôle sur le mouvement des biens et des individus, les Incas cherchaient autant que possible à diviser les provinces en fonction des groupes culturels prévalant avant la conquête (Rowe 1946, 1982 : 110; Murra 1986 : 51; D. Julien 1993; Grosboll 1987 : 116). Toutefois, étant donné la nécessité d'imposer un système efficace de taxation à l'échelle de l'Empire, les Incas ont restructuré politiquement plusieurs provinces/groupes culturels afin, d'une part, de préserver un certain idéal démographique, et afin, d'autre part, d'harmoniser la complexité des systèmes socio-politiques locaux en fonction des impératifs économiques inhérents au modèle politique de l'Empire. Les Incas ont, par exemple, ajusté la géopolitique prévalant avant la conquête, soit en cherchant à centraliser plusieurs petites chefferies en les regroupant sous l'autorité d'un nouveau *kuraka*, tel que dans le Sud de l'Équateur (Salomon 1986) et à Huánuco avec les Chupachus, les Queros et les Yachas (Grosboll 1987, 1993), ou soit en décentralisant des sociétés très complexes comme l'État chimu, jadis gouverné par un souverain suprême, et

ce, en scindant le territoire en plusieurs provinces dirigées par autant de nouveaux *kurakas* désignés par le *sapa inca* (Patterson 1987 : 122, 1991 : 78). En outre, il arrivait aussi parfois que les Inca, lorsqu'ils rencontraient une forte résistance, procèdent à des déplacements massifs de population afin de prévenir les rébellions (D'Altroy et al. 1994 : 405). Les Incas ont ainsi déporté et dispersé massivement des colons chimus aux quatre coins du *Tawantinsuyu* pour les remplacer par des communautés de colons (*mitmakunas*) fidèles à l'Empire (Pease 1982 : 187; Moseley 1992 : 248). En somme, la conquête inca a souvent conduit à une restructuration géopolitique et démographique d'une région (Patterson 1987; 1991 : 79).

Le cas des Chupachus s'avère particulièrement intéressant puisque, rappelons-le, nous avons recensé des habitations de style chupachu à Hijin. Comme nous l'avons souligné au chapitre 1, les Incas ont redéfini les frontières entre les Chupachus, les Queros et les Yachas pour créer des unités administratives conformes à leur idéal. Ils ont également implanté une communauté de *mitmakunas* (colons fidèles au *Tawantinsuyu*) en provenance de Cuzco, comprenant plus de 200 maisonnées afin de prévenir les révoltes (Anders 1990 ; Grosboll 1993 : 51-54). Outre ces bouleversements majeurs, les Incas ont fondé de nombreux villages de *camayos* (spécialistes; Rowe 1982 : 102-105) qui travaillaient exclusivement pour le compte du *Tawantinsuyu*. En effet, la *visita* des Chupachus de 1549 décrit de nombreux villages d'individus se spécialisant dans une tâche particulière qui venaient de « *toda la provincia* », comme des établissements de potiers, de tisserands, de menuisiers et de laveurs d'or (Helemer 1955-56 : 24-39 ; C. Julien 1993 : 206). Les Incas auraient ainsi créé de nouveaux villages composés d'individus qui venaient de différentes communautés et possiblement de différents groupes culturels.

Directement dans notre zone de recherche, la *visita* d'Ichoc Huánuco de 1549 (Espinoza Soriano 1975) décrit 36 villages. De ces établissements, huit villages étaient composés de *mitmakunas*. Nous ne savons malheureusement ni leur provenance d'origine, ni leur occupation. Des 28 villages habités par des résidents locaux, deux comprenaient également des *mitmakunas* étrangers, et trois villages des *yanas* (Espinoza

Soriano 1975 : 22-23). Il y avait donc 8 villages d'étrangers et 5 communautés habitées par plus d'un groupe culturel à proximité de notre zone de recherche sous l'hégémonie inca. Bref, les Incas ont effectivement procédé à des déplacements de population en territoire chupachu et d'Ichoc Huánuco.

Dans ce contexte, il est légitime de soulever l'hypothèse selon laquelle la diversité architecturale de Hijin et de Singa pourrait être le résultat des politiques de déportation incas. Les différents types architecturaux de Wata (site #43), par exemple, ne refléteraient-ils pas la cohabitation de résidents locaux avec des *mitmakunas* et des *yanas*, plutôt que celle de pasteurs et d'agriculteurs ? La *visita* d'Ichoc Huánuco de 1549 nous permet de répondre à cette question, puisque Wata y figure. Or, celle-ci indique clairement que Wata (Guata) n'était occupé que par des habitants locaux, c'est-à-dire par 26 habitations de tributaires et 16 maisons de vieux et de veuves (Espinoza Soriano 1975 : 23). Ces données, d'une part, tendent ainsi à contredire l'idée selon laquelle la diversité architecturale de Wata découlerait de la politique de déportation inca, et d'autre part, donnent encore plus de poids à notre hypothèse de départ voulant que Wata ait été habité simultanément par des pasteurs (maison type H) et des agriculteurs (maison type A et D) lors de la PIR. Il est toujours possible toutefois que les sites #37 (Hijin I) et #38 (Hijin II), où nous avons recensé des habitations de type I (style Chupachu) et J (atypique), constituent des communautés de *mitmakunas* ou de *camayos* ayant travaillé pour le compte du *Tawantinsuyu*. À la lumière de nos conclusions concernant le site de Wata, nous continuons néanmoins de privilégier notre première hypothèse, à savoir que la diversité architecturale de la zone de Hijin (sites #37, #38 et #40) aurait été le produit de stratégies de subsistance entre agriculteurs et pasteurs lors de la PIR.

Afin de confirmer ou d'infirmer avec plus d'assurance l'un ou l'autre des scénarios proposés, des fouilles archéologiques seraient cependant nécessaires. Celles-ci, combinées à l'élaboration d'une chronologie relative très précise, permettraient de vérifier l'époque d'occupation des sites. Des occupations remontant à la PIR appuieraient le premier scénario (stratégies de subsistance locales à la PIR), alors que des établissements datant uniquement du HR renforceraient la seconde thèse (politique inca

au HR). Enfin, des dates situant certains sites à la PIR et d'autres au HR indiqueraient, en revanche, que les deux hypothèses proposées aient toutes deux pu contribuer à la variabilité architecturale de Hijin et de Singa. Il serait, par ailleurs, fondamental de documenter archéologiquement les sites de pasteurs et d'agriculteurs de la zone de Hijin afin, d'une part, de vérifier si leur distinction socio-économique est valide, et d'autre part, d'établir si les différences architecturales qui les distinguent se reflètent également dans d'autres domaines. Finalement, le même exercice entre les sites de la zone de Rapayan et de Singa permettrait de mieux saisir leurs particularités et leurs différences culturelles.

7.1.1.2. L'organisation politique

À partir de la définition de ces deux ensembles culturels, « Rapayan » et « Pampan », nous pouvons désormais nous questionner sur la nature de l'organisation politique ayant caractérisé notre zone de recherche lors de la PIR. Notre objectif consiste à déterminer s'il existe des différences entre les sites de la vallée de Rapayan qui suggéreraient la présence d'une certaine hiérarchie politique.

Afin de répondre à cette question, il convient d'analyser la distribution des sites d'habitat dans la vallée de Rapayan. Comme nous l'avons résumé au chapitre portant sur les données architecturales des sites prospectés, nous avons, au préalable, créé quatre catégories en nous fiant à la démographie et la dimension des établissements : 1) très grand (sites de plus de 10 hectares), 2) grand (sites entre 4 et 6 hectares), 3) moyen (sites entre 1 et 2 hectares), et 4) petit (sites de moins de 1 hectare). Quelle est la distribution des sites appartenant à chacune de ces catégories pour chacun des ensembles culturels définis (Rapayan et Pampan)?

7.1.1.2.1. L'organisation politique et la culture de Rapayan

Commençons d'abord par la zone de la culture de Rapayan. Un seul site appartient à la catégorie « très grand », c'est à dire le site de Rapayan (site #23) qui occupe 12 ha et qui devait accueillir une population évaluée entre 1 624 et 2 436 habitants. Deux sites

appartiennent à la catégorie « grand », à savoir Porvenir (site #30) qui couvre 5 ha et regroupait une population entre 560 à 840 habitants, et Parina V qui occupe 4 ha et avait une population se chiffrant entre 448 à 672 habitants. Six sites se classent parmi la catégorie « moyen ». Il s'agit de Gantumarca (site #33), Tactabamba III à VI (site #15 à #18), Viro (site #24), Yuying (site #47), Chucuman (site #9) et Cocha Pampa (site #11). Chacun de ces villages couvre entre 1 et 2 ha et pouvait rassembler une population se situant entre 112 et 336 habitants. Finalement, quinze villages occupent moins de 1 ha et chacun d'eux comptait une population variant de 24 à 134 habitants (voir Tableau 23). La population totale de la zone de Rapayan peut ainsi être estimée entre 4 120 et 6 193 habitants.

Il y existe clairement une hiérarchie entre les sites de la vallée de Rapayan du point de vue dimensionnel et démographique. Le site de Rapayan compte, en effet, plus du double de la population de ses plus proches « rivaux », c'est-à-dire Porvenir et Parina V. En fait, plus de 39 % de la population de vallée de Rapayan habitait le site de Rapayan. Avec 24% des habitants de la région, les deux sites de la catégorie « grand » (Porvenir et Parina V) comptent également plus du double de la population des sites appartenant aux catégories inférieures « moyen » et « petit ». Enfin, la distinction entre les sites « moyen » et « petit » s'avère moins marquée en termes de différence démographique, et nous les avons ainsi jumelés en une seule et même catégorie « petit/moyen ». Même si cette catégorie regroupe la majorité des sites, soit 21 sur 26 sites d'habitat, seulement 36 % de la population y résidait.

Il y avait donc une hiérarchie tripartite très claire entre les villages de la vallée de Rapayan. À cet égard, plusieurs auteurs ont suggéré qu'un schème d'établissement présentant une hiérarchie de sites (dimension/démographie) à deux ou trois niveaux peut refléter l'existence d'une organisation socio-politique correspondant à une chefferie (Carniero 1981 : 46; Creamer et Haas 1985; Hayden 1995 : 63; Johnson 1978; Kowalewski 1990 : 47; Peebles et Kus 1977; Wason 1994 : 131-132; Wright 1977 : 381, 1986 : 357). Rapayan aurait ainsi fort probablement constitué une chefferie simple.

Quoiqu'il existe plusieurs définitions des chefferies, elles insistent néanmoins généralement sur la centralisation et la concentration du pouvoir entre les mains d'un chef ou d'un groupe restreint d'individus. Par exemple, Carneiro définit la chefferie comme :

A chieftdom is an autonomous political unit comprising a number of villages or communities under the permanent control of a paramount chief (Carneiro 1981 :45).

Johnson et Earle reconnaissent également la centralisation du pouvoir aux mains d'un chef comme caractéristique fondamentale de la chefferie :

For the first time the polity, defined as a group organized under a single ruling individual or council, extends beyond the village or local group (1987 : 207).

Le lien entre la hiérarchie des sites et la chefferie se base essentiellement sur la concentration du pouvoir entre les mains d'un chef ou d'un groupe d'individus. Comme le souligne Wason :

At least one settlement will differ from the rest, probably in size, but in other way as well. Since central authority presupposes status differentiation, it is safe to infer ranking from the presence of site stratification (Wason 1994: 129).

À l'instar de Wason, Earle estime que la centralisation, s'exprimant en termes de différences hiérarchiques entre les sites, constitue la caractéristique principale de la chefferie puisqu'elle reflète la centralisation du pouvoir (Earle 1987 : 289, 1991b : 85). Au chapitre 6, nous avons vu que la richesse dans les Andes repose sur la capacité d'une personne à mobiliser le plus d'individus possible afin de récolter le fruit de la terre (Pease 1991 : 59 ; Wachtel 1981 : 40). Or, plus le réseau d'alliance d'un individu est large, plus

il aura la capacité de mobiliser la main-d'œuvre à son profit. Les *kurakas* du site de Rapayan, en vertu de l'abondante population unie par la parenté, jouissaient donc d'une main-d'œuvre beaucoup plus vaste que les chefs des autres villages, ce qui leur conférait un avantage économique substantiel. Plusieurs facteurs nous ont permis de documenter l'existence de certaines inégalités au site de Rapayan : la hiérarchie tripartite du culte des ancêtres, la présence de maisons plus volumineuses, les différences d'ordre démographique entre les secteurs et la monumentalité de la muraille du secteur IV. La présence de nombreuses galeries et entrepôts à accès restreint suggère également que des surplus auraient pu être accumulés et contrôlés par une autorité centrale.

Dans une perspective régionale, Rapayan constituerait donc potentiellement le lieu de résidence du ou des *kurakas* principaux d'une chefferie. Toutefois, pour déterminer si la chefferie caractérisait véritablement l'organisation politique des villages de Rapayan lors de la PIR, il faut se questionner à savoir si l'ensemble des sites étaient subordonnés au site de Rapayan, siège hypothétique des *kurakas* principaux. Dans ce contexte, existe-t-il des indices matériels qui indiqueraient la prédominance des *kurakas* de Rapayan sur la région ? La massivité des édifices à étages multiples et des murailles reflète certainement la capacité propre de certains individus à mobiliser une main-d'œuvre dépassant le cadre de leur lignage (Earle 1991b : 85-94 ; Feldman 1987 : 11). Nous avons cependant observé, au chapitre 6, qu'il n'y avait pas de différence significative entre les édifices à étages multiples des quatre secteurs de Rapayan. Seule la muraille du secteur IV témoignait d'un investissement en labour supérieur. Nous avons ainsi conclu que le *kuraka* du secteur IV dominait Rapayan, mais que son pouvoir était limité.

À l'échelle régionale, lorsque nous observons les sites satellites de Rapayan, nous constatons que leur schème d'établissement interne semble être une réplique du site de Rapayan. En effet, ils suivent presque invariablement le patron édifices/murailles-habitations-*chullpas*. Le fait que chaque site dans la vallée de Rapayan, indépendamment de sa taille, détienne au moins un édifice à étages multiples suggère que la région comprenait plusieurs *ayllus* ou sous-*ayllus*. Chacun des villages détenait donc un ancêtre fondateur dont le descendant direct (*kuraka*) avait la capacité de mobiliser la

communauté pour lui ériger une somptueuse chambre funéraire comme au site de Rapayan. Dans ce contexte, l'identité des individus à leur groupe de parenté élargie (sous-*ayllus*), symbolisée par l'ancêtre fondateur et l'édifice à étages multiples de chaque village, devait donc être très forte.

À la lumière de ces propos, il ne semble pas y avoir d'indice architectural clair qui suggère un contrôle absolu des *kurakas* du site de Rapayan sur les populations environnantes. Des fouilles visant à documenter les habitudes de consommation des familles permettraient peut-être d'aborder plus en profondeur la question des inégalités entre les sites de la région. Il n'empêche toutefois, pour l'instant, que les attributs distinctifs du site de Rapayan, à savoir, la dimension, la démographie, le volume de certaines habitations, l'importance de la muraille du secteur IV, les galeries et les entrepôts, constituent des éléments qui suggèrent néanmoins une centralisation. Nous croyons donc que les sites de la vallée de Rapayan constituaient une chefferie simple. Le pouvoir des *kurakas* de Rapayan aurait cependant été limité. Si cette hypothèse s'avérait juste, alors les *kurakas* et les *malquis* des sites satellites auraient été subordonnés et organisés hiérarchiquement en fonction de leur distance généalogique avec l'*hatun kuraka* et le *malqui* principal de Rapayan (Isbell 1997).

Par ailleurs, notons que contrairement à un État, où les tâches relatives à l'exercice du pouvoir tendent à être spécialisées, donc que les différentes classes de fonctionnaires ont des tâches uniques (un chef militaire, un chef spirituel, un chef politique, etc.), le pouvoir dans une chefferie est de type généraliste (Wright et Johnson 1975, Wright 1977 et 1986). Autrement dit, dans une chefferie, le chef suprême monopolise plusieurs fonctions, et en devient simultanément le *leader* spirituel, militaire et politique. Lorsqu'une chefferie prend de l'expansion et que le chef nécessite de l'aide pour accomplir ses fonctions, il lui arrive de déléguer l'autorité à des sous-chefs. Toutefois, puisque le pouvoir n'est pas spécialisé comme dans un État, toute délégation de pouvoir peut être totale, c'est-à-dire que le ou les sous-chefs héritent, à échelle réduite, des mêmes fonctions (spirituelle, militaire et politique) que le chef suprême. Le fait que le pouvoir soit de type généraliste explique d'ailleurs, en partie, pourquoi les sites d'une chefferie, à l'exception des

symboles du pouvoir, tendent généralement à être des répliques du centre (Earle 1987 : 289; Wright 1977 : 381). L'obtention potentielle de la totalité des pouvoirs des sous-chefs fait des chefferies des entités politiques extrêmement instables car elle peut engendrer une compétition farouche entre factions pour l'acquisition suprême de l'autorité (D'altroy 1994; Earle 1997).

L'organisation socio-politique de Rapayan, où pratiquement chaque site constitue une réplique de l'autre, présente un potentiel d'instabilité considérable. En effet, chaque sous-*kuraka* a pu chercher, par diverses stratégies, à augmenter son prestige et son pouvoir et contester ceux du *kuraka* principal. À ce sujet, la guerre semble avoir été une variable très importante dans la définition de l'autorité. En effet, l'imposant système de défense représenté par les sites DCC suggère que les conflits armés représentaient une réalité omniprésente dans la région. Dans un tel contexte, les individus les plus aptes à défendre le territoire ont, sans aucun doute, joui d'un grand prestige. La guerre a probablement été le théâtre où se définissaient les relations de pouvoir. Ainsi, par son leadership, l'*Hatun Kuraka* aurait pu y consolider ses assises, tout comme les prouesses belliqueuses des *kurakas* secondaires leur auraient donné l'occasion d'augmenter leur prestige.

7.1.1.2.2. L'organisation politique et la culture de Pampan

Considérant les données démographiques de la zone de Hijin et de Singa, les sites Pampan I et II (#41 et #42) sont les seuls à appartenir à la catégorie « très grand » dans cette zone. Pampan I et II couvrent 14,5 ha et comportaient une population se chiffrant entre 1 624 et 2 436 habitants. La catégorie « grand » n'est représentée que par le site de Wata (site #43). Il s'agit également du village le plus vaste appartenant à cette catégorie puisqu'il occupe 6 ha et comptait une population se situant entre 672 et 840 habitants. Seulement un site se classe dans la catégorie « moyen », Hijin I (site #37) avec une superficie de 1 ha et une population estimée entre 112 et 168 habitants. Finalement, les sites #38 (Hijin II), #40 (Juenhuaragra) et #44 (San José) appartiennent à la catégorie « petit ». Ils couvrent entre 0,2 et 0,8 ha et y résidaient des populations se chiffrant entre

22 et 134 habitants. Au total, la zone de Hijin et de Singa comptait entre 2 565 et 3 847 habitants.

À l'image de Rapayan, cette zone présente également une hiérarchie tripartite claire. Elle y est cependant encore plus prononcée. En effet, 89 % de la population vivait dans les deux plus grands sites, c'est-à-dire 63 % à Pampan I et II et 26 % à Wata. Seul 11 % des habitants résidaient dans les trois autres sites de catégorie « moyen/petit ». En nous fiant simplement à la dimension et à la population des sites, ce schème d'établissement semble également indiquer l'existence d'une chefferie lors de la PIR. Au sein de cette organisation politique, le site de Pampan I et II aurait donc été le cœur de la chefferie et le lieu de résidence du ou des *kurakas*. Bien que nous ne disposions pas de données nous permettant d'évaluer la question des inégalités internes à Pampan, nous pouvons tout même souligner que l'*ayllu* constituait également la base de l'organisation sociale, comme l'atteste l'érection d'édifices à étages multiples.

Selon Earle, la présence de centres d'habitation de dimension et de population similaires à l'intérieur d'une même région reflète un passé au cours duquel des chefferies étaient en compétition (Earle 1987 : 289). Pampan I et II et le site de Rapayan, séparés par une distance de 14 km à vol d'oiseau, auraient ainsi pu constituer des chefferies en compétition puisque leur population et leur taille étaient comparables. Cette hypothèse est d'autant plus plausible quand on tient compte du fait qu'il existe une frontière naturelle s'étalant sur 4 km entre Gantumarca, qui constituerait la frontière sud de la chefferie de Rapayan, et Hijin, qui représenterait la frontière nord de la chefferie de Pampan (Earle 1987 : 289; Cordy 1981).

Toutefois, d'autres facteurs amenuisent la probabilité d'une telle interprétation. Premièrement, si l'hypothèse de J.V. Murra voulant que les colonies participant à une économie d'archipels aient continué d'être politiquement attachées à leur groupe d'origine s'avère juste, il apparaît ainsi plus douteux de conclure en l'existence d'une chefferie à Pampan. À l'exception de Pampan I et II et de San José, tous les autres villages de cette zone ont pu théoriquement être politiquement liés soit à Rapayan, soit au

territoire chupachu, soit à une zone indéterminée. Dans ce contexte, la zone de Hijin et de Singa n'aurait pas été le théâtre d'une hiérarchie tripartite entre les sites, mais aurait plutôt constitué un grand village (Pampan I et II) et un hameau (San José). Si ce scénario s'avère fidèle à la réalité, alors la forte densité démographique de Pampan I et II pourrait s'expliquer par la nécessité des pasteurs de se regrouper en raison de leur économie (pasteur) distincte et de leur statut minoritaire face aux agriculteurs de la région. Bien entendu, nous manquons de données pour confirmer ou infirmer cette hypothèse. Comme nous n'avons recensé que neuf sites dans la zone de Singa, une prospection s'étendant plus au sud pourrait éventuellement révéler la présence des sites de pasteurs additionnels et ainsi fournir plus de précisions sur la hiérarchie des schèmes d'établissement dans ce secteur.

Sommaire

L'analyse de nos données nous a permis de clairement distinguer deux grandes zones architecturales dans notre région de prospection. La première, dans la vallée de Rapayan (Rapayan-Huacchis-Yanas-Gantumarca), se caractérise par sa grande homogénéité. Pour cette raison, nous croyons que les sites de cette zone lors de la PIR et du HR appartenaient à une même unité culturelle d'agriculteurs que nous nommons la culture « Rapayan ». La seconde zone, au sud de notre territoire de prospection dans les environs de Hijin et de Singa, présente, quant à elle, une diversité architecturale importante. Nous avons constaté la présence de deux différents types de sites, soit des établissements de pasteurs et des villages d'agriculteurs. Les trois sites de pasteurs se distinguent nettement des sites d'agriculteurs par leur position géographique très élevée, leur architecture et leur schème d'établissement. Ils auraient ainsi constitué une culture distincte de Rapayan et des autres sites d'agriculteurs de Hijin et de Singa, une culture que nous désignons par le nom de « Pampan ». Quant à eux, les villages d'agriculteurs de Hijin et de Singa présentent plus de variabilité architecturale que les sites d'habitat de la zone de Rapayan, puisque nous y avons recensé des habitations de type A, E, H, I et J. Afin de chercher à expliquer cette diversité, nous avons retenu deux grands scénarios. Le premier voudrait que la variabilité architecturale ait pris forme lors de la PIR et ait été causée par des stratégies de subsistances fondées sur la complémentarité économique entre les pasteurs

de Pampan et les agriculteurs de Rapayan, du territoire chupachu et d'une autre région indéterminée. Le site de Wata (site #43), étant donné la prédominance d'habitations de type A et de type H, aurait constitué un village « biculturel » ayant regroupé des familles des cultures « Rapayan » et « Pampan ». Selon cette hypothèse, les autres sites d'agriculteurs (sites #37, #38 et #40) auraient, quant à eux, constitué des colonies économiques s'étant établies à proximité des sites de pasteurs pour entretenir des relations économiques complémentaires pour le bénéfice de leur groupe culturel en général (Rapayan, Chupachu et indéterminé). Le second scénario voudrait, pour sa part, que les Inca aient procédé, pour des raisons politiques et économiques, à des déplacements de population ayant débouché sur une mosaïque culturelle dans la zone de Hijin et de Singa. Les données historiques fournies par la *visita* d'Ichoc Huánuco (Espinoza Soriano 1975) ne tendent cependant pas à supporter ce scénario. Bien que nous ne puissions éliminer cette hypothèse sur cette seule base, nous privilégions tout de même le premier scénario fondé sur la complémentarité économique entre les pasteurs et les agriculteurs lors de la PIR. Des fouilles archéologiques s'avèreraient toutefois nécessaires pour confirmer ou infirmer l'une ou l'autre de ces hypothèses.

En ce qui a trait à l'organisation socio-politique, nous croyons que la culture « Rapayan » formait une chefferie lors de la PIR. Cette hypothèse se fonde à la fois sur les inégalités internes inférées au site de Rapayan et sur le schème d'établissement régional présentant une hiérarchie tripartite entre les sites. Il est également possible que la culture « Pampan » ait aussi constitué une chefferie puisque la région s'articule autour d'un schème d'établissement semblable à Rapayan. Rapayan et Pampan auraient alors représenté des chefferies en compétition. Nous émettons toutefois certaines réticences face à cette hypothèse, puisque le modèle de l'archipel vertical postule que les colonies en territoire étranger, soit les villages d'agriculteurs de Hijin et de Singa, demeureraient attachées à leur groupe d'origine. Selon ce modèle, les sites d'agriculteurs gravitant autour de Pampan n'auraient pas été politiquement unifiés à ceux des pasteurs. La densité démographique de Pampan, dans ce contexte, s'expliquerait davantage par le besoin de ces pasteurs de se regrouper face à des agriculteurs majoritaires de la région. Quelle que

soit l'hypothèse privilégiée, le paysage politique de la zone de Hijin et de Singa ne pourra être mieux compris que lorsqu'une prospection sera conduite au sud de cette zone.

CHAPITRE 8

L'architecture de Rapayan dans une perspective régionale

L'objectif de ce dernier chapitre consiste à situer Rapayan dans une perspective archéologique et historique régionale. Nous comparerons la variabilité architecturale de Rapayan par rapport aux régions frontalières dont nous avons esquissé certaines caractéristiques au chapitre 2. Nous nous attarderons principalement à la région de Tantamayo qui offre les meilleures données archéologiques de la zone du Haut Marañón. Cet exercice nous conduira à proposer quelques hypothèses quant au paysage culturel et à l'organisation socio-politique des groupes ayant habité le Haut Marañón lors de la PIR. Nous nous intéresserons ensuite aux données historiques, en résumant dans un premier temps les hypothèses historiques que nous avons formulées au chapitre 1 et en les comparant aux données archéologiques présentées aux chapitres précédents.

8.1. Rapayan et les régions frontalières du Haut Marañón : Une comparaison des données architecturales

L'architecture de notre région d'étude partage-t-elle des similitudes avec l'architecture des régions avoisinantes qui suggéreraient l'existence d'une ou plusieurs cultures ayant débordé le cadre de la vallée de Rapayan ? Par le passé, les édifices à étages multiples ont justement été utilisés comme indicateurs pour conclure en l'existence d'une culture extensive qui aurait inclu la région de Rapayan. Rappelons qu'Amat (1971) avait inféré la présence de la culture de *l'Alto Marañón*, qui se serait étendue du Chachapoyas au nord jusqu'au département de Huánuco au sud lors de la PIR, à partir, entre autres, d'édifices à étages multiples. Nous avons réfuté cette hypothèse au chapitre 2 en soulignant qu'aucun des groupes que nous avons étudiés au nord de Rapayan n'avait construit ce type de structure.

Flornoy (1957 : 207) ainsi que Bonnier et Rozenberg (1980 : 15-16) se sont également inspirés de la grande concentration de bâtisses à étages dans la zone de Tantamayo pour définir la culture « Tantamayo », dont aurait fait partie Rapayan (Bonnier 1997 : 39; Bonnier et *al.* 1983 : 106). À première vue, nos données appuient cette hypothèse car, comme les résultats de notre prospection l'ont démontré, les édifices à étages multiples représentent effectivement une caractéristique prédominante de la vallée de Rapayan. Nous avons cependant jugé prématuré, au chapitre 2, de conclure à l'association de la région de Rapayan à la culture « Tantamayo » simplement à partir d'un seul type d'indice. Grâce à l'analyse de l'ensemble des données de Tantamayo et de Rapayan, nous allons donc chercher à analyser plus en profondeur l'hypothèse de la culture « Tantamayo » comme seule entité culturelle pour le Haut Marañón.

Une bonne partie des publications de Bonnier et Rozenberg traite de la céramique, plus particulièrement de la poterie attribuable aux périodes anciennes de Tantamayo. Dans le cadre de notre thèse, nous avons limité notre propos sur la céramique à sa plus simple expression, car elle ne fournit que peu d'information chronologique et culturelle. Nous allons cependant profiter ici de cette opportunité pour le démontrer.

L'analyse de la céramique des strates supérieures du site de Piruru et de surface a conduit Rozenberg (1982) à définir deux types de céramique attribuables aux périodes tardives. Globalement, ils se distinguent essentiellement par leur pâte. Le premier type, « Tantamayo Rouge Estampé », se caractérise par des couleurs de surface variant du beige au marron et par des inclusions d'origines diverses. Les seules décorations qui caractérisent quelques fragments se limitent à une ou plusieurs lignes de petits cercles imprimés et juxtaposés. Le second type, « Brun Micacé », comporte des surfaces variant du brun-rouge au rouge foncé. La caractéristique distinctive de ce type de céramique réside dans la très grande quantité de mica qui la compose et lui procure une surface brillante. Ce type de céramique présente aussi, à l'occasion, des traces d'engobe rouge fuyant. Le « Tantamayo Rouge Estampé » représente 79 % de la collection étudiée par les archéologues contre 13 % pour le « Brun Micacé ». Enfin, ont été récupérés lors de leur collecte de surface, 6 % de tessons atypiques et 2 % de céramique inca (type Arybalo).

Quoique que nous n'ayons pas effectué une typologie de la céramique trouvée en surface à Rapayan, il n'empêche qu'elle est globalement très similaire à celle de Tantamayo. En effet, la couleur de la céramique de Rapayan oscille entre le beige, l'orange, le rouge, le brun et le brun foncé. Des 572 tessons analysés de notre collection, 49 appartiennent au type Inca « Arybalo » (Hayashida 1994; Rowe 1946 : 319), qui comptent donc pour 8,5 % de notre échantillon. Des 523 tessons restants, 36 fragments présentent, exactement comme le « Tantamayo Rouge Estampé », une ou des lignes de petits cercles imprimés et juxtaposés. Ce type de décoration ne se limite pas aux vallées de Rapayan et de Tantamayo. Son aire de distribution semble d'ailleurs être assez vaste puisqu'on le retrouve du Chachapoyas au nord (Schjellerup 1992, 1997) jusqu'à Huancavelica au sud (Lavallée 1967). Des 487 tessons non décorés restants, 289 ou 59 % comportent une très forte proportion de mica. Les caractéristiques de ces fragments s'avèrent identiques à la description du type « Brun Micacé » de Tantamayo. Enfin, le reste de la collection est composée de poterie comportant des inclusions de type variable et de quelques fragments de pâte atypique. En somme, il est pratiquement impossible de distinguer la céramique des sites Rapayan de celle de Tantamayo. Les deux vallées semblent donc avoir appartenu à une même tradition céramique. La seule différence notable repose sur la proportion plus élevée de céramique inca à Rapayan, un phénomène qui pourrait s'expliquer par l'importance de la colonie de *mitmakunas* dans la forêt d'eucalyptus. Nous ne pouvons toutefois pas exclure la possibilité qu'une analyse plus approfondie de la céramique puisse révéler des différences nuancées entre les deux vallées.

Les conclusions semblent être tout autres en ce qui a trait à l'architecture de Tantamayo (Bonnier 1981, 1997; Bonnier et Rozenberg 1980, 1987; Bonnier *et al.* 1983; Flornoy 1957). Au cours de leur prospection, hormis les sites agricoles, Bonnier et Rozenberg ont recensé trois types de site : 1) d'habitat, 2) de défense et 3) d'élevage. Parmi ces catégories, les sept sites défensifs (fortins) comportent certaines similitudes avec les sites défensifs/cérémoniels/communication de Rapayan, puisqu'ils se situent à haute altitude (4 200 à 4 300 m) et sont ceints d'une ou plusieurs murailles. Ils ne

possèdent cependant pas, comme à Rapayan, de structures architecturales tels des édifices à étages multiples et des *chullpas*.

Par ailleurs, Tantamayo comporte 17 sites d'éleveurs situés entre 3 800 et 4 200 m d'altitude. Ces derniers, d'aspect rudimentaire, se caractérisent par des enclos circulaires. Apparemment, plusieurs d'entre eux présentent des petites structures de pierres circulaires, qui sont adossées aux enclos ou dispersées à l'intérieur de l'enceinte. Celles-ci s'apparentent grandement aux structures caractérisant de nombreux sites DCC de Rapayan, les abris/*chullpas*. Les chercheuses françaises interprètent ces structures comme des abris ayant servi de refuge temporaire aux pasteurs. Les abris/*chullpas* de Rapayan ne sont toutefois pas associés à des sites d'éleveurs, car ils se situent au sommet d'éperons rocheux très difficiles d'accès et étaient, par conséquent, inadéquats pour le bétail. La région de Rapayan, quant à elle, ne comporte que trois sites de pasteurs, mais ceux-ci étaient densément peuplés et comportaient des habitations permanentes.

Les sites d'habitat dominent la vallée de Tantamayo. En effet, 42 villages se situent à l'intérieur d'un rayon de 65 km entre 3 400 et 4 200 m d'altitude. Malgré leur grand nombre, les villages de Tantamayo sont de taille relativement modeste, puisqu'ils ne couvrent au plus que 5 ha (Bonnier et Rozenberg 1987 : 4). Les sites d'habitat renferment les structures suivantes : 1) une ou des murailles, 2) des édifices à étages multiples et 3) des habitations. Contrairement aux sites d'habitat de Rapayan, les villages de Tantamayo étaient visiblement fortifiés. En effet, une et parfois plusieurs murailles ceinturaient littéralement les sites d'habitat de Tantamayo, ce qui a conduit Bonnier et Rozenberg à conclure à un climat de grande insécurité dans la région.

Les édifices à étages multiples, sur lesquels se fonde l'hypothèse de la culture « Tantamayo », sont uniquement édifiés à l'intérieur des sites d'habitat et comme à Rapayan, ils sont directement associés aux murailles. La majorité des sites ne comporte qu'un seul édifice, sauf pour les sites les plus vastes, comme Piruru, qui en présentent plusieurs. Dans ces cas, les bâtisses tendent à suivre le contour circulaire des murailles, ce qui contraste avec Rapayan où les édifices suivent un schème linéaire en fonction du

nombre de secteurs. Comme nous l'avons déjà souligné, Bonnier et Rozenberg affirment que les édifices à étages multiples servaient de lieux de sépulture pour les ancêtres fondateurs des *ayllus* de Tantamayo. Dans cette perspective, étant donné l'importance de ce type de bâtisse tant à Rapayan qu'à Tantamayo, il est manifeste que les deux vallées se caractérisaient par une organisation sociale similaire fondée sur l'*ayllu* à l'intérieur de laquelle le culte des ancêtres fondateurs jouait un rôle crucial.

Enfin, les habitations de Tantamayo s'avèrent très homogènes d'un site à l'autre. Elles présentent un plan rectangulaire à une seule pièce, mesurent en moyenne 5 m de long par 4 m de large et détiennent de véritables toits en pignon. Les maisonnettes de Tantamayo diffèrent donc considérablement de celles de Rapayan qui mesurent en moyenne 6,27 m de long par 5,15 m de large, présentent minimalement deux pièces, comportent des cavités murales et des corniches, et ne possèdent jamais de véritables toits en pignon. Enfin, notons que contrairement à Rapayan, les sites d'habitat de Tantamayo, hormis les édifices à étages multiples, ne comprennent aucune *chullpa*.

Que pouvons-nous conclure de cette brève comparaison entre Rapayan et Tantamayo en ce qui a trait à leur identité culturelle? Il ne fait aucun doute que les deux vallées partageaient une même tradition céramique ainsi qu'une organisation sociale et une idéologie basées sur l'*ayllu* et le culte des ancêtres fondateurs (ex : édifices à étages multiples). L'architecture des sites d'habitat diffère toutefois significativement sur trois points principaux : 1) les maisons présentent des différences très marquées; 2) les villages de Tantamayo ne comportent pas de *chullpas* et 3) ces derniers sont fortifiés contrairement à Rapayan.

Ces distinctions peuvent paraître banales, à première vue, mais elles nous semblent témoigner de l'existence de divergences qui méritent d'être soulignées et expliquées. En effet, au-delà d'une simple variabilité stylistique, elles impliquent des différences socioculturelles très significatives. Seuls les ancêtres fondateurs des *ayllus* cohabitaient avec les vivants à Tantamayo (édifices à étages multiples), car les villages ne comprennent ni *chullpas*, ni aménagement conçu pour entreposer les ancêtres de chaque

famille nucléaire à l'intérieur des habitations. En revanche, l'une des caractéristiques principales des sites d'habitat de Rapayan repose sur la présence d'une hiérarchie tripartite des ancêtres, à savoir, l'ancêtre fondateur de chaque sous-*ayllu* (édifices à étages), les *malquis* des familles étendues ou peut-être de lignages (*chullpas*), et les momies des ancêtres de chaque famille nucléaire (habitations). Ces faits indiquent que les habitants de Rapayan avaient une idéologie très particulière, car en cohabitant systématiquement avec leurs ancêtres, indépendamment de leur statut, la barrière entre le monde profane et le monde sacré était très mince. À Tantamayo, les ancêtres des familles nucléaires et des familles étendues étaient exclus du monde profane, car seuls les *malquis* principaux avaient le privilège de cohabiter avec les vivants. En soulevant les particularités de Tantamayo par rapport à des groupes du plateau de Junín (soit les Chichaycochas et les Wankas), une région qui se localise au sud, Bonnier résume bien la vision du monde des habitants de Tantamayo. Elle illustre aussi indirectement sa principale distinction avec Rapayan :

La presencia de monumentos funerarios [édifices à étages] en la aldea misma pone de manifiesto, en el caso de los Guánuco [Tantamayo], una relación particular entre difuntos y vivos y sobre todo, una concepción de su hábitat diferente de la que excluye a los muertos del lugar cotidianamente habitado, para colocarlos fuera del recinto. Es Menester precisar que los Guánuco utilizaban también los machay [abris sous roche] para depositar una gran parte de sus mallqui y que aquellos que fueron escogidos para permanecer al interior de la comunidad de los vivos, gozaban sin duda de un estatuto especial y de un poder sagrado superior (Bonnier 1997 : 39).

À la lumière de ces différences significatives, nous estimons que Rapayan n'appartenait pas à la culture « Tantamayo » comme l'ont précédemment suggéré Flornoy, Bonnier et Rozenberg. À l'intérieur de notre zone de prospection, nous avons distingué culturellement les sites de pasteurs de Rapayan, entre autres, parce qu'ils ne

comportaient pas de *chullpas*. Toutefois, compte tenu des nombreuses cavités murales ornant leurs maisons ovales, il s'avère évident que les pasteurs partageaient une idéologie plus semblable à celle de Rapayan qu'à celle de Tantamayo. En somme, notre zone de prospection comprenait donc deux groupes distincts, mais culturellement très proche, à savoir « Rapayan » et « Pampan ». Ces deux groupes appartenaient à des cultures originales différentes de Tantamayo.

Rappelons que nous avons émis l'hypothèse selon laquelle « Rapayan » et « Pampan » auraient pu constituer de petites chefferies en compétition. Est-il possible que Tantamayo ait également pu également former une chefferie ? Contrairement à Rapayan et Pampan, les sites d'habitat de Tantamayo sont de petite taille et sont relativement homogènes quant à leurs dimensions (1 ha à 5 ha). Les édifices à étages multiples y sont cependant impressionnants et témoignent d'un investissement en main-d'œuvre substantiel (Feldman 1987). La densité architecturale y est également très importante. Il pourrait donc s'agir, comme Rapayan et Pampan, d'une chefferie simple.

Malgré leurs distinctions culturelles, « Rapayan », « Pampan » et « Tantamayo » partageaient néanmoins une organisation sociale similaire fondée sur l'*ayllu* et le culte des ancêtres des principaux *malquis* (édifices à étages multiples). Puisque les *kurakas* dérivent leur pouvoir de leur descendance primordiale avec les *malquis* principaux, il est probable que la construction d'édifices à étages multiples reflète un processus de compétition intense entre les *kurakas* pour obtenir davantage de prestige et de pouvoir. Si cette hypothèse s'avère valide, il est alors possible que les élites de Rapayan, de Pampan et de Tantamayo, ainsi que d'autres groupes moins bien documentés comme les Allauca Huánucos et les Huamallies, aient adopté une stratégie commune pour l'obtention du pouvoir.

Les données archéologiques disponibles sur les autres zones du Haut Marañón se sont avérées très fragmentaires et inégales. Les structures d'habitation représentent les seuls éléments de la culture matérielle qui permettent une comparaison inter-régionale puisqu'elles ont effectivement fait l'objet d'une description sommaire sur l'ensemble des

territoires frontaliers à Rapayan. Comme nous l'avons souligné, les caractéristiques des habitations de Rapayan et de Pampan, principalement les cavités murales et les corniches ayant servi à entreposer les *malquis* de chaque famille, s'avèrent extrêmement révélatrices de l'identité des habitants de notre zone de recherche. La comparaison des habitations devrait donc offrir une base valable pour évaluer l'appartenance culturelle de Rapayan par rapport aux autres régions.

En nous fiant uniquement sur l'absence/présence d'aménagement pour les *malquis* à l'intérieur des habitations, nous pouvons conclure que les habitants des régions avoisinantes ne partageaient pas les mêmes normes culturelles que la population de Rapayan. En fait, du simple point de vue morpho-stylistique, aucune maisonnée des zones avoisinantes ne réunit simultanément les traits principaux des habitations de Rapayan, à savoir un plan rectangulaire avec au moins une subdivision et une technique de construction reposant sur la superposition des dalles finement taillées et polies. Par exemple, les habitations des Siguas, des Piscobambas, des Pincos, des Humallies et de certains Chupachus (Grosboll 1993) sont circulaires et construites à l'aide de la méthode *pirka* (se référer à la Figure 4). Les habitations des Huaris, bien que présentant un plan rectangulaire et comportant parfois plus d'une pièce, sont néanmoins édifiées selon la technique *pirka*. Les maisons rectangulaires comprenant des dalles finement taillées et polies dominant chez les Aullauca Huánucos. Elles sont cependant beaucoup plus petites puisqu'elles ne mesurent en moyenne que 4,5 par 3,5 m, alors qu'à Rapayan, elles font en moyenne 6,27 par 5,15 m. Les habitations des Aullauca Huánucos ne se composent d'ailleurs que d'une seule pièce et elles s'organisent majoritairement en groupe autour d'un patio commun. Rappelons, à cet égard, que les habitations de Rapayan, à l'exception de celles des trois sites de pasteurs à Pampan, constituent des unités individuelles. Finalement, dans l'ensemble, les maisons Yacha se distinguent de Rapayan sur les mêmes points que les habitations des Aullauca Huánucos tout comme les maisons des Huacrachucos.

Bref, en considérant la très grande diversité des types d'habitations, nous pouvons conclure qu'il existait une constellation de groupes culturels plus ou moins complexes

dans la *sierra* centrale lors de la PIR. À l'intérieur de ce paysage culturel des plus contrastés, « Rapayan » et « Pampan » constituaient des groupes culturels distincts dans les Andes. Leur originalité s'appuie essentiellement sur la place qu'ils réservaient à leurs défunts. Les ancêtres fondateurs des *ayllus* reposaient dans d'impressionnantes bâtisses en amont des villages, les *malquis* des familles étendues résidaient dans des *chullpas* en aval des agglomérations, et les momies des familles nucléaires au centre des sites à l'intérieur des maisons. Les édifices à étages multiples et surtout les *chullpas* sont certes relativement répandus dans les Andes lors de la PIR, mais aucun site des Andes, toutes périodes confondues, ne présente la configuration particulière des villages de Rapayan (édifices/murailles-habitations-*chullpas*). D'ailleurs, à notre connaissance, la double fonction de résidence et de mausolées des habitations de Rapayan et de Pampan constituent le seul exemple documenté à ce jour dans les Andes.

8.2. L'organisation politique de Rapayan : une brève comparaison avec les vallées adjacentes de Tarama-Chinchaycocha et du Mantaro

Une comparaison succincte de l'organisation politique de Rapayan avec les groupes bien documentés du plateau de Junín, situé à une centaine de kilomètres au sud, nous permettra de mieux saisir le contexte géopolitique des Andes centrales lors de la PIR. Selon les sources historiques, la province de Tarama comptait en 1575 environ 5 800 individus, alors que la province de Chinchaycocha, 11 000 (Parsons et al. 2000 : 46). Toujours selon les sources historiques, l'économie de Tarama se basait principalement sur l'agriculture, alors que celle de Chinchaycocha sur l'élevage (Hastings 1987 : 148). Les schèmes d'établissement lors de la PIR se caractérisent par 1) des sites de petite dimension ne dépassant rarement plus de 3 ha; 2) une absence d'architecture publique; et 3) une concentration de sites au sommet de crête et dans les hautes terres de la *puna*. Les sites les plus vastes (entre 5 et 10 ha) se localisent à la jonction des zones *Quechua* et *puna* (Parsons et Hastings 1988 : 202). Malgré leurs différences culturelles, les deux groupes auraient été unis politiquement lors de la PIR. L'absence d'une forte hiérarchie entre les sites et entre les unités d'habitation à l'intérieur des sites suggère néanmoins un

faible degré de centralisation politique (Bonnier 1997 : 33-37; D. Julien 1993 : 264; Hastings 1987; Parsons et *al.* 1997 : 337).

Un peu plus au sud dans la vallée du Mantaro dans le plateau de Junín, les Wankas comptait plus de 200 000 habitants lors de la PIR et du HR. Il s'agit de la zone de la *sierra* qui présente les terres agricoles les plus productives (D'Altroy 1994 : 175). Les archéologues ayant travaillé dans cette zone sont parvenus à diviser la PIR en deux phases en fonction des attributs de la céramique (D'Altroy 1992 : 55-70). Durant la première phase, Wanka I (1000-1350 après Jésus-Christ), la population occupait plusieurs villages dispersés à travers la vallée dont la taille moyenne était de 3,4 ha. Les schèmes d'établissement et l'organisation interne des sites suggèrent une absence de centralisation à cette époque. Lors de la seconde phase, Wanka II (1350-1460 après Jésus-Christ), les habitants de la vallée se sont regroupés dans quelques villages fortifiés au sommet d'éperons rocheux. Le schème d'établissement indique une hiérarchie claire entre les sites. La majorité des villages couvrait entre 5 et 10 ha, quelques-uns occupaient entre 15 et 40 ha, et un site occupait plus de 100 ha (Parsons et Hastings 1988 : 202-203). En l'absence de construction véritablement monumentale (D'Altroy 1992 : 57), les archéologues ont inféré l'existence d'inégalités sociales par la présence d'unités résidentielles comprenant des habitations circulaires de haute qualité esthétique et d'importantes plazas. La dimension des maisonnées d'élite ne diffère cependant pas de l'ensemble des habitations (D'Altroy 1994 : 176). Les fouilles ont toutefois démontré que les dirigeants Wankas jouissaient d'un accès privilégié à certaines ressources et à certains biens comme la viande de camélidé, le maïs, les métaux et la céramique fine (Costin et Earle 1989; Hastrof 1993). En se basant sur la fortification des villages ainsi que sur la forte hiérarchie dimensionnelle des sites, les chercheurs ont conclu à l'existence de plusieurs chefferies moyennement complexes qui entretenaient des relations belliqueuses en permanence. Ces chefferies comptaient entre 10 000 et 40 000 habitants (D'Altroy 1987b : 84-85).

La brève description de ces deux régions tend à confirmer la grande diversité culturelle dans les Andes centrales et de la fragmentation politique lors du PIR. Du point

de vue de la complexité politique, la zone de Rapayan semble se situer à mi-chemin entre les Tarama-Chinchaycochas et les Wankas. Avec une population atteignant les 6 000 habitants, la chefferie de Rapayan constituait cependant une petite unité politique. Malgré la forte densité démographique des chefferies wankas, il est tout même intéressant de noter que les habitations d'élite diffèrent peu de celles du reste de la population. Le statut privilégié des *kurakas* s'exprime surtout par une meilleure alimentation et par un accès préférentiel à certains objets de prestige. À Rapayan, en revanche, le rang des *kurakas* semble se refléter par la grandeur et l'esthétisme de quelques maisons. Il serait alors opportun de vérifier si cette distinction se reflète, à l'image des Wankas, par des habitudes de consommation favorables. Soulignons finalement, que malgré l'existence d'unités politiques très restreintes dans le Haut Marañón (Rapayan, Pampan et Tantamayo), les *kurakas* ont toutefois mobilisé leur population pour ériger de somptueuses structures funéraires à leurs ancêtres, ce qui n'est pas le cas chez les Tarama-Chinchaycocha et les Wankas. La zone du Haut Marañón semble donc se caractériser par une idéologie politique et par des stratégies de pouvoir très distinctes.

8.3. L'affiliation culturelle de Rapayan et les hypothèses historiques

Comme nous l'avons vu au premier chapitre, de nombreux auteurs croient que les sources historiques peuvent servir à l'identification des groupes culturels, non seulement sous l'empire inca, mais également durant la période précédant immédiatement son hégémonie, c'est-à-dire lors de la PIR (Duviols 1973; Espinoza Soriano 1974; Matos Mendieta 1997; Morris et Thompson 1985; Ravines 1982; Thompson 1977, 1983; Wachtel 1977). Nous nous étions livrés à cet exercice pour les groupes de la région du Haut Marañón dans l'espoir d'identifier l'affiliation culturelle de Rapayan (Figure 4). Bien que nous n'ayons pu définir directement l'appartenance culturelle de Rapayan lors de la PIR et du HR, il n'empêche que des douze groupes étudiés, nous en avons néanmoins retenu trois possibles :

- 1) La région de Rapayan aurait été culturellement liée au groupe des Huánucos, et plus particulièrement au sous-groupe d'Ichoc Huánuco.
- 2) La région de Rapayan aurait été culturellement liée au groupe des Pincos, et plus spécifiquement au sous-groupe d'Ichoc Pinco.
- 3) La région de Rapayan aurait été culturellement liée au groupe des Huacrachucos.

À la lumière de nos conclusions archéologiques sur l'affiliation culturelle de Rapayan, les deux dernières hypothèses peuvent être rejetées d'emblée. En effet, les Pincos construisaient des maisonnées circulaires grâce à la technique *pirka*, tandis que les Huacrachucos érigeaient leurs habitations par groupes autour de patios et à l'intérieur d'enceintes fortifiées. Ni les Pincos, ni les Huacrachucos n'érigeaient d'ailleurs des édifices à étages multiples.

Il ne reste donc qu'à vérifier la première hypothèse selon laquelle Rapayan appartenait à la moitié d'Ichoc Huánuco. Comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises, Wata (#43) figure dans la *visita* de 1549 comme un village appartenant à ce groupe (Espinoza Soriano 1975). Si l'on se fie aux similitudes architecturales entre Wata et Rapayan, il est probable que Rapayan appartenait effectivement aux groupes d'Ichoc Huánuco sous l'hégémonie inca. Qu'en était-il cependant lors de la PIR? Comme nous l'avons démontré, le site de Wata constituait vraisemblablement un village « biculturel » lors de la PIR, peuplé simultanément par des familles d'agriculteurs affiliées à celles occupant Rapayan et des familles de pasteurs de Pampan. En vertu de la domination démographique des sites Pampan I et II (#41 et #42) dans cette vallée et de son architecture distinctive, nous avons conclu à l'existence de la culture et de la chefferie de Pampan. Selon cette hypothèse, la chefferie de Rapayan n'aurait alors pas pu appartenir au groupe d'Ichoc Huánuco, puisque la zone de Wata était contrôlée par la chefferie de Pampan. Cette hypothèse est d'autant plus plausible qu'Espinoza Soriano (1975 : 34) affirme que Tantamayo appartenait également aux Ichoc Huánuco. Or, nous venons de souligner que Tantamayo constituait une culture et une unité politique distincte de

Pampan et de Rapayan lors de la PIR. De plus, si Ichoc et Allauca Huánuco constituait effectivement deux moitiés (*sayas*) d'un même groupe culturel comme l'affirme la *visita* de 1549 (Espinoza Soriano 1975), les deux zones devraient alors présenter d'importantes similitudes. Le site de Garu situé en zone d'Allauca Huánuco se caractérise essentiellement par de petites maisons rectangulaires (4,5 m par 3,5 m) à plan unique organisées autour de patios communs (Flornoy 1955-56 : 73-80), se distinguant ainsi nettement des maisonnées « Ichoc Huánuco » de Wata et de Pampan. Le fait que des sites clairement associés au même groupe culturel dans les documents historiques diffèrent tant du point de vue architectural ne supporte pas l'idée selon laquelle les groupes « Ichoc et Allauca » appartenaient au même groupe culturel des « Huánucos » lors de la PIR.

À la lumière de ces données et conclusions, la zone du Haut Marañón lors de la PIR ne semble pas avoir été le théâtre du développement de groupes culturels de la taille des Huánucos (Ichoc et Allauca) (Figure 4). La trajectoire socio-politique des groupes semble plutôt être marquée par une très grande fragmentation. Bien qu'il faille attendre davantage de prospections pour le confirmer, les données archéologiques actuelles suggèrent la présence d'un groupe culturel distinct dans chaque vallée du Haut Marañón. Nous pouvons ainsi conclure, contrairement aux conclusions de plusieurs chercheurs, que les documents historiques ne sont satisfaisants, du moins dans notre zone de recherche, pour identifier les groupes culturels lors de la PIR. Tout au plus, ils permettent de reconnaître et de localiser les provinces incas. Rappelons, à ce sujet, que Thompson et Grosboll avaient documenté des types d'habitations très différents à l'intérieur de deux zones du territoire chupachu (voir chapitre 2, section 2.3.). Grosboll n'avait toutefois pas soulevé la possibilité que ces dernières puissent avoir été occupées par des groupes culturels distincts lors de la PIR, puisque les *vistas* indiquaient que seuls les Chupachus habitaient cette région. À la lumière de nos observations, nous croyons que la diversité de cette zone, comme d'ailleurs celle de toute la région du Haut Marañón, était plus importante que ne le laissent entrevoir les sources historiques.

Conclusion

Les données archéologiques permettent de formuler un scénario des événements ayant marqué la zone du Haut Marañón dans les périodes tardives de la préhistoire. De nombreux groupes culturels semblent de toute évidence avoir habité cette région lors de la PIR. La majorité d'entre eux auraient constitué de petites chefferies simples caractérisées par l'absence d'une forte centralisation politique. La compétition constante entre ces sociétés aurait donné lieu à un climat d'insécurité et de violence généralisées. Suite à leur conquête, les Incas, auraient créé des provinces qui débordaient largement le cadre des unités culturelles et politiques du Haut Marañón lors de la PIR. Nous savons, à partir des sources historiques, que pour simplifier l'administration de l'Empire et garder un certain contrôle sur le mouvement des biens et des individus, les Incas ont cherché à diviser les provinces en fonction des groupes culturels prévalant avant leur conquête (Rowe 1946, 1982 : 110; Murra 1986 : 51; D. Julien 1993; Grosboll 1987 : 116). Toutefois, dans le cas du Haut Marañón, il s'avère évident que le *Tawantinsuyu* a jugé opportun, face à la diversité culturelle, de créer des unités administratives plus larges. À cet effet, Morris (1988, 1998; Menzel 1959) observait que lorsqu'une région soumise au *Tawantinsuyu* se caractérisait par une société détenant un appareil politique déjà centralisé et qu'elle coopérait avec Cuzco, les Incas s'installaient alors dans la capitale locale et dirigeaient par l'entremise de l'autorité déjà en place sans procéder à des changements majeurs comme dans le cas des Chinchas. En contrepartie, lorsque les Incas s'emparaient d'un territoire caractérisé par des sociétés instables présentant peu de centralisation, ils fondaient un nouveau centre provincial comme Huánuco Pampa, afin d'une part, de stabiliser la région, et afin d'autre part, de créer un niveau administratif intermédiaire entre Cuzco et les *kurakas* dans le but de centraliser le contrôle de la main-d'œuvre auparavant dispersé entre les mains de plusieurs chefs locaux. Cette hypothèse de Morris est appuyée par nos données.

Bien que la présence inca, à l'extérieur du centre provincial de Huánuco Pampa, soit peu documentée dans la zone du Haut Marañón, Grosboll (1993 : 74) a néanmoins souligné que la présence minimale de symboles incas (céramique et architecture) en

territoire chupachu refléterait une stratégie de gouverne indirecte inca. En effet, les émissaires du *Tawantinsuyu* se seraient contentés de diriger par l'entremise de chefs locaux et n'auraient, en conséquence, entretenu que peu de contacts avec les populations locales. Cette interprétation contraste avec la zone de Rapayan, car, rappelons-le, nous avons documenté une importante colonie de *mitmakunas* à Rapayan. Nous avons interprété cette présence étrangère par la résistance des habitants de Rapayan envers le *Tawantinsuyu*. Si cette proposition est plausible, il faudra cependant attendre l'exécution de fouilles pour le confirmer. Quelle que soit la nature exacte de l'occupation inca à Rapayan, il n'empêche qu'elle témoigne de l'intérêt du *Tawantinsuyu* envers la région de Rapayan. Chercher à élucider cette occupation étrangère s'avère une avenue de recherche prometteuse, car elle permettrait de mieux comprendre la variabilité et la grande flexibilité de l'exercice du pouvoir inca en province.

CONCLUSION

Nos recherches de terrain, dans la région du Haut Marañón au Pérou qui avait jusqu'alors fait l'objet de très peu d'études, se proposaient d'étudier deux objectifs principaux. Le premier consistait à déterminer l'affiliation culturelle des groupes ayant occupé la vallée de Rapayan lors de la PIR (900 à 1438 après Jésus-Christ) et du HR (1438 à 1532 après Jésus-Christ). Le second visait à comprendre l'organisation sociale, politique et idéologique de ces groupes. Afin de réaliser ces objectifs, nous avons mené une prospection systématique du site éponyme de Rapayan ainsi que d'un territoire de 320 km² au cours de laquelle nous avons recensé et étudié 55 sites, dont 35 villages d'habitat, 16 sites défensifs/cérémoniels/communication, 2 sites funéraires et 2 sites agricoles.

Objectif # 1 : l'affiliation culturelle des groupes de notre zone de recherche

Nous avons, dans un premier temps, étudié de manière approfondie l'architecture du site éponyme de Rapayan. Nous y avons recensé des édifices à étages multiples, des murailles, des galeries et des entrepôts, des maisons et des structures funéraires (*chullpas*). L'analyse de la variabilité architecturale nous a ensuite conduit à définir les principales caractéristiques des constructions de Rapayan et à élaborer une typologie des habitations et des *chullpas*. L'existence de maisons locales (type A), transitionnelle (type D) d'influence inca (type E) et d'une église coloniale (type F) nous a permis d'établir et de confirmer que le site était occupé lors des périodes tardives de la préhistoire andine (PIR, HR et coloniale). Compte tenu de leurs similitudes architecturales, les sites recensés se sont avérés contemporains au site de Rapayan. Par ailleurs, la variabilité architecturale et des schèmes d'établissement inter-sites nous a conduit à inférer la coexistence de deux grands groupes culturels lors de la PIR. Le premier groupe, que nous avons nommé la culture « Rapayan », occupait 46 des 55 sites recensés et se situe dans la section centrale et nord de notre zone de prospection. Cette culture « Rapayan » se caractérise par les éléments suivants :

- 1) Des maisons rectangulaires, organisées par unité individuelle, qui comprennent minimalement deux pièces, des corniches et des cavités murales. Leur technique de construction repose sur la superposition de dalles finement polies et taillées ainsi que par des *pachillas* (type Rapayan A et sous-types A-1, A-2, A-3 et G).
- 2) Un schème d'établissement intra-site qui suit invariablement le schème édifices/murailles-habitations-*chullpas*. Les édifices à étages se situent en amont, les *chullpas* en aval et les maisons au centre des sites d'habitat.
- 3) Les sites d'habitat étaient tous associés à des populations d'agriculteurs et ils se situent à l'intérieur de la zone écologique *Quechua* (2 400 à 3 500 m d'altitude).
- 4) Les villages participaient à un système commun de défense, de cérémonies et de communication comme en témoigne la grande concentration de sites DCC dans la vallée de Rapayan.

Le second groupe culturel, dit culture « Pampan », se situe, quant à lui, au sud de notre zone prospectée. Des sept sites d'habitat recensés sur ce territoire, seulement trois possèdent l'ensemble des attributs qui définissent cette culture. Cette dernière se distingue par les éléments suivants :

- 1) Des maisons ovales à pièce unique y sont organisées par groupes autour de patios. Elles possèdent de larges corniches comprenant plusieurs niches dans leur partie supérieure. Leur technique de construction repose également sur la superposition de dalles finement taillées et polies. Elles présentent parfois des *pachillas* (type H et sous-types H-1 et H-2).
- 2) Il s'agit des seuls sites d'habitat fortifiés de toute la zone de prospection.

3) Des pasteurs y résidaient comme en témoigne la présence d'enclos. Il s'agit, en outre, des seuls sites d'habitat situés dans la zone écologique de la *puna* à plus de 4 000 m d'altitude.

4) La répartition spatiale des édifices à étages multiples y diffère de Rapayan, car ils suivent un schème d'opposition binaire, plutôt que linéaire.

5) Ils ne comprennent aucune *chullpa*.

Les quatre autres villages d'habitat de cette zone, situés dans la zone *Quechua*, étaient habités par des groupes d'agriculteurs. Ils se caractérisent, pour leur part, par une grande variabilité architecturale. Certains sites sont clairement liés à la culture « Rapayan », d'autres montrent des influences multiples des cultures « Rapayan », « Chupachus » et « Pampan ». En nous inspirant du modèle de l'archipel vertical (Mirra 1972), nous avons interprété cette variabilité culturelle par l'existence d'une complémentarité économique qui aurait prévalu entre les pasteurs (Pampan) et les agriculteurs. Des colonies en provenance de Rapayan et du territoire chupachu se seraient établies à proximité des sites de pasteurs afin d'entretenir des relations économiques réciproques. Ces liens étroits entre groupes distincts auraient, d'ailleurs, donné lieu à la fondation d'un village « biculturel » (Wata) où se retrouvent des habitations de type « Rapayan » (A) et de type « Pampan » (H) en proportion équivalente.

Objectif # 2 : l'organisation sociale, idéologique et politique des groupes de notre zone de recherche lors de la PIR

L'omniprésence de monuments funéraires est l'un des aspects frappants des sites d'habitat de Rapayan. Les sites d'habitat comportent, en effet, invariablement trois types de structures funéraires : 1) les édifices à étages multiples, 2) les *chullpas* et 3) les maisons.

Tous les sites sont surplombés en amont par des édifices à étages multiples qui sont fréquemment associés à de courtes murailles. Puisque nous avons auparavant démontré que ces bâtisses servaient de monuments funéraires aux ancêtres fondateurs des communautés, nous avons pu conclure que l'*ayllu* constituait la base de l'organisation sociale de Rapayan. Rappelons que l'*ayllu* est un groupe de parenté endogame qui se reconnaît un ancêtre fondateur réel ou fictif et qui possède un territoire et des ressources communes. La distance généalogique relative par rapport à l'ancêtre fondateur, symbole de l'*ayllu*, régissait le statut des individus au sein de la communauté. Le *kuraka* (chef), en vertu de sa descendance primordiale avec l'ancêtre fondateur, trônait au sommet de la hiérarchie et héritait, par conséquent, d'un statut supérieur. Nous avons d'ailleurs découvert, au site de Rapayan, des habitations plus imposantes et de qualité esthétique supérieure qui pourraient refléter l'existence d'une telle élite.

Les *chullpas* en aval des villages auraient, quant à elles, servi de gîtes aux ancêtres fondateurs de familles élargies. Finalement, chaque famille nucléaire aurait également vénéré son propre ancêtre fondateur comme en témoignent les corniches et les cavités murales qui ornent chaque habitation. Les villages de Rapayan se caractérisaient donc par une hiérarchie tripartite du culte des ancêtres, à savoir le *malqui* de l'*ayllu* (édifice à étages multiples), les *malquis* des familles étendues (*chullpas*), et les *malquis* de chaque famille nucléaire (habitation).

L'omniprésence des *malquis* au sein même des villages suggère que les habitants de Rapayan avaient une perception du monde où le profane et le sacré, les vivants et les défunts, étaient intimement liés. Puisque les *malquis*, le territoire et l'*ayllu* formaient un tout indissociable, nous avons également émis l'hypothèse selon laquelle la disposition des ancêtres dans chaque recoin des villages ait pu refléter un besoin important de légitimer et de marquer la possession territoriale dans un contexte de très grande insécurité. Dans cette optique, il est probable que les individus les plus aptes à défendre le territoire aient joui d'une estime considérable. Les *kurakas*, c'est-à-dire les descendants directs des ancêtres fondateurs, auraient donc pu acquérir davantage de prestige et d'autorité grâce à leurs capacités guerrières. Les murailles, qui se rattachent

aux édifices à étages multiples, mais qui n'ont aucune fonction défensive apparente, pourraient symboliser cette étroite relation entre prestige et militarisme. La présence de 16 sites DCC (sites défensifs/cérémoniels/communication) dans la vallée de Rapayan tend effectivement à confirmer l'idée qu'un climat de violence généralisé prévalait lors de la PIR.

En somme, la culture « Rapayan » se caractérisait par une organisation sociale fondée sur l'*ayllu*. Les membres de la communauté étaient probablement hiérarchisés en fonction de leur distance généalogique relative de l'ancêtre fondateur. En vertu de leur descendance primordiale avec les *malquis* fondateurs, les *kurakas* héritaient d'un statut privilégié. Leur pouvoir était néanmoins limité et dérivait essentiellement de leur prouesse militaire. L'entraide collective fondée sur les liens de parenté unissant tous les membres de l'*ayllu* constituait les fondements mêmes de l'organisation sociale. Les habitants de Rapayan vénéraient l'ancêtre fondateur de l'*ayllu*, les *malquis* des familles étendues et les momies de chaque famille nucléaire. La religion occupait ainsi une place telle dans leur vie qu'il n'y avait pratiquement pas de distinction entre les mondes profane et sacré.

Bien que nos données sur la culture « Pamapan » soient limitées, il s'avère probable que celle-ci se caractérisait par une organisation sociale et une idéologie similaires à celles de la culture « Rapayan ». En effet, les pasteurs de Pampan vénéraient eux aussi l'ancêtre fondateur de l'*ayllu* comme en témoigne la présence d'édifices à étages multiples. Les familles étendues, comme les familles nucléaires de Rapayan, disposaient leurs ancêtres à l'intérieur même de leur maison. Il n'y avait cependant pas de *chullpa* à l'intérieur du périmètre des villages. Les habitants de Pampan suivaient donc vraisemblablement une hiérarchie de culte à deux niveaux plutôt qu'à trois comme à Rapayan.

Pour évaluer la nature de l'organisation politique des groupes de notre zone, nous avons essentiellement eu recours à l'analyse de la hiérarchie des sites (taille et densité démographique). Deux sites se distinguent, soit le site éponyme de Rapayan (12 ha, entre

1 334 et 2 016 habitants) et celui de Pampan I et II (14,5 ha, entre 1 624 et 2 436 habitants), qui sont séparés d'une vingtaine de kilomètres. Des sites de grande (entre 4 ha et 6 ha) et de moyenne/petite dimension (moins de 2 ha) gravitent autour de ces « centres ». Il existait donc une hiérarchie tripartite entre les sites de notre région de prospection. Ce schème d'établissement, indiquant l'existence d'une certaine centralisation, nous a amené à inférer la présence de deux chefferies simples, soit les chefferies de Rapayan et de Pampan. Leur aire de distribution correspond d'ailleurs aux cultures « Rapayan » et « Pampan ». La chefferie de Rapayan aurait compté une population variant de 4 120 à 6 193 habitants et celle de Pampan entre 2 565 et 3 847 habitants. Cette dernière a toutefois pu comprendre plus d'individus, car nous n'avons prospecté qu'une partie de son territoire. De futures prospections permettraient de clarifier cette situation.

En comparant nos données à celles des régions frontalières, nous avons conclu que les chefferies de Rapayan et de Pampan constituaient des unités culturelles *sui generi*. Si le paysage culturel de la vallée de Rapayan et de Tantamayo s'avère représentatif, la zone du Haut Marañón aurait alors été peuplée d'une multitude de groupes distincts caractérisés par des organisations politiques peu complexes (tribus et chefferies). La diversité culturelle dans la zone du Haut Marañón lors de la PIR semble d'ailleurs avoir été beaucoup plus importante que lors de la période subséquente (HR) sous l'hégémonie inca. À la lumière de la grande diversité culturelle dans la zone du Haut Marañón, nous avons également suggéré que les documents historiques s'avèrent une source insuffisante pour identifier les différentes sociétés de cette zone lors de la PIR. Lorsque les Incas ont envahi la région lors du HR, ils auraient regroupé de nombreuses sociétés pour former des provinces comme celle des « Huánucos », afin d'une part, d'ajuster le nombre de tributaires en fonction du système décimal inca (C. Julien 1982, 1987), et d'autre part, afin d'harmoniser la complexité des systèmes socio-politiques locaux en fonction des impératifs économiques inhérents au modèle politique de l'Empire (Menzel 1959; Morris 1998). Au cours de ce processus de restructuration étatique, les habitants de la vallée de Rapayan y auraient été particulièrement récalcitrants, comme en témoigne l'importante

colonie de *mitmakunas* dans la forêt d'eucalyptus, dont la tâche aurait consisté à pacifier et à contrôler la région.

Notre thèse a permis d'enrichir les connaissances sur des groupes s'étant développés dans une région (Haut Marañón) et au cours de périodes (PIR et HR) qui comptaient, jusqu'alors, parmi les plus méconnues de la préhistoire andine. Elle contribue ainsi à donner une voix à des groupes culturels originaux dont l'existence avait, jusqu'à maintenant, échappé à l'histoire. Dans le contexte andin et dans une perspective comparative, cette thèse fournit des éléments importants concernant l'organisation sociale, idéologique et politique qui contribueront éventuellement à une meilleure compréhension de la diversité des sociétés préhistoriques andines en général. Certaines données archéologiques constituent d'ailleurs, à notre connaissance, une première dans les Andes, comme les habitations de Rapayan qui servaient simultanément de résidence aux familles nucléaires et aux ancêtres, l'existence d'une stratégie économique par archipel fondée sur le contrôle indirect des ressources et sur la présence d'un village « biculturel » ayant accueilli des familles d'agriculteurs et de pasteurs.

Nos efforts ne constituent cependant qu'une contribution parcellaire. En effet, nos interprétations se basent sur des données fragmentaires, car plusieurs groupes de cette zone demeurent toujours inconnus. De futures prospections systématiques seraient très utiles pour mieux comprendre l'ensemble de la diversité des groupes du Haut Marañón. La chronologie des sites demeure, en outre, très vague. Or, sans un meilleur contrôle chronologique, nous n'arriverons pas à aborder des questions anthropologiques importantes concernant l'origine, le développement et les changements de ces groupes culturels à travers le temps. Les réponses à ces questions sont capitales pour comprendre davantage la constitution et le développement du plus grand Empire préhistorique que le Nouveau Monde n'ait jamais connu, le *Tawantinsuyu*. Des fouilles archéologiques plus poussées s'avèreraient donc essentielles.

BIBLIOGRAPHIE

- Aldenderfer, M.
1993 *Domestic Architecture, Ethnicity, and Complementarity in the South-Central Andes*, Aldenderfer M. Ed, University of Iowa Press.
- Amat, H.
1980 Los Yaros, destructores del Imperio Wari. *Actas del III Congreso del Hombre y la Cultura Andina*, pp: 615-636, Tomo II, Lima.
- 1976 *Las Formaciones Agropecuarias de los Periodos Formativo, Desarrollo Regional, Imperio Huari y Estados Regionales de Ancash*. Universidad Nacional San Agustín, Arequipa, Peru.
- 1971 Informe preliminar de las exploraciones del PEAE, Zona II, Ancash. *Arqueología y Sociedad N° 5 Lima, Museo de Etnología de San Marcos*.
- Ammerman A.
1981 Surveys and archaeological research. *Annual review of anthropology*, 10: 63-88.
- Anders, M.
1990 *Historia y Etnografía: Los Mitmaq de Huánuco en las Visitass de 1549, 1557 y 1562*. Instituto de Estudios Peruano, Lima Peru.
- Anonimo de Huánuco
1958 [1548] Otra memoria de repartimientos de Guánuco. In *BPNHP* : 237-243.
- Ansuetz, K., Wilshuesen, R. et C. Scheick
2001 An Archaeology of Landscapes: Perspectives and Directions. In *Journal of Archaeological Research*, V. 9, No 2: 157-241.
- Billman, B.
1999 Introduction. In *Settlement Pattern Studies in the Americas : Fifty Years since Virú*, pp: 1-5, Billman B. et Feinman G. Eds .. Smithsonian Institution Press, Washington D.C.
- Billman B. et G. Feinman (Éds)
1999 *Settlement Pattern Studies in the Americas. Fifty Years since Virú*, Smithsonian Institution Press, Washington D.C.
- Bonavia, D.
1992 Le rôle de la Ceja de Selva dans le processus culturel du Pérou précolombien. In *Les royaumes préincaïques et le monde Inca*, pp : 121-132, Vautier, M Éd. Edisud, Aix-en-Provence.

- Bonnier, E.
- 1997 Morfología del espacio aldeano y su expresión cultural en los Andes centrales. In *Arqueología Peruana II: Arquitectura y Civilización en los Andes Prehispánicos*, pp: 29-41, Sociedad Arqueológica Peruano-Alemana, Reiss-Museum, Manheim.
- 1986 L'utilisation du sol à l'époque préhispanique: Le cas archéologique du Shaka-Palcamayo. In *Cahier des Sciences Humaines*, V. 22, No 1: 97-113.
- 1981 Las ruinas de Tantamayo: Vestigios de una ocupación tardía. In *Boletín de Lima*, 14, ano 3.
- Bonnier, E. et C. Rozenberg
- 1988 Del santuario al Caserio: acerca de la neolotización en la cordillera de los Andes centrales. In *Bulletin de l'Institut Français d'études Andines* 17 (2) : 23-40.
- 1987 El proyecto Tantamayo Piruru, arqueología en un valle del Alo Marañón. In *Kuntur* 3: 1-9.
- 1980 *Projet – Tantamayo – Piruru, 1^{er} et 2^{em} parties. Mission préliminaire, juillet – novembre 1980*. Centre National de la Recherche Scientifique. Ministère des Affaires Étrangères, Société des Explorateurs et des Voyageurs Français.
- 1978a L'habitat en village à l'époque préhispanique dans le bassin de Shanka-Pacalmayo. In *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines* 7(1-2) : 49-71, 7(3-4) : 59-60.
- 1978b *Mission archéologique Française à Junín. Recherches sur l'habitat préhistorique dans les Andes Centrales du Pérou*. Institut Français d'Études Andines, Lima.
- Bonnier, E., Howard, R., Kaplan, L. et C. Rozenberg
- 1983 Recherches archéologiques, paléobotaniques et ethno-linguistiques dans une vallée du Haut Marañón (Pérou): le Projet Tantamayo – Piruru. *Boletín del Instituto Frances de Estudios Andinos*, T.XII, No. 1-2: 103-133, Lima.
- Bonnier, E. et J. Zegarra et J.C. Tello
- 1985 Un ejemplo de crono-estratigrafía en un sitio con superposición arquitectónica- Piruru Unidad I/II. In *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, XIV, 3-4, Lima.
- Browman, D.
- 1974 Pastoral Nomadism in the Andes. In *Current Anthropology*, V. 15, No 2: 188-196.
- Brun, F.
- 1974 *Ancash: Una Historia Regional Peruana*. Lima, Peru.

- Brush, S.
1977 *Mountain, Field and Family: The Economy and Human Ecology of an Andean Valley*. University of Pennsylvania Press, Philadelphia.
- Carneiro, R.
1981 The Chiefdom: Precursor to the State. In *The Transition to Statehood in the New-World*, pp: 37-187. Cambridge University Press, Cambridge.
- Castillo, N.
2003 Un asentamiento del Intermedio Tardío en la Provincia de Huari. In *Arqueología de la Sierra de Ancash: Propuestas y Perspectivas*, pp: 417-427, Ibarra, B. Ed. Instituto Cultural Runa, Lima.
- Cieza de Leon, P.
1984 *Crónica del Peru, Primera parte*. Pontificia Universidad Católica del Peru, Lima.
- Cobo, B.
1990 [1653] *Inca Religion and Custom*. University of Texas Press, Austin.
- Cook, N.D.
1981 *Demographic Collapse, Indian Peru, 1520-1620*. Cambridge University Press, London.
1977 La visita de los Conchucos por Cristobal Ponce de Leon, 1543. *Historia y Cultura 10: 23-45*. Lima.
1975 Introducción. In *Tasa de la Visita General de Francisco Toledo*, pp : IX-XXVII, Cook, N.D. Ed, Universidad Nacional Mayor de San Marcos, Lima.
- Cordy, R.
1981 *A Study of Prehistoric Social Change in the Hawaiian Islands*. Academic Press, New York.
- Costin, C. et T.K. Earle
1989 Status Distinction and Legitimation of Power as Seen in Changing Pattern of Consumption in Late Prehispanic Peru. In *American Antiquity Vol. 54 (4): 691-714*.
- Creamer, W. et J. Hass
1985 Tribe Versus Chiefdom in Lower Central America. In *American Antiquity (50): 738—754*.
- Culagovski, M.J.
1978 La visitacion de los Chupachu y la unidad domestica andina. *Historica 2(2): 213-223*.
- D'Altroy, T.
2002 *The Incas. The Peoples of America*, Blackwell Publishers, Malden.

- 1997 Recent Research on the Central Andes. In *Journal of Archaeological Research*, V.5, No 1: 3-73.
- 1994 Factional and Political Development in the Central Andes. In *Factional competition and political development in the New World*, pp: 171-187, Brumfiel, E. Ed. Cambridge University Press, New York.
- 1992 *Provincial Power in the Inka Empire*. Smithsonian Institution Press, Washington D.C.
- 1987a Introduction. In *Ethnohistory*, V34, No 1:1-13.
- 1987b Transition to Power: Centralization of the Wanka Political Organization. In *Ethnohistory* V.34, No 1: 78-102.
- D'Altroy, T., Lorandi, A.M. et V. Williams
- 1994 Producción y uso de cerámica en la economía política Inka. In *Tecnología y organización de la producción de cerámica prehispánica en los Andes*, pp : 395-440, Shimada, I. Ed. Universidad Pontificia Católica del Perú, Lima.
- De La Serena, M. et J. De Espinosa
- 1975 [1549] Visita del Repartimiento del Cacique Guanca en la Provincia de Guanuco. In *Ichoc Huánuco y el Señorío del Curaca Huanca en el Reino de Huánuco, Siglos XV y XVI*, pp: 52-61, Universidad Nacional del Centro del Peru, Huancayo.
- DeMarrais, E., Castillo L.J. et T.K. Earle
- 1996 Ideology, materialization, and power strategies. In *Current Anthropology*, V. 37, No 1: 15-47.
- Diez de San Miguel, G.
- 1964 [1567] *Visita hecha a la provincia de Chucuitopor Garci Diez de San Miguel, Tom I*. Ediciones de la Casa de la Cultura del Perú, Lima.
- Dobyns, H.
- 1963 An outline of Andean Epidemic History to 1720. In *Bulletin of the History of Medecine*, Vol. 37: 493-515
- Duviols, P.
- 1979 Un symbolisme de l'occupation, de l'aménagement et de l'exploitation de l'espace. Le monolithe « huanca » et sa fonction dans les Andes préhispaniques. In *L'Homme XIX* : 7-31.
- 1973 Huari y Llacuaz. Agricultores y pastores, un dualismo prehispánico de oposición y complementaridad. *Revista del museo nacional*, T. XXXIX, pp : 153-191, Lima.

- 1971 La lutte contre les religions autochtones dans le Pérou colonial. "L'extirpation de l'idolâtrie" entre 1532 et 1660. IFEA Tome XIII, Lima.
- Earle T.K.
- 1997 *How Chiefs come to Power.*
- 1991a The Evolution of Chiefdoms. In *Chiefdoms: Power, Economy, and Ideology*, pp: 1-15, Earle, T.K. Ed. Cambridge University Press, New York.
- 1991b Property Rights and the Evolution of Chiefdoms. In *Chiefdoms: Power, Economy, and Ideology*, pp: 71-99, Earle, T.K. Ed. Cambridge University Press, New York.
- 1987 Chiefdoms in Archaeological and Ethnological Perspective. In *Annual Review of Anthropology*, (16): 279-308
- Earle, T.K., D'altroy, T., Hastrof, C., Scott, C., Costin, C., Russel, G. et E. Sandefur
- 1987 *Archaeological Field Research in the Upper Mantaro Valley, Peru 1982-1983: investigations of Inka Expansion and Exchange.* Monograph 28, Institute of Archaeology, University of California at Los Angeles, Los Angeles.
- Espinoza Campo, D.
- 1965 [1596] *Los Indios del repartimiento de Ichoc-Huánco contra indios Pachas sobre el servicio y mitas del Puente del río Huánuco.* Sección manuscritos, BNP, A 47.
- Espinoza Soriano, W.
- 1981 El fundamento territorial del ayllu: Siglos XV y XVI. In *Etnohistoria y antropología andina*, pp: 93-130, Casenelli, A., Koth, M. Et M. Mould de Pease Eds. Museo Nacional de Historia, Lima.
- 1975 *Ichoc Huánuco y el Señorío del Curaca Huanca en el Reino de Huánuco, Siglos XV y XVI.* Universidad Nacional del Centro del Perú, Huancayo.
- 1974 El Curacazgo de Conchucos y la Visita de 1543. In *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, 3(1): 9-31
- 1972 Reducciones, pueblos y ciudades. In *Pueblo y Culturas de la Sierra Central del Peru*, pp: 100-113, Bonavia, D. et R. Ravines Eds, Cerro de Pasco Corporation, Lima.
- Estrada, A.
- 1982 Los Monumentos Arqueológicos de Tuich (Departamento de Amazonas). In *Arqueología*, Universidad Nacional de Trujillo, Trujillo.

- Feldman, R.
 1987 Architectural Evidence for the Development of Nonegalitarian Social Systems in Coastal Peru. In *The Origin and the Development of the Andean State*, pp: 9-14, Haas, J., Pozorski, S. et T. Pozorski. Cambridge University Press, Cambridge.
- Fish, S and S. Kowalewski
 1990 Introduction. *The archaeology of regions: a case for full-coverage survey*, pp: 1-5, Fish, S and S. Kowalewski, Eds, Smithsonian Institution Press, Washington D.C.
- Flornoy, B.
 1957 Monuments de la région de Tantamayo (Pérou). *Journal de la Société des Americanistes*, T. XLVI : 207-225, Paris.
- 1955-56 Exploration archéologique de l'alto Marañón (des sources du Marañón au río Sarma). *Travaux de l'Institut Français d'Études Andines*, t.v.: 51-81, Paris – Lima.
- Fonseca, C.
 1974 Modalidades de la Minka. In *Reciprocidad e intercambio en los Andes*, pp: 86-109, Alberti, G. et E. Mayer Eds. Instituto de Estudios Peruanos, Lima.
- Ford, J.
 1949 Cultural Dating of Prehistoric Sites in the Virú Valley, Peru. In *American Museum of Natural History*, Vol 43, New-York.
- Fraser, V.
 1990 *The Architecture of Conquest. Building the Viceroyalty of Peru 1532-1635*. Cambridge University Press, Cambridge.
- Gasparini, G. et L. Margolies
 1980 *Inca Architecture*. Indiana University Press, Bloomington.
- Garcilaso de la Vega, El Inca
 1966 *Royal Commentaries of the Incas and General History of Peru*. University of Texas Press, Austin.
- Gillett, D.
 1992 *Covering Ground: Communal Water Management and the State in the Peruvian Highlands*. University of Michigan Press, Ann Arbor.
- Gélinas, C.
 1995 Où les dieux-guerriers meurent sans périr: Le culte des ancêtres dans la société Inca. In *Recherches Amérindiennes au Québec*, vol XXV No 2 : 21-34.

- Girault, L.
1981 Fouilles sur le site de Piruru en 1968 et 1970. In *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, no. 12 : 101 – 112.
- Godelier, M.
1977 Le concept de “formation économique et sociale” : l'exemple des Incas. In *Perspectives et Horizons Marxistes en Anthropologie*, pp : 83-92.
- Gose, P.
1995 Les momies, les saints et les politiques d'enterrement au Pérou, au XVIIe siècle. In *Recherches Amérindiennes au Québec*, vol XXV No 2 : 35-51.
- Grosboll, S.
1993 And He said in the Time of the Ynga, They paid Tribute and Served the Ynga. In *Provincial Inca*, pp: 44-76, Malpass M. Ed, University of Iowa Press.
1987 Ethnic boundaries within the Inca Empire: Evidence from Huánuco, Peru. In *Ethnicity and Culture*, pp: 115-126, Auger R et al Eds, University of Calgary.
- Guaman Poma de Ayala, F.
1936 *Nueva Crónica y Buen Gobierno*. Institut d'Ethnologie, Paris.
- Hastings, C.
1987 Implication of Andean Verticality in the Evolution of Political Complexity : A View from the Margins. In *The Origin and the Development of the Andean State*, pp: 145-157, Haas, J., Pozorski, S. et T. Pozorski. Cambridge University Press, Cambridge.
- Hastorf, C.
1993 *Agriculture on the Onset of Political Inequality before the Inka*. Cambridge University Press, Cambridge.
- Hastorf, C., Earle T., Wright, L., Lecount L., Russel G., y E. Sandefur
1989 Settlement Archaeology in the Jauja Region of Peru : Evidence from Early Intermediate Period through the Late Intermediate Period : A Report on the 1986 Field Season. In *Andean Past (2)*: 81-129.
- Hayashida, F.
1994 Producción de cerámica en el imperio Inca: Una visión global y nuevos datos. In *Tecnología y organización de la producción de cerámica prehispánica en los Andes*, pp : 443-475, Shimada, I. Ed. Universidad Pontificia Católica del Perú, Lima.

- Hayden, B.
 1998 Practical and Prestige Technologies: The Evolution of Material System. In *Journal of Archaeological Method and Theory* V. 5 (1): 1-55.
- 1995 Pathways to Power, Principles for Creating Socioeconomic Inequalities. In *Foundations of Social Inequality*, pp: 17-85, Price, D. et G. Feinman Eds, Plenum Press, New Jersey.
- Hayden, B. et A. Cannon.
 1982 The Corporate Group as an Archaeological Unit. In *Journal of Anthropological Archaeology*, (1): 132-158.
- Helmer, M.
 1955-56 "La Visitación de los Yndios Chupachos", Inka et Encomendero. In *Institut Français d'Études Andines*, pp : 3-49.
- Hyslop, J.
 1990 *Inca Settlement Planning*. University of Texas Press, Austin.
 1984 *The Inka Road System*. Academic Press, Orlando.
 1977 Hilltop Cities in Peru. In *Archaeology*, V. 30: 218-225.
- Ibarra, B.
 2003 Arqueología del Valle del Puchca: Economía, Cosmovisión y Secuencia Estilística. In *Arqueología de la Sierra de Ancash: Propuestas y Perspectivas*, pp: 296-330, Ibarra, B. Ed. Instituto Cultural Runa, Lima.
 2001 Análisis de las estructuras funerarias de Marcajirca: Un sitio tardío de la Cuenca del Puchca, Huari-Ancash. In *Unay Runa No 5*: 26- 30.
 1999 Investigaciones arqueológicas en el Alto Marañón (Provincia de Huari – Ancash). *Boletín del Museo de Arqueología y Antropología, Universidad Nacional Mayor de San Marcos*, pp: 6 – 12
- Idelfonso Toledo, C.
 1999 *Utilidad de los restos arqueológicos como medio educativo en la enseñanza- aprendizaje de ciencias histórico sociales en los centros educativos de Rapayan*. Instituto Superior Pedagógico Público, Huaraz.
- Isbell, W.
 1997 *Mummies and Mortuary Monuments*. University of Texas Press, Austin.
- Johnson, G.
 1978 Information Sources and the Development of Decision-Making Organizations. In *Social Archaeology: Beyond Subsistence and Dating*, pp: 87-112, Redman, C., Berman, M., Curtis, E., Langhorne, N., Vraggi, J., et J. Wanser Eds. Academic, New York.

- 1977 Aspects of Regional Analysis in Archaeology. In *Annual review of anthropology*, 6: 479-508
- Johnson, G. et T.K. Earle
- 1987 *The Evolution of Human Society: From Forager to Agrarian State*. Stanford University Press, Stanford.
- Julien, C.
- 1993 Finding a fit: Archaeology and ethnohistory of the Incas. In *Provincial Inca*, pp: 177-233, Malpass M. Ed, University of Iowa Press.
- 1991 *Condesuyu: The Political Division of Territory under Inca and Spanish Rule*. Estudios Americanistas de Bonn, Bonn.
- 1987 How Inca Decimal Administration Worked. In *Ethnohistory V. 34, No 3*: 257-279.
- 1983 *Hatunqolla : A View of Inca rule from the Lake Titicaca Region*. University of California Press, Berkeley.
- 1982 Inca Decimal Administration in the Lake Titicaca Region. In *The Inca and Aztec States 1400-1800*, pp: 119-147, Collier G., Rosado R., et J. Wirth. Academic Press, New York.
- Julien, D.
- 1993 Late Pre-Inkaic Ethnic Groups in Highland Peru: An Achaeological-Ethnohistorical Model of the Political Geography of the Cajamarca Region. In *Latin American Antiquity*, 4(3): 246-273.
- Lavallée, D.
- 1967 Types céramique des Andes Centrales du Pérou (Période Intermédiaire Récente). In *Journal de la Société des Américanistes*, T. LVI-i : 413-431.
- Lavallée, D. et M. Julien
- 1973 *Les établissements Asto à l'époque préhispanique*. Travaux de l'Institut Français d'Études Andines, Tome XV, Lima.
- Lennon, T., Church, B. et M. Conejo
- 1989 Investigaciones arqueológicas en el Parque Nacional Río Abieso, San Martín. In *Boletín de Lima*, No 62 : 43-56.
- Léon Gomez, M.
- 2003 Espacio grográfico y organización de los grupos étnicos en el Callejón de Conchuco : Siglos XVI-XVII. In *Arqueología de la Sierra de Ancash: Propuestas y Perspectivas*, pp: 457-466, Ibarra, B. Ed. Instituto Cultural Runa, Lima.

- Levine, T.
1992 *Inka Storage Systems*. University of Oklahoma Press, Norman and London.
- 1987 Inka labor service at the regional level: The functional reality. In *Ethnohistory*, V. 34, No 1: 14-47.
- Llosa H., et M.A. Benavides
1994 Arquitectura y vivienda campesina en tres pueblos Andinos (1540 ad) : Yanque, Lari y Coporanque en el valle del río Colcqa, Arequipa. In *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, T.23 No 1, pp : 105-150
- Klein, H.
1993 *Hacienda and Ayllus: Rural Society in the Bolivian Andes in the Eighteenth and Nineteenth Centuries*. Stanford University Press, Stanford.
- Kowalewski, S.
1990 The Evolution of Complexity in the Valley of Oaxaca. In *Annual Review of Anthropology* (19): 39-58.
- Kauffmann-Doig, F.
1991 *Introducción al Perú Antiguo*. Kompak Editores, Lima.
- Kubler, G.
1946 Quechua in the Colonial World. In *Handbook of South American Indians 2*, pp: 331-410, Steward J. Éd. Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology, Bulletin 143, Washington D.C
- McBird, R
1967 La agricultura en la visita de Ortiz. In *Visita de la Provincia de León de Huánuco en 1562*, T.I pp: 363-368, Murra, J. Éd, Universidad Nacional Hermilio Valdizan, Huánuco.
- Malpass, M.
1993 Provincial Inca Archaeology and Ethnohistory : An introduction. In *Provincial Inca*, pp: 1-16, Malpass M. Ed, University of Iowa Press.
- Mayer, E.
1982 *A tribute to the Household. Domestic Economy and the Encomienda in Colonial Peru*. Institute of Latin American Studies: University of Texas, Austin.
- Matos Mendieta, R.
1997 Incas y etnias regionales en Junín. Una visión arqueológica. In *Arqueología, Antropología e Historia en los Andes. Homenaje a María Rostworowski*, pp: 397-414, Gabai, R. et Espinoza Eds, Instituto de Estudios Peruanos, Lima.
- 1994 *Pumpu : Centro Administrativo Inka de la Puna de Junín*. Editorial Horizonte, Lima.

- 1992 Señorios de la Sierra de la côte centrale. In *Les royaumes préincaïques et le monde Inca*, pp : 37-48, Vautier, M Éd. Edisud, Aix-en-Provence.
- 1972 Wakan y Wamali : Estudio arqueológico de dos aldeas rurales. In *Visita de la provincia de León de Huánuco en 1562, T II.*, J.V. Murra Éd., pp : 367-382. Universidad Nacional Hermilio Valdizan, Huánuco.
- Mellafe, R.
- 1967 Cconsideraciones históricas sobre la visita. In *Visita de la Provincia de León de Huánuco en 1562, Tomo I*, pp : 323-344, Murra, J. Ed, Universidad Nacional Hermilio Valdizan, Huánuco.
- Menzel, D.
- 1959 The Inca Occupation of the South Coast of Peru. In *Southwestern Journal of Anthropology (15)* 125-142.
- Miranda, C.
- 1975 *Tasa de la Visita General de Francisco Toledo*. Universidad Nacional Mayor de San Marcos, Lima.
- 1925 *Gobernantes del Perú, Cartas y Papeles, Vol 9 : El Virrey Martín de Enrique 1581-1583*, Levillier Ed. Imprento de Juan Pueyo, Madrid.
- Moore, J.
- 1997 *Architecture and Power in the Ancient Andes : The Archaeology of Public Buildings*. Cambridge University Press, Cambridge.
- Moore, K.
- 1995 The Archaeology of Dual Organization in Andean South America: A theoretical Review and Case Study. In *Latin American Antiquity (6)*: 165-181.
- Morris, C.
- 1998 Inka strategies of incorporation and governance. In *Archaic States*, pp: 293-309, Feinman, G. et J. Marcus Eds. School of American Research Press, Santa Fe.
- 1988 Progress and prospect in the archaeology of the Inca. In *Peruvian Prehistory*, pp: 223-256, Keating, R. Ed., Cambridge University Press, Cambridge
- 1985 From Principles of Ecological Complementarity to the Organization and Administration of *Tawantinsuyu*. In *Andean Ecology and Civilization*, pp: 477-490, Masuda, S., Shimada I. et C. Morris Eds, University of Tokio Press, Tokyo.
- 1972 El almacenaje en dos aldeas Chupachu. In *Visita de la provincia de León de Huánuco en 1562, I. Ortiz de Zuniga*, J.V. Murra Éd., T.2 : 383-404.

- Morris, C. et D. Thompson
 1985 *Huánuco Pampa. An Inca City and its Hinterland.* Thames and Hudson.
- 1970 Huánuco Viejo: An Inca Administrative Center. In *American Antiquity*, V. 35, No 3: 344-362.
- Moseley, M.
 1992 *The Incas and their Ancestors.* Thames and Hundson, New York
- Murra, J.
 1986 The expansion of the Inka state: armies, war, and rebellions. In *Anthropological History of Andean Polities*, pp: 49-58, Murra J.V., Wachtel N. Et J. Revel Eds. Cambridge University Press, Cambridge.
- 1985 "El Archipiélago Vertical" Revisited. In *Andean Ecology and Civilization*, pp: 3-14, Masuda, S., Shimada I. et C. Morris Eds, University of Tokyo Press, Tokyo.
- 1980 *La Organización Económica del Estado Inca.* Siglo Veintiuno, America Nuestra, México.
- 1972 El Control Vertical de un máximo de pisos ecológicos en la economía de las sociedades andinas. In *La Visita de la Provincia de León de Huanuco en 1562*, T.II pp: 383-406, Murra, J. Éd, Universidad Nacional Hermilio Valdizan, Huanuco.
- 1967 La visita de los Chupachu como fuente etiológica. In *La Visita de la Provincia de León de Huánuco en 1562*, T.I pp: 383-406, Murra, J. Éd, Universidad Nacional Hermilio Valdizan, Huánuco.
- Olsen Bruhns, K.
 1996 *Ancient South America.* Cambridge World Archaeology, Cambridge University Press, Cambridge.
- Orlove, B.
 1977 Inequality among Peasants: The Forms and Uses of Reciprocal Exchange in Andean Peru. In *Peasant Livelihood: Studies in Economic Anthropology and Cultural Ecology*, pp: 201-206, Hlaperin, R. et J. Dow Eds. St. Martin's Press, New York.
- Ortiz de Zuñiga, I.
 1972 *Visita de la Provincia de León de Huánuco en 1562, Tomo II.* Universidad Nacional Hermilio Valdizan, Huánuco.
- 1967 *Visita de la Provincia de León de Huánuco en 1562, Tomo I.* Universidad Nacional Hermilio Valdizan, Huánuco.

- Paerregaard, K.
 1992 Complementarity and Duality : Oppositions Between Agriculturalists and Herders in an Andean Village. In *Ethnology*, V. 31: 15-27
- Parsons, J.R.
 1990 Critical Reflections on a Decade of Full-Coverage Regional Survey in the Valley of Mexico. In *The archaeology of regions: a case for full-coverage survey*, pp: 7-31, Fish, S. et S. Kowaleeski Eds, Smithsonian Institution Press, Washington D.C.
- 1972 Archaeological settlement patterns. In *Annual Review of anthropology 1*: 127-150.
- Parsons J. R. et C. Hastings
 1988 The Late Intermediate. In *Peruvian Prehistory*, pp: 190-232, Keating, R. Ed., Cambridge University Press, Cambridge.
- 1977 *Prehispanic Settlement Patterns in the Uppper Mantaro, Peru: A Progress Report for the 1976 Fieldseason*. Ms. On file at the University of Michigan Museum of Anthropology, Ann Arbor.
- Parsons J.R., Hastings C, et R. Matos
 2000 *Prehispanic settlement patterns of the upper Mantaro and Tarma drainages, Junin, Peru, Volume 1 : The Tarama-Chinchaycocha Region*. Ann Arbor : Museum of Anthropology Memoirs, University of Michigan.
- 1997 Rebuilding the State in Highland Peru: Herder-Cultivator Interaction during the Late Intermediate Period in the Tarama-Chinchaycocha Region. In *Latin American Antiquity (8)*: 317-341.
- Parsons, J.R., Brumfiel, E., M.Parsons et D. Wilson
 1982 *Prehispanic Settlement Patterns in the Southern Valley of Mexico: The Chalco-Xochimilco Region*. University of Michigan Museum of Anthropology Memoir No 14, Ann Arbor.
- Patterson, T.
 1991 *The Inca Empire: The Formation and Disintegration of a Pre-Capitalist State*. Berg, New York.
- 1987 Tribes, Chiefdoms, and Kingdoms in the Inca Empire. In *Power Relations and State Formation*, pp: 177-127, Patterson, T. et C. Gailey Eds. Sheffield Publishing Company, Salem.
- Paynter, R.
 1989 The Archaeology of Equality and Inequality. In *Annual Review of Anthropology*, (18): 369-99.

- Paytner, R. et R. McGuire
 1991 The Archaeology of Inequality : Material Culture, Domination, and Resistance. In *The Archaeology of Inequality*, pp: 1-27, Paytner, R. et R. McGuire Eds. Basil Blackwell, Cambridge.
- Peebles, C. et S. Kus
 1977 Some Archaeological Correlates of Ranked Society. In *American Antiquity* (42): 421-448.
- Pease, G.
 1991 *Los Inca*. Pontificia Universidad Católica del Peru, Lima.
- 1982 The Formation of Tawantinsuyu: Mechanisms of Colonization and Relationship with Ethnic Groups. In *The Inca and Aztec States 1400-1800*, pp: 173-198, Collier G., Rosado R., et J. Wirth. Academic Press, New York.
- Pizarro, P.
 1921 *Relation of the Discovery and Conquest of the Kingdoms of Peru*. Cortes Society, New York.
- Protzen, J.P.
 1992 L'architecture Inca. In *Les royaumes préincaïques et le monde Inca*, pp: 193-217, Vautier, M Éd. Edisud, Aix-en-Provence.
- Ramirez, S.
 1985 Social frontiers and the territorial base of Curacazgos. In *Andean Ecology and Civilization*, pp: 423-442, Masuda, S., Shimada I. et C. Morris Eds, University of Tokio Press, Tokyo.
- Ravines, R.
 1980 Reinos y Señoríos locales de los Andes Centrales: 800-1476 D.C. In *Historia del Peru*, pp: 93-184, Mujica Éd, Lima, Peru.
- Redmond, E.
 1998 In War and Peace. Alternative Paths to Centralized Leadership. In *Chieftdoms and Chieftaincy in the Americas*, pp: 69-103, Redmond E. Ed. University of Florida Press.

- 1994 External Warfare and the Internal politics of Northern South American Tribes and Chiefdoms. In *Factional competition and political development in the New World*, Brumfiel, E. Ed. Cambridge University Press, New York.
- Reichlen, H. et P. Reichlen
- 1950 Recherches archéologiques dans les Andes du Haut Utcubamba. In *Journal de la Société des Américanistes*, V. 39 : 219-245.
- 1949 Recherches archéologiques dans les Andes de Cajamarca. In *Journal de la Société des Américanistes*, V. 38 : 137-173..
- Renfrew, A.C.
- 1972 *The Emergence of Civilisation*. Methuen, London.
- Rostworowski, M
- 1999 *The History of the Inca Realm*. Cambridge University Press, Cambridge.
- 1985 Patronyms with the consonant F in the Guarangas of Cajamarca. In *Andean Ecology and Civilization*, pp: 401-422, Masuda, S., Shimada I. et C. Morris Eds, University of Tokyo Press, Tokyo.
- 1977 La estratificación social y el hatun curaca en el mundo Andino. *Historica*, Vol I No 2: 249-285
- Rojas Ponce, P.
- 1967 The Ruins of Pajaten. In *Arquaeology*: 9-17.
- Rowe, J.
- 1995 Behavior and belief in ancient peruvian mortuary practice. In *Tombs for the Living: Andean Mortuary Practices*, pp: 27-41, Dillehay T. Ed. Dumbarton Oaks, Washington D.C.
- 1982 Inca policies and institutions relating to the cultural unification of the Empire. In *The Inca and Aztec States 1400-1800*, pp: 95-115, Collier G., Rosado R., et J. Wirth. Academic Press, New York.
- 1946 Inca Culture at the Time of the Spanish Conquest. In *Handbook of South American Indians 2*, pp: 183-330, Steward J. Éd. Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology, Bulletin 143, Washington D.C.
- Rozenberg, C.
- 1982 Le matériel archéologique de Piruru II: La collection de Louis Girault. In *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, V XI, No. 2-4 : 115-141.

- Saaverda, J.
1958 [1548] Guánuco (Relación enviada por Juan de Saaverda. In *BNHP* : 229-236.
- Salomon, F.
1995 "The beautiful grandparents": Andean ancestors shrines and mortuary ritual as seen through colonial records. . In *Tombs for the Living: Andean Mortuary Practices*, pp: 27-41, Dillehay T. Ed. Dumbarton Oaks, Washington D.C.
- 1987 Ancestors cults and resistance to state in Arequipa: ca. 1748-1754. In *Resistance, rebellion, and consciousness in the Andean peasant world*, Stern, J. Ed, pp: 148-165, University of Wisconsin, Madison.
- 1986 Vertical Politics on the Inka Frontier. In *Anthropological History of Andean Polities*, pp: 89-117, Murra J.V., Wachtel N. Et J. Revel Eds. Cambridge University Press, Cambridge.
- Sanders, W.
1999 Three Valleys: Twenty-Five Years of Settlement Archaeology in Mesoamerica. In *Settlement Pattern Studies in the Americas: Fifty Years Since Virú*, pp: 12-21, Billman, B. et G. Fienman Eds, Smithsonian Institution Press, Washington D.C.
- Sanders, W., Parsons, J.R. et R. Santley
1979 *The Basin of Mexico : Ecological Processes in the Evolution of a Civilization*. Academic Press, New York.
- Schaedel, R.
1978 Early State of the Incas. In *The Early State*, pp: 289-320, Claessen, H. et P. Skalnic Eds. The Hague:Mouton.
- Schjellerup, I.
1997 *Inkas and Spaniards in the Conquest of the Chachapoyas*. Series B, Gothenberg Archaeological Thesis No.7, Department of Archaeology, Gothenburg University. The National Museum of Denmark, Copenhagen.
- 1992 Patrones de asentamiento en las faldas orientales de los Andes de la región de Chachapoyas. In *Estudios de arqueología peruana*, pp : 355-364, Bonavia, D. Ed, Lima.
- Schreiber, K.
1993 The Inca occupation of the province of Andamarca Lucanas, Peru. In *Provincial Inca*, pp: 77-116, Malpass M. Ed, University of Iowa Press.
- Serrudo Torobeo, A.
2003 Sistema vial y asentamientos Inca en la Provincia de Huari. In *Arqueología de la Sierra de Ancash: Propuestas y Perspectivas*, pp: 429-444, Ibarra, B. Ed. Instituto Cultural Runa, Lima.

- Smith, C.
1970 Depopulation of the Central Andes in the 16th Century. In *Current Anthropology*, V. 11, No 3-4: 453-464.
- Stanish, C.
2001 Regional research on the Inca. In *Journal of Archaeological Research*, V. 9, No 3: 213-239.
- 1992 *Ancient Andean Political Economy*. University of Texas Press, Austin.
- 1989 Household archaeology: Testing models of zonal complementarity in the South Central Andes. In *American Anthropologist*, 1: 7-24.
- Tatalean, H. et C. Pérez Maestro
2003 Pueblo Viejo : Un centro administrativo Inca en el Callejón de Huaylas. In *Arqueología de la Sierra de Ancash: Propuestas y Perspectivas*, pp: 445-456, Ibarra, B. Ed. Instituto Cultural Runa, Lima.
- Tello, J.
1942 Origen y desarrollo de las civilizaciones prehistóricas Andinas. In *Actas y Trabajos Científicos, 27 Congreso Internacional de Americanistas*, V. 1 : 589-720, Lima.
- Thompson, D.
1983 Buildings are for people: Speculations on the aesthetics and cultural impact of structures and their arrangements. In *Prehistoric Settlement Patterns*, pp: 115-128, Vogt E.Z. et R.M. Leventhal Eds, University of New-Mexico Press.
- 1980 The Precolombian and Colonial Heritage of Rapayan. In *Archaeology*, V.33 No. 2: 44-51.
- 1977 Habitantes del Periodo Intermedio Tardío en la sierra central del Perú. *El Serrano*, vol. XIX N° 250: 16 – 20.
- 1976 Prehistory of the Uchucmarca Valley in the North Highlands of Peru. In *Actas del XLI Congreso Internacional de Americanistas*, V. II: 101-106, Mexico.
- 1973a Investigaciones arqueológicas en los andes orientales del norte del Perú. *Revista del Museo Nacional*, 39: 117 – 125, Lima.
- 1972a Archaeological investigations in the eastern Andes of northern Peru. *Actas del XL Congreso Internacional de Americanistas Geneve*, pp: 363 – 369.
- 1972b Etnias y grupos locales tardíos. In *Pueblo y Culturas de la Sierra Central del Peru*, pp: 66-75, Bonavia, D. et R. Ravines Eds, Cerro de Pasco Corporation, Lima.

- 1968 Huánuco Peru: A survey of a province of the Inca Empire. In *Archaeology*, V.21 No. 3 : 174-181
- 1967 Investigaciones arqueológicas en las aldeas chupachu de Ichu y Auquimarca. In *Visita de la Provincia de León de Huánuco en 1562, Tomo I*, 357-362, Murra, J. Ed, Universidad Nacional Hermilio Valdizan, Huánuco.
- Thompson, D. et J. Murra
- 1966 The Inca bridges of the Huánuco region. In *American Antiquity*, V. 31, No 5: 632-639.
- Thompson, D. et R. Ravines
- 1973 Tinyash. A prehispanic village in the Andean puna. In *Archaeology* V. 26, No 2: 94-100.
- Topic, J.
- 1998 Ethnogenesis in Huamachuco. In *Andean Past*: 109-127.
- Topic, J. et T. Topic.
- 1993 A summary of Inca occupation of Huamachuco. In *Provincial Inca*, pp: 17-43, Malpass M. Ed, University of Iowa Press.
- 1987 The Archaeological Investigation of Andean Militarism: Some Cautionary Observations. In *The Origin and the Development of the Andean State*, pp: 47-55, Haas, J., Pozorski, S. et T. Pozorski. Cambridge University Press, Cambridge.
- Vallaranos, J.
- 1959 *Historia de Huánuco*. Imprenta López, Buenos Aires.
- van Buren, M.
- 1996 Rethinking the Vertical Archipelago: Ethnicity, Exchange, and History in the South Central Andes. In *American Anthropologist* V. 98 (2): 338-351.
- Vasquez de Espinoza, A.
- 1992 *Compendio y descripción de las Indias Occidentales*. Crónicas de América 68b, Historia, Madrid.
- von Hagen, A. et S. Guillén
- 1998 Tombs with a view. In *Archaeology*, V. 51, No 2: 48-54.
- Wachtel, N.
- 1981 Reciprocity and the Inca State: From Karl Polanyi to John V. Murra. In *Research in Economic Anthropology*, V. 4: 38-50.
- 1977 *La vision des vaincus*. Barnes and Noble, New York.
- Wason, P.
- 1994 *The Archaeology of Rank*. Cambridge University Press.

- Wassilowsky, A.
 2003 Patrones de asentamiento y cambios en las estrategias de ocupación en la cuenca sur del río Yanamayo. In *Arqueología de la Sierra de Ancash: Propuestas y Perspectivas*, pp: 221-249, Ibarra, B. Ed. Instituto Cultural Runa, Lima.
- Willey, G.
 1999 The Virú Valley Project and Settlement Archaeology: Some Reminiscences and Contemporary Comments. In *Settlement Pattern Studies in the Americas: Fifty Years Since Virú*, pp: 9-11, Billman, B. et G. Fienman Eds, Smithsonian Institution Press, Washington D.C.
- 1953 *Prehistoric Settlement Patterns in the Virú Valley*. Bureau of American Ethnology, Bulletin 155, Washington D.C.
- Willey, G. et J. Sabloff
 1993 *A History of American Archaeology*. W.H. Freeman and Company, New-York.
- Wilson, D.
 1999 *Indigenous South Americans of the past and present*. Westview Press, Colorado.
- 1990 Full-Coverage Survey in the Lower Santa Valley: Implications for Regional Settlement Pattern Studies on the Peruvian Coast. In *The Archaeology of Regions: a Case for Full-Coverage Survey*, pp: 117-145, Fish, S. et S. Kowalewski Eds, Smithsonian Institution Press, Washington D.C.
- 1988 *Prehistoric Settlement Pattern in the Lower Santa Valley*. Smithsonian Institution Press, Washington D.C.
- Wright, H.
 1986 The Evolution of Civilizations. In *American Archaeology, Past and Future*, pp: 323-365.
- 1977 Recent research on the origin of the state. In *Annual Review of Anthropology*, V.6: 379-397.
- Wright, H. et G. Johnson
 1975 Population, Exchange and Early State Formation in Southwestern Iran. In *American Anthropologist* (77) 267-289.

ANNEXE A

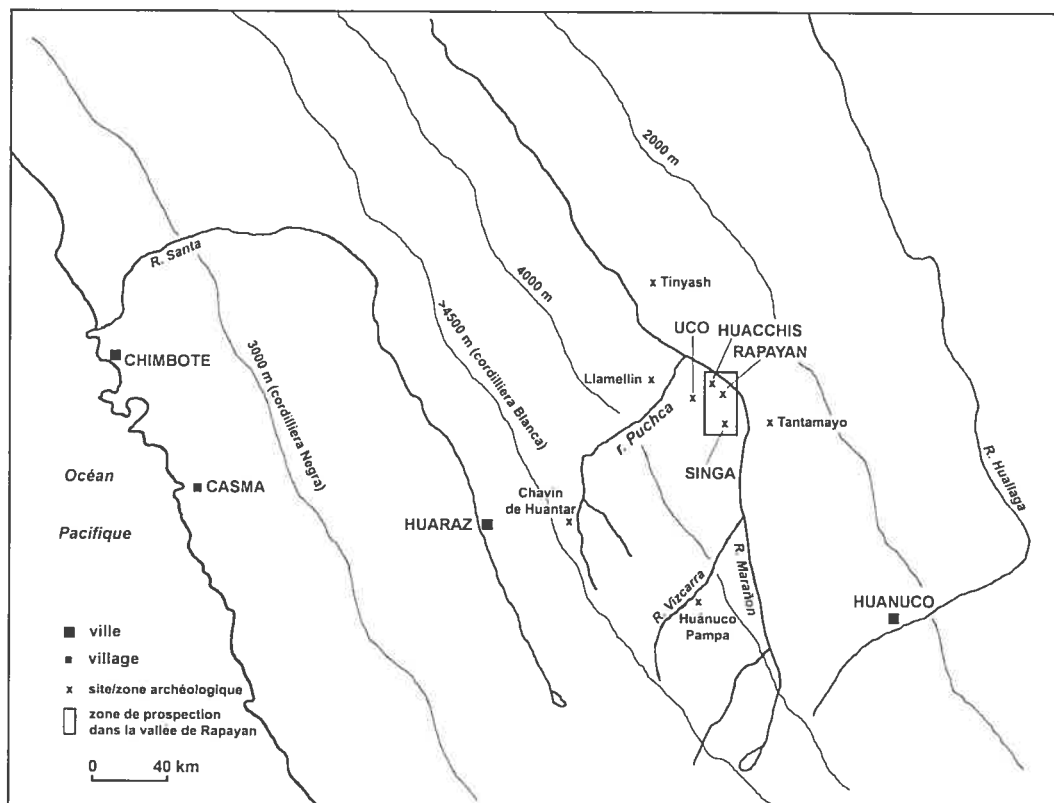


Figure 1. Carte illustrant la zone de Rapayan dans les Andes centrales (carte topo prospection).

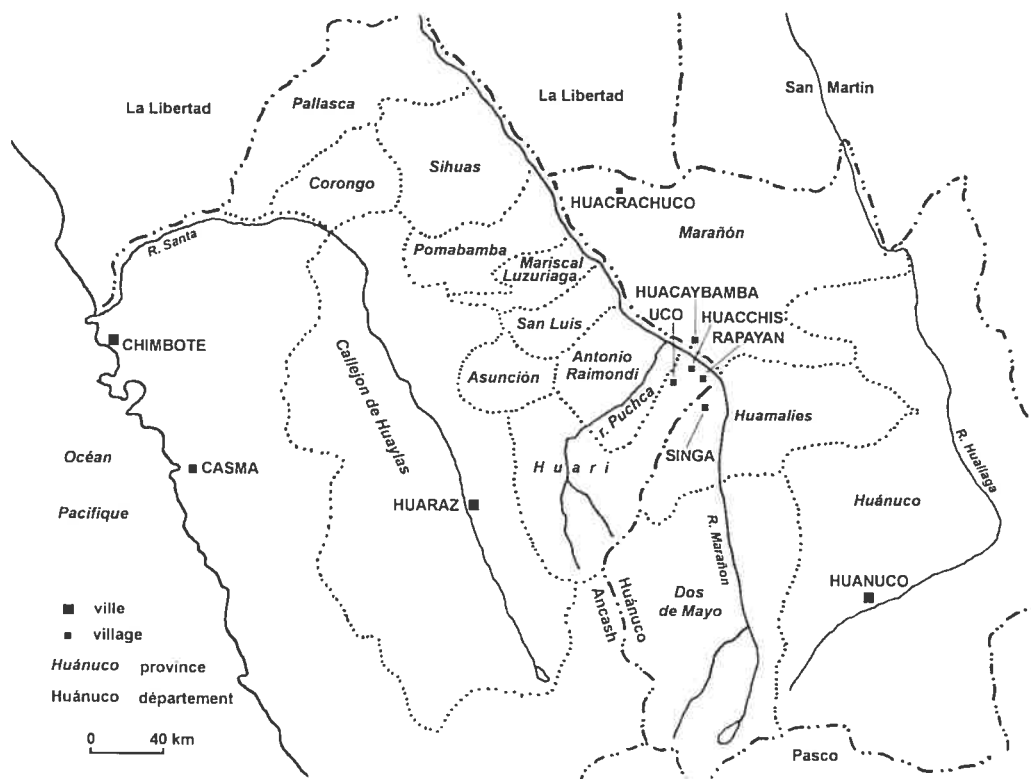


Figure 2. Carte politique moderne des départements d'Ancash et de Huánuco.



Figure 3. Carte des diverses « tribus » et des provinces Inca selon John Rowe (1946).

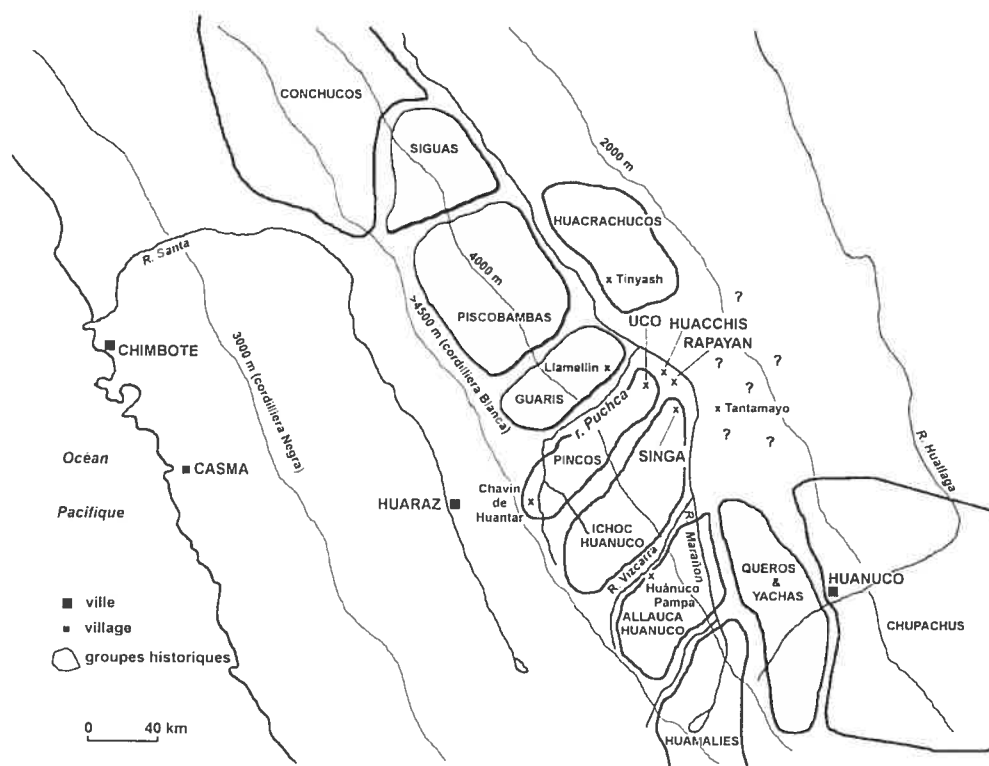


Figure 4. Groupes culturels de la *sierra* centrale selon les documents historiques.

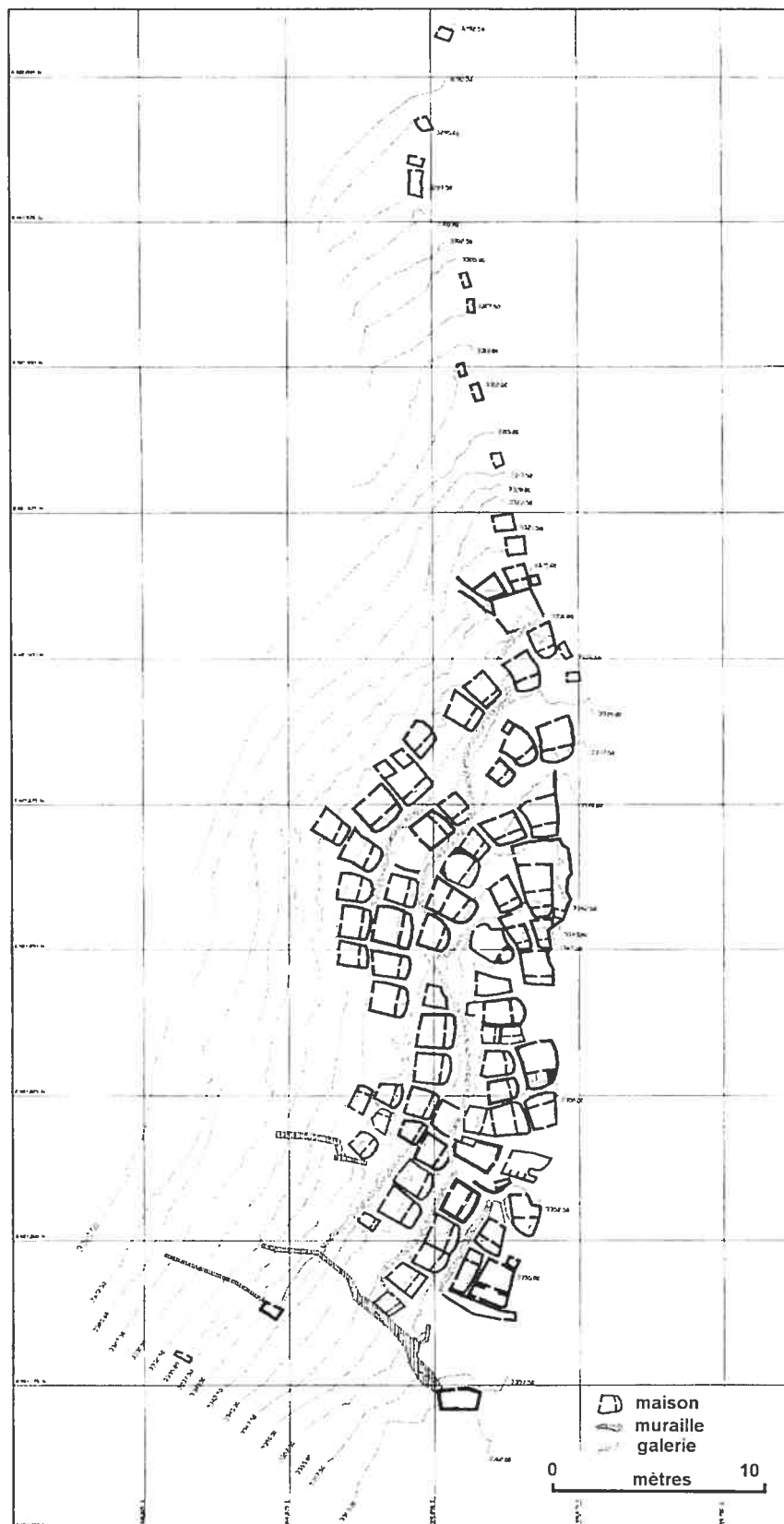


Figure 5. Plan du secteur II de Rapayan

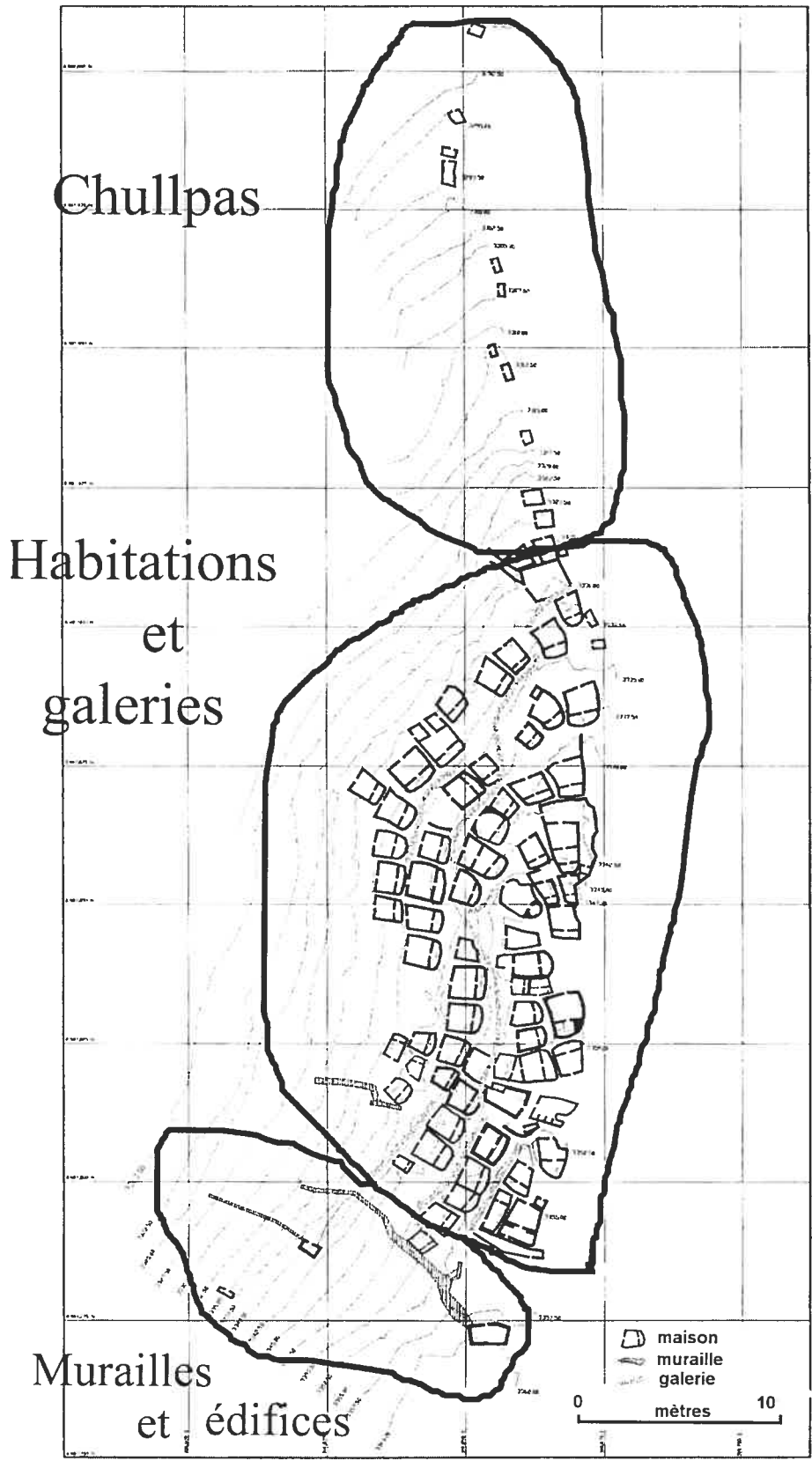


Figure 6. Division tripartite du secteur II de Rapayan.

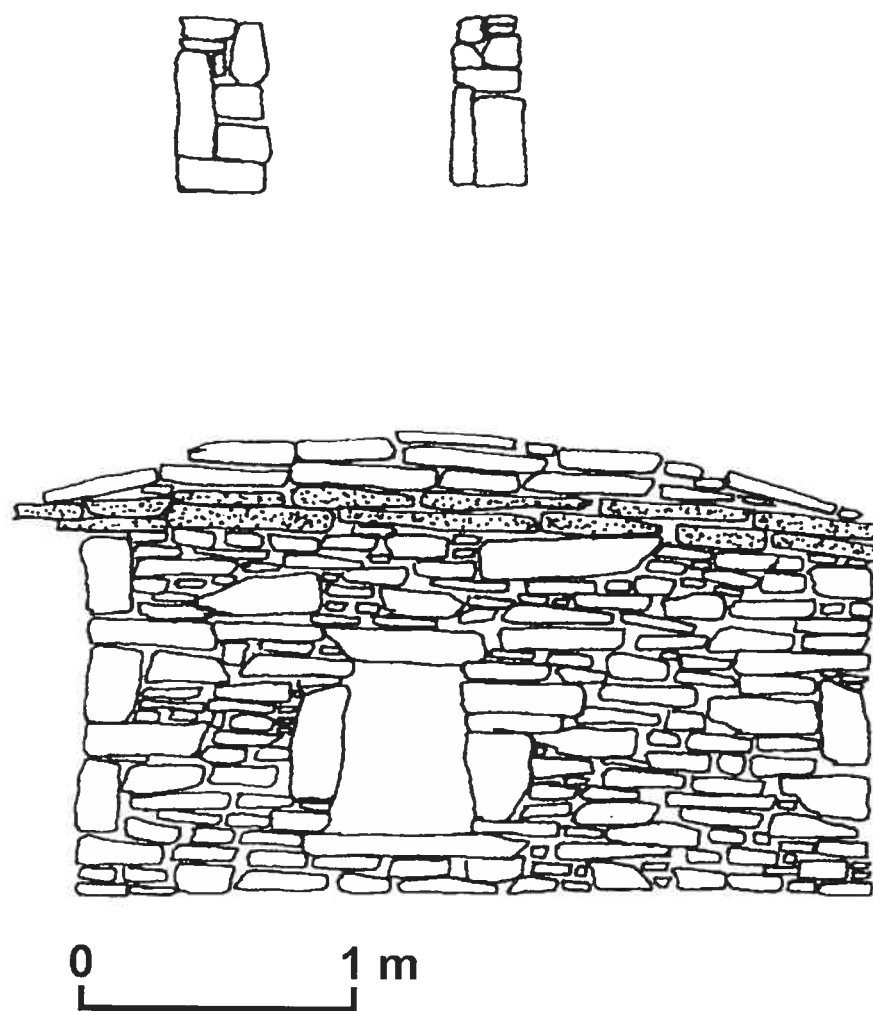


Figure 7. Façade d'une *chullpa* rectangulaire à un niveau présentant un toit légèrement bombé, type A, secteur II de Rapayan. On peut également y observer les profils de l'entrée.

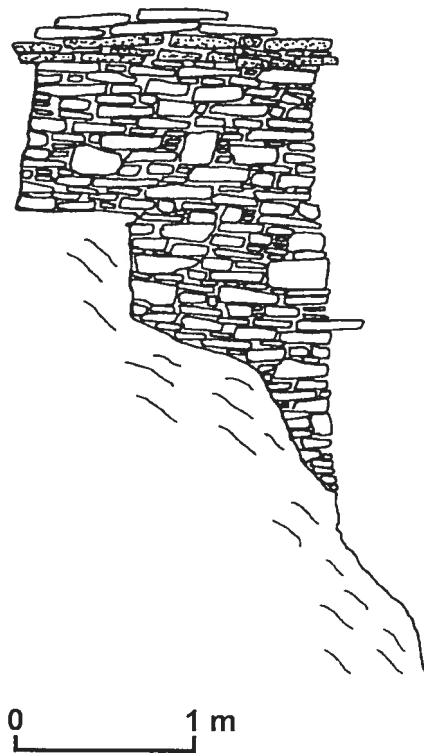


Figure 8. Profil d'une *chullpa* à deux niveaux construit sur le bord du précipice sud présentant un toit relativement plat, type A, secteur II de Rapayan.

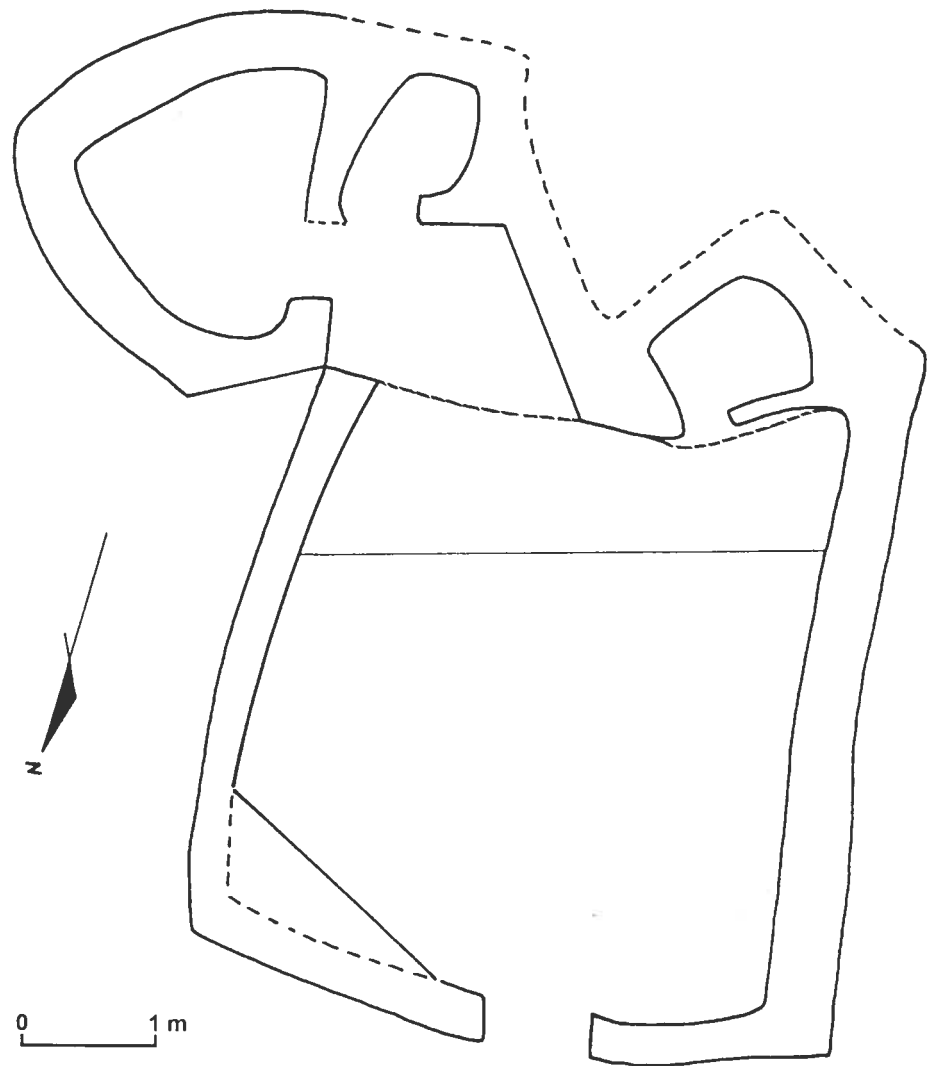


Figure 9. Plan d'une *chullpa* de type A de forme irrégulière associée à une structure d'habitation, secteur II de Rapayan.

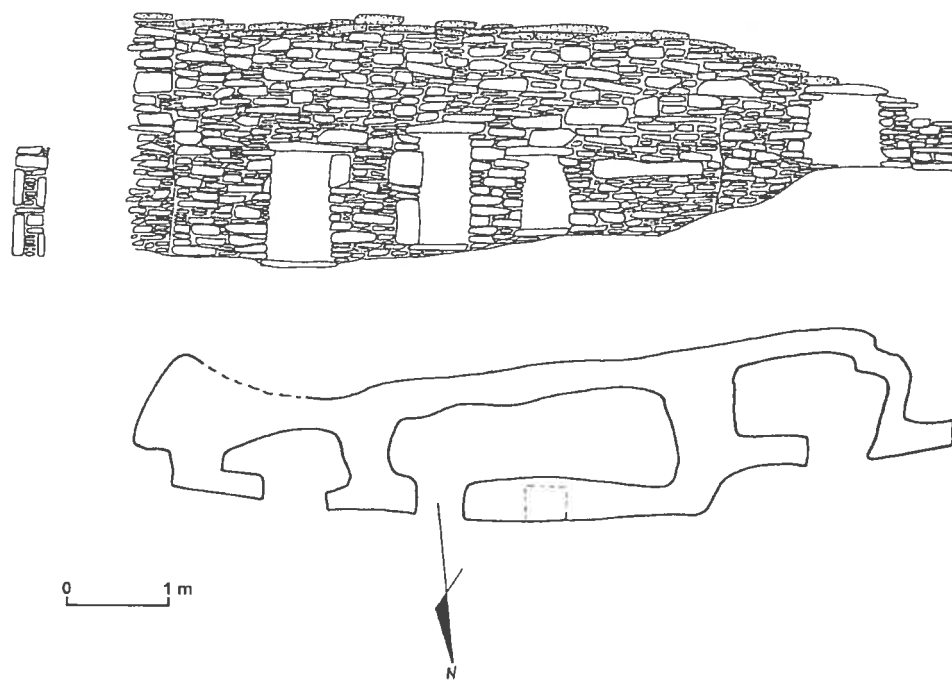


Figure 10. Plan et façade d'un groupe de trois *chullpas* de type A du secteur II de Rapayan.

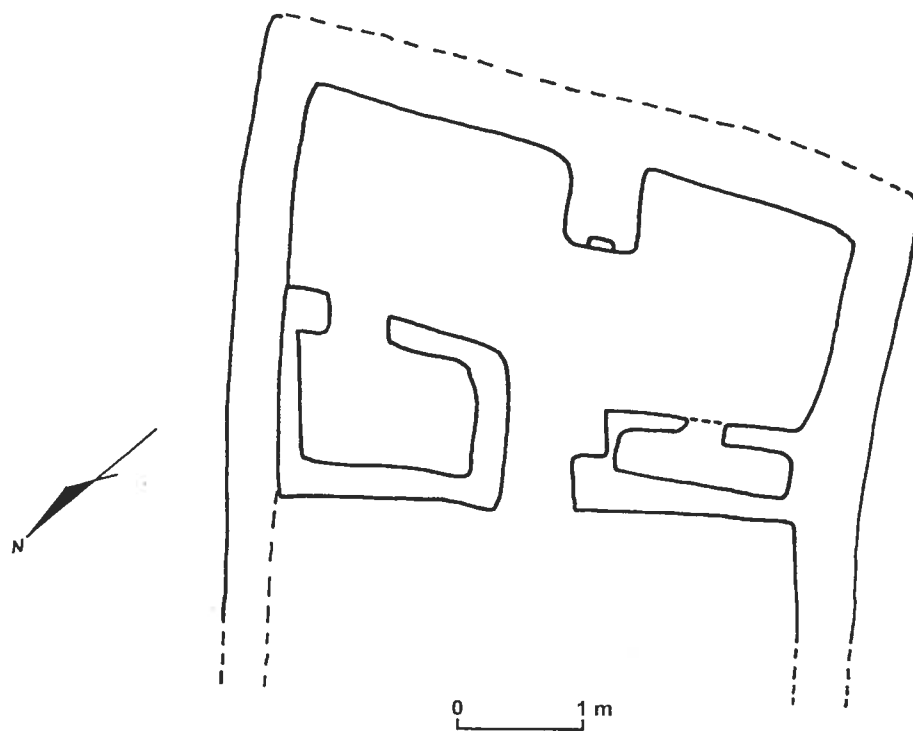


Figure 11. Plan du premier groupe de *chullpas* de type A localisées à l'intérieur de l'enceinte fortifiée de la frontière est du secteur I de Rapayan.

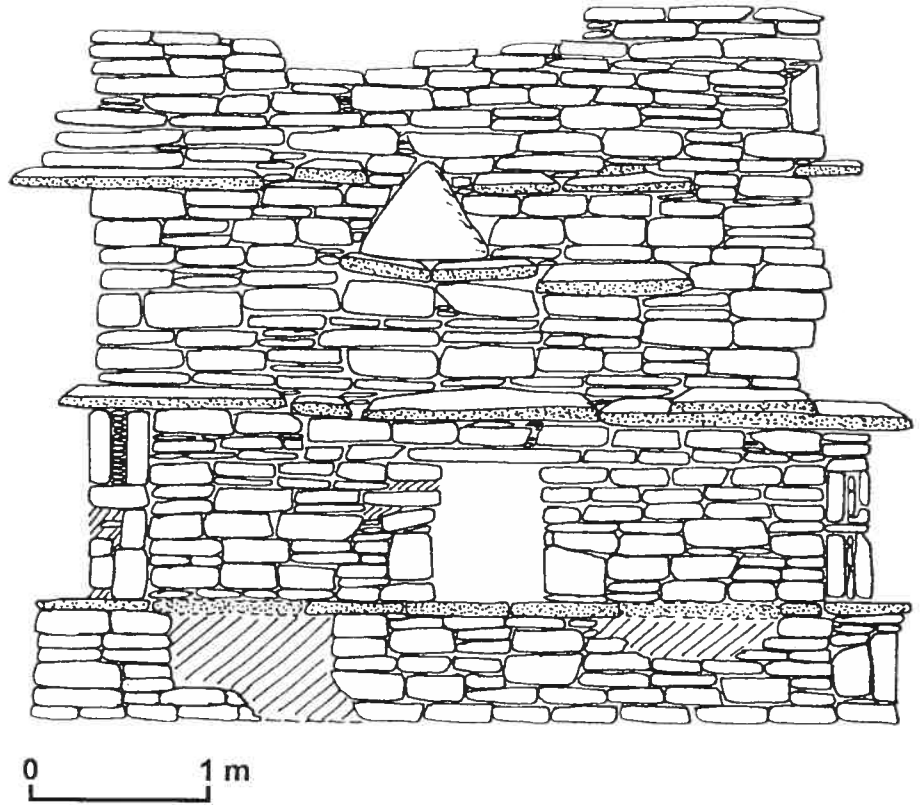


Figure 12. Façade de la *chullpa* type B, secteur I de Rapayan.

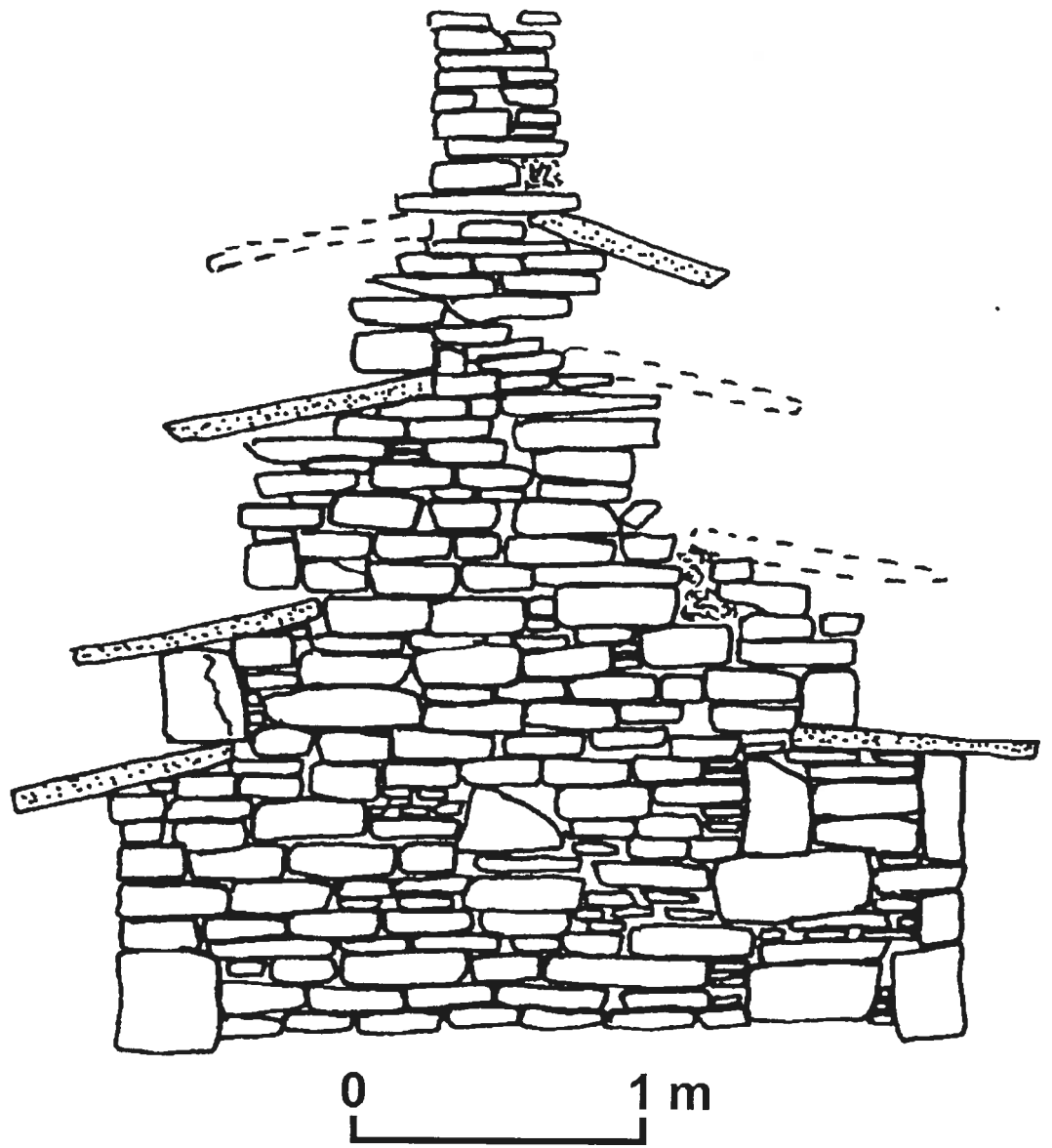


Figure 13. Profil de la *chullpa* type B, secteur I de Rapayan.

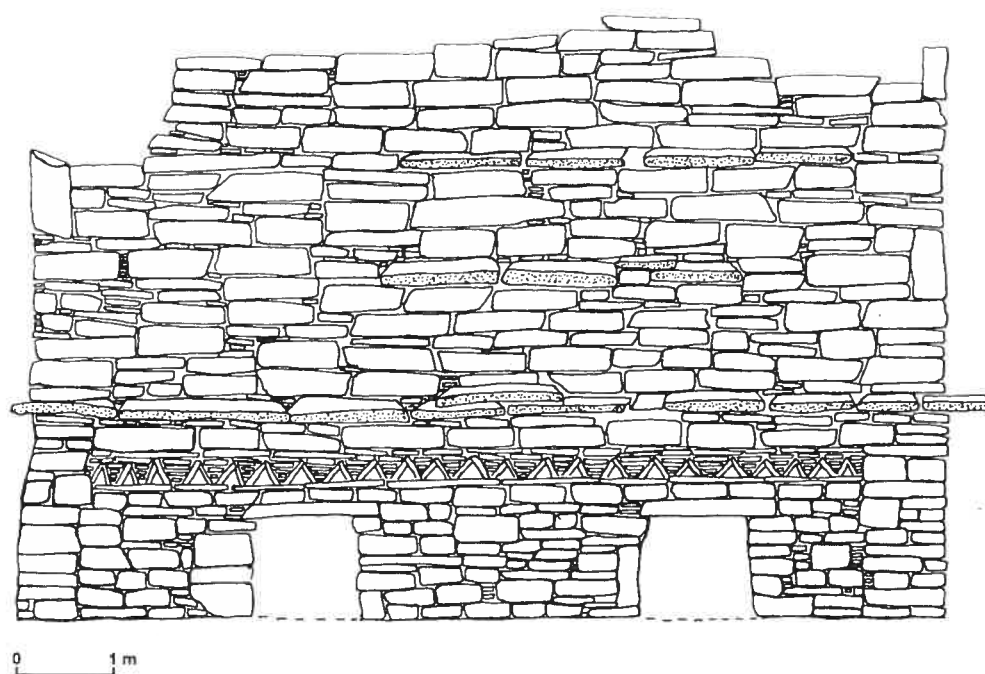


Figure 14. Façade de la *chullpa* de type D (motif en zig-zag), secteur IV de Rapayan.

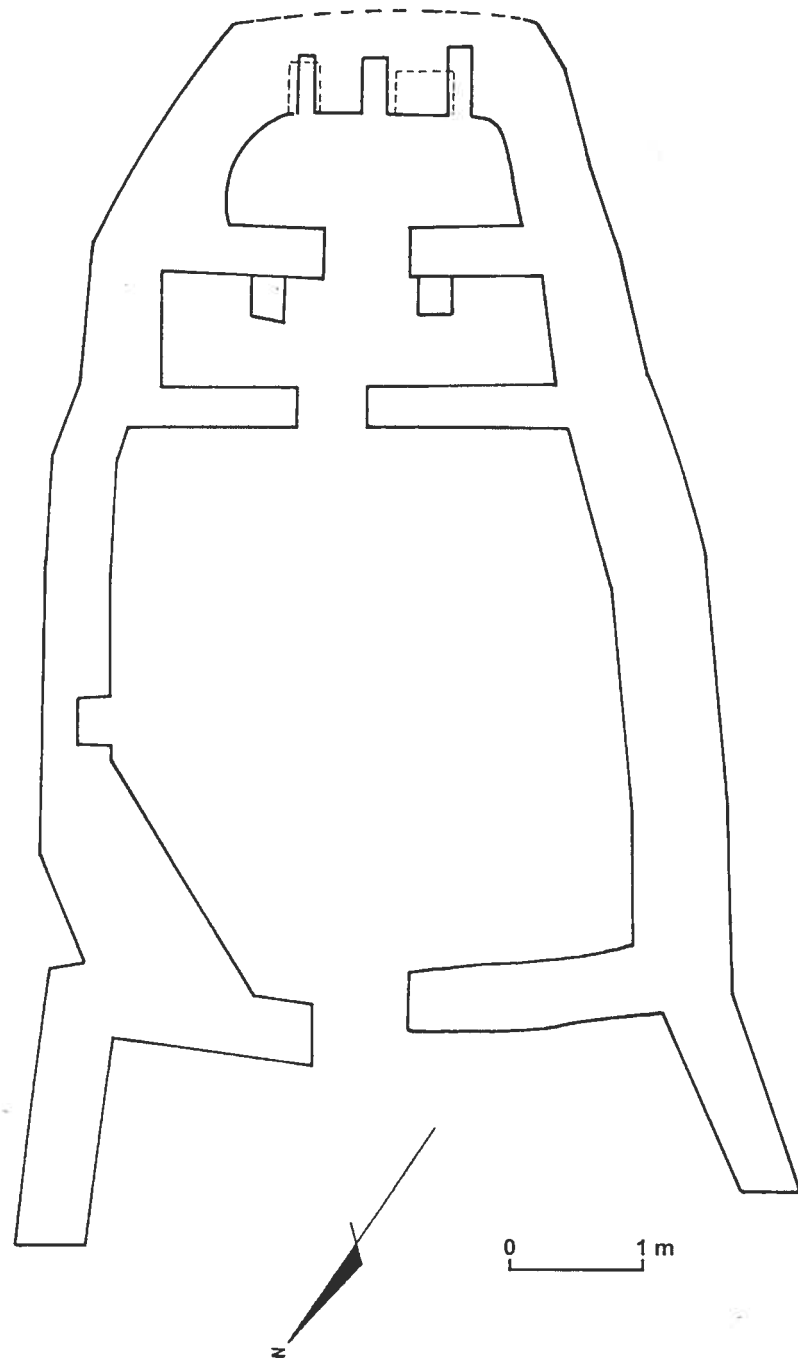


Figure 15. Plan d'une habitation de Rapayan présentant trois pièces, secteur II de Rapayan.

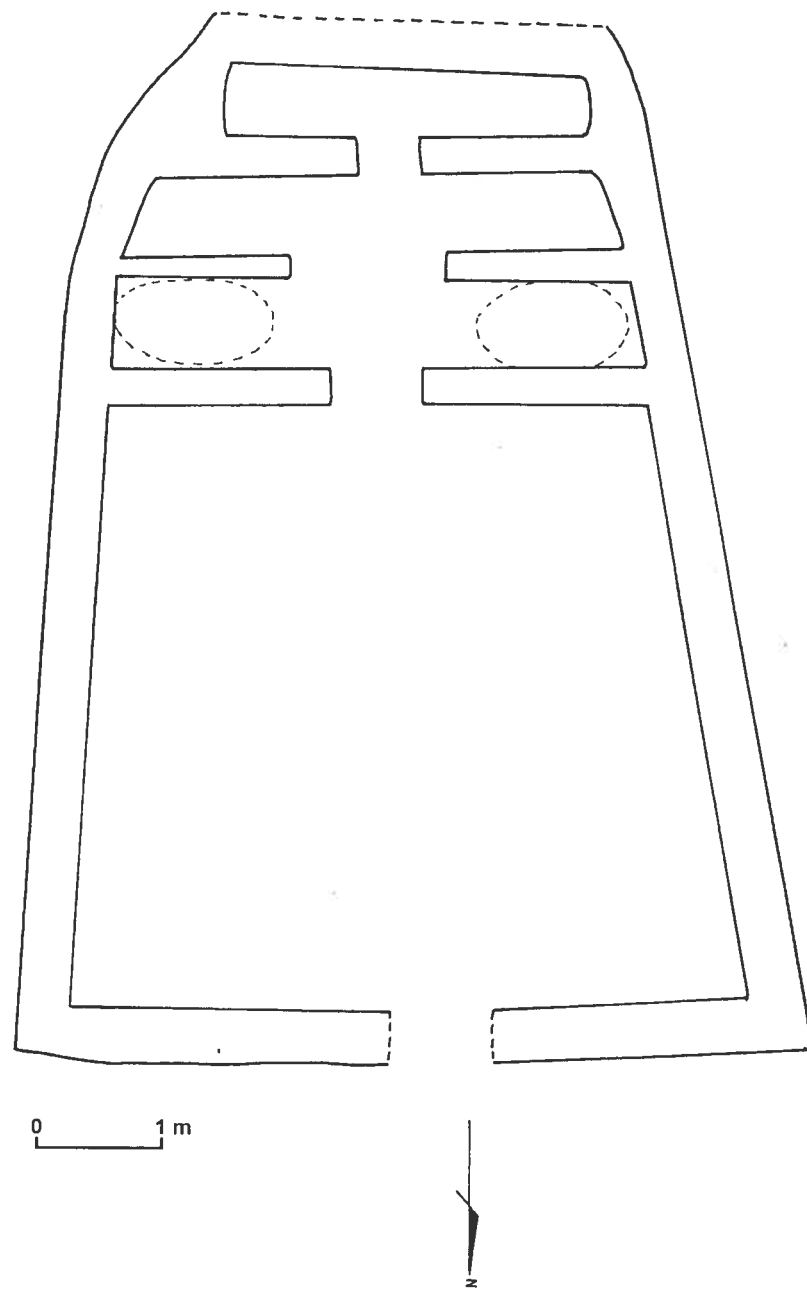


Figure 16. Plan d'une habitation de Rapayan présentant quatre pièces, secteur II de Rapayan.

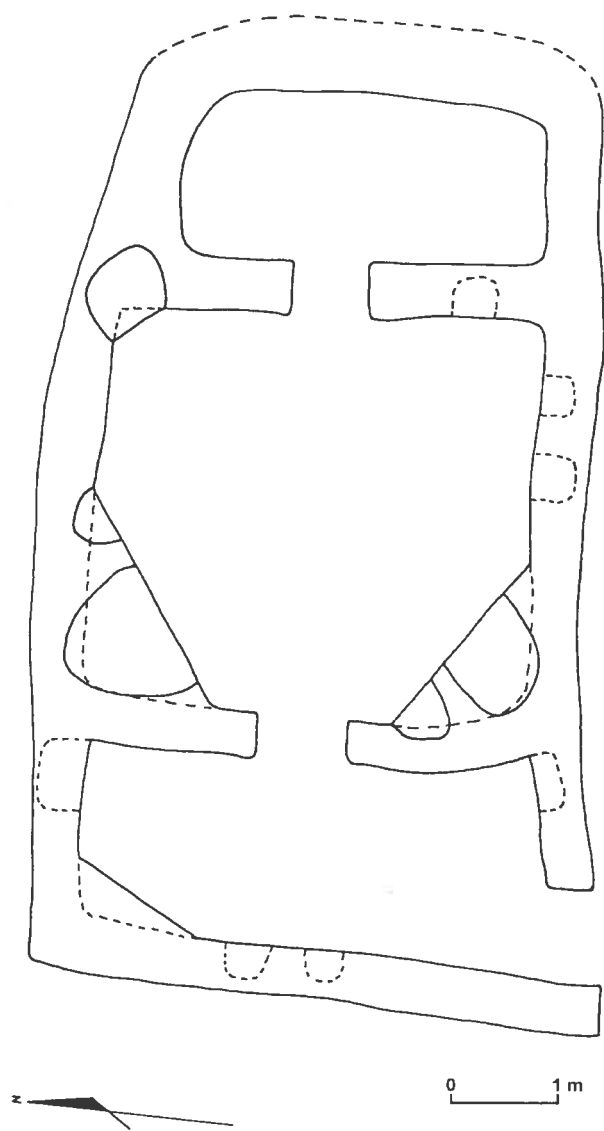


Figure 17. Plan d'une habitation à deux pièces flanquée d'un patio à l'avant, secteur IV de Rapayan.

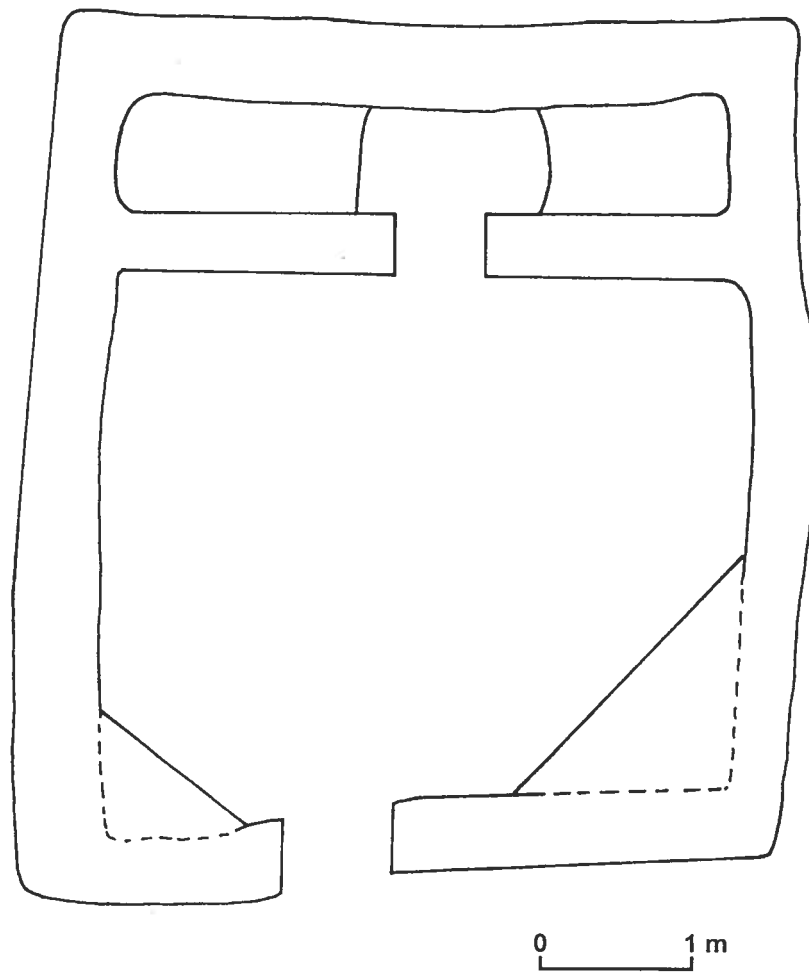


Figure 18. Plan d'une habitation présentant deux pièces, secteur I de Rapayan. Les murets de chaque côté de la porte de la pièce arrière créent des cavités qui occupent pratiquement tout l'espace de la salle.

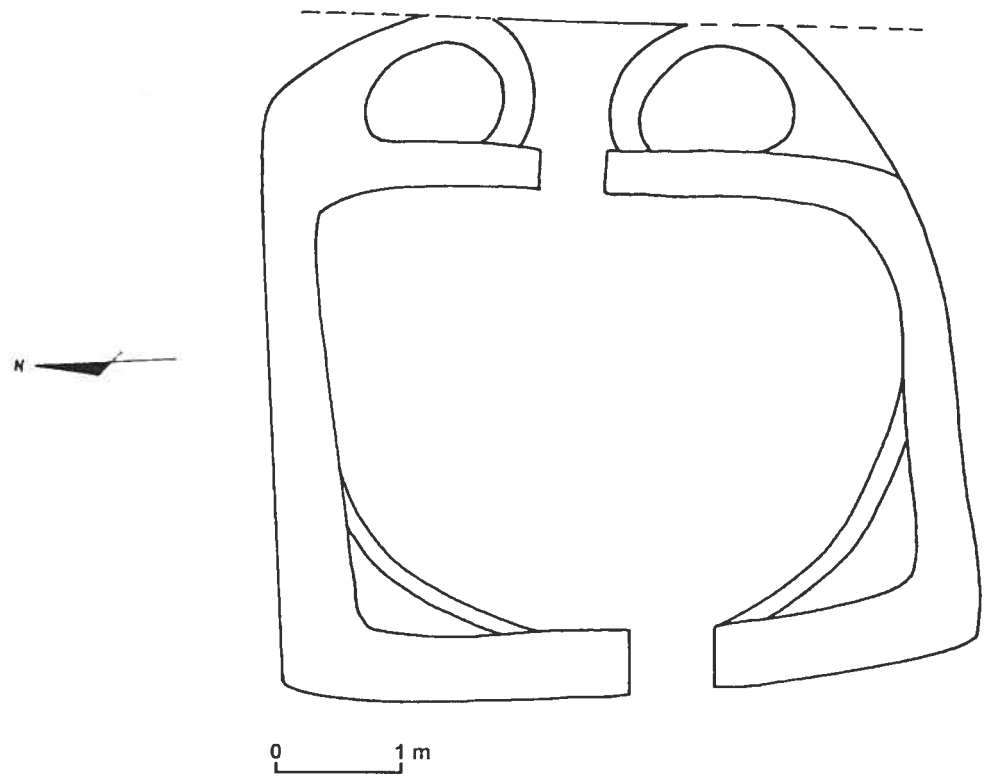


Figure 19. Plan d'une habitation présentant deux pièces, secteur II de Rapayan

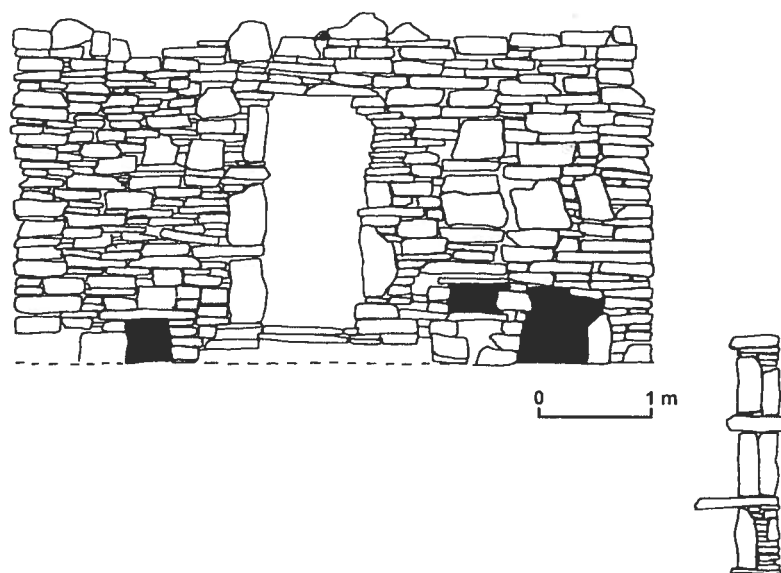


Figure 20. Façade interne de l'entrée principale d'une habitation présentant des blocs de pierre plus grossiers, et profil de la porte illustrant la technique de *pachillas*, secteur II de Rapayan.

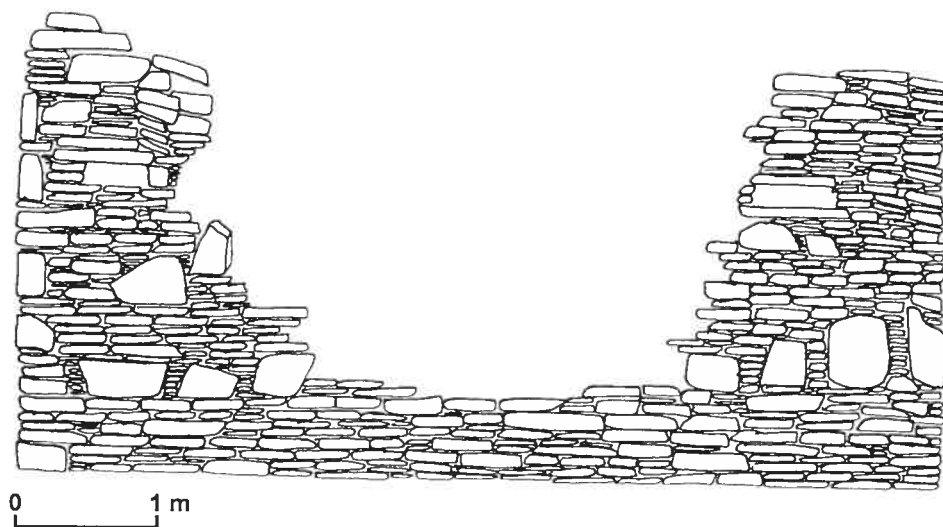


Figure 21. Mur latéral d'une habitation présentant des blocs de pierre plus grossiers, secteur II de Rapayan.

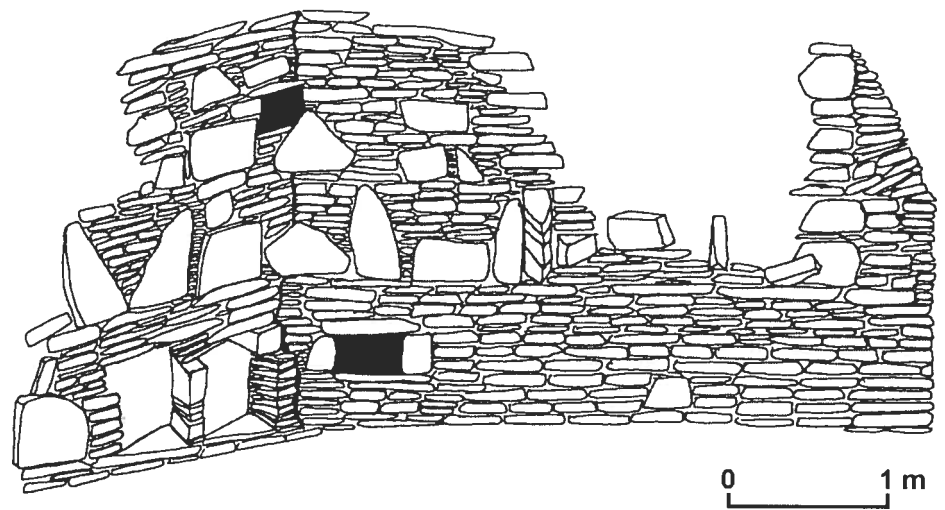


Figure 22. Mur latéral d'une habitation présentant des blocs de pierre plus grossiers, secteur II de Rapayan.

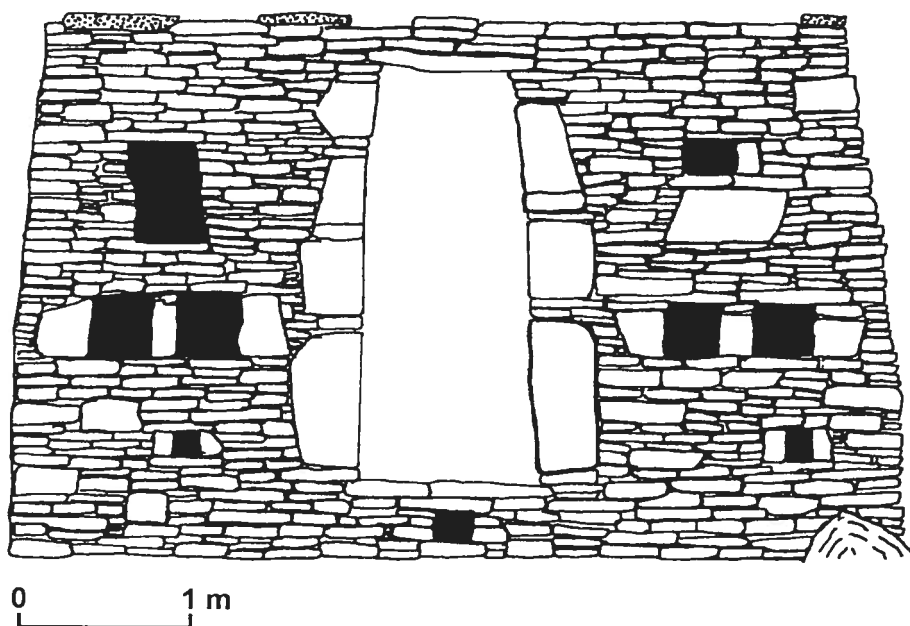


Figure 23. Façade de mur divisant la première et la deuxième pièce présentant des dalles finement travaillées et sélectionnées, secteur IV de Rapayan.

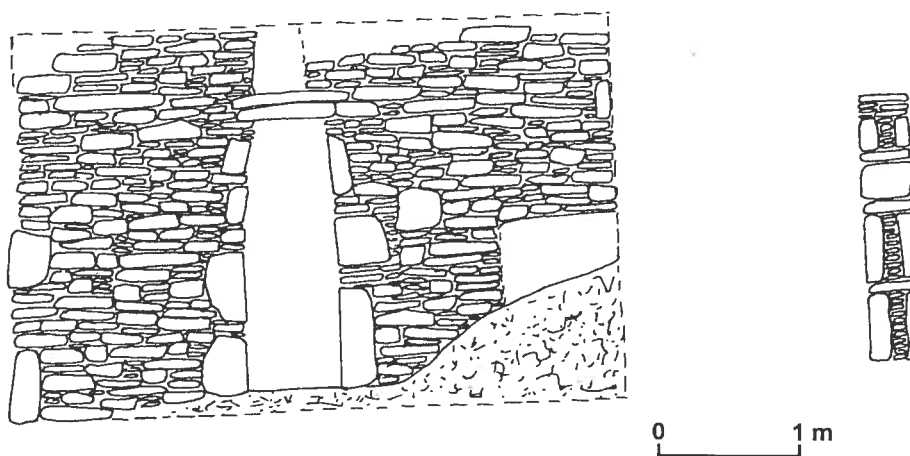


Figure 24. Façade externe d'une habitation et profil de l'entrée principale illustrant la technique de *pachillas*, secteur II de Rapayan.

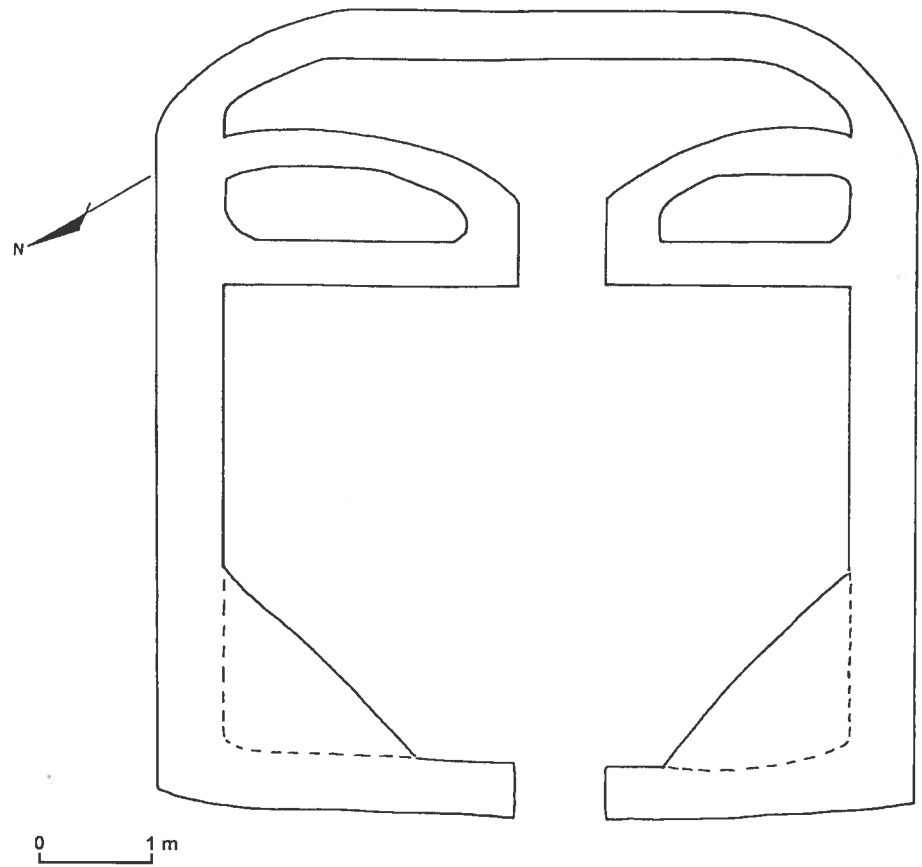


Figure 25. Plan d'une habitation illustrant une cavité directement intégrée dans le mur arrière, secteur II de Rapayan.

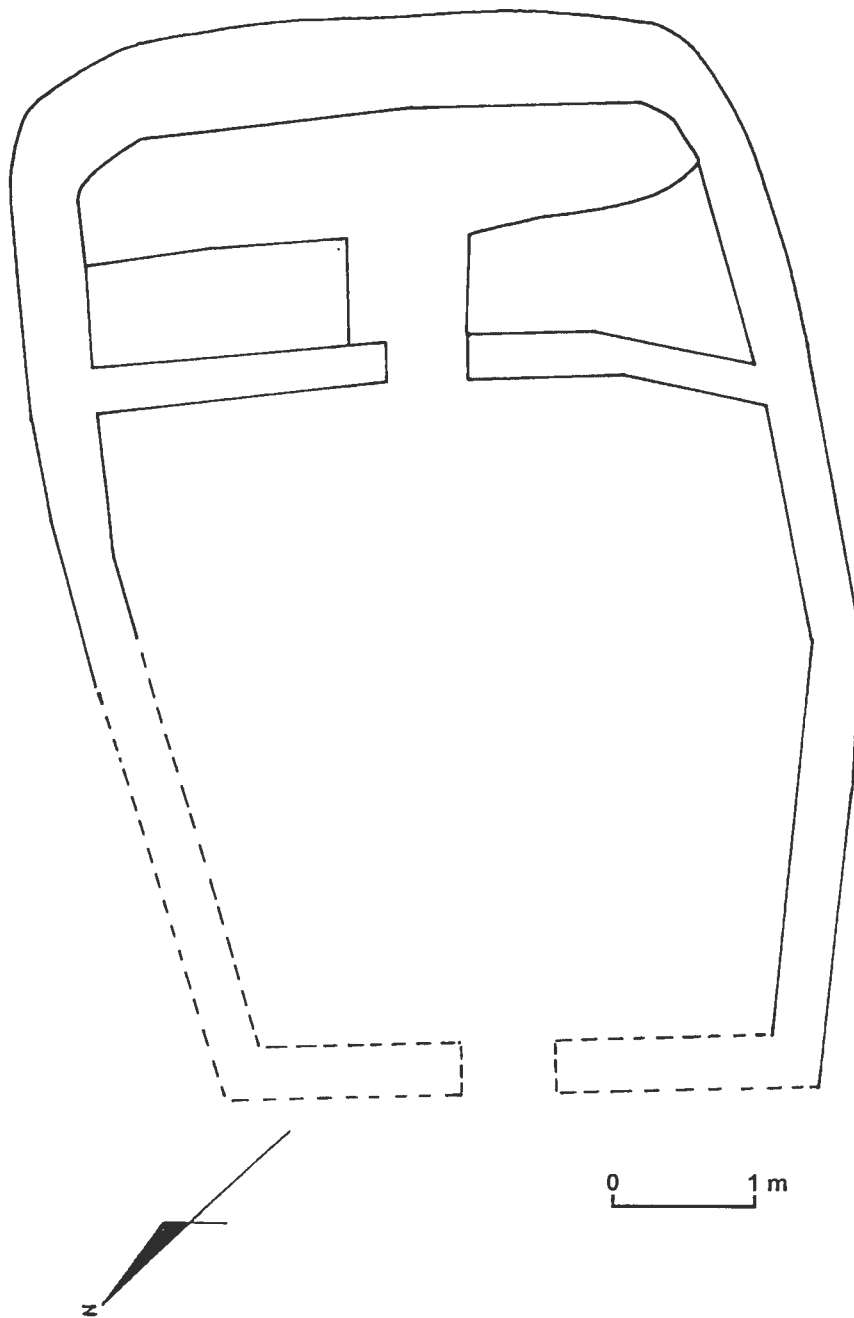


Figure 26. Plan d'une habitation illustrant l'ajout de murets sur la paroi arrière afin de créer des cavités, secteur IV de Rapayan.

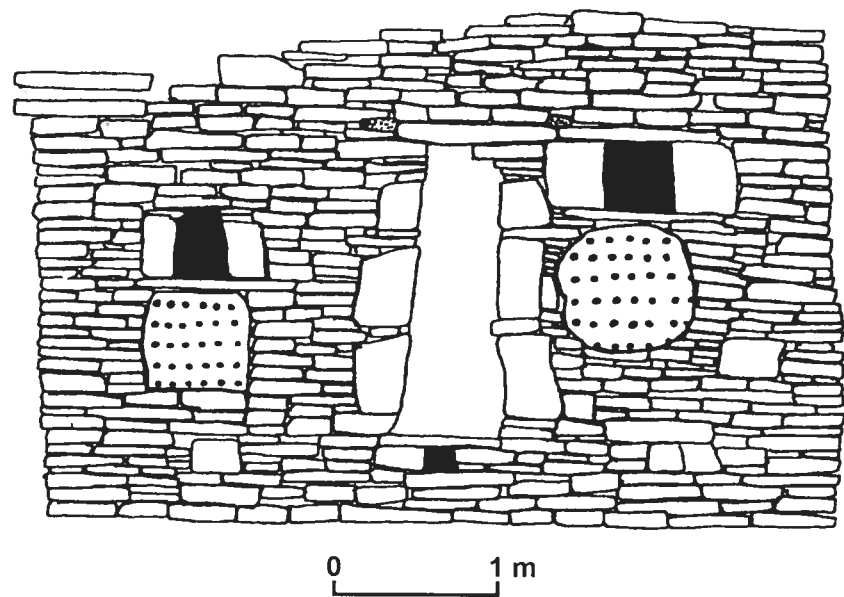


Figure 27. Façade d'un mur de subdivision finement construit d'une habitation illustrant la porte du fond flanquée de fenêtres donnant accès à l'intérieur des deux compartiments muraux, secteur IV de Rapayan.

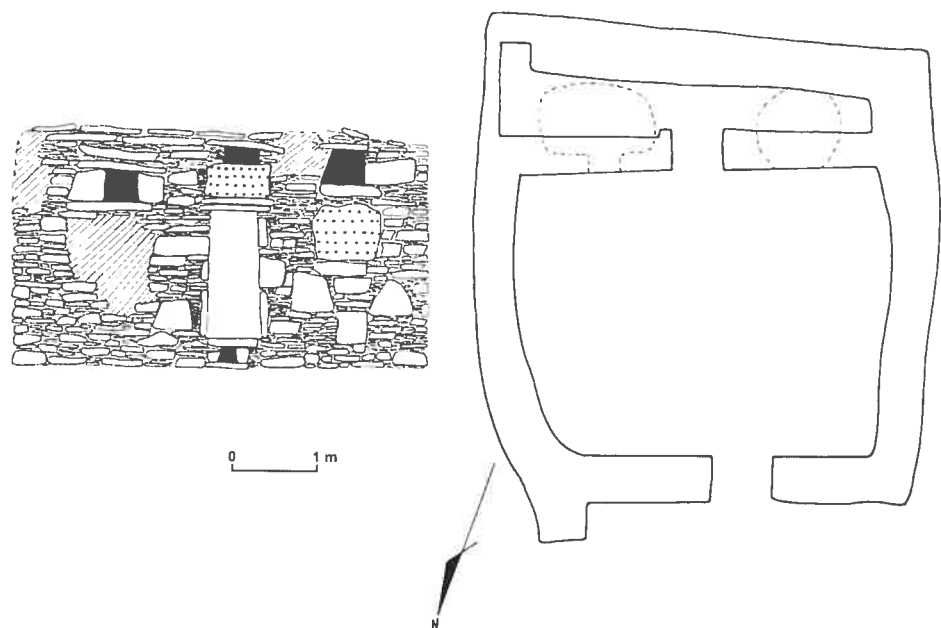


Figure 28. Plan d'une habitation illustrant l'emplacement des compartiments muraux et façade du mur de subdivision de la même maison illustrant la porte du fond flanquée de fenêtres donnant accès à l'intérieur des deux compartiments muraux. Notez les niches au-dessus et au-dessous de la porte, secteur I de Rapayan.

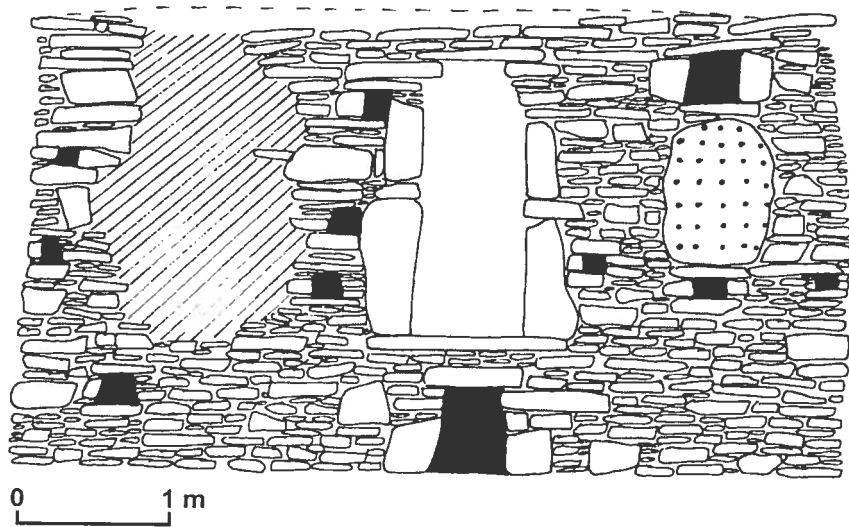


Figure 29. Façade d'un mur de subdivision d'une habitation illustrant la porte du fond flanquée de fenêtres donnant accès à l'intérieur des deux compartiments muraux. Notez la niche sous la porte, secteur II de Rapayan.

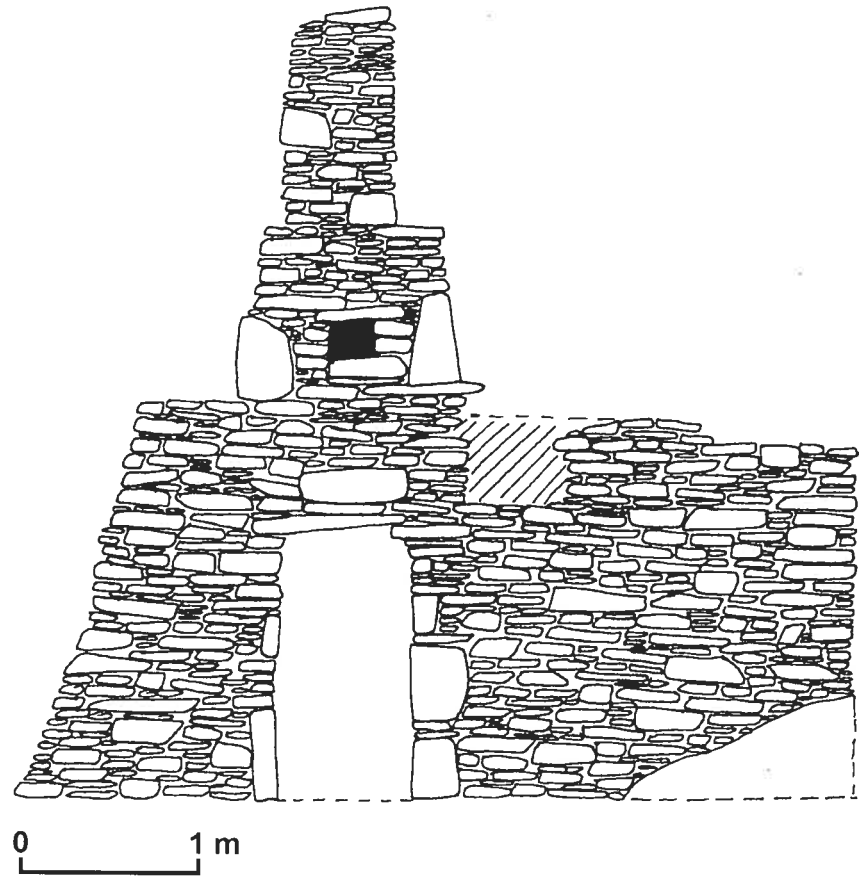


Figure 30. Façade principale d'une habitation illustrant le type de toiture en pointe.

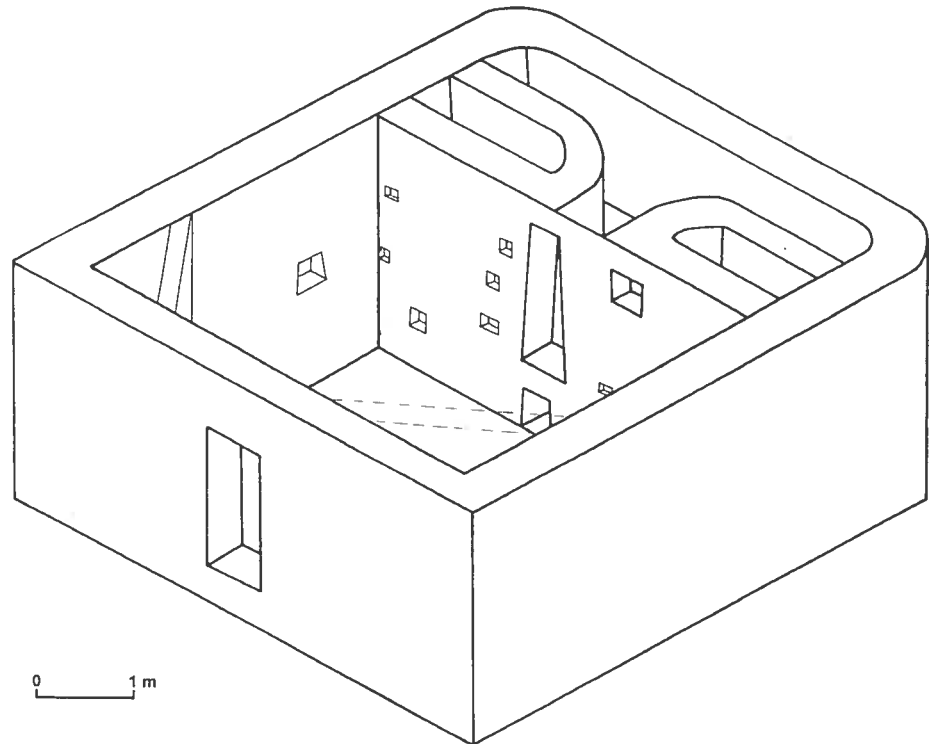


Figure 31. Isométrie d'une structure d'habitation typique à deux pièces, secteur II de Rapayan.

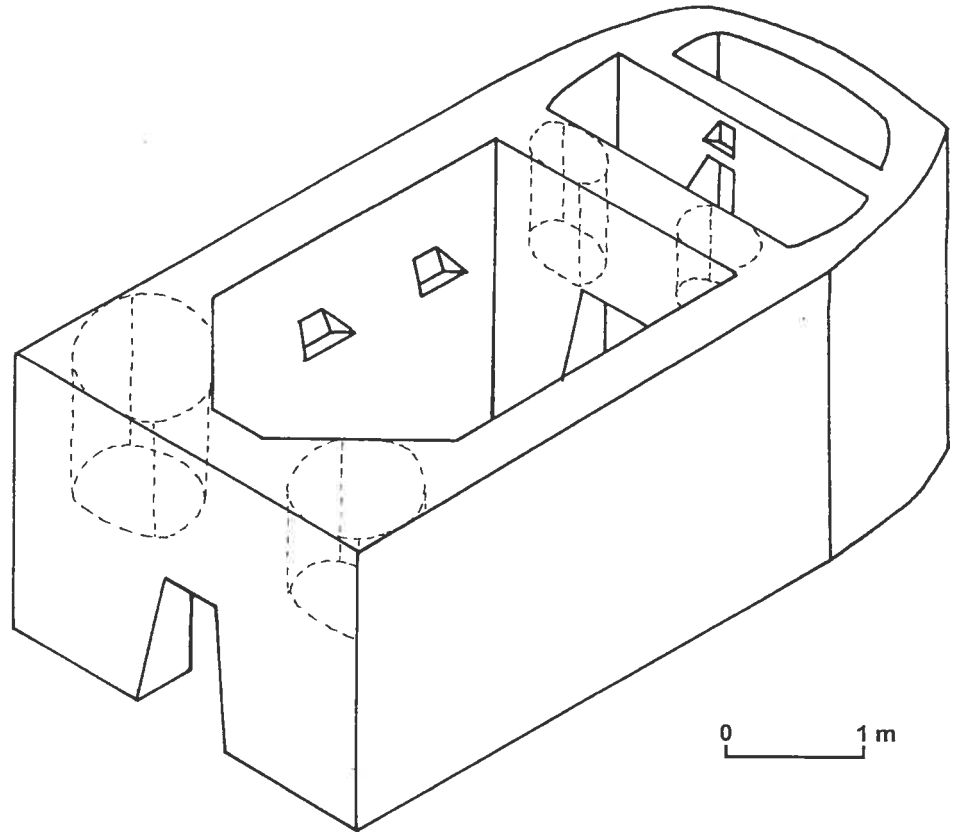


Figure 32. Isométrie d'une structure d'habitation typique à trois pièces, secteur III de Rapayan.

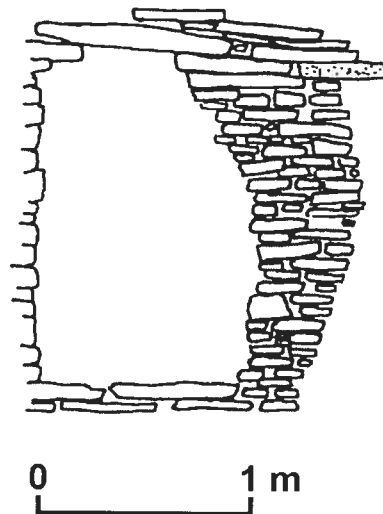


Figure 33. Profil d'une galerie illustrant sa technique de construction. Le mur de soutien de la terrasse d'habitation se localise à gauche de l'illustration, secteur II de Rapayan.

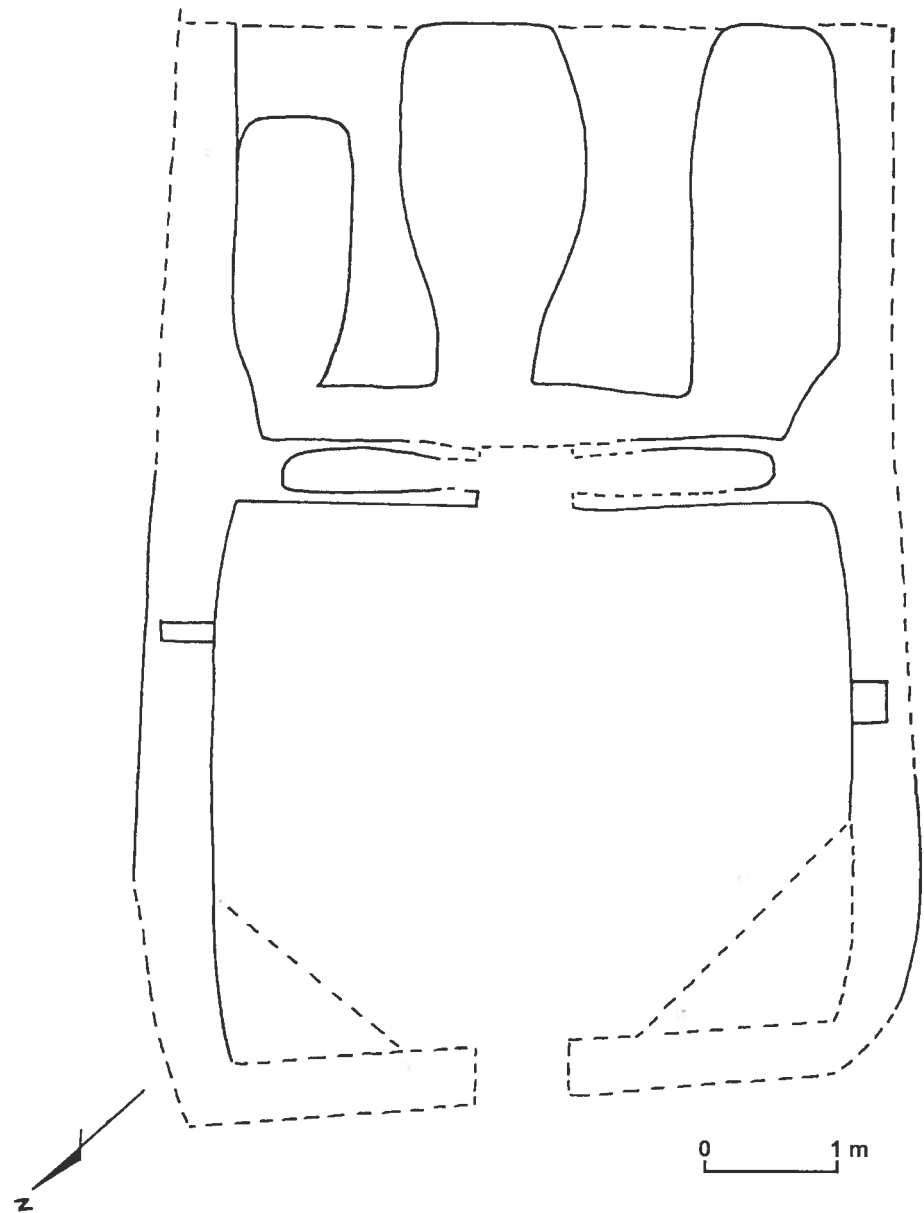


Figure 34. Habitation construite sur le passage d'une ancienne galerie.
Les larges compartiments du mur de contention de cette galerie se situent
à l'arrière.

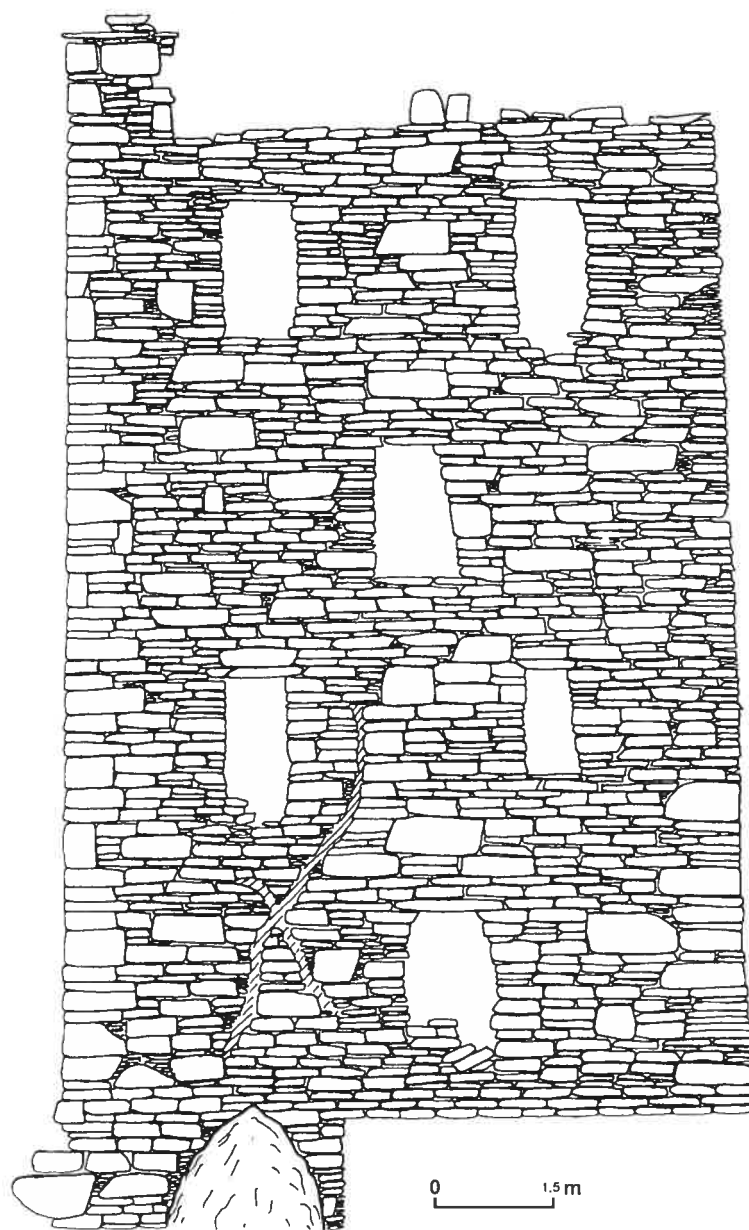


Figure 35a. Illustration de l'édifice principal à étages multiples du secteur II de Rapayan.

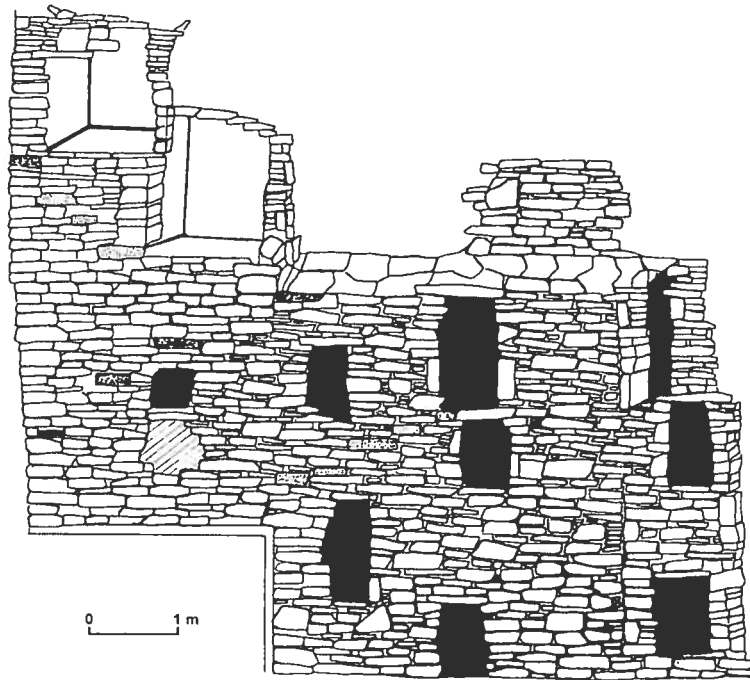


Figure 35b. Partie supérieure de la muraille s'emboitant dans l'édifices à étages multiples, secteur II de Rapayan.

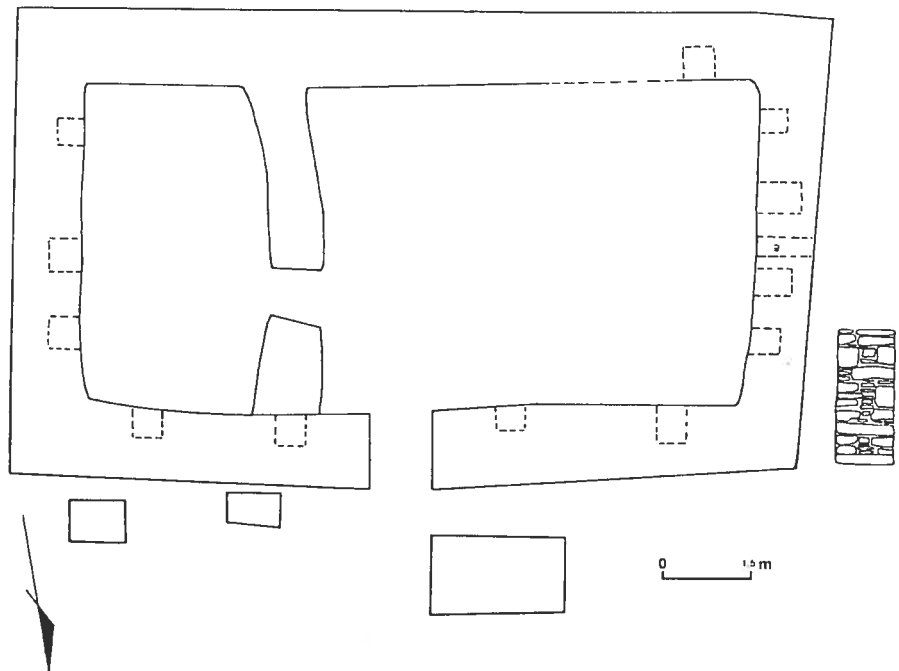


Figure 36. Plan d'une structure rectangulaire de plus petite dimension présentant deux pièces, secteur de la forêt d'eucalyptus, Rapayan.

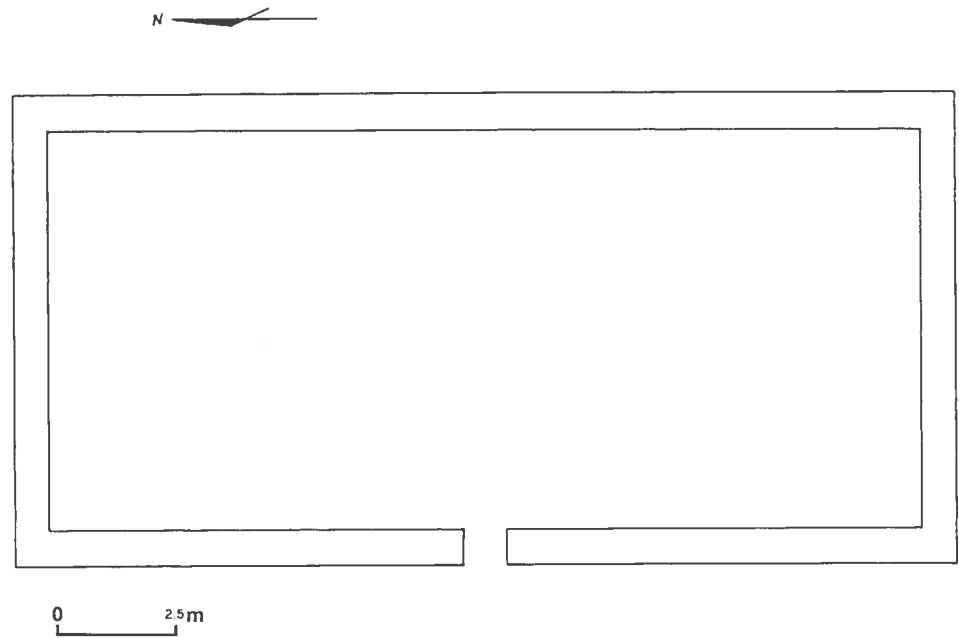


Figure 37. Plan d'une structure rectangulaire de la forêt d'eucalyptus ne présentant aucune subdivision interne.

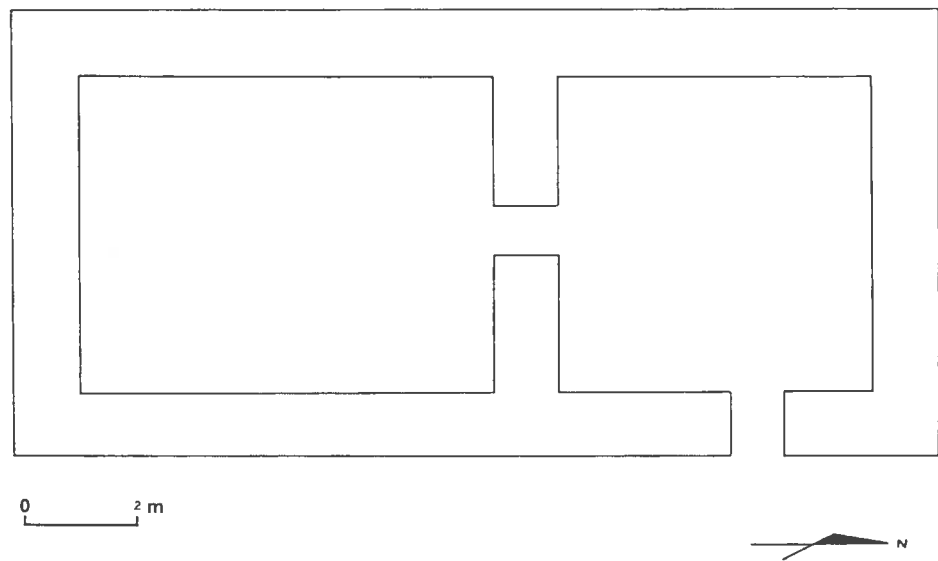


Figure 38. Plan d'une structure rectangulaire de grande dimension de la forêt d'eucalyptus présentant deux pièces.

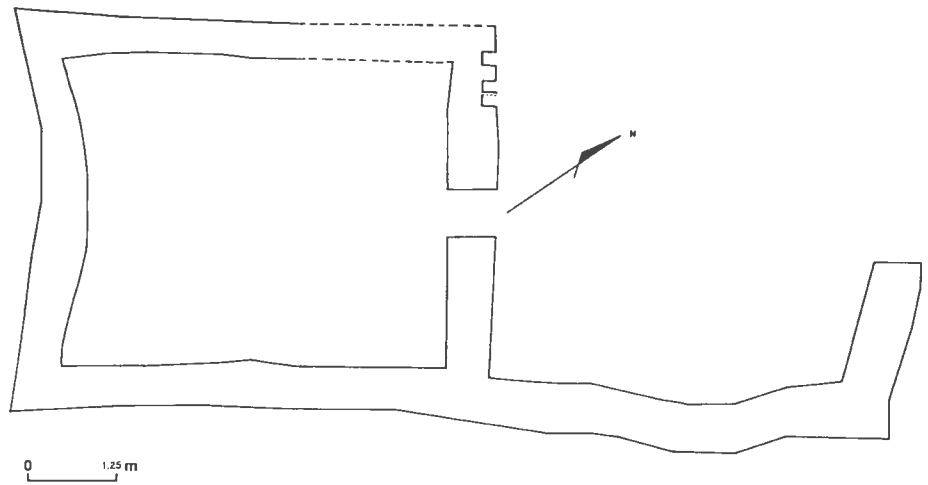


Figure 39. Plan d'une structure rectangulaire de la forêt d'eucalyptus flanquée d'un patio à l'avant.

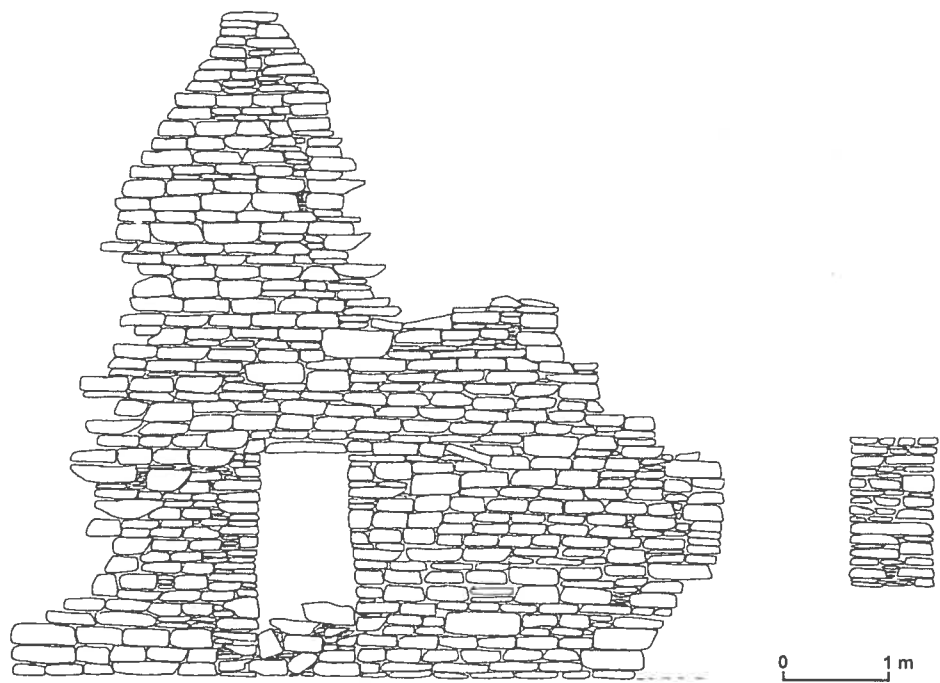


Figure 40. Façade externe en pignon d'une construction rectangulaire, et profil de l'entrée, forêt d'eucalyptus, Rapayan.

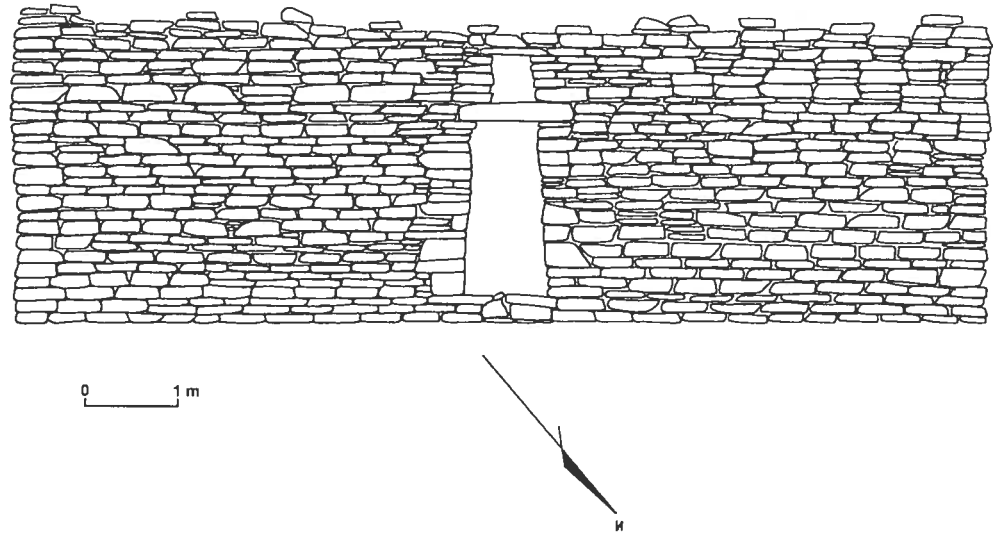


Figure 41. Façade externe d'une construction rectangulaire de la forêt d'eucalyptus exhibant une fenêtre au-dessus de la porte, Rapayan.

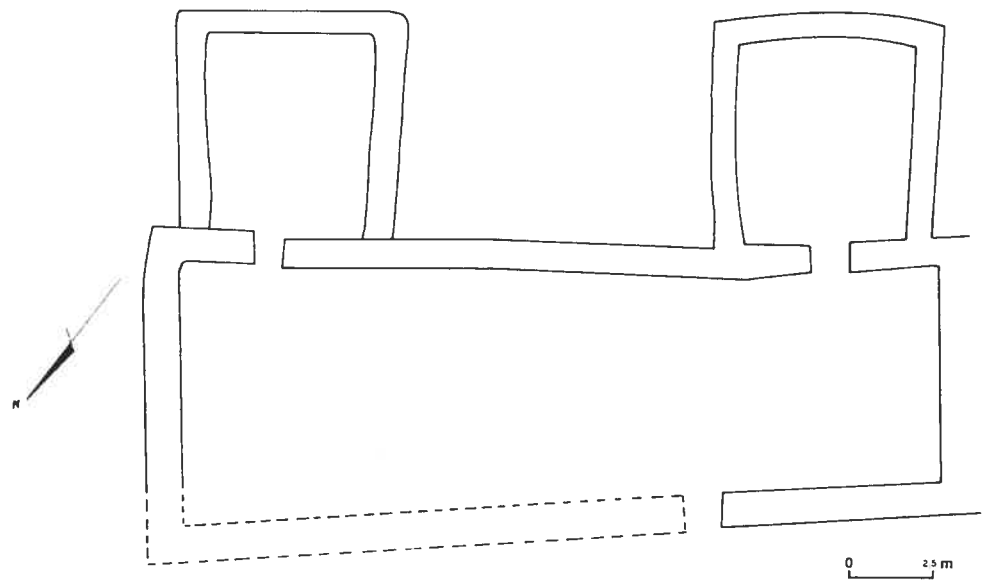


Figure 42. Plan d'une structure rectangulaire de la forêt d'eucalyptus munie de deux annexes. Il s'agit d'une église coloniale probablement érigée avant 1570.

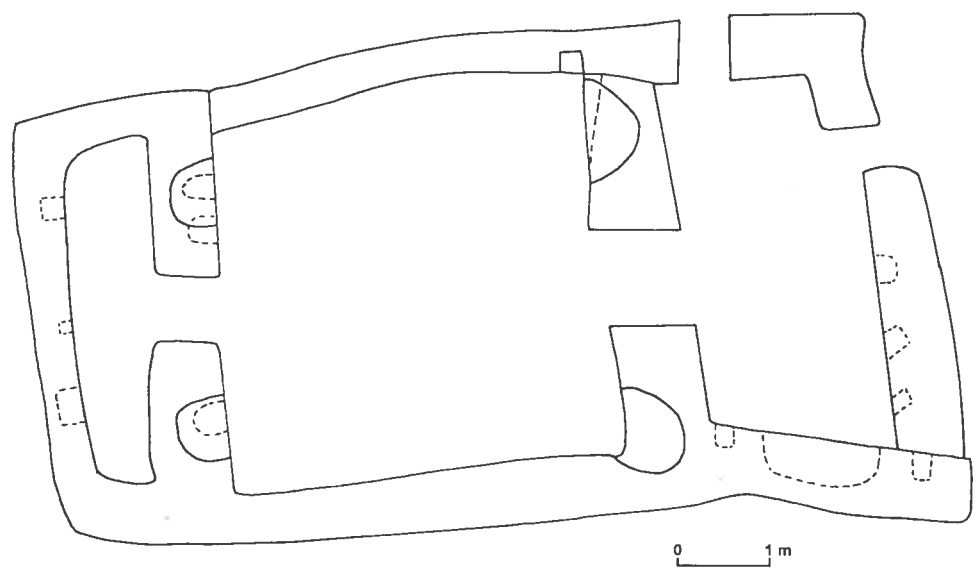


Figure 43. Plan de l'habitation « transitionnelle », secteur IV de Rapayan.

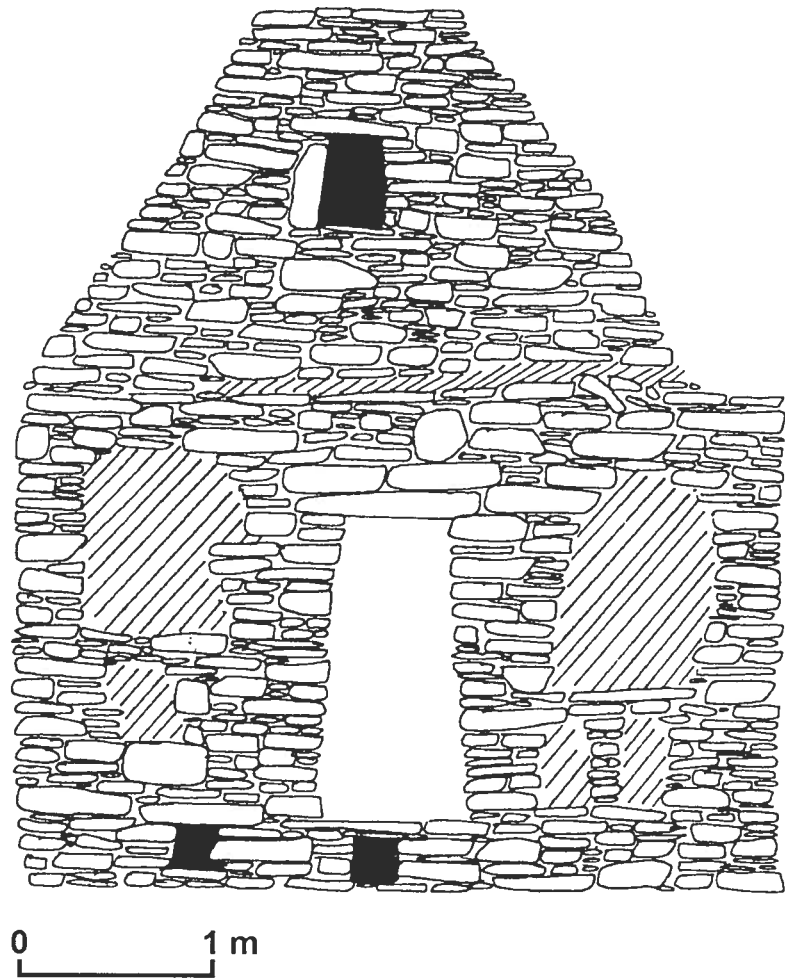


Figure 44. Mur arrière de l'habitation « transitionnelle » dont la partie supérieure forme un pignon, secteur IV de Rapayan.

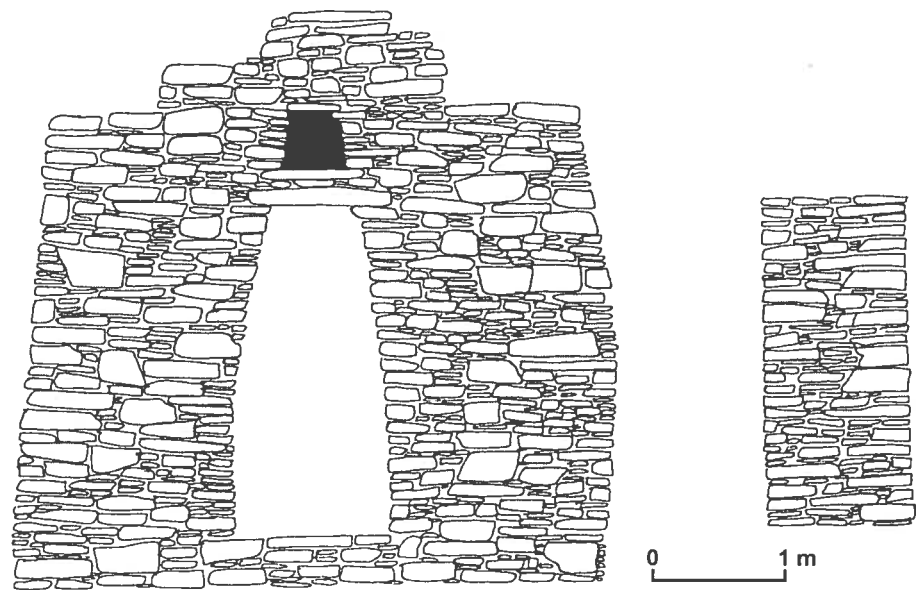


Figure 45. Façade externe principale de l'habitation « transitionnelle » et profil de la porte.

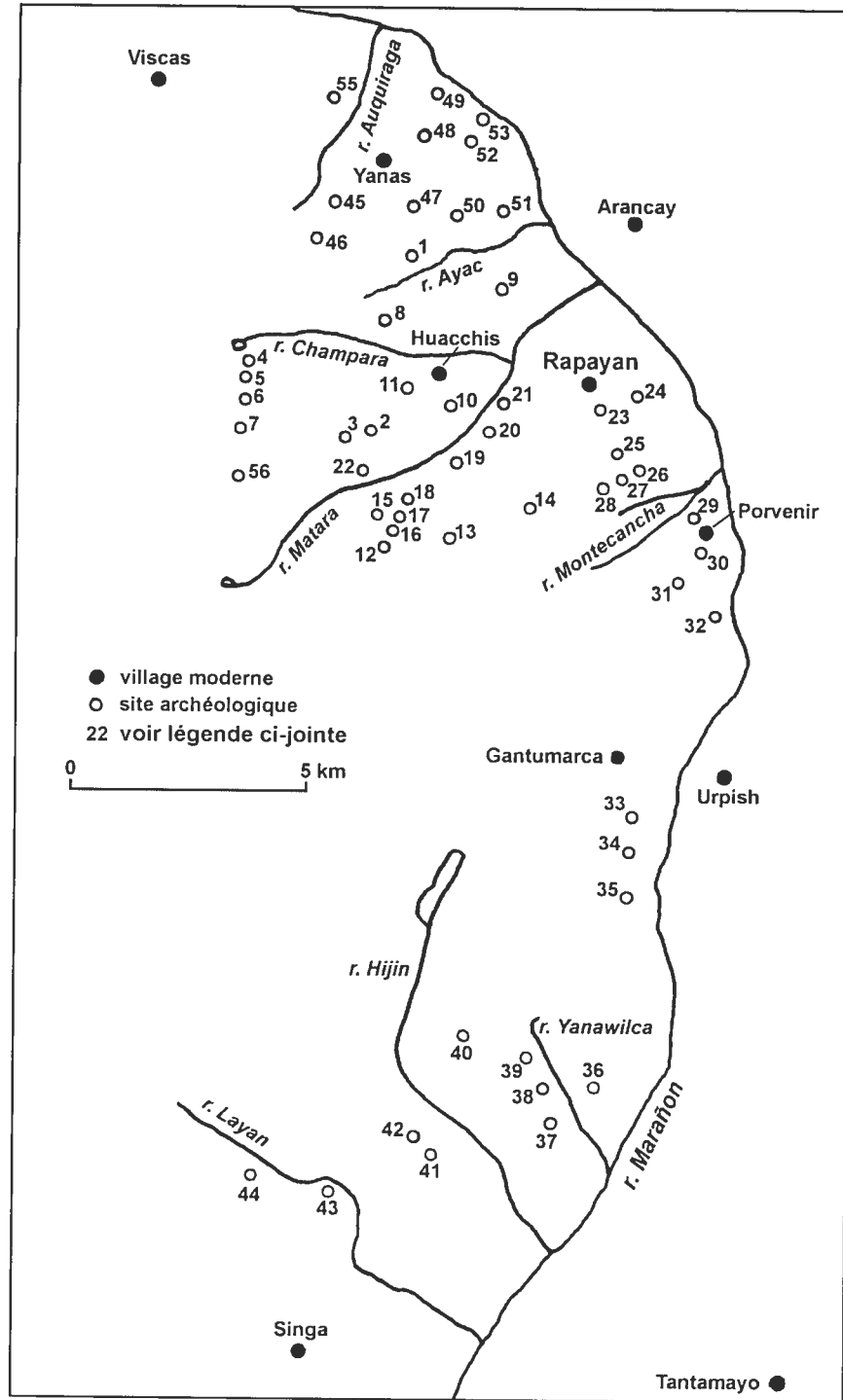


Figure Aire de prospection autour de Rapayan

Figure 46a. Carte illustrant les sites recensés au cours de notre prospection.

Tableau 21. Légende des sites.

1. Quillash
2. Totorá II
3. Totorá I
4. Parina I
5. Parina II
6. Parina III
7. Parina IV
8. Ichun
9. Chucuman
10. Ocushmina
11. Cocha Pampa
12. Matacastillo (Tacta I)
13. Tactabamba II
14. Llinquell
15. Tacatabamba III
16. Tacatabamba IV
17. Tacatabamba V
18. Tacatabamba VI
19. Habas Pampa
20. Purunya
21. Ojaragra I
22. Ojaragra II
23. Rapayan
24. Viro
25. Huecna I
26. Huecna II
27. Huecna III
28. Huecna IV
29. Pirushto
30. Porvenir I et II
31. Uchumarca
32. Mesapata
33. Gantumarca
34. Casa Blanca
35. Condor Amacuna
36. Yanahuilca
37. Hijin I
38. Hijin II
39. Hijin III
40. Juenhuaragra
41. Pampan I
42. Pampan II
43. Wata I
44. San José (Wata II)
45. Matacastillo (Yanas)
46. Minas Punta
47. Yuying
48. Rapraj
49. Huanchan
50. Queropampa
51. Numawilca
52. Aypur
53. Raranca
55. Pueblo Viejo
56. Parina V

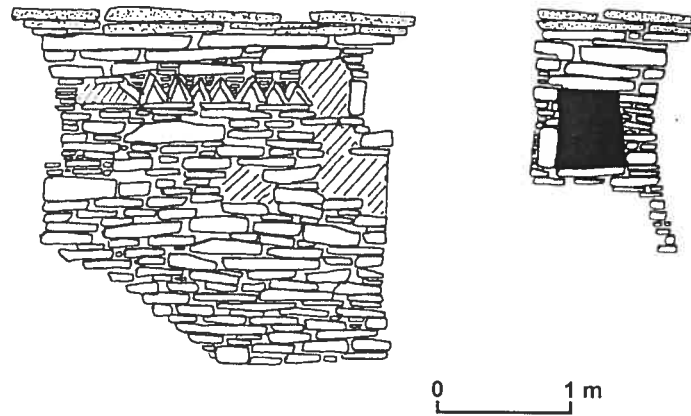


Figure 46b. *Chullpa* de type D (motif en zig-zag) de Viro, façade et profil (site # 24).

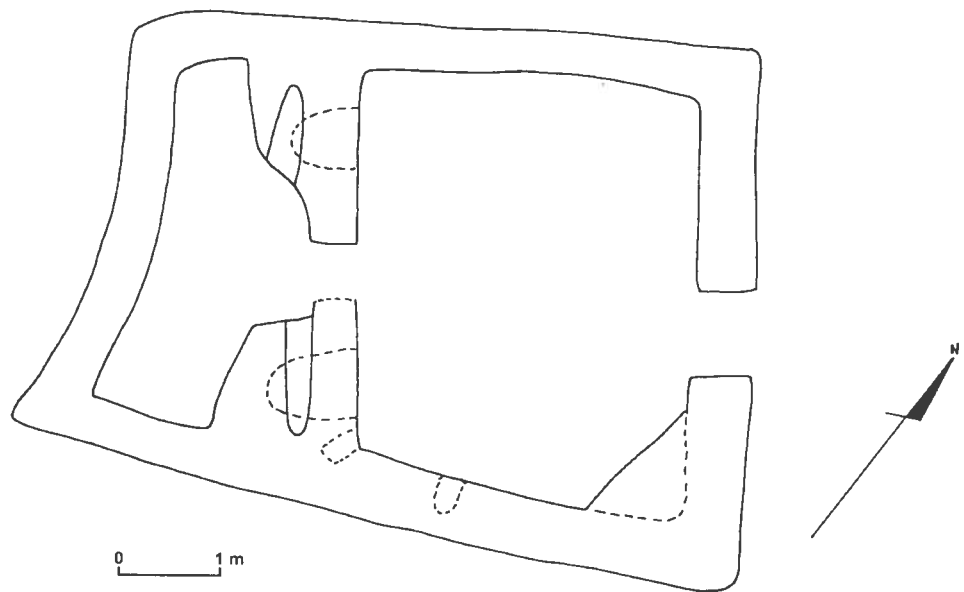


Figure 47. Exemple du plan d'une habitation typique de Viro (site # 24).

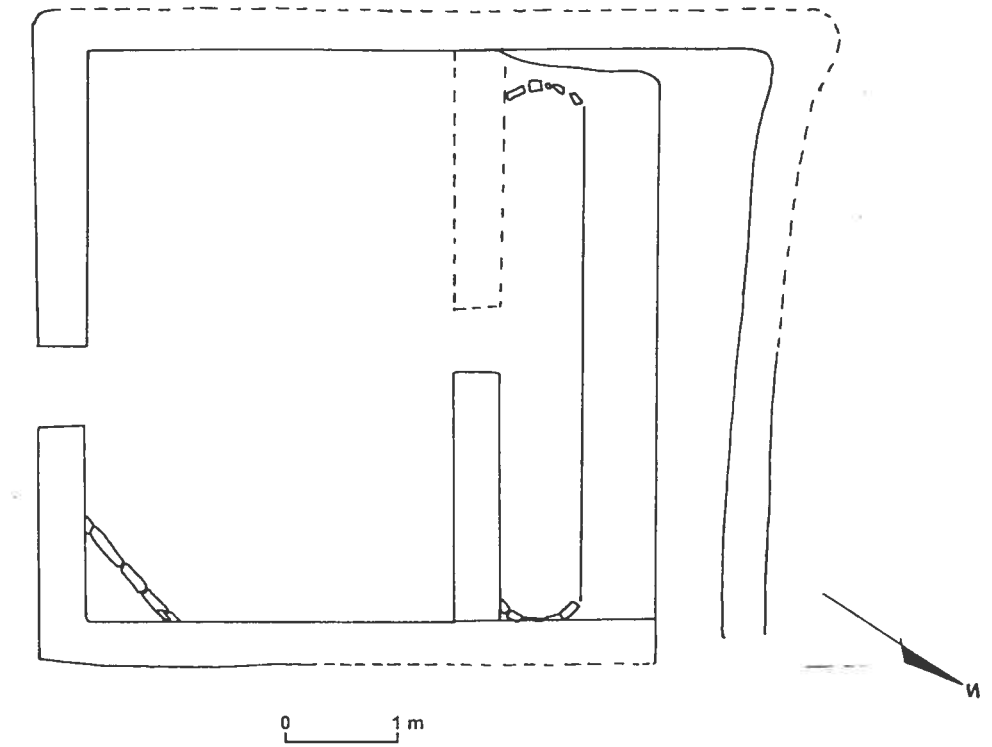


Figure 48. Plan d'une habitation de Tactabamba, site # 18.

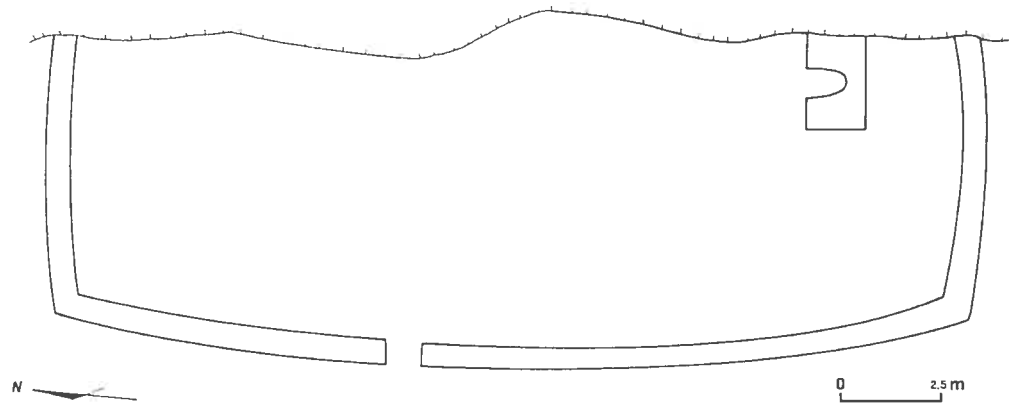


Figure 49. Croquis du site défensif/cérémoniel/communication Huecna II (# 26), zone de Rapayan.

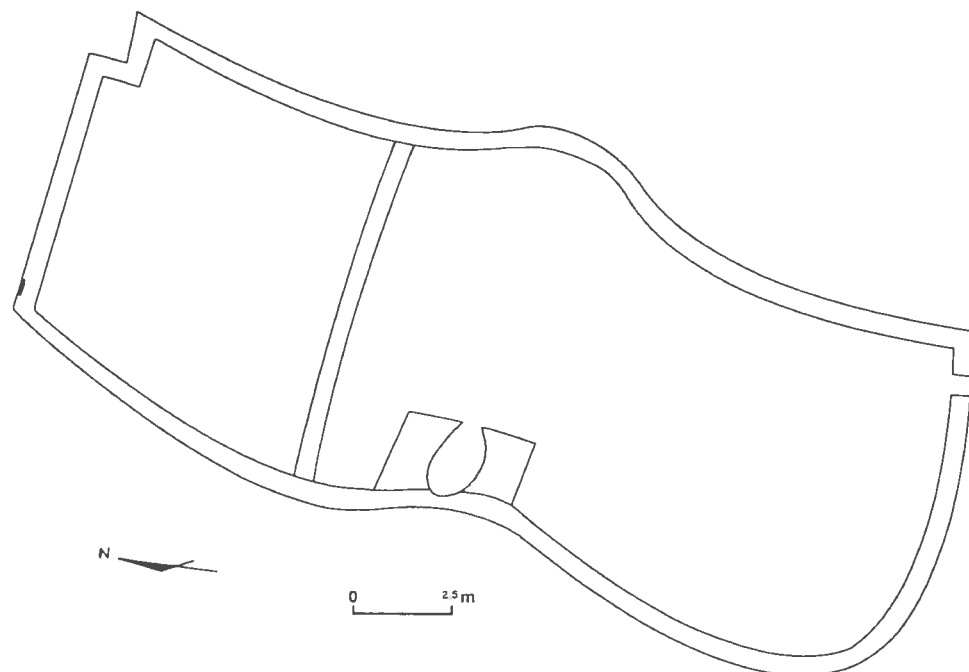


Figure 50. Croquis du site défensif/cérémoniel/communication Huecna III (# 27), zone de Rapayan.

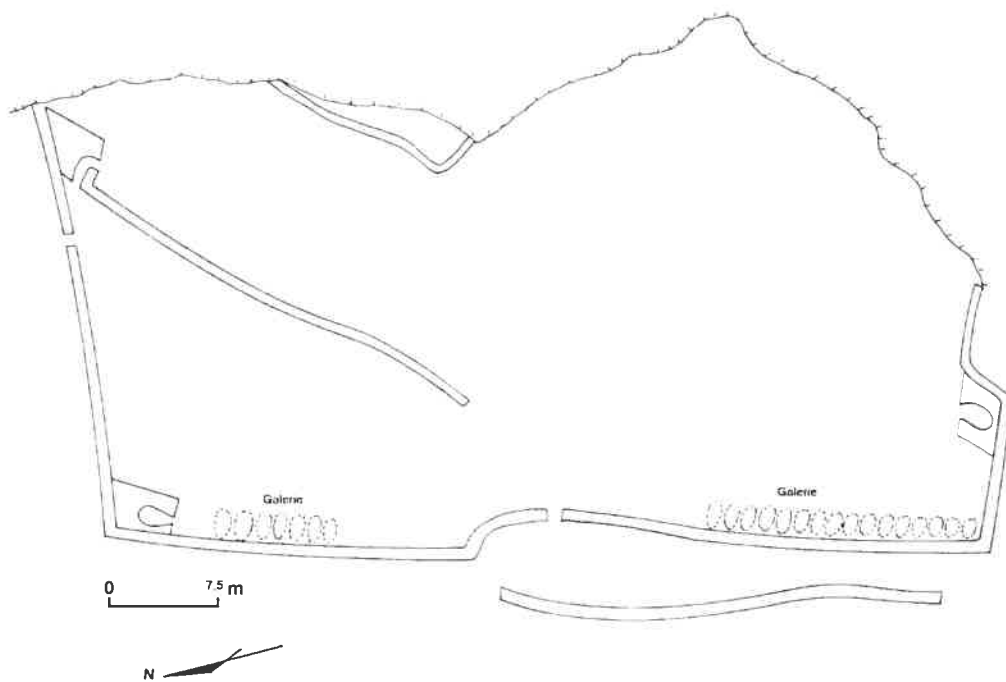


Figure 51. Croquis du site défensif/cérémoniel/communication Huecna IV (# 28), zone de Rapayan. Les cercles en pointillés illustrent les galeries.

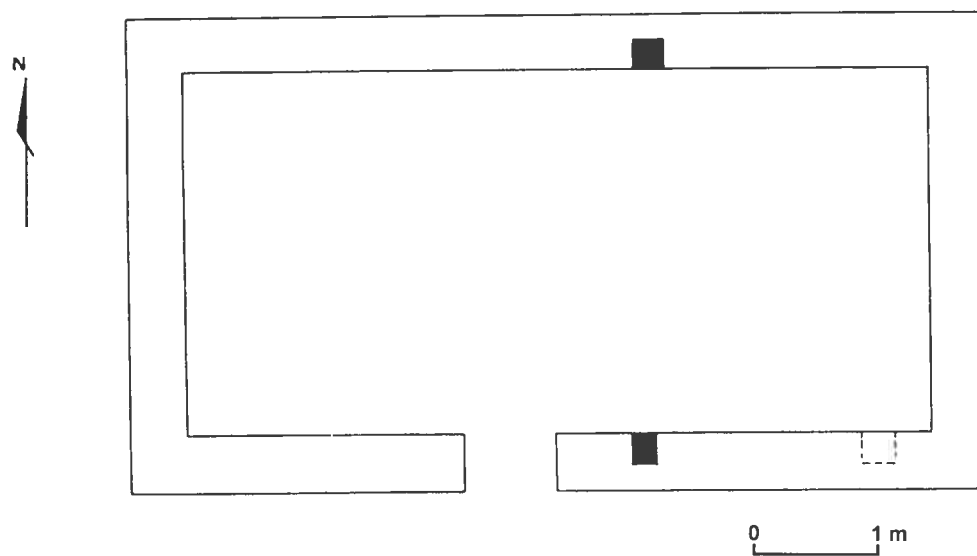


Figure 52. Structure rectangulaire d'une possible *kancha* Inca, Huecna I (# 25).

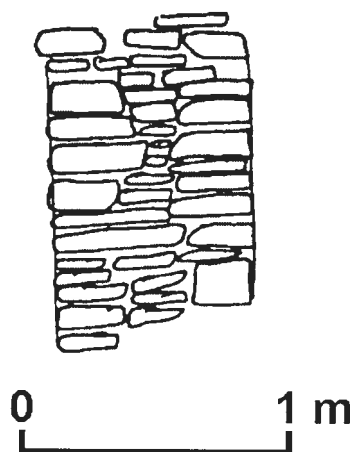


Figure 53. Profil d'une entrée d'un des quatre complexes architecturaux de Tactabamba II (# 13).

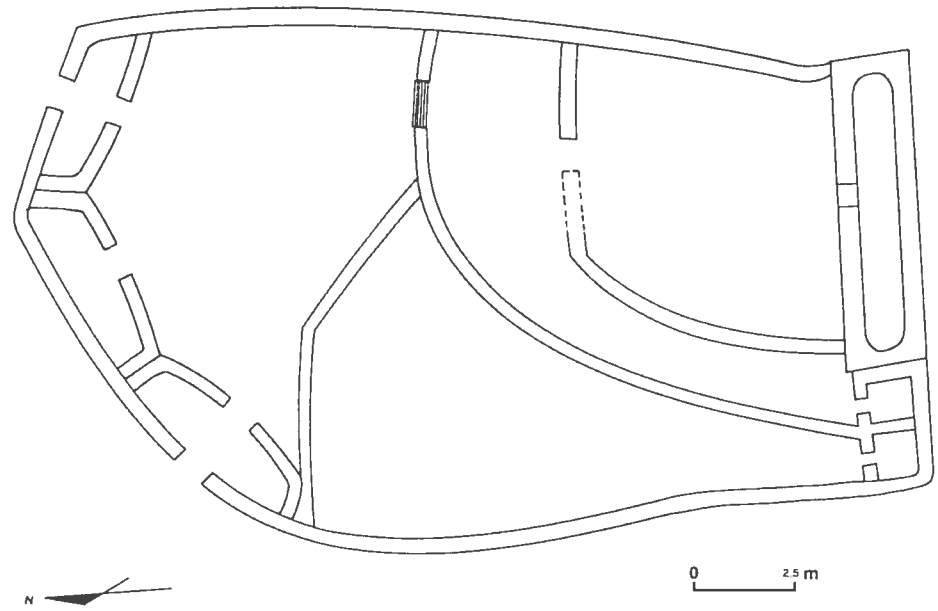


Figure 54. Croquis du complexe A de Tactabamba II (site # 13).

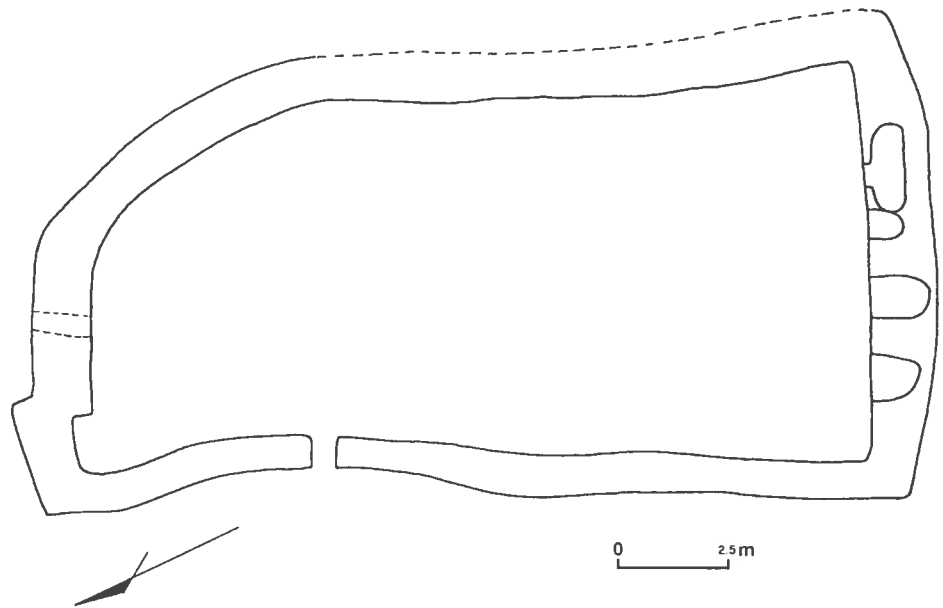


Figure 55. Plan du Complexe C de Tactabamba II (site # 13).

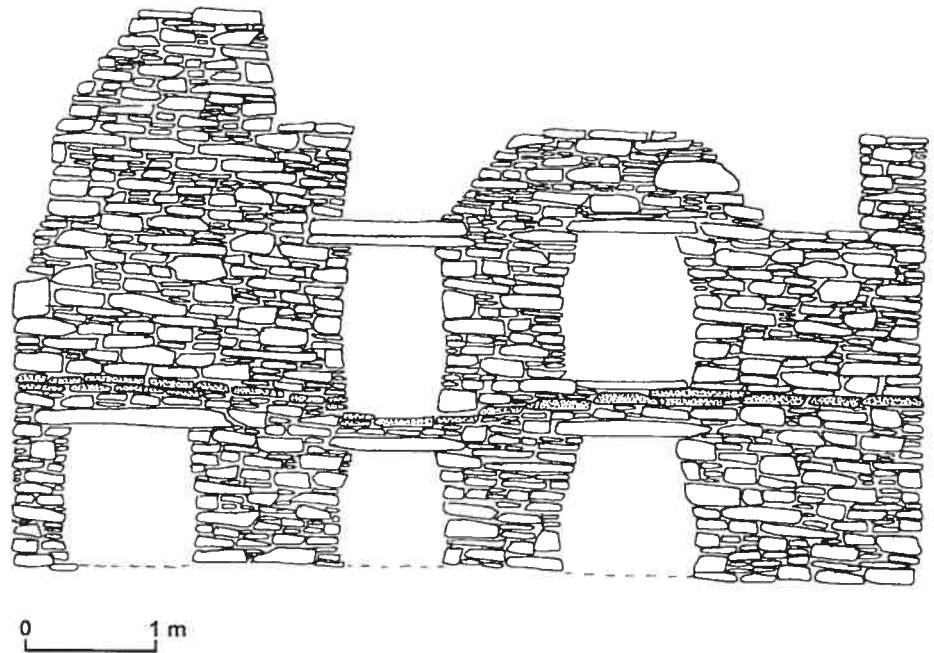


Figure 56. Façade du mur sud du complexe C de Tactabamba II (site # 13).

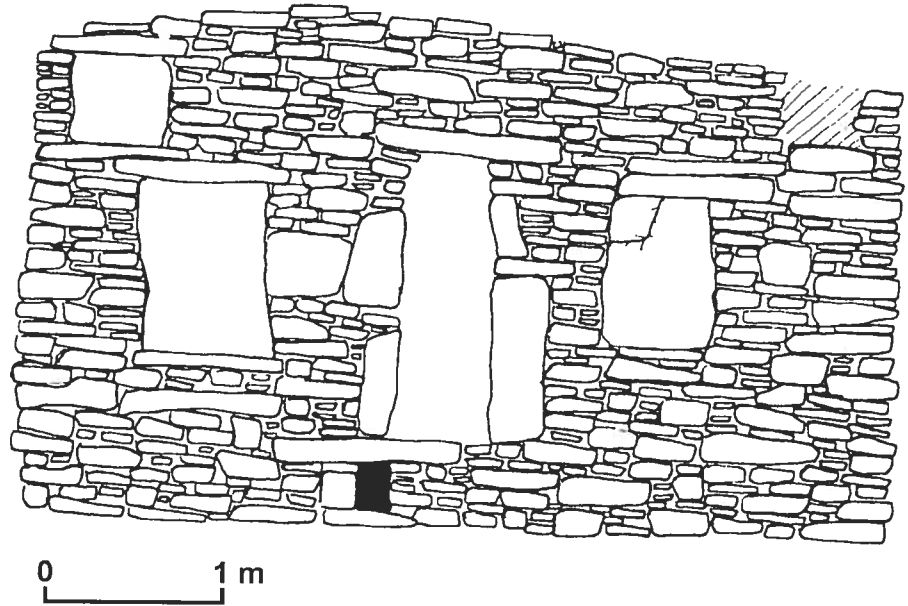


Figure 57. Illustration du mur de séparation présentant des cavités d'une maisonnée du secteur I de Porvenir (site # 30).

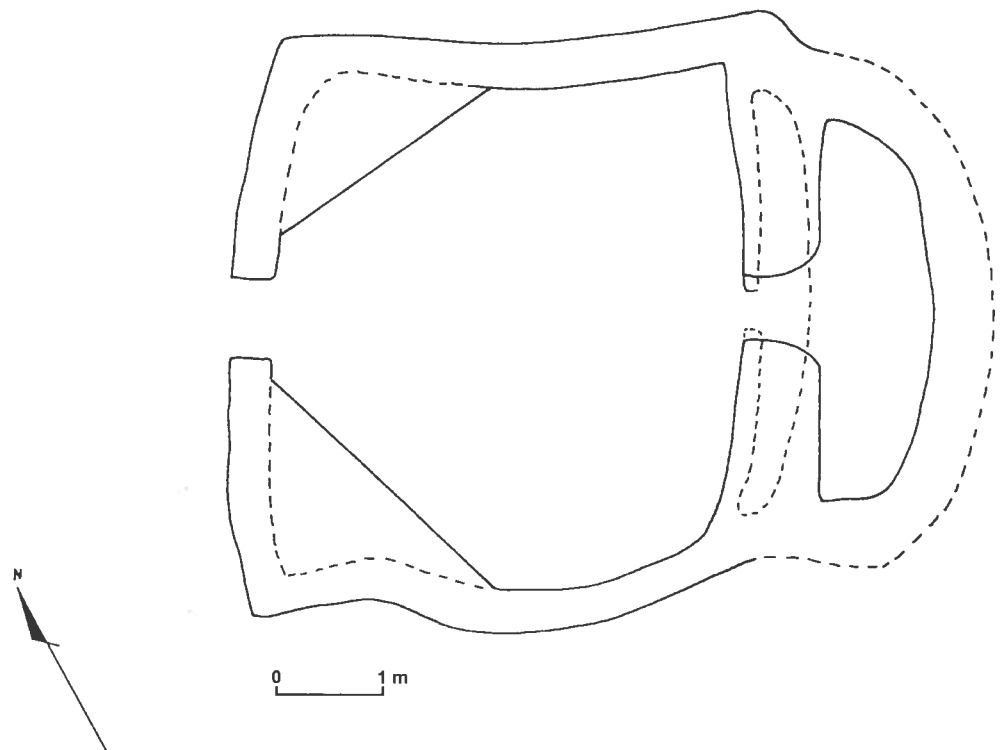


Figure 58. Habitation typique à deux pièces de Porvenir (site # 30). Celle-ci possède un mur arrière en pignon ayant accueilli des niches au second étage.

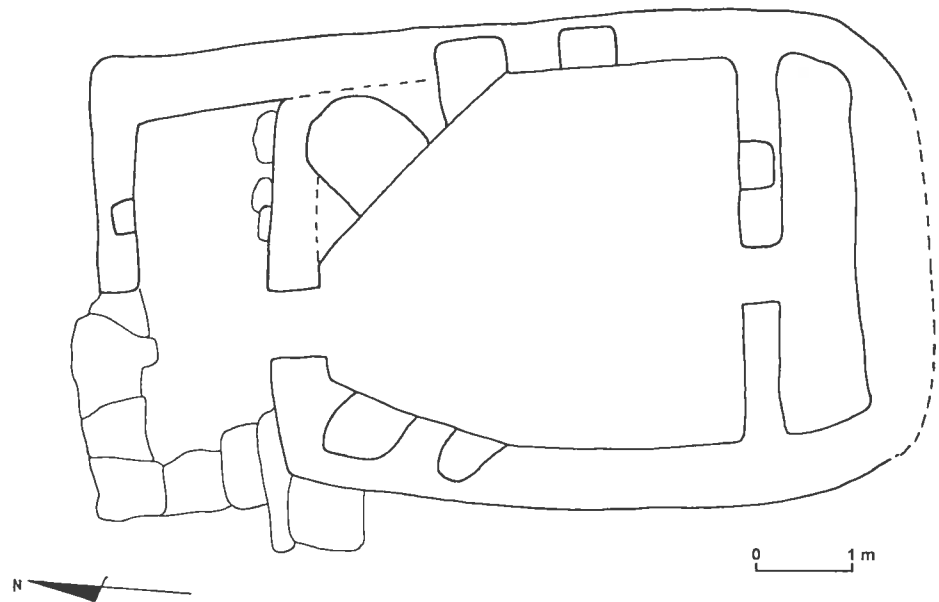


Figure 59. Habitation avec patio du secteur I de Porvenir (site # 30). Une série de dalles saillantes formant un escalier permet d'accéder au patio de la terrasse inférieure.

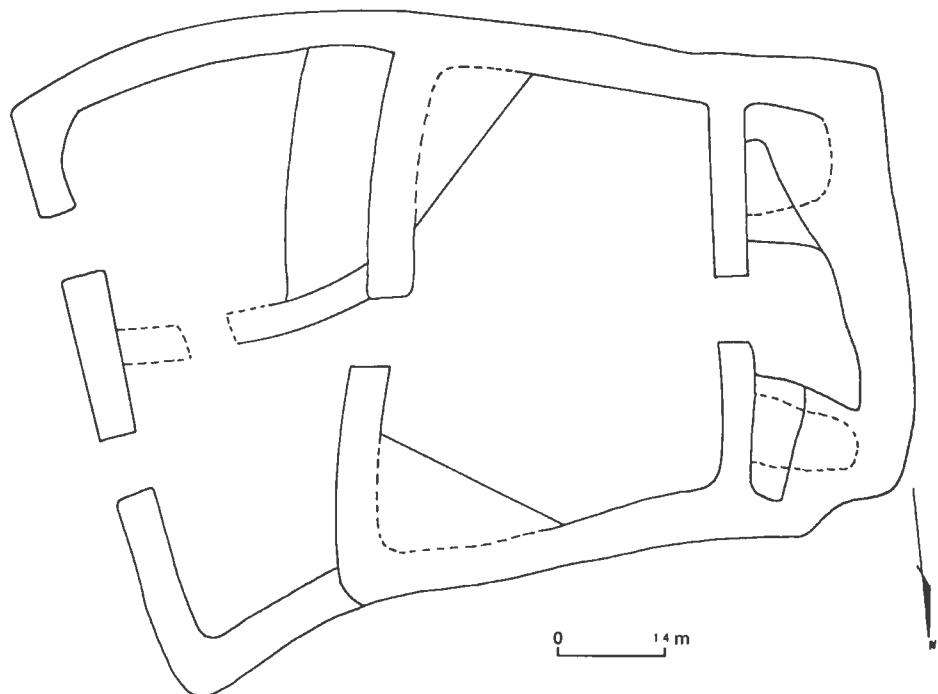


Figure 60. Habitation avec pignon et patio du secteur II de Porvenir (site # 30).

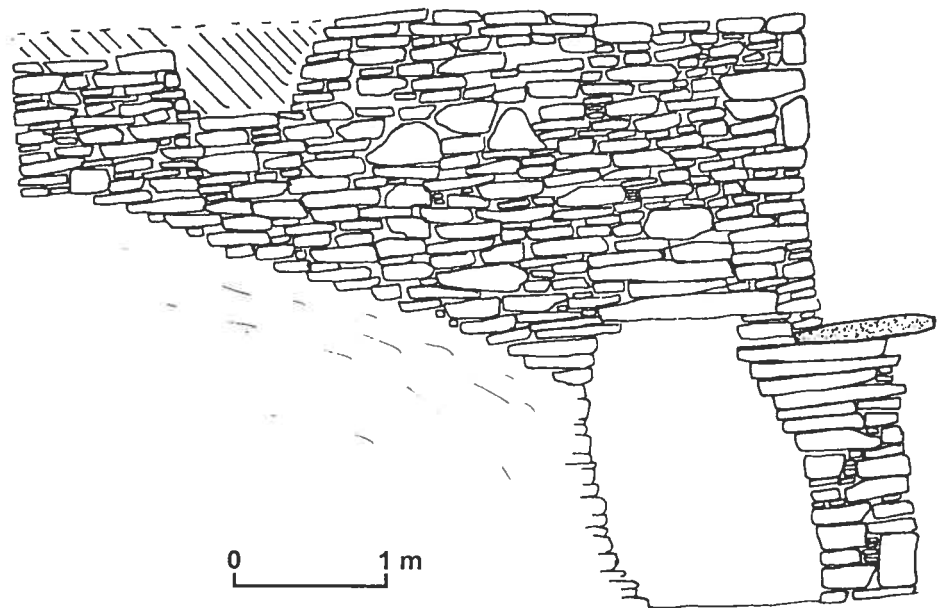


Figure 61. Système de galerie du secteur I de Porvenir (site # 30). Cette dernière passe sous le patio d'une habitation.



Figure 62. *Chullpa* de type B et profil de sa porte, secteur II de Porvenir (site # 30).

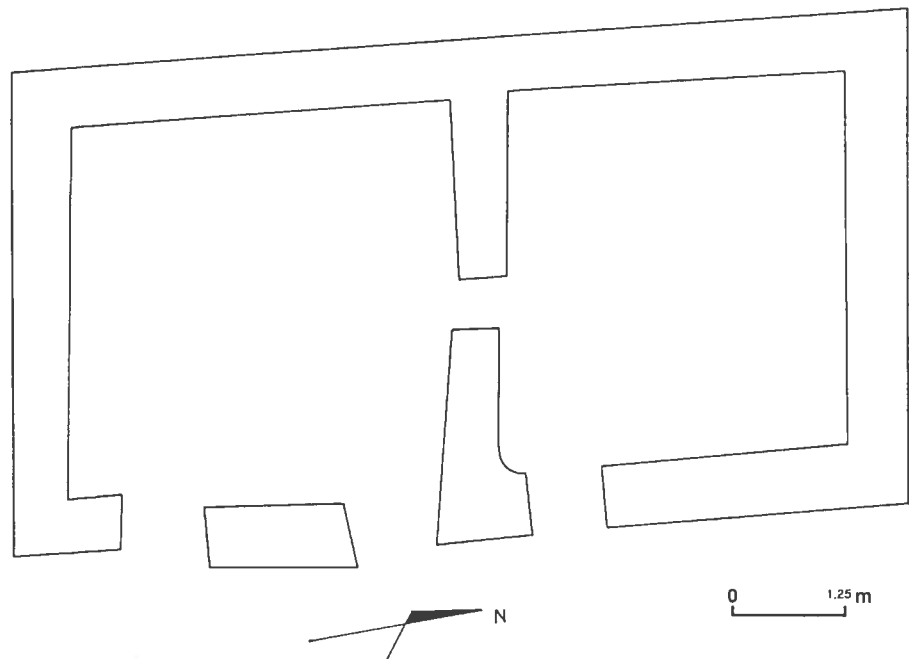


Figure 63. Plan d'une habitation de style ou d'influence Inca du site # 51 (Numawilca).

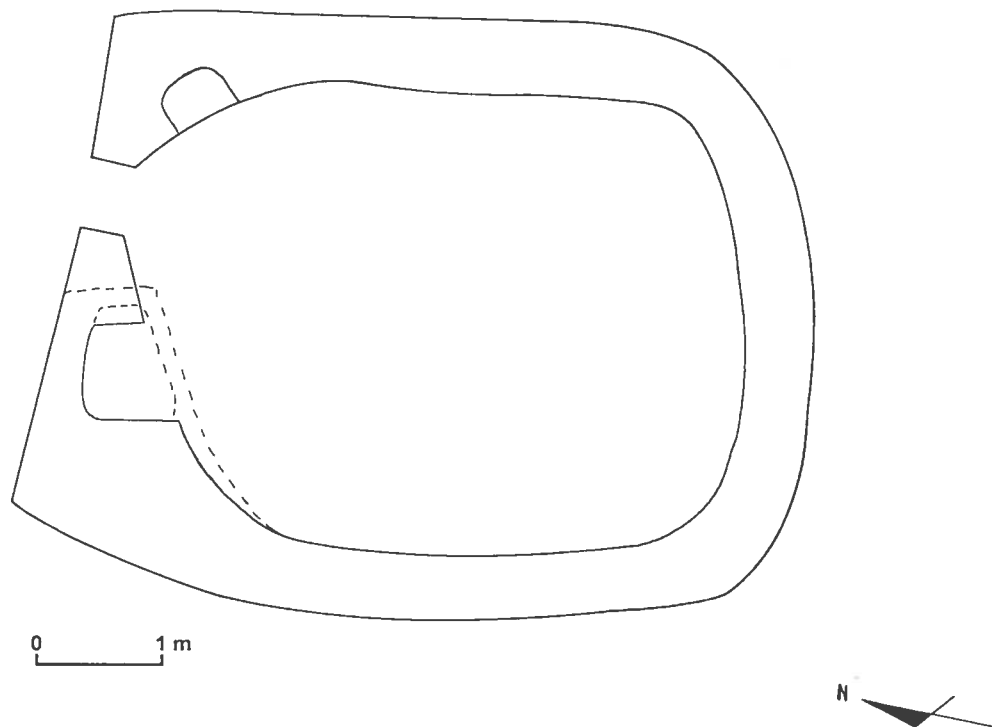


Figure 64. Habitation à plan simple et à toit plat du site # 47 (Yuying) de Yanas.

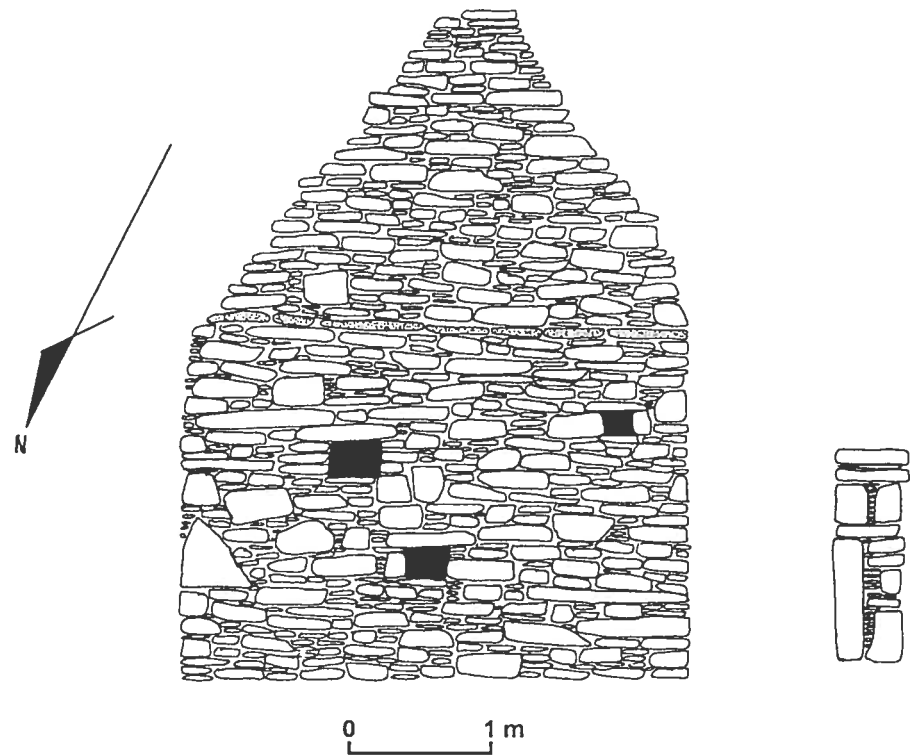


Figure 65. Mur arrière en pignon et profil de la porte illustrant la technique de construction par *pachillas* d'une habitation à plan simple du site # 47 (Yuying) de Yanas.

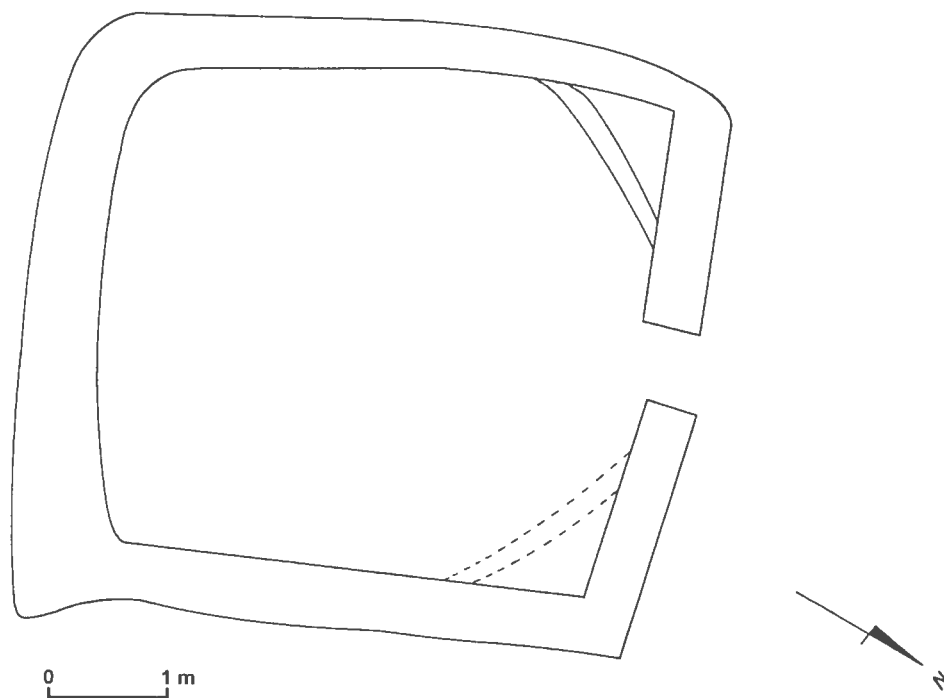


Figure 66. Plan de la même habitation à plan simple que la Figure 65, site # 47 (Yuying) de Yanas.

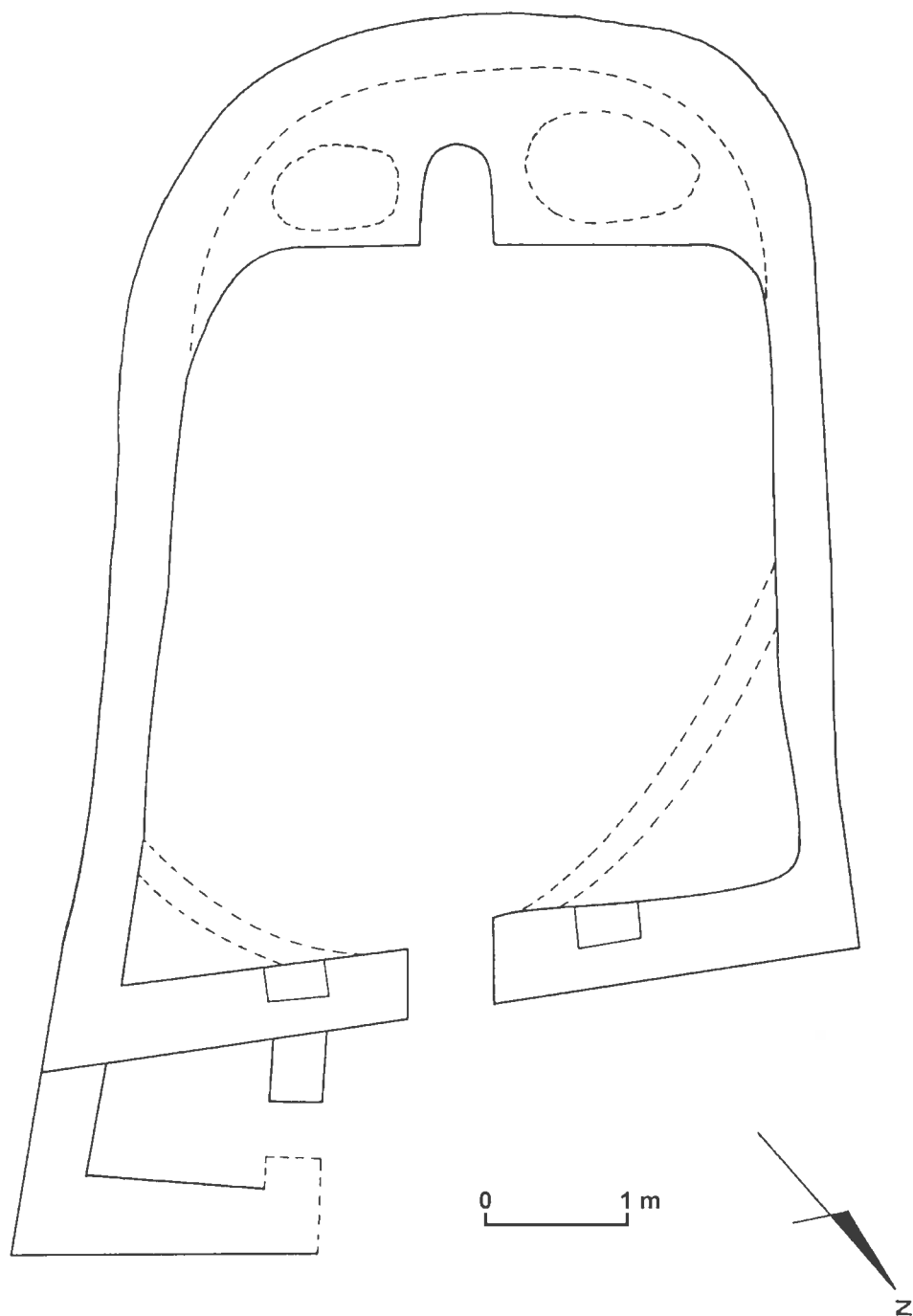


Figure 67. Plan d'une habitation du site # 1 (Quilliash) de Yanas.

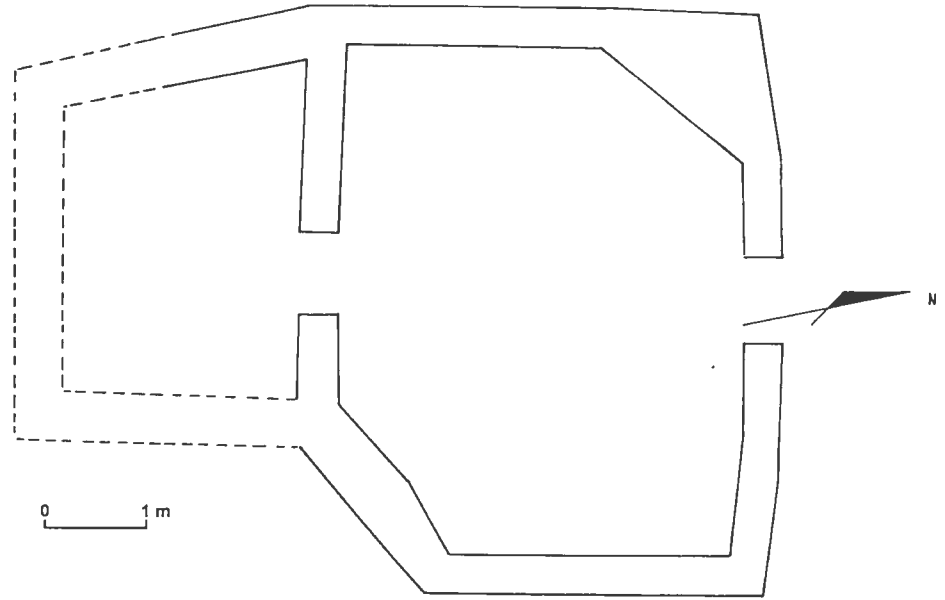


Figure 68. Plan d'une habitation du secteur II du site # 9 (Chucuman) de Huacchis.

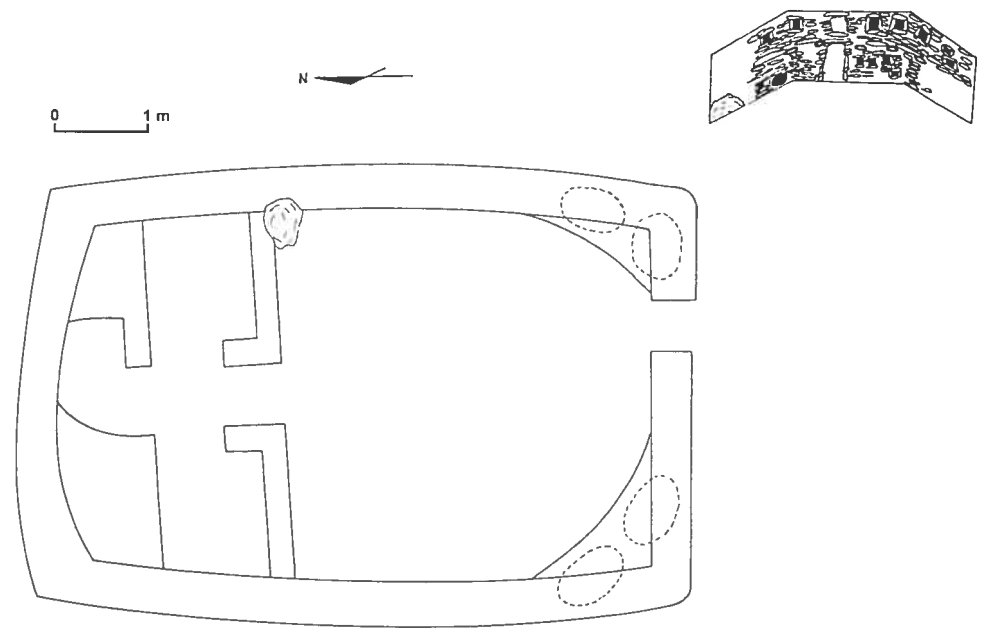


Figure 69. Plan d'une habitation du site # 10 (Ojaragra) de Huacchis.

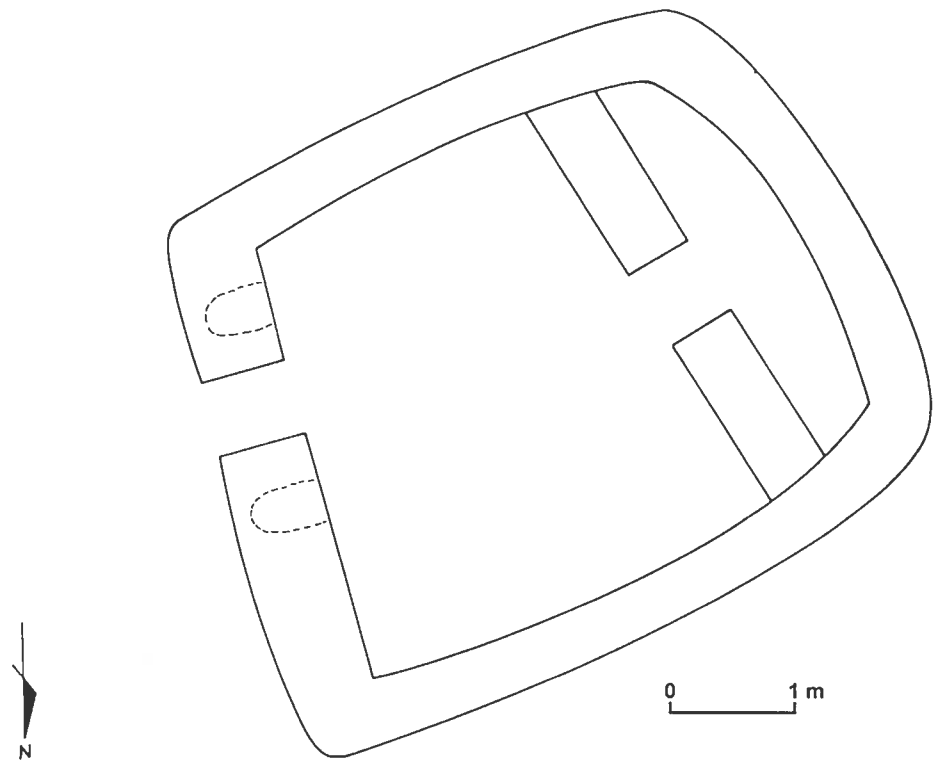


Figure 70. Plan d'une habitation du site #11 (Cocha Pampa) de Huacchis.

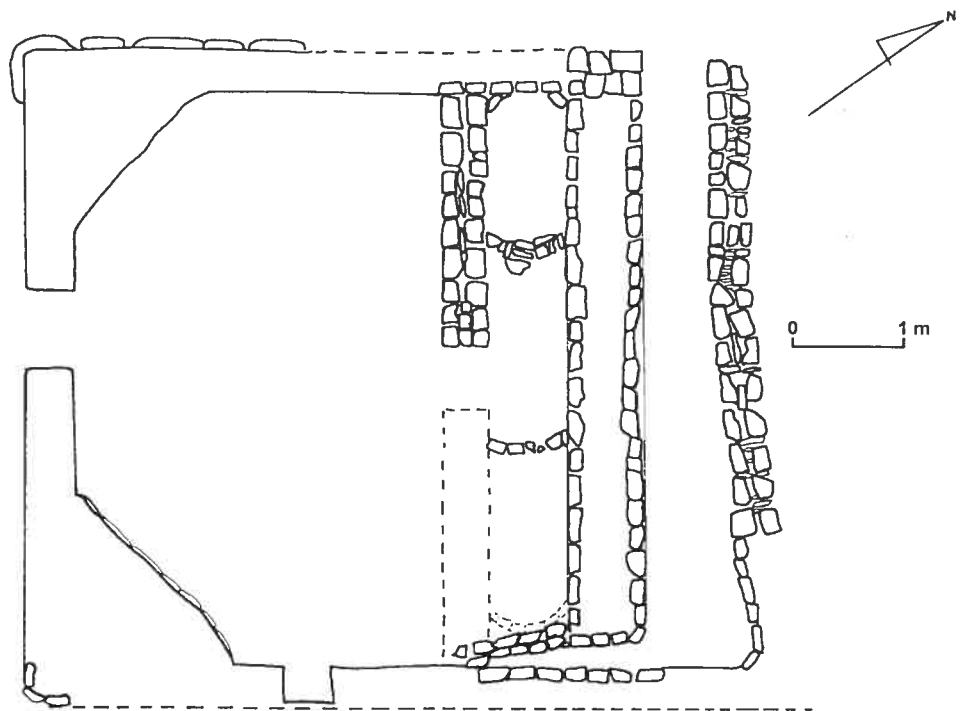


Figure 71. Plan d'une habitation du site # 22 (Purunya) de Huacchis.

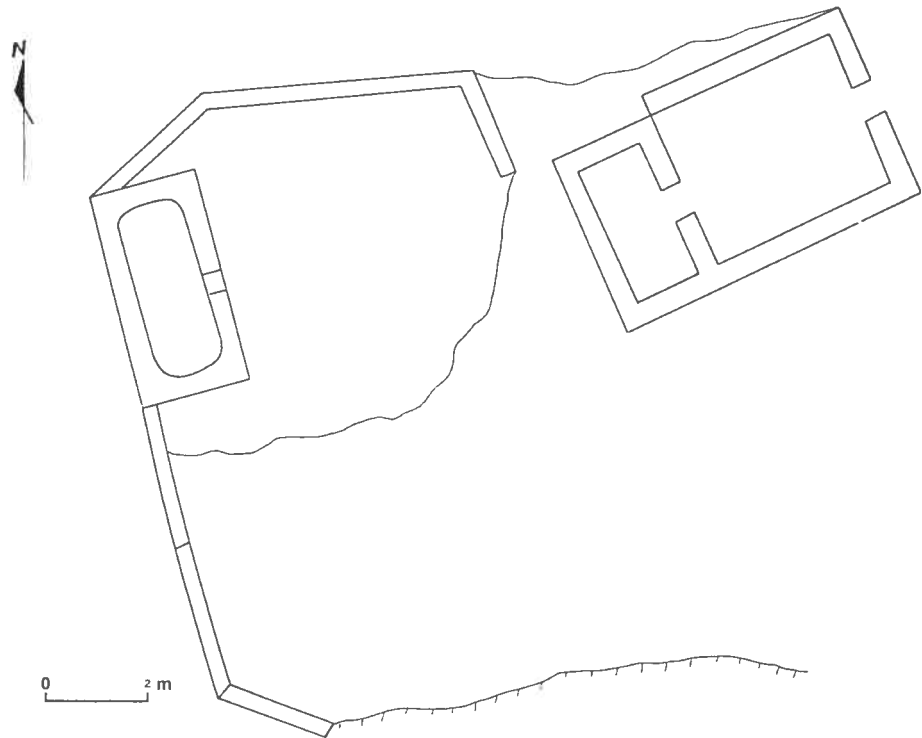


Figure 72. Croquis du segment supérieur (ouest) du site # 56 (Parina V). On y aperçoit l'édifice à étages multiples, la muraille qui s'y rattache, le monticule et la première habitation du site.

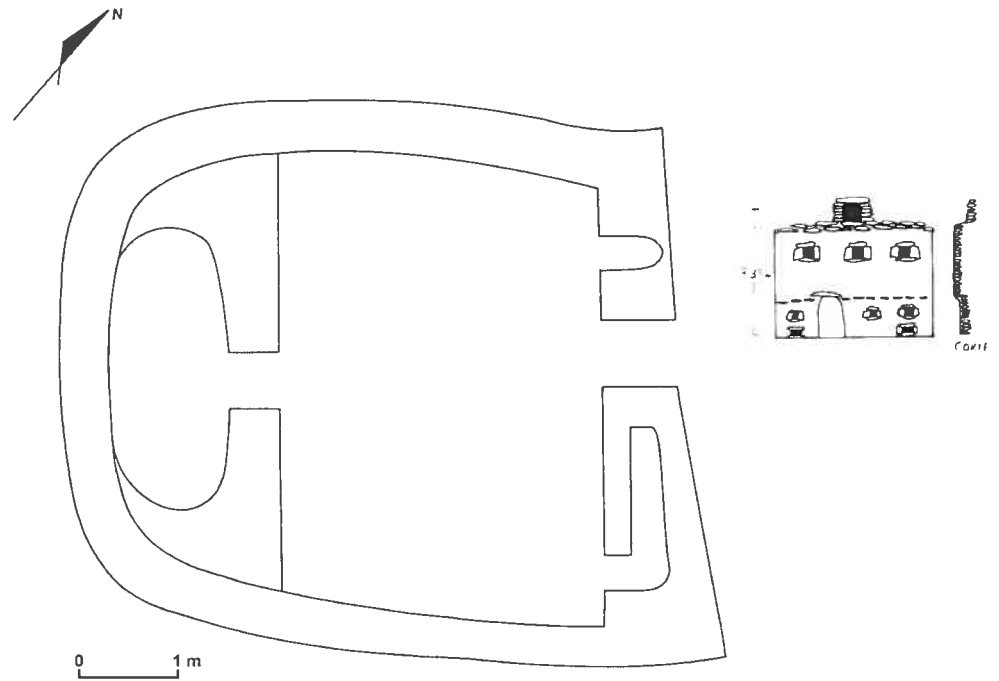


Figure 73. Plan de l'habitation A, et croquis de face et de profil de la façade principale interne du site # 56 (Parina V) de Huacchis.

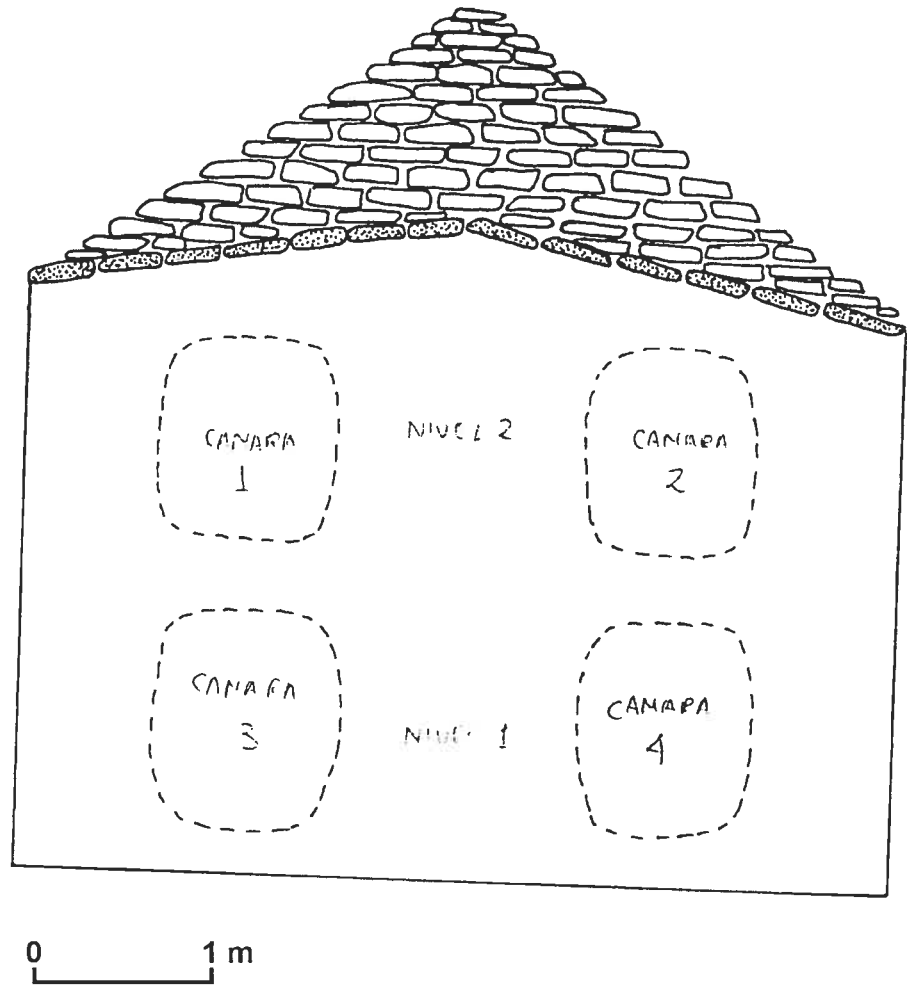


Figure 74. Façade interne du mur arrière en pignon de l'habitation A, site # 56 (Parina V) de Huacchis.

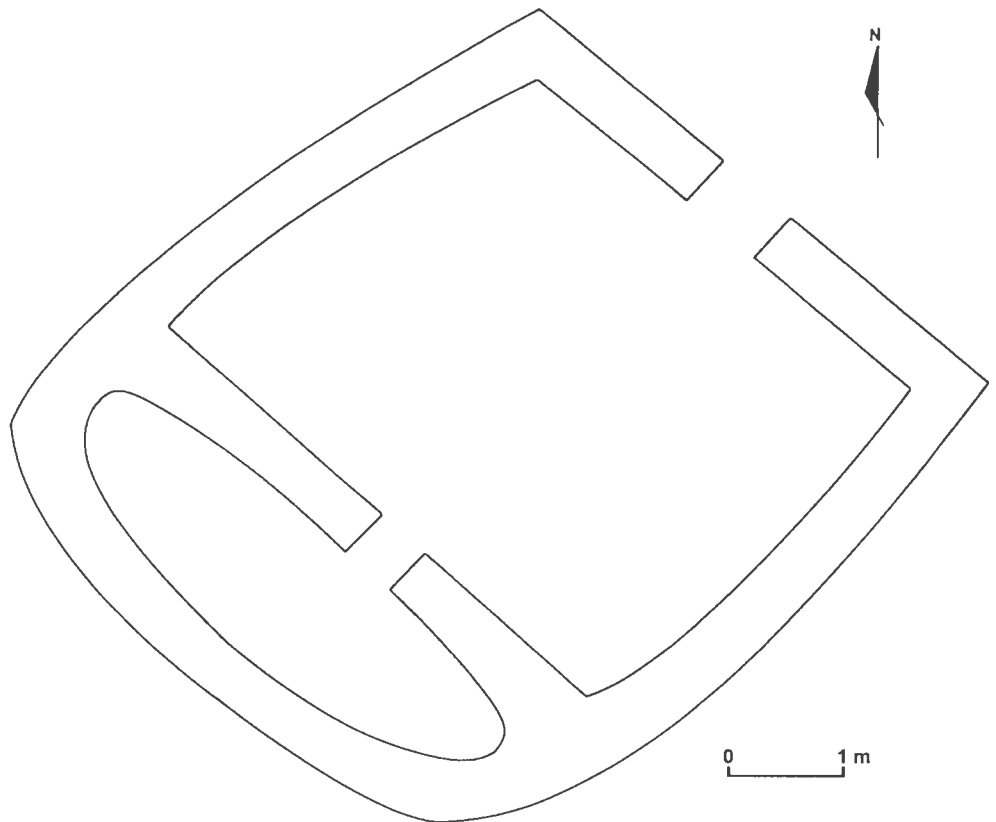


Figure 75. Plan de l'habitation B du site # 56 (Parina V) de Huacchis.

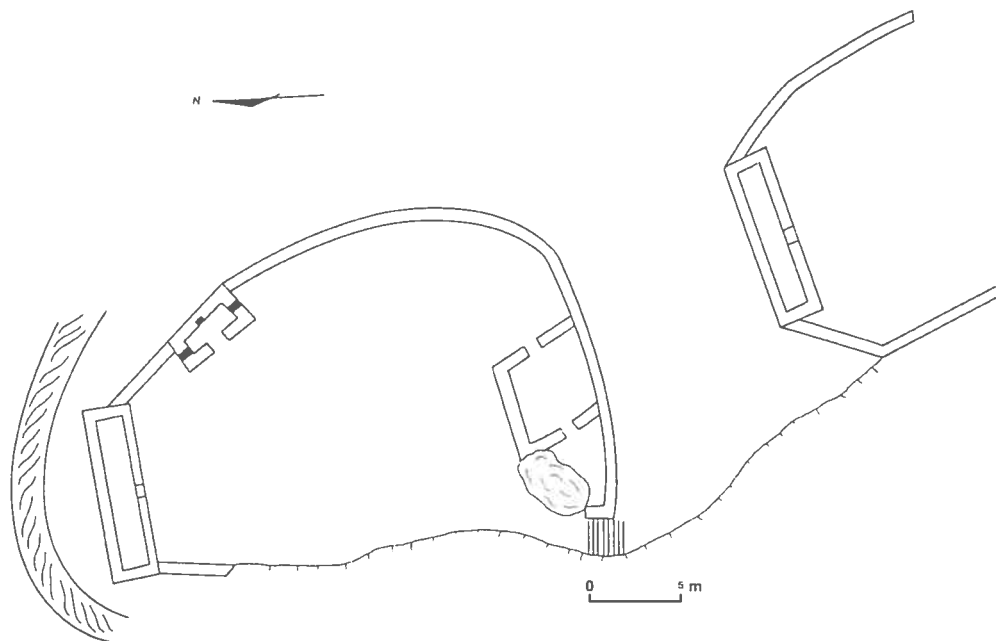


Figure 76. Croquis des deux ensembles architecturaux du site # 4 (Parina I) de Huacchis.

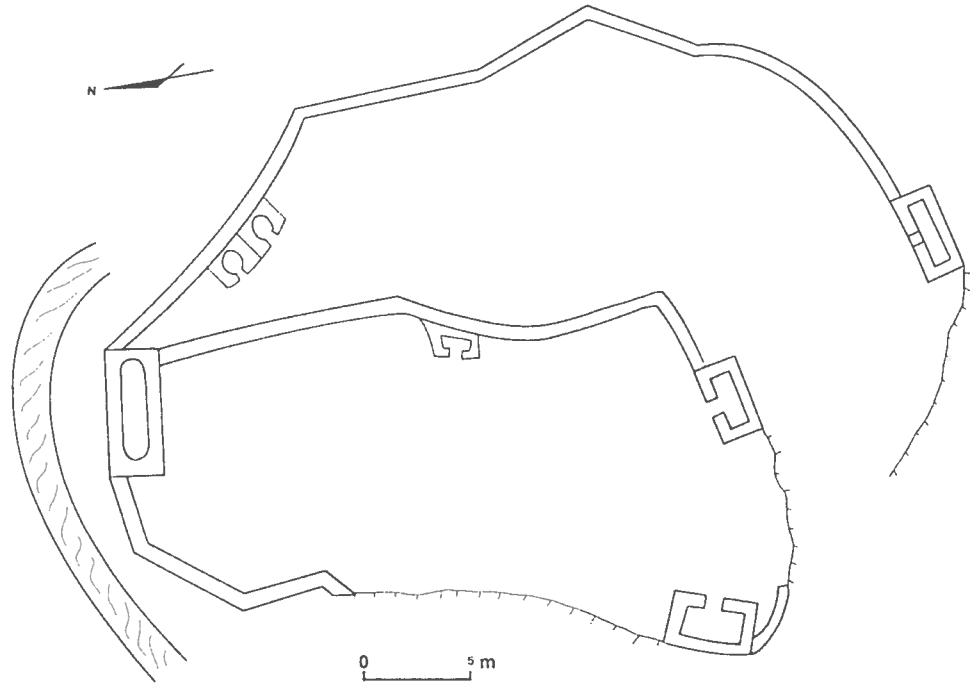


Figure 77. Croquis du site # 5 (Parina II) de Huacchis.



Figure 78. Croquis du site # 2 (Totora II) de Huacchis.



Figure 79. Croquis du site # 3 (Totorá I) de Huacchis.

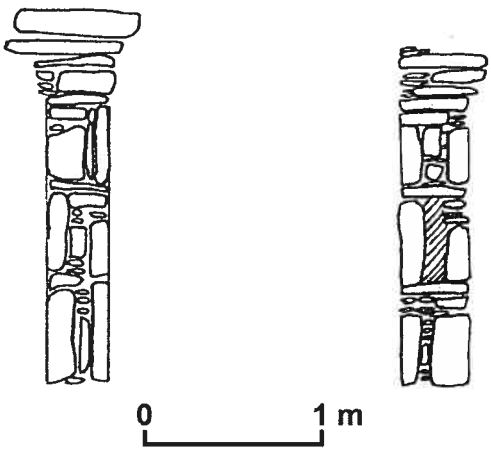


Figure 80. Profils des deux portes d'une habitation du site # 33 de Gantumarca illustrant la technique de construction par *pachillas*.

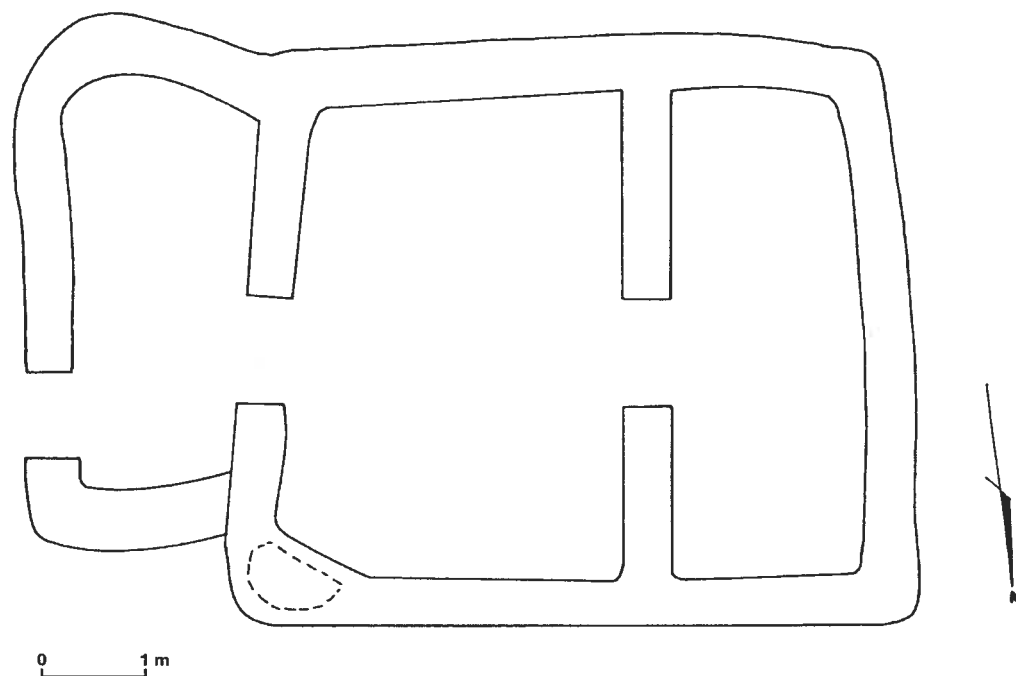


Figure 81. Plan de l'habitation A du site # 33 de Gantumarca.

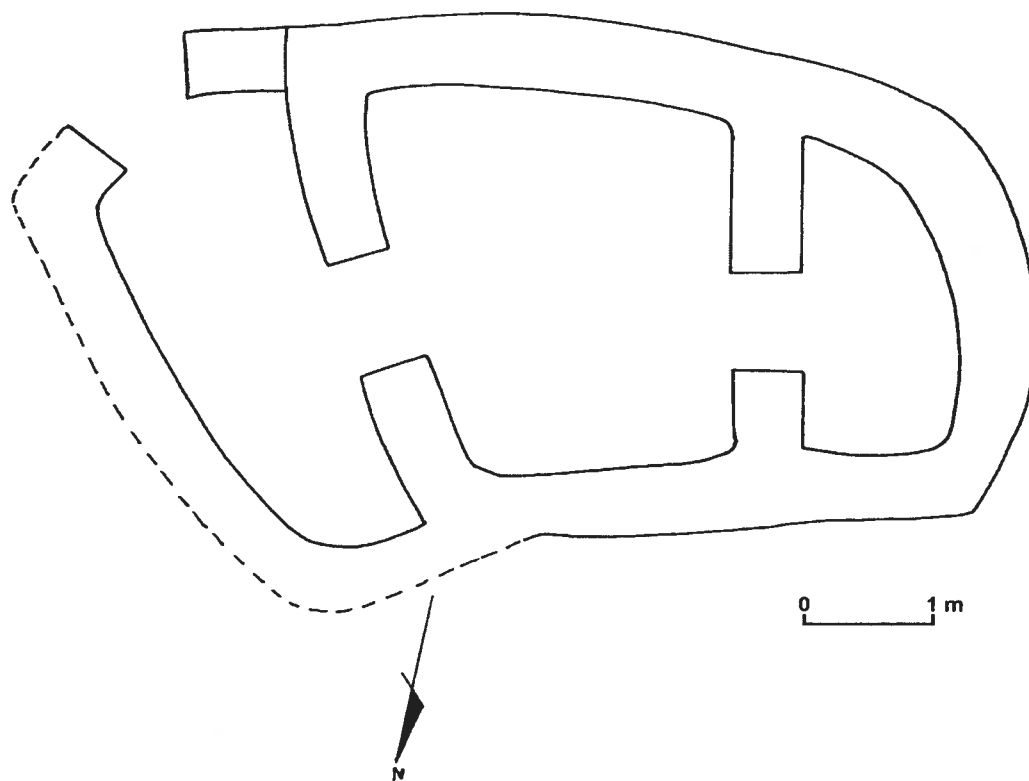


Figure 82. Plan de l'habitation B du site # 33 de Gantumarca.

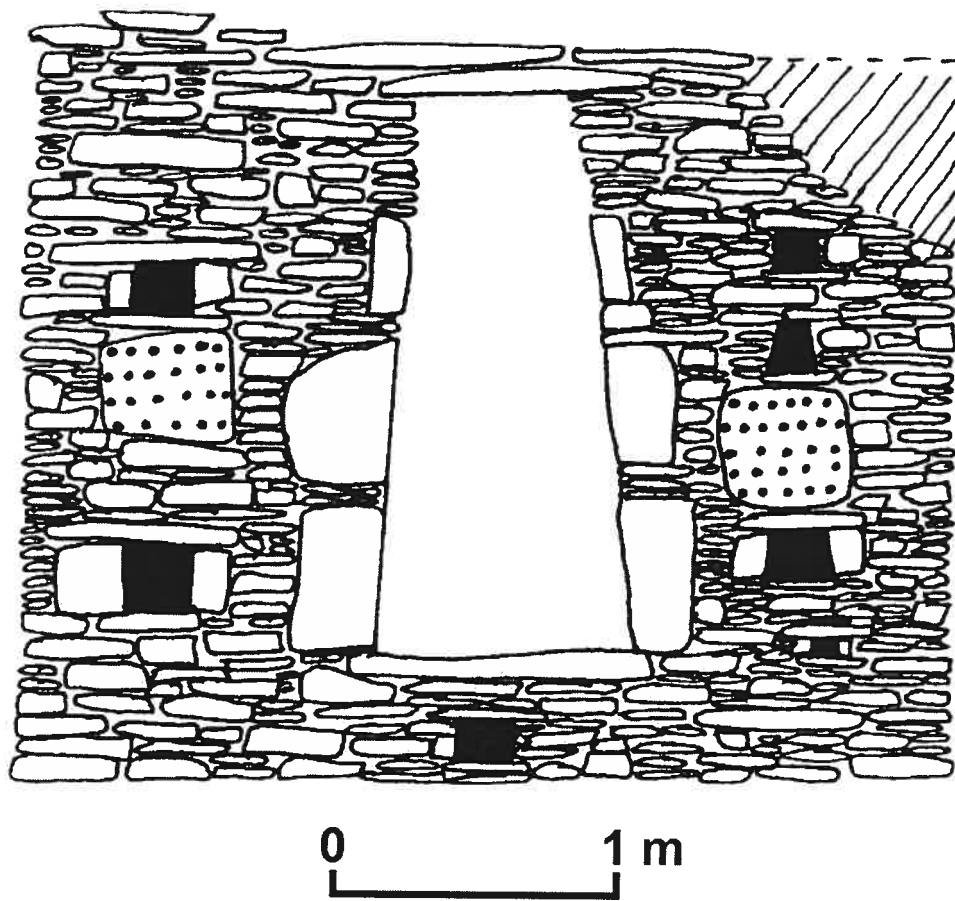


Figure 83. Façade du mur de subdivision de l'habitation B du site # 33 de Gantumarca.

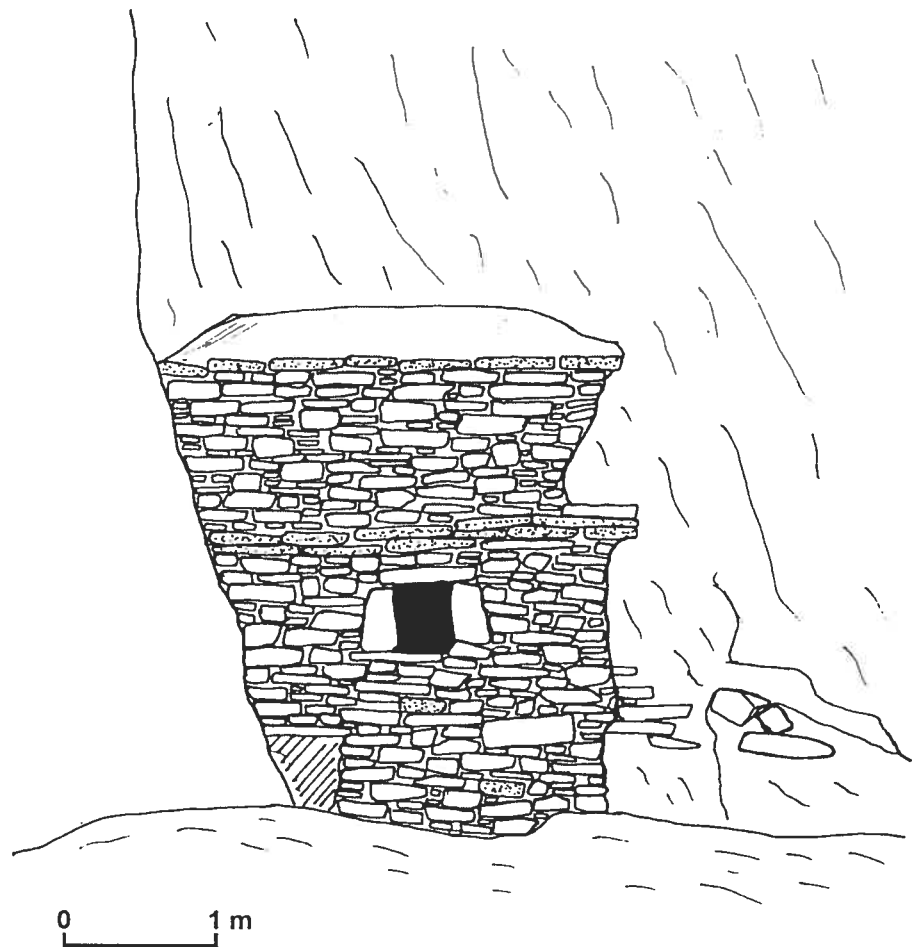


Figure 84. Façade de la première *chullpa* de type B du site # 34 (Casa Blanca) de Gantumarca.

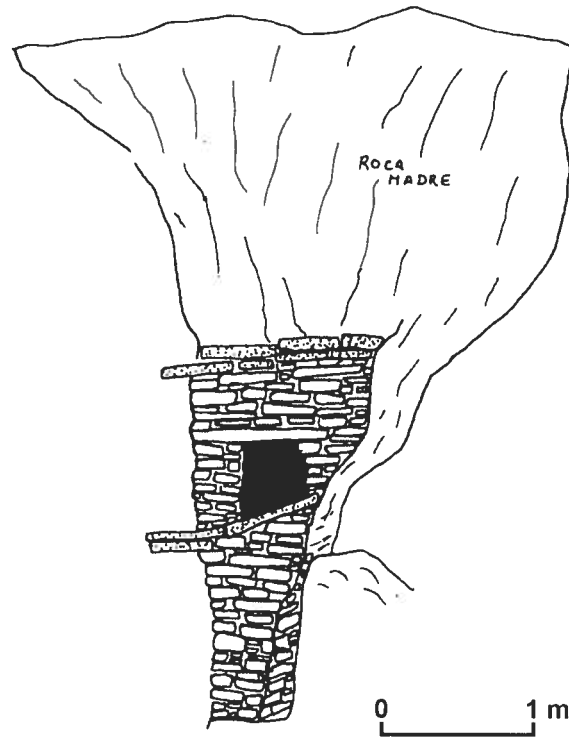


Figure 85. Profil sud-ouest de la première *chullpa* de type B du site # 34 (Casa Blanca) de Gantumarca.

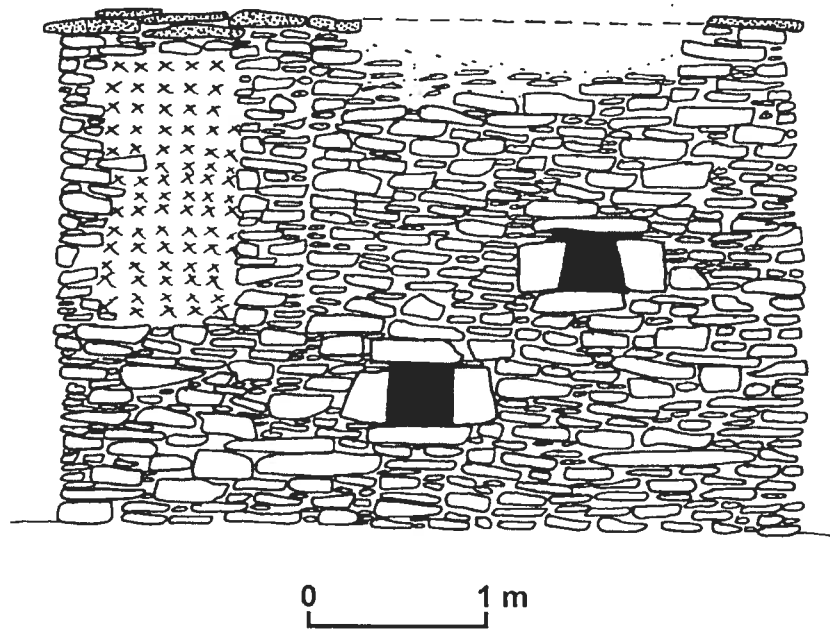


Figure 86. Mur latéral d'une habitation du site # 37 (Hijin I) d'Hijin.

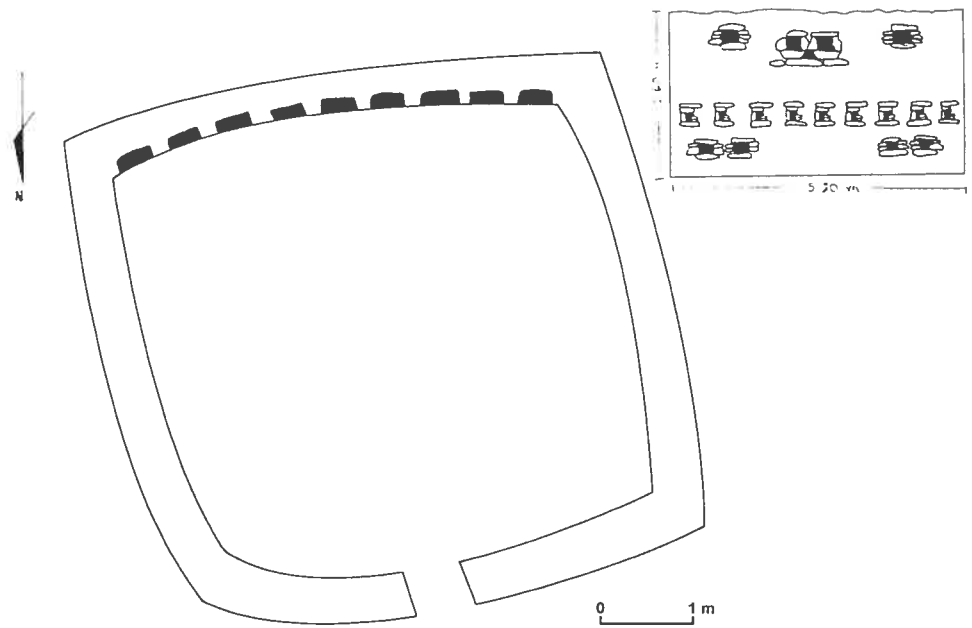


Figure 87. Plan et façade interne arrière d'une habitation du secteur II, site # 38 (Hijin II), Hijin.

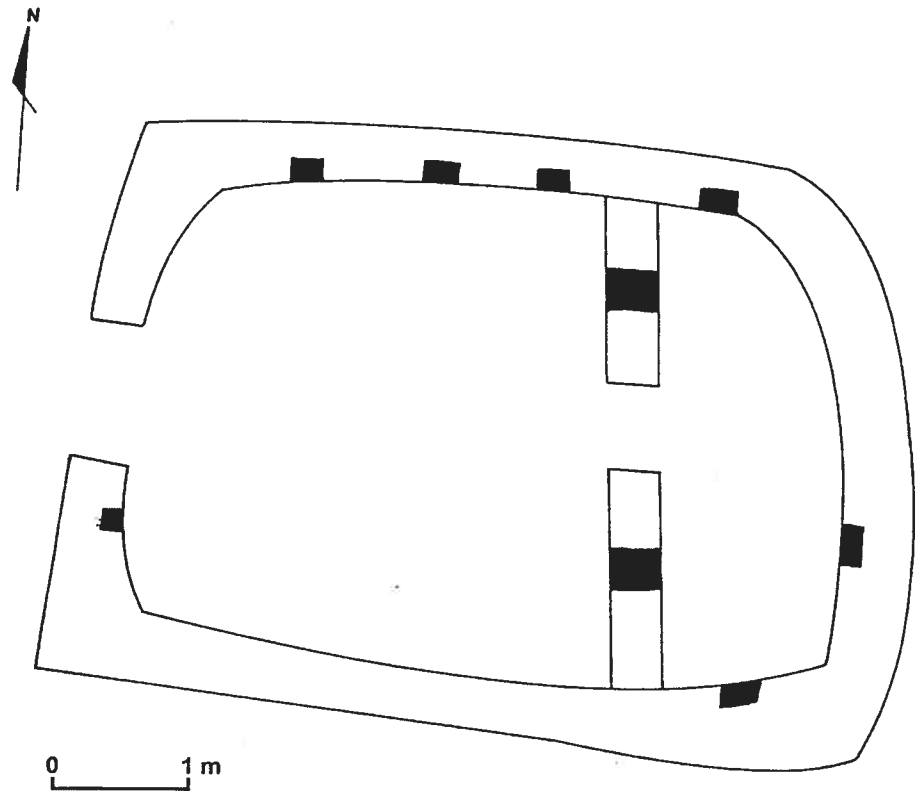


Figure 88. Plan d'une habitation du site # 40 (Juenhuaragra) d'Hijin.

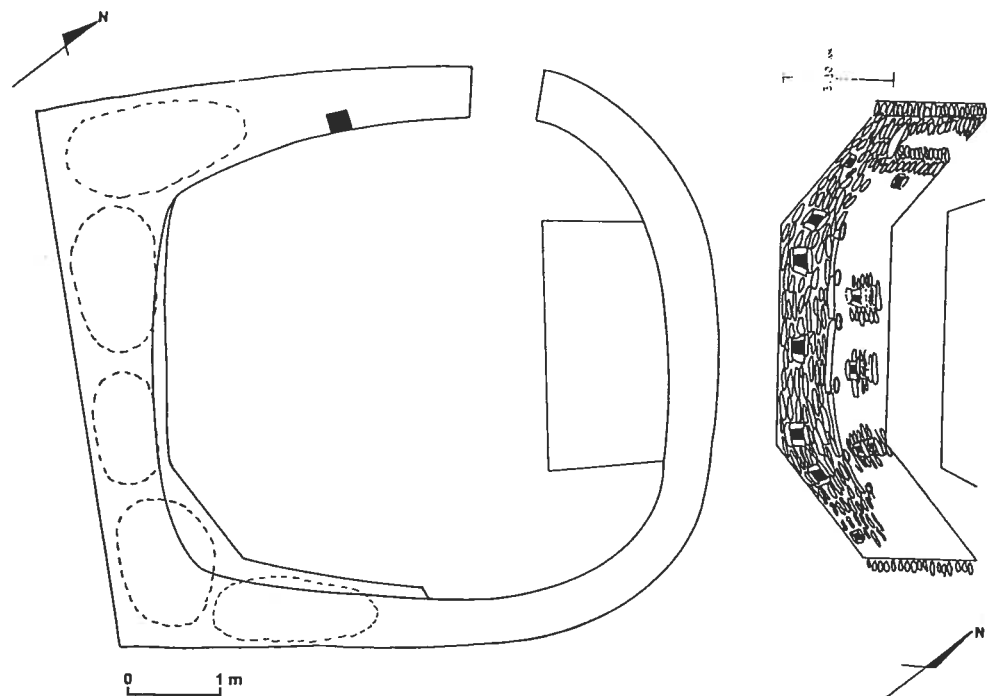


Figure 89. Plan typique d'une habitation de Pampan I et croquis de la façade interne principale.

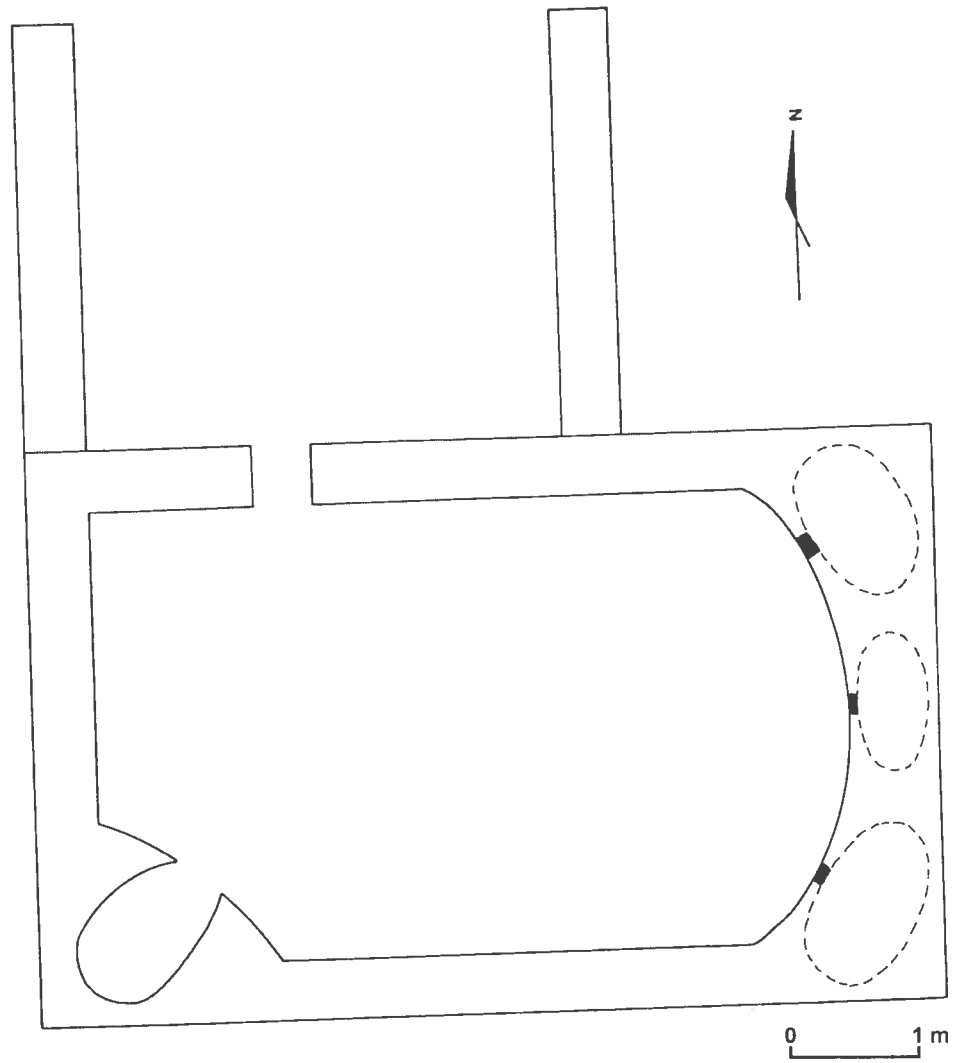


Figure 90. Plan d'une habitation du site # 44 (San José) de Singa.

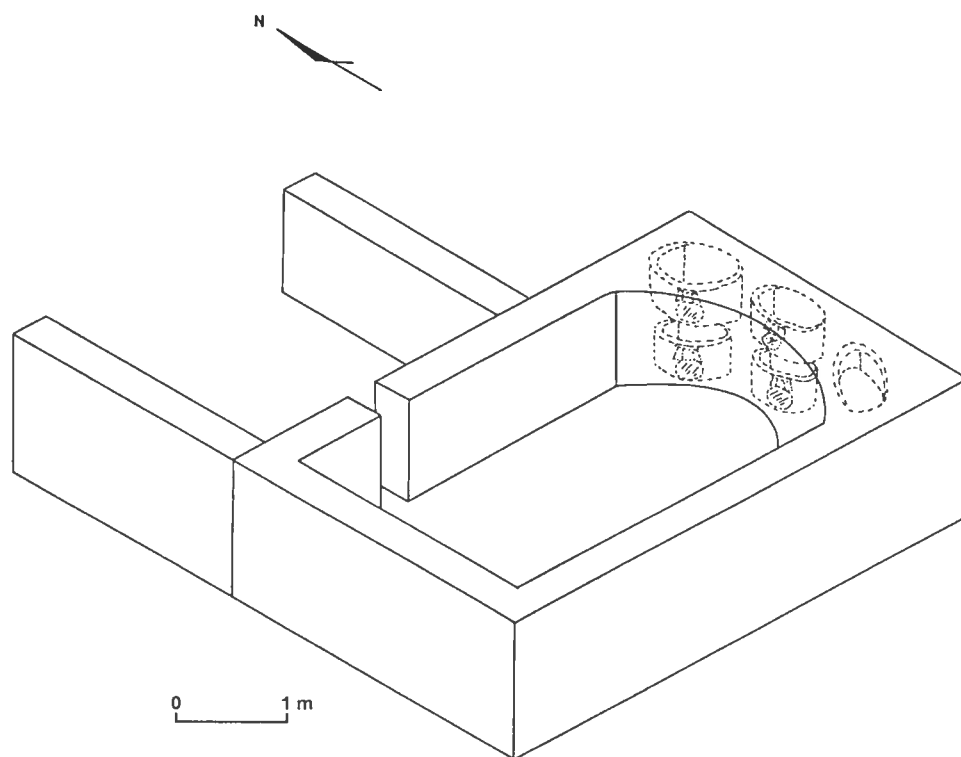


Figure 91. Isométrie de la même habitation que la Figure 90, site # 44 (San José) de Singa.

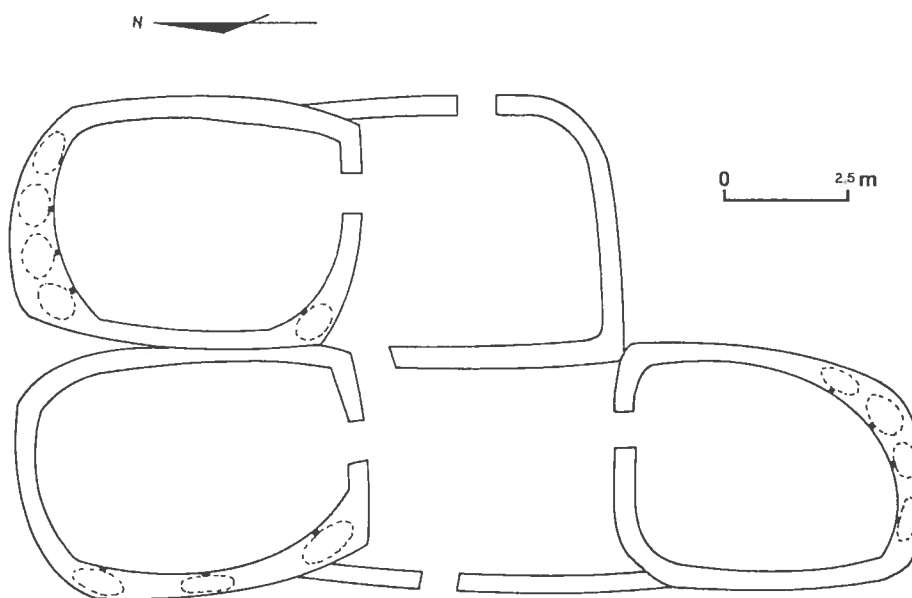


Figure 92. Plan d'un groupe de trois habitations partageant des cours intérieures, site # 44 (San José) de Singa. Les murs présentant des niches représentent les habitations, alors que les parois simples délimitent les patios.

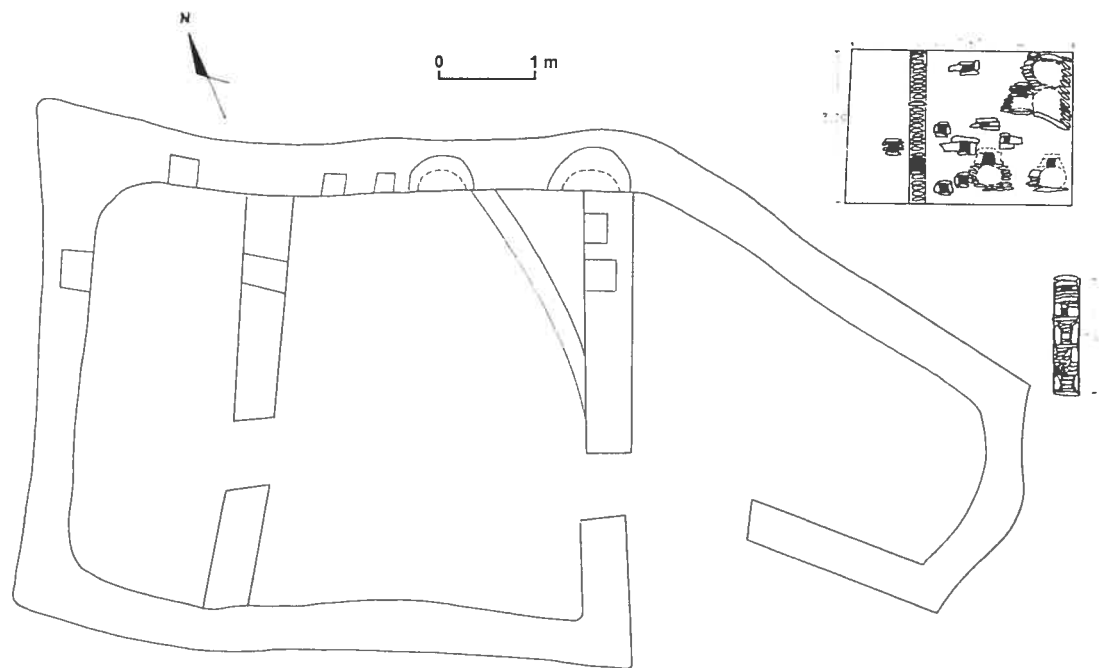


Figure 93. Plan et profil de la porte de l'habitation A de type Rapayan à toit plat du secteur II du site # 43 de Wata, zone de Singa.

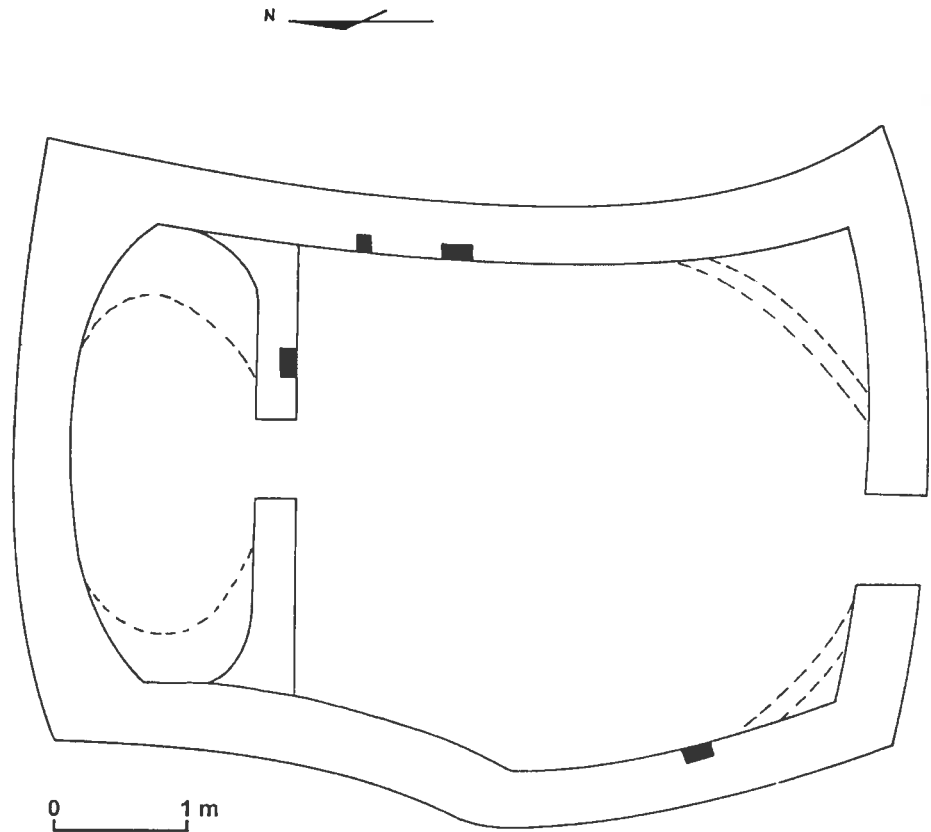


Figure 94. Plan de l'habitation B de type Rapayan à toit plat du secteur II du site # 43 de Wata, zone de Singa.

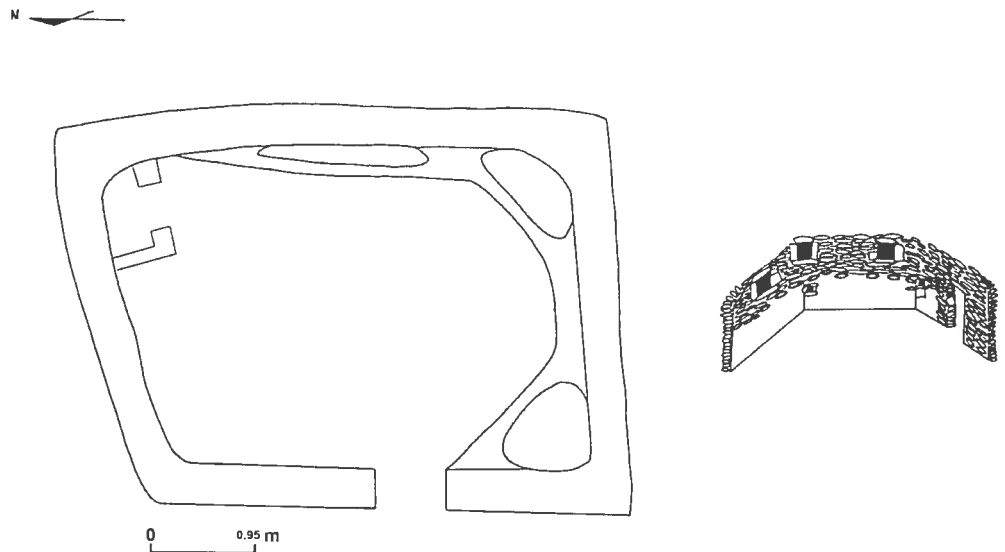


Figure 95. Plan de l'habitation C de type Pampan du secteur II du site # 43 de Wata, et croquis de sa façade principale, zone de Singa.

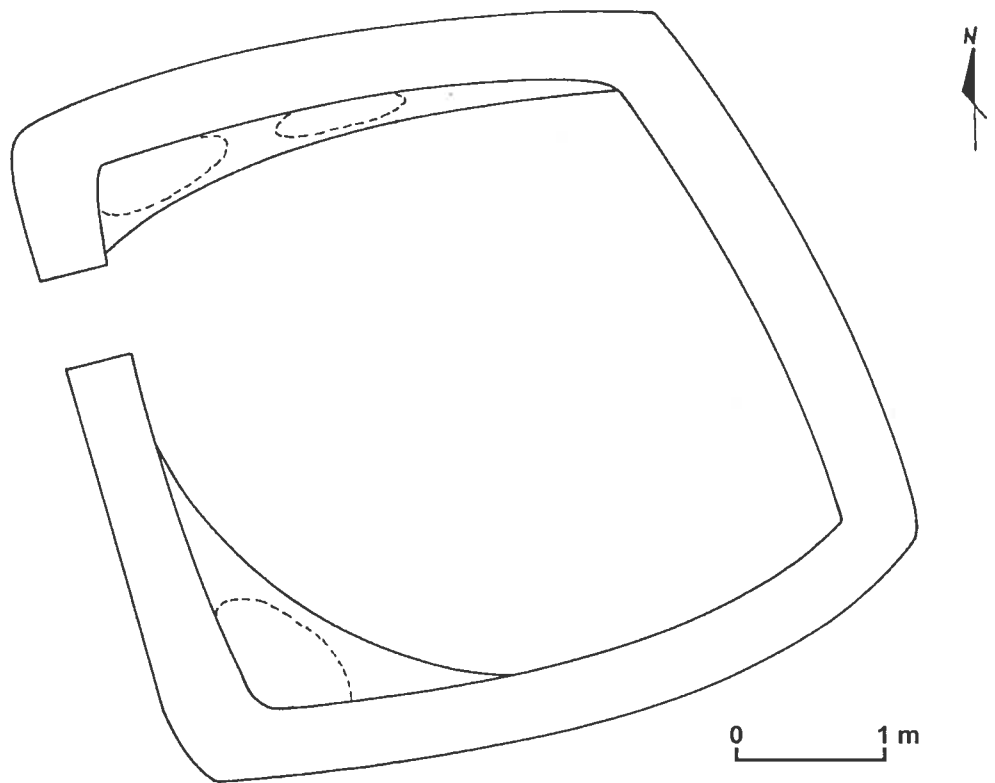


Figure 96. Plan de l'habitation A de type Pampan du secteur III du site # 43 de Wata, zone de Singa.

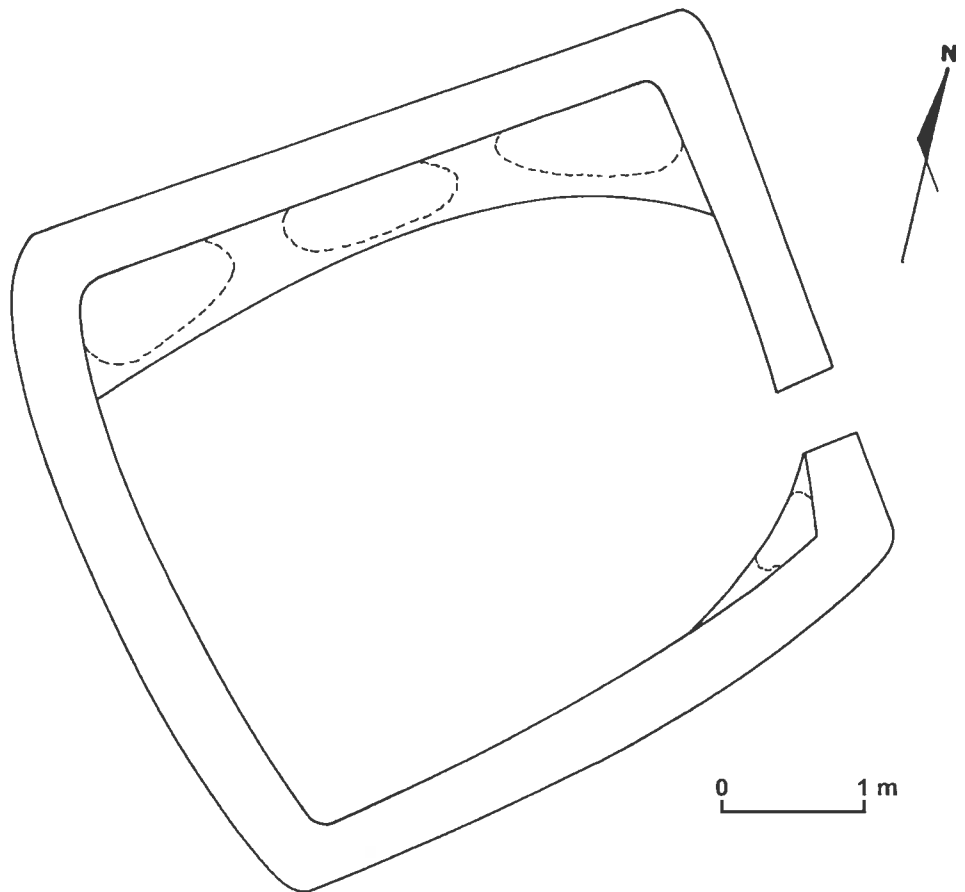


Figure 97. Plan de l'habitation B de type Pampan du secteur III du site # 43 de Wata, zone de Singa.

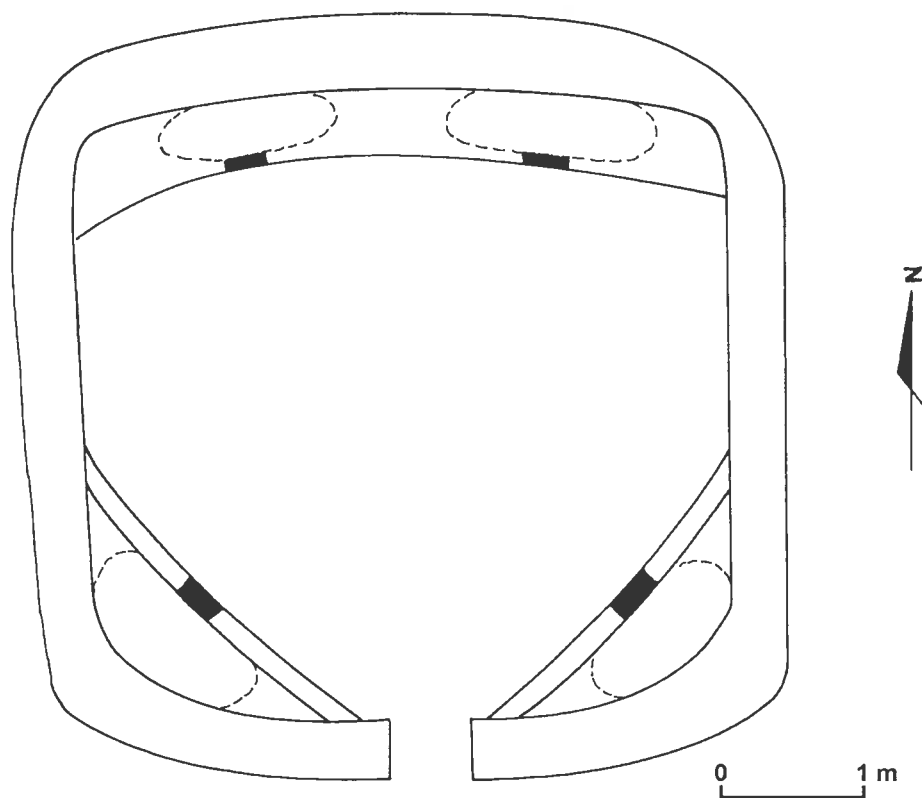


Figure 98. Plan de l'habitation C de type Pampan du secteur III du site # 43 de Wata, zone de Singa.

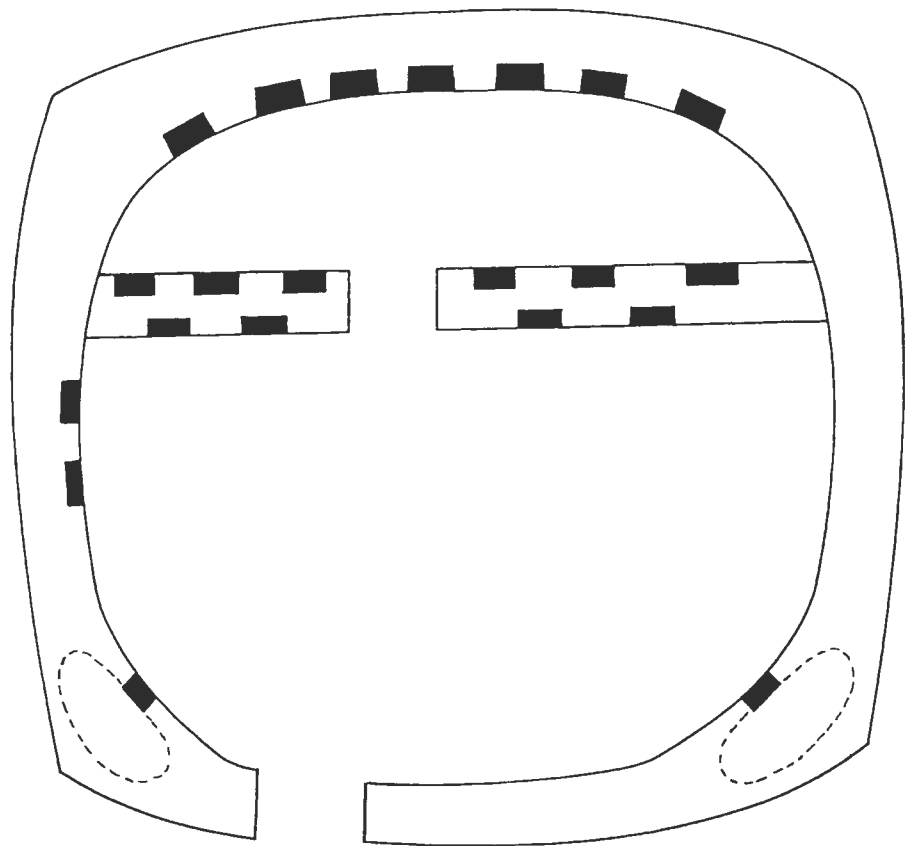
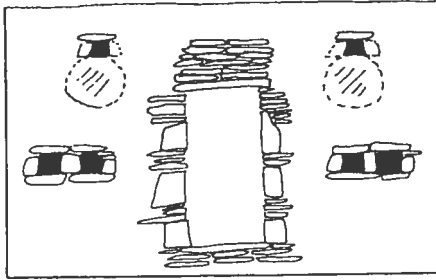


Figure 99. Plan de l'habitation D de type Rapayan à toit plat du secteur III du site # 43 de Wata, zone de Singa.

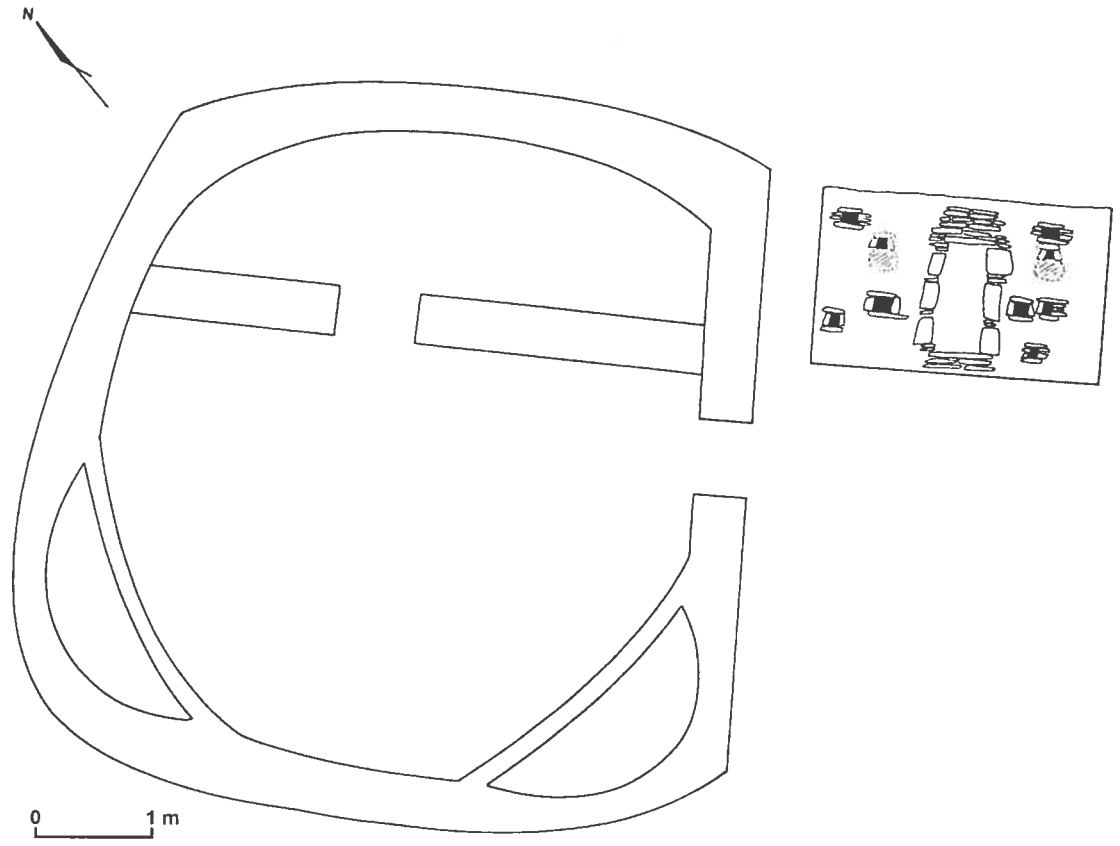


Figure 100. Plan de l'habitation E de type Rapayan à toit plat du secteur II du site # 43 de Wata, zone de Singa.

ANNEXE B



Photo 1. Vue du Marañón et de ses pentes très escarpées.



Photo 2. Dépression caractérisant la topographie de Rapayan.



Photo 3. Lagune glaciale de la *puna* de Rapayan.

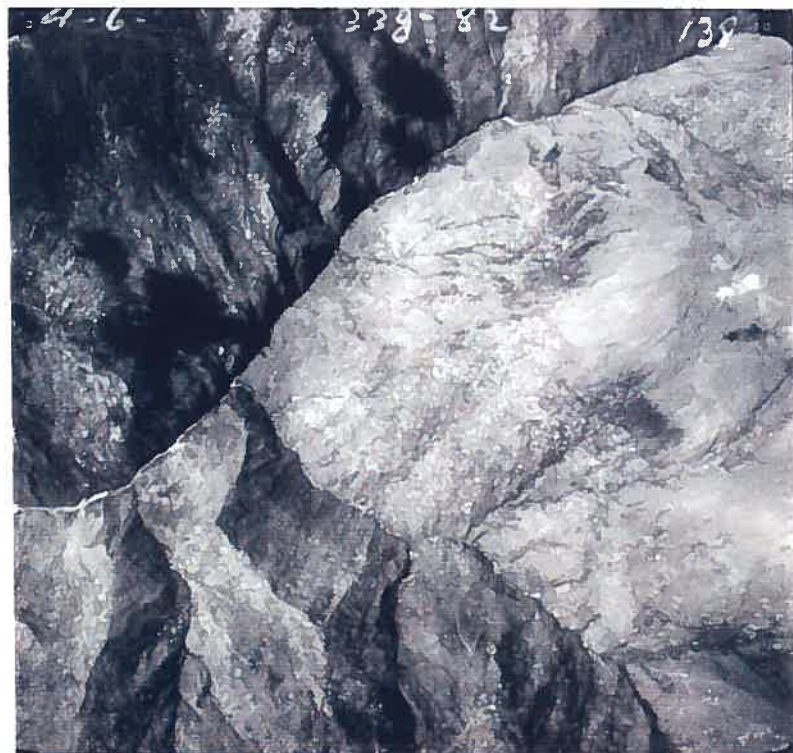


Photo 4. Photo aérienne illustrant une partie de la vallée de Rapayan. On y aperçoit le Marañón (horizontale) et quelques cols abruptes. Les parties claires représentent des terres agricoles.



Photo 5. Vue de la crête abritant les ruines de Rapayan en regardant vers l'est. Au fond de la vallée, on peut apercevoir le río Marañón et dans le coin inférieur gauche, le village actuel de Rapayan.



Photo 6. Vue d'ensemble du secteur I de Rapayan



Photo 7. Vue d'ensemble du secteur IV de Rapayan. Notez le précipice au sud (à droite) de la crête.



Photo 8. Vue d'ensemble des secteurs II (en bas) et III (en haut) de Rapayan. Notez les terrasses agricoles propices à l'agriculture.



Photo 9. Vue panoramique du flanc sud de Rapayan. Les quatre protubérances localisées à intervalles réguliers le long de la crête constituent des édifices à étages multiples qui délimitent, à l'ouest, les secteurs entre eux.



Photo 10. Illustration d'une *chullpa* présentant des ossements humains à l'intérieur, secteur II de Rapayan.



Photo 11a. Petite *chullpa* semi-circulaire avec toit de dalles bombées située au pied de la *chullpa* type B. Elle est également recouverte d'*enlucido* bleu pale.



Photo 12. Enduit (*enlucido*) composé d'un mélange d'argile et de pierres calcaires broyées recouvrant l'extérieur de la *chullpa* type B et des petites *chullpas* semi-circulaires, secteur I de Rapayan



Photo 13. Clocher de l'église catholique de Rapayan érigée à la fin du 17^{ième} siècle. L'enduit qui le recouvre est identique à la *chullpa* type B. Il est composé d'argile et de pierres calcaires broyées.

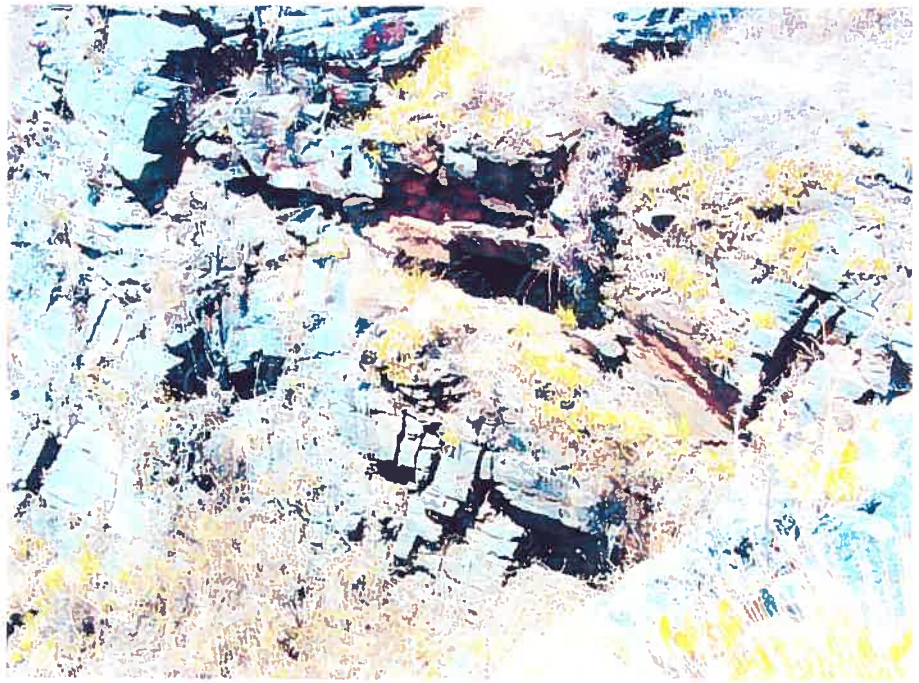


Photo 14a. *Chullpa* de type C « abri sous roche », précipice sud de l'enceinte fortifiée du secteur I de Rapayan.



Photo 15a. Offrande laissée au pied d'une *chullpa* du secteur II de Rapayan qui contient, entre autres, des fruits, des calebasses, de l'alcool, des bonbons et des feuilles de coca.



Photo 16. Exemple de maisons dont les murs arrières servent de mur de soutien aux habitations de la terrasse supérieure, Rapayan, secteur IV.



Photo 17. Mur latéral interne d'une habitation illustrant les techniques de construction par superposition de dalles de pierres calcaires et par *pachillas*. Les petites niches ornant la paroi sont de type ouvert, secteur II Rapayan.



Photo 18. Façade externe d'une habitation illustrant l'apparence moins soignée des pierres de construction, secteur II de Rapayan.



Photo 19. Mur latéral d'une habitation présentant des dalles finement travaillées et sélectionnées, secteur IV de Rapayan.



Photo 20. Mur latéral interne d'une habitation illustrant de nombreuses petites niches, secteur II de Rapayan. Les niches sont de type semi-fermées.

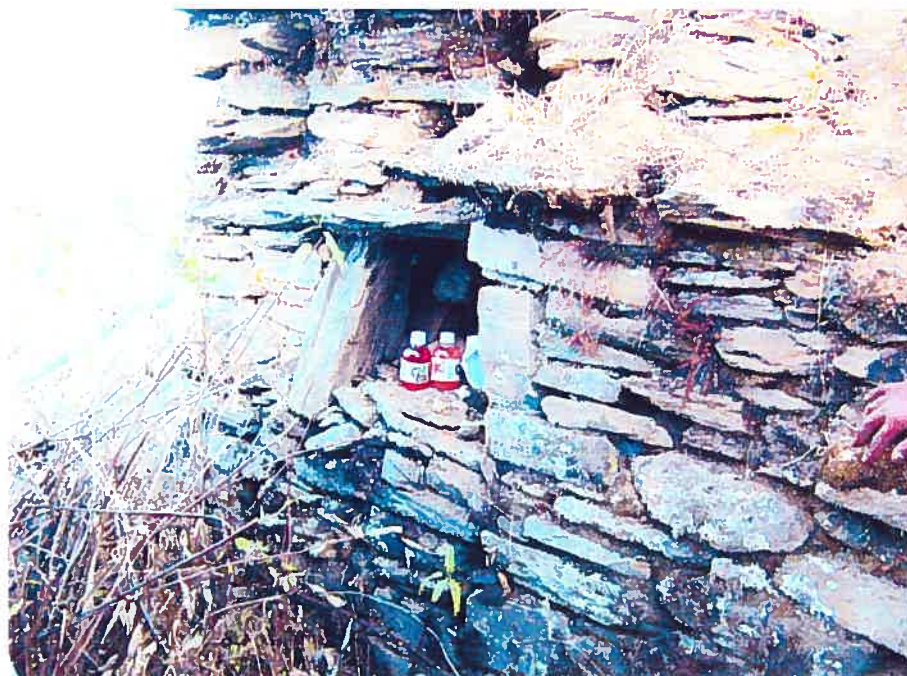


Photo 21. Offrandes (boissons gazeuses et bonbons) déposées dans une niche ouverte d'une habitation en ruine par un paysan de Rapayan, secteur III de Rapayan.



Photo 22. Offrandes (fleurs séchées) déposées dans une niche ouverte d'une habitation en ruine par un paysan de Rapayan, secteur II de Rapayan.



Photo 23. Porte d'entrée d'une habitation donnant accès à la seconde pièce, secteur I de Rapayan.



Photo 24. Profil de la porte d'entrée principale d'une habitation présentant des *pachillas*, secteur III de Rapayan.



Photo 25. Façade d'un mur de subdivision d'une habitation illustrant la porte du fond flanquée de fenêtres donnant accès à l'intérieur des deux compartiments muraux, secteur IV de Rapayan.



Photo 26. Vue de haut de la façade interne d'une habitation flanquée de deux corniches dans ses coins supérieurs. Les toits constitués de dalle en encorbellement demeurent intacts, alors que les pierres verticales scellant les cavités ont disparu. Notez le « toit » en forme de pointe, secteur I de Rapayan.



Photo 27. Vu d'une corniche intacte située dans le coin interne gauche d'une habitation présentant deux pierres verticales et deux fenêtres, secteur III de Rapayan.



Photo 28. Maisonnée actuelle présentant une toiture de bois recouvert d'*ichu* érigée dans la *puna* à l'époque de la récolte de tubercules.



Photo 29. Habitation présentant un mur arrière en pignon ayant accueilli un second étage sur lequel a été érigé un double de la seconde pièce du premier niveau, secteur III de Rapayan.



Photo 30. Habitation présentant un mur arrière en pignon ayant jadis accueilli un second étage. Des pierres saillantes localisées au pied du pignon servaient à joindre des dalles au toit de la seconde pièce. Ce dernier servait également de plancher du deuxième étage, secteur I de Rapayan.



Photo 31. Momies conservées à l'école primaire de Rapayan.



Photo 32. Segment d'une galerie effondrée qui exhibe un mur de soutien à l'intérieur duquel ont été aménagés des compartiments. Au fond de la photo, on peut apercevoir le couloir de la galerie demeurée intact.



Photo 33. Vue de l'intérieur d'un compartiment d'une galerie, secteur II de Rapayan.



Photo 34. Vue de l'édifice à étages multiples du secteur II de Rapayan sur laquelle on peut apercevoir la partie supérieure de la muraille qui présente des niches et qui dévalent les terrasses.



Photo 35. Vue de la façade ouest de l'édifice à étages multiples du secteur IV de Rapayan illustrant une série de pictogrammes dépeignant des cercles concentriques.



Photo 36. Pictogramme ornant la façade ouest de la muraille du secteur III de Rapayan dépeignant possiblement un oiseau ou un poisson.



Photo 37. Vue d'une large structure rectangulaire située autour de la plaza (*kancha*), forêt d'eucalyptus de Rapayan.



Photo 38. Large construction rectangulaire de la forêt d'eucalyptus de Rapayan exhibant une rangée horizontale de petites niches encastrées dans le mur latéral sud.



Photo 39. Construction rectangulaire dans la forêt d'eucalyptus illustrant la technique de construction (pierres grossières, épaisse couche de mortier et *enlucido*), Rapayan.



Photo 40. Illustration de la technique de construction de la porte d'une structure rectangulaire dans la forêt d'eucalyptus, Rapayan.



Photo 41. Fresque de l'église coloniale de Yanas représentant un prêtre en train de convertir deux autochtones à la foi catholique.



Photo 42. Vue du village actuel de Rapayan dont le schème est celui d'une *reduccion* typique. .



Photo 43. Mur de soutien de l'église coloniale de Rapayan présentant la même technique de construction que les ruines de la crête (i.e. secteurs I, II, III et IV)



Photo 44. Porte principale et mur du fond d'une habitation « transitionnelle » (type D) combinant des caractéristiques locales (type A-3) et Inca/*mitmakunas* (type E), secteur IV de Rapayan.



Photo 45. Habitation de type en pignon (type A-3) de Viro montrant le mur de la seconde pièce.



Photo 46. Vestige de l'édifice à étage multiple du site # 20 (Purunya).



Photo 47. Vue de l'état de destruction du site # 21 (Ojaragra I).



Photo 48. Vue du versant ouest de la crête abritant le site # 19 (Habas Pampa).



Photo 49. Corniche interne arrondie d'une structure d'habitation du site # 19 (Habas Pampa).



Photo 50. Crête abritant les sites # 15, 16, 17 et 18 de Tactabamba. Notez les flancs où ont été aménagés de minces terrasses agricoles. La route se frayant un chemin entre les cols mène à Uco dans la vallée du Puchca.



Photo 51. Structure de type abris/*chullpa* à deux niveaux accolée à la muraille du site DCC # 26 (Huecna II).



Photo 52. Technique de construction de la galerie du site DCC Huecna IV (# 28), Rapayan.



Photo 53. Vue de la partie supérieure d'une muraille exhibant, d'une part, des parapets construits par la technique de *pachillas*, et d'autre part, des pierres saillantes servant d'escaliers.



Photo 54. Vue du site # 25 (Huecna I) exhibant quatre maisonnées de type E représentant possiblement une *kancha*.



Photo 55. Vue de la cime abritant le fortin de Llinquell (# 14).



Photo 56. Vue de la muraille et de l'édifice à étages multiple est du groupe architectural A du site # 12 (Tactabamba I). Les groupes architecturaux B et C se situent à l'arrière plan.



Photo 57. Vue de l'édifice à étages multiples ouest du groupe architectural A du site # 12 (Tactabamba I).



Photo 58. Vue panoramique du site # 13 en regardant vers le nord (Tactabamba II).



Photo 59. Détail de la technique de construction de la muraille du complexe B du site # 13 (Tactabamba II).



Photo 60. Vue de la façade externe de l'édifice à étages multiples rattaché à la maisonnée présentant une frange de quartz, complexe A du site # 13 (Tactabamba II).



Photo 61. Vue de la crête où loge le site d'habitat # 29 (Pirshuto).



Photo 62. Vue de la crête accueillant le site # 31 (Uchumarca).

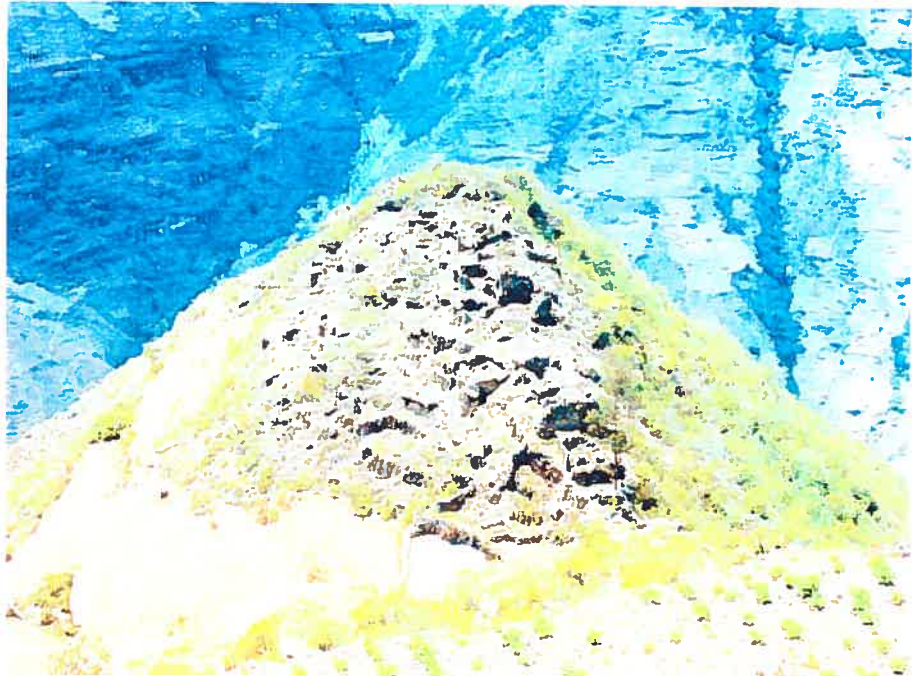


Photo 63. Vue d'ensemble du secteur I de Porvenir (site # 30).



Photo 64. Mur arrondi présentant des niches réparties sur deux niveaux. Cette paroi représente possiblement le mur du fond de la pièce arrière d'une habitation, secteur I du site # 30 (Porvenir).



Photo 65. Porte arrière d'une maisonnée du secteur I de Porvenir (site # 30) construite par la méthode de *pachillas*.



Photo 66. Vue du patio avant d'une habitation dont le mur est flanqué de plusieurs niches, secteur I de Porvenir (site # 30).



Photo 67. *Chullpa* de type A à deux niveaux située à la frontière est du secteur II de Porvenir (site # 30).



Photo 68. Édifice à étages multiples. Il s'agit de la seule structure du site # 48 (Rapraj).



Photo 69. *Chullpa* à deux niveaux du site # 52 (Aypur).



Photo 70. Structure de style Inca du site # 51 (Numawilca).



Photo 71. Deux édifices à étages multiples qui se font face au site # 47 (Yuying) de Yanas.



Photo 72. Façade externe d'une structure d'habitation du site # 47 (Yuying) de Yanas illustrant une finition moins recherchée qu'à Rapayan. Notez le mur arrière en pignon.



Photo 73. Partie d'une *chullpa* de type A localisée sur une terrasse isolée du site # 47 (Yuying) de Yanas.



Photo 74. *Chullpas* de type A encastrées dans les murs de soutien du site # 47 (Yuying) de Yanas.



Photo 75. Vue du piton rocheux accueillant le site défensif # 45 (Matacastillo) de Yanas.



Photo 76. Porte d'entrée et parapets du site DCC # 75 (Matacastillo) de Yanas.



Photo 77. Façade externe nord de la muraille du site DCC # 46 (Minas Punta) de Yanas.



Photo 78. *Chullpa* de type B marquant la frontière sud du secteur I du site # 9 (Chucuman).



Photo 79. Profil de la porte d'entrée principale d'une habitation du site # 10 (Ojaragra) de Huacchis.



Photo 80. Vue du flanc est du site # 22 (Purunya) de Huacchis.



Photo 81. Vue des deux édifices à étages multiples débutant à l'ouest le site # 56 (Parina V) de Huacchis.



Photo 82. Vue de la façade externe du second édifice à étages multiples qui présente une frange de quartz dans sa partie supérieure, site # 56 (Parina V) de Huacchis.



Photo 83. Vue de la façade interne du second édifice à étages multiples du site # 56 (Parina V) de Huacchis.

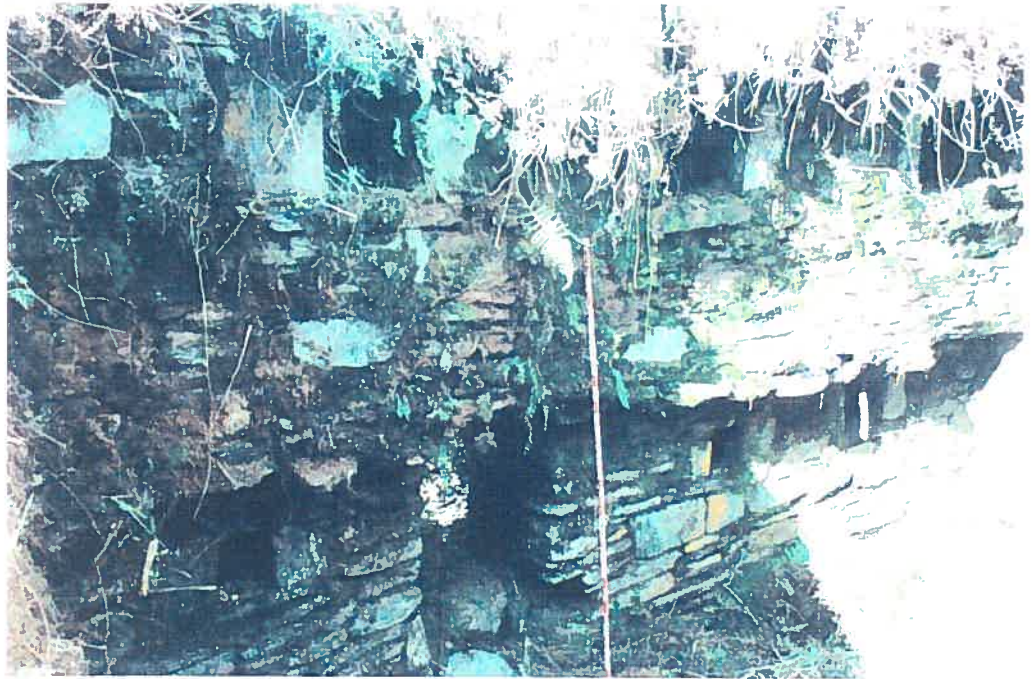


Photo 84. Corniche ornant la façade interne de l'habitation B du site # 56 (Parina V) de Huacchis.



Photo 85. Vue du sommet de la crête accueillant la lagune Parina. On aperçoit, à gauche, l'édifice à étages multiples du site # 4 (Parina I). Les sites de Pampan I et II (# 41 et 42) se localisent sur la protubérance rocheuse la plus élevée située à l'horizon du côté gauche.



Photo 86. Vue d'ensemble du site # 4 (Parina I) de Huacchis. Les stries dans le sol tout juste avant l'édifice à étages multiples constituent des tranchées. Les structures en contrebas font parties du site # 5 (Parina II).



Photo 87. Édifices à étages multiples du site DCC # 6 (Parina III) de Huacchis



Photo 88. Édifice à étages multiples du site DCC # 8 (Ichun) de Huacchis.



Photo 89. Piton rocheux abritant le site DCC # 3 (Totorá I) de Huacchis



Photo 90. Profil d'un parapet présentant des *pachillas*, site DCC # 3 (Totorá I) de Huacchis.



Photo 91. Vue d'une structure rectangulaire (abris/*chullpa*) adossée à la muraille principale du site DCC # 3 (Totora I) de Huacchis.



Photo 92. Vue du flanc ouest de la crête abritant le site # 37 (Hijin I) d'Hijin.



Photo 93. Versant d'une pente flanqué de nombreuses terrasses dans la zone de Gantumarca.



Photo 94. Détail des murs de soutien des terrasses agricoles dans la zone de Gantumarca.



Photo 95. Vue du flanc sud du site # 33 de Gantumarca. Notez l'édifice à étages multiples et les deux murailles qui s'élèvent au-dessus des arbres.



Photo 96. Edifices à étages multiples à niches externes du site # 33 de Gantumarca.



Photo 97. Mur latéral d'une habitation flanqué de niches semi-ouvertes du site # 33 illustrant la finesse de l'architecture de Gantumarca.



Photo 98. Trois *chullpas* de type A à un niveau marquant la frontière est du site # 33 à Gantumarca.



Photo 99. *Chullpa* de type A à trois niveaux marquant la frontière est du site # 33 à Gantumarca.



Photo 100. *Chullpa* de type C « abri sous roche » du site # 34 (Casa Blanca) de Gantumarca.



Photo 101. Deuxième *Chullpa* de type B du site # 34 (Casa Blanca) de Gantumarca.



Photo 102. Profil d'une porte d'une habitation du site # 37 (d'Hijin I) d'Hijin présentant des *pachillas* plus grossières.



Photo 103. Porte d'une habitation du site # 37 (d'Hijin I) d'Hijin ayant la forme d'une arche.



Photo 104. Vue de la façade arrière (nord) de l'édifice à deux niveaux du secteur II , site # 38 (Hijin II) d'Hijin.



Photo 105. Vue de la porte de l'édifice (côté sud) à deux niveaux du secteur II, site # 38 (Hijin II) d'Hijin.



Photo 106. Façade arrière d'une habitation du secteur II, site # 38 (Hijin II), Hijin.



Photo 107. Vue de la façade principale d'une habitation du secteur II de style Chupachu illustrant la technique *pirka* du site # 38 (Hijin II), Hijin.



Photo 108. Vue du flanc nord du site # 40 (Juenhuaragra) d'Hijin.



Photo 109. Vue du piton rocheux abritant le site # 42 (Pampan I) de Singa. On peut également apercevoir un enclos de 100 m de long par 104 m de large à la gauche du piton (côté ouest).

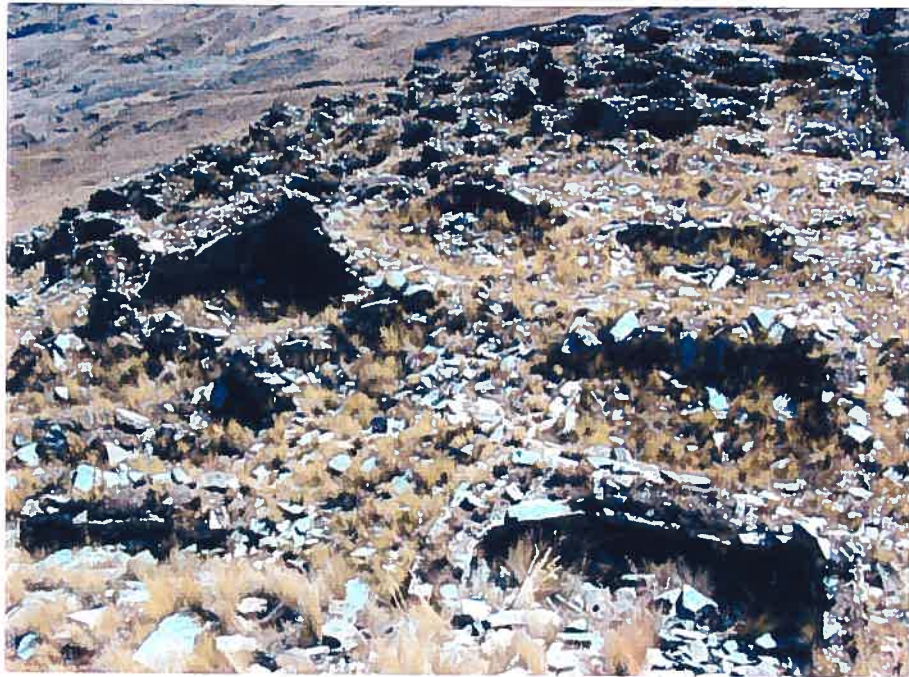


Photo 110. Vue à partir du sommet du piton des terrasses d'habitations, site # 42 (Pampan I) de Singa.



Photo 111. Exemple d'une habitation circulaire du site # 42 (Pampan I) de Singa.



Photo 112. Corniche à quatre niches coiffant une habitation du site # 42 (Pampan I) de Singa.



Photo 113. Corniche à trois niches coiffant une habitation du site # 42 (Pampan I) de Singa.



Photo 114. Profil d'une porte caractérisée par la méthode de construction de superposition de dalles du site # 42 (Pampan I) de Singa.



Photo 115. Profil d'une porte caractérisée par la méthode de construction par *pachillas* du site # 42 (Pampan I) de Singa.



Photo 116. Habitation du site # 42 (Pampan I) de Singa coiffée d'une balèvre au-dessus du mur arrière.

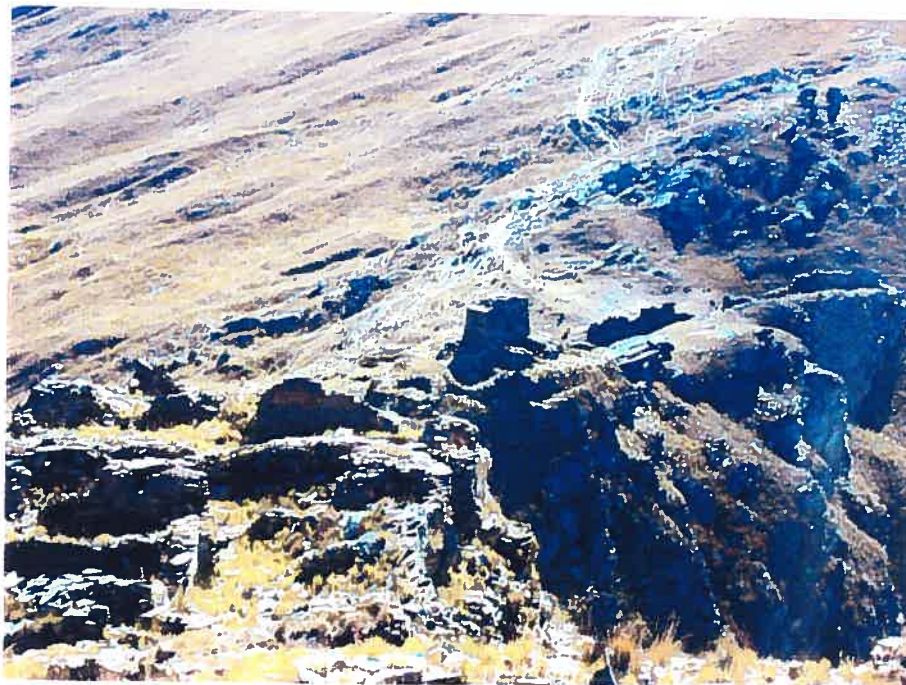


Photo 117. Vue de la zone ouest du site # 42 (Pampan I) de Singa où se situe l'édifice à étages multiples.



Photo 118. Crête abritant le site # 44 (San José) de Singa.



Photo 119. Maisonnée circulaire localisée au sommet de la crête du site # 44 (San José) de Singa. À l'arrière plan, on aperçoit le Mont Huascarán de la *Cordillera Blanca*.



Photo 120. Maisonnée du site # 44 (San José) de Singa exhibant une balèvre en forme de triangle dans la partie supérieure.



Photo 121. Vue, à l'arrière plan, des larges terrasses agricoles flanquant le versant sud de la crête qui abrite le site # 43 (Wata). Les structures architecturales en premier plan appartiennent au site # 44 de San José, zone de Singa.



Photo 122. Vue de profil des « tours jumelles » du site # 43 (Wata) de Singa.



Photo 123. Édifice délimitant le secteur I (ouest) du site # 43 (Wata) de Singa.



Photo 124. Vue des trois édifices à étages multiples ainsi qu'une partie de la « muraille » situés au centre du site # 43 (Wata) de Singa.



Photo 125. *Chullpa* de type A séparant les secteurs II et III du site # 43 (Wata) de Singa.



Photo 126. Vue d'un segment de la plate-forme circulaire qui marque la frontière est du site # 43 (Wata) de Singa.



Photo 127. *Chullpa* de type A à deux niveaux située aux abords de la plate-forme circulaire qui marque la frontière est du site # 43 (Wata) de Singa.



Photo 128. Habitation de type Pampan située au pied du troisième édifice à étages multiples et qui exhibe une balèvre rectiligne au-dessus de son mur arrière, secteur II du site # 43 (Wata) de Singa.



Photo 129. Habitation de type Pampan présentant une porte en arche similaire aux entrées Chupachus, secteur II du site # 43 (Wata) de Singa.



Photo 130. Maisonnée possédant un double toit en pignon similaire aux structures dans la forêt d'eucalyptus de Rapayan, secteur II du site # 43 (Wata) de Singa.



Photo 131. Maisonnée de très haute qualité esthétique du secteur IV de Rapayan ayant possiblement appartenu à un *kuraka*.



Photo 132. Même maisonnée que la photo 131. Vue de la première pièce à partir de la salle arrière.